This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# FEMMES ARABES

## AVANT ET DEPUIS L'ISLAMISME

PAR

M. LE Dr PERRON

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DIRECTEUR DU COLLÈGE IMPÉRIAL ARABE-FRANÇAIS, ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ÉGYPTE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE, ETC.

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE,
Boulevard des Italiens, 13, en face de la Maison dorée

ALGER
TISSIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Bâb-el-oued, maison Picon.

1858

Digitized by Google

Digitized by Google

# FEMMES ARABES

## AVANT ET DEPUIS L'ISLAMISME

PAR

M. LE Dr PERRON

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DIRECTEUR DU COLLÈGE IMPÉRIAL ARABE-FRANÇAIS, ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ÉGYPTE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE, ETC.

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 13, en face de la Maison dorée.

ALGER
TISSIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Bab-el-oued, maison Picon.

1858

d. 3.

Digitized by Google

1-NOV 39

Digitized by Google

A MADAME LA MARÉCHALE COMTESSE RANDON.

HOMMAGE RESPECTUEUX.

PERRON.

Digitized by Google

Digitized by Google

# FEMMES ARABES

## AVANT ET DEPUIS L'ISLAMISME.

---

### EXORDE.

Qu'était-ce donc, aux temps d'avant l'Islamisme, que la vie de la femme dans cette société, dans ce monde fragmenté en tribus, chez ces Arabes épars à travers leur Arabie, sur leur Hédjâz et sur leur Saracène? Comment la femme passait-elle son existence sur cette immensité dont le sable est le lit, dont le ciel est le dôme, le désert, enfin, avec les feux et les mirages du jour, avec la lune et les étoiles de la nuit?

Les femmes arabes d'il y a douze ou quinze siècles avaient-elles une vie intellectuelle? avaient-elles une influence, une valeur et une action sociales?

Je le dis en vérité, la femme arabe a grandement dégénéré. Sa position dans la famille a été plus nettement et plus sérieusement régularisée par l'Islamisme; mais l'Arabe musulmane n'a pas tardé à perdre la situation intellectuelle et morale de l'Arabe païenne. Je veux un peu parcourir, d'abord, les anciennes époques de la gentilité, puis dessiner en traits rapides mais caractéristiques, ce que les brunes beautés de l'Arabie, celles du désert surtout, ont conservé de leur phy-



Digitized by Google

sionomie primitive, de leur âme native, jusqu'aux deux premiers siècles de l'Islamisme. Aujourd'hui, elles n'existent plus guère que comme sexe, ou, si nous voulons être plus courtois, comme beau sexe. Les hommes, c'est le vilain sexe, soit dit sans vanité.

Digitized by Google

# PREMIÈRE PARTIE.

## FEMMES ARABES AVANT L'ISLAMISME.

### I

**La poésie des Arabes. — Chaque poésie commençait par parler de la dame du poète. — Réunion de poètes chez Aïchah fille de Talhah. — Goût des femmes arabes pour la poésie, pour la parure.**

Beaucoup ont écrit déjà sur les femmes arabes, parce qu'on aime beaucoup à s'occuper de harem, c'est-à-dire de fruit défendu, ou de fruit difficile à prendre. Mais qui a parlé des femmes d'avant l'Islamisme ? Qui en a parlé avec quelques détails, avec un peu de couleur, et surtout au point de vue de l'intelligence, de l'esprit et du cœur ? Dites-moi, poètes, qui vous a parlé de femmes arabes poètes de ces âges anciens ? Qui vous a raconté quelque chose des amours et des existences des femmes dans les tentes, où aussi l'on faisait harem ? Vous êtes friands, vous affolez de tout ce qui a un arôme de poésie, poésie des vers et poésie des actes ; je suis sûr d'avance que votre œil remarquera avec quelque plaisir l'allure mâle de la poésie des femmes en la vieille Arabie.

Comme on était poète dans cette presqu'île-là ! Oh ! elle était vivace, là-bas, cette passion de rhythmer en harmonieuses paroles, en lignes mesurées, en formes solennelles et cadencées, les émotions de la fierté, les gloires du courage, les joies de l'ivresse, les louanges de la beauté, les coquetteries, les désirs, les craintes, les bonheurs de l'amour, les soupçons et les colères de toutes les jalousies et de toutes les rivalités, les orgueils si multiples de la nature humaine.

Digitized by Google

C'est que la poésie est une des manifestations de l'âme du monde, une émanation divine ; elle a pour patries toutes les patries des peuples. Ange, génie, la poésie se plaît à tous les climats, s'adapte et fraternise avec tous les degrés des développements sociaux, avec toutes les physionomies humaines ; elle a son lit et son trône partout ; elle souffle ses émotions au sauvage comme au civilisé ; elle aime tout le monde, et parle toutes les langues. Elle n'a pas plus peur des glaces du Nord que des feux solaires de l'équateur. Elle chante ses harmonies aussi bien dans la neige et au milieu des frimats et du grésil, qu'à travers les sables brûlants des gorges enflammées des déserts, que devant ces mirages pétillants des solitudes desséchées, que sur les traces tourmentées des torrents, que sur cette nature effrayante, pâle, fauve des espaces que le soleil chauffe au degré d'une lave qui se solidifie. La poésie ! mais elle aime tout, elle aime tout dire, tout faire ; en quelque pays que ce soit, elle s'habille de couleurs, de musiques, de richesses, de tristesses, de joies, de pierreries, de rosées, de parfums, de colères, d'amours, de philosophies et de rires. Les védas, les sagas, les niebelungen, les duma, les chants castaliens, les kacîdeh ou rimes arabes, les odes olympiennes, les vers capitolins, les vers des sauvages, tout cela est frère et sœur ; les noms varient, l'âme est la même.

Ils étaient nombreux ces poètes antéislamiques, ces inspirés de nature, qui de leurs vers charmaient les tentes fauves des tribus vagabondes de l'Arabie, qui disaient, le soir, assis à la lumière blanche de la lune, leurs rimes souples et faciles aux cercles des guerriers, psalmodiaient les louanges de la bataille ou du pillage, chantaient leurs émotions aux jeunes filles et aux femmes assemblées autour d'eux, grondaient leurs menaces ou leurs plaintes aux sentiers du désert, à leurs compagnons de rapines. Oui, dans cette presqu'île in-

Digitized by Google

habitable et de tout temps habitée, sur les plaines de Saba, sur les châteaux de Roumdân à Sana, sous le parfum exhalé par les fleurs mâles des palmiers de Médine, au cœur de ces mers de sables, loin des grèves abruptes de l'Océan, de Coulzoum et de la mer Persique, dans tous ces espaces où l'Arabe avec sa chamelle respirait libre entre l'immensité des sables et l'immensité du ciel, là-bas, les poètes naissaient partout, sous la tente du roi de la tribu, sous la tente du guerrier noble à vingt quartiers de noblesse, sous la tente en haillon du simple pâtre, de l'esclave, du malheureux, du pillard, sur la route aventureuse, sur le lit de sable du ribaud excommunié des siens, taché de sang, chassé du milieu de ses frères, et mis au ban des tribus.

Sur quels mètres réguliers, multiples, ces hommes incultes, ou leurs femmes, jetaient-ils donc leurs pensées ? Où donc apprenaient-ils cette harmonie vocale des paroles assemblées en cadences prosodiques ? Que savaient-ils..... ? Ils savaient ce qu'ils apprenaient, et ils n'apprenaient rien. Qu'auraient-ils appris ? Qui savait lire ? Qui savait écrire ? On n'écrivait pas, et par conséquent on ne lisait pas. On versifiait, on improvisait, on récitait ; et les vers passaient ainsi de mémoire en mémoire, de tribu en tribu, de génération en génération. Mais de plus, on s'exerçait, on travaillait à faire de belles hampes de lances ; on recherchait les sabres bien fourbis et bien coupants, les lames longtemps frémissantes au brandissement ; on se préparait des arcs de bois jaunâtre, dur et élastique ; on armait des flèches bien empennées, bien aiguisées à leurs pointes en os, en corne ou en caillou. On se tissait des toiles de tentes, rousses, brunes, noirâtres, avec le *ouabar* ou poil des chameaux. Que dirai-je encore ? On courait à la chasse des voyageurs, à l'attaque des tribus, on faisait butin de tout. Et les poètes, après ou pendant leurs courses, leurs expéditions, leurs combats, improvisaient leurs

Digitized by Google

hémistiches et créaient ainsi des légendes, des traditions, des souvenirs, l'histoire de leur presqu'île. Pour avoir quelque renom dans la tribu, il fallait qu'un guerrier, l'homme des batailles et des coups hardis, fût poète et sût assaisonner de vers un coup de lance et un coup de sabre, chanter ses faits et gestes en hémistiches irréprochables. Aussi, combien de ces héros bédouins eurent les honneurs de l'éloge funèbre dans les rimes animées et fraîches d'une sœur, d'une mère, d'une amante, d'une maîtresse ! car, là, les femmes avaient naturellement le droit des poètes ; rimer était, parmi elles, chose simple et commune ; elles n'en étaient ni plus fières, ni moins tendres, ni moins aimantes. Oui, un cavalier des cavaliers, un chevalier parfait devait être guerrier, amoureux et poète ; charmante trinité, la seule qu'adoraient les filles du désert, toutes les filles de l'Arabie. Les rusées ! ce sont elles qui l'avaient inventée.

Ce sont elles aussi qui inspiraient les poètes. Là aussi, l'amour soufflait ses frémissements, et ses douceurs, et ses souffrances embaumées, dans tous les cœurs poétiques, dans les âmes les plus âpres et les plus déshéritées de la fortune. Pas une kacîdeh, c'est-à-dire pas une poésie (car il n'y eut jamais de longs poèmes arabes), ne manqua, dans les beaux temps, à ouvrir ses premiers hémistiches autrement que par un salut, ou un soupir, ou un éloge, ou un souvenir à la dame du poète. Les premières rimes étaient pour la belle que le poète aimait ; eût-il à tracer des massacres, des malédictions, des œuvres de carnage et de sang, la première pensée était un hommage, ou un sourire, ou un regret d'amour. La femme, toujours la femme au sommet de toute poésie, toujours la fleur d'amour au front des premières rimes. En quels pays donc les poètes ont-ils été aussi courtois, aussi gracieusement terribles ? Eh ! l'amour est le souffle vital de tout poète. Ceux qui ont créé les grâces, qui ont fait une belle femme

Digitized by Google

déesse de la poésie, étaient poètes d'âme et d'émotions. C'est une femme tendre, un cœur ardent et pur, Ste-Thérèse, qui a dit : « Les malheureux ! ils ne savent pas aimer ! »

Dans l'antique Arabie aussi, la femme était l'idole adorée, était le foyer où s'échauffaient et rayonnaient les pensées de l'homme. Partout la lionne fait jouer ou rugir le lion, la colombe fait soupirer la colombe.

Et nombre de ces vers de la gentilité ont traversé les années dans la mémoire des Arabes. Ce n'est qu'à la veille de l'Islamisme et comme si on eut prévu que de nouvelles préoccupations allaient emporter ailleurs les esprits et éteindre la primitive poésie pour lui substituer la poésie de la religion nouvelle, que l'on s'avisa d'écrire les monuments poétiques de l'antiquité ignorante qui allait finir pour laisser la place à la lumière religieuse qui allait se lever. L'Islamisme parut ; et Mahomet qui n'a jamais su scander un vers, donna la magnifique poésie de son Koran.

A ce moment, tout ce qu'il y avait de poètes existants perdit la parole. Un nouveau monde surgissait qui abasourdit la gentilité. Lébîd, le célèbre auteur d'un des sept *poèmes dorés*, ne sut plus trouver un hémistiche après l'inauguration de l'Islamisme. Toutefois, Mahomet, prophète, fut assailli et happé par la satire des poètes gentils, des rimeurs non convertis ; il vit qu'il lui fallait aussi ses poètes à lui ; il les eut.

L'instant de halte qu'apporta l'Islamisme à l'admiration, ou à l'étude, ou aux récitations des poésies transmises par la gentilité arabe, ne se prolongea pas longtemps. Les beaux vers, nous le savons tous, ont une puissance incalculable ; les belles cadences qui revêtent de belles pensées sont des êtres qui méprisent la dent rongeante des années. Les femmes elles-mêmes adoraient ces vieilles poésies d'un autre monde, des époques antéislamiques. Ainsi, dans les premiers temps de l'Islâm, on lut un jour devant Aïchah, fille de Talhah, et

Digitized by Google

plusieurs poètes réunis chez elle, une poésie d'environ quatre-vingt vers. C'étaient les vers d'un de ces brigands, de ces hommes de proie et de sang, que sa tribu avait jeté à la malédiction de toutes les autres tribus. Le pillard chante son amour, ses inquiétudes amoureuses, ses goûts de rapines. Aïchah, lorsqu'on eut fini de lire cette poésie du sauvage ribaud, resta toute émue, émerveillée : « A celui de vous, dit-elle subitement à ses poètes, qui sera capable d'ajouter à cette kacîdeh, un vers, un seul vers, qui soit dans la couleur et la portée de l'ensemble, je donne toute cette parure que j'ai sur moi. »

On garda le silence; personne n'accepta le défi.

Le mouvement d'admiration de cette Aïchah, hommage rendu à la supériorité de la poésie antéislamique, est un des traits nombreux qui rappellent ce qu'étaient les femmes de l'Arabie d'autrefois, ce qu'elles avaient d'amour pour la poésie, pour la gloire des armes et des vers.

Il y a là aussi une preuve que les premières années de l'Islamisme étaient encore imprégnées, imbibées des goûts poétiques de la gentilité arabe, qu'il y avait encore des femmes d'étude, d'érudition, d'esprit, des femmes lettrées. En elles s'agitait un reste de cette âme poétique qui jadis passionnait, enthousiasmait les belles pèlerines du désert païen. Aux premières époques de l'Islamisme, et, il faut bien le dire, malgré l'Islamisme dans sa verte jeunesse, il y avait donc encore, par devers les rives orientales du golfe Arabique, des Du Deffant, des Geoffrin, des Du Châtelet, tenant salon de littérateurs et centres de beaux esprits, réunions d'érudits. Dans de longues causeries, dans des réminiscences des congrès poétiques si célèbres au Hédjâz, ces fêtes olympiques de l'Arabie, on évoquait les souvenirs de ces poètes païens qui, entre les espaces des tentes avaient charmé de leurs récits et de leurs vives improvisations, les guerriers, les sages et les princes

Digitized by Google

des tribus, les enfants étonnés et les femmes émues, les vierges souriantes, ces grands cercles d'auditeurs de toute condition assis ou accroupis sur le sable, ou sur la grosse serge en laine ou en poils de chameaux, ces foules scénitiques qui aspiraient avec la brise les légendes et les vers récités pendant la fraîcheur des nuits. Aujourd'hui, à peine trouverait-on, en toute la musulmanie, quelques femmes sachant lire.

Dans l'Arabie de la *Djâhélieh*, c'est-à-dire de l'ignorance, du paganisme, les femmes se teignaient comme celles d'à-présent, les sourcils, les yeux, les mains, se parfumaient de senteurs, avaient leurs miroirs. De même que dans l'ancienne Hellade, de même qu'à Rome l'ancienne, les femmes de l'ancienne Arabie « des mains filaient la laine, et des yeux observaient que la purée ne brûlât pas (1). » Mais aussi, elles aimaient la gloire de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères, de leurs proches ; elles aimaient les chances des guerres, les illustrations des poètes, les généalogies des familles, les légendes des tribus. Elles soignaient leurs simples vêtements, leurs frustes parures ; elles pensaient à la fraîcheur de leurs bouches, à la soie de leurs joues, à l'éclat de leurs yeux, à la finesse et au balancement de leur taille, à la rondeur de leurs seins et de leurs bras ; mais ce n'était pas seulement pour allumer un fol amour au cœur de l'homme, lui susciter une fièvre d'un moment, l'enfermer sous la tente, le soustraire à ce que chacun doit de sa personne aux intérêts des autres, le garotter à une couche voluptueuse, rétrécir enfin la pensée d'un mari à la limite des cordes de la tente ; c'était pour animer le jeune guerrier à bien mériter de la tribu avant d'obtenir les récompenses de l'amour ; c'était pour inspirer et échauffer le poète, engendrer de nouvelles légendes, rehausser le relief de la tribu ; c'était pour donner le jour à des hommes, non à des êtres sans puissance et sans valeur,

(1) Ménippée de Varron.

Digitized by Google

incapables de défendre un camp, ou d'enlever une capture, ou de comprendre une pensée poétique, ou de s'émouvoir aux récits des mille traditions de la presqu'île entière.

Elles étaient belles ces femmes arabes au teint bruni, à l'œil de perle et de jais. Elles vivaient à l'air pur des déserts; elles voyageaient sur les chameaux de pâturages en pâturages ; elles se nourrissaient de simples aliments, des produits journaliers des troupeaux, des gibiers de gazelles et d'antilopes aux grands yeux noirs comme les yeux des filles de Joctân et de Saba. Saba, nom que les vieux âges ont livré à l'admiration du monde, avec le nom d'une reine.

## II

### La Reine de Saba.

Parmi les plus anciennes figures de l'antique Arabie, vers l'extrême fond de cette vaporeuse galerie des tableaux légendaires de l'Yémen, une étonnante physionomie apparaît, environnée de merveilles, colorées de couleurs fantastiques ; c'est la reine brillante de la contrée dite la Sabaïe, c'est la reine dite la reine de Saba. Mettons en tête de nos légendes, la légende arabe de cette femme qui avait refusé sa main à tant de rois. La belle femme reine s'unit au plus beau des hommes rois ; Makéda accepta Salomon. *Magna magnis.*

Aux yeux des Arabes, il n'y a pas de grands noms sans de grandes choses. Salomon fut grand en pensées, en puissance, en richesses, en magnificence, en femmes. Aussi, les Arabes en ont fait un prophète.

La célèbre reine de Saba n'a, pour histoire, dans les récits bibliques, que quelques lignes au chapitre x du troisième livre *des Rois.* Elle va rendre visite au fils de David, au chantre poète du cantique des cantiques, au fondateur de Tadmor ou

Digitized by Google

Palmyre ; et une conversation assez courte s'engage sur la sagesse ou sapience du Grand Roi. A la suite, des félicitations mutuelles, des présents splendides ; et la reine part, retourne en son royaume au fond de l'Yémen. Mais les Arabes ne voient là qu'un dénouement incomplet. Ils ont, au moins pour un temps, fait embrasser et marier l'Arabie et la Judée. En conduisant ce récit, ils l'ont semé de merveilles, ils ont exagéré les détails du tableau ; ils ne paraissent pas se douter que l'exagération est la rhétorique des esprits faibles, et la logique des esprits faux.

D'après les généalogies arabes et génésiaques, Saba, qui donna son nom à la Sabaïe ou pays des Sabéens dans l'Yémen ou Arabie méridionale, était arrière-petit-fils de Kahtân (le Joctân de la Bible), et troisième arrière-petit-fils de Noé. Les deux fils de Saba, Himiar et Kahlân, furent ensuite la double souche de deux populations. Mais plus tard, les Sabéens et les descendants de Himiar et de Kahlân se réunirent et ne formèrent plus qu'un seul peuple sous le nom de Himiarites ( les *Homeritæ* de Pline l'ancien). Les Sabéens n'eurent donc pas une longue existence individuelle, distincte. Néanmoins, il parut à intervalles, sur le trône de Himiar, des rois du sang sabéen proprement dit. Car les *Thamaminah*, c'est-à-dire les *Octaves*, étaient huit grandes familles en possession du droit de succession au trône ; c'était parmi elles qu'on élisait un nouveau roi, lorsque le chef de l'État mourait sans héritier direct. Ces huit familles arrivèrent à avoir un nombre de quatre mille princes ou *akouâl*, c'est-à-dire *paroles* ; ils avaient le privilége exclusif de *parler* directement au roi, et le roi ne recevait de communication que d'eux, ne parlait qu'à eux, et ne consultait qu'eux. Seuls ils composaient la cour et l'entourage du souverain.

On donnait le titre de *Kaïlân*, comme nous disons l'*Infant*, le *Dauphin*, à l'héritier présomptif du trône, à celui

Digitized by Google

que, par une éducation spéciale, on préparait au maniement de l'autorité royale. — Les *Mauthabân*, ou sédentaires, terme qui rappelle nos *rois fainéants*, furent les rois qui ne suivaient pas les armées en temps de guerre. — Le nom de *Tobba* était l'appellation réservée uniquement aux rois, comme celui de *César* aux empereurs romains, de *Kosroës* ou *Kesra* aux rois de Perse, de *Firaoûn*, Pharaon, aux souverains de l'Égypte ancienne, etc.

Saba fut le quatrième ou cinquième aïeul de Makéda, appelée, dans les traditions et légendes arabes, du nom de Balkamah, Bilkîs, Balkis. Les Abyssins veulent qu'elle soit originaire de leur pays, de la contrée de Makâda, située au Nord de l'Abyssinie. Aujourd'hui, les plus belles esclaves abyssiniennes sont amenées de cette contrée, et sont qualifiées, comme titre de beauté et de valeur, par le mot de Makédiennes.

## RÉCIT ARABE.

Balkamah, surnommée Bilkîs, la glorieuse reine de Saba, eut un règne des plus extraordinaires et des plus brillants, une vie de merveilles et d'étonnements... Son nom rappelle toujours celui de Soleïmân ou Salomon.

Salomon fut, des dix-neuf fils du prophète David, le seul qui reçut de Dieu le privilége de la toute-science et de la toute-puissance, le seul qui fut prophète. Jamais élu de Dieu, jamais prophète n'eut à ses ordres, comme Salomon, les hommes et les éléments, les animaux, les Esprits et les Génies. Les vents eux-mêmes lui servaient d'espions, et, du plus loin possible, lui apportaient à l'oreille tout ce qui se disait de lui. Les sylphes ou ins, les djinn, les chaïtân ou démons, les animaux, quadrupèdes et oiseaux, lui obéissaient ; de tous il savait le langage, les pensées, les œuvres ; tous étaient ses

Digitized by Google

humbles serviteurs. Ils lui formaient une armée qui tenait un espace de cent lieues carrées, et qui était divisée en quatre corps égaux; vingt-cinq lieues étaient pour le camp de la division des djinn, vingt-cinq pour la division des sylphes ou ins, vingt-cinq pour la division des oiseaux, et vingt-cinq pour la division des quadrupèdes.

La demeure de Salomon était un palais de cristal, élevé sur des bases en bois, et renfermait trois cents femmes légitimes et sept cents concubines. Le tapis que, dans les voyages, les djinn étalaient lorsque le grand roi s'arrêtait, était tissu d'or et de soie, et couvrait une surface d'une lieue carrée; le trône, on le dressait au milieu ; puis, en cercle, des siéges d'or et d'argent. Les prophètes de la cour de Salomon s'asseyaient sur les siéges d'or, et les savants et les docteurs sur les siéges d'argent; la foule, ins, djinn, chaïtân, faisait couronne alentour. Les oiseaux se plaçaient en l'air, et, les ailes planantes, se tenaient disposés en voûte emplumée, en parasol vivant et émaillé de couleurs frémissantes, contre les ardeurs du soleil. Lorsqu'on levait le camp, les vents emportaient le tout; on voyageait en course aérienne.

C'est ainsi que Soleïmân partit pour l'Arabie. Il passa à Médine saluer le tombeau futur du dernier des prophètes, puis alla, près de Tâïf, à la vallée de la Fourmi. Il en était encore à trois milles, lorsque le vent lui apporta à l'oreille les paroles de la fourmi appelée Tâkhîah. Elle avertissait ses sœurs de vite rentrer dans leurs demeures, avant que Salomon, et ses soldats, et son armée ne vînssent les *briser* sans s'en apercevoir. Salomon, arrivé au débouché de la vallée, descendit. « Tu as cru devoir, dit-il à Tâkhîah, prévenir tes fourmis de se mettre en garde contre nous; tu sais cependant que je suis prophète de justice et d'équité. — C'est vrai; mais j'ai voulu faire entendre à mes fourmis que ta puissance pourrait bien leur *briser* le cœur, non pas le corps, et je voulais les

Digitized by Google

préparer à te contempler, toi et ta grandeur. — Dis-moi, savante fourmi, quelques paroles de morale et quelques pensées sur les choses de religion et de piété. — Volontiers. Sais-tu pourquoi ton père s'appelait Dâoûd (David)? — Non. — C'est qu'il *guérissait* (1) les plaies et les souffrances de l'âme. Et sais-tu pourquoi ton nom est Soleïmân? — Non. — C'est que tu es *de cœur pur* (2), d'âme sincère et nette; et tu dois au moins égaler ton père. Et pourquoi Dieu a-t-il mis les vents à ta discrétion? Le sais-tu? — Non. — C'est que ce monde n'est qu'un coup de vent passager, presque invisible. Encore: Sais-tu pourquoi Dieu a attaché le secret de ta force et de ta puissance au chaton de ton sceau? — Non. — Eh bien! c'est pour t'apprendre que ce monde ne vaut pas un petit morceau de pierre. — Mais les armées de tes fourmis sont-elles plus nombreuses que mes armées? — Certainement. — Fais-moi les voir. » Tâkhîah appela une seule espèce de ses sœurs, et pendant soixante-dix jours entiers elles défilèrent en bataillons immenses sous les yeux de Salomon; elles inondèrent les plaines, les monts, les vallées. « En reste-t-il encore beaucoup? dit alors Salomon. — Il n'y a encore de passé, lui répondit tranquillement Tâkhîah, qu'une partie d'une seule espèce, et j'en ai soixante-dix espèces. »

Salomon partit.

Le grand roi alla faire son pèlerinage avec son armée d'hommes, d'ins, djinn, chaïtân, oiseaux, quadrupèdes. Il séjourna quelque temps aux environs de la Mekke. Chaque jour il égorgeait cinq mille chamelles, cinq mille bœufs ou taureaux et vingt mille moutons. Il parlait à ceux qui composaient son immense cortége, du prophète arabe qui devait venir planter dans cette contrée l'étendard d'une foi nouvelle,

(1) Le mot *daoua* dont on dérive *dâoûd*, nom de David, signifie médicamenter, guerir.

(2) Le mot *sélîm* dont on dérive *soleïmân* veut dire sain, pur, exempt de mélange.

Digitized by Google

et serait craint et révéré des hommes jusque dans les régions éloignées de là à un mois de chemin comme lui en faisait dans les airs. « Et quelle sera sa religion? demandait-on au fils de David. — La religion de la pente au bien et au vrai. — Et l'époque de son arrivée? — Dans mille ans; et il sera le plus parfait des messies, le sceau final des prophètes destinés au monde. »

Un matin, Salomon se remit en voyage, se dirigeant du côté de l'Yémen ; à midi, il était déjà au-dessus des plaines de Sanâ. En quelques heures, il avait franchi un trajet d'un mois pour les autres hommes. Salomon charmé de l'aspect riant de cette contrée, de la luxuriante verdure des campagnes, descendit pour prier et dîner. Dès qu'il fut arrivé à terre, les oiseaux se rangèrent en coupole ombrageante au-dessus de lui.

Salomon demande de l'eau. On cherche la huppe pour indiquer où l'on en trouverait. Car la huppe, de son œil pénétrant, voit l'eau, même sous terre, comme si cette eau était dans un verre... Mais la huppe était absente. Pendant le trajet de la Mekke à Sanâ, elle avait, du haut des airs, remarqué vers le fond de l'Yémen de magnifiques jardins. Elle était allée à la découverte. Ces jardins étaient ceux de Balkamah ou Bilkîs.

Yafoûr, c'était le nom de la huppe de Salomon, rencontra, dans les jardins, Anfîr, la huppe de Bilkîs. « D'où viens-tu ? dit Anfîr à Yafoûr, et où vas-tu ? — Je viens de Syrie, et je suis avec mon maître, Salomon. — Qu'est-ce que c'est que Salomon ? — C'est le roi des hommes, des ins, des djinn, des chaïtân, des oiseaux, des quadrupèdes et des vents. Et toi, d'où es-tu ? — Moi, je suis de ce pays-ci. — Et qui donc le gouverne ? — Une femme appelée Bilkîs, dont les états sont au moins égaux à ceux de ton maître; elle est reine de l'Yémen ; elle a sous ses ordres douze mille chefs d'armée qui commandent chacun douze mille combattants... Veux-tu venir visiter un peu son empire ? — Non ; je crains que Salo-

Digitized by Google

mon n'ait besoin d'eau pour faire ses ablutions avant sa prière. — Mais si ton roi était bien aise de savoir ce que c'est que notre reine !... Viens la voir. »

Yafoûr alla voir Balkamah, et ne put partir qu'à trois heures après midi.

Or, lorsque Salomon s'était assis au milieu de sa troupe, un rayon de soleil tomba sur lui. Le prophète leva les yeux, et au milieu des oiseaux il remarqua que la place de la huppe était vide. « Où est la huppe ? demanda-t-il tout à coup. — Je l'ignore, dit l'afrît ou lutin-vautour, chef des oiseaux ; je ne l'ai envoyée nulle part. » Salomon irrité jura de faire tuer la huppe, si elle ne lui apportait pas une excuse sérieuse. Puis il appelle l'aigle, le roi des oiseaux, et lui ordonne de lui trouver de suite la huppe et de la lui amener. L'aigle part, s'enlève jusqu'au sommet même de l'air,et, là, la terre lui paraissait grande comme une écuelle. Il regarde partout, il cherche, et voilà qu'il aperçoit de loin la huppe arrivant à tire-d'aile. L'aigle plonge sur elle : « Que Dieu te maudisse ! lui dit-il ; que bien eût fait ta mère de te laisser périr lors de ta naissance ! Notre prophète a juré ta mort. »

Ils arrivent au camp ; de tous côtés on répète à la huppe : « Où es-tu allée ? Le prophète a résolu de te tuer. — Il n'a pas mis de restriction ? dit-elle. — A moins, a-t-il dit, qu'elle n'ait une excuse sérieuse. — Alors, je suis sauvée. » L'aigle conduit la huppe devant Salomon ; elle approche d'un air humble, la tête et la queue basses, les ailes traînantes par terre. Salomon la saisit par le cou, la tire brusquement. « Où étais-tu ? lui dit-il ; je vais te punir comme tu le mérites. — Prince, reprit tranquillement la huppe, tu es en colère ! Rappelle-toi que tu paraîtras un jour devant Dieu. » A ces mots, Salomon tressaille ; puis d'une voix calme : « Qui t'a retenue aujourd'hui loin de moi ? — J'ai appris et recueilli des choses que tu ne sais pas. Je suis allée jusqu'au fond de l'Yémen, dans la

Digitized by Google

Sabaïe ; j'ai vu Mâreb, la capitale de l'empire des descendants de Saba ; je t'en apporte des notions positives — Voyons ! — J'ai aperçu là une reine d'une éblouissante beauté, Bilkîs, de la postérité de Mâlek, fils de Rayân. — Très-bien. Mais nous allons éprouver si tu nous dis vrai. » Et Salomon écrivit aussitôt la lettre que voici :

« De la part du serviteur de Dieu, Salomon fils de David, à Bilkîs, reine de Saba.

« Au nom de Dieu miséricordieux et clément ! Salut pour qui marche dans la voie droite.

« Or sus, ne te glorifie pas et ne t'élève pas au-dessus de moi ; viens, et suis ma parole. »

Salomon mit à cette lettre un cachet de musc et y appliqua son sceau. Puis il dit à la huppe : « Prends cette lettre ; va la jeter à Bilkîs, puis éloigne-toi aussitôt, mais à peu de distance, et place-toi de matière à tout voir et tout entendre sans être aperçue. » La huppe prend la lettre dans son bec et part... Pendant que voyage la huppe, contons la naissance de la belle reine sabéenne.

Le père de Bilkîs s'appelait Zou-Chark. Il eut quarante fils. Mais, de toute sa famille, il ne conserva qu'un fils et Bilkîs, l'avant-dernière de ses enfants, et qu'il eut de Rîbânah fille de Sakan et d'une djinnah (djinn femelle). Un jour que Zou-Chark était à la chasse, il vit deux gros serpents, l'un blanc, l'autre noir, se battant avec fureur. Le blanc allait être vaincu. Le roi tue le serpent noir, et emporte le serpent blanc. Zou-Chark, rentré dans son palais, asperge le serpent de quelques gouttes d'eau, sort et laisse le reptile reprendre ses forces. Zou-Chark revient peu après ; mais voilà qu'à l'endroit où il avait déposé l'animal, il trouve un homme. Le roi s'arrête épouvanté. « Ne crains rien, lui dit l'homme ; je suis le serpent blanc à qui tu as sauvé la vie. Le serpent noir, que tu as abattu, était un misérable esclave qui avait donné la mort à plusieurs



Digitized by Google

d'entre nous. Demande-moi tout ce que tu voudras de richesses. — Je n'ai pas besoin de richesses. Mais si tu as une fille, je te la demande pour femme. — J'ai une fille d'une rare beauté, je te la donne. Mais sache bien que si jamais, pour quelque motif que ce soit, tu lui adresses des *pourquoi*, au troisième elle te quittera, et tu ne la reverras plus. »

Le roi accepte la condition. Il épouse la fille de cet homme. Elle devient enceinte. Elle accouche d'une fille, et au moment même un feu s'élève près de la mère qui alors saisit son enfant, le jette à ce feu, et le feu disparaît avec l'enfant. « Pourquoi, dit le roi, as-tu...? — Une fois, dit Rihânah; il ne te reste plus que deux *pourquoi* à m'adresser. Tu sais nos conditions. » La reine Rihânah accoucha une seconde fois. Elle eut un fils. Au moment où il vint au monde, un chien parut tout à coup; la mère lui mit l'enfant à la gueule, et le chien s'enfuit. Le roi tout hors de lui : « Pourquoi...? — Et de deux, reprend la reine; tu n'as plus qu'une fois. »

La guerre alors s'était élevée entre Zou-Chark et un autre roi appelé Zou-Aouân. Elle dura longtemps sans issue décisive ni pour l'un ni pour l'autre. Zou-Aouân eut recours à la ruse pour se défaire de son ennemi; il proposa la paix. La paix fut acceptée. Peu après il invita Zou-Chark à un festin d'intimité. Zou-Chark y alla avec la reine. On servit. Mais voilà qu'aussitôt Rihânah jette des excréments dans les mets. Zou-Chark, qui allait manger, reste la main suspendue : « Pourquoi, dit-il à la reine, as-tu jeté...? — Voilà ton troisième *pourquoi*. Maintenant, je réponds à tes trois questions, et je te quitte pour toujours. Le feu et le chien, c'étaient deux nourrices, je leur ai confié mes enfants pour m'épargner les fatigues de l'allaitement. Quand ils seront assez grands, on te les rapportera. Aujourd'hui, j'ai jeté des excréments dans ces mets qu'on nous a servis, parce qu'ils sont empoisonnés. Je t'ai sauvé la vie. Adieu. »

Digitized by Google

Et elle disparut.

Le fils de Rîhânah mourut en nourrice. Quand la fille fut assez grande, elle fut rendue à Zou-Chark; c'était Bilkîs.

Bilkîs fut d'une beauté merveilleuse, d'une sagacité rare, d'une pénétration et d'une intelligence extraordinaires. A la mort de son père, elle s'empara du trône et se déclara souveraine. Mais une partie seulement de la nation la reconnut ; l'autre partie proclama roi Bnou-Akh-el-Mélik, homme sans pudeur et sans conscience. Il abusa bientôt de sa puissance. Tyran débauché, il outrageait et déshonorait toutes les femmes qu'il pouvait enlever à ses sujets. Le peuple se révolta, et plusieurs fois, mais en vain, tenta de le chasser. Bilkîs, indignée de tant de crimes et de hontes, résolut de débarrasser l'Yémen de ce prince.

Bnou-Akh avait d'abord demandé la main de Balkamah, et il avait été refusé. Mais un jour elle lui fit savoir, avec les précautions convenables de la part d'une femme, qu'elle consentait à s'unir à lui. Elle se rendit auprès de Bnou-Akh, au milieu d'un cortège nombreux et brillant. Le mariage fut célébré avec toute la magnificence des rois. Le soir, après la cérémonie nuptiale, Bilkîs énivra le prince, lui trancha la tête, et, profitant des ténèbres de la nuit, sortit et retourna à son palais.

Au jour, elle appela les vizirs et les grands de la cour de Bnou-Akh. Lorsqu'ils furent rassemblés, elle leur exposa ce qu'elle avait fait, leur reprocha leurs honteuses complaisances pour le roi, leur lâcheté à venger les outrages dont il les avait abreuvés, à venger l'honneur de leurs femmes. Et elle ajouta : « Maintenant, choisissez-vous un autre roi. — Nous ne voulons pas d'autre souverain que toi, dirent-ils; et nous te jurons obéissance. » Bilkîs régna avec gloire, et son peuple fut heureux. Un jour par semaine elle rendait elle-même la justice ; elle recevait toutes les plaintes, toutes les requêtes, ju-

Digitized by Google

geait tous les différends, condamnait toutes les injustices, tous les méfaits. Placée derrière un grand rideau d'étoffe légère, elle voyait tout, sans être vue, et répondait à tous. Lorsqu'elle avait terminé, elle rentrait dans son palais, et se tenait enfermée par delà sept portes, au septième appartement. Le trône où elle siégeait aux jours de solennités, avait trente coudées de haut et quarante de large; il était d'or et d'argent, orné de pierreries, de perles, de rubis, d'émeraudes, et soutenu sur quatre principaux montants de rubis et d'émeraudes.

La huppe arriva. En peu de temps elle eut franchi l'espace qui sépare Sanâ et Mâreb, espace de trois jours de marche.

Bilkîs était couchée au fond de son palais, au septième appartement. Les sept portes étaient fermées. Elle en avait pris les clefs, selon son habitude, et les avait mises sous sa tête. Au haut de l'appartement était une petite ouverture donnant du côté de l'Orient. Aussitôt qu'y venaient briller les premiers rayons du soleil, Bilkîs se prosternait à terre et adorait l'astre levant. La huppe va poser doucement la lettre sur la gorge de la reine encore endormie, puis retourne se placer à l'ouverture de l'appartement et la ferme en se tenant les ailes étendues. A son réveil, Bilkîs surprise, lit la lettre et reste plus stupéfaite encore.

Elle convoque les grands de la cour, leur raconte le fait et leur demande ce qu'ils pensent. Mais tous s'en réfèrent à la sagesse de la reine, à son jugement, et protestent de leur dévouement pour elle. Bilkîs, qui savait quelle est la puissance des présents sur un roi, propose d'en envoyer à Salomon. « Car, dit-elle, il nous faut le mettre à l'épreuve, reconnaître s'il est réellement prophète, ou s'il est seulement roi. S'il est roi, il accepte nos présents et n'entre pas sur nos terres; s'il est prophète, il refuse; car il lui suffit que nous embrassions ses principes. De plus, j'essaierai la pénétration de son regard. »

Digitized by Google

Bilkis fit donc choisir cinq cents jeunes garçons qu'elle revêtit d'un splendide costume de jeunes filles : des bracelets d'or, des colliers d'or, des pendants d'oreilles relevés de pierreries. Ils reçurent de magnifiques chevaux, ornés de selles et de brides couvertes de gemmes et d'or, parés de housses de soie. Puis, cinq cents jeunes filles sous le costume de jeunes garçons, montées sur des chevaux ordinaires et vêtues de cafetans et de ceintures simples, portaient chacune deux grandes briques, une en or et l'autre en argent. Il y avait en présents pour Salomon, une couronne chargée de perles et de pierres précieuses, du musc, de l'ambre, de l'aloës odorant, une boîte renfermant une perle vierge, non percée; et enfin une gemme traversée d'un trou ondulé et tortueux. Tout cela fut accompagné de la lettre que voici :

« Si tu es prophète, devine quels sont les envoyés que je « t'adresse; déclare ce qu'il y a dans la boîte avant de l'avoir » ouverte; perce, toi-même, une perle d'un trou droit et « régulier; et passe un fil dans une gemme ayant un trou « tortueux. »

L'ambassade se met en route... La huppe part aussi et va tout raconter à Salomon.

A l'instant même, le fils de David donne ordre de couvrir un espace de sept parasanges avec des briques d'or et des briques d'argent, et d'élever sur chaque côté un mur à crêtes découpées l'une en or, l'autre en argent, alternativement, dans toute la longueur du mur. De chaque côté on attache toutes sortes d'animaux domestiques ou sauvages ayant chacun leurs crèches, et faisant leurs crottins sur l'or et l'argent. Quant à la route, Salomon avait ordonné de laisser vides le nombre juste de cases pour les briques qu'apportaient les Yéménites.

Les envoyés de Saba, à la vue de tant d'opulence, demeurèrent stupéfaits, ébahis. Ils remarquèrent sur la route les

Digitized by Google

endroits où il manquait des briques. Ils craignirent qu'on les accusât d'avoir enlevé celles qu'ils apportaient, et ils les déposèrent dans les cases vides. Arrivés ensuite devant Salomon, ils lui remirent la lettre de leur reine. Il demanda la boîte, et annonça ce qu'elle contenait; puis il consulta les ins et les djinn afin de savoir qui passerait le fil dans la pierre gemme, et qui percerait la perle. Ils ne purent répondre. Mais les chaïtan (satans ou démons) amenèrent deux petits vers; l'un prit un cheveu dans sa bouche et le passa dans la pierre; l'autre perça la perle. Ensuite, Salomon fit apporter de l'eau à tout le cortége sabéen; tous se lavèrent. Ceux qui se versèrent de l'eau d'une main sur l'autre avant de se laver le visage, furent les jeunes filles; ceux qui se lavèrent de suite la face sans se verser de l'eau sur les mains, furent, pour Salomon, les jeunes garçons.

Peu après, les Sabéens repartirent avec leurs présents. Ils racontèrent à Balkamah tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Et elle s'écria : « Il est vraiment prophète. » Quelques jours après, elle se mit en route, avec une escorte nombreuse et brillante, suivie d'une immense armée. Salomon, averti, déploya toute sa magnificence.

Les génies, les ins, les chaïtân, craignant qu'il ne se laissât séduire par les charmes de sa majesté sabéenne, proposèrent de préparer, pour la recevoir, un palais merveilleux dont le sol de la cour serait en cristal le plus limpide, et au-dessous duquel on ferait arriver une eau pure et claire, peuplée de poissons et d'autres animaux aquatiques. Le but, dans cette sorte de ruse ou d'enchantement, était de faire apercevoir à Salomon les *jambes velues* de la princesse, et, par là, de le détourner d'un amour qui, en le conduisant au mariage, leur donnerait peut-être, dans les enfants, de nouveaux maîtres dont ils auraient à redouter et supporter la puissance absolue. Le palais fut construit. La reine arrive.

Digitized by Google

En entrant, il lui sembla qu'elle allait mettre le pied dans de l'eau, et elle releva sa robe. On vit les jambes velues de la reine. Salomon surpris ne la reçut pas avec moins de politesse, de dignité et d'éclat;... il sentit son cœur s'émouvoir. Bientôt le désir de s'unir à Bilkîs tourmenta le saint prophète. Mais l'idée du poil aux jambes de la Sabéenne lui inspirait quelque répugnance... Enfin l'amour triompha; Salomon prit Bilkîs pour femme.

Le mariage consommé, le prophète apprit à sa nouvelle épouse les principes de la vraie foi religieuse, et ainsi Bilkîs devint musulmane (1). Ensuite il la renvoya à Mâreb ; il consigna auprès d'elle une nombreuse légion de djinn, ins, chaïtân, qui servaient de gardes à la reine. Salomon regagna ses états. Mais tous les mois, il allait passer trois jours à Mâreb ou Saba. Il eut un fils de Bilkîs; ce fils vécut peu de temps.

Puis Salomon mourut... Quand la mort le saisit, il était debout, appuyé sur un bâton, et il resta debout. La face du prophète semblait être encore alors la face d'un vivant; on ne se doutait pas qu'il fût sans vie. Il demeura ainsi près d'une année, toujours debout. Après ce temps, les vers et les mites avaient criblé le bâton, qui se brisa, Salomon tomba, et seulement alors on s'aperçut qu'il était mort.

Sept ans et sept mois après, Balkamah mourut. Son corps fut transporté à Tadmour (Palmyre), où il fut inhumé. Le lieu du tombeau de Balkamah resta ignoré jusqu'aux temps du kalife El-Oualîd qui succéda à son père Abd-El-Mélik, l'an 86 de l'hégire (commencement du huitième siècle de l'ère chrétienne). El-Oualîd envoya son fils Abbâs à Palmyre, avec

(1) Quiconque a eu la vraie foi, la foi au vrai Dieu unique, jusqu'à l'arrivée de Mahomet, a été musulman, ou est entré dans le giron de l'islâm. Ainsi, Jésus, au dire des musulmans, était un musulman ; aussi bien qu'Abraham, Isaac, Jacob, etc. — *Islâm* veut dire abandon et résignation à la volonté, aux ordres et à la révélation directe de Dieu ; c'est l'éternelle religion, existant par conséquent avant la mission du Prophète ou Mahomet qui fut chargé de la promulgation définitive.

Digitized by Google

Abou-Moûça. « Pendant notre séjour dans cette ville, dit Abou-Moûça, la pluie tomba avec abondance et forma autour de Palmyre une sorte de torrent qui déplaça une immense quantité de terres. Ces bouleversements et déplacements de terrains mirent à découvert un cercueil de soixante coudées de long. Il était en pierre jaune comme du safran. On y lisait cette inscription : « Ici repose la vertueuse Bilkis, épouse de « Salomon fils de David. Elle embrassa la vraie foi la der- « nière nuit de la vingtième année du règne de ce prophète ; « il avait épousé Bilkîs le dixième jour du mois de moharrem « (premier mois de l'année musulmane). Elle expira le deux « du mois de rabî (troisième mois de l'année), vingt-sept ans « après que Salomon fut monté sur le trône. Elle fut inhumée, « de nuit, sous les murs de Tadmour. Nul ne sait l'endroit « de sa sépulture que ceux qui l'y ont déposée. » Nous levâmes le couvercle du cercueil, et nous vîmes un cadavre d'une apparence de fraîcheur telle qu'on eût dit qu'il était là seulement depuis quelques heures. Nous écrivîmes au kalife notre découverte. Il nous répondit qu'il fallait laisser ce cercueil à la place où nous l'avions trouvé ; il le fit enfermer sous un mausolée de pierres dures et de marbre. »

## III

Les femmes arabes dans les choses de la vie domestique. — Nourritures ; repas. — Gros mangeurs ; Yézîd fils de Hobaïrah ; Hilâl fils d'Açâd ; Soleyman le dévorant. — Vins.

Les femmes arabes avaient leur importance ordinaire dans la vie privée ; elles savaient traire les chamelles, apprécier les qualités et les formes du chameau ou de la chamelle de course, peindre en termes justes et pittoresques un beau coursier aux jarrets de gazelle, à l'étoile blanche au front, au pelage soyeux, aux pieds « ferrés de vent du Sud et de vent

Digitized by Google

du Nord ; » elles s'entendaient à décrire un jeune guerrier aux cheveux à l'enfant, une lance à la hampe souple et solide, une cotte de mailles aux anneaux inflexibles, un casque à la bombe étincelante ; elles savaient vanter une incursion heureuse, les noms des vainqueurs, les noms des aïeux et les longues lignées des familles reliées par une généalogie précise aux noms les plus anciens et aux premières hordes descendues en Arabie.

Ce n'étaient pas seulement des femmes savantes en légendes et dans les choses pratiques que je viens de signaler ; elles étaient aussi les mères des familles, les ménagères des tentes, les conservatrices et les surveillantes des troupeaux ; elles savaient, outre la préparation du pain, cette invention, disent les Arabes, qui est dûe au terrible Nemrod, comme celle du savon est dûe au grand Salomon, elles savaient les ressources culinaires des peuplades errantes, de peuplades de déserts, ressources toujours restreintes et chétives chez des hommes qui vivent entre le soleil et le sable, et qui attendent les pluies rares de leurs solitudes brûlées, afin que des pâturages trop incertains donnent de quoi faire remplir les mamelles des brebis et des chamelles.

En ces siècles antéislamiques, les plus splendides festins étaient simples et de chère mesquine ; c'étaient les débauches rivales des repas de ces époques où s'illustraient des hommes plus que sobres chez les nations déjà grandies et puissantes. N'y eut-il pas un temps, à Rome, où l'oseille était le mets en faveur, où les gourmets les plus raffinés n'avaient que deux plats à dîner, où Caton, ce butor de vertu, ne prenait à son premier repas que du pain et du vinaigre ? Les friandises et le luxe arabes étaient bien aussi restreints, même dans les grandes occasions, même aux banquets dont on régalait les voyageurs et les hôtes que le ciel envoyait à une famille. A la manière patriarcale, on égorgeait des moutons, des che-

Digitized by Google

vreaux, une chamelle, un cheval même; et les énormes marmites bouillonnaient à roulements bruyants, dressées sur des triangles improvisés faits de trois pierres rapprochées, et au souffle du vent qui soufflait les brasiers. Le morceau superfin, délicat par excellence était, devinez!... la bosse de la chamelle, cette pelotte tremblottante de graisse onctueuse. Le commensal heureux qui recevait tant d'honneur, n'oubliait de sa vie ni l'amphytrion qui l'avait si magnifiquement régalé, ni le jour où ses lèvres s'étaient inondées de cette graisse moelleuse, de cette bosse savoureuse.

Voilà les grosses pièces des grands festins, les pendants des fêtes homériques; et les vins carcaf et khandaroûs arrosaient et égayaient les convives, provoquaient et animaient les cantilènes des vierges, des matrones, des jeunes cavaliers, échauffaient et débauchaient la verve des poètes.

D'autres mets encore suivaient ou accompagnaient ces monstrueuses masses de viandes, mets bizarres que la gulosité des palais non arabes n'a pas agréés dans ses offices et n'a pas accueillis dans ses menus. Quelle bouche autre qu'une bouche arabe a jamais demandé de ces composés culinaires dont se délectaient les tribus du Hédjâz, de l'Yémen, du Hadramaût, de l'Omân? Les célébrités gourmandes, les de Cussy, les Berchoux, les Brillat-Savarin, les Carême ont-ils jamais vanté ou consulté la gastronomie de ces déserts? De Cussy qui savait l'histoire de la cuisine depuis la création du monde, a-t-il accordé seulement une mention aux mets de l'Arabie? lui qui aurait donné, et il aurait, certes, bien fait! un dîner de Lucullus dans le sallon d'Apollon, le repas de Trimalcion, pour une allouette, qu'aurait-il donné d'un repas somptueux du désert, d'un dîner préparé même par les sémillantes filles de l'Arabie? Qu'aurait-il donné, je ne dis pas seulement d'une appétissante bosse de chamelin, mais encore des compléments du festin, des mets accessoires, friandises,

Digitized by Google

et surtout pâtes et farines le plus souvent servies parce qu'elles étaient le plus appréciées et le plus aimées? Voyez et estimez; voici les principales préparations; j'en passe, mais pas des meilleures.

Le Sakhîneh, sorte de galette molle et très mince ; ce m'a tout l'air du crêpe. Le Haricah, espèce de sorbet nourrissant, préparé en jetant légèrement de la farine dans de l'eau mêlée de lait frais. La Samîrah, ou lait bouilli sur lequel on répandait de la farine. La Radîrah, ou farine sur laquelle on faisait traire le lait de chamelle, et qu'on chauffait ensuite sur une pierre chaude. L'Akiçah, lait dans lequel on versait de la graisse fondue. L'Acibbah, farine pétrie avec du lait et des dattes sèches. La Rahîeh, blé concassé ou grossièrement moulu entre deux pierres et sur lequel on versait ensuite du lait. La Walîcah, faite de farine, de beurre et de lait. La Harîrah, graisse fondue à laquelle on ajoutait de l'eau et ensuite de la farine ; il y en avait de trois espèces : une au pain, une au miel et l'autre au beurre. Le pain en galette, rond, comme on le fait en Égypte. La Rabîcah, préparée avec la farine, le blé concassé et le beurre ou la graisse fondue. La Telbîneh, sorte de crême claire, faite avec de la fleur de farine ou avec de la farine brute, et édulcorée avec du miel ; elle avait la blancheur et la consistance du lait vierge. La Bakîlah, ou beurre fondu mêlé de fromage sec. L'Abitah, ou fromage frais avec des dattes sèches. La Foûrah, mets préparé avec du fenu grec et des dattes, que l'on faisait cuire ensemble ; c'était le mets réservé surtout aux femmes en couches. La Labîkah ou Balîkah, était un composé d'épeautre, de farine, de lait tourné, de dattes et de beurre.

Je fais grâce de beaucoup d'autres mets dans ces goûts-là. Je fais grâce également des rôtis sur la braise ardente, sur la pierre rougie au feu, rôtis à trois degrés de cuisson, au degré œil rouge, au degré bien cuit, et au degré qui a

Digitized by Google

senti le feu... L'Angleterre s'imagine qu'elle a inventé le roast-beef ! Quelle vanité ! Mon Dieu, que les peuples sont prétentieux ! Les Anglais, et même aussi les Allemands, s'imaginent encore que chez eux se sont montrés et illustrés, dans les fastes gastronomiques, les plus dévorants appétits, les estomacs les plus impérieux et les plus robustes, les abdomens les plus laborieux et les plus engloutissants, en un mot les gloires digestives les plus miraculeuses et les plus inimitables. Je n'ignore pas, et nous l'avons vu chez le plus grand nombre des voyageurs anglais, que prendre de grands viatiques dans l'estomac et ses dépendances, est une coutume très répandue, une pratique très respectée et très consciencieusement observée. Je sais bien que ces voyageurs dînent beaucoup, dînent souvent, dînent et redînent à chaque période de trois heures. Mais les Arabes ont eu aussi ce genre de renommée ; seulement elles ont été des gloires citadines ; le désert et les tentes bédouines ont eu peu de ces mangeurs à grande réputation et à grand ventre. Je dénoncerai, en passant, un ou deux de ces héros de la victuaille.

Un appelé Yézid, fils de Hobaïrah, vivait vers la fin du premier siècle de l'hégire et dans le premier tiers du deuxième siècle. Cela correspond à la première moitié du septième siècle de notre ère. Ce Yézid a une assez longue histoire, une vie assez agitée dans les affaires publiques et les guerres de partis ; mais nous ne voulons que mesurer la puissance intestinale et jauger la capacité ventrale de ce fils de Hobaïrah, intrépide joûteur, batailleur intrépide, gouverneur de provinces.

Chaque matin, de bonne heure, on présentait à Yézid une *oss*, grande jatte rebondie, où l'on venait de traire du lait sur du miel, et parfois sur du sucre. Yézid avalait cela comme pour préparer les voies du Seigneur. Quand Yézid avait prié le matin, il attendait, à l'oratoire, l'heure de la prière cano-

Digitized by Google

nique et obligatoire, et il accomplissait cette prière. Le lait bu lui avait alors aiguisé l'appétit ; Yézîd demandait donc le déjeûner et préludait par manger deux volailles et deux pigeons, puis il continuait par un demi chevreau et nombre d'autres plats de viande. Ensuite Yézîd sortait et allait s'occuper des affaires du public jusque vers le milieu de la journée, c'est-à-dire deux heures environ avant le midi ; et il rentrait chez lui. Il appelait, invitait plusieurs amis, des personnes de qualité et de rang, et il faisait servir à dîner. Il s'attablait ; il appendait, étalée, sa serviette devant la poitrine et se mettait à fonctionner, pressant et poursuivant les bouchées en suite soutenue, et toujours belles et formidables bouchées.

Peu après ce repas fini, la société se retirait. Yézîd entrait chez ses femmes ; il restait au harem jusqu'à l'heure de la prière du midi, et il sortait alors pour s'acquitter de cette prière. Ensuite il s'occupait des affaires du public ; et lorsqu'il avait accompli la prière de l'asr (heure intermédiaire entre le midi et le coucher du soleil), on lui disposait son siége particulier ; on plaçait en même temps des siéges pour le public présent et pour les gens qui venaient le visiter ; et à tous ceux qui se trouvaient là, on offrait, dès qu'ils étaient assis, de grandes coupes de lait miellé et toutes sortes de *chorbet* (sorbets).

Après ces bévandes, on dressait la table, on servait les mets à la multitude. A lui et aux amis et affidés on dressait une table plus élevée, et là, mangeaient, avec Yézîd, les gens importants, les personnages.

Au coucher du soleil, on se séparait ; on faisait la prière du soir, et, une heure et demie plus tard, la prière de la nuit. Après cela venait la réunion, la soirée ou réception. On s'assemblait d'abord dans une pièce particulière et on attendait. Yézîd ensuite appelait les visiteurs près de lui ; on

Digitized by Google

entrait, et les entretiens, les conversations, les discussions, les causeries, les gaietés, se prolongeaient la plus grande partie de la nuit.

Ce Yézîd avait un simple revenu de six cent mille drachmes, ce qui représente trois cent soixante mille francs de notre monnaie actuelle, somme énorme pour ce temps là..... Il fut tué en 132 de l'hégire (749 de J.-C.).

L'appétit de Yézîd était pour ainsi dire peu orthodoxe ; celui d'un nommé Hilâl, fils d'Açad, et celui de sa femme n'étaient guère moins hyperboliques. Ces deux époux, largement dodus, richement bourrés d'embonpoint, étaient tamîmides ou de la tribu des Béni Tamîm. En un jour où leur boulimie habituelle était en belle puissance, ils se repurent tête à tête; le mari mangea presque un chameau, et la dame s'ingurgita un chamelin nouvellement sevré. Se levant de la table bien rassasié, Hilâl tout heureux veut embrasser sa femme; la dame sourit et lui dit : « Ce n'est pas aisé de parvenir à nous embrasser ; nous avons, entre toi et moi, deux chameaux. » Hilâl se mit à rire et embrassa encore mieux sa femme.

Mais voici le coryphée des mangeurs, le Gargantua arabe. Le Prophète a dit : « Le manger pour deux suffit pour trois ; et le manger pour trois suffit pour quatre. » La parole divine du Koran a proclamé cet autre précepte de tempérance (chap. VII, verset 29) : « Mangez et buvez sans excès; car Dieu n'aime pas ceux qui font des excès. » Notre homme était à l'inverse de tout cela ; le manger pour dix ne lui suffisait pas. Encore je dis pour dix, par manière de parler. D'ailleurs notre goulu y allait des deux mains, bien que le Prophète eut dit : « Que chacun mange de la main droite; car le diable, lui, mange et boit de la main gauche. »

Soleymân, le dévorant, se rendit un jour à Ouadj ; c'est l'ancien nom de Tâïf. Il entra avec Omar fils d'Abd el-Aziz, et

Digitized by Google

avec Aïoub fils d'Omar, dans un jardin qui avait appartenu à Amr fils d'El-As (le conquérant de l'Egypte). Chamardel était l'intendant, le surveillant de cette propriété. Lui-même a raconté l'anecdote. La voici. Quelques instants après que l'on fut arrivé, Soleymân dit : « Qu'à ces biens Dieu ajoute encore d'autres biens, et qu'il vous les conserve ! » Puis, comme s'il se mourait de faim, et n'en pouvait mais, il se laisse aller contre une branche d'arbre et s'acoute là d'un air épuisé, comme un homme qui va défaillir. « Mon cher Chamardel, me dit-il, est-ce que tu n'aurais pas quelque chose à me donner à manger ? — Si, si, répondis-je ; j'ai un chevreau cuit, un chevreau superbe que nous nourrissions avec la plus minutieuse attention, à qui le matin on donnait le lait d'une vache, et le soir le lait d'une autre vache. — Chamardel, apporte-moi vite ce chevreau cuit. » Je lui apportai le chevreau, charnu, dodu, une véritable outre de graisse. Notre homme mange, mange;... et il n'invite Omar et son fils que lorsqu'il ne reste plus qu'une cuisse : « Allons ! leur dit-il. — Je jeûne, répond Omar. » Soleymân acheva d'avaler la bête. Puis : « Chamardel, me crie-t-il, est-ce que tu n'as rien à me donner à manger ? — Par Dieu si ! répliquai-je ; j'ai là, préparées, cinq poules d'Inde magnifiques, à ventre renflé et rebondi comme des autruches. — Apporte, apporte vite, mon cher Chamardel. » J'apporte les poules d'Inde. Et voilà mon homme qui à pleines mains empoigne successivement chaque dinde par les pattes, l'écartèle lestement, et plus lestement encore en happe aux dents les morceaux et en termine le plus complètement du monde. Puis : « Chamardel, me dit cet affamé, mon ami Chamardel, tu n'as rien à me donner à manger ? — Si, par Dieu ! si ; j'ai une bouillie délicieuse, au lait excellent, une bouillie jaune comme de l'or. — Vite, vite, Chamardel, apporte-moi cette bouillie-là. » J'apporte la bouillie en une grande cruche à sommet rétréci

Digitized by Google

et comme troué. Mon bienheureux hôte prend la cruche, lui passe la main sur le flanc d'un air de bonheur, puis il hume, il boit, il boit jusqu'à épuisement de la cruche. Et, la retirant de sa bouche, il laisse partir de son gosier un grondement ronflant, sonore, comme un gros son sonnant dans le tube d'un puits.

Ensuite Soleymân appelle son domestique et : « As-tu fini, lui dit-il, de me préparer à manger? — Oui, c'est prêt, répond le domestique. — Qu'est-ce que tu as? — Quatre-vingts casseroles et marmites. — Apporte-les moi l'une après l'autre. » Le domestique se met en devoir d'obéir. Le plus que Soleymân prit de chacune fut trois bouchées. » Enfin notre glouton s'essuie les mains et s'étale sur son tapis. On se mit alors à dresser les tables basses et on permit aux gens de réfectionner. Soleymân s'attabla encore avec eux ; il mangea, il ne recula et ne faillit devant aucun mets.

Voilà une renommée et une puissance stomacales et digérantes difficiles à égaler. Où en serait-on avec plusieurs convives de ce calibre!

Il y avait bien encore la question des vins chez les Arabes païens. Ils buvaient très largement ; et cette gloire antique de la gentilité s'est répétée à toute outrance, malgré les prohibitions et les vitupérations de la loi, parmi les kalifes du dernier tiers du premier siècle de l'hégire. Les noms des vins, leurs qualités et leurs spécifications vécurent malgré la réforme religieuse ; il n'y avait eu qu'un moment de sommeil. C'étaient les Arabes du vieux temps, les robustes buveurs de l'antiquité qui avaient consacré les noms spéciaux des vins : le *limpide*, ou pur et sans fraude ; le khandaris ou khandaroûs, ou vieux vin ; le *chaud*, ou spiritueux ; le *renforcé* ou *l'enfutaillé*, qui avait longtemps été conservé en futaille, qui animait vivement son buveur ; le *karkaf*, ou qui fait trembler, c'est-à-dire qui, par un usage prolongé, fait trembler son adorateur, lui donne

Digitized by Google

le *delirium tremens potatorum;* le *repos,* le *bienfaisant*, celui qui donne calme et bonheur à son buveur, qui le charme par l'attrait d'un fumet délicieux, lui procure le bien-être et la force ; le *vieux*, le *vieilli*, lorsque gardé longtemps, il s'est dépouillé de sa vigueur irritante ; le *kawoueh* ou l'irritant, celui qui enlève l'appétit quand on l'a bu ; le *soulâf* ou premier suc, le vin vierge, celui qu'on préparait sans moyen mécanique, sans presser à la main ou fouler aux pieds, celui qui était le suc exprimé de soi-même du raisin en masse ; le *recuit*, le *vernis,* qui était le vin réduit à un tiers par l'ébullition ; le *koulfah* ou clairet ; et puis le *blanchet*... Je ne parlerai pas des piquettes et boissons, tels le vin de dattes, le vin de raisins secs ou de miel, le *djiah* ou vin d'orge.

Mais laissons les détails de la vie matérielle, la science domestique de la ménagère. Aussi bien, il nous faut nous approcher plus vite vers notre but.

## IV

### Causerie — Aïchah, femme du Prophète.

Les femmes de tous les pays ont leurs causettes, leurs confidences mutuelles, intimes, secrètes, mais dont on finit toujours par savoir le thème et même les détails et les formes. Bien entendu, les femmes arabes avaient aussi leurs petits conciliabules, entre amies. Sous quelque latitude ou quelque longitude que ce soit, ces réunions ne ménagent pas toujours les maris ; il est vrai qu'ils ne sont pas tous bons, tant s'en faut. Il y en a cependant que leurs femmes louent de cœur et d'abondance, car enfin ils ne sont pas tous mauvais; il s'en faut. Je vais reproduire un petit colloque entre dames arabes de la gentilité. C'est un petit tableau de mœurs, un morceau qui a du caractère, un petit modèle de finesse, de



Digitized by Google

malice, de grâce, de sincérité et d'aisance, surtout les paroles de la onzième interlocutrice.

La scène est rapportée par Aïchah, la femme bien-aimée de Mahomet entre toutes ses femmes. Du reste, Aïcha est la plus belle et la plus haute physionomie féminine qui ait brillé à l'époque de l'installation de l'Islamisme ; Aïchah était la femme de résolution, d'intelligence, de sagacité, de passion, de tendresse et de courage. C'était, disent les Arabes « la femme au langage éloquent, à la parole éclatante ; et le langage éloquent est celui dont l'expression a la mâle vigueur du robuste jeune homme, et dont le sens a la saine et fraîche beauté d'une vierge pure. »

## CAUSERIE.

Onze femmes yéménites, a dit Aïchah, se trouvaient réunies. Elles convinrent entre elles et jurèrent de se dire franchement et sans rien dissimuler, ce qu'étaient leurs maris. Une d'elles prit donc la parole et : « Mon mari, dit-elle, c'est une viande de lourd chameau grimpé et juché au sommet d'une montagne âpre et de difficile accès (laid et inabordable). Maigre et sec, on ne lui trouverait pas un brin de moelle dans les os. »

La deuxième femme reprit : « Mon mari, à moi, je ne devrais réellement pas vous en rien retracer. En parler seulement, me répugne, et pour le résumer en un trait, je vous dirai qu'il a toutes les hontes du corps et toutes les hontes de l'âme. »

La troisième continua : « Mon mari ! animal intraitable. Que je lui réponde une parole, vite il me menace de me répudier ; que je me taise, il me tient comme portée sur la pointe nue d'un fer de lance. »

Digitized by Google

La quatrième : « Mon mari, dit-elle, le voici : bon comme une bonne nuit des nuits du Tihâmah, sans froid et sans chaleur, sans éloignement pour personne; ne s'ennuyant de nul et de rien; généreux comme la généreuse pluie des nuées. »

La cinquième dit : « Mon mari, s'il rentre, c'est un loup content et satisfait (tranquille et doux); s'il sort, c'est un lion magnifique et vigoureux. Il ne s'informe jamais de ce que devient ce qu'il a chez lui; il ne renvoie jamais le jour au lendemain. »

La sixième femme reprit : « Pour moi, voici mon charmant mari; s'il mange, il lèche jusqu'au fond des plats; s'il boit, il suce jusqu'à la dernière goutte; s'il s'assied et s'accroupit, il se ramasse et se blottit comme un paquet sur lui-même; qu'il tue un animal pour nous, il tue toujours le plus sec, le plus décharné. Jamais il ne glisserait sa main sur moi pour savoir seulement comment je me porte. »

La septième dame dépeignit ainsi son mari : « Mon cher époux, collection complète de vices; masse pesante partout, la nuit, le jour; extravagance et caprices incarnés; réservoir de toutes les défectuosités trouvables dans l'univers; il vous allonge un coup à la tête; ou bien il vous pointe et déchire le ventre; on bien il vous plante toute blessure que ce puisse être; ou bien tout à la fois, il vous frappe, vous darde et vous blesse. »

« Mon mari, fit ensuite la huitième parleuse, a la peau douce et moelleuse : c'est une soie chatouilleuse de lapin; le parfum de son haleine est l'arôme suave du zarnab. J'en fais de lui à ma guise; et cependant tout le monde le craint, l'honore et le respecte. »

« A moi, dit un autre de ces dames. Mon mari! la colonne de son nom est haute et glorieuse. Il a le bouclier long (il est de stature élevée). Généreux, la cendre de son foyer est toujours abondante; hospitalier, il a fixé sa demeure tout

Digitized by Google

près de la place publique (afin de traiter et de recueillir les voyageurs); sobre, il reste sur son appétit la nuit d'un festin; vigilant, il ne dort jamais la nuit du danger. »

La dixième reprit : « Mon mari est Mâlik, vous le savez, l'excellent Mâlik ! Mâlik a bien mieux que tous vos maris : nombreuses chamelles qui ont rarement besoin d'aller paître loin de sa demeure et de ses pâtis (car il a près de lui de gras pâturages); chamelles réunies dans des parcs immenses. Entendons-nous les vives et allègres chansons des cithares, nos chamelles savent alors qu'elles vont de leur chair régaler la troupe joyeuse qui arrive à Mâlik. »

Enfin, la onzième dame sourit doucement, et d'une voix pleine de grâce, d'onction et de calme : « A moi, mon mari, dit-elle, c'est Abou-Zar; mais quel excellent Abou-Zar ! il m'a enrichi les oreilles de précieuses parures, les mains de beaux bracelets, les bras d'un rond embonpoint. Il m'a honorée du nom de son épouse, et je m'en suis honorée; car il m'a trouvée enfant d'une pauvre famille à quelques minces troupeaux, dans la gêne et l'étroit; et Mâlik Abou-Zar m'a portée dans une famille où retentissent sans cesse le hennissement des chevaux, les grondements des chameaux, le bruit des gens qui foulent et dépiquent les grains, les cris confondus de vingt troupeaux, de milliers d'animaux domestiques. Auprès de lui je parle à mon gré, et jamais il ne me reprend ou ne me blâme. Je me couche,... et puis encore je dors grasse matinée; je bois et bois à satiété; je mange à bouche que veux-tu; et j'ai encore à donner aux autres. — La mère d'Abou-Zar ! quelle femme que la mère d'Abou-Zar ! bonne femme aux flancs bien arrondis, gras et larges. — Puis le fils d'Abou-Zar ! quel admirable enfant que le fils d'Abou-Zar ! sa couche mignonne semble l'espace que laisse vide un léger brin de jonc enlevé du tissu de la natte. A son appétit suffirait la broutée d'un petit chevreau; à sa soif, le peu de lait tiré

Digitized by Google

entre deux traites, comme pour une petite chèvre. En marchant, il se balance avec tant de grâce dans les anneaux de sa jolie cotte de mailles! — Et la fille d'Abou-Zar! délicieuse, oh! oui, délicieuse la fille d'Abou-Zar! Obéissante et douce à son père, obéissante et douce à sa mère; c'est le joyau de la tribu. Potelée, elle remplit, à ravir, son vêtement, serrée comme une tresse de cheveux, dans son ridâ (1). Toujours amie de ses voisines; le ventre bien fait et sans saillie; la taille délicate et svelte; elle semble onduler sous sa courte mantille;... et puis le bras rondelet, l'œil grand et bien ouvert, la prunelle noir-foncé, la croupe riche et dégagée, le sourcil fin et doucement arqué, le nez légèrement cambré, la gaîté franche et sémillante, la conversation fraîche comme l'ombre, la bouche sincère dans ses promesses, les mains généreuses pour ceux qu'elle connaît et qu'elle aime. — Et l'esclave d'Abou-Zar! quelle précieuse esclave que l'esclave d'Abou-Zar! Elle garde secret tout ce qu'elle entend de nous; soigneuse et fidèle elle ne dissipe pas les provisions, ne remplit pas la maison d'embarras. — Et l'hôte que reçoit Abou-Zar! heureux l'hôte que reçoit Abou-Zar! bien manger, bien boire; et une délicieuse verdure où se reposer. — Encore les cuisiniers d'Abou-Zar! quels cuisiniers il y a chez Abou-Zar! Jamais, jamais il n'ont repos ni trève; toujours à verser les mets, toujours à les servir, toujours à replacer d'autres marmites, d'autres ustensiles au feu, à les faire se succéder sans relâche. — Enfin les richesses d'Abou-Zar! admirables richesses que celles d'Abou-Zar! Elles vont trouver partout ceux qui en désirent le secours pour racheter les talions. Elles sont la réserve de tous ceux qui peuvent en avoir besoin. »

Cette heureuse parleuse s'arrêta un moment; puis elle continua : « Un petit incident. Abou-Zar sortit un jour, et chez

(1) Sorte de mantelet.

Digitized by Google

moi on agitait force lait; il y avait beurre et jouissance. Abou-Zar rencontra une femme qui avait deux jeunes fils ; c'était en vérité l'image de deux louveteaux gras et robustes qui, attachés et comme suspendus à la taille de leur mère, jouaient avec ses deux seins roulants comme deux grenades. Abou-Zar épousa cette femme ; il s'en était épris. Elle le pressa de continuelles instances, le harcela bel et bien afin qu'il me répudiât. Eh ! tout changement est borgne (changer c'est n'y voir tout au plus que d'un œil). Moi aussi je me remariai ; mon nouveau mari était un homme de naissance ; il avait de nombreux chevaux à monter, de nombreuses lances khatyennes (1) ; chaque soir on ramenait au logis des troupeaux superbes ; mon mari me laissait en cadeau une paire de chaque espèce de bétail et me disait : « Mange bien, ma chère Oumm-Zar ; sois heureuse, contente ; donne à toute ta famille ; nourris-les tous. » Eh bien ! si j'avais conservé tout ce qu'il m'a ainsi prodigué, cela ne remplirait pas la plus petite marmite de la cuisine d'Abou-Zar. »

Aïchah, lorsqu'elle eut raconté cette causerie, reprit : « Le saint Prophète de Dieu m'a dit un jour : « J'ai toujours été pour toi, chère Aïchah, comme Abou-Zar pour Oumm-Zar ; seulement il l'a répudiée, mais moi je ne te répudierai jamais. — Prophète du ciel, répondis-je, tu m'es plus cher que le sang de mon père et de ma mère. Oh ! tu es bien meilleur pour moi que ne le fut jamais Abou-Zar pour Oumm-Zar. »

(1) Lances dont les hampes étaient d'un bois rapporté de l'Inde et débarqué à Khat sur le rivage de l'Omân, dans l'Yémen. Un Arabe appelé Samhar avec sa femme Roudaïnah s'acquirent une réputation par la manière dont ils dressaient les hampes de lances ; de là les noms de lances samhariennes, les mêmes que les khatyennes.

Digitized by Google

## V

**Éducation pratique. — Les Quatre Sages de l'Arabie ancienne : Sohr, Amrah, Djoumah, Hind. — Zarkâ el-Yamâmah. — Questions adressées à Hind.**

L'appréciation pour ainsi dire philosophique des hommes, de leurs qualités morales, intellectuelles et physiques, l'étude d'observation qui détermine ou pèse les conditions de bien-être des familles et aussi les conditions par lesquelles se peuvent garantir les intérêts communs d'une société, entrait dans l'éducation des femmes arabes, éducation uniquement pratique, uniquement transmise par les conversations entendues sous les tentes, autour des tentes, et développées ou reproduites par les chefs de familles. Car, qui tenait école dans le désert? Qui discourait *ex professo* sur la psychologie et la philosophie sociale générale et particulière? Quel Arabe, chez lui, et jusqu'à nos jours même, a su qu'il y a de par le monde quelque chose de sérieux qui puisse s'appeler philosophie, psychologie? On observait, on raisonnait en petits comités, en simples entretiens : et chacun profitait, hommes et femmes, mères et filles. Les chefs des familles questionnaient leurs enfants, surtout leurs filles; en exerçaient l'intelligence et le coup-d'œil; ils les consultaient même et invoquaient par là les décisions ou les avis, les simples aperçus de cette sagacité si fine, si clairvoyante qui caractérise et illumine le regard et le jugement de la femme dans tous les climats.

Quatre femmes en Arabie ont donné un groupe imposant dans la vieille histoire antéislamique, quatre femmes que surtout ont couronnées d'un limbe de souvenirs et de louanges les traditions qui les ont livrées à la postérité musulmane, sous le titre des Quatre Sages de l'Arabie. Mais cette postérité, si dédaigneuse aujourd'hui et depuis plus de quatre siècles,

Digitized by Google

ignorante bien au-delà de ce qu'était le paganisme, a tout oublié et ne veut rien savoir. La Grèce eut ses Sept Sages, tous hommes; les hommes font les lois! et ils ont grand soin de se bien traiter. L'Arabie eut Quatre Sages, et ces Sages furent des femmes. Ces quatre célébrités de sagesse furent : Sohr fille de Lokmân, — Amrah fille d'Amir, surnommé le Juste, — Djoumah fille de Djâbis, — Hind fille de Khouss. Amrah et Hind sont celles dont les traditionnistes ont le moins perdu des caractères, des pensées, des jugements. Amrah se distingua surtout par la supériorité de son intelligence, la rapidité et la sûreté de sa pénétration, par la rectitude de sa logique ; Hind, par la finesse de son esprit, par son talent d'observation, par son savoir pratique et son habileté d'appréciation des choses et des hommes.

Le père d'Amrah était juge et chef suprême de sa tribu. On venait de tous les points de l'Arabie, même les plus éloignés, soumettre à la sagacité et à l'expérience d'Amir les affaires difficiles, les questions ardues. Devenu très vieux, il n'en était pas moins l'oracle révéré de la sagesse et de la justice; mais à la fin son esprit s'affaiblit, sa perspicacité s'émoussa ; plusieurs fois il lui arriva de faiblir dans ses décisions. Un jour Amrah, qui d'ailleurs écoutait de derrière un voile les discussions des affaires, dit à Amir : « Mon père, la sentence que tu as portée aujourd'hui est entachée d'erreur. — Eh bien ! ma fille, dit le vieillard, quand désormais tu t'apercevras de quelque défaillance dans mes jugements, *frappe un coup de bâton.* » De ce jour là, Amir, toutes les fois qu'il entendait le coup de bâton retentir sur le sol, ranimait son attention, réveillait son esprit, et il jugeait juste. De ce fait est né le dicton exprimé dans le vers que voici :

> « Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on frappe du bâton pour le sage ; tant il est vrai que pour bien savoir, il faut toujours apprendre. »

Digitized by Google

Hind, la fille de Khouss, avait une rapidité de coup-d'œil étonnante, qualité qui s'est remarquée souvent dans les déserts ; car, là, il faut voir vite, entendre fin, apercevoir loin. Hind étant un jour avec un groupe de jeunes filles arabes, assise sur le sable, vit passer une troupe de *kâta* (1) qui couraient de leur course rapide à une eau amassée dans une gorge très resserrée d'une montagne. Hind, à l'aspect de ces oiseaux, coureurs des sables, dit tout-à-coup ces vers :

« Que n'ai-je ces katâ,
Plus la moitié de leur nombre !
Avec notre katâ,
Cela nous ferait cent katâ. »

On examina bien ; on suivit doucement ces oiseaux jusqu'assez près de la petite flaque d'eau ; on les compta ; ils étaient au nombre de soixante-six. Ce nombre, plus la moitié, plus un, font cent. Il ne fallut que le temps de porter un coup-d'œil, pour que Hind eût compté.

Une autre fille Arabe de l'Yamâmah (2), connue sous le nom de *Zarkâ-el-Yamâmah*, la bleue, ou, comme nous dirions, le bleuet de l'Yamâmah, à cause de ses yeux bleus, avait le regard encore plus rapide et plus pénétrant. Zarkâ devînt le motif du proverbe ou dicton de comparaison par lequel on qualifiait un individu d'une force et d'une finesse de regard extraordinaires : « Plus clairvoyant que Zarkâ-el-Yamâmah ; » plus rapide et plus habile à juger que Zarkâ-el-Yamâmah. C'est à elle que fait allusion le Nâbirah, une des grandes illustrations poétiques de l'Arabie antéislamique. La malveillance avait accusé le poète auprès de Nomân fils d'El-Mounzir, roi de Hîrah. Le Nâbirâh alla se présenter à la cour et dit, entre autres vers, au roi :

(1) Le kata, que Linnée écrit *el-chata*, est une gelinotte, une perdrix du desert : *tetrao el-chata* ; ganga.
(2) L'Yamâmah, contrée entre le Hédjâz et l'Yémen.

Digitized by Google

« Prince, sache juger avec la justesse de cette fille étonnante dans sa tribu, de Zarkâ qui, voyant des colombes voler d'une aile rapide du côté des eaux :

« Que le nombre de ces colombes, s'écria-t-elle, et la moitié de ce nombre ne se joignent-ils à notre colombe ! je m'en contenterais. »

Elles volaient rassemblées et serrées entre les cimes de deux monts à haute crête ; mais Zarkâ, de son œil perçant, plus limpide que le plus pur cristal, et qui jamais n'avait senti le collyre du malade, suivait et tenait en vue leur tourbillon rapide. On compta ensuite les colombes, et l'on trouva le nombre que la belle Yéménite avait signalé, quatre-vingt-dix-neuf juste. Sa colombe complétait la centaine, et le temps de compter fut le temps d'un seul coup-d'œil. Zarkâ elle-même avait dit tout d'abord :

« Que n'ai-je ces colombes,
Et la moitié de leur nombre ; je m'en contenterais ;
Jointes à ma colombe
Elles me feraient cent. »

Nous aurons à reparler de cette Zarkâ à propos de la destruction de deux tribus des Tasm et des Djadis (238 de J.-C.)

Une autre Zarkâ el-Yamâmah vécut quelques années avant l'islamisme, vers la fin du sixième siècle de notre ère. Elle était favorite intime de Hind fille de Nomân V Abou Kaboûs, roi de Hîrâh. Hind l'avait prise en amitié extraordinaire, et fut, dit-on, « la première femme arabe qui éprouva une passion pour une personne de son sexe. » Lorsque Zarkâ mourut, Hind (elle était chrétienne) fit bâtir un couvent près de Hîrah, et s'y retira pour le reste de ses jours. Elle était veuve. Lorsqu'elle fut au moins nonagénaire, le gouverneur musulman de l'Irâk la demanda en mariage afin de pouvoir se vanter d'avoir sous sa main le royaume et la fille de Nômân. La nonagénaire rejeta la demande.

Digitized by Google

Revenons à notre Hind fille de Khouss. Elle a légué aux chroniqueurs arabes nombre de réflexions, d'observations, de réponses, de descriptions. En voici qui ont une tournure de Théophraste.....

QUESTIONS.

« Quelle est, ma fille, demandait un jour Khouss à Hind, quelle est la meilleure et la plus utile richesse ?

— C'est le dattier planté dans une terre généreuse et succulente; car en lui est la ressource pour la faim dans les jours de disette ou de pénurie.

— Et encore ?

— Les moutons dans une contrée à l'abri des épizooties ; vous recueillez les belles brebis à ventre blanc et à dos noir, qu'on peut traire même entre les heures ordinaires des traites, et dont la toison épaisse et drue foisonne en laine surabondante. Je ne vois guère de plus sûre et plus belle richesse.

— Et la chamelle?

— La chamelle est la monture des voyages, le prix expiatoire des offenses, le douaire nuptial pour les femmes.

— Autre chose. A ton gré, quel est l'homme excellent?

— Le mieux en fait d'homme, selon moi, est celui qui se charge avec plaisir des intérêts des autres; c'est comme les flaques; les meilleures sont les plus profondes et les plus propres à conserver leurs eaux.

— Et encore ?

— Celui à qui on demande et qui ne demande jamais; qui ouvre sa table à tous, et qui ne court jamais à celle des autres; qui ramène la paix entre ses frères, et qui n'a jamais besoin de la recevoir.

— Mais quel est le pire des hommes ?

— Le pire des hommes est l'homme sans barbe, sauteur en

Digitized by Google

paroles, bavard, extravagant, toujours tenant le fouet contre les autres, qui crie aux gens : « Arrêtez-moi; éloignez-moi de cette tribu ; ou je les tue tous, ou ils me tuent. »

— Voyons ce qu'il y a de meilleur en femmes, maintenant ?

— Ah ! l'excellente femme est celle qui a un fils dans son sein, qui conduit un autre fils à la main, et dont encore un autre fils suit les pas. »

Une autre fois on demanda à la fille de Khouss :

« Quelle est, à ton avis, la maîtresse femme ?

— Voici : celle qui ne dépasse jamais le devant de sa porte, qui est attentive à tenir tous ses vases garnis de provisions, qui a soin de son ménage, qui sait, lorsqu'il le faut, mettre de l'eau dans son lait, et gouverner les économies de la famille.

— Et la femme la plus infime ?

— Celle qui, marchant, fait vent et poussière; qui, parlant, prend voix haute et criarde; qui, assise, se pose appuyée sur une fille, qu'une fille suit quand elle sort, qui n'est jamais enceinte que d'une fille.

— Le jeune homme qui, selon toi, aurait le plus de valeur, que devrait-il être ?

— Ce que j'estime le plus, c'est un jeune homme à la jambe haute et svelte, au col dégagé, qui a grandi dans la pétulance et la vivacité.

— Le plus mauvais ?

— Le jeune homme au col ramassé, épais et court, aux bras patus et brefs, au ventre gros et rebondi, aux dehors toujours trop salis de poussière, à l'esprit oublieux, qui obéit trop à sa mère et est sans respect et sans soumission pour le frère de son père.

— Mais que devrais-je rechercher dans la femme dont je voudrais faire ma femme ?

Digitized by Google

— Cherche une femme de couleur brun-clair, rondelette, potelée ; ou bien cherche une femme blanche, belle, d'une famille riche, ou, sinon riche, de famille à l'aise et de sang distingué.

— Tu n'as pas omis une autre sorte de femme?

— Oh si ! j'ai oublié la plus mauvaise sorte : la femme au teint foncé tirant au noir, toujours débile et maigre, à la peau rouge-bronze, aux manies de femme trop prononcées, aux défauts nombreux et variés. »

On demanda encore à Hind, la fille de Khouss :

« Quel est l'homme que tu estimes le plus?

— L'homme d'un caractère souple et aimable, d'une générosité intelligente et adroite, de naissance élevée, de promptitude en action, d'expérience dans les affaires du monde, de nom respecté, de caractère grave et révéré.

— Y a-t-il encore mieux que cela ?

— Oui, certes. J'aimerais de plus qu'un homme fût svelte, bien fait, alerte, qu'il sût s'éloigner des actes méchants, des œuvres de mal ; j'aimerais qu'il fût serviable, qu'il sût tuer ses biens pour l'avantage des autres, qu'il sût se faire craindre, et ne jamais craindre.

— L'homme qui te répugne le plus ?

— J'ai en horreur l'homme difforme et contrefait, le dormeur insatiable, se reposant de ses affaires sur l'adresse et l'habileté des autres, fainéant, inéveillable, à poitrine étroite et sans force, à cœur bas et plat, à morale fausse et blâmée.

— Plus mauvais que cela? Y a-t-il pire ?

— Oui certainement : l'homme d'extravagances et de caprices, aux lourdes et sottes idées, aux heures désœuvrées et perdues, l'homme sans considération, que nul ne respecte et n'écoute, auquel nul n'obéit.

— Mais quelle est la femme que tu rechercherais le plus ?

— Voici : la femme à la peau claire et transparente, à l'haleine parfumée.

Digitized by Google

— La femme qui te déplaît par-dessus tout ?

— Ah ! c'est celle qui, priée de parler, se tait, et qui, priée de se taire, parle. »

## VI

**Ancien style arabe. — Appréciation d'actes moraux de la femme. — Le poète Find ; ses deux filles ; légende.**

Voilà, certes, de la sagesse pratique. Mais il ne faut pas, pour l'apprécier, oublier que l'auteur de ces maximes est une femme de la vieille Arabie, qui ne trouvait rien de plus beau dans le grand et sérieux désert, que « de vrais Arabes « des sables, accompagnant une troupe de chameaux et dé- « filant sur des hauteurs au loin dans l'horizon. »

Je dois déclarer, avouer que je ne puis réussir à donner à cette traduction de cette antique sagesse, la couleur et le sang qui animent et composent la physionomie de l'original. Le langage arabe de ces récits respire une dignité et une fermeté que je ne réussis pas à refléter comme je le voudrais ; il y a dans ce vieux style arabe d'avant l'Islamisme, une allure magistrale dont les derniers restes se représentent encore dans le Koran ; mais depuis, ce n'est plus cela. Dans cette antiquité païenne de la langue arabe, je trouve un œil de grandeur, de sévérité austère et rude, d'attitude décidée et résolue, que je ne rencontre plus que dépoli, terne, dépaysé dans les écrits des temps islamiques. Dans cet ancien langage souffle l'air des solitudes imposantes, vastes, pure atmosphère impossible à faire passer dans des régions où parlent des hommes qui ne vivent pas sous la tente et sur les sables étincelants des feux du soleil, qui n'ont pas le ciel transparent du Hédjâz et de l'Yémen. L'Arabe est bien loin, par Dieu ! des langues de l'Europe ; c'est une nature à part,

Digitized by Google

qui s'est élevée sur un sol toujours chatoyant de mirages inabordables, toujours mouvant et fuyant sous le pied, enveloppé à chaque moment de tourbillons étourdissants. Comment rendre, avec une tournure française, cette vieille prose scandée, ces rimes, ces allitérations et assonances qui bruissent d'une si piquante harmonie, ces mots si gonflés de sens, si réfractaires à toute version ? Parfois cela donne le vertige. Mais j'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai pensé qu'il était bon d'exhumer, du désert, des physionomies caractéristiques d'un ancien peuple qui est à peine connu autrement que de nom. Je copierai de mon mieux quelques esquisses des femmes de cette antique presqu'île qui a jeté sur le monde tant d'agitations, qui a été le point d'origine d'un tremblement de terre dont les secousses prolongées pendant des siècles, ont ébranlé, menacé et en partie englouti les peuples de trois grands continents.

Il y avait de riches espérances pour le développement futur de la femme arabe ancienne, si l'Islamisme avait cru devoir la monter à une hauteur morale convenable. Il n'en a relevé et réglé que la position familiale. Jadis la femme arabe avait de beaux enthousiasmes ; elle savait parfois et osait électriser ses contribules par des actes dont la température de nos mœurs et de nos idées répudierait, condamnerait les intentions et plus encore l'éxécution. Ces actes furent rares, il est vrai ; car les résolutions extrêmes et les faits passionnés, disons exagérés et excentriques, sont rares partout. Mais ils ne montrent pas moins que les femmes d'avant l'Islamisme avaient la conscience du pouvoir et de l'immense influence de leur sexe, et qu'elles n'hésitaient pas à recourir aux moyens les plus vifs, les plus entraînants, lorsqu'il s'agissait de la gloire, de l'intérêt, du salut de la tribu. Qui ne se rappelle les sacrifices de cœur et de vertu auxquels se sont résignées des femmes de dévouement et d'âme dans nos grandes époques

Digitized by Google

révolutionnaires ? Les courageuses Lucrèces sont de tous les temps, et sous vingt formes de résignation, ou de résolution, ou d'enthousiasme.

Chez les nations qui sont restées dans la simplicité des mœurs primitives, certains actes qui, à la mesure de nos mœurs, nous semblent tenir d'une débauche de vertu, d'une sorte de folie d'impudeur, ne sont en réalité que des élans et des inspirations de dévouement, des sacrifices de désespoir dans des jours de crises et de périls. Chaque époque a ses genres de mérite, et aussi ses sentiments pour juger la valeur des œuvres. Ce que je dis là est surtout applicable à un fait singulier transmis par une courte légende antéislamique que je vais traduire. Je ne sache pas que beaucoup d'autres nations aient un exemple semblable dans leur histoire. Cette légende est celle du poète Find et de ses deux filles. Elle est extraite de l'immense compilation arabe nommée l'*Arâny*, mot que rappelle et traduit le nom de *romanceros*. Je laisse le récit tel qu'il est disposé dans l'Arâny ; tous les autres récits de cet ouvrage arabe d'un auteur persan, sont dans la même forme ou à très peu près ; ce sont des biographies et de l'histoire, à propos de chansons.

ARIETTE.

« Nous avons pardonné et oublié les torts des Béni Zohl, nous avons dit : Les Zohl seront nos frères.

« Le temps, nous l'espérons, les ramènera à être des hommes comme ils l'étaient.

« Quand leur méchanceté fut dévoilée et mise à nu,

« Qu'il n'y eut plus qu'à leur rendre le mal qu'ils nous avaient fait, nous les payâmes de leur propre monnaie. »

Les vers de cette ariette sont de Find, poète guerrier de la

Digitized by Google

tribu des Zimmânides ou Bénî Zimmân, et se chantaient autrefois sur un air de la composition d'Abd-Allah, sur le rhythme *ramel* léger et sur la tonique de la corde du doigt annulaire. Le reste de la petite kacideh ou pièce de vers, dont l'ariette qui précède est détachée, n'a que les six vers suivants :

« Nous les assaillîmes, comme le lion dans sa colère assaille sa proie ;

« Et nos coups de sabre en les abattant ont fait bien des veuves et bien des orphelins.

« Nos coups de lance ouvraient des blessures béantes comme des bouches d'outre d'où le vin se précipite à flots.

« Un ennemi, il faut l'humilier, il faut l'écraser.

« Pardonner un outrage, c'est marcher au mépris et à l'avilissement.

« Vengeance est salut, quand la générosité ne peut servir de rien... »

## LÉGENDE DE FIND.

Find est un sobriquet du poète Chahl, et signifie quartier de montagne, gros bloc. Ce surnom qui n'était d'abord qu'une allusion à la robuste corpulence de Chahl, finit par demeurer comme le nom propre de ce poète. Chahl était fils de Cheïbân, de la sous-tribu des Zimmânides, branche de la grande tribu des Bekrides, issus eux-mêmes de la tige ou souche première des Rabîah.

Find fut un des cavaliers les plus célèbres et les plus renommés parmi les tribus des Rabîah. Dans une guerre où il fut envoyé à la tête de soixante-dix cavaliers au secours des Cheïbânides, on fit dire à ceux-ci : « Nous vous envoyons mille hommes; » c'est-à-dire Find avec sa petite troupe vaut



Digitized by Google

une armée de mille hommes. Il assista et se signala aux guerres qui pendant si longtemps divisèrent et agitèrent les Bekrides et les Tarlabides. Il était alors plus que centenaire, et néanmoins, dans les luttes acharnées de ces deux puissantes tribus, il fut le fléau des Tarlabides. A la rencontre qui fut appelée la Journée de la coupe des toupets (1), il avait avec lui ses deux filles, lutins endiablés, comme ces lutins pétulants qui courent le monde et se réjouissent à taquiner, agacer, berner tout être qui vit. Au fort du combat, et lorsque le succès semblait chancelant, une d'elle se déshabille, jette ses vêtements, se met presque toute nue ; et, soudain, se précipitant au milieu de la troupe des Bekrides, elle crie de toute sa voix ces vers improvisés :

« A l'ennemi ! à l'ennemi ! à l'ennemi !
« Chauffez la bataille, serrez la mêlée.
« Les hauteurs sont inondées de leurs escadrons.
« En avant donc ! honneur ! honneur
« A qui, en cette matinée, s'habille du matin de cette
« bataille (c'est-à-dire qui en cette matinée fonce au milieu de l'ennemi) ! »

L'autre fille de Find, se dépouille aussi de ses habits, et presque toute nue se précipite devant la troupe, en criant ces vers que lui inspire le fracas de la bataille :

« Allons, nos guerriers ! fondez sur eux, et nous vous embrasserons à pleins bras ;
« Et nous vous préparerons une couche aux coussins moelleux.
« Si vous fuyez, nous vous fuirons
« Comme des hommes indignes d'amour. »

La mêlée devint furieuse. — Un appelé Aûf fils de Mâlik aida encore au succès de ses compagnons par une résolution

(1) La plus grande humiliation qu'on pouvait faire subir aux prisonniers, était de leur couper le toupet et de les renvoyer, libres, montrer leur défaite à leurs contribules, etc.

Digitized by Google

énergique; il plaça sa fille sur un chameau et gravit à la hâte le défilé de Kindah; arrivé au milieu, il coupe les jarrets de son chameau et s'écrie :

« C'est ici que je mets pied à terre, moi ; je descends et m'arrête là où l'ennemi peut m'atteindre ; qu'il ose venir. »

Puis, du ton de la menace et de la colère : « Je le jure par le Dieu de tous les serments, et je vous le dis : le fuyard qui s'avisera de chercher à passer le défilé tombera ici, ici sous la lame de mon sabre. A chaque bataille penserez-vous donc toujours à fuir? » dit-il à ses Bekrides. Et un nouvel enthousiasme fit bouillonner l'ardeur de la troupe, l'acharnement redoubla; les Bekrides remportèrent la victoire. Les Tarlabides prirent la fuite.

Dans cette même rencontre, Find se précipita sur un ennemi appelé Mâlik fils de Aûf, qui d'un coup de lance venait de tuer un jeune enfant bekride dont il emportait le cadavre au haut de la pointe de sa lance, en répétant d'un ton de pitié ironique : « Pauvre mère de ce pauvre petit! » Find atteint Mâlik qui fuyait à grande course en croupe d'un cavalier, lui alonge un coup de lance, traverse et embroche ensemble les deux fuyards. Soudain notre poète s'exclame en ces vers :

« Quel beau coup, pour un vieux, un vieux décrépit, usé, comme moi !

« Un coup de jeune homme, de la main d'un vieux tel que moi, dans l'âge où l'on a horreur de toucher des armes.

« Ce coup là va faire pousser des cris de désespoir, de douleur, de désolation.

« La blessure, large, ressemble à l'ouverture du vêtement flottant d'une folle en folie qui revient courant après avoir fui. »

Comment juger, aujourd'hui, avec nos idées et nos mœurs

Digitized by Google

européennes, les deux filles du chevalier barde Zimmânide ? On a vu maintes fois des officiers, des généraux, des souverains, jeter leur épée, leur drapeau devant l'ennemi, au milieu de l'ennemi, afin de soulever tout à coup un élan, une furie de courage, d'engager, au prix de la honte, l'honneur d'une troupe de soldats, de ravir une victoire incertaine ou compromise; mais combien a-t-on vu de jeunes filles improvisant un cri poétique de guerre, jeter pour ainsi dire tous leurs charmes, toutes les promesses de l'amour, sur un champ de bataille, afin d'exalter les guerriers et de les lancer sur l'ennemi ! Oui certes, comme le dit Lamartine, « Les femmes sont naturellement enthousiastes comme les poètes, courageuses comme les héros. »

## VII

Le droit du Seigneur. — Imlyk. — Hozeilah et son mari. — Ofayrah-les-Soleils; son frère; révolution; massacre. — Fuite. Arrivée des Tayides. — Mort du frère d'Ofayrah.

Ce fut une femme qui, par une généreuse et noble indignation, par une vertueuse colère, affranchit les antiques tribus des Djadis de l'infâme droit du Seigneur. Toutefois, la révolution suscitée alors aboutit à la destruction sanglante des deux tribus. — Je suis obligé de voiler dans la traduction certaines paroles; la langue arabe ne se gêne pas, elle appelle chat un chat... — La légende est consignée dans l'Arâny.

### ARIETTE.

« Est-il possible que vous supportiez ce qu'on inflige à vos filles ! Et vous êtes hommes, et nombreux comme les fourmis !

« Si nous étions hommes, nous, et si vous étiez

Digitized by Google

femmes dans nos petites tentes de femmes, nous ne vous abandonnerions pas à tant d'opprobre. »

Ces deux vers sont d'Ofayrah fille d'Ofâr, surnommée *les Soleils* et enfant de la tribu des Djadîs. L'air de cette sorte de cantilène est d'Aryb, et sur le rhythme du premier grave-léger, sur la tonique de la moyenne corde du tétracorde.

### OFAYRAH ET SON FRÈRE.

Imlyk gouvernait en roi — la tribu des Tasmides ou descendants de Tasm fils de Laûzân fils d'Azhar fils de Sâm (Sem) fils de Noûh (Noé), — et la tribu des Djadicides ou descendants (1) de Djadis fils d'Amir fils d'Azhar. Ces deux tribus, de souche si ancienne, étaient donc sœurs d'origine. Elles occupaient, dans l'Arabie, le Yamâmah ; elles étaient nombreuses et puissantes. — Imlyk s'abandonna à tous les excès de la tyrannie la plus despotique, la plus ignoble, la plus criminelle, la plus odieuse.

Une femme djadicide, nommée Hozeïlah, était mariée à un appelé Kirkis, ou, selon d'autres, Kâbis. Son mari la répudia, et il voulut garder avec lui le fils qu'il avait eu d'elle. Hozeïlah alla se plaindre à Imlyk, récriminer au nom de l'amour maternel. « Prince, dit-elle au roi, j'ai porté cet enfant neuf mois dans mon sein ; je n'ai eu que cet enfant, ce seul enfant ; je l'ai allaité deux périodes (deux ans) ; je n'en ai recueilli encore aucun avantage ; et voilà, lorsque ses articulations deviennent déjà solides et fermes, lorsqu'est près le moment de l'éloigner de la mamelle maternelle, voilà que cet homme vient m'arracher brutalement mon enfant, me laisser les yeux s'abîmer dans les larmes. — Qu'as-tu à opposer à

(1) Les Djadis ont été connus de Ptolémée qui les nomme *Iodickes* ; en grec, *Iodicitai*. Voy. *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., vol. I, pag. 29, par Caussin de Perceval.

Digitized by Google

ces observations-là? dit le roi au mari. — Ce que j'ai à opposer, le voici: Cette femme a reçu de moi un douaire (don nuptial) complet; et je n'ai recueilli, en retour, qu'un fils débile, chétif, sans couleur de vie. Juge mes prétentions, et décide selon qu'il te paraîtra convenable. »

Comme sentence dirimante, Imlyk fit prendre l'enfant et le mit provisoirement au nombre des jeunes garçons réservés à son service. Puis le roi dit à Hozeïlah : « Maintenant, à cet homme qui fut ton mari, qui se plaint de n'avoir eu de toi qu'un enfant débile, donne un autre fils, mais sans te remarier; paye lui ainsi ta dette, par voie excentrique. — L'union, dit Hozeïlah, se doit consentir à la condition d'un douaire; l'union illicite que tu me conseilles, c'est l'infamie; je ne veux ni de l'une ni de l'autre. » A cette réplique nette et résolue, Imlyk ordonna de vendre et la femme et le mari, de livrer au mari le cinquième du prix de vente de la femme, et à la femme le dixième du prix de vente du mari. Ce fut alors que Hozeïlah indignée, improvisa ces vers :

« Nous sommes venus demander justice au roi des Tasmides, et une sentence outrageante est lancée contre moi.

« Je le jure par ma vie ! Prince, tu as rendu un jugement inique, tu ne sais ce que c'est que la justice.

« Je me repens d'en avoir appelé à ton autorité. Mais de quoi servent mes regrets! comment remédier à mon malheur? Mon mari maudit aussi ta sentence. »

Ces paroles réprobatrices de Hozeïlah soulevèrent la colère d'Imlyk, l'irritèrent contre les femmes djadîcides, et il décréta que désormais, nulle vierge djadîcide qui se marierait ne serait donnée à l'époux, avant qu'elle n'eût été livrée au roi. Il fallut subir cette loi de honte et d'ignominie. La loi s'accomplit jusqu'au temps où se maria Ofayrah-les-Soleils fille d'Ofâr et sœur d'Aswad, personnage puissant parmi les Djadis.

Digitized by Google

Ofayrah (elle est surnommée encore *chamoûs*, la rétive) fut demandée en mariage. Les accords furent conclus. Mais au jour fixé, le soir, avant de la conduire à son fiancé, on la mena à la demeure d'Imlyk. Ofayrah, à partir de sa tente, était escortée, entourée de jeunes chanteuses dont les voix attristées, accompagnées des sons de lugubres instruments, chantaient ces vers :

« Pars, vierge de Djadîs, commence par Imlyk ; va, sacrifie ta fleur virginale ; va, dès le crépuscule du soir, à ce sacrifice inouï.

« Hélas ? tu trouveras ce que tu n'as pas désiré ! Ce roi, nulle vierge ne peut donc lui échapper ! »

Ofayrah fut introduite chez Imlyk et lui fut livrée. Fille vigoureuse, elle résista, elle lutta vainement. Puis elle sortit, agitée, en désordre, marchant à grands pas, souillée, bouleversée, désolée, l'œil indigné et furieux. Inondée de larmes, environnée d'une foule immense, elle allait devant elle, et d'une voix de désespoir et de colère elle criait ces vers :

« Non, il n'y a rien de plus avili que les Djadîs. Quoi ! laisser souiller ainsi vos fiancées, vos épouses !

« Dites ! l'homme d'âme et de cœur qui a fait ses dons et ses présents à sa fiancée, qui lui a payé le douaire, peut-il consentir à tant d'ignominie !

« Oh ! la mort ! la mort ! plutôt que de laisser ainsi outrager celle qu'il a choisie pour épouse ! »

Ofayrah dans sa juste indignation, soufflait et allumait sans cesse la vengeance au cœur des Djadîcides, leur répétait ces vers que lui avait inspirés son malheur :

« Est-il possible que vous supportiez ce qu'on inflige à vos filles ! Et vous êtes hommes ! et nombreux comme les fourmis !

« Ofayrah, noble enfant de votre tribu, a reparu à vos

Digitized by Google

yeux salie, couverte de honte! et, entourée de vos femmes, elle a été ainsi conduite à son fiancé!

« Oh! si nous étions hommes, nous, et si vous étiez femmes, nous ne vous laisserions pas souiller de tant d'ignominie.

« Mourez donc en hommes de cœur, ou bien assassinez votre ennemi; allumez donc, secouez les mille brandons de la guerre;

« Ou bien, fuyez de ces contrées, allez vous cacher au fond des déserts, et périssez plutôt de misère.

« Oh! le trépas m'est plus beau que le séjour au milieu de vous dans la souffrance. Mourir ne vaut-il pas mieux que vivre déshonorée!

« Après un aussi grand outrage, si la colère ne saurait vous faire bondir le cœur, soyez donc femmes, allez passer vos heures à vous teindre les yeux (1);

« Allez vous faire parfumer comme des filles, vous n'êtes faits que pour avoir des habits de femmes et pour laver des hardes.

« Loin d'ici, loin celui qui n'ose s'armer contre le tyran! loin celui qui ne sait que se pavaner et marcher orgueilleux au milieu de nous! »

Aswad eut bientôt appris le malheur et l'exaspération de sa sœur. Aswad était puissant et révéré parmi ses contribules; il les appela à la vengeance: « Enfants de Djadis, ces descendants de Tasm qu'ont-ils de plus que vous ici? Sont-ils donc au-dessus de vous parce que ce roi qui nous commande, eux et nous, est des leurs? Débarrassons-nous de ce tyran, ce sera justice. Entrez dans le projet que j'ai conçu; il s'agit de la gloire, de l'honneur de votre nom; il s'agit d'une vengeance qui nous affranchisse du tribut de honte qui pèse sur

(1) De temps immémorial, en Orient, en Grèce etc., les femmes se teignirent les sourcils et les bords des paupières avec le keuhl, le cohel de nos chroniques.

Digitized by Google

nous. Acceptez ce que je veux vous proposer. » Déjà les énergiques reproches d'Ofayrah avaient irrité les Djadîcides. Aux provocations d'Aswad, et lorsqu'il leur dit : « A moi ! La fatalité, le malheur m'a frappé, » les hommes de la tribu répondirent : « Nous te sommes dévoués ; nous sommes tous à ta discrétion ; mais les Tasmides sont plus violents, plus nombreux, plus puissants et mieux armés que nous. — Ecoutez-moi. Je veux organiser une fête, un grand festin. J'y inviterai le roi avec toute sa suite, et ses Tasm. Ils viendront... et quand ils seront ici, à prendre leurs ébats, à s'admirer dans leurs amples parures, dans leurs longs vêtements, quand ils seront repus, saisissons subitement nos armes, et égorgeons, massacrons. — Égorgeons, s'écrient les Djadîs, égorgeons tout ! »

Aswad prépara un grand repas qu'il fit dresser en plaine, à distance des tentes, et il recommanda à chacun de ses hommes de se cacher d'avance un cimeterre sous le sable, à la place où chacun d'eux devait s'asseoir. « Je me lèverai, je frapperai le roi, dit Aswad ; et, à ce signal, que chacun de vous massacre ceux qu'il trouvera sous sa main ; immolez tous les chefs, tous les grands. Il nous faut un massacre général. »

Imlyk fut invité et avec lui toute sa suite et tout son entourage. Imlyk vint au rendez-vous, au milieu de ses courtisans ; et la foule de ce cortége s'avançait solennellement, en longues tuniques, amples parures. On s'accroupit par cercles autour des mets ; on commence à manger, on s'égaie... Tout à coup Aswad se lève, massacre le roi ; les Djadîcides dégagent leurs sabres de dessous leurs jambes. Chaque conjuré frappe son convive le plus voisin ; il se fait un carnage affreux. Après le massacre des hauts personnages, on se précipite sur la foule, et tout succombe, tout est mis en pièces. Un seul homme se sauva ; il s'appelait Ryâh fils de

Digitized by Google

Mourrah. C'est à propos de ce guet-à-pens sanglant qu'Aswad a dit ces vers :

« Goûtez enfants de Tasm, goûtez le massacre que vous a apporté votre iniquité ; car vous aviez consacré la plus honteuse des hontes.

« Nous nous sommes affranchis ; nous les avons tués à satiété ; leur brutale injustice avait allumé en nous le feu de la colère.

« Plus ne reviendra sur nous leur tyrannie, non. Nous les avons laissés sans queue ni tête (en morceaux sur la place).

« Si vous aviez respecté notre parenté comme vous le deviez, nous vous serions demeurés unis de corps et d'âme. »

Echappé à cette extermination, Ryâh s'enfuit et alla implorer le secours du Tobba Hassân, roi des Himiarides (1). « Prince, dit Ryâh au Tobba, nous sommes tes esclaves, tes rayas. Les Djadicides ont outragé, envers nous, les lois de l'humanité. — Qu'y a-t-il eu? et que veux-tu? — Prince, poursuivit Ryâh en renforçant sa voix, écoute-moi :

« Viens, à ma parole, contre ces hommes qui nous ont appelés à eux pour nous trahir ; viens, tue-les, et il y aura glorieuse récompense pour toi.

« Jamais tu n'entendras récit de pareil jour, tu ne verras jamais jour pareil à celui où la perfidie assassina nos Tasmides.

« Nous étions venus chez les Djadis sans défiance, l'izâr (2) aux flancs, les sandales aux pieds, avec nos rouges manteaux, avec nos ornements aux vertes couleurs ;

(1) L'empire des Himiarides ou descendants de Himiar eut pour capitale Zafar, puis Sanâ, dans l'Yémen. Le nom de Tobba a été appliqué surtout à neuf rois Himiarides.

(2) Sorte de vêtement dont on se ceint les reins et qui tombe jusqu'aux genoux.

Digitized by Google

« Nous vîmes mets nombreux, servis en libre espace, un grand festin; et puis se ruèrent sur nous les oiseaux de proie, les loups et les tigres.

« A toi! va fondre sur cette tribu, que rien, ni Dieu, ni eux-mêmes ne sauraient protéger et défendre. »

Le Tobba accueillit la proposition et promit victoire. Il réunit son armée; il partit, prenant sa route du côté de Djaû où étaient les châteaux forts des Djadicides. Lorsqu'on fut à trois jours de distance, Ryâh dit au Tobba : « Prince, j'ai une sœur qui est mariée parmi les Djadicides; elle se nomme Zarkâ el-Yamâmah (ou le bleuet de l'Yamâmah), parce qu'elle a les yeux bleus. Son regard perçant distingue un homme à une distance d'un jour et d'une nuit de chemin. Je crains qu'elle ne nous aperçoive et qu'elle ne mette nos ennemis sur leurs gardes. Ordonne à tes soldats de se munir de grandes branches d'arbres et de n'avancer que cachés par le feuillage de ces branches qu'ils tiendront devant eux afin de donner le change à Zarkâ. » On se remit en marche à la nuit. Et le Tobba demanda à Ryâh : « Est-ce que ta sœur voit aussi pendant la nuit? — Oui, certes! et même son regard est peut-être plus perçant encore que pendant le jour. » Le roi ordonna à ses soldats de suivre le conseil de Ryâh.

On approcha de l'Yamamâh dans la nuit. Zarkâ plongea le regard dans l'espace et s'écria : « Enfants des Djadis, voici des arbres qui s'avancent de notre côté et derrière eux marchent les premiers escadrons des Himiarides. » On ne la crut pas : « Je vois, ajouta-t-elle, un soldat cousant une sandale. » On se moqua de la voyante. Alors elle improvisa ces deux vers :

« A vous! à vous! garde à vous! hommes des Djadis, il y va de votre salut; allez! ce que je vois, il ne le faut pas dédaigner.

« Oui, je vois des arbres et derrière eux des hommes;

Digitized by Google

c'est pour quelque chose, certes, que se sont unis des hommes et des arbres. »

On ne tint compte de l'avis.

Au matin, le Tobba surprit les Djadicides, les massacra, les extermina, ruina leur pays. Zarkâ fut amenée au roi himiaride, et il lui demanda : « Qu'est-ce que tu as vu ? — J'ai vu des arbres derrière lesquels marchaient des hommes. » A cette réponse, le roi ordonna qu'on arrachât les yeux à Zarkâ et qu'ensuite on la pendît à la porte de la ville de Djaû. Le Tobba changea le nom de cette ville et l'appela Yamâmah, du surnom de Zarkâ (238 de J.-C.).

Aswad, le meurtrier d'Imlyk, échappa au carnage, et s'enfuit avec sa sœur et une petite troupe de Djadicides. Ils se réfugièrent jusque sur les monts Adja et Selma, où plus tard vint s'impatroniser la tribu des Tayïdes ou Béni Tay (1). Primitivement, les Béni Tay habitaient le Djourf, pays élevé, auprès des montagnes limitrophes de l'Yémen au Nord, et où, dans la suite, s'installèrent les Béni Mourâd et les Béni Hamdân. La vallée spécialement occupée par les Béni Tay, tribu faible encore et peu nombreuse, était un repaire de bêtes féroces.

Or, à chaque automne, un chameau étranger venait chez les Tayïdes, et il repartait quelque temps après ; personne ne savait où il s'en retournait, Il ne reparaissait plus que l'année suivante. Déjà les nombreuses tribus des Azdides ou Béni Azd avaient, depuis nombre d'années, émigré de l'Yémen, chassés par la grande inondation qu'amena la rupture des fameuses digues sabéennes.

Les Tayïdes s'ennuyèrent du séjour triste et sauvage de leur vallée. « Les autres tribus qui ont abandonné l'Yémen, répétaient-ils, ont poursuivi plus loin leur route, cherchant une région, une terre bienveillante où ils pussent se fixer ; partons aussi. » Un jour donc ils disent à Sâmah leur chef,

(1) Prononcez ay comme notre interjection aïe !

Digitized by Google

fils de Louay, et arrière petit-fils de Tay père des Tayïdes : « Le chameau qui, tous les ans, reparaît ici, vient certainement d'un pays cultivé, riche en produits ; car dans les crottins de la bête nous avons remarqué des noyaux de dattes. Si, à son départ prochain, nous suivions sa trace, nous rencontrerions peut-être quelques bons pâturages, et probablement un séjour meilleur que cette vallée où nous sommes. » L'émigration fut décidée.

A l'automne le chameau revint ; il féconda les chamelles, et, quand on le vit près de repartir, on rassembla les bagages, on les chargea, et on se mit sur les pas du chameau étranger ; on fut attentif à en tenir la piste, s'arrêtant ou il s'arrêtait, couchant là où il se couchait pour la nuit. Il resta enfin près de deux monts, Adja et Selma (au Nord du Nedjd et sur la limite du Hédjâz). On descendit à quelque distance, en un lieu appelé Karîb, et là, Sâmah dit à ses contribules :

> « Considérez Karîb comme un ami opulent et à grasses campagnes ; chaque population à son soir et son matin (aujourd'hui mal, demain bien). »

Les Tayïdes s'emparèrent des dattiers qui étaient dans les vallées, et des troupeaux qui y paissaient. Mais tout à coup ils aperçurent un homme au sommet d'une colline ; c'était Aswad fils d'Ofâr. A son aspect ils demeurèrent interdits, stupéfaits, épouvantés. Ils n'avaient jamais vu d'homme d'une aussi gigantesque stature. Ils se retirèrent à la hâte. De ce jour, ils explorèrent soigneusement le pays, afin de s'assurer s'il était habité ; ils ne rencontrèrent personne. Alors Sâmah dit à un de ses fils appelé El-Raûth : « Mon fils tous nos contribules reconnaissent que, parmi eux nul ne te surpasse en force, en courage et en adresse. Débarasse-nous de ce géant ; et tu seras à jamais le héros des Tayïdes, car nous te devrons la possession de ce pays. »

El-Raûth partit avec quelques hommes seulement, alla trou-

Digitized by Google

ver Aswad, s'entretint avec lui, le questionna, conversa longtemps. Aswad, à l'aspect de cet étranger et de ses compagnons, s'étonna de leur taille chétive : « D'où venez-vous? leur dit-il. — Nous venons de l'Yémen. » El-Raûth raconta d'abord l'histoire du chameau qui leur avait servi de guide, puis parla de la frayeur qu'ils avaient eue en apercevant le géant djadîcide, et de la taille débile, grêle et courte des Tayïdes comparée à celle des compagnons de ce colosse. L'entretien des Tayïdes avec Aswad se prolongea, et lorsque le djadîcide était tout entier à leurs paroles, El-Raûth lui décocha une flèche et le frappa à mort. En lui finit la tribu des Djadîcides. Les Tayïdes s'installèrent sur les deux monts (en 250 de J.-C. environ).

## VIII

**Diverses existences des femmes; diverses natures.— Oumm Kâridjah, la femme aux mariages. — Fâtimah et sa camériste. — Le poète Mourakkich le jeune.**

Dans l'ancienne Arabie, l'influence ou l'œuvre des femmes, ou la considération attachée à leur position sociale, s'est traduite encore par d'autres résultats ou circonstances d'une valeur permanente. Ainsi, des femmes ont donné leur nom à d'immenses tribus et représentent, dans les chroniques, des physionomies historiques de haute importance. Telle fut la célèbre Khindif, qui fut la tête de la vaste ramification des Béni Moudar, lesquels, sous le nom de Khindifides, peuplèrent, avec une autre ramification sœur, presque tout le Hédjâz et le Nedjd. Mais les détails sur ce point, appartiennent à l'histoire générale ; et pour beaucoup d'autres indications de cette espèce, je renvoie à l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, de M. Caussin de Perceval. Ici je ne veux, comme je l'ai déjà indiqué, m'occuper des femmes arabes que surtout au point

Digitized by Google

de vue intellectuel, au point de vue de la logique pratique de la vie, au point de vue des manifestations les plus obligées de la conduite morale ; retracer les traits saillants de la vie féminine, son caractère, ses goûts, son allure, ses légèretés mêmes, dans cette ancienne société.

L'Arabie eut quatre Sages, avons-nous dit, et ce furent quatre femmes. Elle eut aussi les Mères Heureuses ou *mères aux nobles fils*, et elles furent au nombre de trois. Groupes pittoresques que l'on trouve rarement dans les histoires des autres nations. Il n'y a guère, peut-être, de comparable aux *mères heureuses*, que la mère des Gracques dans l'ancienne Rome. Au milieu de la foule remuante des acteurs qui représentent le drame parfois décousu de l'histoire ancienne des Arabes, on remarque dans des rôles piquants, des femmes de natures variées, des femmes habiles, rusées, fines, ou courageuses, graves, passionnées, et des femmes à tous degrés de vertus. La courtisane publique existait aussi dans ces déserts, aux stations des tribus, de même que dans les localités à habitations fixes. La courtisane appelait, disent les textes historiques, les voyageurs qui passaient sur leurs montures, ou bien elle plaçait devant sa demeure, devant sa tente, un petit drapeau qui servait d'enseigne. Ainsi, le tableau, là-bas, était complet, comme ailleurs. Le vieux temps vit toujours jeune ; chaque femme, chaque homme est une des facettes de ce diamant qu'on appelle le monde ou l'humanité, et qui reflète toujours toutes les couleurs et toutes les nuances des idées, des penchants et des besoins.

N'est-ce pas, par exemple, une singulière tête dans le tableau général de l'Arabie, que celle d'Oumm Khâridjah, originaire de la tribu Yéménite des Béni Khatham? Oumm Khâridjah, tant de fois mariée et tant de fois répudiée, fut mère de nombre d'individus qui devinrent les souches de sous-tribus. Elle avait la passion, la folie du mariage. Elle fut épousée

Digitized by Google

dans tant de tribus, que, de son temps, on prétendait qu'il était difficile, même à un personnage distingué, de ne pas être du sang d'Oumm Khâridjah. Dès qu'on prononçait devant cette belle Yéménienne le mot : « fiançaille, » aussitôt elle répliquait : « mariage. » De là le proverbe arabe : « Plus prompt à agir qu'Oumm Khâridjah à accepter le mariage. » Une fois qu'elle venait d'être répudiée, elle retournait à sa tribu avec un de ses fils. Chemin faisant, elle aperçut dans le désert, au fond de l'horizon, un Arabe monté sur un chameau. Du plus loin qu'elle découvrit l'étranger voyageur, elle se prit à dire, d'une voix toute joyeuse : « Tiens, mon fils; voici un Arabe qui vient me demander en mariage ; il n'y a pas à cela le moindre doute. Tout à l'heure tu verras qu'il va me faire dépêcher de descendre de mon chameau pour convenir immédiatement de nos conditions. » Le fils regarda sa mère... et la blâma de cette perpétuelle préoccupation pour le mariage.

Et que dira-t-on de Fâtimah et de sa suivante ou camérière Ibnet Idjlân ? et remarquons-le bien, Fâtimah, princesse, fille de Nomân roi de Hirah, dans l'Irâk.

Nomân connaissait la nature ardente de sa fille. Pour prévenir un malheur, il tenait la jeune princesse cloîtrée dans un castel isolé, autour duquel, par honneur et, bien entendu, aussi par prudence, veillaient nuit et jour des gardes armés. Nul homme n'avait entrée dans cet asile conservateur de la vertu de Fâtimah. Par surcroît de sagesse et de méfiance, chaque soir, vers nuit close, on traînait par terre, autour du castel, de grands pallium, afin d'égaliser et d'unir la surface sablonneuse du sol. Cela fait, personne autre qu'Ibnet Idjlân n'avait droit de sortir du palais ou d'y rentrer.

La belle captive montait fort souventes fois par jour au haut de sa retraite pour regarder les passants. La camérière, belle aussi, sémillante aussi, avait touché le cœur du célèbre

Digitized by Google

poète Mourakkich le jeune, avait joui de son amour... Elle parla de son bonheur à sa noble maîtresse, lui vanta la beauté, la magnifique chevelure du poète... Fâtimah voulut le voir. Mais elle voulut de plus, dans sa délicatesse raffinée de princesse, s'assurer avant tout si ce beau poète avait quelque naissance. La généreuse suivante avait été moins scrupuleuse, moins minutieuse et moins exigeante.

Notons, en passant, ce trait de mœurs antiques chez les hautes familles de cette Arabie, ce trait de savoir vivre. Des épreuves furent exigées par la royale récluse. « Ecoute, dit-elle à Ibnet Idjlân ; quand ce jeune homme sera demain chez toi, présente-lui un cure-dent (1), puis une cassolette avec du feu où tu jeteras quelque peu de parfums. Ordonne alors à notre beau poète de se tenir, debout, la cassolette sous les vêtements, afin de se parfumer. S'il se sert de suite du cure-dent, sans en couper et émêcher un peu l'extrémité, ou s'il refuse, c'est un homme du commun, sans éducation ; s'il va se placer au-dessus de la cassolette, ou s'il la refuse, c'est encore un homme de rien. « Le lendemain l'expérience fut faite : « Approche-toi de la cassolette, dit la jolie suivante à son amant. » Le poète ne se dérange pas. « Apporte-la moi ici près de moi, » dit-il. Mais il refuse de la placer sous ses vêtements. Il se parfume la barbe, puis la chevelure. Il reçoit ensuite le cure-dent, en coupe légèrement l'extrémité, et se le promène dans la bouche. Le jour suivant, la pétulante camérière raconte à sa maîtresse le résultat de l'épreuve. « Amène-moi ce jeune Arabe, » dit aussitôt Fâtimah.

Les gardes étaient sévères, sans relâche aux aguets. Chaque matin, Nomân envoyait ses devins reconnaître les traces des pieds imprimés sur le sable, et les devins retournaient

(1) Le cure-dent était et est encore, dans les pays arabes, une petite branche de bois odorant ou imprégné d'odeurs choisies. On taillade une extrémité de ce bois en pinceau flexible, du diamètre du petit doigt à peu près ; on s'en frotte et parfume les dents et par suite la bouche.



Digitized by Google

dire au roi : » Nous n'avons trouvé que l'empreinte des pieds d'Ibnet Idjlân. » Or, pour la nuit fixée par Fâtimah, la maligne suivante se rend auprès du poète, se le charge sur le dos, l'y maintient en lui passant sous les reins un pallium qu'elle se noue sur le devant du corps ; elle introduit ainsi l'innocent séducteur chez la fille du roi. Le poète y passa la nuit ; il repartit avant l'aube, de la même manière qu'il était entré. Les sorciers royaux viennent examiner les pas marqués sur le sable ; puis ils vont dire à Nomân : « Nous n'avons aperçu que des traces des pieds d'Ibnet Idjlân ; seulement leur empreinte était plus profonde que d'habitude. » La restriction parut être de peu d'importance ; et les choses continuèrent pendant quelque temps.

Mourakkich perdit ses entrées au petit palais, par une singulière imprudence, ou, si l'on veut, par une étonnante générosité. Il se laissa vaincre aux instances d'un ami, s'engagea par un serment irréfléchi, et crut alors devoir céder son rôle pour une fois. Cet ami ressemblait de taille, de manières, à Mourakkich. Mais rares sont les ménechmes exacts et complets. Malgré l'obscurité de la nuit, la princesse s'aperçut de la substitution, et se voyant ainsi jouée, repoussa l'intrus d'un dédaigneux coup de pied ; tout fut perdu. Il fut éconduit le matin, par le procédé de transport ordinaire. Notre poète se reconnut coupable de trahison ; il ne put plus revoir ni la suivante, ni la maîtresse. C'est après ce dénoucement que j'abrège, parce que le texte arabe le raconte d'une manière un peu trop naturelle et trop nue, que le poète fit d'inspiration la poésie ou kacîdeh que voici :

« Adieu, Fâtimah ; sois heureuse. Va, je ne t'oublierai ni aujourd'hui, ni jamais, tant que tu te rappelleras nos joies d'amour.

« Naguères encore, malheureux Mourakkich, ta belle Bekride (ta contribule), par sa taille élégante comme la

Digitized by Google

branche du nabk, et les filles des alentours de Nâhoûs, par leur démarche cadencée comme celle de l'autruche, t'avaient rendu fou d'amour.

« Le jour surtout où je les quittai, elles m'apparurent dans tout l'éclat de leur beauté, limpides comme l'eau des étangs, et leurs belles dents brillaient humectées par une fraîche salive

« Qui semblait être une pure rosée versée au milieu d'une splendide couronne d'arc-en-ciel posée sous des nuages en pluie.

« A Zât el-Dhâl, elles nous laissaient voir, les unes leurs mains jolies et leurs bracelets, les autres leurs joues unies (1) et lisses comme une surface d'argent.

« Pour un temps mon cœur avait oublié ces jours des premières amours; maintenant que leur souvenir me revient bouleverser la pensée, j'irais, dans mon délire, faire le tour du monde sans m'arrêter.

« Eh quoi! Regarde, mon ami; vois-tu ces femmes partir à la hâte? ou bien sont-elles assises encore?

« Ou bien, songent-elles aux apprêts du voyage, à cette heure où le jour est déjà avancé, pour aller à travers le désert chercher de nouveaux pâturages?

« Vois, elles sont parées de pierres précieuses, de fragments d'or, de bijoux, de kharaz (verroteries) de Zafar rayés de blanc et de noir, et de perles rangées en colliers (2).

« Enfin, elles ont passé les bourgades et les vallées, et le chamelier, par ses chants, animait le pas des chameaux; elles suivent les grands chemins, elles vont descendre à Chaû.

(1) L'original porte *joues aplaties*; car les joues bouffies ou rebondies, pour les Arabes excluaient la beauté.

(2) Zafar fut une ville célèbre dans l'Yémen, dès les temps les plus reculés. Il y eut deux villes de ce nom.

Digitized by Google

« Mais Fâtimah est bien plus séduisante que toutes ces femmes, par la fraîche blancheur de son teint et les flots noirs de ses cheveux en tresses fines comme des cordes d'arc.

« Avais-je faim, c'est à ma chère petite Fâtimah que je demandais un repas; pour toute chose, c'est à Fâtimah que je m'adressais.

« Oui, je trouvais tout en toi!... Et voilà que tout est rompu entre nous par la folle peur de perdre un ami.

« Maintenant, quoique déjà loin de toi, quoique mes chameaux soient fatigués, je les pousse toujours, ô Fâtimah, et avec eux je m'enfuis.

« O! sois heureuse, Fâtimah! sois heureuse, astre de lumière! notre séparation n'eut jamais dû arriver.

« Sois heureuse! mais sache le bien, j'ai pour toujours besoin de t'aimer; rends-moi, Fâtimah, rends-moi quelque chose de ton amour.

« O mon amie! si toutes les femmes étaient dans un pays, et toi seule dans un autre, j'irais à toi, fusses-tu cachée au bout du monde.

« Trop souvent l'homme délaisse celle qu'il aime et lui voue une injuste colère; mais moi... (moi, je te garderai toujours mon amour).

« Cruel fils de Djaciab! nous étions liés par un serment; j'y restai fidèle, et ce fut mon malheur. Mourakkich, va, n'accuse que toi, et supporte tes regrets et ta souffrance.

« Tu le sais, qui fait bien, recueille la louange; qui fait mal, ne doit espérer que le repentir et le blâme.

« Juge d'après toi-même : souvent de désespoir on se mord et coupe les doigts, et on se charge de douleurs pour un caprice d'un ami.

Digitized by Google

« Non, ce n'est pas un songe qui entretient le chagrin qui me déchire; hélas ! je veille, et les songes sont les illusions du sommeil. »

Mourakkich mourut d'amour.

## IX

**Les Mères Heureuses : Khabyah, Mâwiah, Fâtimah fille de Khourchoub. — Coutumes pour les cérémonies de deuil après la mort d'un homme de guerre, et pour attaquer l'ennemi.**

Comme je l'annonçais tout à l'heure, les traditions du paganisme arabe ont conservé en partie un groupe touchant, celui des Mères Heureuses ; femmes de cœur et d'âme, elles se glorifiaient de cet orgueil des mères qui admirent les qualités et le renom de leurs fils. Le mot arabe qui qualifie ces femmes signifie : « *Quæ præstantem et generosum filium genuit.* » J'ai rendu cette idée par le résultat du fait, par le sens d'allusion au bonheur d'une mère qui est fière et *heureuse* d'avoir donné le jour à des hommes de bien et honorés de leurs concitoyens.

Les trois Mères Heureuses dont on a conservé et consacré le souvenir comme modèles des mères, sont : — Khabyah fille de Ryâh, de la tribu des Béni Rany; — Mâwiah fille d'Abd Manâh, de la tribu des Béni Dârim ; — Fâtimah femme de Ziâd et fille de Khourchoub; elle était de la tribu des Absides ou Béni Abs. Je n'ai que la petite légende de Fâtimah, légende pleine de naïveté, d'une simplicité gracieuse. Joli tableau de famille, où, dans un petit cadre, sont dessinés et colorés quelques faits caractéristiques de mœurs, de croyances maternelles tracées en peu de mots; charmante leçon de prudence et de générosité ; et tout cela dominé par la noble figure de cette robuste et vertueuse Fâtimah qui sacrifie sa vie pour conserver la pureté de son nom et de

Digitized by Google

celui de ses enfants. Mon ami, M. F. Fresnel, a déjà publié cette courte histoire.

Le récit commence par une ariette de deux vers où Raby' fils de Fâtimah annonce, par l'indication d'une ancienne coutume arabe, que Mâlik fils du roi des Absides et assassiné par les Béni Fezârah, a été vengé. Pour bien saisir le sens de cette ariette, il est nécessaire de savoir qu'on ne pleurait, au moins publiquement, un contribule tué, qu'après qu'on l'avait vengé, qu'on avait obtenu le talion ou accepté et reçu le piaculum du meurtre, le prix du sang. De plus, les cérémonies de deuil, célébrées par des pleureuses gagées, par des femmes de la tribu, et surtout par les proches et parents du mort, ne s'exécutaient que le matin, dès avant les premières lueurs de l'aube, parce que c'était aussi l'heure à laquelle on attaquait l'ennemi dans les guerres, dans les incursions; on rappelait ainsi, par les heures où l'on pleurait les morts, les heures où le plus souvent les guerriers succombaient. Cette ancienne habitude d'attaques, de tactique militaire, a été conservée et consacrée dans les recommandations du Koran, et, comme disent les Musulmans, Dieu a ordonné dans son saint Livre « que les attaques se fassent dès le matin. » Nous verrons cette sorte de principe encore indiquée par la célèbre Khansâ, dans ce vers d'une kacîdeh où elle déplore la perte de Sakhr, son frère.

« Le lever du soleil me rappelle mon frère, le crépuscule du soir me le rappelle encore. »

Ce vers qui présente si bien le

Te veniente die, te decedente canebat

de Virgile, a trait aussi à une autre coutume ; c'est un éloge habile et délicat de la générosité toujours active, toujours laborieuse de Sakhr. Par ces deux hémistiches si expressifs et si colorés dans leur simplicité, Khansâ trace d'un seul jet les plus hautes qualités de son frère. Le matin il combattait ; le

Digitized by Google

soir il n'avait d'autre pensée, d'autre bonheur, d'autre préoccupation que d'appeler et de recevoir les étrangers, les voyageurs, tous les hôtes qui venaient à sa tribu, et il sacrifiait, en sacrifices de chaque jour, ses richesses à les bien traiter, à les entourer de soins et de prévenances, à leur prodiguer la plus magnifique hospitalité. Le matin, l'aube du jour, l'aurore, le lever du soleil étaient les heures des batailles, des coups de lance et des coups de sabre. Le soir, le coucher du soleil, le crépuscule doré, la nuit, étaient pour les hôtes, les voyageurs et les malheureux. A l'approche du jour, les combats; à l'approche de la nuit, les festins; le matin, l'ennemi; au soir, les hôtes, les amis et les pauvres.

ARIETTE.

« Que celui qui se réjouit du meurtre de Mâlik, aille voir les femmes de la tribu au lever de l'aurore.

« Il les trouvera en larmes, déplorant la perte de Mâlik, pleurant dès avant les premières lueurs de l'aube. »

FATIMAH, FILLE DE KHOURCHOUB.

Fâtimah femme de Ziâd fut une des trois Mères Heureuses. Elle eut sept fils. Trois d'entre eux, Raby', Omârah et Anas étaient connus et désignés dans toutes les tribus du Hédjâz par l'épithète *les Parfaits*. Raby' eut plus spécialement le surnom de Parfait. Omârah fut plus particulièrement surnommé le Généreux; Anas, le Héros des cavaliers; Kaïs, le Persévérant; Hârith, l'Opiniâtre; Mâlik, l'Homme à tout atteindre; et Amr, le Rapide au succès.

Abd Allah fils de Djoudân trouva un jour Fâtimah qui faisait dévotement ses tournées pieuses autour de la Kabah ou sanctuaire de la Mekke. Quand Fâtimah eut terminé, il s'ap-

Digitized by Google

procha d'elle et lui dit : « Je t'en prie, par le Dieu de ce temple sacré ! veuille me dire quel est de tes fils le meilleur. — Ils ont tous, en qualités... — Je le sais ; mais le plus excellent de tous, quel est-il ? — C'est Raby' ;... non, c'est Omârah ;... non, non, c'est Anas ;... non, c'est Kaïs. Par ma vie ! je te le jure, je ne sais pas quel est le meilleur. — Heureuse mère d'heureux enfants ! — Je le jure encore, je te le certifie, je ne les ai conçus ni l'un ni l'autre immédiatement après la cessation des impuretés des mois, ni vers l'approche de ces époques de gêne et de mal. Ni l'un ni l'autre n'est sorti de mon sein par les pieds. Je ne les ai jamais allaités sans faire jaillir et sans rejeter des mamelons les premières gouttes de lait (afin de voir s'il était toujours pur et sain) ; je ne leur refusais jamais de les laisser têter, même au fort de la chaleur du jour ; je ne les ai jamais couchés quand ils pleuraient. — Aussi, tu jouis de la récompense de tes soins et de ta sollicitude. Fâtimah, dis-moi encore ; quelles sont les qualités dominantes de tes fils ? Par quoi chacun d'eux a-t-il son relief caractéristique ? — Voici. Omârah ne dort pas dans la nuit du danger ; il reste sur son appétit la nuit où il traite des hôtes ; il ne pense pas à soi-même. Quant à Raby', on ne peut guère compter ses mérites, et on n'a jamais à craindre en lui les folles précipitations de l'emportement. Anas, une fois qu'il a résolu, exécute ; à toute question, il a réponse ; quand il pourrait se venger, il pardonne. »

Fâtimah énuméra ensuite les qualités de ses autres fils ; mais le légendaire qui a rapporté le récit, avait oublié les paroles dont elle s'était servie, et ne put rien donner de précis et d'exact.

Un étranger voyageur vint, sur le soir, à la demeure de Fâtimah et lui demanda l'hospitalité. Fâtimah l'accueillit avec bienveillance, et s'empressa d'étaler en guise de tapis, sur le sol, une étoffe d'un tissu mêlé de grosse soie. Fâtimah, comme

Digitized by Google

d'habitude, était parfumée de musc. L'odeur du parfum émeut l'étranger. Il s'approche de la belle Abside; elle élève le ton de sa parole et l'hôte s'éloigne. Mais il sent que ses désirs s'animent; il supplie, il presse. Fâtimah prend un accent plus rude et plus haut, et le séducteur se retire à sa place. Enfin, ébloui par une sorte d'ivresse voluptueuse, il se jette tout à coup vers Fâtimah et veut lui faire violence; elle l'arrête. Forte et vigoureuse, elle le saisit, le serre d'une main robuste, et appelle : « Kaïs! » s'écrie-t-elle d'une voix ferme et sonore. Kaïs arrive. « Mon fils, dit Fâtimah, cet homme-là a voulu m'outrager, me déshonorer; que faut-il lui faire? — Ma mère, Anas est plus âgé que moi; consulte-le. — Anas! » crie-t-elle aussitôt. Anas arrive à la parole de sa mère. « Mon fils, dit Fâtimah, cet homme a voulu me déshonorer; que lui faut-il faire? — Ma mère, Omârah est plus âgé que moi, consulte-le. — Omârah! » s'écrie-t-elle alors. Omârah paraît, et elle lui dit : « Cet homme-là a voulu me déshonorer; que mérite-t-il? — Le sabre. » Et Omârah allait frapper l'étranger. « Arrête, mon enfant, dit tranquillement Fâtimah; si nous appellions ton frère aîné! » Et elle appelle Raby', lui raconte ce qui s'est passé. « Enfants de Ziâd, dit Raby', voulez-vous accepter et suivre mon avis? — Nous l'acceptons. — Eh bien! mes frères, ne déshonorez pas, vous, votre mère (par un acte d'éclat); de plus, ne versez pas le sang de votre hôte. (Un hôte est toujours inviolable.) Congédiez-le; laissez-le partir. » L'étranger se retira, la honte sur le front, l'admiration dans le cœur.

C'est de cette famille révérée et amie de tous, qu'un poète a dit :

« Enfants illustres d'une mère vertueuse, cimeterres coupants et au fer mâle et éprouvé,

« Mère à l'âme grande et pure que les méchants n'ont jamais effleurée d'un soupçon, femme à la riche aisance,

Digitized by Google

que la faim ne visite jamais, même dans les disettes des hivers,

« Mon cœur, mes bienfaits toujours les ont suivis avec bonheur ces illustres enfants, cette noble famille; et Raby' a su me payer de reconnaissance.

« Quand tous les malheurs tomberaient sur ma tête, le malheur le plus affreux pour moi serait la perte des deux fils de Ziâd, Raby' et Omârah,

« Ces deux lances solides et sûres, aux belles hampes brunes, à la tige droite et précieuse.

« La terre semble s'abîmer de honte quand la sandale de leur pied la presse; croyez ou non mes paroles (elles n'en sont pas moins la vérité). »

En d'autres termes, la libéralité de ces deux fils de Ziâd et de Fâtimah eut fait honte à tout ce qu'il y avait d'hommes généreux sur la terre, tant elle surpassait la libéralité de tous.

Salmah, oncle maternel des fils de Fâtimah, les a loués dans les vers suivants, où il apostrophe une des sous-tribus des Absides qui voulait attaquer la sous-tribu particulière de Ziâd.

« Vous venez en troupe formidable fondre sur nous. Qui va me conduire auprès de Kaîs, auprès de Raby'?

« Ce Raby', le fils de ma sœur, lui que parent de leur éclat les vertus de mon père, lui dont les oncles paternels sont hommes de cœur; et Raby' les imite et les aime;

« Raby' qui sait traiter les maux de la guerre, remédier à leurs désastres, qui dans la tempête des opinions réunit tout à la puissance de ses jugements;

« Raby', dévoué pour les siens, redoutable pour l'ennemi, sourd, quoiqu'il les entende, aux paroles méchantes. »

Un Fezâride, appelé Hamal, dirigea et commanda une in-

Digitized by Google

cursion armée sur le pays des Absides. Il arriva à l'imprévu, et enleva un grand butin. Il fit prisonnière Fâtimah, la mère des *Parfaits*. Au moment où elle fut prise, elle était sur un chameau. Hamal saisit la bride de l'animal et emmena sa captive. On chemina quelque peu ; et : « Hamal, dit Fâtimah, tu raisonnes mal ton affaire. Je te jure que si tu me gardes prisonnière, une fois que cette hauteur que voilà devant se trouvera derrière nous, il n'y aura plus de paix possible entre toi et mes fils. Car le monde pourra interpréter à son caprice les conséquences de ma captivité ; on répétera qu'il y aura eu quelque rapport entre nous (car les prisonnières sont à la discrétion de leurs ravisseurs). Il suffit qu'on puisse seulement dire que tu te sois mal conduit avec moi ; un seul propos sur mon compte est pour moi et pour mes enfants, l'équivalent de l'infamie. — Je t'emmène et tu feras paître mes troupeaux. » Lorsque Fâtimah fut ainsi assurée qu'elle restait prisonnière, elle se précipita du haut de son chameau, la tête la première, et se tua. Elle ne voulut pas que sa mésaventure pût laisser la plus légère tache à son nom et à celui de ses fils.

Ajoutons ces mots : La Lucrèce de Rome mourut après l'outrage ; celle de l'Arabie mourut intacte et pure.

## X

**Rôle inspirateur de la femme. – Ce qu'elle était dans les événements, les vengeances, les guerres, etc. Exemples. — Rabyah fils de Moukaddam. Son mariage ; sa sœur ; sa femme. — Le poète Doreïd.**

Il y a douze à quinze siècles, les femmes, chez les Arabes païens, avaient le rôle inspirateur de la vaillance. Elles n'étaient pas, là, comme chez les Grecs, des créatures de malheur. C'était pour leur obéir, pour leur plaire, ou les venger, pour les défendre, ou les mériter, ou les enlever, ou les dé-

Digitized by Google

livrer, que si souvent brandissaient les lances, s'entre-heurtaient les cavaliers, étincelaient au milieu du mirage du désert leurs sabres de l'Inde ou leurs lames de l'Yémen ; et pour tout cela, les vers s'improvisaient, se chantaient, se répétaient dans les tribus, et devenaient des annales vivantes, des héritages invisibles mais précieux que les familles se transmettaient avec joie et fierté ! Là, les femmes qui furent causes de guerres ne furent pas des Hélènes maudites par les poètes leurs frères ou leurs contribules, mais des femmes toujours aimées, ou révérées. « Hélène, a-t-on dit, est bien la cause de la guerre de Troie ; mais ce n'est pas pour plaire à Hélène ni pour lui faire honneur que l'on a combattu; c'est pour la conquérir et la rendre à son époux. Rien, dans ce fait, ne ressemble à de l'amour chevaleresque ; cet amour est toujours une malédiction envoyée par les dieux..., est toujours un empêchement, jamais une excitation à l'héroïsme. » Chez les anciens Arabes il n'en fut pas ainsi ; l'amour réel et la passion de protéger la femme, inspiraient et suscitaient à chaque moment, des défis, des combats, des luttes. Tous nos héros de l'Arabie païenne, ont, comme les paladins d'Occident, leurs dames d'amour. Femmes et lances, amour et gloire des armes étaient les mots et les choses qui remuaient les esprits et les courages. C'était la chevalerie dans sa noblesse, dans sa vérité et sa pureté, chevalerie ancienne, comme on le voit, qui vivait dans toute sa beauté et sa sincérité, bien des siècles peut-être avant les deux mille ans de notre ère, et qui fut la sœur aînée de la chevalerie de l'Occident, de notre chevalerie, qui ne servit pas toujours, comme dans ce vieil Orient, au bien réel, social de la nation. En Europe, la chevalerie fut un accident, une imitation ; en Arabie, elle fut un principe, une morale publique ; en Europe, elle a surtout paradé ; en Arabie, elle se battait, marchait fière et exigeante.

Des centaines de guerres dans l'Arabie païenne et quelques-

Digitized by Google

unes encore dans l'Arabie réformée par l'Islamisme, ont eu le nom d'une femme écrit dans leur cause essentielle ou dans leurs circonstances principales. C'est toujours ce mot de notre temps : « Un grand bouleversement, une grande banqueroute, une grande révolution a eu lieu ; où est la femme ? » Dans tout cela il n'y a donc rien de nouveau ; tout a toujours été ; pourquoi voudrait-on que la plus belle moitié du genre humain ne fut pas pour une immense part dans ce que fait la vilaine moitié ? L'autorité, ou le despotisme, ou la jalousie, ou la philosophie, ou la politique du sexe viril a beau, dans ses lois et ses arrangements de société, s'efforcer le plus qu'il peut, de mettre à l'écart le sexe féminin, le *viril* n'arrivera jamais à l'accomplissement de sa volonté ; sans qu'il s'en aperçoive, la femme est mêlée à tout, est auprès de tout, cause et motif dans tout ; elle est pour *moitié* en chaque chose ; elle tient l'autre sexe sous une magie invincible. L'Islamisme est la combinaison sociale qui a le plus annulé la femme dans les affaires publiques, dans les relations des nations, dans les faits de conquêtes ou de guerres. Mais, en réalité, qui sait tout ce qui se discute, ou se demande, ou se propose, ou se décide en questions d'intérêts généraux dans les tête-à-tête du harem ! Qui peut dire combien est facilement ou malaisément vaincu ou dominé un homme, prince ou autre, qui dans son gynécée peut avoir quatre *moitiés* légales, et une foule peut-être d'autres moitiés accessoires, autre camp de réserve fortifié pour et contre ce maître absolu ? Maître absolu ? quelle déception ! Parce qu'à l'instant même il est obéi dès qu'il ordonne de tuer, ou d'exiler, ou de destituer, ou de confisquer, le souverain du harem s'imagine avoir tout fait de soi-même, avoir tout commandé. Il ne voit pas qu'il est uniquement l'exécuteur en chef des hautes-œuvres sous les ordres invisibles de ceux et surtout de celles qui l'entourent, qui le touchent, qui

Digitized by Google

l'aiment et qu'il aime. Car il y a presque toujours de l'amour partout ; on veut le fuir ou le réprouver, et on en est le valet ou l'esclave. C'est, en première ligne, l'amour que fuit le cénobite, l'anachorète, etc. ; mais chaque jour il leur faut le combattre ; même de loin, il est toujours près. Oui, en toutes choses, demandez : où est la femme?

En Arabie, ce devait et ce doit encore être de même. Nous avons signalé précédemment une révolution, la destruction de deux tribus, par suite de l'outrage qui flétrit Ofayrah. Ce fut pour obtenir la main d'Ablah (la Potelée), que le poète cavalier, le quarteron Antar, de retentissante mémoire, joua si longtemps sa vie dans les périls, dans les rapines, dans le sang. Rabyah, pour mériter la judicieuse fille qui lui promit de l'épouser, défendit sa tribu contre l'escadron Zobaïdide du chevalier errant, le redoutable Amr fils de Mady Kariba. Pour sauver une petite caravane de femmes, ce brave Rabyah, blessé à mort, et sentant se perdre son sang et sa vie, courut se poster et expirer, à cheval, appuyé sur sa lance, au défilé de Kadîd. Les ennemis n'osèrent approcher, croyant le héros en arrêt et disposé à les bien recevoir. Ce fut lorsqu'ils le virent baisser la tête et que mort il fut tombé de son cheval, qu'ils franchirent le passage ; mais déjà la caravane atteignait la tribu et leur avait échappé. Un soufflet donné à Chanfara par une petite fille à laquelle il sourit tendrement, alluma la colère de ce ribaud effréné, de ce poète admirable, à la poésie nerveuse, sauvage, parfumée d'amour, aux os maigres et décharnés, lui fit jurer de tuer de ses flèches infaillibles cent de ses ennemis ; il en tua quatre-vingt dix-neuf. Le centième se tua en se blessant le pied au crâne du poète, abandonné sur le sol comme un crâne de bête fauve. Une des guerres dites les guerres de Fidjâr ou guerres criminelles, *impia bella* (580 de J.-C., et Mahomet était alors âgé de neuf à dix ans), eut pour motif un outrage fait à une femme

Digitized by Google

assise par terre à la foire *olympique* ou assemblée commerciale et littéraire d'Okâz. Cette femme élégamment accoutrée, d'une tournure gracieuse, d'un aspect coquet et attrayant, était enveloppée d'un voile. De jeunes étourdis s'approchèrent de cette femme, et lui demandèrent de détourner son voile et de leur laisser voir son visage. Elle refusa d'un air de sévérité. Un jeune homme se plaça peu à peu derrière la belle Arabe, et sans qu'elle s'en doutât, lui attacha avec une épine, le pan de son vêtement vers le milieu des épaules; en se levant, la femme sans l'avoir prévu, découvrit sa nudité à la foule. On partit d'un grand éclat de rire. La femme cria vengeance, et, à ses cris, la guerre se déclara. Ryhânah, la mère de Doraïd, poète et guerrier, lequel rendit un si bel hommage à la bravoure chevaleresque de Rabyah dont nous venons de parler, Ryhânah ne laissa de repos à son fils que lorsqu'elle l'eût décidé à venger la mort de son autre fils tué par une tribu voisine. Une autre femme des Bémi Tamîm, appelée Baçoûs, et qui était chez les Béni Bekr, simplement sous la protection de Djassâs, eut sa chamelle blessée d'un trait lancé à dessein, par l'orgueilleux Kolaïb. Kolaïb pendant un temps fut reconnu roi par presque toutes les tribus du Hédjâz. Il s'établit autocrate, prit un orgueil excessif, une autorité arrogante. De là l'expression proverbiale : « Plus altier même que Kolaïb. » Baçoûs, voyant revenir en beuglant sa chamelle blessée à mort, jeta le voile qu'elle avait sur le visage, cria vengeance dans la tribu de Djassâs. Djassâs, dont Kolaïb avait épousé la fille, n'hésita pas un moment à se charger de réparer l'injure et le dommage fait à sa protégée. Il calma Baçoûs : « Je te le jure, lui dit-il, demain sera immolé un étalon de plus haut lignage que ta chamelle. » Le lendemain Djassâs monte à cheval, va trouver Kolaïb, lui rappelle l'aventure de la veille et pousse à l'orgueilleux roi un coup de lance qui lui casse les reins. Kolaïb mourut. De là une guerre qui dura quarante ans, et

Digitized by Google

dans laquelle se distingua surtout le poète Mouhalhil, frère de Kolaïb et surnommé le Conteur de fleurettes. Mouhalhil abandonna désormais les chants érotiques, les femmes, le vin, les jeux de hasard, et poursuivit, à la tête d'une armée, la vengeance de son frère.

Quant à Rabyah (il était fils de Moukaddam), c'est le plus brillant, le plus admirable preux de l'Arabie. Jeune, beau, vaillant, généreux, aimant, respectueux, il fut vanté de tous ceux qui l'ont connu et qui ont entendu son histoire. Le poète Kab a dit dans un éloge funèbre :

« Fils de Moukaddam ! Combien de veuves et de mères ont été sauvées par toi le jour de ta mort, par toi qui ès maintenant peut-être la pâture de l'hyène et du vautour cramponné sur ton cadavre ! »

La mémoire de Rabyah fut en telle vénération que l'on allait sacrifier des victimes sur son tombeau dans le défilé de Kadîd où il avait rendu les derniers soupirs. Ces sacrifices furent un usage qui se conserva longtemps. On immolait surtout des chameaux; et cette immolation consistait à couper les jarrets de l'animal et à le laisser là se débattre et souffrir, jusqu'à ce qu'il expirât d'inanition. Rabyah fut le seul héros de la gentilité arabe auquel on rendit longtemps de tels honneurs, parce qu'il fut le seul, dit la chronique, qui, mourant, cadavre, protégea une retraite, celle d'une caravane de femmes regagnant leur tribu. Les voyageurs même s'acquittaient de cette dette de reconnaissance et d'admiration; c'est ce qu'indique celui qui, passant dans le désert près du tombeau, s'excusa d'avoir encore trop d'espace à parcourir et improvisa ces vers :

« Ma chamelle a bondi à l'aspect de la tombe sur cette terre jonchée de pierres noircies par le soleil; c'est la tombe d'un héros aux deux mains généreuses, aux bienfaits abondants.

Digitized by Google

« Ne fuis pas, ô ma chamelle ; celui-là savait boire et savait chauffer une bataille. »

Voici quelques vers d'Oumm Amr, la sœur de Rabyah; elle déplore le trépas de son frère. C'est elle-même qu'elle interpelle.

« Pourquoi tes yeux pleurent-ils? Pourquoi ces larmes, cette pluie de larmes? Jamais elles ne diminueront, et non plus elles ne peuvent augmenter. (Ma douleur sera éternelle, mes larmes couleront à jamais.)

« Je pleure un guerrier qui n'est plus, un héros mort, et qui en nous échappant, m'a laissé un héritage impérissable de deuil.

« Si la douleur pour un proche avait pouvoir de rappeler de la mort à la vie, ma douleur et mon désespoir ranimeraient mon frère.

« S'il était une rançon qui satisfît la mort, oui! tout ce que j'ai de cher, tous les biens dont je jouis, seraient sacrifiés et me rendraient mon frère.

« Mais la flèche de la mort, ah! celui qu'elle a couché en arrêt et frappé, ni médecin, ni puissance de médecin, ni puissance évocatoire, rien, rien ne peut plus le rendre à la vie.

« Va, ô mon frère! dors en paix séparé de nous; que Dieu jamais n'éloigne de nous ton souvenir! Homme tu as trouvé ce que trouvent les hommes, la mort.

« Je te pleurerai tant que gémira la colombe au brun collier, tant que mes pieds me conduiront avec ce qui marche sur la terre.

« Rabyah m'a laissée inondée de pleurs, abîmée de douleur; jamais ne me quittera sa pensée, et jamais ne se desséchera le coin de ma paupière. »

Raytah, la veuve de Rabyah, fit aussi l'éloge de ce généreux chevalier. Dans une circonstance de danger pour la tribu,



Digitized by Google

Raytah avait elle-même proposé sa main au fils de Moukaddam; c'était le temps, alors, où la femme avait une influence puissante sur l'homme. Voici le fait :

Une troupe de cavaliers alla en maraude du côté de la tribu de Rabyah. Or, une jeune fille, c'était Raytah, sort de sa tente et va s'asseoir auprès de plusieurs de ses compagnes. Puis elle appelle une de ses esclaves et lui dit : « Va me chercher un tel. » L'esclave obéit;... l'individu arrive et la jeune fille lui dit : « Certain pressentiment m'avertit qu'une troupe de cavaliers vient pour nous surprendre et fondre sur nous. Comment te comporterais-tu avec eux, si je te promettais de t'épouser? — Je leur en montrerais de toutes les couleurs. » Et le voilà qui vante, qui surfait son adresse et son courage. « Bien! lui dit la belle Arabe, retire-toi; je verrai ce à quoi il convient le mieux de me décider. » Puis s'adressant à ses compagnes : « Ce n'est rien que cet homme là. Va me chercher un tel, » dit-elle à son esclave. L'esclave obéit. L'homme vient; et la belle lui adresse les mêmes paroles qu'au premier; elle en reçoit à peu près semblable réponse. Raytah le congédie de la même manière et dit à ses amies : « Encore un où il n'y a rien. » Puis à l'esclave : « Va, dit-elle, me chercher Rabyah fils de Moukaddam. » L'esclave part... et revient avec Rabyah. La jeune fille renouvelle son allocution comme aux deux autres. « Le suprême de la sottise, répond Rabyah, est de se vanter soi-même; mais quand je serai en face de l'ennemi, je me conduirai de telle sorte que, même si je suis vaincu, l'on m'excuse. Il a toujours fait son devoir, celui dont les efforts ont mérité d'être approuvés. — Je t'épouse, reprend subitement la jeune Arabe; viens demain à l'assemblée de la tribu pour sceller notre union. » Rabyah partit.

La tribu fut attaquée; Rabyah sauva ses sœurs, sauva la tribu, vainquit en une sorte de tournois ou passe-d'armes

Digitized by Google

le plus terrible batailleur de l'époque, et épousa Raytah.

Quelque temps après que son mari fut tué, Raytah eut motif d'en faire l'éloge. Mais il faut raconter à quelle circonstance, et montrer une fois de plus, par là, quelle importance la femme avait dans cette société païenne de l'Arabie. Cette petite histoire est d'ailleurs un tableau de mœurs, et de chevaleresque galanterie. C'est toujours l'Arâny ou grand Romancero des Arabes qui nous fournit ces vieux récits.

« Le poète Doraïd fils de Simmah, de la tribu des Djouchamides ou Béni Djoucham, partit en razia contre la tribu de Rabyah, les Firâcides ou Béni Firâs. Doraïd était à la tête d'une troupe de cavaliers, ses contribules. En débouchant dans une vallée du territoire des Béni Firâs, appelée la vallée d'El-Akhram, il avisa de très loin, à l'extrémité opposée, un homme qui conduisait une femme montée sur un chameau. Doraïd examine; aussitôt : « Lance-moi ton cheval sur ce convoi, dit-il à un de ses cavaliers ; et crie à cet homme : « Lâche prise, laisse-moi cette femme et pense à te sauver la vie. » Doraïd, bien entendu, ne connaissait pas le voyageur.

Le cavalier part, arrive, et, à portée de voix, il crie à l'homme : « Abandonne ton convoi. » Il réitère ses sommations. L'étranger le laisse approcher; puis doucement, placidement, il jette à sa dame la bride du chameau, et dit d'une voix calme ces vers :

« Marche à loisir, marche au pas d'une femme heureuse et tranquille,

« Dont la croupe saillante s'est arrondie dans la sécurité, dont le cœur n'a jamais palpité de crainte.

« Tourner le dos à un ennemi brave, ce serait une honte ineffaçable.

« Sois témoin de l'accueil que je vais faire à ce cavalier; vois de tes yeux un échantillon de mes coups. »

Sur ce, il charge le cavalier, le désarçonne d'un coup de

Digitized by Google

lance, l'étend raide mort, prend le cheval, en fait hommage à la dame, et se remet à cheminer comme auparavant, sans plus d'émotion ni de presse.

Doraïd ne voyant pas reparaître son homme, envoie à la découverte un autre cavalier. Celui-ci trouve son compagnon étendu sans vie; il pousse sur le voyageur, et, de loin, lui crie les mêmes sommations qu'avait adressées le premier aggresseur. Le voyageur fait la sourde oreille. Le Djouchamide croyant n'avoir pas été entendu, lui court sus. L'étranger jette de nouveau à sa dame la bride du chameau et charge le cavalier en lui adressant ces vers :

« Laisse passer la femme libre et inviolable ;

« Car entre elle et toi est Rabyah,

« La lance au poing, une lance qui sait lui obéir à souhait.

« Si tu refuses, tu reçois de moi un coup comme l'éclair.

« Ma loi pour un ennemi c'est le fer de ma lance. »

Et le cavalier fut abattu.

Doraïd, impatient, détache un troisième homme, et veut savoir ce que sont devenus les deux autres. L'éclaireur arrive; il les trouve alongés par terre, et aperçoit l'étranger cheminant tranquillement, conduisant à la main le chameau de la dame et traînant nonchalamment sa lance après lui. « Lâche prise, » crie le cavalier. « Dirige-toi, mon amie, dit alors Rabyah à sa belle pèlerine, dirige-toi droit sur les tentes les plus proches d'ici. » Puis il se retourne en face de son adversaire et lui adresse ces trois vers :

« Que penses-tu recevoir d'une mine refrognée comme la mienne ?

« Tu n'as donc pas vu, sur ton chemin, le premier, puis le second cavalier ?

« Voilà la lance redoutable qui les a tués. »

Digitized by Google

Et il pointe son homme, et le culbute; mais la lance de Rabyah se brise.

Doraïd étonné de ne voir revenir aucun de ses trois cavaliers, et pensant toutefois qu'ils avaient enlevé la dame et tué le conducteur, part lui-même à la découverte. Il rencontre, étalés sur le sable, un cadavre, puis un autre, puis un troisième cadavre, ses trois cavaliers, raides morts chacun à sa place, et il aperçoit Rabyah, désarmé, qui avec sa dame approchait déjà du camp de la tribu. « Brave chevalier, dit Doraïd au héros firâcide, certes! des hommes comme toi, on ne les tue pas. Toutefois, mes gens battent le pays; ils voudront venger sur toi la mort de leurs frères, et je te vois privé de lance, et si jeune!... Tiens, prends la mienne; et je m'en retourne; je vais ôter à mes compagnons l'envie de te poursuivre. » Doraïd repart à grande course... Il dit à ses gens : « Le cavalier a su défendre sa pèlerine. Il a tué nos trois hommes, et de plus il m'a accroché ma lance. C'est un champion qu'il ne faut pas songer à attaquer. » Et ils s'en retournèrent.

Rabyah fit lui-même le récit de sa prouesse en quelques vers; il a dit :

« Veux-tu savoir le vrai de ce qui s'est passé à la vallée d'El-Akhram? Demande-le, je te prie, à la dame qui était avec moi.

« Comme elle eut été la proie du premier cavalier qui courut sur elle, sans le coup de lance de Rabyah le fils de Moukaddam!

« Misérable! qui d'un air de protection s'en vient me crier : « Laisse-moi ta dame; songe à ne pas te repentir de me résister, rends-toi!! »

« Lors, je tourne le chameau de ma dame du côté de ce prétendant, et je vais apprendre à ce fat ce qu'il ne savait pas (ma manière de faire).

Digitized by Google

« Je lui adresse un superbe coup de lance qui lui ouvre large la peau des flancs ; et le voilà renversé, les deux mains et la figure contre terre.

« A un autre ensuite je fais cadeau d'un coup bien brandi qui lui fend une énorme blessure hideusement béante de travers comme les coins d'une gueule torse.

« Puis, je leur ai donné pour compagnie, un troisième. En si beau moment, pouvais-je consciencieusement penser à fuir, à laisser si belle prouesse? »

Continuons.

Quelque temps après que mourut Rabyah, une troupe de cavaliers de sa tribu partit en razia contre les Djouchamides, tribu de Doraïd. Les Firâcides eurent succès ; ils tuèrent, ils firent nombre de prisonniers, enlevèrent un butin considérable ; Doraïd lui-même fut pris. Il eut bien soin de cacher son nom. Arrivé à la tribu des vainqueurs, il fut, avec tous les autres prisonniers, mis sous une garde sévère. Les femmes frappées de sa bonne mine, venaient d'un air coquet et triomphant passer et repasser devant lui. Tout à coup une d'elle s'écrie : « Par la mort ! quel beau coup vous avez fait là, enfants de Firâs ! Savez-vous qui est ce cavalier? — Eh bien? — Eh bien ! c'est précisément celui qui fit cadeau de sa lance à Rabyah le jour de l'histoire de la dame. « Et elle jette son *taûb* (ou *pallium*, tunique) sur le prisonnier, en disant : « Enfants de Firâs, je prends, moi, ce prisonnier là sous ma protection ; c'est l'homme de la journée d'El-Akhram. » On se presse en foule ; on demande au captif qui il est. « Je suis, dit-il, Doraïd fils de Simmah. — A qui donc ai-je donné ma lance? — A Rabyah fils de Moukaddam. — Qu'est-il devenu ? — Les Solamides (Béni Solaïm) l'ont tué. — Mais où est la dame dont il conduisait le chameau ? — C'est moi, dit Raytah, la fille de Djizl el-Tiân, et Rabyah était mon mari. »

Digitized by Google

Les Firâcides gardèrent Doraïd prisonnier ; mais ils se consultèrent sur ce qu'ils avaient à faire de lui. Les uns disaient : « Sachons ne pas payer par une humiliation la générosité de Doraïd pour Rabyah. » D'autres objectaient : « Nous ne sommes en droit de libérer ce prisonnier, que si Moukhârik qui l'a pris, y consent. » A la nuit suivante, Raytah alla se présenter à toutes les tentes de la tribu, en répétant ces vers :

« Sachons reconnaître la générosité de Doraïd envers le fils de Moukaddam ; à chacun le fruit de ses œuvres.

« Le bien pour le bien ; le mal et l'opprobre pour le mal.

« Laissons à Doraïd une noble et digne récompense ; rappelons-nous qu'il donna à Rabyah sa lance à la hampe longue et belle.

« Par là, la main du fils de Simmah a droit à un bienfait de nous ; encore une fois, récompense à qui est grand et généreux.

» Oublierez-vous ce qu'il a fait pour votre héros, pour vous ? Vous conduirez-vous envers lui de telle sorte que la bouche des hommes se gonfle de mépris à le dire ?

« Oh ! si Rabyah vivait encore, fût-il riche ou fût-il dans le besoin, il ne mesurerait pas, lui, les dons de sa reconnaissance.

« Brisez les liens de Doraïd, retirez-le des mains de Moukhârik, et ne posez pas devant vous une œuvre de honte qui vous soit un marchepied peut-être au repentir. »

Le lendemain la tribu se cotisa pour indemniser Moukhârik ; Doraïd fut mis en liberté. Raytah donna au fils de Simmah un vêtement et des armes. Doraïd retourna à sa tribu et jamais plus ne fit la guerre aux Firâcides.

Digitized by Google

## XI

**Femmes enlevées dans les razias, les rencontres. — Prise de Hind, femme du roi Hodjr. — Vengeance.**

Que déduire de ces récits? Il est évident que protéger les dames était une œuvre de haute mérite, et une œuvre de première importance. Mais les enlever était aussi un beau succès, était un vol des plus envié de tribu à tribu. Autant on avait le vif esprit de jalousie, la vive passion de l'honneur de la famille, c'est-à-dire de la femme, car le même mot signifie encore femme et famille, autant on avait le vif désir, le vif besoin d'enlever dans une razia, ou dans une rencontre d'une caravane en voyage, les filles et les femmes. C'était double but rempli : les femmes prises ainsi était à la discrétion entière du ravisseur, du larron ; et elles n'étaient rendues qu'à bonnes rançons. Les traits historiques dans ce sens ne sont pas rares. Ce malheur ou ce bonheur arriva à la femme du roi si fier des Kindides ou Béni Kindah, le roi Hodjr, père d'un grand poète.

Dans une incursion des Kodâïdes ou Béni Kodâah contre la tribu des Kindides, pendant que Hodjr était en expédition, les Kodâïdes commandés par Ziâd fils de Habboûlâ, enlevèrent un butin considérable, des provisions de dattes sèches, nombre de chameaux, et nombre de femmes. Ziâd fit même prisonnière Hind la femme de Hodjr; celui-ci revint à la hâte sur ses pas et se dirigea vers le lieu où il pensait rencontrer Ziâd. Hodjr arrivé à peu de distance du camp des Kodâïdes, envoya deux espions, Saly et Sadoûs, reconnaître la troupe ennemie et victorieuse. Nos deux hommes réussirent à s'insinuer au camp sans être reconnus. Ziâd était près d'un feu,

Digitized by Google

et faisait dire alors à ses gens que ceux qui lui apporteraient du bois, recevraient en retour une certaine quantité de dattes. Les dattes étaient en masse, déposées devant la tente de Ziâd et à côté du feu allumé. Tous ceux qui apportèrent du bois, reçurent des dattes. Les deux espions allèrent aussi ramasser du bois; ils reçurent comme les autres, leur portion de dattes, et ils s'assirent ensuite près de la tente de Ziâd. Saly dit alors à Sadoûs : « Tout ce que nous avons vu me paraît suffisant comme notions et renseignements sur ce que projette l'ennemi. Je vais annoncer à nos compagnons, à Hodjr, ce dont nous avons été témoin, et je leur montrerai ces dattes. — Moi, dit Sadoûs, je ne pars pas que je n'aie des notions plus complètes, plus précises. Je veux voir; j'attendrai encore. » Quelques instants après la nuit close, des hommes armés arrivèrent pour faire la garde auprès de la tente de Ziâd et se postèrent en groupes, ça et là.

Alors Sadoûs va frapper de la main sur l'épaule d'un individu qui venait de s'asseoir par terre comme les autres : « Qui es-tu? lui dit-il, car Sadoûs craignit un moment d'être découvert. — Je suis un tel fils d'un tel. — C'est bien ! » reprend Sadoûs d'une voix nette et ferme. Puis il s'approche contre la tente de Ziâd; et voilà qu'il entend parler de dedans la tente. C'était le fils de Habboûlâ qui se mettait à côté de Hind, qui l'embrassait, jouait avec elle. Entre autres choses Sadoûs entendit ceci: « Dis-moi, Hind; à ton avis, comment se trouverait Hodjr, que ferait-il, s'il savait qu'en ce moment je suis à côté de toi, en doux tête à tête? — Mon avis ? Par Dieu ! il courrait sur ta piste et ne s'arrêterait de courir que lorsqu'il apercevrait les branches rouges. Je le vois au milieu de ses cavaliers, les animer, s'animer par eux; car il est bouillant, il est plein de colère et de rage, il est impatient de vengeance, la bouche lui foisonne d'écume comme un chameau qui mange des herbes amères. » C'est

Digitized by Google

de ce dernier trait, dit-on, que Hodjr reçut le sobriquet de *mange-amer*.

Aux paroles de Hind, Ziâd lève la main et lui applique un soufflet : « Je te comprends, dit-il ; Hodjr te plaît, tu l'aimes. — Je le jure par Dieu, réplique-t-elle, je n'ai jamais détesté de mâle comme je le déteste. Mais je n'ai jamais vu d'homme être en observation plus serrée, et plus étonnamment circonspect dans toute sa vie, soit qu'il dorme, soit qu'il veille. — Et comment cela ? — Écoute. Est-il en sommeil, il a la moitié de son être en éveil. Avant de se coucher, il me recommande toujours de placer près de son lit une jatte pleine de lait. Une certaine nuit qu'il dormait, moi à son côté, me tenant l'œil fixé sur lui, voilà qu'un serpent noir paraît et lui vient droit vers la face. Hodjr incline et détourne la tête. Le serpent glisse du côté de la main. Hodjr avait une main fermée et l'autre ouverte. Le serpent approche de celle-ci ; Hodjr la ferme. Le serpent lui va du côté des pieds ; l'un était retiré en haut, et l'autre alongé. Le serpent arrive vers le pied alongé ; Hodjr plie la jambe et remonte le pied. Le serpent se glisse sur la jatte de lait, le hume goulument, puis le revomit dans la jatte. « Bien ! me dis-je alors ; Hodjr se reveillera ; il boira le lait, en mourra ; ah ! je serai donc débarrassée de lui. » Il se réveille en effet : « Donne-moi le lait, » me dit-il ; je lui présente la jatte ; mais il a soin de flairer dedans ; et la main lui tremble, la jatte tombe et se renverse. Ainsi fait-il pour tout ; il n'est jamais pris au dépourvu ; il pense à tout. »

Les paroles ne s'entendirent plus. Quand Hind fut endormie, et que les gardes se furent éloignés et dispersés, Sadoûs qui avait ouï tout le récit se leva doucement, puis s'évada. Il alla grands pas, marcha le restant de la nuit. Avant l'aube, il fut auprès de Hodjr, et lui raconta de suite comment la conversation s'était entamée et terminée. Sadoûs ajouta que

Digitized by Google

Ziâd jouait avec Hind et avait la tête appuyée sur les genoux de sa captive.

Hodjr fait rouler dans sa poitrine un soupir grondant, se lève debout, et ordonne le départ immédiat. On se met en marche ; on arrive à l'improviste sur le camp de Ziâd ; on se bat avec fureur ; Ziâd est mis en fuite ; Sadoûs l'aperçoit dans la foule, fond sur lui, le saisit à bras le corps, le renverse, le tue, lui coupe la tête, et le dépouille. Hodjr reprit Hind. Le jour même il la lia à deux chevaux qu'il fit ensuite partir au galop à contre-sens l'un de l'autre ; elle fut écartelée, déchirée en morceaux. C'est après ce dénouement que Hodjr dit les trois vers suivants qui passèrent dans le domaine des chants publics.

« Après l'exemple de Hind, homme qui se laisse séduire et se laisse prendre de véritable amour pour une femme, est un sot qui se laisse bêtement duper ;

« Hind qui avait la parole et la langue si doucereuses et les secrets de la pensée si amers !

« Oui, tout être femme, quelque preuve d'amour qu'il déploie, n'a qu'un amour détestable. »

Ces expressions de dépit rappellent les deux vers que dans l'*École des Maris* Sganarelle jette sur la scène :

J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà !
Malheureux qui se fie à femme après cela !

## XII

**Le poète Imrou-l-Kais. — Il va à la recherche d'une femme ; questions et réflexions singulières. Trahison d'un esclave. Mariage du poète. — Récriminations à propos du meurtre de Hodjr son père ; discours.**

Autre trait de mœurs et d'esprit, aux déserts arabiques. Il s'agit du mariage du fils de ce même Hodjr, Imrou-l-Kais, ce poète si brillant des temps antéislamiques, poète viveur,

Digitized by Google

poète aux prouesses amoureuses, aux aventures tendres qu'il a si bien racontées et colorées dans son petit poème mis au nombre des sept Poèmes dorés (1). Ami du vin, friand de plaisirs, il ne savait pas rompre une fête, une débauche, pour les motifs mêmes les plus émouvants. Au retour d'une chasse, il était à un repas avec des amis, il buvait joyeusement, versait joyeusement à boire, échauffé d'enthousiasme et de folle gaîté; et ses chanteuses chantaient, lorsqu'on vint lui apprendre le massacre de son père, le pillage de tout ce qu'il possédait, la captivité des concubines et des femmes du roi. Le poète répondit : « Aujourd'hui le vin ; demain les affaires. » Et il but encore sept rasades. Revenu de son ivresse, il jura de ne plus boire, de ne plus manger de viande, de ne plus se parfumer, de ne plus avoir de commerce avec aucune femme, de ne plus se laver la tête, avant qu'il eut vengé son père. Et il se vengea à outrance.

Mais arrivons au mariage ; voyons la sagacité et la spirituelle prudence de la fiancée de notre poète, chassé comme coupable de génie poétique par son père, comme ayant ainsi dérogé à la noblesse et à la hauteur de son rang, lui fils de roi. Hodjr commit bien quelques vers, mais il se serait bien gardé de s'afficher poète.

Avant que nous entamions notre récit, rappelons que dans les dialogues entre fiancée et fiancé, jamais le fiancé ne voit la figure de sa fiancée. Celle-ci reste sévèrement voilée ; elle ne laisse à découvert que ses yeux. Ou bien encore, on converse médiatement, c'est-à-dire par un intermédiaire qui, même de maison à maison, ou de tente à tente, transmet les paroles, les questions, les réponses, etc.; ou bien les interlocuteurs s'entretiennent directement, mais séparés par une

(1) Voyez l'histoire de ce poète, fils de roi, dans l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, vol. II, p. 302 et suiv., de mon excellent maître M. Caussin de Perceval; mais le mariage dont je veux parler ici n'y est pas indiqué.

Digitized by Google

tenture, un rideau, un grand store, même une natte tendue et soutenue en manière de cloison. Or donc, Imrou-l-Kaïs avait juré en toute obligation de conscience de ne se marier qu'avec la femme qui saurait lui donner la réponse à la question que voici: « Qu'est-ce que huit, quatre, et deux ? » Et il se mit en quête, cherchant femme en mariage, et posant comme préliminaire son singulier problème. Mais chaque femme à laquelle il énonçait la question, répondait : « C'est quatorze. »

Une nuit donc qu'il cheminait, nuit obscure, il rencontra un homme conduisant une jeune fille, très jeune encore, et belle comme la pleine lune. La rencontre sourit à notre poète, et il propose son énigme : « Belle enfant, dit-il, qu'est-ce que huit, quatre, et deux? — Voici ce que c'est, dit-elle après un moment de réflexion. Huit, c'est le nombre des mamelles de la chienne; quatre est le nombre des mamelles de la chamelle, et deux ce sont les deux seins de la femme. » Pour le coup, Imrou-l-Kaïs demanda immédiatement au père la main de la spirituelle voyageuse. Le mariage fut consenti séance tenante. Mais la jeune fille établit comme conditions à son fiancé impromptu : — qu'elle lui proposerait à son tour, le soir de la première nuit de leurs noces, trois questions; le poète accepta ; — qu'il enverrait en surplus du don nuptial ou douaire voulu, cent chameaux, dix esclaves, dix serviteurs et trois chevaux. Tout cela fut fait.

Ensuite Imrou-l-Kaïs, par le moyen d'un esclave, envoya encore en présent à la jeune Arabe une outre de miel, une outre de beurre fondu et un *bourd* ou manteau rayé de fine étoffe de l'Yémen. L'esclave, dans le trajet, s'arrête et se repose auprès d'une réserve d'eau. Il déplie le manteau et l'endosse ; mais l'étoffe s'accroche à sa rude chevelure crépue, se fend et se déchire. Après cela, l'indiscret ouvre les deux outres et régale les gens en station à la réserve d'eau.

Digitized by Google

De là, déficit dans les outres... L'esclave part et arrive à la tribu, puis à la tente de la future épouse. Beaucoup de gens étaient absents. Il demande des nouvelles du père, de la mère, du frère de la fiancée, à laquelle il livre en même temps les présents qu'il apporte. « Ecoute, lui dit-elle, va informer ton maître que mon père est allé rapprocher ce qui est éloigné et éloigner ce qui est rapproché ; que ma mère est allée partager une existence en deux existences ; que mon frère est aux pâtis à regarder le soleil ; et ajoute : votre ciel est fendu, et vos vases sont en perte. »

L'esclave s'en retourne. Arrivé chez son maître, il lui répète ce qu'a dit la jeune fille. Imrou-l-Kaïs réfléchit un moment et se met à dire : « Mon père est allé rapprocher ce qui est éloigné et éloigner ce qui est rapproché ; » ces paroles signifient que cet homme est allé demander l'alliance et le secours d'une tribu pour sa tribu. « Ma mère est allée partager une existence eu deux existences, » signifie que la mère est allée accoucher une femme en travail d'enfantement. « Mon frère est au pâtis à regarder le soleil, » veut dire que ce frère est allé faire paître ses troupeaux et qu'il attend pour s'en revenir, que le soleil soit disparu. Quant à ces mots : « Votre ciel est fendu, » ils me disent que le *bourd* ou manteau que j'ai envoyé est déchiré ; et « vos vases sont en perte, » que les deux outres que tu as emportées, esclave de malheur, n'étaient pas entièrement remplies quand tu les as remises. Dis-moi de suite la vérité. — Maître, reprend l'esclave, j'ai fait halte vers une réserve d'eau des Arabes. Ils m'ont demandé qui j'étais ; je leur ai conté que j'étais ton cousin ; alors j'ai déplié le manteau et il s'est déchiré ; j'ai ouvert les deux outres, et j'ai laissé se régaler les Arabes campés près de cette réserve d'eau. (Je craignais que ces gens-là ne me fissent du mal ; pour leur donner à croire que je ne mentais pas, j'ai voulu revêtir le manteau,

Digitized by Google

et je les ai régalés de beurre et de miel.) — Que le diable t'emporte ! »

Imrou-l-Kaïs prépara cent chameaux et emmenant son esclave, il partit pour la tribu de la jeune fille. Dans le trajet on fit une halte. L'esclave se mit en devoir de faire boire les chameaux, mais il n'avait pas la force de tirer de l'eau. Imrou-l-Kaïs le vint aider ; l'esclave le culbuta dans le puits, décampa aussitôt, et se rendit avec les chameaux à la tribu de la fiancée. Il se composa et s'annonça comme étant le mari. Sur ce, on s'empressa d'aller dire à la jeune fille : « Ton mari est arrivé. — En vérité, reprit-elle, je ne sais si c'est ou non mon mari. Mais voici ; tuez un chameau pour la bienvenue ; et vous servirez à votre hôte les entrailles et la queue de la bête. » On se conforma à ces recommandations. Lors du repas, elle dit : « Donnez à boire à votre hôte du lait aigre. » On servit du lait aigre et l'esclave le but. Ensuite la belle dit à ses gens : « Etalez à cet homme sa couche vers les issues et le sang retiré du chameau que vous avez égorgé. » On obéit ; l'esclave se coucha.

Au matin la jeune fille lui envoya dire : « Je désire te questionner. — Questionne, fit-il répondre, sur ce qu'il te plaira. — Pourquoi, lui renvoya-t-elle dire, tes lèvres tremblottent-elles ? — C'est par envie de t'embrasser. — Pourquoi tes flancs tremblent-ils ? — C'est le désir de t'appliquer contre mon cœur. — Et pourquoi tes jambes tremblent-elles ? — C'est l'idée du bonheur de te serrer d'une voluptueuse étreinte. — Saisissez-moi cette esclave, dit la jeune fille à ses gens, ayez-le sous la main et ne le perdez pas de vue une seule minute (afin qu'il ne vous échappe pas). » On se conforma à cet ordre.

Cependant une troupe d'Arabes passa près du puits et en retira Imrou-l-Kaïs. Le poète retourna à sa tribu, prit cent autres chameaux, et se remit en marche, allant trouver sa

Digitized by Google

fiancée. Il arrive à la tribu. « Ton mari est venu, va-t-on dire à la jeune fille. — Par le ciel ! répond-elle, je ne sais pas davantage si celui-ci est ou non mon mari. Néanmoins, encore pour celui-ci, égorgez un chameau; à ce nouvel hôte vous servirez de même les entrailles et la queue. » On obéit. Lorsqu'on eut servi : « Où donc, s'il vous plaît, dit Imrou-l-Kaîs, où donc sont le foie, la bosse et le rable? » Et notre poète refusa de manger. « Donnez-lui pour boire, dit la jeune fille, du lait aigre. » On en donna. Imrou-l-Kaîs refusa de boire. « Il n'y a donc ici, reprit-il, ni lait frais, ni caillé frais? » Ensuite : « Etalez-lui, dit la jeune fille, étalez-lui sa couche vers les issues et le sang du chameau égorgé. » On obéit encore. Imrou-l-Kaîs refusa d'aller coucher en pareil voisinage. « Allez, commanda-t-il, allez préparer mon coucher sur un endroit élevé, et ayez soin de m'y planter une tente. » Alors la jeune fille reconnut là l'homme de bonne famille et d'éducation; et elle envoya dire à son fiancé : « Nous voilà, je crois, au moment où, selon la condition que tu as acceptée, je te dois adresser trois questions. — C'est vrai, fit répondre notre poète ; questionne sur ce qu'il te plaira. — Eh bien ! renvoya-t-elle dire, pourquoi tes flancs tremblent-ils? — C'est parce que je porte de légers vêtements de l'Yémen. — Pourquoi tes jambes tremblent-elles? — Parce que j'ai conduit mes chameaux à grande course. — Celui-ci est mon mari, j'en suis certaine maintenant, amenez-le moi et allez tuer l'esclave. » (La troisième question ne fut pas proposée.)

Imrou-l-Kaîs fut introduit chez sa fiancée. Le mariage fut consommé.

Terminons-en avec notre poète, par le récit de la conférence qu'il eut avec des Açadides ou Béni Açad qui vinrent le prier d'oublier sa vengeance après le meurtre de Hodjr. Ce récit que l'on a toujours laissé à cause de la difficulté extrême du

Digitized by Google

texte arabe et de la difficulté aussi de trouver un manuscrit correct ou à peu près, contient des indications curieuses de mœurs dans les jours de grands dangers. Les considérations relatives à la femme, c'est-à-dire à la famille, inspiraient toujours ou les craintes, ou les démarches, ou les désespoirs, ou les défenses, dirigeaient et guidaient dans les mille détours et méandres de la vie.

Après le meurtre de Hodjr, disent les chroniques, des hommes de diverses tribus açadides, hommes dans la maturité de l'âge, hommes encore dans l'ardeur de la jeunesse, vinrent trouver Imrou-l-Kaîs. Parmi eux étaient el-Mouhâdjir fils de Khirâch, et Kabyçah fils de Noaîm, Kabyçah qui s'était fixé chez les Açadides, l'homme de la clairvoyance, saisissant juste ce qui des choses s'en va et s'en vient, faits et effets, présent et avenir. Cette merveilleuse sagacité était reconnue de tous les Arabes, même à distance de la contrée où il habitait.

Lorsqu'Imrou-l-Kaîs fut informé de l'arrivée de ces hommes de distinction et de noblesse, il s'empressa de les faire traiter avec la générosité et les égards dûs à leur rang. Mais il s'abstint de les voir pendant trois jours de suite. Les nobles étrangers demandèrent aux Kindides qui étaient avec eux, ce qu'il était devenu. « Il est en grande occupation, leur fut-il répondu; il retire des dépôts et des réserves de Hodjr tout ce qu'il y a d'armes, d'armures, et les met en ordre. — Miséricorde de Dieu! Nous sommes venus ici pour prier Imrou-l-Kaîs de laisser dans l'oubli le souvenir de ce qui s'est passé, pour le conjurer d'effacer de sa mémoire le meurtre de son père (ce meurtre que nous avons commis il est vrai, mais) sans intention préméditée. Sur l'heure même, transmettez de notre part ces paroles à Imrou-l-Kaîs. » C'était là que notre poète les attendait. Il sort couvert d'un manteau, les *khouff* ou bottines aux pieds, le turban noir sur la tête.



Digitized by Google

Les anciens Arabes ne coiffaient le turban noir que lors de la prise de possession ou de la distribution directe des héritages. Dès que parut Imrou-l-Kaïs, on se leva; et Kabyçah lui adressant immédiatement la parole, lui dit :

« Certes, tu es sous le malheur, sous les coups de la trahison ; mais tu connais les capricieuses volontés de la fortune, tu sais tout ce que sa main produit d'événements dans le monde, y jette de vicissitudes ; et tu n'as besoin ni d'un conseiller clairvoyant (qui t'énumère ce que ces vicissitudes enfantent de souffrances), ni d'un homme rompu à l'expérience des choses (qui te fasse pressentir ce qu'elles peuvent amener de soucis ou de regrets). Tu es posé en maître puissant; tu as une brillante noblesse d'ancêtres; tu as l'éclat glorieux de ta famille parmi les Arabes; eh bien ! en raison de tout cela, décharge de culpabilité ceux qui se trouvent chargés d'une faute qui n'est qu'un faux pas irréfléchi, involontaire, et relève-nous, nous dont le pied a glissé (sans que nous l'eussions prévu). Oui, toutes les pensées qui ont un grand but à atteindre, doivent toujours revenir à toi, car en toi elles rencontrent l'esprit noble et haut, l'intelligence pénétrante, avec cette clémence généreuse qui détourne les yeux du mal, et qui pardonne à toute faute quelque grande qu'elle puisse être (fût-ce même le meurtre d'un père), à un fait malheureux qui a enveloppé d'une douleur profonde (non seulement tes contribules, mais) toutes les tribus de Nizâr et l'Yémen tout entier. Ce n'a pas été un malheur pour les seuls Kindides; ça été pour nous aussi une calamité, et cela à cause de l'illustre et glorieuse noblesse de Hodjr, Hodjr le roi à la tête couronnée, au front brillant d'un magnifique éclat, roi dont les louanges retentissaient dans toutes les bouches, dont les mérites exhalaient au loin leurs parfums embaumés. Certes! si un trépas se pouvait racheter par le sacrifice des existences qui survivent, nous aurions pour Hodjr prodigué, jeté en

Digitized by Google

sacrifice tout ce que nous avions de grand et d'élevé. Mais Hodjr a traversé la voie fatale où le premier entré ne saurait revenir vers le dernier, où le plus éloigné du terme de la mort ne peut atteindre qui en est le plus près. Le suprême de la gloire pour toi, maintenant, est que tu mesures ce qui convient le mieux à ta conscience, dans les alternatives que voici : — Ou bien tu préféreras avoir un Açadide des plus nobles familles, des noms les plus distingués parmi les plus belles renommées, et nous te le livrerons en victime expiatoire pour être égorgé de la même manière que ton père a été tué. Que si alors tu fais grâce, ta mémoire viendra, au milieu des récits où les historiens des rois retraceront les œuvres de ta vie, inspirer les éloges poétiques dans la bouche de celui à qui tu auras pardonné. Si tu te venges, le monde dira : « Un homme a été mis à l'épreuve; on lui a proposé de verser un sang illustre (en expiation du sang de son père); eh bien ! cet homme, sa colère ne s'est consumée que par les jouissances de la vengeance » — Ou bien, demande une rançon que tu prendras dans nos plus magnifiques troupeaux, car chez les Açadides les chameaux sont par milliers, par milliers incalculables ; et cette rançon fera rentrer au fourreau ton glaive, ce glaive que désormais, après ton bienfait, nul désir de vengeance, si exigeant qu'il soit, n'en retirera plus. — Ou bien enfin, tes délais peuvent donner à celles de nos femmes qui sont enceintes, le temps de déposer leurs fruits ; et alors, nous détachons les *izâr* (ou vêtements) de nos femmes, nous lions leurs voiles aux sommets de nos drapeaux, en signe de douleur suprême (et nous allons au combat, sans plus penser à femmes et enfants ; nous nous précipitons en désespérés). »

Un instant Imrou-l-Kaîs resta immobile, profondément ému. Puis, relevant la tête :

« Les Arabes savent que le sang de personne ne saurait payer le sang de mon père, dit-il. Je ne veux de rançon ni

Digitized by Google

en chameaux, ni en chamelles ; je ne gagnerais par là que les mépris et les sarcasmes à tout jamais, que l'abattement de mon bras et de ma puissance. Quant à attendre encore, à différer la guerre, vous me parlez, comme motif rationnel, de vos fœtus dans le ventre de leurs mères ; mais je veux, moi, être la cause et l'instrument de leur mort aussi, à ces enfants. Vous connaîtrez les escadrons des Kindides. Les cœurs s'abîmeront de douleur et de colère, et apparaîtront sur les pointes des lances quand nos chevaux auront traversé les horreurs de la mêlée, quand la mort aura poussé les âmes hors des corps... Eh quoi ! restez-vous? Ou bien, vous retirez-vous ? — Nous nous retirons, forcés au choix le plus malheureux, forcés à nous résoudre à courir à la désolation, aux angoisses, à la guerre, aux calamités les plus affreuses. »

La députation se leva, et Kabyçah récita ce vers à Imrou-l-Kaïs :

« Je l'espère, tu verras avec horreur la mort frapper autour de toi, lorsque dans la terrible mêlée, nos escadrons feront pleuvoir le sang. »

— Non, certes, non, répliqua le fils de Hodjr ; je la verrai sans horreur. A bientôt ; tu apercevras l'espace assombri par les cavaliers des Kindides et les tourbillons de poussière, par nos braves guerriers. Va, tu avais à me dire mieux que cela. (Sois bien convaincu que je n'ai nulle peur de la mort.) Tu es chez moi maintenant, tu es mon hôte!... (sinon je te traiterais d'autre façon). Du reste, tu as parlé, et tu as reçu réponse. — La guerre à laquelle nous nous attendons désormais, est bien autre chose que la sévérité de tes paroles et que notre démarche pour te demander l'oubli du passé. — C'est vrai !

On se sépara... La guerre eut lieu, et Imrou-l-Kaïs vengea son père.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer le discours de Kaby-

Digitized by Google

çah. J'ai traduit ce morceau parce que, comme je l'ai déjà annoncé, il est d'une difficulté remarquable, et aussi parce qu'il est rare de rencontrer de ces oraisons tite-liviennes chez les Arabes, païens ou musulmans. Tite-Live, ce fabricant de discours, qui nous a tous si bien ennuyés, en farcit son histoire, dépasse toute vraisemblance, en ce sens que si on le prenait au vrai, ses personnages auraient été d'intarissables bavards passant les trois quarts de leur temps à forger et passementer des compositions rhétoriciennes. Les Arabes n'ont pas eu ce genre de manie d'invention ; il n'y a de discours, de *conciones*, dans leurs *chroniques* ou leurs annales, que quand il y a eu lieu d'en prononcer.

## XIII

### Autre mariage d'intelligence. Chann trouvant femme qui lui convient.

Voyons encore un mariage pour ainsi dire d'intelligence, un homme d'esprit qui veut une femme d'esprit. Ces mariages n'étaient pas rares autrefois ; aujourd'hui on ne s'informe que des qualités physiques de la femme, de sa docilité, de sa douceur de caractère. Mais on est souvent trompé sur ces articles, de sorte qu'on n'a pour femme qu'une personne du sexe voulu.

Un proverbe arabe dit : « Chann a trouvé ce qui lui allait. » En termes plus exacts et plus conformes au mot arabe, il faudrait traduire : « Chann a trouvé son couvercle ; » mais encore alors il faut comprendre que le mot arabe *tabakah*, c'est-à-dire « son couvercle, » est aussi le nom de la femme que Chann épousa. C'est donc un proverbe-calembourg. Voici le récit qui en fut le motif.

Un homme des hommes les plus sagaces et les plus spirituels des Arabes, un appelé Chann, s'ennuya du célibat, et

Digitized by Google

se dit : « Par Dieu ! il me faut mettre en course à la rencontre d'une femme comme moi, qui me sache comprendre, et je me marie avec elle. » Notre individu part, se met en tournées, en quête d'une épouse.

Dans une de ses excursions, il rencontre en route un Arabe voyageant. « Où vas-tu ? demanda Chann à l'Arabe. — Je vais à tel endroit, » et il nomme juste le village où Chann avait intention de se rendre. Et tous les deux de continuer leur route, de pair à compagnon, chacun laissant aller tranquillement sa monture.

Ils cheminent en silence pendant quelques instants. Chann s'avise de questionner son acolyte : « Veux-tu, lui dit Chann, me supporter, ou veux-tu que je te supporte ? — Comment ! est-ce que tu es fou ? lui répondit l'homme. Je suis sur ma bête, et tu es sur la tienne ; comment veux-tu que je te supporte, ou que tu me supportes. » Chann ne répliqua mot. Ils poursuivent leur trajet ; ils approchent bientôt du village ; ils arrivent d'abord à un champ dont la moisson était mûre et bonne à cueillir. Chann dit à son homme : « Cette moisson, par hasard, est-elle mangée ou non ? — Ah ! mon cher, reprend vivement l'homme, tu es fou. Tu vois des semailles debout, que l'on va moissonner, et tu demandes si elles sont mangées ou non ! » Chann encore ne répliqua mot. Nos deux voyageurs entrent au village. Ils rencontrent un convoi funèbre. Chann demande alors à son compagnon : « L'individu que l'on porte dans cette bière est-il vivant, ou bien est-il mort ? — Pour le coup, mon ami, dit l'Arabe, je n'ai jamais rien vu de plus insensé que toi. Quoi ! voilà un convoi, c'est visible ; et tu viens me demander si l'individu qu'on emporte est vivant ou s'il est mort ? » Chann resta bouche close. Il allait se séparer de son compagnon de route ; mais notre inconnu ne voulut pas le laisser s'éloigner ainsi, et l'emmena chez lui. Chann se laissa conduire.

Digitized by Google

Ils atteignent la demeure de cet Arabe. Celui-ci avait une fille nommée Tabakah. Rentré chez lui, il va trouver sa fille qui aussitôt lui demande quel est cet hôte qu'il accueille, qu'il a amené avec lui. « Je viens de le laisser seul; c'est un triste individu que cet homme: impossible de rencontrer plus imbécile, plus bête que lui. » Et le papa répéta à sa fille les questions saugrenues de cet homme si borné. « Mon père, reprend la jeune fille, cet homme n'est pas aussi insensé que tu l'imagines. Je te vais expliquer ce qu'il a voulu signifier. — Voyons! — Lorsqu'il t'a dit pendant que vous cheminiez : « Veux-tu me supporter, ou veux-tu que je te supporte, » il a pensé te dire : « Veux-tu me raconter quelque chose, quelque histoire, ou bien veux-tu que je t'en raconte; par là, nous nous rendrons supportable le temps de notre trajet. — Tu as ma foi raison. — Lorsqu'il t'a dit : « Par hasard, cette moisson est-elle mangée ou non? » il avait dans la pensée ceci : « Le propriétaire de cette moisson l'aurait-il vendue et en aurait-il déjà mangé le prix, ou non? » — Tu as encore... — Écoute-moi. Quant à sa question à propos du convoi, en voici le sens et l'intention : « Cet individu que l'on emporte, a-t-il laissé des descendants en qui vive sa mémoire et se perpétue sa race, ou non? » Le père resta étonné.

Peu après il quitte sa fille, va retrouver son hôte, s'assied auprès de lui, cause d'un air libre, et sans trahir l'impatience où il est de donner preuve de sa pénétration. Enfin il aborde son but : « Veux-tu que je t'explique maintenant le sens des questions que tu m'as adressées. — Oui, certainement, » répartit Chann; et son homme lui donne les explications. « Ceci n'est pas de ton crû, reprit Chann; ce commentaire là n'est pas de toi. Dis-moi à qui il appartient. — Eh! il est d'une fille à moi. — D'une fille à toi? — Oui. — Je te la demande en mariage. — Et je te l'accorde. »

Le mariage se conclut.

Digitized by Google

Chann emmena dans sa famille son épouse. On la vit, on la connut, on l'apprécia ; et tous de dire : « Chann a trouvé ce qui lui allait, » a trouvé Tabakah qui lui va ; et cette réflexion passa en proverbe, pour indiquer que tels se conviennent et sont en harmonie de nature et d'esprit.

## XIV

### Les amours faciles. Vers de Samauâl le juif.

Dans la vieille société arabe, les amours faciles avaient aussi leur place ; car en aucun lieu du monde, jamais il n'a manqué ou de Laïs, ou de Lesbies, ou même de Messalines. Écoutons, à ce propos, six vers du poète arabe-juif Samauâl, le modèle de la fidélité à la foi jurée, qui préféra voir égorger son fils à livrer un dépôt de cuirasses et cottes de mailles que notre Imrou-l-Kaïs dont nous parlions tout à l'heure, lui avait confié. Ces vers sont devenus une cantilène publique.

« Ma chère sermonneuse, ne t'épuise pas à me détourner d'aimer. Que j'ai repoussé de remontrances comme les tiennes !

« Laisse, laisse-moi. Conduis-toi, si tu veux, selon tes paroles. Que dis-je ? Si j'ai tort d'aimer, du moins c'est ton avis, toi, ne tombe pas dans le tort où je suis.

« Ma chère prêcheuse, tu m'as tant débité de sermons et de reproches, qu'en vérité, si cela se pouvait, j'en finirais à l'instant avec l'amour ;

« Sermons tellement longs que si jeune amoureux au monde pouvait pleurer aux plus beaux reproches, certes, moi-même je me serais mis à pleurer aux tiens.

« Jolies femmes aux bracelets jaunes, m'ont appelé à elles : « J'y vais, leur dis-je, je passe la nuit avec vous. »

« Que de coupes de bon vin j'ai versées à mes joyeuses

Digitized by Google

convives! combien j'en ai bu de ces coupes et combien j'en ai fait boire! »

## XV

**Liberté des femmes pour le choix d'un mari. — Mariage de Homràn et de Sadoûk. Leur fils Amr. — Consultation entre mère et fille ; mariage imposé, puis rompu. — Mariage par choix ; beauté et laideur préférées.**

Certaines prérogatives que l'Islamisme a abolies, rentraient dans les droits naturels de la femme et lui laissaient une existence plus puissante d'action et de volonté. L'Islamisme a voulu faire du harem, d'ailleurs plus ancien que lui, un étouffoir et une prison. Le harem et le voile ont un avantage au point de vue de la paix des familles ; mais il ne fallait pas les ériger en moyens d'interdiction, il ne fallait pas mettre les qualités intellectuelles de la femme en faillite perpétuelle dans la société. Autrefois la femme arabe païenne avait la liberté de sa personne, de son choix à l'endroit du mariage ; elle cherchait ou attendait un mari qu'elle trouvât à son gré, sous le rapport intellectuel comme sous les autres rapports. Elle donnait la préférence à la tournure d'esprit, ou à la supériorité d'intelligence, ou à l'originalité qu'elle voulait ; et c'était après examens et preuves comme elle l'entendait. Laissons-nous expliquer et représenter cela, par les récits et les textes arabes.

Homràn le Dja'dide ou de la tribu des Béni Dja'd, avait le langage élégant et fleuri, l'âme fière et résolue. Il alla demander en mariage une appelée Sadoûk. Sadoûk avait l'élocution sévère et précise, et voulait une logique rigoureuse et irréfutable. Du reste, la dame était riche. De nombreux prétendants avaient sollicité l'honneur de sa main ; Sadoûk les avait éconduits. A tous elle avait serré ferme la bride dans

Digitized by Google

ses entretiens et ses questions; « et, avait-elle dit alors, je ne veux me marier qu'avec un homme qui comprenne et sente parfaitement l'esprit des questions que je lui aurai adressées, et qui y aura répondu dans les limites exactes et justes, sans dépasser le but. »

Or donc, Homrân se présenta chez Sadoûk; et, arrivé devant elle, il resta debout, au lieu de s'asseoir. Jusqu'alors aucun des prétendants qui étaient venus à elle n'avait manqué de s'asseoir, tout en entrant, sans attendre qu'elle le lui permît. « Qui t'empêche de t'asseoir? dit-elle à Homrân. — J'attends qu'il m'en soit donné la permission. — Est-ce que tu as un maître qui te commande? — Le maître d'une tente a seul le droit de disposer de l'espace de sa demeure; le maître d'une réserve d'eau a le droit, le premier, d'en abreuver sa terre; chacun a la propriété de ce qu'il a dans ses vases. — Assieds-toi, » reprit aussitôt la dame. Homrân s'assied.

Puis elle continue : « Que veux-tu? lui dit-elle. — Quelque chose, et peut-être n'arriverai-je pas à ce quelque chose. — Mais est-ce une chose qu'il faille tenir secrète, ou que l'on puisse faire connaître? — Secrète et connue. — Quelle est donc cette affaire, que tu veux! — Affaire très facile, chose très nette et très claire, que, toi, tu sais parfaitement et que toi seule peux conduire à bonne fin. — Voyons, explique moi ce que c'est. — Voilà, je te l'ai exposé, et même, si tu veux, très bien expliqué. — Qui donc es-tu? — Moi, je suis un homme; j'étais petit, quand je vins au monde; j'ai grandi peu à peu, et j'ai beaucoup vu. — Mais ton nom? — Qui veut, se donne un nom controuvé; c'est tromper, sans nul doute; mais il n'y a pas lieu à condamnation judiciaire pour cela. — Qui est ton père, alors? — Mon père c'est celui qui m'a engendré; et le père de mon père est mon grand-père qui n'a pas vécu après moi. — Ah! et quels biens as-tu? —

Digitized by Google

Une partie, je les ai eus par héritage ; la plus grande partie, je les ai acquis moi-même. — De quelle famille es-tu donc ? — Je suis d'une famille d'hommes très nombreux, dont la souche est connue, dont l'origine ne monte pas haut, et que sa longue durée détruira. — Ton père t'a-t-il laissé en héritage quelque chose de plus qu'à ses proches ? — Il m'a laissé la grandeur d'âme. — Où demeures-tu ? — Je demeures sur de vastes tapis, dans un pays distant, ni près ni loin, ni loin ni près. — Ta tribu, qu'elle est-elle ? — Ma tribu ? ce sont ceux auxquels je suis rattaché, chez lesquels je suis accueilli, parmi lesquels je suis né. — As-tu une femme ? — Si j'en avais *une*, je n'en chercherais pas une autre, et je ne me priverais pas des avantages et du bonheur qu'elle m'aurait apportés. — En fin de compte, il me semble que rien ne t'appelle ici. — Si je n'avais rien qui m'amenât, je n'aurais pas fait agenouiller mon chameau à ta porte, et je ne provoquerais pas de toi une réponse, une solution ; je ne serais pas venu me frotter aux cordes de ta tente. — Tu es Homrân, le fils d'Akra, le Dja'dide. — C'est ce que l'on dit. »

La dame fut émerveillée de l'adresse, de la malice, de la tournure d'intelligence qui avait inspiré et dirigé toutes ces réponses. Elle consentit à s'unir à Homrân; et elle lui abandonna entière liberté d'action et de conduite sur leur fortune.

Sadoûk donna le jour à un fils qui reçut le nom de Amr. Amr eut la fierté, la résolution, le langage de son père. C'est à lui qu'on rapporte l'origine du proverbe : « Tous les deux, et encore des dattes. » Déjà grand, Amr fut chargé par son père de garder leurs troupeaux de chameaux aux pâturages. Un jour qu'il était aux pâtis, soudain il est abordé par un voyageur accablé de soif et de fatigue. Amr était assis par terre, et avait devant lui du beurre, des dattes sèches, et un morceau de bosse de chameau préparé et cuit. L'étranger ap-

Digitized by Google

proche d'Amr, et : « Donne-moi à manger de ce beurre et de cette bosse, dit-il. — Oui, certainement, répond Amr ; tous les deux, et encore des dattes. » En effet, Amr donna à manger au voyageur et l'abreuva ensuite d'une jatte de lait. L'étranger resta quelques jours chez Amr, puis le quitta en lui rendant grâce.

Souvent aussi on se consultait entre sœurs, entre filles et mère. La mère finissait bien quelquefois par faire prévaloir son choix d'un époux pour sa fille, mais en général la fille suivait son goût, choisissait, sauf à se repentir plus tard, qu'elle ait elle-même fixé ou accordé sa préférence, ou qu'on la lui ait pour ainsi dire imposée. Il y a toujours eu et il y aura toujours des mères et des parents qui forcent les amours des enfants et donnent des maris par voie autocratique, comme on donne une correction à des condamnés.

Un appelé Hâreth (ce nom est l'Arétas des chroniques) fils de Solaïl, de la tribu des Açadides ou Béni Açad, alla visiter Alkamah fils de Hafsah le tayïde. Par hasard, Hâreth aperçut la fille d'Alkamah ; elle se nommait Zabbâ ; et c'était la plus magnifique fille de son temps. Le visiteur était resté stupéfait à l'aspect de tant de charmes. « Je viens, dit-il à Alkamah, te demander ta fille en mariage. Qui demande le mariage, on le marie ; à qui sollicite, on accorde ; à qui désire, on fait don.— Tu es, certes, un parti assorti ; tu es un homme généreux et de noble famille ; on reconnaît tes vertus, on a recours à ta bonté. Considère, examine ce que tu proposes. » Puis tous deux allèrent se présenter à la mère. « Voilà, lui dit Alkamah, voilà Hâreth fils de Solaïl, l'homme de noblesse dans sa tribu, homme de haute position, de haute considération. Il nous demande la main de Zabbâ ; il ne veut point nous quitter qu'il n'ait obtenu ce qu'il espère avoir. »

La mère alla informer sa fille de la démarche de Hâreth : « Ma fille, dit la mère, quelle sorte de mari désires-tu ? Qui

Digitized by Google

te plait et te sourit le plus ou d'un homme fait, hardi, résolu, bien découplé, à l'allure fière et bien composée, ou d'un jeune homme dans l'éclat de la fraîcheur et de la jeunesse? — Ma mère, j'aime mieux un beau jeune homme. — Mon enfant, un jeune mari de la sorte te rendra jalouse; tandis qu'un homme d'âge mûr aura soin de te fournir de tout ce qu'il faut pour la vie. L'homme fait, qui a acquis toute la sève de la virilité, qui est dans l'aisance, qui sait réussir dans ses tentatives, ne ressemble pas certainement à un jeune homme, dont la main est toujours prodigue. — Mais, ma bonne mère, les jeunes filles aiment les jeunes hommes, comme les pâtres de chamelles aiment les frais pâturages. — Ma fille, le jeune homme est exigeant, impérieux, a souvent le reproche à la bouche. — Mais un vieux dégradera ma jeunesse, souillera mes parures, et mes compagnes d'âge auront la joie de se moquer justement de moi. » La mère insista tant et si bien qu'elle mit à bout sa fille et la fit consentir à épouser Hâreth, sous la condition qu'il livrerait une dot nuptiale de cent cinquante chameaux, des serviteurs ou pâtres pour les garder aux pâturages, et mille drachmes ou pièces d'argent.

Le mariage fut consommé. Hâreth emmena sa jeune épouse et retourna à sa tribu.

Un jour qu'il était accroupi sur l'espace libre qui est devant les tentes, et que Zabbâ était à côté de son mari, un groupe de jeunes hommes Açadides arrivent et se mettent à s'exercer à la lutte. La pauvre Zabbâ, toujours dans ses idées de préférence pour la jeunesse dans un mari, pousse un long et profond soupir, baisse les paupières et les yeux, et pleure à chaudes larmes. « Qu'y a-t-il, que tu pleures ainsi? lui demande son mari chagrin. — Eh! qu'y a-t-il de convenable entre moi et des vieux qui étalent et agitent inutilement leurs ailes, comme de débiles poussins qui ont l'air de s'essayer à

Digitized by Google

voler ? — Que ta mère ne t'a-t-elle perdue dès l'enfance ! s'écrie le vieux Hâreth. Ne sais-tu pas qu'une femme de condition libre et distinguée, n'eut-elle rien à manger, ne mange pas du revenu de ses seins ? » Il voulait dire : ne se met jamais nourrice à gages. En d'autres termes, une femme qui a de la dignité et qui se respecte, ne récrimine jamais ; elle supporte sa mauvaise fortune, sans regrets et sans plainte.

La jeune femme se tut. Elle semblait estimer peu la morale que lui prêchait alors son mari ; il reprit ensuite : « Va ! va ! j'ai eu aussi ma gloire et ma vie. Que d'expéditions j'ai vues et partagées ! Que de belles captives j'ai emportées en croupe de mon coursier ! que de coupes de vin j'ai su boire ! Pars, va-t-en retrouver ta mère et aussi ton père ; je n'ai que faire de toi. Retourne à ta famille ; cela ne me va point, les paroles louches et le boire trouble. »

Et la fille retourna chez ses parents.

Tel était, et cela existe encore dans la société musulmane, l'immense avantage qu'avait établi la loi consacrée par la coutume et par les siècles, que les époux pussent se dire adieu pour toujours, se séparer en tout honneur, du moment qu'ils le voulaient. Et sans blâme, sans embarras, on convolait à d'autres noces. Au moins la femme arabe avait, et l'Islamisme la lui a conservée, une voie de salut et même de nouveaux plaisirs, de noces renouvelées. Elle n'est pas rivée à une chaîne qui trop souvent deviendrait pour elle une lourde et meurtrissante chaîne de fer.

Un autre choix, maintenant, avec ses conséquences.

La fille de Matroûd, une appelée Othmah, de la tribu des Badjalides ou Béni Badjilah, était d'une intelligence et d'une pénétration éprouvées, d'un jugement et d'une sagesse dont sa tribu écoutait les conseils et les prévisions. Othmah avait une sœur appelée Khoûd, jeune fille charmante, pleine de grâces, douée aussi d'un esprit remarquable.

Digitized by Google

Or, sept frères, tous jeunes hommes d'une petite tribu des Azdides ou Béni Azd, partirent pour aller demander en mariage la belle Khoûd. Ils arrivèrent chez le père de la jeune fille ; ils étaient en magnifiques vêtements de l'Yémen, et ils montaient des chevaux de haute lignée et ayant au front l'étoile blanche. « Nous sommes, disent-ils en se présentant au père, les fils de Mâlik fils d'Okaylah, à l'outre double (c'est-à-dire à la double aisance, riche). — Fort bien, répondit le père ; mettez pied à terre près de l'eau voisine. » Ils mirent pied à terre et campèrent pour la nuit.

Le lendemain matin, ils s'affublent de ce qu'ils ont de plus brillant et de plus recherché, et accompagnés d'une jeune fille, leur sœur d'un autre lit, nommée El-Chathâ, et qui se donnait pour devineresse, ils viennent passer devant la demeure de Khoûd, afin de se faire voir et admirer ; car tous étaient remarquables d'élégance et de beauté. Le père de Khoûd sort, et les sept prétendants, avec leur sœur, approchent et s'asseyent auprès de lui ; il les accueille avec bienveillance, les félicite de leur arrivée. Puis : « Nous avons appris, dirent-ils, que tu as une fille. Comme tu vois, nous sommes tous jeunes, tous nous savons défendre nos flancs, nous savons répandre nos largesses à qui les désire. — Vous êtes tous excellents, tous admirables. Demeurez ici, afin que nous nous consultions ma fille et moi »

Il rentre chez sa fille, et dit: « Quelle est ton intention ? Que veux-tu faire ? Tu as vu ces jeunes prétendants qui viennent solliciter ta main. — Mon père, répond la belle, marie-moi selon mon rang et ma position. N'élève pas trop tes exigences pour ma dot. Si les qualités de ces jeunes hommes me trompent, au moins leurs apparences physiques ne me trompent pas ; j'espère avec un mari pris parmi eux, avoir de beaux enfants, accroître notre famille. »

Le père retourne auprès des sept frères. « Voyons, leur

Digitized by Google

dit-il, il faut que vous me déclariez quel est de vous le meilleur. — Écoute, reprend El-Chathâ; moi, je te vais indiquer ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. D'abord, ils sont tous frères, tous magnifiques. L'aîné qui est Mâlik, est tout audace et courage; il lance à pleine vigueur ses rapides coursiers; il méprise les plus grands dangers. Le second, c'est Ramr (profond); c'est une mer profonde, terrible; la gloire est au-dessous de ce qu'il mérite; c'est la générosité même, et aussi c'est l'épervier redoutable. Le troisième est Alkamah, révéré et redouté de partout; sachant repousser les injures; ardent jusqu'à la folie dans l'exécution de ses projets. L'autre est Acim, au cœur haut et généreux, inébranlable et intrépide, enlevant toujours les butins au profit de qui s'unit à ses guerriers; près de lui, le protégé est toujours en sécurité. Après Acim vient Tawâb, prompt à répondre, toujours prêt à l'œuvre, grand dans ses libéralités; c'est le lion de la forêt. Le sixième est Moudrik; celui-là, il prodigue en bienfaits ses richesses; ce qu'il a donné, il ne s'en occupe plus, il n'y pense plus; il abat, il anéantit ses ennemis. Enfin, le plus jeune c'est Djandal; il terrasse ses rivaux; ce dont il se charge, n'est rien pour lui; il en vient facilement à bout. Dans ses bienfaits, sa générosité est toujours prodigue; jamais il ne recule devant son ennemi. »

La belle Khoûd a tout entendu. Elle consulte sa sœur: « Lequel est à préférer de ces maris? Conseille-moi, ma sœur. — Ma sœur, tu vois de beaux jeunes hommes, élancés comme de beaux palmiers; mais comment savoir leurs défauts intérieurs? Ecoute bien cette parole-ci: « La femme étrangère, ce qu'elle a de mauvais, on le divulgue; ce qu'elle a de bien, on l'enterre. » Va! marie-toi dans ta tribu et ne te laisse pas séduire par les beautés corporelles. » Khoûd n'agréa point la leçon de sa sœur et envoya dire à son père: « Marie-moi à Moudrik. » Elle fut mariée à Moudrik à la condition qu'il li-

Digitized by Google

vrerait une dot de cent chamelles avec leurs pâtres. Moudrik paya la convention et emmena sa jeune épouse.

Ils n'étaient de retour à la tribu que depuis peu de temps, lorsqu'un beau matin des cavaliers Kinânides (ou Béni Kinânah) attaquèrent le camp. On se battit ; le mari de Khoûd, les six autres frères et les guerriers de la tribu furent mis en fuite; nombre de captifs furent pris et parmi eux la belle Khoûd. On emmena la capture.

Cheminant, la pauvre femme pleurait : « Eh! lui dit-on, de quoi pleures-tu ? Est-ce de te voir séparée de ton mari? — Que Dieu le confonde! reprit-elle. — Ah! c'est qu'il est beau! — Que Dieu confonde la beauté qui ne sert à rien et de rien! Non, je pleure de ne m'être pas rangée aux observations de ma sœur, d'avoir dédaigné cette maxime qu'elle me disait : « Tu vois de beaux jeunes hommes, élancés comme de beaux palmiers, mais comment savoir ce qu'ils ont de défauts intérieurs ? » Et elle raconta de quelle manière les sept frères étaient venus la demander en mariage.

Alors un des cavaliers Kinânide qui avait entendu les paroles de Khoûd, un nommé Abou Nouwâs, jeune, mais noir, mais de bouche largement fendue, contrefait, contourné, dit à la charmante prisonnière : « Voudrais-tu de moi si je te promettais de te protéger et défendre contre ces loups d'Arabes? — Est-il réellement ce qu'il avance là? demande la prisonnière aux autres cavaliers. — Oui, certainement, répondent-ils; tu verras comme il sait défendre les petites stations de tentes, comment les tribus le craignent et le respectent. — Voilà la plus belle beauté, la plus parfaite perfection. J'accepte cet homme pour mari. »

On les maria.



Digitized by Google

## XVI

Certains priviléges et certaines habitudes, à l'avantage de la femme, avant l'islamisme. — Hâtim Tay (lisez Taïe, sans prononcer l'e); sa mère; sa femme; sa fille. Paroles d'Aly le quatrième Kalife. — Demande en mariage; trois concurrents. — Répudiation par la femme.

Chez les anciens Arabes la femme avait d'importants privilèges, une vie, que l'islamisme a détruits ou modifiés. Il en est un exemple frappant dans la famille féminine de Hâtim, Hâtim le poète, le cavalier, si constamment cité sous le nom de Hâtim Tay. C'était et c'est encore le héros de la libéralité chez les Arabes, cet homme qui, selon l'expression des chroniques, égorgeait ses richesses, les pillait au profit de quiconque en avait besoin, cet homme dont le nom est devenu proverbial pour signifier le terme extrême de la générosité. Généreux comme Hâtim Tay (c'est-à-dire le Tayïde) est l'hyperbole de la louange. Avait-il épuisé en dons et en bienfaits ce qu'il avait de troupeaux, de chevaux, il partait en razias et il remontait ainsi ses richesses pour les employer encore en libéralités. Singulière manière d'entendre, n'est-ce pas, la générosité et la bienfaisance. Mais il faut le pillage dans le désert, il faut les chevaleresques équipées. Là, c'est la vie régulière. Sans cela qu'aurait-on eu à faire, à perpétuité, dans ces silences de solitudes? Hâtim comme un ancien Vincent de Paule, s'attacha les chaînes d'un prisonnier et resta en captivité jusqu'à ce qu'il pût se libérer par rançon. Les chroniques ont longuement parlé de Hâtim; je ne veux traduire ici que ce qui a trait à sa mère, à sa femme et à sa fille; sa mère Otbah, sa femme Mâwiah, sa fille Saffânah. Trois charmants tableaux, dont un est un ancien mariage au désert.

Digitized by Google

ARIETTE.

« O Mâwiah, la richesse vient le matin, part le soir ; il n'en reste rien, rien que récits et souvenirs.

« Le monde sait que si Hâtim eut voulu accumuler des biens, il en regorgerait.

« O Mâwiah, quand mon âme errante (et demandant vengeance), promènera son vol dans le désert, quand je n'aurai plus ni eau, ni vin (quand je ne serai plus),

« Tu le verras alors, ce que j'aurai dissipé en bienfaits ne me rendra pas plus pauvre, et ce dont ma main aurait été avare vaudrait zéro pour moi. »

Dans les siècles de leur paganisme, les Arabes croyaient qu'à la mort quelque chose qu'ils appelaient *la chouette*, sort et s'envole du corps ou de la tête de l'homme et vient sur le tombeau de celui qui a été tué, faire entendre une voix, un écho, jusqu'à ce que, à titre de talion, le sang ait payé le sang de la victime. Cette voix était l'écho des tombes.

Les vers que je viens de reproduire sont extraits d'une charmante poésie provoquée par Mâwiah ; nous verrons tout à l'heure à quelle occasion. Le poète exprime admirablement une admirable philosophie pratique. Hâtim vivait peu de temps avant la prédication et les premières guerres prosélytiques du Prophète. La preuve en est dans les récits des traditionnistes, surtout dans le récit que nous allons traduire.

Le kalife Aly disait un jour : « Majesté divine ! combien de gens aujourd'hui se refusent à faire du bien ! Je m'étonne toujours de voir qu'un homme auquel un autre va demander un bienfait, un service, ne se sente pas disposé à satisfaire à la demande. N'eussions-nous pas de paradis à espérer, n'eussions-nous pas d'enfer à redouter, n'eussions-nous pas de récompenses à attendre, de peines à craindre après cette vie,

Digitized by Google

encore alors il nous faudrait aimer et rechercher les vertus généreuses ; car ce sont elles qui ouvrent la voie du bonheur. » Alors un Arabe se lève, et : « Prince des vrais croyants, s'exclame-t-il, pour toi je donnerais la vie de mon père et de ma mère ! Est-ce de notre saint Prophète que tu as entendu ces magnifiques paroles ? — Oui ; et mieux encore que cela. Lorsque nous revînmes de l'expédition contre les Tayïdes (1), nous avions avec nous des prisonniers. Parmi les captives était une fille au teint bruni, aux grands et beaux yeux de houri, aux lèvres rose-pourpré, à la chair éclatante, à la taille élancée, au nez noblement aquilin, au maintien droit et fier. Et de plus, le talon effacé et rond, la jambe potelée, la cuisse accomplie; tout se devinait malgré ses vêtements ; et aussi la taille fine et légère, les flancs dégagés et gracieux, les reins en chute polie et doucement cambrée. A si ravissant spectacle, je fus extasié, enthousiasmé. « O ! je la veux demander au Prophète, me répétai-je ; je le prierai de me la donner pour ma part de butin. » Lorsque la superbe captive se mit à parler, l'éclat de son langage me fit oublier tous ses charmes ; elle dit au Prophète : « O Mahomet, mon père n'existe plus. Les nobles personnages qui nous visitaient ont disparu ; notre gloire est passée. Rends-moi la liberté ; ne donne pas aux tribus des Arabes un motif de se réjouir de mon malheur, de ma captivité. Je suis fille du prince de ma tribu ; mon père délivrait les prisonniers, faisait respecter les inquiétés qu'il prenait sous sa protection. Il hébergeait grandement son hôte ; il rassasiait le pauvre et l'affamé ; il réparait et consolait les infortunes ; il distribuait des nourritures à tous ; à tous il donnait son salut ; il ne repoussait jamais une demande ; je suis fille de Hâtim Tay. — Jeune fille, répondit le Prophète, ces vertus que tu viens de signaler sont les vertus du vrai croyant. Et si ton père eut été musulman,

1. C'était en l'an IX de l'hégire, 630 de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

nous aurions fait ce vœu pour lui : « Que Dieu dispense ses grâces à Hâtim ! » Puis le saint Apôtre dit à ses soldats : « Laissez aller cette fille ; elle est libre ! Vous le voyez, son père aimait les œuvres de bien ; et Dieu aime les œuvres de bien. »

Saffânah, digne fille de Hâtim, fut la femme la plus généreuse d'entre toutes les femmes arabes. Son père lui donnait les chameaux troupes sur troupes, et elle les distribuait aux gens. « Ma chère enfant, lui dit un jour Hâtim, si deux mains généreuses, la tienne et la mienne, se mettent ensemble à prendre dans un bien, elles le détruiront trop vite. Si j'en donne et que tu y prennes, ou si j'y prends et que tu en donnes, il n'en restera bientôt plus rien. Allons avec sagesse. »

Hâtim avait reçu de sa mère cette vertu de générosité. Otbah était riche, et elle était d'une libéralité extraordinaire, ne savait rien garder en sa possession. Les frères d'Otbah, la voyant épuiser ses richesses, lui en interdirent l'usage, l'empêchèrent d'en disposer à son gré. Elle demeura quelque temps sous le poids de cette interdiction ; on ne lui avait laissé le maniement de rien ; on comprit qu'elle souffrait de cette sorte de séquestration, et l'on rendit à Otbah une petite troupe de ses propres chameaux. A ce moment, entra chez Otbah une femme Hawâzinide (ou des Béni Hawâzin), laquelle, chaque année, venait lui demander quelque bienfait. « Tiens, dit Otbah à la demandeuse ; voilà cette troupe de chameaux, prends-là. Car depuis longtemps je sens les morsures du désir affamé de ne point refuser à qui me demande. Puis elle ajouta ces vers :

« Oui, par ma vie ! depuis toujours la faim de donner m'a mordu au vif, et j'ai juré de ne jamais repousser qui a besoin.

« Dites à qui me blâme aujourd'hui : « Renonce à ton

Digitized by Google

blâme ; et si tu n'y renonces pas, tu t'en mordras les doigts.

« Et après tout, vous, mes frères, qu'avez-vous à dire à votre sœur? Il n'y a que votre blâme pour ma générosité, et encore le blâme des avares.

« Mais ce que vous voyez en moi de cette générosité, c'est ma nature ainsi. Eh ! mon ami, comment puis-je sortir de ma nature ! »

On raconte ceci comme un trait caractéristique de cette noble femme. Étant enceinte de Hâtim, elle vit en songe un homme qui vint à elle et lui dit : « Un fils généreux, un seul, que tu appellerais Hâtim, te plairait-il ? Ou bien préférerais-tu dix fils comme le commun des enfants, qui deviendront, comme les autres, des lions de batailles, dont pas un seul ne sera ni faible, ni débile? — Un Hâtim, » dit-elle. Et elle donna le jour à Hâtim.

La mère de Saffânah vivait encore lorsque Hâtim rechercha en mariage Mâwiah fille d'Afzar. Mâwiah avait la sévère rigidité d'une reine. Elle épousait tour à tour ceux qui réussissaient à lui agréer. Or, elle envoya plusieurs de ses serviteurs à Hîrah, capitale de l'Irâk, et les chargea de lui amener l'homme le plus beau, le plus accompli qu'ils rencontreraient dans la ville. Ils amenèrent Hâtim. Mâwiah voulant éprouver ce qu'il avait de noblesse, d'éducation et de savoir-vivre, dit tout d'abord à Hâtim : « Viens; voici la tente où est ma couche. — Non, répliqua-t-il; je veux savoir avant tout ce que tu es. » Et il s'assit vers l'entrée de la tente ; puis il ajouta : « J'attends mes deux compagnons, mes serviteurs. — Pose la cassolette sous ton vêtement, afin de te parfumer. — Je ne suis pas habitué à ces futilités puériles ; je n'ai pas les jambes accoutumées à sentir le chaud de la braise. » Ce dernier dire devint proverbe.

A pareil discours, Mâwiah douta que cette homme fût pour

Digitized by Google

elle un mari sortable. Elle lui fit servir du vin, afin de voir s'il s'enivrerait. Hâtim, sans qu'elle s'aperçût de rien, car on était en pleine nuit, versait à terre, devant l'entrée de la tente, tout le vin qu'on lui servait. Enfin il dit à la dame : « Je ne veux, à titre d'hôte, ni goûter de tes mets, ni essayer du feu de ta cassolette, que je ne sache bien où sont et ce que font mes deux compagnons. — Eh bien, je leur enverrai de quoi manger. — Pour moi, cela n'aboutirait à rien; je veux aller les trouver. » Et il s'éloigna.

Arrivé près d'eux : « Voici, leur dit-il, l'alternative qui se présente. Voudrez-vous être serviteurs, pâtres des troupeaux de Mâwiah? Cela vous conviendra-t-il mieux que de risquer à être mis à mort par elle? — Deux mauvaises choses, l'une presque aussi détestable que l'autre, bien que l'une paraisse moins dure que l'autre. — En ce cas, dit Hâtim, départ et salut. » Notre poète partit. Et cheminant, il fit ces vers où il gourmandait la fille d'Afzar et se donnait comme un homme dont aucun doute injurieux ne devait effleurer le nom.

« De gaîté d'âme, j'ai pris ma route vers nos monts, les monts des Tayïdes; et soudain je vis ma chamelle se laisser attirer aux cris d'une rousse chamelle.

« Allons! dis-je à la mienne, le chemin est droit devant nous; nous saluerons bientôt nos pâturages, si nous avons voyage facile et sans encombre.

« Vous, mes deux compagnons, qui marchez maintenant sur les hauteurs des Djadilah (1), vous risquiez les rigueurs certaines de Mâwiah (si vous étiez restés près d'elle); vous auriez vu!

« Ils ont senti la vérité de mes paroles; et l'un d'eux, Ibn Milkat, c'est du moins ce que je l'entendis avouer, l'aurait abandonnée et se serait enfui.

« Je suis parti; j'ai poussé grand train mes chameaux.

(1) Tribu secondaire des Tayïdes.

Digitized by Google

bien qu'ils eussent les pieds déjà fatigués. Non, je ne suis pas de tes amis, va, fille d'Afzar.

« Et j'alongeais le pas, sans relâche, entre Nâb et Dârah, dans les plaines de Lahiân ; j'avais peur (d'y tomber entre les mains des chrétiens et) de devenir chrétien.

« J'allais si bonne course qu'il m'a semblé que la nuit et le matin, quand ils furent passés, avaient disparu comme deux chevaux, l'un blanc, l'autre alezan, fuyant à toute volée.

« Oui, le ravin du mont Raïân, quand j'en ai franchi l'entrée, appelant les Béni El-Kébir et les Béni Djafar,

« Me souriait plus attrayant que cette femme qui (à peine l'avais-je abordée) m'offrait le mariage, et qui à mes paroles de convenance répondait par des inconvenances.

« N'a-t-elle pas dit à ses femmes : « Par ma vie ! Hâtim qui était si bien disposé pour nous, me semble étonnamment changé ! »

« Oui, certes, je suis changé, parce que je n'aime point ce qui n'est pas net d'intention ; mais, non plus, je ne rudoie point les gens bien intentionnés.

« Ne me questionne pas, moi, sur ce que je suis. Va, si tu veux le savoir, va demander à quel refuge les gens accourent s'abriter. (On te répondra partout que c'est à moi que l'on vient, et on te racontera comment je traite mes hôtes.)

« Même cette chamelle, ni toutes mes chamelles, fussent-elles pleines de dix mois, ne vont pas aux pâtis. J'en ai toujours de prêtes pour les hôtes qui arrivent le visage fatigué et poudreux.

« Quand elles me voient au milieu d'elles, marcher le sabre en main, elles ont peur de moi ; car elles pensent bien, entre elles, qu'il va y en avoir d'égorgées.

Digitized by Google

« Des tribus les plus éloignées, c'est toujours à ma sébile que l'on vient manger, tant que les grandes acacies épineuses demeurent, sous la rigueur de l'hiver, dépouillées de leurs feuilles.

« Non, ne me demande pas à moi, fière beauté, qui je suis ; demande à ceux qui se trouvent avec moi dans le désert, ce que je fais lors même que mes chameaux sont épuisés. (Encore alors, dans ce moment de gêne, je les égorge pour mes compagnons.)

« Quand le vin m'égaie, j'aime à donner jusqu'à mes flèches, jusqu'à ma propre chamelle ; je donnerais même mon bel alezan au superbe poitrail.

« Et puis encore, je suis comme le mors de la bride, inflexible ; tu ne verras pas un héros de batailles qui n'ait le front menaçant et poudreux, comme je suis, moi ;

« Pas un héros de batailles, dis-je, qui, lorsque la mêlée le mord, ne la morde, qui lorsque la mêlée en fureur se retrousse les manches, ne retrousse aussi les siennes, comme je fais, moi.

« Et quand, entre la mort et moi, il n'y a plus même la distance d'un empan, j'ai le nez trop fier pour reculer.

» Si tu veux avoir l'amitié de nos Djadilah, tu la trouveras toujours pure de mauvaises pensées, comme la mienne (usât-on envers eux d'inconvenants procédés comme tu as fait, toi, Mâwiah, envers moi.)

« Ne vinssent-ils pas nous racheter lorsque nous sommes prisonniers, peu nous importe ; je les trouve toujours assez peu disposés à aimer nos ennemis, et toujours leur imposant la peur.

« Quand les sables me séparent de nos Béni Salamân, les retards qui me tiennent éloignés d'eux ont pour moi la tristesse du tombeau. »

Cependant les dépits de Hâtim ne persistèrent pas long-

Digitized by Google

temps. Son cœur le rappela vers la dame qu'il avait quittée si vite et si brusquement. Il partit, résolu de la demander en mariage. Il arrive ; il trouve chez elle le poète Nâbirah le zoubiânide, et un Nabîti ou médinois de la famille de Nabît. « Allez tous les trois à vos tentes, dit la dame aux trois aspirants ; et que chacun de vous me fasse des vers où il retracera sa conduite, sa valeur et sa position sociales et morales. J'épouserai celui de vous qui sera le plus généreux et le plus poète. »

Nos trois rivaux se retirèrent.

Chacun d'eux égorgea un chameau pour en régaler la foule, et de suite se mit en devoir de le faire cuire.

Mâwiah se déguise sous le costume d'une de ses esclaves, et se dirige, ayant la face voilée selon la coutume, vers les tentes de ses trois prétendants. Elle se présente d'abord au Nabîti et lui demande, pour manger, l'aumône d'un morceau de chameau. Le Nabîti donne à cette esclave un morceau honteux. Elle l'accepte et s'éloigne. Elle va trouver le Nâbirah et lui demande un morceau de viande à manger. Le Nâbirah donne à la mendiante la queue de la bête. La mendiante prend le morceau et s'éloigne. Elle va à la tente de Hâtim. L'immense marmite dressée bouillait. L'esclave demande un morceau à manger. « Attends un peu, répond Hâtim ; attends que ce soit bien cuit, que je te puisse donner quelque chose qui te plaise et te fasse un bon repas quand tu seras chez toi. » L'esclave attend. Hâtim coupe et lui donne des tranches de la cuisse, de la bosse et aussi des tranches d'entre-côtes près du garrot... L'esclave partit.

Le Nabîti et le Nâbirah envoyèrent chacun à la dame, le rable. Hâtim le partagea et en distribua à toutes ses protégées, autant qu'il en envoya à Mâwiah ; il ne manquait jamais de faire porter à ses protégées une part de tous les régals ou festins qu'il préparait.

Digitized by Google

Le lendemain, les trois rivaux se présentèrent à Mâwiah ; elle les invita à réciter les vers qu'elle en avait désiré.

Le Nabîti commença :

« Eh ! que n'as-tu demandé à tous les Nabîti ce que leur noble frère, moi, dispense de largesses, lorsque soufflent les vents de l'hiver,

« Lorsque dans les familles on refuse d'égorger la chamelle aux trayous coupés (1), à la nuque et à la croupe chargées de graisse (et qu'on la réserve pour un autre temps et pour la famille seule ; moi, je sacrifie mes chamelles et je les donne toutes),

« Lorsque (dans les temps de disette) le chercheur de pâtis revient dire : « Il est égal que les troupeaux restent à paître ici, ou qu'ils aillent au loin (car il y a sécheresse partout ; encore alors j'égorge mes troupeaux),

« Et aussi lorsqu'aux chamelles laitières on a enlevé les bâtonnets qui leur serraient les pis (désormais taris) (2), et que le riche n'a même plus à donner à ses enfants le lait du matin ! (Encore alors, je sacrifie mes chamelles pour les autres.) »

— C'est bien, dit la dame, tu parles de ce que tu fais dans les temps de souffrance et de disette. A toi, maintenant, continua-t-elle en s'adressant au Nâbirah, voyons. » Et il récita :

« Que n'as-tu demandé aux Zoubiânides ce que je fais, moi, leur noble frère, lorsque le vieux aux cheveux blancs, vieux avare, est au milieu de la fumée (des feux préparés pour le régal des pauvres), et ne veut plus jouer au meïçar (de crainte de perdre) (3),

(1) On coupait les trayons des chamelles, afin, disent les érudits, que par la cicatrisation qui suivait cette opération, elles devinssent plus charnues et plus grasses.

(2) Pour empêcher le lait de se perdre, on prenait chaque trayon entre deux petits bâtons qu'on liait ensemble aux deux bouts.

(3) Le meïçar était un jeu de hasard que Mahomet a condamné et aboli comme tous les jeux de hasard, bien que le meïçar eût pour but de soulager les pauvres. Le met-

Digitized by Google

« Et lorsque le vent rigoureux qui souffle du côté de Zou Azal, pousse, à la nuit, les troupes de nuages (assombrissant le ciel et charriant les pluies)!

« Eh bien alors, moi, je paye la partie que j'ai perdue, je livre à mes joueurs double enjeu; je garnis mes sébiles de ragoûts abondants et savoureux, »

— Bien, dit Mâwiah; mais personne ne manque d'assaisonner ses ragoûts! Il n'y a rien là de bien extraordinaire. A toi, enfant des Tayïdes, poursuivit-elle en s'adressant à Hâtim; je t'écoute. » Et Hâtim prononça la kacîded que voici:

« O Mâwiah! combien a été long notre éloignement, longue notre séparation! Les étangs, les torrents m'ont empêché de venir te demander ta main.

« O Mâwiah! la richesse vient le matin, et s'en va le soir; pour qui l'a possédée, il en peut rester récits et souvenirs glorieux.

« O Mâwiah! je ne dis jamais, en quelques jours que l'on vienne faire appel à mes biens : « J'en ai trop peu maintenant. » (Je donne toujours.)

« O Mâwiah! ou bien je refuse simplement (quand je n'ai rien); ou bien je donne; et nul reproche, nulle remontrance ne m'arrête.

« O Mâwiah! à quoi la richesse sert-elle à l'homme arrivé au râle de la mort, à ce moment où la poitrine étouffe!

« Lorsque ceux que j'aime m'auront descendu au tombeau, demeure de poussière, où tout glisse et tombe,

çar se jouait avec neuf petites flèches semblables, non barbelées, qui avaient chacune un nom et un nombre fixé de petites échancrures. La flèche de tel nom, perdait; celle de tel autre nom, gagnait; telle autre ne perdait ni ne gagnait. L'enjeu était ordinairement un ou plusieurs chameaux. Le perdant livrait l'enjeu convenu.

Les neuf flèches étaient mises dans un sac en cuir, puis agitées; et chaque joueur, à son tour, en tirait une. La perte était au profit des malheureux; on leur égorgeait, puis faisait cuire les animaux perdus. C'était surtout dans les temps de pénurie, de disette, que les riches jouaient à ce jeu.

Nous, nous faisons des loteries, des fêtes, au profit des pauvres.

Digitized by Google

« Lorsque d'un pas plus vite ils s'en retourneront en essuyant la poudre qui leur sera restée aux mains, et disant : « A creuser sa fosse, le bout de nos doigts s'est blessé jusqu'au sang, »

« O Mâwiah! lorsque mon âme errante promènera son vol dans le désert, quand je n'aurai plus ni eau ni vin (quand tout sera fini pour moi),

« Tu le verras alors, ce que j'aurai dissipé en bienfaits ne me rendra pas plus pauvre, et ce dont ma main aurait été avare, vaudrait zéro pour moi.

« O Mâwiah! dans les guerres, j'ai pris bien des fils uniques, l'amour de leurs mères; mais avec moi aucun n'a trouvé ni la mort ni la captivité.

« Le monde n'ignore pas que si Hâtim avait voulu accumuler des richesses il en aurait à regorger.

« Eh! je ne sais pas empêcher ce que je possède de s'en aller en bienfaits. Les biens! mais ils sont d'abord la nourriture des gens, pour être ensuite une réserve de gloire dans la mémoire des hommes.

« De ce que j'ai je rachète les prisonniers, je sais à propos donner à bien manger à ceux qui ont besoin; je ne gaspille pas à jouer au meïçar et à boire.

« Je ne suis pas injuste pour un neveu, même en face de mes frères, ou encore si le temps les a effacés des vivants.

« Oui, j'ai longtemps été dans la misère, longtemps dans la richesse; j'ai bu aux deux coupes de la fortune;

« Mais ni la richesse ne m'a gonflé d'orgueil envers les miens, ni la pauvreté ne m'a abaissé devant eux.

« Qui invoque ma protection, sache-le bien, noble dame, n'a rien à craindre de moi pour sa femme, nul voile entre elle et moi ne la dérobât-elle à mes regards.

« Mes yeux ne s'occupent point des femmes d'autrui;

Digitized by Google

et mon oreille est inattentive, sourde à leurs causeries. »

Après ce tableau poétique et pittoresque de sa vie, de sa nature, de son courage, de sa générosité, de sa morale, Hâtim attendit un instant le jugement de Mâwiah. Mais au lieu de se prononcer, elle ordonna que l'on servît le dîner. Elle avait recommandé à ses femmes esclaves d'apporter devant chacun des trois convives les mêmes morceaux qu'elle avait reçus d'eux la veille. La recommandation fut scrupuleusement suivie et exécutée. Le Nabîti et le Nâbirah, surpris et confus, baissèrent la tête. Hâtim péniblement affecté de ce qu'il voyait, repoussa avec vivacité ce qui était servi à ses deux compagnons, leur présenta et leur fit manger de ce qu'on lui avait apporté. Ils se retirèrent honteux, humiliés, et disparurent. Lorsqu'ils se levaient Mâwiah leur dit : « Certes, Hâtim est autrement généreux et autrement poète que vous ! »

Après le départ du Nabîti et du Nâbirah, elle dit à Hâtim : « Renonce à la femme que tu as, répudie-la, et je t'épouse. — Non, répondit-il, non, je ne me séparerai point de la mère de ma fille. » Sur ce, Mâwiah donna à Hâtim des provisions de voyage, et le congédia.

Quelque temps après, le cœur de Hâtim se rappela la belle dame; Hâtim était veuf depuis peu. Il redemanda Mâwiah ; elle l'épousa ; et elle lui donna un fils qu'il appela Ady.

Ady vit l'installation de l'islamisme et embrassa sincèrement la foi nouvelle. Un jour, conversant avec le Prophète, il lui dit : « Apôtre de Dieu, mon père distribuait ses biens aux nécessiteux ; il était l'appui et la ressource des misères ; il était fidèle à la parole donnée; il recommandait la pratique des vertus. — Mon ami, reprend le Prophète, ton père est un tison des tisons de l'enfer. » Et voyant une tristesse profonde assombrir le visage d'Ady, le Prophète ajoute : « Mon cher

Digitized by Google

Ady, ton père, mon père, le père d'Abraham, sont dans les feux de la géhenne.

Reprenons notre récit.

Mâwiah demeura longtemps avec Hâtim. Un appelé Mâlik, cousin de notre poète, répétait souvent à Mâwiah : « Que veux-tu faire avec Hâtim ? Par Dieu, à peine a-t-il quelque chose qu'il le prodigue follement et le perd ; et quand il n'a rien, il va emprunter. Qu'il vienne à mourir, il laissera ton fils à la charge de la tribu. — C'est vrai ; mais enfin il est comme cela. » Ces paroles de Mâlik et bien d'autres encore, finirent cependant par impressionner Mâwiah, et après quelque temps, elle se laissa endoctriner.

Or, dans ces époques de la gentilité arabe, les femmes, beaucoup de femmes, répudiaient leurs maris. Le procédé de répudiation était simple. La femme, lorsqu'elle habitait une grande tente faite d'étoffe en poil de chameau, en tournait le gynécée en sens opposé à celui dans lequel il était auparavant. Ainsi, l'entrée était-elle tournée à l'Est, la femme la tournait à l'Ouest; ou bien, l'entrée était-elle du côté de l'Yémen, c'est-à-dire du côté du Midi, la femme la tournait du côté de la Syrie, c'est-à-dire du côté du Nord. Ce que voyant, le mari comprenait à cela que sa femme l'avait répudié ; et il n'entrait plus vers elle ; il ne l'abordait plus; on lui avait tourné le dos ; il était exclus; l'union était rompue ; les deux époux étaient redevenus étrangers l'un à l'autre.

Mâwiah était d'une grande beauté. Le neveu de Hâtim redisait souvent à la dame : « Répudie Hâtim; répudie-le, et je t'épouserai. Je vaux certainement mieux que lui; je suis plus riche que lui ; et puis, j'aurai soin de toi, j'aurai soin de ton fils. » Il persista dans ces instances jusqu'à ce qu'enfin Mâwiah répudia Hâtim. Elle tourna donc en sens opposé l'entrée de sa chambre particulière. Hâtim arrive, et voit l'entrée du gynécée tournée en sens inverse. Ady arrivait

Digitized by Google

aussi. » Ady, que penses-tu qui ait passé par l'esprit de ta mère? dit Hâtim. — Je l'ignore, » répondit l'enfant. Car jusqu'alors Mâlik n'était pas encore entré chez elle. Hâtim prit son fils et se retira avec lui dans le bas-fond d'une vallée.

Un soir des voyageurs se présentent. Selon leur ancienne habitude, ils descendent devant la tente où était Mâwiah. Ils se rangent en files, au nombre de cinquante hommes. Mâwiah se trouva dans l'embarras; elle n'avait pas de quoi les traiter. Elle appelle une esclave : « Va vite chez Mâlik, lui dit-elle ; et annonce lui ceci : Des hôtes de Hâtim viennent de nous arriver au nombre de cinquante; envoie-nous, à l'instant, une chamelle pour leur en préparer un repas, du lait pour leur donner à boire. » Ensuite Mâwiah ajoute : « Regarde bien le front et la bouche de Mâlik. S'il t'adresse de suite la parole, conforme-toi bien à ce qu'il te dira. Mais s'il ramène plusieurs fois avec la main sa barbe contre son cou et réfléchit, s'il se passe la main sur la tête, reviens de suite, laisse-le, ne prononce plus un mot. »

L'esclave part. Elle arrive; elle trouve Mâlik endormi, la tête appuyée sur une outre à lait et une autre était sous lui. L'esclave le réveille, et voilà qu'il se passe la main sur la tête et se ramène plusieurs fois la barbe contre le cou. L'esclave répète les paroles que Mâwiah l'a chargée de transmettre, mais elle ajoute: « Traite ces hôtes ce soir seulement; après cela on saura où est allé Hâtim, et ils ne reviendront probablement plus t'importuner. — Salue Mâwiah de ma part, répondit Mâlik, et dis-lui en mon nom : C'est justement à cause de ces circonstances-là que je t'ai pressé de répudier Hâtim, à cause de cette manière de traiter à grands frais tous ces gens qui vous arrivent. Moi, pourquoi les traiterais-je? Je n'ai pas assez de lait pour en abreuver les hôtes de Hâtim; je n'ai pas, pour la leur tuer, de vieille chamelle qui ne puisse plus rien faire ;

Digitized by Google

je ne suis nullement disposé à égorger à ces hôtes une chamelle de première qualité, une bonne laitière, une chamelle aux reins gras et ronds. Encore une fois, je n'ai pas de lait pour les hôtes de Hâtim. »

L'esclave retourne chez sa maîtresse. Elle raconte ce qui s'est passé et rapporte les paroles de Mâlik. « Va vite à la recherche de Hâtim, dit Mâwiah à l'esclave, et expose-lui ainsi l'affaire : Tes hôtes nous sont arrivés ce soir ; ils ne savaient pas où tu t'es retiré. Envoie-nous immédiatement une chamelle dont nous leur préparerons à souper, et du lait pour leur donner à boire. Traite-les pour cette nuit, car, à cette heure-ci, ils ne sauraient comment aller où tu es. »

L'esclave arrive à la tente de Hâtim, l'appelle à forte voix. Hâtim répond : « Tu appelles qui est tout prêt à te donner ce que tu désires. — Mâwiah te salue, reprend l'esclave ; elle m'envoie te communiquer la nouvelle que voici : Tes hôtes nous sont arrivés ce soir ; fais-nous parvenir une chamelle à tuer pour leur souper, du lait pour leur donner à boire. — Très bien ! » dit Hâtim. Et aussitôt il va à ses chamelles, en détache deux de leurs entraves ; puis, chassant de la voix ces chamelles, il part. Il approche de la tente de Mâwiah ; il coupe les jarrets aux deux chamelles et les égorge de sa propre main. C'est à la suite de cette circonstance, que Mâwiah, se rappelant les paroles de Mâlik, dit à Hâtim : « Voilà pourquoi je t'ai répudié ; c'est pour cette générosité si prodigue, si déraisonnable ; tu laisseras tes enfants sans aucune ressource. » A cette remontrance Hâtim répondit par ces vers :

« Le temps, est-ce donc autre chose que le jour d'hui, ou hier, ou demain ? Ce sont là les seules phases que parcourt le temps sur notre terre.

« Il nous amène une nuit à la suite de la journée ; nous ne serons pas toujours, et le temps ne finira jamais.

« Nous avons une existence dont nous n'apercevons



Digitized by Google

point la limite devant nous ; mais nous y marchons au pas du temps.

« Les Béni Thoal (1) sont mes frères ; je ne veux qu'eux pour ma tribu ; je ne veux pas que l'on rattache à d'autres mon origine.

« Au milieu de leurs lances, je cours sur la piste de l'ennemi ; par eux l'audacieux, frustré dans ses vains projets, se détourne de moi.

« Modère tes paroles, chère dame, toi pour qui je sacrifierais aujourd'hui ma mère et sa sœur ! Un noir esclave n'a pas à m'ordonner en ce monde d'être vil et avare.

« Du jour où j'eus la raison, où mes flancs se fortifièrent, dès le temps où je n'avais encore qu'une barbe folle, je m'exerce avec amour aux nobles œuvres qui, à toi, te sont impossibles.

« Eh quoi ! les antiques tribus des Hadoûrides n'ont-elles pas disparu de leurs séjours avant moi ? (Oui, tout meurt.) Qui fait œuvre de mal et de bassesse durera-t-il donc toujours ?

« Combien de pillards à la lance redoutable, partis au pillage sans leurs compagnons, n'avons-nous pas sabrés en présence de nos contribules !

« Et ces hardis brigands tombaient à plein front sur le sable, régalés de fers de lance effilés comme des miroued (2).

« Je ne quittais pas ces audacieux que je ne fusse certain d'en être débarrassé, qu'ils ne fussent noyés dans le noir flot de leur sang.

« Non, certes, non, je ne ne vais jamais en secret

(1) Nom d'une des tribus secondaires des Tayïdes.

(2) Le miroued est une petite tige de bois ou de métal, et que l'on se passe entre les deux paupières afin d'y laisser aux bords le cohel dont on l'a garnie.

Digitized by Google

chez mes protégées ; je n'irai jamais, tant qu'en ce monde roucoulera la colombe.

« Je n'acquiers point mes biens par la trahison, car tout bien qu'a souillé la déception, porte en soi le malheur.

« Si d'autres sont dominés en esclaves par leurs richesses, moi, grâce à Dieu ! ma richesse est mon esclave.

« Par elle je délivre les prisonniers, je donne bons repas aux voyageurs et largesses aux besogneux, lorsque l'ignoble ladre resserre sa main.

« Quand l'avare vil et traître étouffe le feu de son âtre, moi je dis à qui se chauffe à mon feu: « Faites grande flamme (1) ;

« Encore ! encore un peu plus ! qu'il y en ait autant que nous le pourrons. » Car celui-là est le plus honorable, le plus loué, qui le premier allume ses feux.

« Ainsi vont les affaires des hommes : tel se plaît aux choses de mépris, et tel s'élève aux hautes branches de la grandeur d'âme, y aspirant comme à une eau vive.

« Celui-ci, âme généreuse, cherche de l'œil, partout autour de soi, qui a besoin de bienfaits ; celui-là, cœur ladre et bas, reste l'œil fixe, en avare toujours affamé.

« Que de gens m'ont appelé dont aussitôt j'ai satisfait les désirs ! N'est-ce pas repousser ceux qui demandent, que les gourmander (et leur dire : que voulez-vous faire de ce que vous demandez) ? »

Je n'ai plus maintenant à raconter à l'endroit de Hâtim, ce poète philosophe, cette nature si noble et si grande, qu'une brève anecdote. Mâwiah se sépara de Hâtim ; elle craignit la pauvreté, et elle répudia son mari riche aujourd'hui, pauvre

(1) Le soir, les hommes généreux allumaient du feu vers leurs tentes, ou sur une hauteur voisine pour appeler ainsi les voyageurs, pour servir aussi de phare directeur, et encore pour réchauffer les hôtes. On faisait grande flamme pour qu'elle fût aperçue de loin.

Digitized by Google

demain, pour prendre un Mâlik riche en permanence et ne jetant pas ses outres de lait à tout venant, à tout mendiant. Ce privilège de répudiation qu'avaient alors les femmes, serait probablement accueilli aujourd'hui dans plus d'un pays. L'islamisme, qui n'a pas consulté les femmes pour la constitution de leurs droits, a bien vite abrogé ce privilège de répudiation dont jouissait la femme, et l'a consacré uniquement au bénéfice de l'homme. Là aussi, l'homme s'est posé en maître, en arbitre absolu, et comme tel il s'est légalisé seul et incommutable propriétaire du pouvoir de se débarrasser de sa partie conjointe toutes les fois qu'il en a l'envie. La femme n'a que le droit de proposer sa propre répudiation au mari ; s'il accepte, et il ne doit jamais accepter gratis, cette séparation est ce que la loi appelle le divorce.

Mais terminons ce que nous voulons dire de Hâtim.

Dans une razia, les Anazides ou Béni Anazah firent Hâtim prisonnier. Ils le garottèrent, et ils l'emmenèrent à leur tribu. On le gardait les mains toujours liées..... Or, des femmes anazides se mirent à entourer un chameau et à chercher à le maintenir en repos pour le saigner à la cuisse. Elles ne purent en venir à bout. Hâtim était là, les regardant, silencieux, muet. « Hâtim, dirent-elles au prisonnier, nous saignerais-tu ce chameau-là, si nous te débarrassions une main. — Oui, certainement, » répondit Hâtim. Et les femmes aussitôt de lui délier une main. Lui, saisissant le couteau, l'enfonce par devant dans le cou de la bête, et reçoit le sang dans un vase. Un moment après, l'animal, par un mouvement convulsif, tourne la tête de côté, tombe et meurt. « Qu'as-tu fait là ? crient les femmes à Hâtim. — C'est comme cela que je saigne, moi, » répondit-il. Cette réponse devint proverbe. Une des femmes, furieuse de voir le chameau étendu mort, applique un soufflet à Hâtim. « Femmes des Anazides, s'écrie le poète, vous ne comprenez rien à ce que c'est qu'un acte

Digitized by Google

d'un homme généreux ; vous n'avez pas le sens commun. » Une autre de ces femmes, appelée Adjizah, frappée de la réflexion de Hâtim s'intéressa à lui et le fit mettre en liberté. Quant à la mort du chameau, personne autre que ces femmes ne la reprocha au prisonnier. A propos de cette petite histoire de sang, Hâtim a dit ce vers :

« Voilà comme je saigne, si tu me demandes du sang de mes chameaux ; je tire tout ce qu'ils en ont dans le corps. Le sang de la saignée, c'est indigeste. »

Hâtim mourut, à ce que l'on pense, vers 610 de l'ère chrétienne.

Comment doit se comprendre l'espèce de maxime ou d'aphorisme en manière hippocratique : « Le sang de la saignée est indigeste ? » Ces paroles font allusion à une singulière habitude des Arabes. Dans leurs voyages à travers le désert, et aussi dans les stations ou camps des tribus, parfois on taillait à la cuisse d'un chameau une petite tranche de viande qu'ensuite on mettait toute saignante sur une braise à feu vif. On laissait cuire et on se régalait de cette grillade. Mais plus souvent on saignait le chameau à la veine interne de la cuisse, ou à une veine du cou ; on recueillait le sang dans un vase ; on arrêtait la saignée ; puis on faisait cuire le sang, ou seul, ou avec du lait, et on se régalait, hommes et femmes. N'est-ce pas l'analogue de cela que Virgile dit du Scythe, cet autre Arabe des déserts de neige, des déserts du Nord ?

Et lac concretum cum sanguine potat equino.

L'Arabe aussi saignait son cheval pour se préparer un mets dans les voyages. Il allumait des débris d'herbes sèches et surtout des crottins laissés sur les traces des caravanes ou des coureurs de maraudes, de razias, et il cuisinait.

Les dames anazides dont nous parlions tout à l'heure, voulaient aussi se préparer un plat ou une écuellée de sang

Digitized by Google

de chameau. Nobles dames affriandées d'aussi simples ragoûts, elles festoyaient à bon marché. *Dapes inemptæ*. Je doute que s'il n'eut eu que de pareilles délicatesses culinaires, Catulle eut dit à son cher Fabullus en l'invitant à dîner :

Cœnabis bene, mi Fabulle, apud me...
Quod tu quum olfacies, Deos rogabis
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

## XVII

**Influence des femmes dans les guerres, la paix. — Le poète Zohaïr ; sa famille poète. — L'oncle Bouchâmah. — Zohaïr répudie sa femme, puis la regrette. — Le mauvais œil. — Hâreth ou Hârith demande une fille de Aûs ; Bohaïçah lui est donnée. Consommation du mariage différée en vue d'une pacification dans une guerre. — « Broyer le parfum de Manchim. »**

Poursuivons nos courses, nos expéditions historiques, à travers les Bédouins de l'Arabie ancienne, à la recherche des femmes dont les traditions ont conservé les noms, les faits et les gestes, les traits intellectuels et sur lesquelles ont été recueillis et transmis des détails de circonstances qu'elles ont sû, par la puissance de leur sexe et par leur adresse fine et résolue, dominer, ou conduire, même dans les questions en quelque sorte politiques d'alors, par exemple dans le rétablissement de la paix entre des tribus ennemies.

Une guerre, appelée la guerre de Dâhis, dura quarante ans, comme celle de Baçoûs ; elle eut pour cause une course de chevaux ; et le nom de Dâhis est le nom d'un des coursiers qui parurent alors sur le turf arabe. Les chevaux coururent en toute liberté ; des gens apostés arrêtèrent Dâhis qui allait être vainqueur ; de là, une querelle ; ensuite, la guerre. Les deux tribus belligérantes étaient puissantes ; c'étaient les Absides ou Béni Abs, et les Zoubiânides ou Béni Zoubiân.

Digitized by Google

L'adresse et l'intelligence d'une jeune fille amenèrent une médiation qui termina cette lutte. C'est à l'éloge des médiateurs que fut composée la kacîdeh ou moallakah de Zohaîr fils d'Abou Solma; elle a soixante-quatre vers et est au nombre des sept Poèmes dorés. Zohaîr était octogénaire ou à peu près, quand il la composa; il le dit dans un vers de ce poème :

« Moi, je suis fatigué de la vie. Certes, il y a lieu d'être las de l'existence à quatre-vingts années. »

Zohaîr était presque centenaire quand il rencontra Mahomet (vers l'an 627 de J. C.). Mahomet apercevant Zohaîr s'écria : « Mon Dieu, préserve-moi du démon qui inspire cet homme! » Mahomet avait les poètes païens en horreur; il n'a d'ailleurs jamais senti la mesure d'un vers. Aussi, le Koran a son vingt-sixième chapitre qui flagelle les poètes... Zohaîr mourut peu de temps après qu'il eut vu le Prophète.

Tous les écrivains arabes considèrent et apprécient Imrou-l-Kaîs fils de Hodjr, Zohaîr fils d'Abou Salma, et le Nâbirah le Zoubiânide, comme les trois coryphées de la poésie antéislamique de l'Arabie. Je ne serais pas entièrement du même avis; et certes, Amr fils de Koulthoûm, dont nous aurons occasion de parler, et Chanfara, et d'autres encore, me semblent siéger au moins au milieu d'eux. Ce qui caractérise Zohaîr et le place dans le premier rang des poètes, disent les savants des belles époques de la littérature, même depuis l'islamisme, c'est qu'il a le vers toujours plein et nourri, riche de sens et avare de mots, magnifique et noble dans la louange, abondant en maximes et sentences.

Aucun poète ancien ne fit plus de vers que Zohaîr. Sa famille était une famille de poètes ; aucune autre n'en eut un aussi grand nombre, et Zohaîr s'en glorifiait. Son père était poète; son grand-oncle maternel était poète; sa sœur Solma était poète ; ses deux fils Kab et Bodjaîr étaient poètes ; son petit-fils Midrab fils de Kab était poète ; sa petite-fille, la

Digitized by Google

célèbre Khansâ, était poète ; Khansâ qui, dans une kacideh où elle déplore la mort de Zohaîr, a dit :

« Rien, rien ne sert contre la mort, ni amulette attachée à la tête, ni grain de poterie verte suspendu au cou ! (1) »

Bouchâmah, l'oncle maternel d'Abou Solma, était très fier de sa poésie et de ses talents poétiques. Bouchâmah était infirme, impotent, et n'avait pas d'enfants. Zohaîr se fixa auprès de lui et ne le quittait presque jamais. Bouchâmah était très riche ; il s'était établi chez les Ratafânides ou Béni Ratafân, parmi lesquels il avait plusieurs oncles maternels. Il était l'homme de conseil par excellence. Les Ratafânides n'entreprenaient aucune expédition sans le consulter d'abord, et ils se conformaient toujours à ses paroles. Au retour de l'expédition, on lui assignait une part de butin égale à celle des plus hauts personnages. Aussi, avait-il acquis des richesses considérables ; il était devenu l'homme le plus en relief et le plus heureux de la tribu.

Lorsqu'il se vit près de mourir, il partagea sa fortune aux gens de sa famille et à ses cousins de la tribu. Zohaîr, il avait déjà produit comme poète, dit alors à Bouchâmah : « Cher oncle, ne me donneras-tu donc pas une part dans ce que tu as ? — Par Dieu ! cher enfant de ma sœur, je t'ai laissé quelque chose de meilleur et de plus noble que des richesses. — Et quoi donc ? — Mon talent poétique ; voilà ce que tu hérites de moi. — De la poésie ! Mais j'ai déjà fourni des échantillons de mes vers. — Où t'imagines-tu donc que tu as acquis ce talent ? Est-ce que par hasard tu croirais l'avoir apporté de ta tribu, de chez les Béni Mouzaïnah ? Tous les Arabes savent parfaitement que la belle poésie, la poésie aux grâces limpides, est un apanage de notre tribu, des Ratafânides, et,

(1) Encore à présent, les Arabes se suspendent à la tête, ou au cou, des périaptes de toute nature.

Digitized by Google

parmi eux tous, mon apanage particulier. C'est de moi, c'est en entendant mes vers, que tu as aspiré, reçu ce talent glorieux. » Zohaîr garda prudemment le silence... Bouchâmah assigna néanmoins une part dans son héritage à son neveu.

Zohaîr se maria en premier lieu avec une appelée Oumm Aûfa. Il en eut plusieurs enfants, mais tous moururent jeunes. Il prit une seconde femme dont il eut d'abord deux fils, Kab et Bodjaîr. Oumm Aûfa devint jalouse; elle tourmenta Zohaîr, qui finit par la répudier. Il l'aimait ; il se repentit de l'avoir éloignée, et il exprima ses regrets dans ces vers :

« Certes, les tourments et les peines changent l'homme ; et longue union engendre l'indifférence.

« Mais moi, j'ai souffert du départ d'Oumm Aûfa ; elle, elle n'y a pas songé.

« Maintenant que te voilà partie, ne vas pas dire à nos parents : « J'étais trop humiliée avec lui ! » Non, tu ne l'as pas été.

« J'ai été malheureux dans les fils que tu m'as donnés. (Ils sont tous morts.) Mais, toi, tu as eu les plaisirs et les riches parures. »

Zohaîr avait perdu son fils Sâlem par un coup de *mauvais œil*; et ce fut une femme qui, par une exclamation précipitée produisit ce malheur. La croyance aux effets désastreux des compliments subits existe toujours; et, en Égypte par exemple, il faut bien se garder de dire un mot de félicitation, d'admiration à un enfant, ou à propos d'un cheval, ou de quoi que ce soit; il en résultera du mal, si vous ne mettez une parole pieuse comme préface à votre compliment.

Or donc, on fit présent un jour à Zohaîr de deux beaux manteaux fins ou *bourd* de l'Yémen. Sâlem les endosse tous les deux, monte à cheval et sort du camp de la tribu. Arrivant à une eau qne l'on appelait eau de Noutâah, il passe près d'une femme qui, toute émerveillée, s'écrie en le regardant :

Digitized by Google

« Jamais, en vérité, je n'ai vu pareil assemblage, un homme, deux manteaux et un cheval. » Elle n'avait pas fini de parler que le cheval trébuche et s'abat ; le cavalier se brise la tête, le cheval se casse le cou, et les deux manteaux se déchirent. Zohaîr laissa s'exprimer sa tristesse et ses regrets dans ces vers:

« Elle voyait, cette femme, elle voyait en moi un homme qui avait la vie des heureux; les peines d'ici-bas oubliaient de le toucher.

« Auprès de lui, dans son bonheur, s'embellissait la jeunesse de ses fils; ses années se succédaient dans le calme et le bien-être.

« Tous ses jours, dès l'aurore, se remplissaient de joie; il contemplait autour de lui sa félicité; ah! que cette félicité n'a-t-elle duré toujours!

« Mon fils!... J'ai des jours qu'il ne lui a pas été donné de vivre. (Je lui survis.) « Mais, me dis-je, apprends; sache te consoler; toi, tu as la sagesse. »

« O femme sinistre! Un jour, je l'espère, tu auras aussi, toi, une désolation comme celle que m'a laissée Sâlem à Noutâah. »

L'œuvre capitale de Zohaîr est sa moallakah. Le but du poète est de faire l'éloge de Harim fils de Sinân et celui de Hârith ou Hâreth fils de Aûf, qui s'interposèrent comme pacificateurs entre les Absides et les Zoubiânides, et payèrent de leurs propres biens les expiations ou prix du sang. Mais comment dans cette guerre acharnée la médiation fut-elle provoquée et acceptée? Une femme, dis-je, amena le dénouement de cette longue péripétie.

Le récit présente trois jeunes filles. Les deux premières refusent, pour le moment, le mari qui se présente. Pour s'excuser, les deux belles Bédouines se donnent des défauts et des travers. Jamais fille ou femme ne manque de raisons pour éviter, ou éluder, ou éloigner ce qui ne lui plaît pas; elle se

Digitized by Google

dira même laide, détestable, s'il le faut. Les femmes sont bien fines, certes! et l'homme, quel qu'il soit, qui pense manœuvrer une affaire quelle qu'elle soit, mais dans laquelle une femme se met en travers, ou qu'elle veut mener à telle solution que lui ne veut pas, perd son temps, et sera toujours conduit, reconduit et éconduit. Voici notre chronique arabe.

Hârith fils de Aûf était de grande et noble famille. Un jour, il demandait à Khâridjah fils de Sinân : « Crois-tu qu'il y eût quelqu'un qui me refusât sa fille, si je la demandais en mariage ? — Oui, certainement. — Et qui donc est-il, celui-là ? — Celui-là, c'est Aûs fils de Hârithah le Tayïde. — Je veux voir cela, reprend Hârith. Partons à l'instant même, dit-il à son serviteur, ce même Khâridjah ; viens avec moi. » Le serviteur obéit. Tous les deux se mettent en route, et se dirigent vers la tribu de Aûs. Ils le trouvent près de sa demeure. Aûs apercevant le fils de Aûf, s'écrie : « Sois le bienvenu, Hârith. — Je viens, dit celui-ci sans autre préliminaire, je viens te demander une de tes filles. — Tu n'y es pas, mon cher ; cela ne se peut pas. » Et de suite Hârith étonné tourne bride et part sans articuler un mot de plus.

Aûs, tout irrité de tant de brusquerie et de sans-façon, rentre chez lui et va trouver sa femme. Elle était d'origine abside. « Quel est donc, dit-elle à son mari, cet homme qui t'a salué, qui s'est arrêté devant toi, avec lequel tu es à peine resté un moment, et auquel tu as à peine parlé? — C'est un des plus nobles personnages des Arabes, c'est Hârith fils de Aûf, de la tribu des Béni Mourrah. — Pourquoi ne l'as-tu pas prié de descendre chez nous? — Il s'est comporté avec moi de la manière la plus indécente. — Comment cela? — Il est venu, sans procédés de précautions, me demander une de mes filles ! — Mais, au bout du compte, veux-tu les marier, tes filles ? — Sans doute. — Et si tu ne les accordes pas aux plus nobles personnages des Arabes, à qui les

Digitized by Google

donneras-tu ? — C'est comme cela ! — Mon ami, répare de suite la faute que tu viens de commettre.— Mais,... le moyen? — Va vite me rejoindre cet homme-là, et ramène-le. — Comment arranger cela, après la réponse si rude avec laquelle je l'ai accueilli ? — Eh bien, tu lui diras, par exemple : « Tu m'as abordé dans un moment où j'étais de mauvaise humeur à propos d'une affaire, et tu ne m'as pas demandé d'abord pourquoi j'étais si préoccupé. J'avais dans la tête la réponse que je t'ai donnée si impoliment, si étourdiment. Retourne avec moi, tu trouveras chez moi ce que tu désires ; tout ira à tes souhaits. » Aûs sortit à la hâte et prit la trace des deux voyageurs. Ils n'étaient qu'à peu de distance encore. « Par hasard, dit le récit de Khâridjah, qui plus tard raconta l'aventure à partir de ce point, par hasard je tourne la tête, et j'aperçois Aûs. Je préviens Hârith, qui dans son dépit n'avait pas encore articulé un seul mot. « Voici Aûs, dis-je alors ; il vient à nous. — Que nous importe ? me réplique Hârith ; qu'avons-nous à faire de Aûs ? Marchons, marchons ; continuons notre route. » Aûs voyant que nous ne nous arrêtions pas, se prend à crier : « Hâri ! Hâri (1) ! un instant seulement ; arrête un seul instant. » Nous nous arrêtons. Il nous adresse ses excuses, les paroles qui lui avaient été insinuées... Et il retourna content et joyeux. Nous l'accompagnâmes.

Aûs rentre aussitôt auprès de sa femme. « Appelle-moi de suite, lui dit-il, ta fille aînée. » La fille arrive. « Mon enfant, lui dit Aûs, cet homme qui vient chez nous est Hârith fils de Aûf, un des plus nobles personnages des Arabes ; il me demande une de vous ; et j'ai pensé à te le faire épouser. Cela te convient-il ? Qu'as-tu à répondre ? — Ne me marie pas avec lui. — Pourquoi ? — D'abord, je ne suis pas belle ; et puis j'ai le caractère un peu raboteux, la langue un peu effilée. De plus, je ne suis pas de sa parenté ; il n'aura donc pas

(1) Abréviation du nom, comme forme de politesse et de bienveillance, etc.

Digitized by Google

pour moi les égards, la douceur qu'on a pour une parente. Enfin il ne demeure pas dans le voisinage de notre tribu ; il ne sera pas pour moi, comme s'il habitait plus près de nous. Outre cela, il n'aura pas vis-à-vis de toi cette sorte de respect et de pudeur qui serait, à mon endroit, une garantie de bienveillance; car je ne saurais assurer qu'il ne m'arrivera pas de rien faire qui lui puisse déplaire; par suite, il me répudierait ; tout viendrait ainsi à mon désavantage. — Très bien, mon enfant ; que Dieu te donne ses bénédictions ! Va, rentre chez ta mère. Envoie-moi ta sœur. » Il voulait dire : « Ta sœur, après toi. »

La seconde fille de Aûs se présente à lui et il lui fait la même allocution qu'à l'aînée. La réponse fut dans le même sens; ainsi : « Je suis brusque, cassante, dit la jeune fille. Je n'ai, dans les mains, d'habileté à rien faire ; je n'entends rien aux choses du ménage, aux soins des troupeaux, à la direction d'une famille. Par conséquent, je ne puis nullement répondre que cet homme ne soit bientôt mécontent de moi, ne me répudie ; et, tu le sais, ce serait trop d'humiliation pour moi. Hârith, n'est pas, non plus, de notre parenté, et dès-lors il ferait moins attention à moi. De plus, il habite loin de notre tribu, et pour cette raison il ne serait pas retenu, dans sa conduite envers moi, par le respect, par une sorte de crainte, comme s'il était plus près de toi. — C'est bien, ma fille ; que Dieu te donne sa bénédiction ! Va, retourne près de ta mère. Envoie-moi ta sœur Bohaïçah. »

Bohaïçah était la plus jeune des trois sœurs. Elle arrive ; Aûs lui adresse tout d'abord les mêmes paroles qu'aux deux autres. « Comme il te plaira mon père, dit Bohaïçah. — J'ai fait la même proposition à tes sœurs ; elles ont refusé ; il est inutile de te conter les raisons qu'elles m'ont alléguées. — Moi, continua Bohaïçah, j'ai de la beauté, j'espère ; j'ai de l'adresse et de l'habileté dans les mains ; j'ai de la flexibilité

Digitized by Google

et de la douceur dans le caractère, et, je crois, une certaine portée d'intelligence et de pénétration. Avec tout cela, du relief dans ma naissance. Si Hârith me répudie, que Dieu ne lui accorde jamais ni bien, ni postérité! — Que le ciel te bénisse, ma fille! » répartit Aûs.

Puis il vint nous trouver : « Mon cher Hâri, dit-il, je te donne en mariage ma fille Bohaïçah, la plus jeune de mes filles. — J'accepte, » répondit Hârith.

Du jour même, la mère disposa tout pour sa fille, pour la parer, et ordonna de dresser une tente spéciale à Hârith. Il s'installa dans cette tente. On prépara, on orna la fiancée; et on la conduisit à son mari. Quand elle fut introduite auprès de lui, il l'accueillit avec grâce, demeura quelques instants à s'entretenir avec elle, se laissant aller à son amour... Mais il sort de la tente; il vient à moi. « Eh bien! lui dis-je, as-tu consommé ton mariage? — Non, par Dieu! non. — Pourquoi? — Lorsque je me suis approché de ma belle fiancée, lorsque je lui tendais mes deux mains : « Arrête, me dit-elle d'une voix intimidée. Quoi! sitôt! Et quand nous sommes si près de ma mère, de mes sœurs! Pas encore! Pas encore! Non; je désire différer encore. « J'ai dû céder à ces scrupules, à cette délicatesse. »

A l'instant même Hârith ordonna le départ. Dès que tout fut prêt, nous nous mîmes en route, emmenant la jeune épouse. Nous voyageâmes, voyageâmes assez long voyage, tant qu'il plut à Dieu.

Dans le trajet, mon maître me dit : « Passe en avant, à distance. » J'avançai; je m'éloignai. Lui, il prit sur le côté de la route et s'écarta avec sa dame. Mais en un rien de temps il me rejoignit. « Eh bien! dis-je, as-tu consommé le mariage? — Non! certes, non. — Et pour quel motif? — Quoi! m'a-t-elle dit d'une voix respectueuse mais embellie d'une gracieuse fierté, quoi! comme une esclave! C'est agir,

Digitized by Google

mon ami, comme avec une esclave que t'auraient livrée des marchands, ou avec une captive, une femme prise en guerre. Oh! non, non; il faut que tu aies immolé les chameaux pour la fête nuptiale, que tu aies égorgé les moutons, que tu invites les Arabes au festin, que tu aies fait tout ce qui se doit faire pour une femme comme moi. » Je me sentis ému; « Certes, me dis-je aussitôt, à la bonne heure! Voilà de la dignité, de la noblesse d'âme, de l'intelligence; en vérité, elle serait digne cette femme d'être au nombre des Mères heureuses. » Nous poursuivîmes notre chemin. Nous arrivâmes enfin à notre tribu.

Le jour même, Hârith choisit des chameaux, des moutons, disposa tout pour un grand festin. Puis il entra auprès de sa femme... Peu après il sortit; il vint à moi. « Eh bien! Maintenant, lui dis-je, ton mariage est-il consommé? — Point encore. — Pourquoi donc? — Je suis entré dans la tente; mais lorsque je tendais la main à ma belle Bohaïçah et que je lui répétais en même temps : « J'ai préparé les chameaux que l'on doit immoler, les moutons, tout ce que tu désires, » elle tenait son regard ému, sérieux, fixé sur moi. Puis : « Tu m'as dit que tu as l'âme noble et élevée; je n'en vois pas bien les preuves. — Comment! — Ah! tu songes uniquement aux plaisirs du mariage, quand des Arabes s'égorgent entre eux, dans cette horrible guerre des Absides et des Zoubiânides! — Eh bien, que puis-je faire? — Ecoute-moi; voici ce que tu dois faire. Va te présenter à ces tribus ennemies; rétablis la paix entre elles; accomplis cette œuvre d'un homme de cœur, d'un homme généreux. Après cela, reviens trouver ta femme, reviens. Va! les plaisirs que tu désires ne sauraient t'échapper. » A de semblables paroles : « Dieu! me suis-je écrié, voilà une âme grande, voilà une généreuse intelligence; voilà parler! » Et aussitôt Hârith me dit : « Partons, partons de suite. »

Digitized by Google

Sur l'heure même nous quittâmes notre tribu ; nous fîmes bon pas. Nous arrivons aux tribus ennemies. Nous les parcourons, nous allons de l'une à l'autre ; nous les décidons à conclure la paix. La paix fut acceptée, à condition que l'on dresserait le compte de tous ceux qui avaient été tués dans chacun des deux partis ; et que l'expiation ou prix du sang pour l'excédant en nombre des morts de telle des deux tribus serait payée par qui de droit (c'est-à-dire par celle des deux tribus qui aurait eu le moins de victimes de la guerre). Nous nous chargeâmes, nous, de payer les *dyah* ou expiations compensatoires pour le sang versé et non vengé. La valeur de ces dyah s'éleva à trois mille chameaux, livrables en trois ans. Ainsi nous mîmes fin à cette guerre qui depuis quarante ans tenait en échec deux puissantes tribus. Nous partîmes au milieu des actions de grâces et des bénédictions de tous. »

Ici se termine la narration du serviteur Khâridjah. Le chroniqueur qui la reproduit continue ainsi qu'il suit :

Les trois mille chameaux furent garantis et ensuite furent livrés par Hârith et par Harim fils de Sinân. Après la réconciliation agréée et sanctionnée, Hârith revint à sa tribu. La fête nuptiale fut célébrée. Hârith fut reçu avec bonheur par Bohaïçah : « Oui, mon ami, s'écria-t-elle, oui, maintenant je suis toute à toi. » Le mariage fut consommé. Bohaïçah vécut heureuse ; elle eut une nombreuse famille, des garçons et des filles.

La pacification qui remit en bonne intelligence les Absides et les Zoubiânides, grâce au dévouement et à la générosité de Hârith et de Harim, mérita à ces deux nobles Arabes l'admiration et le respect de l'Arabie. C'est à propos de ce grand fait que Zohaîr, comme nous l'avons déjà indiqué, composa sa moallakah. Les cinq vers que voici en sont extraits et passèrent, comme cantilène, dans les chants publics.

Digitized by Google

« Est-ce donc là la trace de la demeure de Oumm Aûfa, restes muets gisant à travers les pierres de Darradj et de Moutethellim !

« Là, l'antilope et la blanche gazelle se promènent en troupes, et leurs faons légers y bondissent alentour.

« Je retrouve ces lieux si chers, après vingt ans qu'ils sont abandonnés ; avec peine je les ai reconnus, après longues incertitudes.

« Mais une fois que je les eus reconnus, je dis à cette place désolée : « Salut ! ô séjour de ma bien-aimée, que ton jour soit béni ! »

» L'orgueilleux qui, lorsqu'on lui présente le talon des lances, refuse la paix (1), fléchira devant leurs pointes de fer.

» Qui a peur de la mort, la mort le trouvera, eût-il une échelle à se hisser jusqu'aux cieux. »

On cite souvent de la moallakah de Zohaîr les trois vers que voici :

« Vous avez (vous, Hârith et Harim) réconcilié les Absides et les Zoubiânides qui s'entre-déchiraient, qui avaient broyé le parfum de Manchim.

« Puis, un matin, leur sont venus, comme rachats, les chameaux à l'oreille fendue, ce signe de noble race, richesse que vous avait laissée l'héritage de vos pères.

« Elle fut distribuée cette richesse, au nom de deux hommes généreux, simples garants, qui de tout le sang répandu n'en avaient pas versé ce qu'en prend une ventouse. »

Broyer les parfums de Manchim, est une expression proverbiale. Manchim était une femme ayant des aromates, était

(1) Lorsque deux troupes de cavaliers se rencontraient, on envoyait un ou plusieurs hommes en reconnaissance. A la question faite, si l'on tournait en avant le talon de la lance, cela signifiait que l'on n'était pas en guerre, ou que l'on proposait la paix.



Digitized by Google

même, dit-on, parfumeuse. Plusieurs individus lui volèrent de ses parfums et les broyèrent pour se les partager. Mais au moment du partage, les larrons se querellèrent. De là une guerre dans laquelle ils furent tous tués.

La fin de la guerre de Dâhis fut un résultat des plus importants. Mais la circonstance remarquable du dénouement est que ce fut par l'inspiration d'une femme que Hârith et avec lui Harim consacrèrent trois mille chameaux pour acheter la paix entre deux tribus étrangères à l'un et à l'autre.

## XVIII

**Importance de la femme chez les nations anciennes, même d'après les Arabes. — Quelques mots sur Zabbâ ou Zénobie. — Histoire de la reine Kaïdafâ ; Alexandre en Égypte.**

Les Arabes, même encore longtemps après l'islamisme, non plus ceux d'à-présent, ont reconnu la puissance de la femme dans le monde entier ; et ce qu'ils ont écrit de l'histoire des autres nations, a ses physionomies de femmes qui ont dominé ou illustré telles époques ou par la force, ou par la sagacité, toujours au moins par l'adresse, quelquefois par l'importance de leur vie providentielle à propos de grands événements. Ainsi, ils ont leur Bilkîs, la reine de Saba ; ils ont leur étonnante Zabbâ, qui doit être la Zénobie de nos histoires, mais dont ils placent le trône et le siége de l'empire vers l'Euphrate, Zabbâ qui détestait les hommes, qui feignit d'accepter le mariage avec un roi arabe appelé Djezymah, qui, sous prétexte de noces, attira chez elle et dans son palais le roi tout heureux de sa conquête, enfin qui fit passer cet époux dans l'appartement nuptial, et là, plus que décolletée, riant de sa

Digitized by Google

victime déçue et prise au piége, lui étala par terre une grande pièce de cuir, l'y fit asseoir, servit au malheureux roi, selon ce qu'il demandait, du vin à boire, afin que l'ivresse ne lui permît pas de sentir le *goût de la mort*. Et Zabbâ, tout simplement, ordonna que l'on ouvrît les quatre veines à Djezymah. Bien d'autres noms de femmes étrangères et extraordinaires apparaissent dans les compilations arabes. Voici une de ces héroïnes, une que probablement l'on ne connaît pas beaucoup, même chez la plupart des plus dévorants lecteurs. Il est vrai qu'elle n'est guère en relief que dans des livres arabes, et les lecteurs véritables de livres arabes sont d'une rareté de cygne noir, même parmi les gens dont le devoir serait d'en lire, et d'en lire beaucoup : *Rara avis... nigro que simillima cycno.* La dame ou l'héroïne dont il s'agit, a une petite légende dans une histoire de l'Égypte faite en vue de donner l'histoire du sultan Roûrî. Le texte arabe raconte ainsi :

Lorsqu'Alexandre vint pour bâtir son Alexandrie en Egypte, le pays riverain, lequel d'ailleurs disparut envahi par la mer, était sous l'autorité d'une femme nommée Kaïdafâ, femme belliqueuse, une enchanteresse, exercée à toutes ruses et malices. Elle avait réduit au silence les rois voisins ; nul n'osait et ne pouvait plus s'élever contre cette puissance audacieuse. Kaïdafâ, d'origine grecque, était fille de Marsoûs ; elle adorait le soleil.

Lorsqu'elle entendit parler d'Alexandre, des armées de ce conquérant, lorsqu'elle apprit que le monde entier s'était abaissé devant lui, qu'il était devenu l'unique souverain de son temps, que rois et héros s'humiliaient à ses pieds, elle tira l'horoscope et elle reconnut qu'infailliblement il allait venir porter la guerre en Egypte, qu'infailliblement il mettrait le pied sur cette terre.

Kaïdafâ envoya des espions à la découverte. Ils pénétrèrent sans peine dans le camp ennemi. Ils virent Alexandre, l'exa-

Digitized by Google

minèrent attentivement ; puis ils firent son portrait sur bois, mais si bien que c'était Alexandre vivant. Ce portrait fut apporté à Kaïdafâ. A peine l'eut-elle regardé qu'elle jugea qu'Alexandre, par quelque ruse, essayerait de la surprendre. Elle fit alors placer le portrait au-dessus de la porte de la ville, et là, aposta des gardes choisis dans l'armée. La consigne expresse, rigoureuse, fut de ne laisser entrer qui que ce pût être dans l'intérieur de la ville sans qu'il eut été soumis à l'observation et à l'inspection des gardes du portrait. Kaïdafâ avait ajouté : « Quiconque, sous quelque affublement que ce soit, vous paraîtra ressembler à ce portrait, amenez-le moi, qu'il soit ce qu'il voudra. »

Tel fut le moyen de prudence et de précaution qu'imagina Kaïdafâ.

Alexandre avait entendu parler de cette femme, de l'intelligence, du savoir, de la puissance qu'elle avait. Il s'ingénia, se creusa l'esprit, afin de trouver un expédient qui lui permît d'entrer incognito sur les terres de Kaïdafâ, de la voir, de connaître les dispositions des choses et du pays. Ensuite il combinerait une expédition armée contre elle. Il se décida de partir sous le costume de derviche ou religieux mendiant, et il se mit ainsi à la suite d'une caravane.

Quand on arriva à la porte de la ville, les gardes qui y étaient apostés dirent aux voyageurs : « La reine nous a défendu de laisser entrer qui que ce fût sans être examiné et inspecté. » On dut se soumettre à cette exigence. Tous, l'un après l'autre, furent passés en revue. On en vint à Alexandre. On l'examina ; et de suite on le saisit et on le conduisit en présence de Kaïdafâ. La reine le fixa un moment, et : « Qui es-tu ? lui dit-elle. — Je suis un voyageur ; j'emploie ma vie à courir le monde. — N'est-ce pas toi Alexandre ? — Eh ! qui suis-je pour me dire Alexandre ? je suis un pauvre hère, un derviche, moi ; et Alexandre a conquis la terre depuis

Digitized by Google

l'Orient à l'Occident. » Il voulait par ces dernières paroles inspirer un sentiment de crainte à Kaïdafâ: « Certes, les rois aussi savent mentir ! reprit-elle. Tiens, te voilà. » Et elle découvrit le portrait. Alexandre se reconnut, reconnut ses traits, ses ornements royaux. Il demeura stupéfait, confondu; il comprit qu'il avait réellement affaire avec une femme rompue à toutes les malices et à tous les stratagèmes. Il avoua qu'il était Alexandre. « Je savais, continua-t-elle, que tu avais résolu de t'introduire dans mon pays, de voir ce qu'il est, qui je suis, et de revenir en armes contre moi. J'ai donc mis à ta piste mes espions; ils m'ont exécuté ton portrait que voilà et que je gardais ici. C'est ainsi que j'ai combiné et mené mon affaire. Toi, tu as appris quelque peu, mais le beaucoup te manque. Aujourd'hui, il te faut voir ce que tu veux, déterminer ton choix, résoudre ta conduite. — Eh bien, je me résous et m'arrête à ceci : Jurons par serment et promettons-nous par les plus inviolables promesses, que nous ne nous ferons point la guerre, tant que je vivrai et que tu vivras. »

Kaïdafâ accepta l'engagement. Ensuite elle laissa Alexandre libre de repartir, mais après l'avoir obligé de renouveler la foi jurée. Il partit.

Plus tard, il imagina de détacher un immense quartier de montagne qui roula derrière la ville de Kaïdafâ, refoula les flots de la mer sur les terres environnantes, lesquelles alors furent entièrement submergées. La ville fut aussi envahie par les eaux. Ce ne fut qu'à grand'peine que Kaïdafâ parvint à s'échapper. Elle gagna les sommets des hauteurs ; elle se construisit un château fort sur la crête d'un des rochers les plus élevés; et sur le fronton de sa nouvelle demeure, cette reine déchue fit tracer ces paroles : « Qui lâche l'ennemi qu'il a sous la main, trouvera ce qu'a trouvé Kaïdafâ. »

Dieu a voulu qu'aussi la ville que bâtit Alexandre fut envahie et ruinée par les eaux de la mer. Aujourd'hui, on ren-

Digitized by Google

contre encore des restes de cette cité, que l'on appelle l'ancienne Alexandrie. La seconde Alexandrie, qui fut également détruite, avait été bâtie par la mère d'Alexandre. Il y fut enterré, dit-on, mais on ignore le lieu de son tombeau, tant se sont amoncelées et succédées de ruines. Gloire à Dieu, qui ne change et ne cesse jamais ! Seul, il survit à la destruction de ses créatures.

Les Arabes ont touché aux histoires de tous les pays les plus voisins d'eux, aussi à plusieurs histoires de l'antiquité, surtout aux légendes bibliques ; presque toutes ces légendes ils les ont connues. Mais à chaque fois qu'ils rencontrent le nom d'une femme qui a marqué et laissé ses vestiges dans le monde par quelques faits et gestes importants, par les événements de sa vie, soit puissance, soit merveilles, soit douleurs, ce nom ils le confisquent, le livrent à leur imagination, et autour des principaux points historiques consacrés par les annales les plus acceptées, ils dressent en récits ce qui devait, selon eux, accompagner l'existence ou la mort de l'héroïne dont ils se sont emparés. Sur aucun nom, d'ailleurs, ils ne sont embarrassés ni gênés pour construire ou détailler des péripéties, des événements, des admirations, des émotions. Nous verrons comment, par exemple, ils racontent la mort de Marie mère de Jésus.

## XIX

Le séducteur puni. — Amr Zou-l-Kelb et Oumm Djoulaihah. — Eloge d'amour. — Éloge par une sœur.

Mais rentrons en Arabie.....

Voici venir un poète, coureur intrépide, qui allant trouver sa chère maitresse est tué, comme Cacus, dans un antre,

Digitized by Google

mais non pas en faisant force à la lutte. C'est contre le séducteur que la tribu de la belle se prit de colère; c'est lui que l'on jura de tuer, non la femme. Dans ce vieux temps-là, on comprenait que le plus coupable était le plus fort, était l'homme; que rarement la femme non corrompue attaque et se pose en séductrice, et que, comme dit le mot arabe, l'assiégé est toujours vaincu. La vengeance se guidait sur la réalité morale et la plus générale du fait. La femme, comme ayant une nature plus faible, plus impressionnable, était moins coupable.

Amr Zou-l-Kelb, ou Amr au chien, était poète et de la tribu des Hozalides ou Béni Hozaïl. En partant pour une razia, il emmena avec lui un chien afin de chasser en route. Les compagnons d'Amr, dans cette expédition l'appelèrent : « Eh! l'homme au chien! » et de là le surnom qui est resté à Amr.

Amr, dans la tribu des Fahmides ou Béni Fahm, s'énamoura d'une femme appelée Oumm Djoulaïhah; il s'accrocha à elle, en devint éperdu, et elle aussi devint éperdument amoureuse de son poète. La chose s'ébruita. La famille d'Oumm Djoulaïhah jeta les hauts cris, éclata en invectives contre les deux amants, et jura d'avoir le sang du séducteur. Une année après, Amr vint furtivement retrouver sa bien-aimée. On fut informé de la présence de notre poète dans la tribu. Il s'échappa au moment où on s'y attendait le moins; les parents de la belle se mirent à la piste de l'audacieux. Il fuyait à toute vitesse; on le poursuivit tout le jour, jusqu'à nuit close. On ne put l'atteindre. Il continua sa course; l'obscurité était profonde, et le ciel sans étoile.

Il tenait bon; il continua sa course longtemps. Tout à coup un vent violent s'élève, s'irrite, tempête, roule des tourbillons de poussière et de sable. Amr aperçoit au loin sur la droite, la flamme d'un feu. Dans les nuits sombres on allumait souvent des feux dans certaines directions connues des tribus,

Digitized by Google

pour servir de phares aux caravanes, aux voyageurs dans les espaces du désert. Mais le feu que découvrit notre fuyard était dans une direction menteuse, c'était une trahison, un piége.

Amr en voyant la flamme, s'écrie : « Je me suis trompé, j'ai fait fausse route. Ce feu-là doit être sur le vrai chemin à suivre. » Cependant Amr hésite ; il doute un moment. Puis il se décide et se dirige du côté du feu ; il y arrive. Le jour allait bientôt poindre. L'homme qui avait allumé ce feu était là tout seul. « Qui es-tu ? dit Amr à cet homme. — Je suis de la tribu des Adwân. — Quel est le nom de cet endroit-ci, de cette montagne ? — Le *Sedd*, ou l'impasse. » De ces réponses, car le mot *adwân* signifie aussi ennemi, et le mot *sedd*, embarras, lieu qu'on ne peut passer ou dont on ne sortira pas, Amr augura malheur et comprit qu'il était perdu, qu'il avait donné dans un piége, que ses ennemis n'étaient pas loin, qu'il n'avait plus moyen de les éviter. « Pourquoi, continua-t-il, as-tu allumé ce feu-là ? Tu n'as rien à faire cuire ; et tu ne te chauffes pas. Tu ne l'as allumé, drôle que tu es, que par intention du mal, que pour attirer Amr, ce pauvre Amr, à sa dernière heure. Mais peu importe ! voyons ! as-tu quelque chose à me donner à manger ? — Oui. » Et il lui présenta quelques dattes qu'il avait à la main. « Voilà, dit Amr, des dattes que suivront les larmes des femmes de cœur ; j'en suis sûr, ces femmes pleureront ma perte. Maintenant donne-moi à boire. — Quoi ? du lait mêlé d'eau ? — Non ; je veux de l'eau pure. Aussi bien voilà la nuit qui finit, et au jour, je serai tué. » Puis il s'éloigne, il va s'adosser contre le rocher, et presque aussitôt il aperçoit les hommes qui s'étaient mis à sa poursuite ; ils avaient suivi sa trace lorsqu'il fut induit en erreur et qu'il se détourna de son chemin. Ces hommes avaient tenu exactement sa piste, et l'avaient ainsi retrouvé.

Amr entra dans la caverne qu'avait ce rocher. Les Fahmides

Digitized by Google

arrivèrent triomphants et virent que le fuyard s'était retranché dans la caverne. « Allons! Amr, crièrent-ils, sors de là. — Qu'est-ce que vous voulez? répondit-il. — Allons! sors. — Ah! et en quelle intention croyez-vous donc que je suis entré ici? C'est peut-être pour me rendre! — Voyons! pas tant de paroles. Sors de là. Répète-nous, si cela te plaît, ton vers :

« Que d'endroits périlleux où j'ai été à l'étreinte, comme entre les deux orteils est prise la courroie des sandales (et dont je me suis retiré). »

Mais dépêche-toi de sortir. — Me voici dans cette position que vous dites; j'y suis encore cette fois. » Un Fahmide se détache des autres et s'avance plus près de Zou-l-Kelb. Amr lui décoche une flèche et le tue raide. « Tu l'as tué, gredin, crient les autres, tu l'as tué!—Certainement je l'ai tué. Et j'ai encore ici avec moi quatre flèches, pointues, aiguës, comme de vraies canines d'Oumm Djoulaïhah (1). Vous n'arriverez à moi que lorsque chacune de mes quatre flèches aura tué son homme.» A cette observation résolument articulée, les Fahmides dirent à Abou Nedjâd, un esclave qu'ils avaient avec eux : « Abou Nedjâd, entre, va nous saisir ce vaurien, et tu auras ta liberté.» L'esclave se dispose à entrer. « Abou Nedjâd, lui crie Amr, dis-moi à quoi te servira d'être libre quand je t'aurai tué? » L'esclave recule au plus vite.

Les Fahmides ne savaient quel parti prendre. Enfin ils s'avisent; ils se décident à monter, une partie d'entre eux, sur le rocher. Ils se mettent à le fouiller par en haut, et finissent par le percer jusqu'à la caverne. De l'ouverture qu'ils ont pratiquée, ils accablent Zou-l-Kelb de leurs flèches et le tuent. Ils le dépouillèrent, puis s'en retournèrent à la tribu. Oumm Djoulaïhah était dans les transes; elle avait les yeux

(1) Ici l'ironie joue sur le nom de la maîtresse d'Amr, lequel nom signifie aussi *bouc*. On veut dire : comme de vraies dents canines de bouc.

Digitized by Google

fixés sur le chemin, sur l'espace. Les Fahmides arrivent, la remarquent, vont à elle : « Eh bien ! Oumm Djoulaïhah, lui dirent-ils, que crois-tu que nous ayons fait ? — Ce que vous avez fait, vantards que vous êtes ! Vous l'avez poursuivi à outrance, vous l'avez trouvé en défense, vous effrayant de sa vengeance, et vous le direz tombé sous votre vaillance (1). — Oui, certes oui, nous l'avons tué. —Vous ne m'en avez pas l'air : et puis, l'eussiez-vous tué, après tout ! cela empêche-t-il que tant de fois il ait eu à son gré les charmes de vos femmes, que tant de fois il vous a tourmentés, harcelés comme on harcèle avec le bâton les lézards dans leurs trous des déserts, comme on les tue, que tant de fois il vous a tués dans ses chasses vives et incessantes ? » A ces paroles, ils jettent à la belle les vêtements de son poète ; elle les saisit avec empressement, les flaire, puis souriant d'un sourire de douleur, elle s'écrie : « Oh, oui ! parfums délicieux ! Vêtements de Amr ! Au moins vous ne lui avez pas trouvé la ceinture dont parmi vous les imbéciles, toujours épais, se serrent et se dissimulent la masse ventrue. Amr était si bien fait ! Vous ne lui avez pas trouvé un corps laidement velu et non épilé ; Amr était si propre, si coquet ! Il était si beau ! Vous ne l'avez pas trouvé efflanqué, décharné, sec, car Amr était fort, était robuste, avait la chair pleine et nerveuse. » On ne répondit pas à Oumm Djoulaïhah.

La sœur de Amr Zou-l-Kelb, Raytah, fit l'éloge funèbre de son frère dans les vers que voici :

« Hélas ! tout homme est donc un jouet livré au caprice du temps ! Oh oui ! qui lutte contre la destinée est toujours vaincu.

« Vous tous qui tant de fois avez échappé aux dan-

(1) Dans le texte arabe, cette réponse est en assonnances, comme je la traduis. Ce genre de prose rimée et qu'on pourrait presque appeler prose poétique, est très fréquent en arabe.

Digitized by Google

gers, un jour la route au malheur s'ouvrira large devant vous.

« Va annoncer la nouvelle aux Hozalides et à quiconque là leur pourra redire de ma part, car les paroles de la foule sont menteuses,

« Annonce à tous que Amr Zou-l-Kelb, issu d'un noble sang, gît dans la vallée de Chiriân, et que happant son cadavre, les loups hurlent ;

« Amr ! ses coups fendaient de larges blessures d'où le sang noir jaillissait en masses bondissantes.

« Amr ! il abattait partout ses ennemis, et les laissait les doigts livides, souillés des sales rejets des entrailles.

« Et les vautours le suivaient contents et joyeux (sachant qu'il leur fournissait de si bonnes pâtures), et marchant, l'aile demi-pendante, au pas de jeunes filles qui se balancent dans les flots de leurs longs vêtements.

« Amr ! mais cent fois il conduisit devant lui, malgré elles, les filles déjà mûries par l'âge, nobles vierges captives qui exhalaient leurs parfums même par leurs larges manches. »

Par les termes descriptifs de ce dernier vers, la jeune fille poète veut qualifier des prisonnières de familles riches et nobles ; elle veut dire par les mots « mûries par l'âge » chez leurs parents, qu'en raison de cet âge elles étaient plus rebelles au vainqueur ; la jeune fille est moins résolue, moins expérimentée, moins capable de prévoir et de craindre les conséquences de la captivité pour elle.

Digitized by Google

## XX

Caractère de la poésie des femmes. — Vers de la mère et de la sœur du brigand Taabbata Charran. — Vers récités par une fille pâtre, à propos d'un orage. — Les femmes ne savent plus de vers. — Quelques remarques sur la langue arabe.

On aura sans doute remarqué déjà le caractère de la poésie des femmes parmi les Arabes. Elle a, comme partout, un ton d'affection bienveillante et généreuse ; ses paroles expriment l'émotion du cœur ; et quand elle s'épanche en descriptions, c'est pour prolonger plus abondamment ses soupirs et ses regrets, ses douleurs et ses plaintes. Les larmes de la femme coulent toujours plus longtemps que celles de l'homme ; chez elle l'éloquence de l'âme est plus riche et plus pénétrante que chez l'homme. Rien ne sèche plus vite qu'une larme, dit Quintilien, *nil citiùs lacrymâ arescit* ; mais certainement l'application de cette sentence est plus particulière à l'homme ; il n'a pas assez de cœur pour aussi bien pleurer et plaindre que la femme.

Ce n'est pas seulement chez les femmes arabes des familles les plus considérées ou les plus considérables, que cette faculté et cette sensibilité poétiques savaient se produire. Les femmes des familles les plus déshéritées des biens matériels de la vie, les plus humbles devant les reliefs nobiliaires, avaient aussi le don des vers. Ainsi, après la mort d'un des plus infatigables ribauds de l'Arabie, poète et coureur, qui, bien différent des êtres débiles, n'avait jamais besoin de boire aux heures de la plus grande chaleur, d'un gueux dans la misère la plus déguenillée, la plus nue, la plus dépourvue, d'un vrai bagaude arabe qui fut traqué et tué comme

Digitized by Google

une bête fauve, comme un loup en rage, la sœur et la mère de ce brigand, Taäbbata Charran (1), ont aussi exprimé leurs regrets en quelques rimes. Taäbbata Charran est un sobriquet signifiant « qui a porté le malheur sous le bras; » le vrai nom est Thâbit. Lorsqu'il fut tué, on l'abandonna sur la place. Les hyènes, les lions, les vautours, les oiseaux de proie qui goûtèrent de son cadavre crevèrent tous. Les restes furent jetés dans la caverne de Roukmân... Voici les deux vers de la mère de Thâbit :

« Hélas! où est mon fils! enfant du jour, enfant de la nuit! (Le jour, la nuit, toujours en courses!) Il ignorait les faiblesses de la peur; il ne buvait jamais, pas même une goutte d'eau, au milieu de la journée.

« Il vengea ses amis à Karn et à la vallée du carnage. Je lui avais permis, cette nuit-là où il succomba, de traîner le pan libre de son vêtement (c'est-à-dire de partir). »

Les trois vers suivants sont de Raytah, sœur de Taäbbata Charran :

» Gloire au héros que vous avez jeté à Roukmân! Gloire à Thâbit le fils de Djâbir fils de Sofiân!

« Douleur affreuse pour la mère de ce héros généreux, abandonné à Roukmân, de Thâbit le fils de Djâbir fils de Sofiân!

« Il terrassait les plus braves; il versait de larges coupes à ses convives; il était inébranlable aux combats; par son courage il protégeait ses frères dans le danger. »

Raytah répétait aussi les vers suivants que Mourrah avait donnés à la mémoire de Thâbit. Car, quelle femme, quelle fille, quelle jeune fille, dans cette péninsule aux mers de sables, aux cyclades de populations scénites n'avait dans sa mémoire les souvenirs et récits poétiques de sa tribu? Quel Bédouin ou quelle Bédouine ne répétait pas les rimes qui

(1) Prononcez l'*n* finale, comme si elle était suivie d'un *e* muet.

Digitized by Google

louaient sa famille surtout ? et quel enfant ne les savait pas par cœur ?

« L'audace et la fermeté d'âme se sont enveloppées dans le vêtement qui enveloppe le mort jeté à la caverne de Roukmân.

« O Thâbit, tu n'as pas même eu une grossière étoffe pour linceul de ta gloire ! tu n'as même pas un simple tissu pour suaire !

« Les nuits, à l'heure où les serpents rentrent la tête dans leurs trous, les jours, à travers les vallées dont tant de fois tu as rougi de sang les détours,

« Toujours, tu as réussi, toujours tu as vaincu tes ennemis, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis ta première course jusqu'au moment où tomba celui que tu immolas en mourant. »

Tout le monde, pour ainsi dire, ou au moins, dans chaque famille, plusieurs savaient des vers, même des vers étrangers aux intérêts, ou aux affections, ou aux vanités des parents, de la tribu, des vers de simples descriptions, de réflexions didactiques même, des rimes pour des rimes, l'art pour l'art. Témoin le trait de la rustique gardeuse de chameaux, bergère de troupeaux, avec son cousin ; mais là, les bergères n'étaient pas enrubannées à la tête et à la houlette comme les bergères du Linon, comme les Estelle et les Némorin.

Or donc, une bergère bédouine était avec un sien cousin, aveugle, âgé, à faire paître dans une vallée leur troupeau commun. Et tout par un coup, le bonhomme se prend à dire en flairant l'air : « Ma fille, je trouve qu'il y a un souffle de zéphir qui approche; lève la tête et regarde un peu. — Il me semble qu'il a l'air de conduire (tout doucement au pâtis) des chèvres malades (tant il est faible). — C'est bien ; reste encore à ce pâturage ; mais sois attentive. » Quelques instants après : « Ma fille, reprend-il, je trouve qu'il y a un souffle de

Digitized by Google

zéphir qui approche ; lève la tête, regarde un peu. — Il me semble qu'il est comme des mules rousses qui ont leurs couvertures sur le dos (car il commence à devenir plus fort). — Reste encore à ce pâturage, mais sois attentive. » Après un silence assez long, le vieux recommence : « Ma fille, je trouve que le souffle de zéphir approche toujours ; regarde donc. — Il me semble qu'il va comme le ventre roux-blanchâtre d'un âne blanc-rougeâtre (qui arriverait en courant (1) ; il prend de la violence). — Reste encore ici, mais sois attentive. » Quelques instants après : « Ma fille, reprend encore l'aveugle, je trouve que voilà un tout autre souffle de vent qui approche; qu'en dis-tu ? — Il me semble qu'il est comme a décrit le poète :

« Il pousse un nuage qui effleure à peu près la face du sol ; un homme debout le toucherait presque et le repousserait de la main ;

« Nuage qui de son haut sommet jusqu'à sa base semble une grande tunique grise, largement étalée, un immense flambeau assombri.

« Être sous la masse ou en être loin, est tout un ; c'est tout un de chercher un abri, ou de rester en plaine libre (car ce nuage va verser la pluie par torrents). — « Cherche, cherche vite un abri, dit l'aveugle ; puisses-tu n'avoir plus de père ! » Le brave homme n'avait pas fini de parler, que le ciel se fondit en eau, et les inonda. Ils reçurent l'orage tout entier.

Je pourrais citer bien d'autres femmes qui, au moment de l'à-propos, avaient toujours à donner quelques vers. Maintenant cela ne se rencontre plus ; c'est mort depuis des siècles. Dans tout ce qui existe de femmes musulmanes sur la terre, je défie aujourd'hui, et depuis des centaines d'années on aurait pu poser le même défi, de trouver une seule femme qui

(1) L'âne sauvage est roux-fauve, avec le ventre plus pâle.

Digitized by Google

sache quatre vers arabes autres que des vers de chansons populaires, amoureuses et rocailleuses. Il y a vingt ans, on m'a nommé au Kaire jusqu'à trois femmes qui savaient lire et écrire; c'était inoui. Il est vrai que pendant la gentilité de l'Arabie, elles ne savaient non plus ni lire ni écrire; mais les hommes ne savaient pas plus que les femmes; on ne lisait pas, par une bonne raison, c'est qu'il n'y avait pas de livres; on n'écrivait pas, par une autre excellente raison, c'est que personne ne savait lire. Mais cette Arabie ancienne était comme une vaste école d'enseignement mutuel, école de pratique littéraire, sans papier, ni calam, ni encre. L'inspiration et le goût naturel faisaient les frais de tout; et, avec ces simples incitations, par pur entraînement des Arabes, s'est formée cette langue qui a laissé, surtout depuis l'Islamisme, tant de volumes curieux et bizarres. Et elle se forma toute seule, d'elle-même, sans avoir rien eu à imiter, sans avoir de Grecs ou de Latins pour modèles. Toute seule, sans écoles, sans prédication, presque sans religion, même sans académies, elle a créé une littérature d'une physionomie vive et brillante; elle s'est dotée d'une individualité tranchée qui a transmis sa vie, ses sucs, ses allures à d'autres langues; elle a conquis une autorité et un caractère qui commandent l'admiration.

Dans tous les genres littéraires excepté l'épopée et les compositions scéniques, elle a eu ses productions. Toutefois, le genre didactique est posthume, c'est-à-dire né après la mort de la vieille Arabie, depuis l'islamisme. Dans le cadre poétique, il y a eu de tous temps les poètes amoureux, anacréontiques, si je puis employer ici ce mot; seulement il ne s'est pas trouvé de Gentil-Bernard, ni d'Ovide, qui ait réduit l'amour en art. L'art d'aimer! réduire l'amour en art! singulière plaisanterie! à moins que l'on ne veuille entendre par là, non pas l'amour, mais les amours dont il faut faire le

Digitized by Google

siége, ou acheter la forteresse. Les femmes de ces amours-là, veulent toujours se faire prendre, mais elles sont difficiles à garder.

## XXI

**Poètes érotiques. — Aûs fils de Hadjar, et Halimah. — Khozaïmah et Fâtimah; meurtre; émigration. — Industrie féminine portée en Mésopotamie. — Zarkâ fille de Zohaïr. — Les devineresses.**

En fait de poètes érotiques, l'Arabie a eu les siens. Ainsi, il y a le poète Aûs fils de Hadjar, c'est-à-dire fils de la Pierre. On connaît très peu de ses vers; mais ses rimes n'avaient jamais d'autre but, d'autre inspiration, d'autre joie que l'amour, les femmes, les bonnes fortunes.

Aûs, dit la tradition, était le beau poète de l'amour, le galant poète toujours en conquête, le poète passionné pour les femmes. Parti, un soir, en voyage, il arrive sur le territoire des Béni Açad ibn Chardj, avant l'endroit appelé Nâzirah. Il allait, il avançait dans l'obscurité de la nuit. Tout-à-coup sa chamelle s'effraie, bondit, se dérobe, et le jette à terre. Il eut les cuisses meurtries, toutes contuses; il ne put bouger de place, et passa ainsi le reste de la nuit, gisant, souffrant, jusqu'à ce qu'au matin les filles de la tribu vinrent dans la plaine recueillir des kamiât (1) et d'autres plantes, car on était au printemps. Les filles aperçoivent la chamelle du poète; elle s'agitait, se démenait sur un espace très; restreint dans le bond prolongé qu'elle avait fait de côté, sa longe s'était accrochée à un arbre. Elles aperçoivent ensuite le pauvre voyageur étendu par terre; elles eurent peur; elles s'enfuirent. Aûs appela une d'elles. Elle s'arrêta; elle s'approcha.

(1) Sorte de truffes inodores que l'on trouve aussi en Syrie.



Digitized by Google

« Qui es-tu? dit le poète. — Je suis Halîmah fille de Fadâlah. » C'était la plus jeune de la petite troupe. Aûs donne une *pierre* à la jeune fille. « Tiens, lui dit-il, prends cela; porte-le à ton père et dis lui : « Cela te salue. » Va, ma fille, va vite. » Halîmah part, se presse; elle conte l'affaire à son père. « Ma chère enfant, répond Fadâlah, tu m'apportes là de quoi avoir ou long et magnifique éloge, ou longue et rude satire. » Et de suite, il transporte ses tentes, ses gens, sa famille, tout ce qu'il possède, arrive à Aûs, et lui dresse, sur lui, une tente à l'endroit même où il se trouve et où il est tombé. Puis Fadâlah ajoute: « Fils de Hadjar, reste là tranquille; demeure là jusqu'à ce que tu sois guéri. » Halîmah soigna Aûs, attentive à tout ce qu'il lui fallait, jusqu'à ce qu'il fût rétabli, et qu'il pût marcher seul sans l'appui de la jeune fille. Aûs a laissé le souvenir de sa chute dans ces vers :

« Je fus abattu net, pendant la nuit, au milieu de la plaine, dans le désert qui va des Béni Chardj à Nazîrah.

« Toutes les nuits du monde vinrent s'entasser dans la nuit que je passai là (tant elle fut longue); elle ne finissait pas; elle me semblait sans matin qui dût la suivre.

« Je souffrais de ma jambe meurtrie; et l'autre jambe sa sœur, pour s'être heurtée sur elle, était aussi malade. »

Puis en souvenir de reconnaissance, il dit pour Halîmah :

« Je le jure par votre vie! Halîmah ne se fatigua point de mon long séjour chez son père, là, où j'étais cloué et comme tenu à l'ancre.

« Oh! non. Elle me soignait de ses deux mains, de tout son cœur, et les visiteurs des tribus venaient me visiter chez les Béni Chardj.

« Cette affluence ne la détourna pas un moment de ses attentions; ses sollicitudes si prévenantes étaient pour moi seul; j'avais tout à souhait.

Digitized by Google

« Fille excellente! je te vanterai à toute louange; va, Dieu te payera le bien que tu m'as fait. Tu as voulu qu'à ta bonté fut donnée large récompense d'éloges. »

Un autre poète, du groupe des poètes de l'amour, était moins simple dans ses procédés. C'était l'amoureux aux aventures audacieuses, aux prouesses de jour et de nuit. Il vivait au milieu du deuxième siècle de notre ère et s'appelait Khozaïmah fils de Nâhd. La tradition raconte ceci :

Khozaïmah, poète des temps de la gentilité arabe et dont les vers sont presque tous perdus, était le poète aux bonnes fortunes, aux intrigues amoureuses ; à toutes les femmes son cœur courait. Il s'enamoura d'un vif amour pour Fâtimah fille de Yazkour fils d'Anazah. Khozaïmah la demanda en mariage ; le père la lui refusa, et le poète disait ces vers :

« Toutes les fois que je vois les gémeaux à la suite des pleïades dans le ciel, mon amour pour Fâtimah me remplit de mille pensées.

« Les soucis et les chagrins m'assiégent, et dans ma peine je jette au jour les secrets enfouis dans mon cœur.

« Quand partit la fille de Yazkour, elle me laissa les tourments qui depuis son départ sont à m'assaillir. »

Quelque temps après, Khozaïmah irrité se vengea. Il décida un jour Yazkour à aller recueillir avec lui du *karaz;* ce sont des feuilles d'acacia dont on tanne les cuirs. Une fois qu'ils furent en plaine, Khozaïmah conduisit Yazkour au loin, à un puits desséché où des abeilles avaient déposé leur miel. A l'invitation du poète, Yazkour descend dans le puits au moyen d'une corde que tenait Khozaïmah ; puis il prend le miel et crie à Khozaïmah de redescendre la corde. « Je ne la descends, répond le poète, que si tu m'accordes la main de ta fille. — Ce n'est pas ici que je puis conclure un mariage ; remonte-moi et nous traiterons. — C'est là où tu es qu'il faut que tu me donnes ta parole. » Yazkour ne voulut s'engager

Digitized by Google

à rien avant d'être hors du puits. Khozaïmah l'y laissa et retourna à la tribu. On le questionna. « Il m'a quitté, répondit-il, et j'ignore où il est. » — Yazkour mourut de faim; mais nul des siens ne sut alors ce qu'il était devenu; on ne put rien prouver à la charge de Khozaïmah, et par conséquent rien réclamer de lui comme réparation, soit talion, soit rachat du sang. Néanmoins les Kodâïdes, tribu de Khozaïmah, et les Nizârides ou Béni Nizâr, tribu de Yazkour, deux tribus sœurs, s'indisposèrent les uns contre les autres. Cet état d'hostilité incertaine dura longtemps; on n'avait rien découvert sur le sort de Yazkour; mais on discutait, on raisonnait, on interprétait. Enfin on entendit Khozaïmah fredonner ces vers de sa façon et où il rappelle sa passion puur Fâtimah :

« Jeune fille délicieuse! Il semble que sa bouche distille une salive si suave, que le zendjebîl, si on l'en humectait, deviendrait plus suave encore (1).

« Adorable fille! J'ai tué son père par excès d'amour pour elle, dût-elle ensuite repousser mes vœux, ou dût-elle les accueillir. (Mais j'étais fou d'amour.) »

Une fois que ces deux vers furent connus, le crime fut prouvé; les deux tribus entrèrent en conférence; la famille de Yazkour demanda le sang du meurtrier; les Kodâïdes refusèrent; l'effervescence s'accrût; on prit les armes; on se battit; on se pilla; et les deux tribus sœurs se séparèrent en ennemis acharnés. Les Kodâïdes se virent obligés de chercher d'autres asiles; ils se dispersèrent par fragments; les uns allèrent se fixer au Nord de Médine, d'autres jusque vers la Palestine méridionale et orientale; les Yazîdides ou enfants de Yâzid émigrèrent jusqu'à Abkar en Mésopotamie; les Taîm-el-Lât prirent à l'Est, et gagnèrent le Bahreïn. Les

(1) Le zendjebil est un arbre odorant des Indes; de ses fruits on fait des condiments, des conserves, etc.

Digitized by Google

femmes Yazidides se mirent à tisser la laine et à faire les tapis et les étoffes rayées qu'on appela tapis abkariens, et étofes yazidiennes pour manteaux. Ce devint une industrie féminine spéciale que ces femmes arabes importèrent et installèrent en Mésopotamie.

Les Taîm-el-Lât, arrivés dans le Bahreîn, Arabie orientale, s'arrêtèrent au canton de Hadjr, d'où ils expulsèrent les Nabatéens qui y étaient établis. Les Taîm-el-Lât avaient parmi eux une kâhinah ou devineresse, une sibylle; c'était Zarkâ fille de Zohaîr. Avant de chasser les Nabatéens, ils l'avaient consultée à propos de cet endroit qu'ils se choisissaient pour résidence. « Que penses-tu, dirent-ils à Zarkâ, de notre résolution? — Voyez ; palmes de dattiers et sécurité, dattes et bon lait, valent mieux, ici, que mépris et humiliation là-bas (dans le Tihâmah où vous étiez). » Et de suite elle ajouta ces deux vers :

« Dites adieu à votre Tihâmah, non pas un adieu de bonne intelligence et d'amitié, mais un adieu de rupture, de reproche (de nous avoir obligés à nous éloigner).

« Pays de Hadjr, n'aie pas en mauvais accueil des étrangers expatriés ; eh ! tu ne saurais dédommager les exilés du Tihâmah (nous qui perdons notre patrie) ! »

— Que faire? Parle, Zarkâ ; que pressens-tu? — Demeurer ; agenouiller les chameaux ; tant qu'enfants vous naîtront, tant que petits de ces enfants s'uniront ; jusqu'à ce que vienne un corbeau au mantelet gris (1), à voix sourde et rauque, aux joues chauves, lequel aura deux anneaux d'or aux pattes, lequel, là où il arrivera volant, allumera l'incendie (la guerre, le malheur) ; il croassera sourd, en allongeant et balançant le cou ; il se perchera sur le plus haut dattier ; puis il partira à travers demeures et chemins. Alors dirigez-vous

(1) C'est la corneille mantelée, ou corbeau à dos gris. Elle est en grand nombre en Egypte.

Digitized by Google

à sa suite; et vite, à Hirah! à Hirah! » (Allez alors chercher un nouveau séjour sur les terres où sera le royaume de Hirah, vers l'Euphrate.)

Deux ans après, apparut un corbeau ayant aux pattes deux anneaux d'or. Les gens de la tribu étaient assemblés. Il s'abattit sur un dattier qui se trouvait près du chemin; il poussa quelques croassements, puis s'envola. On se rappela alors la prédiction de Zarkâ. L'émigration fut résolue. On partit; et peu après fut fondée la ville de Hirah qui devint ensuite la capitale du petit royaume de ce nom.

Voilà donc une ville fondée, des tribus secondaires dispersées au loin, une révolution entre des peuplades nées d'un même père, issues d'une même souche, par suite d'une simple amourette. Il est vrai que, pour avoir la fille, tuer le père était un moyen un peu brutal; mais il y a treize siècles et demi que cela se passait, et ces procédés autocratiques pour obtenir une femme, ces sortes de péripéties par la mort et par le sang, n'étaient pas choses rares. Je suis fâché que l'histoire ne dise pas si le poète sacripant eut sa belle Fâtimah; mais j'en suis presque assuré.

Une autre physionomie, celle de Zarkâ, annonce encore une position particulière de la femme chez les Arabes anciens. C'est là, comme ailleurs, la sibylle, la sorcière, la devineresse. Et en Arabie il y en avait toujours; les devins ou soi-disant tels, y furent moins nombreux. A Paris, il n'y a pas si longtemps, que l'on avait Mlle Lenormant; aujourd'hui on a les magnétiseurs et leurs voyantes, nouveau genre de mariage métaphysique et physique. Là-bas, en Arabie, beaucoup de femmes ont laissé souvenir d'elles, comme ayant eu la prescience de faits d'avenir qui, prévus d'après les prédictions données, ont sauvé parfois des populations entières, des tribus, des familles, des individus, des fortunes. L'exclamation finale de Zarkâ me rappelle le dernier hémistiche du

Digitized by Google

*Régulus* d'Arnault, qui, autant qu'il m'en souvient, avait de beaux vers ; tel :

Un grand homme appartient à l'univers entier ;

et Régulus, retournant à ses ennemis, criait avec la voix et le geste de Talma cet hémistiche final : « A Carthage ! à Carthage ! » et la toile tombait...

C'est une devineresse, une sibylle arabe, qui prédit la destruction des fameuses digues de Mâreb, la capitale du royaume de Sabâ ; qui avertit les peuples de s'enfuir ; et de là, les énormes émigrations qui allèrent remplir le Hédjâz et porter leurs hordes jusqu'en Mésopotamie, jusque sur l'Euphrate et le Tigre. C'est le déluge arabe, pour ainsi dire, qui chasse le Midi vers le Nord ; c'est le grand torrent d'Arim que consacrent quelques mots du Koran sans en rien expliquer. Une vieille devineresse encore apprit à Abd el-Mouttaleb comment il devait racheter la vie de son fils Abd Allah, qui plus tard devint le père de Mahomet ; sans cette femme donc, l'islamisme ne fût peut-être pas né ; Abd Allah eût été égorgé par son père en satisfaction d'un vœu. A cette époque les sacrifices humains étaient encore une œuvre pie.

## XXII

**Coutume d'enterrer ou d'abandonner vivantes les filles à leur naissance. — Laylah fille de Mouhalhil. — Zaid fils d'Amr et Sa'çaah combattirent cette coutume homicide. — Reproche de Mahomet à Kaïs.**

Trop souvent aussi les filles à leur naissance étaient enterrées vives, ou étaient portées et abandonnées dans le désert, lorsque le père qui s'attendait à avoir un fils, était trompé dans son espérance ; ou lorsque le père se voyait trop pauvre pour avoir un enfant inutile, une fille à nourrir ; ou

Digitized by Google

lorsque, par un sentiment de prudence prématurée, le père voulait éviter à toujours le malheur d'être un jour déshonoré dans le cas où sa fille serait prise et souillée par un ennemi. On félicitait l'homme dont la femme venait de donner le jour à un fils; mais l'homme qui apprenait que sa femme venait de mettre au monde une fille, prenait un air triste, se contractait la face. C'est au mont Abou-Doulâmah que les Koreïchides enterraient vives leurs filles qui venaient de naître. Un père faisait enterrer vive sa fille, par la seule raison encore qu'il ne voulait pas avoir de fille... Laylah fille de Mouhalhil frère de cet orgueilleux Kolaïb dont nous avons déjà parlé, fut condamnée par son père à mourir. « Tue cette fille, » dit Mouhalhil à la mère qui venait d'accoucher. Et la mère livra la pauvre enfant à une esclave pour que celle-ci la cachât. L'amour maternel éludait quelquefois les cruautés paternelles. En songe, Mouhalhil entendit une voix qui lui répétait que la jeune enfant serait mère d'hommes illustres. Il se réveille tout agité et crie à sa femme : « Où est ma fille ? — Je l'ai tuée. — Impossible ! par Dieu, c'est impossible ! — Eh bien, oui, elle est vivante. — Tant mieux ! nourris-la; élève-la avec soin. » L'enfant fut rendue à sa mère, et appelée Laylah... Laylah fut la mère du célèbre Amr fils de Koulthoûm, qui, avant l'âge de vingt ans, fut chef de sa tribu. Nous retrouverons bientôt cet Amr fils de Koulthoûm.

Peu de temps avant l'apparition de la foi et de la loi nouvelles, un Arabe de haute position et d'intelligence élevée, appelé Zaïd fils d'Amr, réprouvait et condamnait la malheureuse coutume d'enterrer vivantes les filles à leur naissance. Ce Zaïd fut comme le précurseur de Mahomet; et, nouveau Jean-Baptiste, il prêchait aux Arabes, dans les villes et dans le désert, l'horreur du mal. A la manière des sages antiques des autres nations, il voyagea pour acquérir la science, chercher la vérité. Il embrassa l'islamisme...

Digitized by Google

Un appelé Sa'çaah, un aïeul du poète Farazdak, rachetait de la mort des jeunes filles que leurs parents voulaient enterrer vives. Il donnait par tête, comme prix de rançon, deux chamelles de dix mois et un chameau. C'était un commencement de fortune pour de pauvres gens surtout. Cette générosité intelligente et cette humanité rédemptrice de Sa'çaah laissèrent à sa postérité un héritage d'honneur. Et Farazdak disputant de gloire et de mérites de famille avec un individu, en présence d'un kalife, proclama son premier et son plus noble titre d'illustration, par ces mots : « Je suis enfant de celui qui rappelait les morts à la vie. » Le rival du poète repoussa et nia le mérite de cette allégation ; mais le poète répartit : « Le Dieu très haut a dit dans son saint Livre (ou Koran, chap. V, vers, 35) : « Celui qui a rendu à la vie une seule créature humaine est comme s'il avait rendu à la vie tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. » Ainsi faisait Sa'çaah mon aïeul. »

L'islamisme a aboli, anéanti la coutume homicide de ces inhumations d'êtres vivants. Le Koran a dit (chap. XVI, vers. 60) : « Lorsqu'on annonçait à quelqu'un d'entre eux qu'il lui était né une fille, il prenait un visage sombre, rembruni par le dépit ; » et ailleurs (chap. VI, vers. 152) : « Ne tuez pas vos enfants, par crainte de la misère ; à eux et à vous aussi, nous vous donnerons ce qu'il vous faut. »

La parole directe de Mahomet condamna avec énergie ces abominations qui jusqu'à lui avaient été regardées comme des actes presque sans valeur morale, presque comme une affaire de rien, comme un moyen tout simple de débarrasser les familles, même les familles aisées, d'être gênants, de créatures superflues et venant, au jugement des maris, encombrer les tentes ou les maisons, et inquiéter, agacer cette espèce de susceptibilité qu'on appelle l'honneur d'un homme mari, cet honneur, valeur bizarre que la femme ou la fille seule peut adultérer, et que l'homme, c'est lui qui le dit, ne peut obs-

Digitized by Google

curcir ou flétrir par les mêmes actes ou incidents; ils restent toujours indifférents, du moins il le prétend, quant à la considération de la famille.

Un appelé Kaïs, converti à l'islamisme ainsi que sa tribu dont il était un des principaux chefs et personnages, entra un jour chez Mahomet et trouva le prophète tenant sur ses genoux une petite fille qu'il couvrait de baisers. « Qu'est-ce donc que cette brebis-là que tu flaires? demande Kaïs. — C'est mon enfant, répond Mahomet. — Par Dieu! j'en ai eu de ces petites filles comme cela, et beaucoup; je les ai toutes enterrées vivantes, sans en flairer une seule. — Malheureux! s'écrie Mahomet; il faut que Dieu ait privé ton cœur de tout sentiment d'humanité. Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver (1). »

## XXIII

### Principales modifications apportées au mariage de la femme, par l'islamisme.

La loi nouvelle a, d'ailleurs encore, régularisé la position matérielle et familiale de la femme; mais tout en lui accordant des droits sociaux plus étendus, plus généreux, plus rationnels, plus humains, il a exclu la femme du sanctuaire de l'intelligence; il a si bien clos et fermé le harem que les jouissances ou les récréations intellectuelles littéraires finirent par ne plus pouvoir y entrer. La femme ne fut bientôt plus, n'est plus qu'une stalactite vivante que gardent dans l'écrin appelé harem, des êtres qui n'ont plus de sexe, autre invention de l'homme. Ainsi, en quelque sorte émasculée, la vie des femmes

(1) *Essai sur l'Histoire des Arabes*, par Caussin de Perceval, vol. III, p. 336.

Digitized by Google

est sous la surveillance d'êtres annulés qui ont pour devoir social de les tenir à l'état d'annulation.

Il est vrai que depuis l'islamisme, la femme arabe est à l'abri du mariage temporaire, limité d'avance, par exemple à une durée de quelques heures, ou de quelques jours, ou de quelques mois; elle est à l'abri du mariage par compensation, c'est-à-dire du mariage consenti par une convention telle que celle-ci entre deux individus : « Je te donne en mariage ma sœur, ou ma fille, pour une dot de telle somme à ta charge, et je te donnerai, pour une semblable dot à ma charge, ma sœur, ou ma fille. » Toute convention qui ne laisse pas une valeur, ou un prix quelconque à la femme que l'on marie, est une condition forcée de nullité. La loi dit formellement que le mariage est l'analogue d'une vente; que par conséquent il faut l'assentiment des contractants et un prix d'achat; toujours le mari achète la jouissance de la femme; et le minimum du prix est le tiers d'un denier d'or, ce qui égale trois drachmes ou environ trois fois soixante centimes. Bien entendu, le point maximum est illimité, et jamais une femme, quelle qu'elle soit, ne se voudrait marier pour trente-six sous. Ce serait une longue et curieuse étude que celle du mariage légal musulman; ici, nous devons passer outre; je n'ai pas dû vouloir exposer la loi sur ce gros chapitre. Mais si à quelqu'un survient l'envie de savoir cette question du mariage musulman, avec tous ses accessoires et ses dépendances, il la trouvera *in-extenso* dans ma traduction de la jurisprudence musulmane. Que ce soit amusant au point de vue du récit, je n'en réponds pas ; un code n'est pas un roman; mais que ce soit instructif et curieux, je le garantis.

Digitized by Google

## XXIV

**Amants malheureux. — Mouteyémin ou martyrs de l'amour. — Abd Allah fils de Adjlân, et Hind. — Le poète Mourakkich l'ancien et Asmâ fille de Aûf. — Le poète Orwah, et Afrâ : histoire de leurs amours et du martyre d'Orwah.**

Quoique l'homme achète toujours ses femmes, cela ne veut pas dire cependant que les mariages aient toujours été faciles et presque à son gré. Il achète, il est vrai, chat en poche, puisque, régulièrement, il ne doit pas avoir aperçu la face de la femme qu'il demande. Mais souvent aussi la cupidité, et ce que l'on appelle la raison et la prudence des parents, sont un obstacle à la conclusion du mariage. Bien des amours, quand ils ont eu occasion de naître, ont été déroutés par les exigences des familles ; car ce ne sont pas les amants qui sont exigeants *su questo particolare* ; ils ne tiennent guère au mariage d'argent. Chez les Arabes, l'argent était représenté par des chameaux. Pour le cas de Orwah dont j'ai à parler, les rudesses de la mère de la jeune fille ont amené de funestes conséquences ; de là une des traditions et chroniques de ces amoureux que les Arabes appellent *mouteyémin*, victimés ou martyrisés par l'amour, martyrs de l'amour, parce que l'amour les a tués. Je n'ai pas rencontré, dans mes livres, de femmes arabes que l'amour ait tuées. Quand elles meurent, c'est après l'amant qui est mort pour elles. Avant l'islamisme il y eut de ces martyrs, poètes ; je veux en citer quelques exemples, celui d'Abd Allah fils de Adjlân qui vivait environ un demi-siècle avant Mahomet, celui de Mourakkich plus ancien d'un demi-siècle, celui de Orwah qui vit le derniers jours de la gentilité à l'agonie et aperçut les premiers jours de l'islamisme à sa naissance.

Digitized by Google

## ABD ALLAH FILS DE ADJLAN ET SA FEMME HIND.

### ARIETTE.

« Mes longues douleurs m'épuisent ; mais le bonheur me revient quand j'entends parler de Hind, ma jolie gazelle à la noble origine,

« Au beau visage blanc comme le pur croissant de la lune, beau comme la face de nos statues d'or. »

Ces vers d'Abd Allah, le fils d'Adjlân, passèrent parmi les chants publics, dans les premiers siècles de l'islamisme.

Abd Allah, dit l'Arâni, était d'une des plus riches et des plus illustres familles de la tribu yéménique des Nahdides ou Béni Nahd. Il avait épousé une jeune fille Nahdide appelée Hind. Il l'aimait éperduement et avait mis en elle tout le bonheur de sa vie.

Après sept ou huit ans de mariage, il n'en avait pas eu d'enfant. Un jour, Adjlân dit à Abd Allah: « Je n'ai que toi de fils, et toi tu es sans enfant. Hind est stérile; il faut la répudier, et épouser une autre femme. » Abd Allah ne voulut pas. Adjlân irrité jura de ne plus parler à son fils et de ne plus le voir. Cependant, quelque temps après, il en envoya demander des nouvelles. On trouva Abd Allah assis près de Hind. Il avait bu, il était enluminé d'ivresse. Adjlân lui fit dire de venir le voir, « N'y vas pas, dit Hind à Abd Allah ; ton père te prépare quelque piège; n'y vas pas. Il sait que tu es en ivresse, et son but est de t'amener à promettre par serment de me répudier. Reste ici ; dors un peu ; je t'en prie, ne vas pas chez ton père. » Abd Allah résiste ; il veut partir. Elle le retient par ses vêtements; lui, la repousse et la frappe légè-

Digitized by Google

rement de son cure-dent (1). Hind cède et laisse sortir son mari.

Abd Allah arrive chez son père. Il y rencontre nombre de jeunes Arabes et d'hommes d'un âge déjà mûr. Tous l'assiégent de leurs discours, blâment sa faiblesse, son peu de courage, traitent son amour de folie ; et l'on ne cesse de le harceler que quand il a prononcé la répudiation de Hind.

Le lendemain matin on le rappelle à sa parole. Hind avertie de tout ce qui s'était passé, se déroba aux regards de son époux et s'en retourna chez son père. Abd Allah, resté seul, était inconsolable.

Hind fut remariée ensuite dans la tribu des Amirides, qui était en hostilité avec les Béni Nahd. Ceux-ci marchèrent contre leurs ennemis qui, informés de leur approche, se mirent en mesure de leur tenir tête. On se battit ; les Amirides furent vaincus, déroutés, et laissèrent aux Nahdides un butin considérable. Au nombre de leurs morts furent plusieurs personnages de distinction ; un d'eux, appelé Moâwiah, succomba avec ses sept fils.

Les Amirides se disposèrent bientôt à se venger de leur défaite. Hind en informa les Nahdides. Voici comment. Elle proposa à un jeune Amiride, pauvre et orphelin, quinze chamelles, s'il voulait avertir les Nahdides qu'ils allaient être attaqués par les Béni Amir. Le jeune homme accepta. Hind le fait monter sur une des meilleures chamelles de son mari, et lui donne pour viatique des dattes sèches et un petit vase de lait. Le messager part, précipite sa marche ; mais bien avant qu'il arrivât, son lait était bu. Il atteint enfin la tribu. Presque tous les hommes en étaient absents ; ils étaient en maraude. Le courrier descend de sa monture. Il était tellement altéré qu'il lui fut impossible de répondre aux questions

(1) Le cure-dent était et est souvent encore une courte baguette de bois odorant, surtout d'arâk où *salvadora persica*, arrangée à une extrémité en forme de pinceau en tailladant le bois même.

Digitized by Google

qu'on lui adressa. Il indique par signes qu'il a la bouche desséchée. Alors un appelé Khidâch fait apporter du lait et du beurre ; on les mêle, on les chauffe ensemble et on en fait boire à l'étranger qui dit ensuite : « Hind m'envoie vous avertir de vous tenir sur vos gardes... » La tribu se rassemble ; on prend les armes. Les Amirides arrivent et trouvent les Béni Nabd à cheval. On se bat, les Amirides sont encore vaincus et défaits. C'est alors qu'Abd Allah fils de Adjlân dit ces vers :

« Mes yeux sont de plus en plus fatigués de larmes et épuisés. Quoi ! est-ce le souci qui m'accable, ou bien mes yeux sont-ils malades ?

« Eh ! n'est-ce donc pas la douleur de voir que la demeure de Hind est disparue, effacée comme les vieux livres yéméniques aux pages jadis émaillées de couleurs?

« En comtemplant tous les jours la place de cette demeure, je me rappelle ma chère Hind et ses belles compagnes, jeunes comme elle, à la vertu inattaquable, à la fierté noble et imposante.

« Celle qui pleure la perte de celui qu'elle a vivement aimé, qui, au souvenir de son ami, ne saurait interrompre ses soupirs,

« Non, celle-là ne verse pas de plus abondantes larmes que je n'en versai le jour où, dès l'aurore, le chameau de Hind l'emporta et la déroba à mes regards.

« Mais qui racontera à ma chère Hind comment nous avons traité les Amirides, après que nous fut arrivé l'envoyé qu'elle nous a expédié.

« Ils nous disaient ces Amirides, d'un ton d'ironie : « Nous aimons à venir vous voir, à venir saluer vos parages, à vous visiter en amis. »

« Et nous, nous leur dîmes : « Jamais ne fléchiront devant vous les fortes hampes de nos lances si souvent abreuvées dans le sang de nos ennemis. »

Digitized by Google

« Puis soudain, nos coursiers hennirent au milieu de nos adversaires, et nos sabres dégouttèrent de sang sous la forêt de leurs lances.

« Partout les chevaux gémissaient de souffrance sous les coups, et penchaient la tête sous les traits qui les accablaient.

« Les cavaliers ennemis tombèrent abattus sur la plaine d'Akrab, et les hyènes et les vautours les traînèrent au loin pour les dévorer.

« Toi, Abou l-Haddjâdj, annonce à tes Amirides mes paroles et nos menaces ; va, cherche les tous pour leur en donner nouvelle.

« C'est toi qui as empêché la paix, du jour que tu marchas contre nous ; c'est toi qui de tes deux mains ourdis cette trame d'injustice et de mal, et qui la paras de couleurs menteuses.

« Goûtez bien maintenant le fruit amer de cette haine qui vous poussa contre notre tribu, le jour où vous saviez qu'elle était sans défense. »

Cependant l'amour d'Abd Allah le consumait, l'épuisait. Ses vers rappelaient sans cesse son bonheur passé ; il disait :

« Allez à ma chère Hind, allez lui porter ma pensée. Hind est loin de moi ; mon âme est anéantie depuis le jour où mon amie a emporté sa tente.

« Hélas! qu'il y a longtemps que j'ai vu Hind faire ses pieuses stations autour de (la statue du dieu) Dawâr ! Que j'étais heureux de l'admirer dans la foule en prières !

« Tu brillais alors, ô ma bien-aimée, au milieu de tes rivales à la marche coquette, au pas fier et gracieux comme celui du katâ, et plus gracieux encore.

« Jour de fête, où dès l'aurore tes belles amies se broyant pour leur *miswaf* (1) de suaves parfums, avaient

(1) Le miswaf paraît être un petit vase où l'on mettait les odeurs et les parfums de toilette.

Digitized by Google

ajusté devant le miroir leur parure embaumée du musc le plus fin.

« Hind, par pudeur, en suivant la foule, me parlait du geste et du regard ; elle n'osait s'arrêter près de moi aux yeux de la tribu.

« Mais elle me dit : « Eloigne-toi, mon ami ; j'ai été frappée par un jaloux cruel ; il m'outragerait encore, s'il me voyait avec toi. »

Abd Allah passait ses jours dans la tristesse ; il soupirait, il appelait Hind. Il répétait ces deux vers qui sont devenus une cantilène publique :

« Mes longues douleurs m'épuisent. Mais le bonheur me revient quand j'entends parler de Hind, ma jolie gazelle à la noble origine,

« Au beau visage blanc comme le pur croissant de la lune, beau comme la face de nos statues d'or. »

Abd Allah, vaincu par son amour, résolut de braver tous les dangers pour aller retrouver sa bien-aimée. Sans rien dire à son père, il se met en route, arrive chez les Amirides. Il cherche la tente de Hind, il approche. Il voit Hind assise près de la flaque d'eau qui était devant la tente. A quelque distance de là, le mari abreuvait ses chameaux en éloignant les chameaux étrangers. Hind aperçoit Abd Allah ; celui-ci s'élance de sa chamelle... Ils courent dans les bras l'un de l'autre ; ils se pressent ; leurs larmes coulent ; leurs paroles brûlantes et en désordre se confondent ; leurs soupirs se mêlent ; ils sont ivres d'amour ; ils tombent et meurent ensemble. L'époux de Hind accourt... Ils avaient cessé de vivre.



Digitized by Google

## LE POÈTE MOURAKKICH L'ANCIEN.

### ARIETTE.

« Femmes ravissantes, de leur chevelure s'exhalait le musc le plus suave, leur face était un brillant disque d'or, les extrémités de leurs doigts avaient la couleur du henné.

« Voilà ! leurs demeures sont détruites, et les ruines n'en sont plus que comme des signes incertains d'ornements que le calam (à écrire) a tracés en parures sur le cuir.

« Non, je ne suis point de ceux qui, par nature, s'en vont divulgant les secrets des autres, et dévoilant ce qu'ils devraient cacher. »

Ces vers de Mourakkich l'ancien, étaient passés dans les chants publics.

Mourakkich l'ancien, était oncle de Mourakkich le jeune ; et tous deux étaient de la tribu des Béni Bekr. La tribu des Bekrides était, d'origine, sœur d'une autre tribu non moins puissante, celle des Tarlabides ou Béni Tarleb. Tous habitaient de préférence le Tihâmah. Une immense fraction de la tribu des Tarlabides émigra, alla planter ses tentes dans le désert à l'Est du littoral de la Syrie et embrassa le christianisme.

Les deux Mourakkich étaient des personnages les plus distingués, et leur courage, leur prudente habileté, leur infatigable acharnement contre les ennemis de leur tribu méritèrent à tous deux une haute considération. Nous avons parlé précédemment de Mourakkich le jeune. Voici la légende de Mourakkich l'ancien, telle que la raconte l'Arâni ; c'est un des petits drames touchants de notre répertoire légendaire.

Digitized by Google

Mourakkich, encore très jeune, s'éprit d'amour pour Asmâ fille de Aûf son oncle et un des plus valeureux cavaliers des Bekrîdes. Ce fut Aûf qui, par sa vigoureuse contenance, força ses contribules à vaincre les Tarlabides à la journée de Kidah.

Mourakkich demanda à son oncle de lui fiancer Asmâ. Mais Mourakkich était trop jeune, et surtout était trop pauvre. « Je te donnerai ma fille, répondit Aûf, quand tu auras mis à ton nom quelque éclat, quelque relief, et quand tu auras su t'acquérir une certaine aisance, une fortune convenable. » Il fallut céder. Notre jeune poète se rendit chez un roi d'une autre tribu, y resta assez longtemps, fit des vers à l'éloge du roi arabe et pour cela reçut de magnifiques présents.

Aûf, dans sa tribu, vivait pauvrement. Un Arabe des Mourâdides ou Béni Mourâd, tribu de l'Yémen, vint demander Asmâ en mariage et offrit en don nuptial un troupeau de cent chameaux. L'accord fut conclu, le mariage fut fait, et le Mourâdide s'en alla avec sa jeune épouse.

Assez longtemps après, Mourakkich revint. Ses frères furent informés de son retour prochain et convinrent de dire au poète qu'Asmâ n'existait plus. Ils égorgèrent un bélier, en mangèrent la chair, en enveloppèrent ensuite les os dans un suaire, les enterrèrent et dressèrent un tombeau par-dessus.

Mourakkich arrive. On lui dit qu'Asmâ a cessé de vivre; on lui en montre la tombe... Et le poète allait fréquentes fois pleurer sur les restes de son amante. Un jour qu'il était couché par terre, enveloppé tout entier dans son *taûb* ou grand manteau, les deux fils d'un de ses frères se mirent à jouer aux osselets (1), à quelques pas de lui. Ils se querellèrent, et l'un d'eux vint à dire : « Cet osselet est à moi; c'est celui que m'a donné mon père quand on a tué et enterré le bélier, et qu'on a dit à Mourakkich, en lui montrant le lieu où on

(1) Il paraît qu'à ce jeu on rangeait les osselets en ligne, et qu'on lançait un autre osselet ou une petite pierre, dans le but de rompre la ligne.

Digitized by Google

l'avait enfoui : « Voilà où est déposée Asmâ. » Notre poète était gravement malade. Mais dès qu'il entend les paroles de son neveu, il sort la tête et la dégage de son taûb, appelle l'enfant, le questionne, et apprend qu'Asmâ n'est pas morte, qu'elle est mariée à un Mourâdide.

Mourakkich rentre chez lui. Il fait venir sa servante ; elle était femme d'un Okalide ou Arabe des Béni Okail, qui était au service du poète. Mourakkich ordonne à cette femme d'appeler son mari et de lui faire seller aussitôt des chameaux, pour aller tous les trois ensemble à la recherche du Mourâdide... On part. La maladie du poète s'aggrave en route ; il ne peut bientôt plus supporter la marche du chameau. On descend ; on s'abrite dans une caverne à peu de distance de Nedjrân. Ils étaient alors sur le territoire des Béni Mourâd. Mourakkich semblait presque mourant. Il entend l'Okalide dire à sa femme : « Laisse-le là ; il va expirer. Ici, nous risquons de périr bientôt de faim et d'épuisement. Veux-tu me suivre ? si non, je t'abandonne, je pars. » Et la femme pleurait.

Mourakkich savait écrire ; il avait appris, ainsi que son frère Harmalah, d'un chrétien de la ville de Hîrah, auquel il avait été confié par son père. Mourakkich, après avoir entendu les paroles de son serviteur, tira à soi la selle de son chameau, et y traça, sur le dossier, les vers suivants :

« O mes deux compagnons, restez près de moi, ne vous hâtez pas de partir. Me quitter sitôt ! ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

« Bientôt la mort va me séparer de vous ; pourquoi vous presser ainsi avant qu'elle ne m'arrive ?

« Voyageurs étrangers, qui allez visiter la terre bénie de l'Aroûd (le territoire sacré de la Mekke et de Médine), portez à mes frères Anas et Harmalah ces paroles :

« Lait de Dieu pour vous et pour votre père ! Ne laissez pas impuni le lâche Okalide ; qu'il périsse !

Digitized by Google

« Ah! qui annoncera à ma tribu que Mourakkich fut pour ses deux serviteurs un importun fardeau,

« Et que loin des tentes des Doubeyïah (branche des Bekrides) ils ont abandonné son cadavre en pâture aux lions? »

L'Okalide part avec sa femme. Ils arrivent à la tribu du poète et disent à ses frères qu'il est mort. Mais Harmalah, en examinant la selle de Mourakkich, aperçoit les vers tracés sur le dossier. Il les lit; puis il appelle les deux serviteurs, les questionne, les menace et leur ordonne de lui déclarer la vérité. Ils racontent tout et indiquent l'endroit où ils ont laissé Mourakkich. Harmalah les fait mettre à mort. Ensuite il part à la recherche de son frère. Il arrive à la caverne; nulle trace de rien. Il va s'informer partout de ce qu'est devenu Mourakkich; il apprend que le poète était demeuré dans la caverne jusqu'à ce qu'un jour vinrent près de lui des troupeaux, puis un berger.

Et le berger avait dit au poète : « Qui es-tu? Que fais-tu là? — Je suis de la tribu des Béni Doubeyïah; et toi, qui es-tu? — Moi, je suis des Béni Mourâd. — Pour qui fais-tu paître ces troupeaux? — Pour Karn el-Razâl (corne de gazelle, c'est-à-dire Soleil levant.) » C'était le mari d'Asmâ. Mourakkich ajoute aussitôt : « Pourrais-tu voir Asmâ et lui parler? — Non; jamais je n'approche d'Asmâ. Mais, chaque soir, une esclave vient au troupeau; je lui trais une chèvre, et l'esclave emporte le lait à sa maîtresse. — Alors, prends cet anneau; tu le mettras ce soir dans le lait; si Asmâ voit l'anneau, elle le reconnaîtra. Rends-moi ce service, et je te donnerai une récompense comme jamais berger n'en aura eu. »

Au soir, l'esclave vient avec un vase. Le berger trait le lait et y dépose l'anneau. L'esclave s'en retourne... Elle présente le lait à Asmâ qui, selon son habitude, en laisse s'abaisser l'écume, et ensuite le boit. L'anneau vient toucher et s'ar-

Digitized by Google

rêter aux dents d'Asmâ. Elle le prend, l'examine à la lumière et le reconnaît. « D'où vient cet anneau ? dit-elle à l'esclave. — Je ne sais pas. » Asmâ envoie de suite appeler son mari qui était à une montagne des environs de Nedjrân. Karn el-Razâl arrive tout troublé. « Pourquoi m'as-tu fait appeler ? dit-il à Asmâ. — Fais venir à l'instant le berger qui garde tes troupeaux. » Quand il est venu : « Demande lui, dit Asmâ à son mari, comment il a eu l'anneau que voilà. » Karn el-Razâl sort, et il interroge le pâtre, qui lui dit : « Je l'ai eu d'un étranger que j'ai trouvé à la grotte de Djabân, et qui m'a dit : « Dépose cet anneau dans le lait que doit boire Asmâ. » Et pour cela une récompense m'a été promise. Du reste, j'ignore quel est cet homme. Je l'ai laissé presque mort. Karn el-Razâl rentre. « Qu'est-ce que c'est que cet anneau ? demande-t-il à Asmâ. — C'est l'anneau de Mourakkich. Va, va vite, cours le trouver, porte-lui secours. »

Karn el-Razâl saute à cheval, fait monter Asmâ sur un autre coursier, et tous deux se mettent aussitôt en route. Vers le milieu de la nuit, ils arrivent à la grotte de Djabân. A la vue d'Asmâ, le poète se ramine ; et déguisant le nom d'Asmâ sous un nom étranger et sous l'allégorie de jeunes beautés, il adresse à sa cousine de tendres reproches dans ces vers qu'il articule d'une voix faible et tremblante :

« L'image de ma chère Soleïma m'a visité cette nuit ; elle m'a éveillé, et tout dormait autour de moi.

« Je réfléchissais alors à mon malheur, et ma pensée se portait aux lieux éloignés qu'habitent sa famille et la mienne.

« Mais voilà que tout à coup, de loin, mon œil crut voir un feu étincelant dont la flamme était jusqu'à El-Artâ.

« Alentour étaient de jeunes filles comme d'élégantes antilopes à la gorge blanche, comme de jolies gazelles à la blanche poitrine, accroupies auprès du feu.

Digitized by Google

« A leur peau brillante et soyeuse on devinait que les peines de la vie ne les avaient point effleurées ; heureuses auprès des tentes, elles n'avaient jamais eu à chercher de lointains pâturages.

« Elles allaient, venaient ensemble, d'un pas tranquille et lent, parées de vêtements aux couleurs safranées et de *bourd* brillants (ou manteaux de l'Yémen).

« Elles habitent nos tribus, et moi je suis loin d'elles. Nos promesses et nos serments d'amour, tout est donc perdu !

« Ah ! pourquoi leur suis-je resté fidèle, puisqu'elles ont failli à mes espérances ? Pourquoi suis-je devenu leur victime, leur victime infortunée, moi qui jamais n'ai pensé à les affliger ?

« Que de fois, avec ces vierges sémillantes, aux joues fines et légères, à la chevelure en longs flots, au cou ravissant,

« Vierges à la bouche humide et distillant une salive enivrante, aux lèvres fraîches et limpides,

« Que de fois, jeune et ardent, j'ai passé avec elles des jours de délices ! Que de fois aussi mes nobles chamelles et mes vers sont allés à elles !

« Femmes d'amour et de bonheur ! Quand je les eus perdues, mon cœur toujours recherchait leurs traces. »

Et après, le poète expira ; Asmâ était près de lui... Il fut inhumé sur le territoire des Béni Mourâd.

Mourakkich l'ancien ne laissa pas seulement des poésies érotiques. Voici quelques vers d'une autre expression et qui furent composés après le succès d'une expédition qu'il dirigea contre les Tarlabides, sur les terres de Nedjrân. Le poète et ses compagnons d'armes avaient réduit leurs ennemis à demander merci et leur avaient enlevé nombre de chameaux et de prisonniers.

Digitized by Google

« Il m'était venu nouvelle que ces Amirides allaient tomber sur nous ; et la nouvelle se vérifia.

« Les Béni Radjm marchaient avec eux ; et toute cette foule brillait sous les armes comme l'éclat des astres avant l'aube du jour.

« C'étaient, de toutes parts, des chevaux en laisse, bondissant dans l'ombre de la nuit, de superbes alezans à longue taille, à l'étoile au front.

« Et nous voyons soudain les scintillations des cimiers sur les têtes des cavaliers.

« Je pars contre eux... Un moment après je revenais déjà ; ils étaient vaincus ; je revenais presque avant d'y avoir pensé.

« Et cependant que de cadavres j'avais taillés de mon sabre, et tous cadavres de nobles seigneurs ! je ne faisais que lancer et ramener mon coursier.

« Combien n'en laissâmes-nous pas à Nedjrân, la face ruisselante de sang, le front roulant dans la poussière ! »

## ORWAH ET AFRA.

Toujours la pauvreté est l'empêchement de tant de mariages ! grâce aux calculs intéressés et personnels des parents qui oublient qu'ils ne sont pas les amants qu'ils tourmentent. Deux cœurs tendres s'aiment, dès les temps de l'enfance ; ce sont presque Paul et Virginie. Notre héros, à nous Arabes, s'appelle Orwah, et notre héroïne est Afrâ sa cousine.

Orwah était poète ; toujours des poètes, nous en trouvons partout. L'Arabie en fourmillait ; femmes poètes et hommes poètes, gazelles, lionnes et lions du désert. On n'a de notre héros d'amour que les vers que lui inspira sa belle, aimante

Digitized by Google

et aimable cousine ; vers naïfs et candides, lais tout saccadés de plaintes, doléances d'un cœur qu'à toute heure abreuve la tristesse comme une amère coloquinte. Plusieurs des vers d'Orwah sont passés dans les chants publics. Ainsi, les neuf vers que je présente ici sous le titre d'ariette, ont fourni trois thèmes à trois musiciens et chanteurs ; les quatre premiers vers formaient une ariette ou cantilène ; les cinquième, sixième et neuvième en formaient une autre ; les trois derniers en formaient une. Une autre cantilène encore avait trois vers.

ARIETTE.

« Oui, le jour où j'étais à Bostres avec ma chamelle, elle et moi intimes compagnons de voyage, nous étions cependant en lutte de désir.

« Bonne chamelle (lui disais-je), eh ! si tu emportais sur le dos ce que j'ai d'amour (pour Afrâ), avec tout ce que tu as de désir (de revoir ta tribu), tu boiterais, ce serait trop lourd fardeau pour tes jambes.

« O vous, couple heureux de corbeaux qui avez votre nid d'amour au coin le plus secret de ma demeure, dites-moi, est-ce parce que ma chère Afrâ s'est éloignée de vous, que vous criez vos cris plaintifs ?

« Si ce que ces plaintes semblent m'annoncer de son départ est vrai, oh ! alors, tenez ! emportez ma chair dans votre aire, et mangez, mangez-là (je ne veux plus de la vie).

« Le monde ne saura pas quelle aura été ma mort, et les autres oiseaux ne pourront dévorer ce que vous aurez laissé dans votre gîte. (Nul ne saura ce que je suis devenu et je ne serai pas la pâture des oiseaux de proie. Seuls vous saurez mon sort.)

Digitized by Google

« J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur de l'Yamâmah, à ceux de Hidjrân; science impuissante!

« Et cependant ils n'ont ménagé aucune ressource de leur science, aucune adjuration, aucune évocation; ils ont tout épuisé;

« Que le bon Dieu te guérisse! me dirent-ils; nous te le jurons, nous n'avons en main rien qui puisse alléger ce qui t'oppresse la poitrine. »

« Il me semble qu'à mon cœur un blond kata (1) soit suspendu par son aile frémissante, tant mon cœur palpite et bondit (d'amour). »

CANTILÈNE.

« Ce que j'ai enduré pour Afrâ excède mes forces, affaisserait les montagnes le plus solidement assises.

« O mon Dieu! toi seul peux me soutenir sous le fardeau des souffrances dont mon amour pour Afrâ m'accable depuis si longtemps.

« Il me semble qu'à mon cœur un blond kata soit suspendu par son aile frémissante, tant mon cœur palpite et bondit d'amour. »

Orwah était de la tribu des Hizâmides ou Béni Hizâm, sous-tribu des Béni Ozrah. Il fut un des martyrs de l'amour; l'amour l'a tué.

Hizâm en mourant laissa son fils Orwah en bas âge. Orwah resta sous la tutelle de son oncle paternel Ikâl fils de Mouhâdjir. Ikâl avait une fille à peu près du même âge

(1) Le kata est le ganga, ou tetrao el-chata, la perdrix rousse, perdrix blonde du désert; l'espèce dite ptéroclès par Temminck.

Digitized by Google

qu'Orwah. Les deux enfants jouaient, vivaient ensemble, ne se quittaient point; innocents et simples comme on l'est à leur âge, ils s'aimèrent l'un l'autre, s'aimèrent de tout leur cœur. Ikâl voyant la naïve et mutuelle tendresse de ces enfants, disait déjà à Orwah : « Sois tranquille, prends dès à présent augure d'espérance, va; Afrâ sera ta compagne, sera ta femme, s'il plaît à Dieu. »

Le temps passa; Afrâ devint nubile; Orwah devint homme. Un jour, il va trouver une tante paternelle à lui; c'était Hind fille de Mouhâdjir. En conversant il arriva à lui dire : « Chère tante, depuis longtemps je voudrais bien te dire quelque chose..., mais je n'ose pas; tu m'imposes. Jusqu'à cette heure, je ne t'ai pas ouvert mon secret, tant j'étais inquiet; j'ai le cœur serré; j'ai les bras dans les entraves de la crainte. » La chère tante comprit ce que voulait dire le jeune neveu. Elle alla de suite trouver son frère Ikâl. « Mon frère, dit-elle, je viens te parler d'une affaire toute particulière, à laquelle je serais heureuse que tu consentisses. Dieu te récompensera de ta bonne action; il s'agit de resserrer des liens de parenté, c'est une question de famille que je te veux proposer. — Voyons, ma sœur, dit Ikâl; voyons, parle; quoi que tu me puisses demander, je te l'accorde à l'avance. — Promets-moi de marier Orwah ton neveu, avec ta fille Afrâ; fiance ces deux enfants l'un à l'autre. — Je n'ai absolument rien à objecter à ta demande, ma sœur, et mon neveu n'est pas homme dont on puisse répugner à accepter l'alliance. Quant à moi en particulier, je n'ai rien qui m'éloigne de lui, ou qui m'engage à contrarier ses désirs. Il n'y a qu'une chose contre lui, c'est qu'il ne possède rien; et puis, je ne vois pas de motif si grand à précipiter ce mariage. »

La tante apporta le résultat de son message à Orwah. Le jeune amoureux trouva dans la réponse de son oncle, bien qu'elle fut ambiguë et vague, de quoi calmer un peu ses sou-

Digitized by Google

cis d'amour, de quoi se leurrer d'espérance, presque se tranquilliser.

Mais la mère d'Afrâ était plus âpre, plus revêche à traiter que son mari ; elle voulait un gendre qui fut dans l'aisance, un gendre riche. Orwah avait les qualités qui font le relief d'un homme, il était beau ; c'était là sa seule richesse. Arrivé à l'âge d'être marié, il apprend qu'un Arabe de sa tribu, un homme de richesse, de fortune, d'aisance, demande la main d'Afrâ. A cette nouvelle, Orwah se trouble ; agité et effrayé il court chez son oncle, et sans autre préambule : « Cher oncle, dit-il d'une voix tremblante, tu sais bien quels sont mes droits d'après tes promesses ; tu sais bien à quel degré je te suis parent ; je suis ton enfant ; j'ai été élevé dans ton sein ; tu as eu soin de ma vie ; auprès de toi a été mon bonheur ; je viens d'apprendre qu'un de mes contribules demande la main d'Afrâ ; si tu acceptes cette demande, tu me frappes à mort, tu verses mon sang. Je t'en supplie au nom du ciel, au nom de notre parenté, au nom des espérances que tu m'as données ! » Ikâl fut touché jusqu'au fond de l'âme. Il s'attendrit. « Mon fils, dit-il, malheureusement tu es sans fortune ; et nous, notre fortune est à peu près comme la tienne. Moi, je ne veux accorder ma fille qu'à toi, à toi et pas à d'autre. Mais sa mère, sa mère refuse obstinément de la marier ; elle veut une dot, et une riche dot. Vois, mon garçon ; cherche, trouve un expédient ; prie le ciel de te venir en aide, de t'envoyer quelque fortune. »

Orwah ne sut que répondre. Il alla chez la mère d'Afrâ, la supplia, la conjura, s'efforça de la fléchir. La mère fut inexorable, resta insensible à toutes les prières ; elle ne voulut s'engager à rien avant qu'il eût la dot qu'elle exigeait et avant que, comme mère, elle eût reçu la part ou moitié qu'elle voulait de cette dot. Orwah dut céder. Il promit à la mère de la satisfaire ; il comprit que ni parenté, ni autre raison que ce

Digitized by Google

fût au monde, ne lui servirait de rien, que ce qu'il fallait c'était une dot nuptiale, telle qu'on la lui indiquait et demandait.

Orwah se retira désolé. Il réfléchit... et il résolut d'aller trouver un riche cousin qu'il avait à Ray, en Syrie. Mais avant de se mettre en route, il communiqua son projet à son oncle Ikâl et à la mère d'Afrâ. On approuva le projet, et on lui promit de ne rien décider, ni rien faire, quant aux fiançailles d'Afrâ, avant qu'il ne fût de retour. La nuit qui précéda le départ, le pauvre amoureux la passa à gémir, à soupirer, à souffrir.

La tribu de l'oncle dont il se proposait d'invoquer la générosité, n'était pas très éloignée. Orwah partit avec deux compagnons de voyage. Pendant tout le trajet, Orwah demeura silencieux, triste, consterné, confondu ; ses deux compagnons lui parlaient, et il ne comprenait pas, il n'entendait rien. Sa pensée était uniquement à Afrâ, son esprit était auprès d'Afrâ ; il fallait répéter et répéter encore les paroles avant qu'il y prêtât quelque attention. On arriva ; on fut présenté ; on fut bien accueilli. Orwah conta son malheur, ses angoisses, son désespoir au cher oncle, dépeignit la position et le dénûment dans lesquels il était, le motif enfin qui l'amenait. L'oncle satisfit aux désirs de son neveu, lui donna un vêtement et un cadeau de cent chameaux. Après quelques jours forcés de repos et de fêtes, Orwah repartit, heureux, plein de joie.

Mais pendant son absence, un Arabe de Syrie, un individu qui, esclave d'abord ou prisonnier, avait fini par être attaché à la suite des chérifs ou nobles Omeïiades (Ommiades), vint dans la tribu de Ikâl. Cet étranger étonna, éblouit par sa générosité ; dès son arrivée il égorgea des chameaux, distribua des présents, régala la foule ; ce fut grande joie, grande admiration ; il était riche. Par hasard il planta sa tente aux environs de celle d'Ikâl. Le riche étranger aperçut Afrâ, fut émerveillé, et de suite la demanda en mariage. Ikâl s'excusa

Digitized by Google

de ne pouvoir accorder cette demande : « J'ai promis, dit-il, ma fille à un neveu à moi ; je l'ai mise au nom de mon neveu que j'aime à l'égal de ma fille ; elle ne devra appartenir à d'autre qu'à mon neveu. — Je parviendrais peut-être à te faire prononcer en ma faveur, si je t'offrais une très riche dot ! — Non, non, je ne veux pas ; je n'en saurais accepter. »

L'étranger s'adressa alors directement à la mère, en gagna les bonnes grâces par des promesses généreuses, par des largesses, par la prodigalité de ses offres ; il anima et échauffa la cupidité et la vanité de cette femme par les richesses qu'il proposa en dot nuptiale. La mère céda ; elle engagea sa parole.

Puis, elle vient parler à son mari, discuter l'à-propos de ce mariage. Elle s'approche d'Ikâl, prend un air de le consulter, de se concerter avec lui. « D'ailleurs, dit-elle, abordant le point vif de la question, qu'y a-t-il donc de si désirable, de si avantageux dans l'alliance d'Orwah pour tenir ainsi, à cause de lui, ma fille en charte privée, pour la lui réserver à lui, uniquement, à l'exclusion de qui que ce soit. La richesse vient frapper à la porte de ma fille ; et tu ne sais si Orwah est encore en vie, ou s'il est mort, ou seulement s'il reparaîtra riche ou pauvre. Tu sacrifies ta fille ; tu la frustres d'une fortune présente, toute prête, d'une belle et riche aisance. » La mère continua ses réflexions, ses instances, poursuivant toujours la même idée, tant et si bien que l'oncle Ikâl se laissa persuader et finit par répondre : « Eh bien ! si cet étranger, ce nouveau prétendant persiste à demander ma fille, je la lui accorde. » La mère profitant de cette disposition envoie de suite dire à l'étranger : « Reviens à la charge, redemande à Ikâl sa fille. »

Le lendemain le prétendant égorge nombre de chameaux, donne grand festin, fait force cadeaux et présents, rassemble toute la famille d'Ikâl à son banquet, et, bien entendu, Ikâl

Digitized by Google

avec les autres. Quand on a bien festoyé, à la fin du repas, l'étranger ramène la conversation sur le mariage qu'il a sollicité, renouvelle la demande, et Ikâl donne son consentement, fiance sa fille et conclut l'union. La dot nuptiale fut livrée aussitôt ; et Afrâ fut conduite à son mari sans même qu'il fût venu la recevoir à la demeure d'Ikâl. Afrâ désolée, se soumit à la volonté de son père et de sa mère ; mais elle exprima ses regrets et sa peine dans une longue kacîdeh où se trouve ce vers :

« Cher Orwah ! ô ! tes contribules ont outragé une promesse sacrée, jurée au nom de Dieu, et ils ont tourné à la perfidie. »

A la nuit suivante, le mariage fut consommé. L'étranger resta encore trois jours à la tribu ; ensuite de quoi il partit et emmena la jeune épouse en Syrie. Aussitôt après, Ikâl se rendit à un vieux tombeau, le débarrassa, le nettoya, le restaura, et il recommanda à toute la sous-tribu dont il faisait partie de garder sous le secret ce qui s'était passé et de ne pas dire qu'Afrâ était mariée.

Quelques jours s'écoulèrent ; Orwah reparut avec son troupeau de chameaux. Ikâl affecta une douleur profonde, et annonça à son neveu la mort inattendue d'Afrâ, et même le conduisit au tombeau de cette enfant. Orwah crut au trépas de sa bien-aimée, de sa belle fiancée. Pendant plusieurs jours, il alla sur la tombe, inondé de larmes, perdu de douleur, abîmé de désespoir. Enfin une jeune fille de la tribu eut pitié des souffrances du malheureux amant ; elle lui découvrit le secret, lui apprit de quelle basse trahison il était victime. Orwah remercie de tout son cœur cette bonne fille. De suite il quitte la tribu, prépare un chameau de voyage, se munit de provisions, prend ce qu'il lui faut pour les dépenses du trajet et part se dirigeant du côté de la Syrie. Il arrive, il cherche ; il s'informe du lieu de résidence de l'étranger qui lui

Digitized by Google

a ravi Afrâ. On satisfait à ses demandes, on le guide même à la demeure de son homme. Il a hâte d'y arriver, de rencontrer celui dont il poursuit la trace. Il s'annonce et se donne comme descendant des antiques familles et tribus d'Adnân, mais sans nommer, sans même indiquer la tribu des Béni Ozrah.

Orwah fut reçu d'abord et traité avec honneur, accueilli avec les prévenances les plus empressées. Il laissa passer plusieurs jours, gardant son incognito. On s'habitua bien vite à sa présence ; on se comporta à son égard avec plus de simplicité, d'aisance, de familiarité. Enfin il s'adresse à une jeune esclave d'Afrâ : « Serais-tu assez bonne, ma fille, dit-il à cette esclave, pour me prêter la main dans un petit projet ? — Volontiers, répond-elle. — Donne mon anneau, que voilà, à ta maîtresse. — O quelle mauvaise action tu médites-là ! C'est indigne de toi ! N'as-tu pas honte d'une telle idée ? » Orwah n'insista pas ; il garda le silence un moment. S'adressant de nouveau à la jeune esclave : « Mais, dit-il, ne te formalise point ; je n'ai aucune mauvaise intention. Je te déclare sur ma foi que ta maîtresse est ma cousine ; et l'attachement qui unit nos cœurs est au-delà de toute limite. Pour personne au monde nous n'en pourrions avoir un semblable. Sois sans crainte, va, prends cet anneau et tu le jetteras demain matin, sans rien dire, dans le vase de lait de ta maîtresse. Si elle trouve étrange et se plaint de voir cet anneau, dis tout simplement ceci : « Ce matin votre hôte aura bu de ce lait avant toi, et il y aura laissé tomber son anneau sans s'en apercevoir. » L'esclave n'opposa plus de résistance ; elle consentit à ce qu'Orwah lui demandait.

Le matin suivant, Afrâ but son lait, vit l'anneau, le reconnut, et, par une inspiration brusque et subite, fit entendre un court soupir de surprise : « Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup, dis-moi, ma fille, dis-moi la vérité, d'où vient cet anneau. » L'esclave raconta l'affaire.

Digitized by Google

Le mari était absent. Lorsqu'il rentra, Afrâ lui dit : « Sais-tu quel est ton hôte, quel est ce jeune homme que tu as accueilli? — Oui ; c'est un tel fils d'un tel. » Et le mari répéta la filiation que lui avait indiquée Orwah. — « Non ; répondit Afrâ ; non ; ce n'est pas cela ; ton hôte, c'est Orwah fils de Hizâm ; c'est mon cousin ; il t'a caché son véritable nom ; il a cru convenable de ne pas se faire connaître à toi. — Ma chère amie, je comprends parfaitement la délicatesse de ton cousin, et je ne le blâme point de sa conduite. » Sur ces entrefaites arrive un cousin du mari ; il vient d'apprendre l'aventure ; il entre tout en émoi, et : « Tu laisses ainsi, dit-il à son cousin, cet animal, ce chien-là qui est venu se faire héberger ici, chez vous, pour vous déshonorer ! — De qui veux-tu parler ? — Comment, de qui je veux parler ! Mais de cet Orwah, de cet Ozride, de ton hôte que tu as là. — En vérité ! C'est Orwah que tu qualifies si bien ? Mais c'est toi, par Dieu ! qui es l'animal, le chien ; Orwah est un homme de cœur, un homme d'honneur, et de plus il est notre parent. Je prétends qu'il soit respecté, honoré ici comme il le mérite. » Le cousin ne répliqua mot.

Le mari fit appeler Orwah, le fit entrer auprès de lui ; lui reprocha avec douceur d'avoir gardé l'incognito auprès d'eux tous, puis ajouta : « Mais tout cela est peu de chose, sois le bienvenu parmi nous ; mets-toi ici à ton aise ; notre demeure est la tienne. Je t'en prie, au nom du ciel, ne nous quitte plus désormais. » Et le mari sortit avec son cousin, laissant Orwah s'entretenir avec Afrâ. Toutefois, le mari ordonna à une domestique de se tenir, mais sans être vue, à portée d'entendre tout ce qu'ils se diraient, et de lui raconter ensuite exactement ce qu'elle aurait entendu.

Les deux amants restèrent seuls, en tête-à-tête. Ils se contèrent, se répétèrent les peines, les souffrances qu'ils avaient endurées depuis leur séparation. Ce furent longues plaintes,



Digitized by Google

longues douleurs que leurs récits. Orwah pleurait des larmes de feu. Afrâ lui présenta un peu de vin, le pria de boire quelques gorgées afin qu'il se réconfortât; Orwah refusa. « Chère amie, dit-il, je te le jure, jamais rien de défendu ne m'a souillé, ne m'a séduit et ne m'a entraîné à faillir, depuis que je suis homme. Si j'avais jamais songé à me permettre ce qui est défendu, ô ma chère Afrâ, c'est auprès de toi que j'aurais oublié mes devoirs, que j'aurais succombé. O chère Afrâ, tu étais les délices et le bonheur promis à ma vie, et tu as disparu pour moi; va! je disparaîtrai, moi aussi; car je ne puis pas vivre sans toi. Ton mari m'a comblé de bontés; homme de cœur et d'âme, il m'honore comme un frère; oh non! je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance; il m'impose par sa grandeur d'âme. Maintenant qu'il sait qui je suis, qu'il connaît notre degré de parenté, je ne dois plus rester ici. Chère Afrâ, je sens que je n'ai plus la force de vivre. » Afrâ pleurait; Orwah pleurait. Enfin il la quitta.

Le mari revint; la servante lui conta ce qui s'était passé entre ces deux désespérés. Puis il entra auprès d'Afrâ : « Mon amie, lui dit-il, retiens auprès de nous ton cousin, dissuade-le de partir. — Rien, rien ne l'empêchera de s'éloigner de nous. Je te le jure par Dieu, il a trop de noblesse dans l'âme, il a trop le sentiment des convenances; après ce qui a eu lieu entre vous, il ne restera pas. » Le mari alors appela Orwah et lui dit : « Mon ami, consulte ta conscience, aie confiance en Dieu; ne t'abandonne pas aux coups de la douleur. Je sais ton histoire; je sais ton amour pour ta cousine; je sais aussi que si tu pars d'ici, tu meurs de chagrin. Reste auprès de nous, reste; je ne t'empêcherai jamais de voir Afrâ, de t'entretenir avec elle; tu auras avec nous un allégement à ta peine. Je ferai bien plus encore; si tu le veux, même, je me séparerai d'Afrâ; je te la laisserai et tu l'épouseras. » Orwah, étonné de tant de générosité, se confondit en

Digitized by Google

actions de grâces, en éloges. « Certes, ajouta-t-il, tout mon souci, la préoccupation de tous mes instants, était de posséder Afrâ; aujourd'hui, j'ai renoncé à toute espérance et je me résigne à mon malheur. Qui n'a plus à espérer arrive à se consoler, à calmer sa pensée. Et puis je me ferai une vie occupée; je me distrairai aux soins des chameaux dont mon cousin m'a fait présent. Oui, je dois partir d'ici; il me faut retourner à ma tribu. Si je trouve en moi assez de forces pour veiller à ce que je possède, pour le gouverner et le faire fructifier, pour vivre loin d'Afrâ, je resterai; sinon, je reviendrai ici, auprès de vous, je reviendrai vous voir, jusqu'à ce que la Providence décide comme elle voudra de ma destinée. »

On respecta la résolution d'Orwah; on lui prépara des provisions; on le combla de politesses; on l'accompagna jusqu'à une distance assez grande; enfin il quitta son monde et prit le chemin de sa tribu avec ses deux compagnons de voyage. Dans le trajet, déjà ses forces s'affaiblirent, il se sentit troublé, ébloui; il s'évanouissait, il défaillait, les palpitations l'étouffaient. A chaque fois qu'un vertige, un éblouissement s'annonçait en lui, il se couvrait la face d'un voile qui avait appartenu à Afrâ et qu'elle avait ajouté aux objets et provisions de voyage; et à chaque fois Orwah revenait aussitôt à soi-même.

A une halte, il se rencontra avec Ibn Makhoûl, le docteur du Yamâmah. Le docteur le voyant, s'arrêta, s'assit près de lui, et lui dit : « Qu'y a-t-il donc en toi? Que signifie cet état de trouble? Est-ce un simple affaiblissement, ou bien est-ce folie qui te bouleverse l'esprit? — Pourquoi cette question? reprit Orwah. Te connais-tu aux grandes douleurs humaines? — Oui, certes, je les connais. — Eh bien, écoute, » dit-il, et il improvise les vers que voici :

« Va! ce n'est ni affaiblissement qui m'épuise, ni

Digitized by Google

folie qui me trouble. Ce que c'est, mon ami, c'est la perfidie de mon oncle qui me tue.

« Je le dis au savant du Yamâmah : « Guéris-moi, guéris-moi ; certes, si tu parviens à me guérir, tu es le médecin par excellence. »

» Mon cœur, hélas ! est abîmé, brisé, comme si le brûlait le fer ardent du médecin.

« Depuis le jour, malheureux Orwah ! où tu fus séparé d'Afrâ, qui ne fut ni assez loin de toi, ni assez près, pour que tu pusses te leurrer d'espérance,

« Depuis ce jour où je partis à sa recherche, j'allais sans que nul me poursuivît, sans avoir devant moi mes amours ; rien alors ne me tourmentait. (J'allais simplement pour retrouver celle que j'aime toujours.)

« Chère Afrâ, je te le jure, je garde ton souvenir à jamais, tant que soufflera le vent de l'aurore, tant qu'après lui souffleront les vents du Midi.

« A chaque fois que ton nom, ô ma bien-aimée, frappe mon oreille, un brisement subit se glisse en moi, dans mes chairs, dans mes os, et je succombe à la défaillance. »

Puis s'adressant à ses deux compagnons de voyage, tous deux Halilides ou Arabes des Béni Halil, fragment de la grande tribu des Béni Amir, il conte ses tristesses qu'il exprime dans les vers suivants :

« Mes deux amis, enfants des hautes familles de Halil, de la noble tribu des Amirides de Sanâ, rapprochez-vous de moi maintenant, et écoutez-moi.

« Ne répugnez pas à m'accorder un bienfait dont la mémoire restera en réserve dans mon âme ; accordez-le moi ce bienfait, malgré la douleur que vous cause aujourd'hui mon abattement.

« Allez consoler Afrâ ; car vous aussi, demain peut-

Digitized by Google

être, vous connaîtrez ce que c'est que voir ce qu'on aime s'échapper et disparaître.

« Mes amis, vous me prêchez d'oublier ma chère Afrâ ; malheureuses paroles que les vôtres ! Savez-vous sur qui, sur quoi, devant qui vient s'élever votre blâme? (Sur Afrâ, sur mon amour, devant moi !)

« Sur qui ! Sur celle pour laquelle je donnerais mon sang, si je l'apercevais dans le danger, sur celle qui, si elle m'apercevait en péril, donnerait son sang pour moi.

« Et moi ! oh ! si vous me dépouilliez de mon dernier vêtement, vous verriez, mes jeunes amis, comment mon amour pour Afrâ m'a consumé ;

« Vous me verriez à peine quelques chairs appauvries, des os épuisés, un cœur où sans cesse palpite la souffrance.

« Chère Afrâ ! elle m'a laissé si malade que je ne comprends plus ceux qui me parlent, ni ce que je leur dis, ni ce qu'ils me répondent.

« J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur du Yamâmah, à celui du Hidjrân ; science impuissante !

« Et cependant ils n'ont ménagé aucune ressource de leur science, aucun breuvage dont ils ne m'aient abreuvé.

« De leurs affusions ils m'ont pendant un temps arrosé la face ; puis vaincus, ils ont pris subitement leur départ avec les visiteurs qui étaient près de moi.

« Que le bon Dieu te guérisse ! m'ont-ils dit ; nous le jurons, nous n'avons en main rien qui puisse alléger ce qui te pèse sur la poitrine.

« Affreuses tortures qui me consument pour mon

Digitized by Google

Afrâ ! Il me semble que des fers de lances me percent le cœur, me déchirent les entrailles.

« Je l'aime, cette belle fille de ma tribu ; oh oui ! je l'aime, quoique éloignée de moi ; partout je suis près d'elle, bien qu'elle ne soit pas près de moi. »

Ibn Makhoûl vit qu'il avait affaire avec un malade incurable, et le quitta.

Orwah partit et regagna sa tribu... Il s'affaiblit, dessécha de douleur... Il avait des sœurs, une tante maternelle, sa grand'mère ; toutes s'efforçaient de le consoler, le sermonaient, l'encourageaient ; rien n'avait prise sur lui. On appela Abou Kohaïlah Ryâh, réfugié chez les Béni Bakîlah ; c'était le médecin des pays du Hidjr. Il traita, médicamenta le pauvre amoureux ; rien n'eut succès.

Souvent Orwah se rendait à un abreuvoir où jadis étaient venus boire les chameaux d'Afrâ ; l'infortuné s'appliquait, se collait la poitrine contre l'auge ; et là, il se désolait, il étouffait de sanglots. On lui disait alors : « Orwah, de la modération ! vois donc ! tu es toi-même l'artisan de ta mort. Songes-y, c'est offenser Dieu. » Le martyr n'écoutait ni remontrance, ni consolation.

Ibn Abbâs, neveu de Mahomet, était en dévotion au mont sacré d'Arafah, près de la Mekke. Ibn Abbâs vit venir à lui plusieurs jeunes gens qui portaient un jeune homme décharné, desséché, n'ayant plus que l'ombre de soi-même. « Neveu de notre saint Prophète, dirent-ils, prie Dieu qu'il ait pitié de ce malheureux et le guérisse. — Qu'a-t-il ce jeune homme ? demanda Ibn Abbâs ? — Voici, » répliqua Orwah, et il dit ces deux vers :

« Ce que j'ai : le feu des souffrances a allumé dans mon sein une ardeur brûlante à laquelle un ami risquerait presque de fondre.

« Eh quoi ! je vous le dis, je sens les restes de la vie

Digitized by Google

expirer dans mes entrailles endolories ; et les chamelles laitières sont encore vers la porte de ma tente. (Je ne meurs pas de misère.)

— Cet homme-là est un martyr de l'amour, dit Ibn Abbâs. Qui est-il ? — C'est Orwah fils de Hizâm, » répondit-on. Et toute la soirée et à la prière du soir, Ibn Abbâs demanda à Dieu de le préserver du malheur qui avait frappé le jeune Ozride.

Une autre fois on portait Orwah et on lui faisait faire ainsi plusieurs tournées pieuses autour du sanctuaire de la Mekke ; car par tous les moyens on cherchait à obtenir la guérison du malheureux poète. Un Mekkois appelé Khâridjah s'approcha de lui et lui dit : « Qui es-tu, jeune homme ? — Je suis celui qui a dit (ces vers) :

« Quoi, chaque jour, tu regardes du côté du pays où est Afrâ, et tes deux pupilles sont noyées de larmes.

« Vous qui me portez, ici, autour de la maison sainte, portez-moi plutôt chez les gens de Raûha où est celle que j'aime, et laissez-moi chez eux.

— Encore, jeune homme, dis-moi encore quelque chose de tes vers. — Non, répliqua-t-il vivement, non, pas même une lettre. » Le Mekkois eut pitié du malheureux et n'insista pas.

« Un jour, dit un légendaire, je passais sur le territoire des Béni Ozrah. J'aperçus une femme qui portait, à ce qu'il me sembla d'abord, un enfant, mais un enfant qui me paraissait être trop grand, trop volumineux pour être ainsi porté. Je regardais d'un œil étonné, j'examinais. Cette femme se dirigeait de mon côté... Et voilà que ce prétendu enfant avait de la barbe. J'appelle la femme ; elle s'approche, et : « Bonne femme, lui dis-je, que portes-tu donc là ? — As-tu ouï parler de Orwah ? me répliqua-t-elle. — Certainement. — Eh bien, le voilà ; c'est Orwah, lui-même. — Tu es Orwah ?

Digitized by Google

demandai-je aussitôt à l'individu. — Oui, je suis Orwah, » me répondit-il d'une voix plaintive. Et les yeux lui ruisselaient de larmes, lui tournaient dans la tête. Il ajouta : « Et c'est moi, moi malheureux, qui ai dit :

« J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur du Yamâmah, à celui du Hidjrân.

« Et ils m'avaient répété : « Oui, tu guériras, au complet. » Et tout-à-coup ils ont pris leur départ avec les visiteurs qui étaient près de moi.

« Afrâ était mon seul bonheur dans ce monde, était tout ce que j'aimais ; elle a dû s'éloigner de moi, elle n'ose plus revenir à celui qui l'aime. »

Une année après, un appelé Béchir fut chargé de distribuer les aumônes aux pauvres des tribus et entre autres à ceux des Béni Ozrah. « Lorsque j'eus fini, a dit Béchir, je partis. Je remarquai une tente isolée et un peu éloignée des autres. Je tournai vers cette tente. En avant de l'entrée, j'aperçus un homme couché ; derrière lui se tenait une vieille femme, accroupie, appuyée au pied de la tente. Je saluai cet homme, en lui adressant les paroles du salut ordinaire. L'inconnu me répondit d'une voix accablée, presque éteinte. « Qu'as-tu donc, mon ami? lui demandai-je. — Hélas !

« Il me semble qu'à mon cœur un blond kata soit suspendu par son aile frémissante, tant palpite et bondit mon cœur. »

Il murmura encore quelques-uns de ses vers ; puis, il tira une lente aspiration, après laquelle il rendit un profond soupir ; dans ce soupir était son âme. Alors je dis à la vieille : « Bonne femme, qu'est-il pour toi, ce jeune homme ? — C'est mon fils, me répondit-elle tristement. — Je crois qu'il meurt. — Oh oui ! je le crois. » Elle se lève, regarde la face de son fils : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, Dieu de Mahomet ! mon fils n'est plus. — Servante du Seigneur, dis-je à cette pauvre

Digitized by Google

mère, qui est cet homme ? — Orwah le fils de Hizâm, et je suis sa mère. — Que lui est-il donc survenu pour qu'il tombât en pareil épuisement ? — L'amour, oui, l'amour l'a tué. Depuis un an, ô Dieu ! je ne l'ai pas entendu prononcer une parole, pousser un simple *inn*, excepté aujourd'hui ; aujourd'hui seulement, il s'est tourné la face de mon côté et m'a dit (ces deux vers) :

« Que celles de mes sœurs qui dans leurs longs regrets me pleureront, me pleurent dès aujourd'hui ; aujourd'hui je vois la main de la mort me saisir,

« Qu'elles me laissent entendre de leurs sanglots ; car je ne les entendrai plus lorsqu'aux yeux de tous les épaules de mes amis me porteront au tombeau. »

Ces paroles de mon fils, continua la vieille mère, arrivèrent jusqu'à ces sœurs ; soudain elles sont accourues, pâles comme les blanches *doumiah* (1) ; et elles déchiraient leurs vêtements ; de leurs mains elles se frappaient la face ; leurs larmes inondaient leurs joues ; entends encore leurs gémissements, les accents de leur douleur. » Je demeurai péniblement ému, touché de cette affliction profonde. Je rendis à Orwah les derniers devoirs ; je le lavai ; je l'ensevelis ; je récitai les prières des morts et je l'accompagnai jusqu'à sa sépulture. »

Afrâ apprit bien vite qu'Orwah était mort. Elle éclata en sanglots ; dans l'exaltation de la douleur, elle s'accusait d'ingratitude, d'irrésolution ; et elle dit ces vers :

« Oui, hommes de la caravane qui si vite avez accouru, malheur ! malheur ! Sont-elles donc vraies vos tristes paroles qui annoncent la mort d'Orwah ?

« Oh ! qu'après toi, nul jeune homme ne trouve plus les plaisirs de l'amour ! Que nul ne reparaisse plus de ceux qui se sont éloignés ! (Nul ne saura aimer comme Orwah.)

(1) Tout à l'heure j'indiquerai ce que signifie cette comparaison.

Digitized by Google

« Dites, répétez même à toute femme enceinte : « Va ! ne désire plus le retour de celui que tu aimes. (Il ne sait pas aimer comme Orwah.) » Qu'elle ne trouve plus de joie à penser au fils qu'elle a dans son sein. (Il n'y a plus d'amour après Orwah.) »

Afrâ entra chez son mari et lui dit : « *Toi qui es à moi*, tu connais ce qu'a été la vie de mon cousin, ce qu'il a enduré de peines et de souffrances. Je te jure devant Dieu que jamais je n'ai vu dans Orwah qu'un homme de bien, un cœur pur et honnête. C'est pour moi, à cause de moi qu'il est mort : je dois le pleurer et remplir à son intention les cérémonies du deuil. — Mon amie, fais comme il te plaira. » Afrâ se retira... La douleur l'accablait, la brisait. Par instants, elle répétait les vers que nous venons de citer, et puis elle fondait en larmes ; elle ne put supporter un fardeau aussi lourd ; elle ne survécut que trois jours à Orwah ; le quatrième jour elle expira.

## XXV

**Quelques réflexions et explications. — Presque égalité de la femme et du mari. — Du terme de famille : *toi qui es à moi*. — Les doumiah ou statuettes d'ivoire.**

Voilà comme on mourait d'amour autrefois, chez les Arabes. Un poète, notre ami, avait bien raison de dire :

On épuise son cœur, on use ses paupières.

On mourait desséché, brûlé, consumé. On ne se jetait pas à la Seine ; on ne se suicidait ni par l'eau, ni par le charbon, ni par le fer. Le suicide effectif, violent, était inconnu. On mourait, tout bonnement. C'était un martyre.

J'allais oublier que j'ai promis quelques mots d'explication, à propos de ce que signifie : « Pâles comme les blanches doumiah, » et de cette interpellation : « Toi qui es à moi. »

Digitized by Google

Aux premiers temps de l'Islamisme, les formes des relations familiales de la vie avaient encore leurs caractères primitifs. Afrâ ne dit pas : Mon mari, mon époux, mon maître, comme on le dit depuis. Cette manière était encore alors trop humble, trop humiliée ; la femme avait conservé de l'importance et de la dignité; elle allait encore presque l'égale de l'homme, ou du moins elle ne le considérait pas comme son maître, comme son souverain. Le mari appartenait à la femme autant que la femme appartenait au mari ; aujourd'hui le dogme et la pratique ont, en matière d'union matrimoniale, biffé, cancellé la première moitié de cette phrase, ont par conséquent faussé la balance des sexes, abrogé l'équilibre des éléments générateurs de la famille. Avant l'islamisme, personne n'avait proclamé dans le désert, la supériorité d'Adam sur Ève, ni la grande faute de la première femme; on ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Un épilogueur, dans sa critique religieuse, mais torse, n'avait pas encore dit aux Arabes ces deux vers d'une galanterie assez équivoque :

« La femme est faite d'une côte, et une côte est courbe; qui voudrait la redresser, la casserait.

« La femme n'a-t-elle pas en même temps et la force et la faiblesse de l'amour? Et n'est-ce pas merveille que de voir la force réunie à la faiblesse? »

Les *doumiah* étaient des figurines en ivoire, généralement très petites, que les Arabes antéislamiques achetaient des commerçants de la Syrie et de la Judée. Ces figurines ou statuettes étaient très recherchées surtout par les femmes et servaient comme curiosités, ornements, parures, amulettes. L'islamisme éminemment et essentiellement iconoclaste, a condamné sans pitié aux brasiers de la géhenne la statue et le statuaire, a accusé, réprouvé et frappé de mort l'art des Phidias et l'a convaincu d'être l'insolent et impotent rival du créateur. Par là, l'esprit si poétique des Arabes a été déshé-

Digitized by Google

rité de la poésie picturale et sculpturale. Les *doumiah* ont donc dû devenir et sont devenues tout-à-coup une œuvre criminelle, une possession irréligieuse, coupable, et n'ont plus pu voyager en Arabie. Mais longtemps encore après l'instauration de la religion nouvelle, le langage conserva l'expression métaphorique qui comparait les belles et blanches jeunes filles à ces belles et blanches figurines d'ivoire dont on n'avait plus que le souvenir. Par extension, on assimilait aussi la pâleur au blanc de cet ivoire taillé, modelé en figures. Cette comparaison devait être encore dans le langage le plus ordinaire, dans les conversations les plus simples ; car, en la circonstance où nous la trouvons employée, il est bien permis de croire que la mère de l'amoureux moribond ne pensa guère à rechercher du luxe d'éloquence ou de rhétorique.

Du reste, cette légende de notre martyr témoigne d'une grande sévérité morale, d'une probité scrupuleuse et correcte chez les deux amants. Le tête-à-tête que leur octroya le mari, demeura sans reproche. D'autre part, ce fut un procédé presque ingénieux d'éprouver ce qu'il y avait à espérer de la vertu des deux amants. Car les amants trouvent toujours l'instant ou l'heure de la rencontre qu'ils désirent ; rien ne harcèle comme l'amour ; il ne manque jamais son siége, quelle que soit la place forte, et surtout quand les deux partis intéressés et jamais ennemis, sont d'accord. Comment ne pas emporter la forteresse quand assiégeants et assiégés s'entendent pour qu'elle soit prise ? La conversation intime d'Afrâ et d'Orwah tranquillisa, rassura le mari, et il avait raison ; car, je l'ai entendu dire très sérieusement et plus que naïvement, en circonstance analogue, « il ne se passa entre eux que le plus profond respect. » Néanmoins, Orwah se força à partir, et il fit bien, à son point de vue ; on ne sait pas ce qui serait arrivé. Afrâ était la vertu même ; mais dans ses regrets il éclate quelque chose d'incontenu qui aurait pu, à la longue,

Digitized by Google

la dompter, l'entraîner à une chute. « L'esprit est fort, mais la chair est faible. » Je dirais plutôt : « L'esprit est faible et la chair est forte. » L'amour aussi, d'après le mot plus ou moins vrai et plus ou moins complet de Chamfort, est une sympathie de la peau. Cela, avons-nous déjà dit, est assez souvent vrai. Cette sympathie est une autre sorte d'amour ; celui-là ne tue pas à la manière de l'autre. Mais sympathie de la peau et sympathie du cœur font un amour dangereux, aux yeux de ce que l'on nomme le devoir. En cette position, Orwah eut donc raison de s'en aller ; c'était le plus sûr moyen de ne pas succomber à la tentation.

## XXVI

**Des amours extra-conjugales. — Le poète Amr fils de Kamiah est provoqué et résiste. — Son oncle Marthad.**

Les amours du désert avaient leurs retenues, leurs puretés, même dans les plus puissantes exaltations de la passion. Cela ne veut pas dire que chez les Arabes, même dans les plus hautes familles, il n'y avait que très rarement des excentricités, des infractions. Il y a toujours et partout bien des jours où l'amour ne suit pas la raison, ne peut pas réussir à observer ce qu'on appelle le devoir. Les rois arabes, eux-mêmes, ont eu aussi, dans ce genre, leurs déboires ; ils se sont vengés, ils ont tué le séducteur ou le séduit. Et qu'est-ce que cela répare ? Qu'est-ce que cela efface ? Y a-t-il rien de plus brutal et de plus indécapitable qu'un fait accompli ? Mais l'exemple ! s'écrie-t-on, l'exemple de la correction ! Qui cela a-t-il corrigé ? Y a-t-il donc aujourd'hui moins d'infidélités conjugales qu'autrefois ? Y a-t-il moins de femmes qui regardent doux ? Y a-t-il moins d'hommes qui attaquent ? Tout le monde peut

Digitized by Google

résister à la plus chaude tentation. C'est difficile, mais c'est possible. Demandez-le aux femmes elles-mêmes. Les hommes sont moins forts qu'elles à la brèche.

D'autre part la résistance à une femme n'est pas toujours exempte de périls. Il y a longtemps que Joseph et la femme de Putiphar l'ont démontré. Une femme qui se rend ou qui attaque veut être prise. Les Arabes savaient et savent toutes ces choses-là, et bien d'autres encore de ce long chapitre; pour trancher la question, ils ont bâti le harem et mis à la face de leurs femmes un voile perpétuel et qui commence à être plus transparent ou moins austère et moins couvrant, chez les constantinopolitaines. A présent, non pas autrefois, le plus admirable éloge qu'on croit faire de la vertu et du mérite d'une femme, après sa mort, est l'analogue parfait de ce qu'on écrivait jadis sur la tombe de l'honnête dame romaine :

Domi mansit,
Lanam fecit.

Amr, le poète, fils de Kamiäh, fut tenté par une parente et résista. Ce fut pure probité; et Amr n'était pas plus insensible que les meilleurs courtiseurs aux entraînements amoureux. C'est de lui qu'est cette cantatille où il s'interpelle lui-même :

« Ta belle Amâmah venait autrefois te trouver; mais elle ne fait plus que s'informer de toi; ce n'est plus qu'une ombre qui visite une ombre.

« Son ombre arrive auprès de moi à l'heure où Amâmah arrivait; et ombre, elle me refuse tout, excepté de partir le matin.

« Ombre chérie, elle me prodigue ses douces paroles d'amour, bien plus que n'oserait Amâmah; oh! si c'était Amâmah elle-même, elle ne pourrait pas me donner autant de bonheur.

Digitized by Google

« Comme mon cœur a tremblé, lorsqu'on m'a appris et répété : « Les gens d'Amâmah ont décidé le départ (elle va te quitter). »

Amr était encore enfant lorsque son père mourut. Amr fut élevé par les soins tutélaires de son oncle Marthad, qui l'aima toujours d'une vive amitié, qui se glorifiait de ce bel enfant et le choyait de cœur. Amr grandit, devint un superbe jeune homme : bien fait, bien élancé, gracieux de visage, magnifique de chevelure. Il n'avait qu'un défaut : à chaque pied, le second orteil était soudé au troisième.

Marthad avait une femme d'une grande beauté. Cette femme s'éprit d'amour pour Amr, se laissa envelopper le cœur d'une ardente passion qu'elle garda quelque temps cachée. Un jour, Marthad s'absente et va jouer au meïçar, pour régaler les pauvres. La dame envoie appeler Amr de la part de Marthad. « Va, dit-elle à l'esclave qu'elle chargea de la commission, amène Amr ici ; mais fais-le passer par derrière les tentes. » L'esclave obéit. Amr arrive, entre auprès de l'agaçante séductrice ; il lui reproche cette démarche et cette sollicitation malséantes. L'entretien se prolonge quelques instants, mais ne persuade pas. La dame insiste, poursuit ses prières voluptueuses. « Ce que tu me demandes, dit Amr, en as-tu pesé toute la gravité ? Je ne suis pas homme à condescendre à une pareille trahison. Certes, le sentiment du devoir et de l'honneur envers mon oncle me fit-il défaut, que je rejetterais de telles propositions, afin de ne pas m'avilir, afin de ne pas donner aux Arabes le motif de traîner mon nom dans l'ignominie. — Amr, reprend la dame, cède à mon désir, sinon tu verras ce que pour toi il en résultera de mal. — Mais c'est au crime que tu me veux entraîner. » Ce disant, il se lève subitement et sort.

La dame, frustrée dans ses prévisions, réfléchit ; elle craignit que Amr n'allât informer Marthad de l'entrevue qui ve-

Digitized by Google

nait d'avoir lieu, et aussitôt elle demande qu'on lui apporte une sébile et la renverse sur l'endroit où Amr, arrêté dans la tente, avait laissé la trace de ses pieds.

Marthad rentra. Il vit à sa femme un air de gravité indignée. « Qu'as-tu donc, ma chère amie? dit-il. — Ce que j'ai;... un homme de ta tribu, un parent de ta plus proche parenté, est venu ici, tenter ma fidélité, marchander ma vertu, essayer de souiller ta couche;... il y a quelques instants,... depuis que tu es sorti d'ici. — Qui est cet homme? — Je ne daignerai pas te le nommer... Approche, lève cette sébile, examine la trace qu'elle recouvre. » Marthad enlève la sébile, regarde, et il reconnaît l'empreinte des pieds de Amr (1). Marthad, dans sa colère, jura de se venger. Amr s'enfuit à Hirah. Quelques temps après, il se disculpa auprès de son oncle qui accepta la justification et le laissa revenir à la tribu. Ils restèrent indifférents l'un pour l'autre. Amr mourut presque centenaire. Dans sa vieillesse, il connut Imrou-l-Kaïs.

## XXVII

Suite. — Les rois Mounzir et Nomân; leur femme Hind ou Mâwiah, surnommée Montadjarridah. — Comment elle devint reine. Ses amours avec le poète Mounakkhal; leur légende. — Le poète Nâbirah le zoubiânide. — Alkamah fils de Syr.

La légende qui suit retrace un exemple d'infidélité conjugale dont un poète encore est le héros et la victime; mais ce même récit présente certains détails de famille, de changements d'épouses, qui sont encore des traits du tableau que compose la vie sociale de la femme chez les Arabes d'avant l'islamisme, même chez les Arabes chrétiens de cette époque.

(1) Il faut se rappeler que pour entrer dans un appartement, une tente, les Arabes ôtent leur chaussure. Nous, nous ôtons notre chapeau.

Digitized by Google

Car le roi dont nous avons à parler, au moins à cause de la reine sa femme, la belle Mâwiah appelée encore Hind, mais plus connue sous le surnom de Montadjarridah (qui se dévêtait, la coquette qui se vêtait à la légère), avait embrassé la religion chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas de se marier à plusieurs femmes. Ce roi était Nomân V, surnommé Abou Kaboûs ou le père de Kaboûs, et il gouvernait les Etats de Hirah sur l'Euphrate, comme vassal du kesra de Perse appelé Perwiz, le Pérose des histoires européennes. Nomân V eut la royauté de 583 à 605 de notre ère. Je renverrai pour les détails curieux de la vie de ce roi arabe, à l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, par M. Caussin de Perceval. (Voy. vol. II.) Ici, nous n'avons à regarder que l'histoire de Mâwiah et de ses amours que M. Caussin se borne à indiquer et que, comme trait d'étude sur la vie et les mœurs et le caractère de la femme arabe, je vais traduire tout au long de la tradition originale. Ce petit tableau poétique à son pittoresque et son caractère littéraire.

Dans le récit qui précède, Marthad ne chercha pas même querelle à sa femme ; dans la légende qui va suivre, la reine Mâwiah ne subit ni injures, ni vengeances de la part de son mari. Mais l'amant paya cher ce qu'il avait eu de bonheur. On se vengeait sur l'attaquant et sur le plus fort, comme nous l'avons déjà remarqué. Ne chassez pas, il n'y aura pas de gibier pris indûment. L'islamisme lapide jusqu'à mort les deux coupables, et cela par la main du public.



Digitized by Google

## LÉGENDE DE MOUTADJARRIDAH OU HIND, ET DE MOUNAKKHAL.

### ARIETTE.

« Une fois, j'entrai dans la demeure d'une jeune beauté, en un jour qu'il pleuvait.

« Je la poussai doucement et elle céda, marchant vive et légère comme le katâ qui court à l'étang ;

« Et puis je l'embrasse, et elle soupire si doux ! comme une gracieuse gazelle. »

Ces vers sont du poète Mounakkhal de la tribu des Yachkourides ou Béni Yachkour, et font partie d'un carmen composé à l'intention de Moutadjarridah.

Elle fut mariée fort jeune à un de ses cousins appelé Halam de la tribu des Béni Kelb. Moutadjarridah était d'une admirable beauté. Mounzir roi de Hirah et père de Nomân la vit, et fut soudainement épris d'amour pour elle. Il appela Halam au palais, le traita bientôt comme un ami, puis l'invita à sa table royale avec Hind. L'intention du roi était de jouir de la vue de la belle Kelbide. Un jour qu'ils étaient à table, qu'ils avaient bu assez généreusement, que le vin avait chauffé les têtes, égayé les esprits, tout d'un coup Mounzir se met à dire : « En vérité, c'est une bien laide et sotte chose qu'un homme reste marié à sa femme assez longtemps pour qu'il n'ait, sur la tête et à la barbe, pas un seul cheveu blanc ou un seul poil blanc que cette femme ne connaisse. Dis-moi, Halam, répudie ta femme Montadjarridah ; moi je répudierai ma femme Selma; nous troquerons. — Je le veux bien, répondit Halam. » Immédiatement chacun des deux s'assure de

Digitized by Google

la parole et de la promesse de l'autre. L'engagement est ratifié. Mounzir répudia Selma ; Halam répudia Moutadjarridah. Le roi épousa la femme du Kelbide, mais ne voulut pas que Selma épousât Halam. Il empêcha nettement leur union. Mounzir avait eu de Selma son fils Nomân. Peu de temps après ce mariage le roi mourut, et laissa la royauté à ce fils de Selma. Nomân avait la face d'un teint vineux, était court, ramassé, trapu, d'une laideur remarquable; de plus il était taché de lèpre. Devenu roi il épousa Moutadjarridah.

Au nombre des favoris les plus caressés et les plus recherchés du nouveau prince, étaient deux poètes avec lesquels il aimait à converser et à boire ; c'étaient Nâbirah le Zoubiânide, beau garçon, homme sage, rangé, et Mounakkhal, séduisant d'élégance et de beauté. Il était bruit de par le monde que Mounakkhal était l'amant heureux de la reine ; car on le connaissait, on savait son tempérament ardent, ses vivacités amoureuses.

Nâbirah avait les bonnes grâces du roi, était avec lui aux termes de la familiarité la plus aisée. Très souvent il était, en favori intime, admis à la table du prince, aux parties de plaisirs, et le roi lui témoignait la plus expansive amitié, avait un bonheur extrême à entendre les vers de son poète. Un jour, dans une de ses visites imprévues, Nâbirah aperçoit la reine. Hind, surprise, cherche à la hâte à éviter les regards du poète ; mais, dans la précipitation, elle fait tomber son voile, et elle se cache le visage avec la main et le bras, qui du reste était assez rondelet et potelé, afin de dissimuler convenablement la figure. Nâbirah, frappé de la beauté de la reine, et voyant dans cette hâte embarassée une certaine coquetterie calculée, demeura tout ému, le cœur lui battit. Mais le roi survint... C'est à propos de ce petit incident que Nâbirah composa une kacideh dont voici les premiers vers. L'étranger ou le passager dont il veut parler, est lui-même.

Digitized by Google

« A-t-il quitté la demeure de Mâiah (1) à l'aurore ou au crépuscule du soir, ce passager ? L'a-t-il quittée après avoir dit adieu, ou sans adieu !

« Les oiseaux, par leur vol de sinistre augure, ont annoncé que demain sera notre jour de départ ; les noirs corbeaux, par leur croassement, me présagent aussi ce malheur.

« O ! maudit soit le jour de demain ! qu'il soit jour néfaste, puisqu'il doit séparer des cœurs qui s'aiment !

« L'heure du départ approche. Les chameaux qui portent nos bagages ne sont pas encore en marche ; mais ils vont bientôt suivre

« Les pas de la belle qui t'a lancé les flèches de ses regards et qui, sans le prévoir, t'a blessé au cœur.

« Comme son beau sein était paré de bijoux, de rubis, de perles alternées avec l'émeraude dans son collier.

« Son voile glissa malgré elle ; elle se hâta de le reprendre, en se cachant le visage avec sa main,

« Sa main si gracieuse ; et ses doigts colorés de hennch ressemblaient aux jeunes fruits de l'anam (2) sur leurs tiges et avant qu'il soient noués.

« Et ses longs cheveux noirs, luxuriante chevelure, vinrent flotter vers sa figure, comme le feuillage du cep flexible se penche sur son treillage.

« Elle t'a exprimé du regard un désir qu'elle ne put t'exprimer de la voix devant son époux ; oh ! c'était le regard avide du malade fixant son œil ému sur ceux qui le viennent visiter. »

Bien entendu, le petit poème ne parvint pas à la connais-

(1) Abrégé de Mâwiah.

(2) Le heunch est le lawsonia inermis. La poudre de ses feuilles sert à teindre la face intérieure des mains, les ongles, la plante des pieds, etc. — L'anam est un arbre à tiges rouges et flexibles.

Digitized by Google

sance de Nomân. D'autre part, le roi appelait souvent aussi à sa table le poète Mounakkhal, avec Nâbirah. Les deux poètes rivalisaient de poésie, d'esprit, d'improvisations. Or, un jour que nos deux favoris étaient en fête chez le roi, il dit à Nâbirah : « Voyons, trace-moi en vers le portrait de Moutadjarridah ; tu l'as vue, tu la connais. » Alors le poète animé par le souvenir de la belle reine, échauffé par le vin, par la gaîté, monté aussi par la température de folie qui travaillait la tête des trois convives et jetait dans leurs paroles les mille légèretés, les mille excentricités d'une imagination exaltée et promenée sur le chapitre des amours un peu libres, improvise une kacîdeh vive et pétillante, dans laquelle il peint et détaille les charmes de la reine, depuis la tête aux pieds, sans rien excepter. Il alla jusqu'à l'extrême ; son imagination l'emporta à l'extravagance, à la lubricité. Le roi était émerveillé, en pleine folie. Mounakkhal fut blessé ; la jalousie s'alluma en lui ; quand la kacîdeh est terminée, il s'écrie : « Par Dieu ! pour décrire si bien tous ces charmes, tous ces secrets, il faut les connaître et les avoir vus. » Cette réflexion frappa et troubla Nomân ; et de suite il pensa à se venger, à faire tuer Nâbirah. Celui-ci sentit la force du coup que venait de lui porter son convive. On se leva, on sortit ; le Zoubiânide n'eut rien de plus pressé que de prendre la fuite ; il se retira à la cour des rois des Rassânides, en Syrié. Mounakkhal resta seul maître de la place, et en possession des bienveillances du roi.

Mounakkhal aimait éperdûment la reine, et elle l'aimait de la plus vive passion. Elle avait donné le jour à deux fils, magnifiques enfants, rappelant la beauté et les traits de Mounakkhal ; et partout les Arabes répétaient que le poète yachkouride était le père de ces deux enfants. La cour savait les prouesses amoureuses de la reine ; le roi les ignorait.

Souvent Nomân montait à cheval et passait le jour à la

Digitized by Google

promenade ou à la chasse. Pendant ces absences, une esclave se tenait en sentinelle afin de sauvegarder la sécurité des entrevues des deux amants ; l'esclave annonçait le retour du roi. Lorsque Nomân sortait, Moutadjarridah en envoyait avis à son beau poète. Il arrivait ; elle l'introduisait dans une chambre spéciale, et ils passaient ensemble la journée. Une fois ils se mirent à boire ; et dans leurs gaîtés et leurs jeux, elle eut la fantaisie de retirer l'anneau ou periscélide (1) d'une de ses jambes et de le passer à une jambe de son amant. Puis la reine écarte une longue tresse de sa longue chevelure, et de son extrémité libre lie son anneau à celui de son amant. Elle était dans une de ces émotions douces et ravissantes pendant laquelle elle était heureuse de témoigner par ce simple badinage combien elle aimait et admirait son beau poète qui l'adorait. A ce moment Nomân entra subitement. Il était revenu beaucoup plus tôt que d'habitude; la sentinelle était en défaut, avait quitté son poste, ne prévoyant pas un retour si précipité, si inattendu, car l'heure était encore loin. Nomân surprend les deux amants attachés l'un à l'autre par une jambe, au milieu de leurs doux ébats et joyeusetés, de leurs sourires épanouis et agaçants, de leurs paroles enivrées de leurs charmes. Il saisit Mounakkhal, le livre au geôlier des prisons royales, appelé Ikabb, qui reçoit l'ordre immédiatement de mettre à mort le traître, l'infâme. Le geôlier obéit, et tua le poète dans les tourments. On ignore quel supplice fut infligé; personne ne sut ce qu'il advint de Mounakkhal. De là le dicton : « Quand reviendra Mounakkhal, » c'est-à-dire « jamais; » et cet autre encore : « comme Mounakkhal » c'est-à-dire « on ne sait pas ce qu'il est devenu. »

De sa prison et sur le point de mourir, Mounakkhal put envoyer à ses deux fils les vers que voici :

(1) Il s'agit ici des anneaux métalliques en fer, ou argent, ou or, etc., que portent les femmes à la partie inférieure de chaque jambe au-dessus de la cheville.

Digitized by Google

« Qui donc ira à mes fils, ces nobles enfants, ira annoncer à ma tribu qu'on a tué un homme innocent de crime ?

« Oh ! si vous ne prenez pas le talion de mon sang sur Ikabb, puissiez-vous ne jamais arriver à abreuver qui aura soif (et ne jamais avoir la force de prendre la moindre vengeance) !

« Cet Ikabb m'outrage aux yeux de toutes les tribus hédjâziennes ; de son bâton de moullah (1) il me meurtrit et me déchire la nuque. »

Mounakkhal dans ses poésies ne parla guère que de sa belle maîtresse :

« C'est là la demeure heureuse de celle qui, à son insu, me tue sans sabre, sans flèches,

« Mais par le regard de ses yeux mourants de langueur et pourtant si vivants, de ses yeux plus meurtriers que les plus meurtriers. »

Le *carmen* le plus animé, le plus pittoresque, le plus coloré, le plus imbibé d'amour, est celui dont on a extrait les vers qui composent la cantilène que nous avons citée. C'est certainement un des plus jolis chants d'amour qu'aient conservés les traditions ; c'est en même temps un tableau de la générosité du poète, de son courage, c'est l'homme peint par soi-même. En commençant, Mounakkhal suppose qu'une femme le blâme et veut le détourner des amours dont il est fier et heureux, et ensuite qu'un ami lui a conseillé la parcimonie. Chemin faisant, les vers glorifient la libéralité d'un ami du poète, Alkamah.

« Sermoneuse chagrine, tu veux me détourner d'aimer ! mais, va donc du côté de l'Irâk, à Hîrah, et renonce à me contrarier.

« Ne t'informe pas de ce que sont mes richesses ; que

(1) Nom d'une sorte d'arbre.

Digitized by Google

t'importe ? Parle de ma générosité, de mes bienfaits.

« Quand le souffle des vents nous assiége et soulève les bords frémissants de nos tentes,

« Tu me trouves alors heureux de pouvoir te faire mes largesses en jouant les premières flèches venues, les flèches non empennées du meïçar.

« Abou Khouffy me défend de prodiguer mes biens ; mais il en est venu, Abou Khouffy, à me lâcher la bride.

« J'ai d'autres chamelles, d'ailleurs, de leurs queues se battant les cuisses ; chamelles à la longue taille élancée, aux flancs âgiles,

« Elles courent, m'emportent tout poudreux, mes vêtements en désordre et abîmés, mais je vais jusqu'au bout de la course.

« Je vais, et mes vêtements traînent sur le dos du chemin, c'est à toi que je vais ainsi, ô Alkamah fils de Syr,

« A toi l'homme des bienfaits, le généreux; toi qui donnes les chamelles laitières, et tout ce que tu élèves, esclaves et troupeaux.

« Qui que tu sois qui viens à Alkamah, il te donnera d'un cœur pur et sincère, ses mets savoureux et sucrés, des vêtements et parures en nombre ;

« Il te fournira, s'il le faut, des cavaliers ardents comme l'ardeur du feu, choisis parmi les plus nobles têtes de la tribu,

« Cavaliers ayant leur front sous le cercle ferré des casques, leurs flancs dans leurs cuirasses aux solides clous ;

« Cavaliers à longues cottes de mailles, qu'ils savent retrousser jusqu'au cou, jusqu'aux épaules, comme savent si bien faire les braves au fort des batailles ;

« Cavaliers aux nobles coursiers ayant toujours le

Digitized by Google

poitrail en avant dans les combats, cavaliers vrais éperviers de carnage,

« Chevaux s'élançant du sein des tourbillons de poussière, puis revenant aussitôt chassant déjà devant eux les riches troupeaux de l'ennemi.

« C'est avec de ces coursiers-là, de ces braves d'Alkâmah, que j'ai eu le bonheur, moi, de me venger en guerre, de réussir en conquêtes auprès des belles inondées de parfums,

« Beautés ravissantes qui balancent leur marche dans une atmosphère de musc précieux, et au milieu d'arômes safranés, et portant encore à leurs cous des traces de baisers ;

« Beautés à la chevelure en tresses polies, pendantes, comme ces noires couleuvres luisantes qui aiment le tannoûm (1), longues tressès libres et flottantes.

« Une fois, j'entrai dans la demeure d'une jeune beauté, en un jour qu'il pleuvait,

« Beauté éblouissante, aux beaux seins arrondis, aux charmes enivrants; elle marchait fière, et sur elle frôlaient le satin et la soie.

Je la poussai doucement, et elle céda, marchant vive et légère comme le katâ qui court à l'étang.

« Et puis elle se serre contre moi, et elle soupire si doux ! comme une gracieuse gazelle.

« Et puis elle se serre contre moi et ellè me dit : « O « Mounakkhal ! quel feu embrâse ton corps !

« — Oh ! lui dis-je, la fièvre qui consume mon corps, « c'est mon amour pour toi ; calme-toi un moment, « laisse, je meurs d'amour. »

« Et puis je vidai les coupes de vin ; et je bus à petits coups, et je sablai à grands coups.

(1) Le tannoûm ou tanouim est un héliotrope, heliotropium.

Digitized by Google

« Et puis je bus encore, et pour boire j'ai vendu mes coursiers, et juments et entiers ;

« Et je bus encore, et pour cela j'ai vendu et mes esclaves achetés et mes esclaves prisonniers.

« Et quand l'ivresse me réjouit, je me vois le roi des palais de Khawarnak et de Sédyr (1).

« Mais à mon réveil je ne me trouve plus roi que de mes petites brebis et de mes simples chameaux.

« Pauvre Mounakkhal, eh! combien de jours s'enfuient trop vite pour toi, à côté de ta belle amie!

« Hind bien-aimée! qui jamais me consolerait, si je venais à te perdre! chère Hind, qui me consolerait, moi ton captif, ton esclave!

« Oh oui! j'aime Hind, et elle m'aime, et sa chamelle aussi aime mon chameau. »

Plus tard Nomân perdit les bonnes grâces de son suzerain le roi de Perse, et il s'enfuit. On lui conseilla d'aller s'excuser lui-même, de faire acte de soumission bénévole et d'hommage lige; on lui donna à espérer le retour des bienveillances du roi de Perse. Hind, probablement dans une pensée de vengeance ou de dépit, conseilla aussi cette démarche à son laid mari; il eut la même fin que Mounakkhal. Il fut jeté en une prison dite des étrangleurs; il y croupit pendant longtemps; on ignore comment il mourut. *Par pari refertur.*

(1) Noms de deux palais bâtis près de Hirah, par Nomân le borgne, Nomân Ier, qui regna de 390 à 418 de J. C.

Digitized by Google

## XXVIII

**Amr fils de Hind, roi de Hirah. — Meurtre de son frère. — La femme de Zoràrah à qui avait été confié le frère du roi, est mise à mort; puis les sept fils du meurtrier. — Prisonniers brûlés, plus un voyageur et une femme. Fierté de cette femme. — Amr assassiné après une humiliation envers une femme appelée Laylah. Amr fils de Koulthoûm.**

Rentrons dans la vie régulière et honnête du désert, la vie du Bédouin, de la république des sables, de la liberté des tentes et des camps scénites. Parmi les plus nobles familles, parmi les familles les plus fières, les unions conjugales étaient accordées sans de grandes cérémonies, sans de longues sollicitations. Voici même un mariage provoqué et accompli à la suite d'une gageure, d'une sorte de défi imprévu... Mais suivons la légende; elle a une physionomie curieuse d'ensemble et de détails comme étude d'esprit et de mœurs; c'est presque une contre-partie du mariage de la plus jeune des trois sœurs dont nous avons parlé, de Bohaïçah. Le récit arabe offre d'abord deux actes de brutalité où figurent deux femmes, deux mères remarquables.

C'était à l'époque du roi de Hirah appelé Amr fils de Hind fille de Hârith et petite-fille de Hodjr. Amr, vassal du roi de Perse, régna de 562 à 577 de J.-C. La naissance de Mahomet se rapporte à la neuvième année de ce règne.

Amr fils de Hind était d'une nature violente, brutale, cruelle. Pour cela, les Arabes lui appliquèrent le surnom de *mouzrit el-hadjârah,* c'est-à-dire capable de faire rendre des vents aux pierres. Il fut encore qualifié de *mouharrik,* c'est-à-dire le brûleur.

Amr fils de Hind revenant d'une expédition infructueuse, passa près d'une tribu des Tayïdes d'Adja, avec lesquels il

Digitized by Google

était allié. Sur le conseil et les instigations de Zorârah, et pour ne pas rentrer à Hîrah les mains vides, il tomba sur la tribu et enleva des femmes et des chameaux. Une violente satire de Kaïs fils de Djarwah vengea les Tayïdes de cette injuste agression. Le roi furieux marcha en armes contre les Tayïdes et fit plusieurs prisonniers. A la prière du célèbre Hâtim, dont nous avons parlé, ils furent rendus. Les Tayïdes attendirent et trouvèrent l'occasion de se venger sur Zorârah, la cause première de leurs pertes.

Le plus jeune des frères du roi Amr était confié aux soins de Zorârah dans la tribu des Hanzalides ou Béni Hanzalah. Le jeune prince alla un jour à la chasse ; n'ayant pas trouvé de gibier et voulant régaler ses gens, il fit tuer un chameau d'un troupeau qu'il rencontra aux pâtis. Le maître du troupeau, Souwaïd, gendre de Zorârah, tomba sur le prince à coups de bâton et le laissa raide mort sur la place. Souwaïd s'enfuit à la Mekke. Les Hanzalides tenaient ce meurtre sous le secret. Les Tayïdes en furent informés et en firent parvenir connaissance à Amr. Le roi partit contre les Hanzalides afin de venger son frère, de prendre et tuer Zorârah. Celui-ci eut le temps de s'échapper. Amr fit saisir la femme du fuyard; elle était alors enceinte. On l'amena devant le roi. « Est-ce un garçon ou une fille que tu as dans les entrailles? lui dit-il. — Je n'en sais rien, répond la mère avec une dignité calme et grave. — Qu'a fait Zorârah, ce traître, ce lâche ignoble? — Je connais mon mari, je sais ce qu'il est ; si je ne me trompe, sa sueur est parfumée ; il est d'un noble sang. Sa cuisine pour ses hôtes est parfaite, ses bouillons sont gras et succulents ; lui, il mange ce qu'il trouve ; il ne s'informe jamais de ce qu'il n'a plus ; il veille la nuit où il y a à craindre ; il reste sur son appétit le soir d'un festin. » Amr, sans répliquer un seul mot, la fit éventrer sur-le-champ.

La tribu fut consternée de cet acte de barbarie. On envoya

Digitized by Google

dire à Zorârah : « On sait que ce n'est pas toi qui as assassiné le frère du roi ; viens donc exposer à Amr la vérité du fait ; tu détourneras ainsi de grands malheurs. » Zorârah arrive et raconte au roi les détails du meurtre. « Eh bien, dit Amr, livre-moi Souwaïd. — Il est maintenant à la Mekke. — Alors je veux ses fils. » On amène les sept fils de Souwaïd, jeunes encore ; leur mère était fille de Zorârah. Immédiatement Amr ordonne de mettre à mort ces sept enfants. On en saisit un d'abord et on lui tranche la tête. Les six autres courent se jeter dans les bras de Zorârah. On les en arrache brutalement. Zorârah dans son émotion profonde, s'écrie : « Mes enfants, la moitié de moi-même, séparez-vous de l'autre moitié ! » Ce mot douloureux devint proverbe. Tous ces enfants furent égorgés.

Il fallait plus encore à la vengeance du roi. Il jura par serment sacré qu'il brûlerait cent individus des Hanzalides ; et de suite il se mit en marche, se dirigeant du côté du Bahrein où stationnait la tribu. Un petit corps de troupes qui précédait le roi, fit prisonniers quatre-vingt-dix-huit hommes. On les garda à vue, jusqu'à l'arrivée d'Amr. Amr arrive ; on plante sa tente ; il ordonne de creuser d'énormes fosses ; on obéit ; on les remplit de bois ; on allume d'immenses feux ; et quand les flammes sont dans toute leur violence et leur fureur, Amr y fait jeter les quatre-vingt-dix-huit prisonniers. Tous furent brûlés.

C'était vers la chute du jour. Passe au loin un Arabe des Barâdjim. Sous ce dernier nom on comprenait plusieurs familles des Hanzalides. Le Barâdjim tourne sa marche du côté des flammes. Il ne se doutait guère de ce à quoi le conduisait son chameau. Notre homme approche et fait agenouiller sa monture. Amr dit au voyageur : « Qui t'amène ici ? — Le besoin de manger ; depuis trois jours je suis au dépourvu ; je suis à sec, et je n'ai pas goûté une bouchée de nourriture.

Digitized by Google

J'ai aperçu les tourbillons de fumée et de flamme, et j'ai pensé que l'on cuisinait ici. — Et d'où es-tu ? — Je suis des Barâdjim. — Il n'a pas de chance, le visiteur barâdjim, » reprit Amr. Et cette remarque est devenue proverbe. Amr fit précipiter le malheureux dans le feu.

On ne vit plus un seul homme de la tribu. Alors les courtisans dirent au roi : « Puisses-tu être toujours loin de la voie du mal ! Prince, que ne t'affranchis-tu définitivement de ton serment, en prenant une femme de cette tribu. Tu as déjà brûlé quatre-vingt-dix-neuf hommes, complète la centaine par une femme. » Et il ordonne de prendre au hasard une femme des Hanzalides. On lui en amène une. « Qui es-tu ? lui demande-t-il. — Je suis Hamrâ fille de Damrah fils de Djâbir fils de Katan fils de Nahchal fils de Dârim. — Il me semble que tu n'es pas Arabe ; tu as les cheveux roux. — Je suis de pur sang arabe ; mon origine n'a rien des barbares.

« Je suis, te dis-je, fille de Damrah fils de Djâbir,

« Nobles rejetons de nobles aïeux, tous chefs de tribus du Hédjâz ;

« Et je suis sœur de Damrah fils de Damrah,

« Tous hommes aux vastes générosités, quand la poussière de la disette étouffait nos contrées. »

— Je te le jure, reprit le roi d'une voix cruellement ironique, si je n'avais pas peur que tu ne donnasses le jour à quelqu'enfant comme toi, je t'épargnerais le supplice du feu ; mais... — Eh ! par le nom de Dieu que je supplie de renverser le coussin où tu t'appuies, de faire écrouler la colonne de ta puissance, de t'arracher ton royaume, mais on ne tue pas des femmes, les femmes au sein nourrissant, aux entrailles fécondes ; elles nourrissent, elles enfantent, mais elles ne font pas la guerre ; lâche que tu es ! on ne tue pas des femmes ! te dis-je. — Jetez-là au feu, » s'écrie le

Digitized by Google

roi. A ces mots, Hamrâ se retourne vers les assistants et leur dit : « Eh bien !... Y a-t-il parmi vous un homme, un cœur assez courageux pour prendre la place d'une vieille femme ? » Personne ne se pressa de répondre. « Ah ! cria-t-elle alors; les braves sont brûlés ! » Ce mot devint proverbe. L'infortunée fut précipitée dans les flammes.

Amr fils de Hind avait plaisir à toute espèce de vengeance. Une femme qu'il voulut humilier, fut la cause de sa mort. Il avait été blessé de la fierté d'un appelé Amr fils de Koulthoûm, chef des Tarlabides ou Béni Tarlib ; et depuis longtemps il cherchait un moyen de se guérir le cœur. Un jour il se prit à dire par hasard à ses courtisans : « Connaissez-vous quelque Arabe de distinction dont la mère répugnerait à obéir à la mienne et à la servir ? » — Certainement, répondit-on ; et on nomma Laylah, mère de Amr, le fils de Koulthoûm, le poète célèbre et un des plus hardis et des plus bouillants cavaliers de l'Arabie. « Cette Laylah, dit-on au roi, est nièce du fameux Kolaïb, ce roi si altier. Elle a pour fils le chef d'une grande tribu ; Laylah est trop fière pour servir qui que ce puisse être. — Très bien. » Et Amr fils de Hind, enchanté de ce renseignement, envoie inviter le fils de Koulthoûm à venir le visiter et à amener avec lui Laylah ; « car, disait le message, Hind, la mère du roi, désire vivement la voir. »

Le fils de Koulthoûm part avec sa mère, quitte la Mésopotamie où les Tarlabides étaient installés, et arrive avec un nombreux cortége de femmes et de guerriers. Des tentes avaient été dressées exprès hors de Hîrah, sur l'Euphrate, pour la réception. La tente de Hind était tout auprès de celle du roi. Laylah fut reçue et traitée avec honneur. Son fils et sa suite furent entourés d'égards... Un repas fut servi en même temps dans toutes les tentes. Vers la fin du repas, le roi demanda à forte voix que l'on servit les plats de *douceurs*.

Digitized by Google

C'était le signal convenu entre le roi et Hind. Celle-ci entendit ; elle congédia les domestiques et resta seule avec Laylah. Puis Hind montrant de la main un plat éloigné d'elle : « Passe-moi ce plat, dit-elle à Laylah. — Celle qui a besoin de quelque chose, se dérange et va le prendre, » répliqua Laylah. Hind insiste d'un ton plus ferme, réitère sa demande. « Honte ! humiliation ! s'écrie Laylah. A moi, enfants des Tarlabides ! » Le fils de Koulthoûm entend ce cri, comprend qu'une insulte est faite à sa mère, se lève d'un bond, saisit le sabre du roi, la seule arme qui fut dans la tente, se précipite sur le fils de Hind et lui fend la tête. La troupe des Tarlabides se précipite sur la tente ; ils voient le roi étendu mort ; ils enlèvent tout ce qui se trouvait là, dispersent toute la suite du roi, pillent toutes les tentes, et regagnent en hâte leur Mésopotamie.

Les successeurs de ce roi n'eurent pas le courage de le venger.

## XXIX

**Suite. — Les nobles familles. — Kazzoûr demandée en mariage par Lakît. Il évite la consommation du mariage. Il disparaît. Retour. — Leçon paternelle. — Kazzoûr, veuve, revient chez son père. — Secondes noces. Souvenir du premier mari. — Du développement intellectuel dans l'Arabie.**

On peut juger maintenant sur échantillon de ce qu'étaient ces chevaliers de la vieille Arabie, ces démons de poètes; c'était la beauté de la barbarie. Ils ne reculaient et ne devaient reculer devant rien, ces hommes, ces Bédouins si fiers, si audacieux. En voici un autre, le poète Lakît, un brise-tout, jeune homme de haute lignée. Il était fils du Zorârah dont nous parlions il y a un moment, et Zorârah appartenait

Digitized by Google

à une très noble famille de sa tribu ; la mère de Lakît, appelée Mâwiah, était comptée au nombre des *mères heureuses*.

Lakît était vif, tranchant, emporté, mais ferme, résolu, intrépide. Un jour son père le voyait tout gonflé de fierté et d'orgueil, bouillonnant d'impatience et de colère. Lakît était encore jeune alors; il avait à peine vingt ans. Dans son emportement, il se laissa aller à battre ses serviteurs. « En vérité, dit Zorârah à son fils, on s'imaginerait, à te voir des manières aussi orgueilleuses, que tu nous aies obtenu et apporté ici cent chameaux coureurs, des haras du roi Mounzir fils de Mâ el-Sémâ (1), de ces fameux chameaux de Hirâh, et que tu aies en mariage la fille de Kaîs Zou-l-Djeddaîn (Kaîs aux *deux aïeux* illustres) fils de Djald. — Mon père, reprend Lakît, rappelle-toi le reproche que tu crois me faire. Je te le jure par le ciel, je ne me laverai pas la tête, je ne mangerai pas de viande, je ne boirai pas de vin, que je n'aie tout ce que tu viens de dire; j'aurai l'un et l'autre et plus encore, ou je périrai. » Et Lakît partit accompagné d'un sien cousin maternel, appelé Kourâd; tous deux étaient poètes, tous deux des personnages de leur tribu.

Ils arrivent chez les Chaïbânides ou Béni Chaïbân, et se présentent immédiatement à l'assemblée alors réunie. Ils saluent en nobles seigneurs ; et sans formule préparatoire, sans attendre un moment, Lakit dit : « Kaîs fils de Djald, Zou-l-Djeddaîn, est-il parmi vous? » Kaîs était alors le plus haut et puissant seigneur de toutes les tribus arabes issues de Rabyah fils de Nizâr (2). « Il est ici, répond une voix. — Lequel de vous est-il ? — C'est moi, dit alors Kaîs ; que désires-tu? — Je viens te demander ta fille en mariage. » Or Kaîs avait juré par serment de conscience, que quiconque lui

(1) Ce Mounzir fils de Mâ el-Sémâ fut le père de Amr fils de Hind, dont nous venons de voir l'assassinat.

(2) Nizâr, le 19e aïeul de Mahomet, vivait un demi-siècle environ avant J.-C.



Digitized by Google

demanderait, en public, et avec ce sans gêne délibéré, la main de sa fille, aurait à s'en repentir et servirait d'exemple aux gens qui ne sauraient pas ou qui oublieraient comment il convient de se comporter avec des hommes de naissance et de considération. — « Et qui es-tu, s'il te plaît? continue Kaïs d'un ton un peu aigre. — Je suis Lakît, le fils de Zorârah — Je te trouve bien singulier, bien hardi, jeune homme à cheveux encore tombant sur le front! Tu ne pouvais donc pas me faire ta demande entre nous, en tête-à-tête? — Mon cher Kaïs, tu le sais par Dieu bien, tous envient ton alliance, tous désirent ton amitié. Je suis, moi, de famille sans tache et sans reproche. Que je te porte ma demande en tête-à-tête, je ne tromperai sur rien, je ne me donnerai pas pour ce que je ne suis pas; que je te la propose en public, l'éclat de ton nom n'en sera point terni, car je suis d'un sang passablement illustre. » Cette netteté et cette vérité de sentiment charmèrent le Chaïbânide, et : « Tu es digne de moi, reprend-il franchement; oui, tu es de noble famille; je te donne ma fille en mariage, et je te donne même en surplus une dot de cent chameaux, tous chameaux de choix, dont pas un n'a l'allure saccadée, dont pas un n'est vieux ou invalide, dont pas un n'a perdu une dent par l'âge. La nuit prochaine, tu ne la passeras pas en célibataire; tu n'es plus un étranger pour ma fille, tu es son mari. » Et de suite Kaïs envoya dire à la mère de sa fille : « Je viens de marier notre chère Kazzoûr à Lakît, le fils de Zorârah. Hâte-toi de la parer; dresse lui et orne lui une grande tente. Dès ce soir, Lakît cesse d'être célibataire; il est l'époux de Kazzoûr. »

Puis Lakît s'assied près de son beau-père, prend part aux délibérations. On parle de guerre, d'expéditions; et Lakît dit : « Lors des expéditions, nous, nous laissons à la tribu les chamelles qui sont pleines; nous n'emmenons que les chameaux vites et légers; mais en temps de repos, nous sommes

Digitized by Google

les plus chauds amants des femmes. « Ces paroles sourirent à Kaïs..... Il prit Lakît et le conduisit à la tente préparée pour le mariage. Lakît s'y assit. Bientôt après, la mère de Kazzoûr lui envoya le petit réchaud et les parfums. « Va, dit-elle à sa fille, porte à ton mari ce vase de feu et ces aromates. Si Lakît les fait reprendre sans s'en servir, ce n'est ni un homme de naissance, ni un homme de savoir-vivre. S'il les garde et les met sous lui, c'est encore un homme de rien, sans éducation distinguée. » La jeune fille porte le feu et les parfums ; Lakît se parfume les cheveux et la barbe, puis il rend le réchaud et le reste des parfums. Kazzoûr retourne auprès de sa mère et lui dit comment le jeune époux s'est comporté. « Parfaitement, reprend la mère ; c'est un homme bien né. »

A la nuit, on conduit Kazzoûr à Lakît. Il se met à la caresser en paroles aimables et douces ; mais la jeune fille goûte peu ce genre de caresses. Peu après, Lakît se couche, se couvre et s'enveloppe de son manteau. La jeune fille se couche près de lui. Mais il avait encore la moitié de son serment à accomplir. Lakît s'endort profondément. Alors la belle mariée se lève, sort à petit bruit et retourne à la tente de sa mère. Lakît à son réveil n'aperçoit plus sa femme. Il avait prévu cette première conclusion. Il sort et va rejoindre son cousin Kourâd qu'il avait envoyé l'attendre à peu de distance au pied d'une colline. « Partons de suite, dit Lakît, avec nos deux chameaux ; mais fais en sorte qu'on n'entende pas leurs cris. Eloignons-nous incognito. » Tout en devisant ils montent à chameau ; et les voilà en marche, allant se présenter à Mounzir fils de Mâ el-Sémâ.

Au matin, Kaïs ne trouva plus son gendre ; mais il garda le silence. Il ne chercha pas à s'interpréter cette disparition ; il ne voyait pas quel en était le motif ; il attendit sans mauvais soupçon.

Digitized by Google

Arrivé à Hirah et en présence du roi, Lakît le mit de suite au courant de l'histoire, raconta son mariage, les paroles de Zorârah, et la réponse que lui Lakît avait faite. Mounzir, charmé de cette fermeté et de cette confiance franche et résolue, donna de suite à Lakît cent chameaux de ses plus fins coureurs. A l'instant même Lakît les expédie à son père sous la conduite de Kourâd.

Ce ne fut pas tout. Lakît alla ensuite se présenter au kosroës ou roi de Perse. Lakît en reçut, en cadeau, des vêtements précieux et des pierreries ; après quoi il reprit sa route et regagna sa tribu. Il raconta à Zorârah toute cette expédition pacifique. Après un bref séjour, il retourna avec Kouràd chez les Chaïbânides. Mais il ne les rencontra plus à la même station ; ils avaient décampé, et avaient changé de pâturages. Il fallut rechercher leurs traces à travers le désert ; Lakît et Kourâd voyagèrent ; arrivés au milieu des sables, ils firent halte, et Lakît dit ces deux vers :

« Regarde bien, Kourâd ; à cela il ne peut y avoir de mal ; regarde du côté de ces anémones, là-bas, ne découvres-tu pas des femmes,

« Portant de beaux cédrats (seins) embaumés de parfums, ayant la poitrine parée de fragments d'or et de corail ? (Aperçois-tu, là, ma charmante fiancée ?) »

Ils avaient en effet retrouvé la tribu ; ils avancèrent ; ils allèrent à la demeure de Kaïs fils de Djald. Ils furent accueillis avec empressement. Lakît venait chercher sa belle Kazzoûr. Immédiatement Kaïs la fit préparer pour le départ. Avant qu'elle ne quittât la tente maternelle, Kaïs dit à sa fille : « Ecoute-moi, ma chère enfant ; sois envers ton mari douce et soumise comme une esclave, et alors lui aussi sera, à ton égard, prévenant et soumis comme un esclave. Désormais, ma fille, que l'eau soit ton parfum le plus ordinaire et le plus habituel ; car ton mari t'emmènera avec lui dans les guerres.

Digitized by Google

Je prévois, si tu deviens mère, que tu enfanteras de longs malheurs pour nos tribus. Et puis, sache bien que ton mari est le plus intrépide cavalier des populations issues de Moudar (1); mais, ma fille, sache bien aussi que les hommes bouillants comme lui ne tardent pas à être tués, ou à mourir. Quand il ne sera plus, garde-toi d'une douleur efféminée, garde-toi de te déchirer la face, et de te raser les cheveux; sois forte et courageuse aussi. — Eh! dit Kazzoûr, ta main paternelle a soigné et caressé mon enfance; maintenant que je suis devenue grande, tu me laisses éloigner de toi; et au moment de nous séparer, tu me donnes, pour viatique de voyage, des présages de malheurs. »

Lakît partit, emmenant sa fiancée. A chacune des tribus qu'ils eurent à traverser, Kazzoûr demandait à Lakît : « Est-ce là ta tribu? — Non, chère dame, » répondait-il. Et il en fut de même jusqu'à ce qu'ils approchèrent des Béni Dârim branche des Hanzalides. Kazzoûr regardait les tentes, admirait de nombreux chevaux de noble sang, et toute émerveillée : « Lakît, dit-elle avec une certaine émotion, et cette tribu-là est-ce la tienne? — Oui, mon amie. Nous sommes arrivés. » On mit pied à terre.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et festins; on égorgea quantité d'animaux. Lakît consomma son mariage.

Kazzoûr accompagnait son mari dans ses expéditions; elle ne se sépara de lui que lorsqu'il fut tué à la journée du ravin de Djabalah. La perte de la bataille eut pour cause l'impatience et l'impétuosité de Lakît. Kaïs, informé de la mort de son gendre, envoya un frère de Kazzoûr pour la ramener à la tribu paternelle. La jeune veuve partit. Mais lorsqu'elle fut sur son chameau, elle alla au lieu de l'assemblée des Béni Dârim, et s'arrêtant un moment : « Enfants de Dârim, dit-

(1) Moudar, 18e aïeul de Mahomet, et l'origine à laquelle on rattache la descendance de toutes les tribus du Hédjâz, c'est à dire la moitié de l'Arabie, ou Arabie septentrionale

Digitized by Google

elle, je vous recommande de maltraiter désormais les femmes étrangères qui s'uniront à vous; car vous le voyez en moi, elles n'agissent pas après la perte de leurs maris comme vous jugez qu'il serait convenable. Je n'ai point vu qu'il y ait eu un homme tel que Lakit, dont la femme, après qu'il fut mort, ne se fût pas déchiré la face et rasé les cheveux. Si je n'étais étrangère à votre tribu, je vous le jure, je me serais meurtri la figure, j'aurais coupé ma chevelure. C'est un témoignage de regrets, un honneur qui manque à la mémoire de Lakit. Que Dieu vous fasse aimer de vos femmes! Qu'il ne vous donne de haines que pour vos ennemis! » On répondit à Kazzoûr par des acclamations d'éloges et des souhaits de bonheur. Puis elle s'éloigna. Elle retourna chez son père.

Elle fut mariée en secondes noces à un Arabe de sa tribu, connu par sa bravoure. Le nouvel époux avait plaisir à entendre Kazzoûr parler de Lakit et en déplorer la mort prématurée. Une fois, après qu'elle eut fini son récit : « Quelle est, ajouta le mari, la circonstance qui, dans la vie de Lakit, est pour toi le souvenir le plus beau et le plus émouvant? — Un jour, par un temps nuageux, il monte à cheval et part. Il s'était parfumé; il avait bu; il était dans un entrain magnifique; il pétillait. Il va chasser des antilopes, et il en abat plusieurs. Soudain il me revint, tout couvert de sang, tout plein de bonheur; et il me prend dans ses bras; il me serre sur son cœur; il m'embrasse, m'aspire, me respire..... Oh! que ne suis-je morte alors? Non, jamais je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi émouvant que Lakit? » L'époux ne répondit mot. Les paroles de sa femme l'avaient impressionné d'une étrange façon.

Et il réfléchit... Il attend un jour nébuleux; il boit; il se parfume. Ensuite il monte à cheval et va chasser des antilopes. Il revient tout rempli de sang, tout pénétré de parfums, et d'odeur vineuse; et il accourt à sa femme, il l'enlace dans

Digitized by Google

ses bras, l'embrasse, puis lui dit : « Que t'en semble ? Quel est le meilleur ? moi ? ou Lakît ? — Eh ! reprend-elle, c'est bien aussi de l'eau, mais ce n'est pas de l'eau de Saddâ ; c'est bien une belle herbe de pâturage, mais ce n'est pas du sa'dân. » Cette réponse est devenue proverbe. Saddâ est le nom d'un puits dont l'eau était réputée la meilleure du monde. Le sa'dân est une herbe dont raffole le chameau dans le désert (1).

Il y a dans tout ce récit une température de sagesse, de gravité, de philosophie même ; il y a là la vie sérieuse des familles de rang distingué dans cette civilisation exotique née, développée et pratiquée sous les tentes et dans le désert. Singulier peuple, il faut en convenir, qui tout aussi avancé que les autres peuples de cette époque, accomplit ses évolutions intellectuelles au milieu de ses habitudes scénitiques ; nation à membres toujours disloqués, toujours dispersés, qui se forme et grandit dans ses fragments tout comme les autres peuples dans leur unité condensée et combinée en une masse, en un corps agissant de concert dans toutes ses parties. Nulle science positive en Arabie ; jamais une seule n'y a pris et aucune n'y prendra probablement jamais naissance ; c'est le désert ; mais il y a une activité d'intelligence, je veux dire il y avait une activité d'intelligence sans cesse en mouvement. Aujourd'hui le silence et l'inertie des solitudes, et, avec cela, la persuasion que l'islamisme est le dernier mot de Dieu sur la vie de l'humanité, entretiennent les Arabes et tous les sincères Musulmans dans une apathie extraordinaire mais logique.

(1) Cette plante est le *neurada prostrata* de Linnœus ; elle a été mieux caractérisée par le professeur de l'ancienne école de médecine du Kaire, M. Figari, et pour cela elle porte le nom actuel de *Figarea ægyptiaca*. On la trouve fréquemment dans le désert en Egypte.

Digitized by Google

## XXX

Des esclaves chanteuses, musiciennes. - Les Grands de Médine demandés par le dernier Tobba dont on a tué le fils. - Ohaïhah ; dévouement de sa chanteuse Molaïkah. -- Solma, femme d'Ohaïhah ; condition qu'elle posa pour son mariage. - Comment Solma quitta son mari et sauva sa tribu.

Par suite de l'application du Koran, la position sociale de la femme, comme nous l'avons déjà répété, est déchue. La femme esclave même, tout en gagnant par la religion nouvelle le bénéfice considérable d'entrer dans la famille, d'être libre à la mort de son maître lorsque, esclave, elle a subi les volontés de ce maître et lui a ainsi donné une progéniture, cette femme, dis-je, a perdu sous certains aspects de la vie ordinaire, au point de vue même de la considération de l'esclave. Ainsi, avant l'islamisme, il y avait dans la société bédouine, des esclaves artistes ; toutes les musiciennes, chanteuses, ou instrumentistes, ou compositeurs, étaient des esclaves. Cette coutume, comme nous le verrons, se continua longtemps dans l'Islamisme. Aujourd'hui elle est éteinte ; on n'achète plus nulle part une esclave à titre et en qualité de musicienne. Jadis cette qualité avait une valeur pour ainsi dire monumentale et donnait aussi aux femmes esclaves une considération immense au point de vue des jouissances de la vie. Les kaïnah, c'est-à-dire les chanteuses, les artistes, étaient l'âme de toutes les fêtes, avaient toutes les adorations. On les achetait des prix incroyables ; on se les donnait en présents ; c'était l'aristocratie de l'esclavage, mais établie au moins sur un mérite ; c'était le luxe des grands et des riches, mais relevé encore par une pensée d'art. Les qualités désirées et recher-

Digitized by Google

chées chez les chanteuses étaient, dans l'ordre d'appréciation, la beauté, le talent musical, et l'esprit ; trinité précieuse. Une chanteuse était tenue d'être belle; autrement sa fortune n'avait pas assez d'espérances... Du reste, l'attachement de ces femmes esclaves pour leur maître allait souvent jusqu'au dévouement. J'en ai un exemple qui date au moins d'un siècle avant la prédication de l'islamisme (460 à 472 de J.-C.).

Le dernier des Tobba (1), appelé Açad, roi des Himiarides et de l'Yémen, partit en expédition du côté du Bahrein. Il laissa son fils à Yathrib (Médine). Le jeune prince fut assassiné dans un guet-apens. Le roi revint tout furieux pour se venger, résolu de saccager et ruiner la ville, de couper tous les palmiers, d'égorger les habitants, d'emmener les enfants en esclavage. Il arrive sur le territoire de Médine et mande à son camp les principaux personnages de la ville, qu'il désigne par leurs noms. Parmi ces personnages était un appelé Ohaïhah; il était riche, il possédait même plusieurs donjons ou castels fortifiés qu'il avait fait construire. Ohaïhah, à l'encontre des autres, ne prévoyait rien de bien de la part du Tobba.

On se rendit au camp du roi. Ohaïhah suivit les autres personnages ; mais il se fit accompagner d'une jeune chanteuse, son esclave, appelée Molaïkah, et emporta une tente et du vin. Arrivé au camp, il dresse sa tente avec soin, y place la chanteuse et le vin, et il va de suite solliciter une audience du Tobba. On l'introduit ; le roi le fait accroupir sur le même tapis que lui ; puis, après quelques mots d'entretien, demande au médinois quelles sont ses richesses et ses propriétés. Ohaïhah les lui énuméra ; à chaque fois qu'il en indiquait une nouvelle, le Tobba disait : « Tout cela est maintenant ici présent sur mon tapis. » Sa Majesté entendait par là qu'elle avait résolu de tuer le propriétaire et de confisquer

(1) Voir la note de la page 58.

Digitized by Google

les propriétés. Ohaïhah comprit parfaitement. Il prit congé et sortit.

Il rentra dans sa tente; des gardes du Tobba étaient apostés à côté, en sentinelles. Ohaïhah se met à boire; il affecte joie et gaîté; sentant sa verve échauffée, il fait chanter à sa chanteuse, sa chère Molaïkah (petit ange, petite reine) qui l'accompagnait sur la mandole, les vers suivants qu'il lui improvise:

« L'amour enchaîne mon cœur auprès de Molaïkah; que ne peut-elle ce soir répondre à mes amoureux désirs!

« Qu'il est beau le beau cou de Molaïkah! que belle est sa poitrine! que belle est la gorge qui la pare!

« Dieu! que ne puis-je l'avoir encore cette nuit, quand tout repose endormi, quand le chien vigilant dort aussi!

« Une nuit, où nul passant ne nous voie, nul que l'œil brillant des étoiles!

« Que la chanteuse et son luth me pleurent; que me pleurent le vin et mes joyeux buveurs;

« Que la chamelle me pleure et quand on la selle pour le départ, et quand ses hautes épaules disparaissent dans les espaces du désert!

« Que l'on me pleure dans les réunions! L'homme sait-il jamais le destin qui l'attend? »

Molaïkah chanta le reste du jour, continua fort avant dans la nuit. Lorsque les gardes apostés à la tente furent endormis: « Je pars, dit tout bas Ohaïhah à sa belle chanteuse; je retourne à Yathrib. Ferme bien la tente sur toi: quand l'envoyé du Tobba viendra m'appeler, réponds: « Il dort. » S'il insiste et veut à toute force m'éveiller, dis alors: « Il est parti, mais il m'a chargé d'un message pour le roi. » Si l'on te conduit au Tobba, expose-lui les paroles que voici: « Ohaïhah te dit: venge-toi sur une chanteuse, ou

Digitized by Google

laisse-là ; c'est comme tu voudras ; elle est à ta discrétion, elle se livre à ta traîtresse vengeance. » Puis Ohaïhah s'esquiva et alla se réfugier dans son donjon de Dahyân.

Cette même nuit-là, le Tobba fit saisir et égorger toute la députation des médinois. Il envoya aussi prendre Ohaïhah. Mais la chanteuse, quand les émissaires du roi vinrent l'interpeller et demander Ohaïhah, répondit : « Il dort. » Ils s'éloignèrent, puis revinrent, revinrent encore ; et toujours Molaïkah répondait : « Il dort. » Enfin : « Eveille-le, crièrent-ils, où nous entrons de force. — Il est parti, répliqua-t-elle ; mais il m'a chargé d'un message pour le roi. » On la conduisit au Tobba. « Où est Ohaïhah ? lui demanda celui-ci. — Il s'est enfui. Mais il te dit : satisfais ta traîtresse vengeance sur sa chanteuse, si cela te plaît ; ou laisse-la. »

Le roi dépêcha une troupe de cavaliers à la poursuite du fuyard ; on le trouva avec ses gens en défense dans son donjon. On ne put le forcer... On assiégea Médine ; mais on trouva une résistance vigoureuse et on dût faire la paix. Le Tobba rentra dans ses Etats.

Ohaïhah, dans une expédition qu'il dirigea contre les Nadjârides ou Béni Nadjâr, tua le frère d'un appelé Acim. De là, vengeance ; le sang pour le sang. Acim, vers la nuit, rôdait autour de Dahyân, cherchant à surprendre Ohaïhah. Deux fois Acim lança une flèche au moment où Ohaïhah rentrait à son donjon ; et deux fois la porte fit office de bouclier et reçut la flèche. Ohaïhah résolut d'aller tomber à l'improviste sur les Nadjârides. Il fixa à ses gens le jour du départ.

Ohaïhah avait pour femme Solma, d'une illustre famille Nadjâride. Elle ne se maria jamais qu'à condition de rester libre de disposer d'elle-même, c'est-à-dire à condition que, si quelque chose lui déplaisait dans celui qu'elle acceptait pour

Digitized by Google

mari, elle le quitterait quand elle voudrait. Après qu'elle eut quitté Ohaïhah, elle fut mariée au bisaïeul de Mahomet. Or, voici comment elle se sépara de notre médinois.

Solma apprit le projet d'aller surprendre les Nadjârides ses contribules. Elle avait d'Ohaïhah un fils qui venait d'être sevré. Elle passa une corde autour de cet enfant et la serra légèrement, mais assez pour que la gêne qu'il en ressentait le fit pleurer. Le pauvre petit pleura toute la nuit. Solma le prenait à chaque instant entre ses bras, cherchait à le calmer. Ohaïhah passa avec elle la nuit, sans sommeil, et lui répétait: « Qu'a donc mon fils, ma chère amie ? — Mon Dieu, répondait-elle, je n'en sais rien. » Au point du jour, elle délia le marmot qui alors s'endormit. Solma parut alors accablée de fatigue et se plaignit de mal de tête. « Par Dieu ! dit alors Ohaïhah, cela vient évidemment de ta veillée de la nuit. » La migraine dura, sans laisser trève, et le mari passa encore la nuit suivante sans sommeil, occupé à appliquer et à renouveler des bandes et des compresses sur la tête de sa femme, et il répétait : « Ce ne sera rien, Solma; ce ne sera rien. » Un peu avant l'aube : « Va, dit Solma à son mari, va dormir un peu ; je me sens bien maintenant ; je n'ai plus rien ; mon mal est dissipé. » Dans tout cela, elle n'avait eu d'autre but que de fatiguer Ohaïhah par une longue veille et de l'obliger à un profond sommeil. Une fois qu'elle voit son mari bien endormi, elle va prendre une forte corde, l'attache solidement au haut et en dehors du donjon, s'y suspend à deux mains, descend, atteint le sol, court de suite à sa tribu et y donne l'alarme. On se prépare, on prend les armes, on se rassemble. C'était le jour fixé pour l'attaque. Ohaïhah avant son départ, dans la matinée, ne s'était pas informé de la santé de Solma. Arrivé près du camp de la tribu il trouve les Nadjârides sur leurs gardes et bien disposés à le recevoir. « Voilà l'œuvre de Solma, s'écrie-t-il ; elle m'a trahi ; elle en est venue à son but. »

Digitized by Google

Ohaïhah attaque les Nadjârides ; mais la résistance était prête ; la rencontre fut nulle.

Solma ne revit plus Ohaïhah. En mémoire du procédé qu'elle employa pour fuir du donjon ou castel marital, elle reçut le sobriquet de moutédallyah ou la suspendue.

## XXXI

De la musique ancienne des Arabes. — Les deux chanteuses appelées Djerradah Ad ou les cigales des Ad. — Des chanteuses, comme luxe. - Abd Allah et son père Djoudân ; le poète Oméyah fils d'Abou l-Salt. — Abd Allah lui donne ses deux chanteuses.

La cantatille de Molaïkah fut longtemps conservée dans les chants publics. On la chantait encore avec enthousiasme à Bagdad, à Basrah, à Moussoul (le vrai nom est Maûssil), sous les règnes d'Emîn et de Mâmoûn, tous deux fils de Haroûn el-Rachîd. Elle avait alors, sans aucun doute, un tout autre air que celui que dut improviser la chanteuse d'Ohaïhah. Les règnes de ces trois kalifes et aussi celui de Motacem qui les suivit, furent les beaux temps de la passion musicale chez les Arabes ; alors vivait Ishâk (Isaac), la plus belle et la plus sympathique voix qui ait peut-être retenti parmi les Arabes ; nous aurons souvent à en parler. Avant l'islamisme, la musique n'était guère qu'une psalmodie peu ambitieuse, que variait et brodait la chanteuse ou le chanteur, selon son goût, selon son émotion, selon l'effet que l'on voulait produire. Ces variations ou plutôt ces caprices, ces fioritures se prolongeaient à l'infini, sur une syllabe, sur un mot, sur un hémistiche, de telle façon qu'en chantant une cantilène de deux ou trois vers seulement, on en avait parfois pour des heures. C'est encore aujourd'hui la même méthode, la même manière ; quel voyageur, quel touriste, en Égypte, n'a pas entendu chan-

Digitized by Google

ter pendant une demi-heure et plus, sans s'arrêter, avec les deux seuls mots : *yâ lêily*, ô ma nuit !

Le timbre de la voix, sa flexibilité, ses vibrations, le sentiment qui faisait sonner ou frémir le timbre, différenciaient le mérite des chanteuses. La vivacité, la gaîté, la langueur amoureuse, étaient les ressources les plus puissantes et les plus sûres ; le vin et l'amour payaient les plus forts écots dans ces anciens concerts à une voix ou à deux voix à l'unisson.

Deux chanteuses, musiciennes, compositeurs, se firent une réputation brillante et une vie plus brillante encore, peu de temps avant l'islamisme. On les appelait, et l'histoire leur a conservé leur titre, les deux Djerrâdah Ad, ou les deux cigales des Ad, par allusion à deux célèbres chanteuses des Adides ou Béni Ad, lesquelles avaient, dit-on, le sobriquet de Djerrâdah, mais dont le nom était Youmâd et Youâd. Les Ad, si souvent cités dans le Koran (1), étaient des tribus de géants, vrais patagons de l'Arabie des plus vieux siècles... C'est comme si nous disions, nous, les deux cigales gauloises ou gaéliques.

Ces deux esclaves, d'où venaient-elles ? Étaient-elles d'origine étrangère à l'Arabie ? Étaient-elles esclaves noires ou esclaves abyssiniennes comme étaient et sont encore généralement les esclaves mâles ou femelles en Arabie ? Les traditions n'en disent rien. D'après les légendaires, elles furent célèbres, et elles appartinrent à Abd Allah fils de Djoudân. Les esclaves chanteuses étaient un luxe des riches personnages. Ce luxe se continua ; les kalifes avaient pour les fêtes de leurs palais, pour leurs festins, pour leurs orgies avinées, des chanteuses achetées à grands prix ; et ces belles esclaves avaient les faveurs et les générosités de ces souverains orthodoxes, amis dévoués au vin, à la musique, et aux vers. Seulement, alors, les cours et les petits soupers étaient en-

(1) Voy. chap. 11, 22, 26, 38, 41, 50, 54, 69, etc.

Digitized by Google

core hantés et réjouis ou parfois attristés par les chants joyeux, ou touchants, ou philosophiques des chanteurs et des musiciens. Avant l'islamisme, les chanteuses, et toujours elles étaient des esclaves, mais esclaves adorées de leurs maîtres, étaient en possession du chant et même de la composition musicale; c'était presque un monopole dont personne ne leur disputait les charmants bénéfices. Après l'islamisme, mais assez longtemps après, il y eut des chanteuses non esclaves, des chanteuses et cantatrices de profession. Aujourd'hui l'habitude et la profession existent encore... Nous reparlerons un peu plus loin de la musique, des chanteuses et des chanteurs.

Les deux cigales de Djoudân ont laissé des chants de premier mérite. En voici un qui est conservé dans la catégorie d'honneur appelée les *cent airs choisis*. C'est au point de vue musical que l'antiquité musulmane a établi et fixé ce choix. Mais comment retrouver la musique de ces cantilènes. Plus d'un maestro, plus d'un Félicien David serait encore plus curieux que moi de rencontrer ces souvenirs que le temps a dévorés. Le temps ! Comment, à cet avaleur perpétuel, faire rendre gorge? Il vous répondra qu'à ces époques, comme chez les Grecs, on n'écrivait pas la musique ; un air, comme encore à présent chez les musulmans, est une *propriété ;* pour l'avoir il faut le demander au compositeur ou au chanteur, qui vous l'apprend de voix à voix. Ils n'ont pas d'autre moyen de transmission ; écrire un air est pour eux chose étonnante, incompréhensible.

### CANTATILLE.

« Macif n'a plus d'habitants, est devenu sauvage, et de même encore la vallée de Nakhlah, et aussi Rarîf.

« Me pourra-t-elle conduire de ces lieux abandonnés

Digitized by Google

jusqu'à ma tribu, ma chamelle mahrienne au pas facile et infatigable ?

« Ma belle Oumm Othmân, réjouis mon cœur ; la moindre caresse de toi me fera tant de bien !

« Nos oncles paternels, ces hommes au front noble et grand, sont du sang de Louây ; oui, certes ! et nos oncles maternels sont du sang de Thakîf (1). »

Le chant de cette cantatille fut composé par les deux Djerrâdah d'Abd Allah fils de Djoudân.

### ABD ALLAH ; — SON PÈRE ; — SES DEUX CHANTEUSES.

Abd Allah était un des riches Arabes de son temps. Djoudân, son père, vécut d'abord dans l'extrême misère, les deux mains dans la poussière. C'était d'ailleurs un mauvais sujet et un assassin, ne tenant à conscience aucune œuvre de mal quelle qu'elle fut. Son père et sa mère s'étaient fatigués de payer les rançons de ses méfaits. Enfin il fut expulsé de sa famille qui avait juré de ne le plus jamais recevoir.

Il se retira alors dans les vallées et ravins du territoire de la Mekkè, ne sachant plus que devenir, adjurant la mort de le délivrer des horribles ennuis de la vie. Or, en rôdant près d'une montagne éloignée de la Mekke, il aperçut une ouverture ; il y pénétra, espérant trouver quelque serpent qui lui donnât la mort. Djoudân ne voit rien d'abord. Il avance lentement;... il arrive à un serpent monstrueux au front duquel deux yeux brillent et pétillent comme deux flambeaux. Le serpent s'élance sur lui. Djoudân se précipite sur le reptile qui alors s'éloigne en tournant autour de la caverne comme pour revenir sur son adversaire. Djoudân fait un bond vers

(1) Thakîf fut la souche d'une nombreuse tribu. — Louây est le nom du 8e aïeul de Mahomet.

Digitized by Google

la bête qui alors siffle un sifflement de stridence saisissante. Djoudân avance encore; le serpent recule épouvanté, puis s'arrête. Djoudân s'arrête aussi, le fixe, l'examine,... réfléchit. « Est-ce que ce serpent, se dit-il, serait un être artificiel? » Et Djoudân se jette sur la bête, la saisit et l'étreint à deux mains,... regarde encore... C'était un serpent en or, ayant pour yeux deux rubis. Djoudân le brise, et en extrait les deux yeux. Puis il pénètre plus avant dans le souterrain et il aperçoit de grands cadavres d'hommes étendus sur des estrades et ayant près de la tête chacun un écriteau en argent, donnant à lire la date de l'inhumation. Djoudân examine de près; tous étaient des rois descendants de Himiar (1). Ils avaient des vêtements enrichis de broderies, mais tellement épuisés par le temps que tout ce que Djoudân en touchait s'en allait en poudre impalpable comme ces fines poussières qu'on voit se jouer au milieu d'un rayon de soleil, dans une chambre ou une tente. L'inscription d'un de ces vieux rois, appelé Noufaïlah quatrième arrière-petit-fils de Kahtân (le Joctan de la Bible) portait ceci : « Je suis Noufaïlah fils d'Abd el-Moudân... J'ai vécu cinquante ans. J'ai coupé, taillé, fouillé la terre en dedans et en dehors. J'ai cherché les richesses, la gloire et la puissance; mais rien n'a pu me garantir de la mort. »

Au milieu de l'hypogée était un énorme tas de pierres précieuses, d'émeraudes, de perles, d'or, d'argent. Djoudân prit de tout cela tant qu'il en put porter. Et il sortit, ferma l'entrée du souterrain avec un bloc de pierre qu'il marqua de certains signes. Il retourna du côté de la demeure de sa famille, et fit parvenir une partie de ce qu'il avait recueilli, à son père, lui demandant d'être réintégré à la demeure paternelle et d'être pardonné. Le père pardonna; Djoudân rentra

(1) Noe fut le 8e aïeul de Himiar qui était frère de Sabâ. Himiar me parait avoir été contemporain de Taré père d'Abraham.



Digitized by Google

en grâce et en famille. Il enrichit tous ses parents; il vécut dans le luxe et l'abondance, tenant table ouverte à tous, répandant et semant ses bienfaits. Il dressa une immense chaudière, de façon qu'un passant monté à chameau pouvait y prendre à manger sans descendre de sa monture et sans la faire agenouiller. Une fois un jeune garçon tomba dans la chaudière et se noya dans la sauce. Abd Allah continua son père. Mahomet a parlé de cette chaudière ou sébile-monstre, et a dit : « Je me suis mis à l'ombre auprès de la sébile d'Abd Allah fils de Djoudân, au fort de la chaleur du jour. »

L'histoire merveilleuse de la fortune de Djoudân est une des mille explications souvent admissibles des fortunes subites et inconnues d'origine. Quel qu'ait été le fait, Abd Allah hérita de son père et devint une sorte de Lucullus, de Crésus de l'Arabie.

Le poète Oméyah fils d'Abou l-Salt qui était lié d'amitié intime avec lui, vint un jour le trouver. Le poète avait l'air préoccupé et soucieux. « Qu'as-tu donc aujourd'hui ? lui dit Abd Allah; qu'y a-t-il ? — Eh ! des chiens qui me sont venus aboyer sus, des créanciers qui me happent et mordent au vif. — Tu arrives en un mauvais moment; je suis en défaut; j'ai des obligations, certaines dettes auxquelles je ne puis faire face de suite. Attends un peu, que je rassemble ce que j'ai à toucher; je me porte garant de ce que tu dois, et je ne te demande pas même qu'elle est la somme, ni la valeur. » Oméyah rendit grâce à la générosité si empressée et si complaisante de son ami et se retira.

Abd Allah paya les dettes du poète; et le poète revenant chez son ami, lui récita une petite kacîdeh ou pièce de vers dont la reconnaissance et l'amitié avaient inspiré les sentiments et l'expression. Ainsi, entre autres choses, il disait :

« Homme généreux, dont le matin ni le soir ne peuvent changer la noble nature !

Digitized by Google

« Tu es l'image du vent bienfaisant; tu verses tes dons et tes largesses en ces jours où le rude hiver relègue même le chien dans son réduit.

« Qu'une seule fois on dise ta louange, cela suffit à ton cœur; il ne sert de rien de t'exposer ce dont on a besoin. (Tu sais le voir, et tu donnes.)

« Vous éloignez-vous d'Abd Allah? Alors sachez bien que nulle part ailleurs vous ne trouverez de générosité pareille.

« Oui, je vous le dis, il a élevé la libéralité à la hauteur où l'œil voit le ciel.

« Est-ce que le ciel est caché pour quelqu'œil que ce soit? Est-ce que le soleil levant peut-être inaperçu? (Non; ainsi est la munificence d'Abd Allah.) »

Lorsqu'Oméyah récita ses vers, Abd Allah avait près de lui ses deux chanteuses; et, partant d'un élan de joie et de bonheur : « Oméyah, s'écrie-t-il, prends de mes deux belles chanteuses celle que tu voudras, elle est à toi. — Le poète, qui tenait sur elles ses yeux fascinés, ne pensa même pas à refuser; il en prit une immédiatement. Quelques instants après, il se retirait emmenant son précieux cadeau.

Chemin faisant il passa près d'un groupe de Koreïchides (1). Voyant le poète et la chanteuse on comprit de suite qu'il l'avait reçue en présent. On blâma le poète de son irréflexion. « Comment! lui dit-on; tu sais bien qu'Abd Allah est dans un moment de gêne. Va lui rendre son esclave; ce brave vieillard en a besoin pour son service. En la lui ramenant, tu le toucheras au cœur, sois en persuadé, tu lui feras œuvre à ses yeux plus généreuse même que tout ce qu'il a fait en se posant caution de tant d'obligations. Va, reconduis cette fille à son premier maître. » Le poète fut frappé, ému de la vérité

(1) Les Koreïchides ou Béni Koreich étaient la plus illustre tribu arabe; c'est la tribu de Mahomet.

Digitized by Google

et de la sagesse de ces paroles; elles tombèrent au cœur d'Oméyah. Il se repentit de la précipitation avec laquelle il avait accepté l'offre de son ami, et il retourna immédiatement chez Abd Allah afin de lui remettre la chanteuse.

Oméyah entre ; Abd Allah en l'apercevant lui dit : « Je suis sûr que tu viens me rendre ma jeune esclave? Je suis sûr qu'on t'aura blâmé de l'avoir reçue. » Et il répéta à peu près les mêmes paroles qu'avaient dites les Koreïchides comme blâme et comme conseil. « Tu ne te trompes pas, reprit Oméyah; c'est exactement là ce qu'ils m'ont dit. — Et que leur as-tu répondu? — Mon cher ami, répartit-il, écoute. » Et il improvisa ces deux vers :

« Toi, quand tu donnes, tu prodigues toujours jusqu'au degré du luxe ; tout le monde ne va pas comme toi jusque-là. (Les autres ne donnent pas au-delà de ce dont on a besoin.)

« En venant te demander à toi, face à face, on n'a jamais auprès de toi d'échec à subir comme auprès des autres. »

— Prends encore cette autre chanteuse, prends-la aussi, te dis-je, elle est à toi. » Oméyah dut la prendre.

Le poète partit, emmenant les deux chanteuses. Il passa de rechef vers les Koreïchides qu'il avait rencontrés, et dont il avait suivi le conseil. Il s'approcha d'eux, et dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, il improvisa plusieurs vers où il exalta la générosité et la munificence de son ami.

Oméyah demeura propriétaire des deux célèbres chanteuses.

Digitized by Google

## XXXII

**De la femme esclave. — De la qualité de *mère de l'enfant*, avant et après l'islamisme; de la liberté de l'enfant. — Subalternisation de la femme. — La femme comparée à l'homme.**

Cette position de chanteuse était pour les femmes esclaves la plus séduisante et la plus élevée qu'elles pussent espérer. Toute autre situation pour elles chez les Arabes était des plus humbles et des plus minimes. Les femmes esclaves étaient à la discrétion de leur propriétaire, et il avait, en sa qualité, le droit absolu d'user et d'abuser. Elles servaient à tout et de tout. L'islamisme a relevé la femme esclave ; il l'a laissée, il est vrai, aux caprices voluptueux du maître, à la discrétion entière du propriétaire ; mais de cette destinée sociale elle-même, la religion nouvelle a déduit, en les consacrant, certains droits qui impatronisent la femme dans la famille dont elle est la marchandise. Ainsi, la femme esclave qui est devenue mère par l'œuvre de son maître libre, est en possession formelle de ce qu'on nomme les droits de maternité. Cette femme devenue, comme dit la loi, *mère de l'enfant*,, ce qui signifie mère d'un enfant de son maître libre, mère d'un enfant de la famille de son maître, a droit à des égards en raison du titre de mère qu'elle a gagné, a droit à l'affranchissement après la mort de son propriétaire. Le maître ne doit plus vendre cette mère de son enfant ; elle est entraînée et assise sur le bord du giron de la famille qui est obligée de la respecter. Mais en n'accordant la liberté qu'après la mort du maître (le maître peut toujours affranchir quand il lui plaît), la loi a voulu empêcher l'accession d'un héritier au partage de la succession, et par

Digitized by Google

suite ne pas gêner les chefs de famille dans la multiplication des enfants en faisant craindre une trop nombreuse hérédité. L'enfant est forcément de condition libre, car c'est la paternité qui consacre la valeur sociale des enfants. Aux siècles du paganisme, il n'en était pas ainsi. L'esclave, même devenue mère par le fait de son maître libre, restait esclave comme auparavant, n'acquérait aucun droit légal qui tendît à améliorer le sort de la mère et de l'enfant. Celui-ci restait esclave aussi ; et ni lui ni sa mère n'avaient à espérer d'affranchissement que de la bienveillance et de la générosité du maître. Ainsi, le fameux Antar, le poète, le cavalier des cavaliers, conquit sa liberté sur le champ de bataille; il était fils d'une esclave; et le père, dans un moment de danger, dans une rencontre sanglante, promit à son fils esclave de le déclarer libre si ce fils parvenait à culbuter l'ennemi. L'intrépide esclave culbuta l'ennemi, et fut homme libre. Mais sa mère resta esclave. Le roman qui détaille la vie d'Antar sous des formes si pittoresques, est assez connu.

En somme, je le répète, ce n'est toujours que la position matérielle que l'islamisme améliore ; il éloigne la femme de toutes les œuvres sociales ou intellectuelles ; il la renvoie et la séquestre au harem. Bien plus, il l'exclut même des prières solennelles et publiques, à moins qu'elle ne soit déjà d'un âge avancé et *annulé*. A plus forte raison l'exclut-il des fonctions publiques ou même gouvernementales. « Un pays gouverné par une femme est un malheureux pays, » a dit Mahomet. Voilà la loi salique, la pragmatique sanction. Quelle exclamation eut poussée Mahomet, s'il eut vu une hippiade royale !

Ainsi, dans toutes les civilisations, jusqu'aujourd'hui, toujours la subalternisation de la femme. Nous voyons même Jésus traiter une fois sa divine mère d'une manière presque humiliante pour elle. Mahomet a feint de ne pas savoir tout ce qu'il y a de qualités à exploiter au profit de la société dans la

Digitized by Google

femme. C'est toujours et partout la tendance de l'homme : dominer, imposer sa volonté. Selon l'homme, la femme est un composé d'innombrables défauts ; mais selon la femme, croyez-vous que l'homme ne soit pas un composé bien autrement multiple et vicieux ?

Les natures vivantes et humaines se ressemblent comme type général. La combinaison physique et la combinaison passionnelle et intellectuelle, dans la femme et dans l'homme, ont les mêmes éléments, les mêmes proportions d'éléments, donnent des individualités analogues, des différences analogues d'individualités. L'esprit femme ou l'esprit homme grandit en tout pays par la culture. Les nuances sont l'effet des localités, mais le fond est le même.

Partout le cœur des femmes est rempli d'émotions, de générosités, de sentiments profonds. Si l'homme a parfois de la délicatesse, de la sensibilité, du dévouement, de la tendresse de la femme, si le type féminin se caractérise parfois en nous, la femme aussi est souvent à l'unisson de l'homme en vigueur, en énergie, en hauteur de pensées, en virilité de génie. La femme et l'homme ont, plus que quelquefois, l'hermaphrodisme intellectuel et moral ; dans l'une et dans l'autre se manifeste le dualisme de la création ; l'une et l'autre est parfois, pour ainsi dire, père et mère, fils et fille, frère et sœur, en même temps. C'est l'unité multiple ; c'est le mot homme, pour dire l'homme et la femme. La guerre a eu ses femmes héros, ses héroïnes hommes ; le cirque de l'intelligence a vu pareillement sur son arène les femmes gagner des couronnes ; les sciences ont eu leurs femmes philosophes, les lettres leurs femmes poètes. En manquons-nous aujourd'hui ? Depuis longues années, combien n'y a-t-il pas de femmes célèbres sur le panorama de la société française et de la société anglaise ? L'individu homme ne veut pas partager l'empire ; même avec ce qu'il aime, et son dictionnaire, à ce point

Digitized by Google

de vue, est si restreint, si bref, si égoïste, qu'il n'y a mis qu'un seul mot : Moi, et encore ce mot a-t-il une initiale majuscule. Donnez une éducation grande et bien nourrie à la femme ; et, pour citer un mot heureux d'un contemporain, comportez-vous en cela comme vous feriez en cédant à l'enfant gourmand qui vous dit : « Donnez-m'en trop. » Mais non, la vanité fait cabrer l'homme. Certes, la femme a bien le droit de s'écrier : « En vérité, le métier de femme est un dur métier. « Et puis, de deux adversaires, le moins fort est regardé comme le plus coupable.

## XXXIII

**Relations entre les esprits et les êtres humains. — Les différents esprits, djinn, chaïtan, goûles, etc. — Esclave attrapée par un mazhab. — Goûle du poète Taâbbata Charran. — Une si'lâh mariée à un homme. — Jeune fille reprise à un afrit. — Salomon, roi des esprits. — Djânn le préadamite. — Dives ; péris. — Le grand diable Iblis ; ses cinq fils. — Les hâtef ou voix du ciel. Un jaloux informé par un hâtef. — Jalousie chez les Arabes. — Nouer la branche ou nouer le *ratam*.**

Les anciens Arabes païens avaient aussi admis des femmes dans le monde invisible et croyaient de foi sincère que ce monde-là et le nôtre avaient des relations amoureuses, et que les esprits, ou mâles ou femelles, des créatures intermédiaires, soit qu'ils prissent un corps comme le nôtre, soit qu'ils restassent dans leurs formes inattingibles à nos yeux, communiquaient avec nous, avec les hommes et avec les femmes, par des immixtions érotiques.

La gentilité arabe avait ses gnômes, ses stryges, ses éphialtes, ses willis, ses empuses, ses dives, ses péris, ses ondines et ses apsaras, ses elfes et elfines, ses mixes et ses larves, ses lémures et ses lamies, ses belles walkyries et ses

Digitized by Google

effrayants imbloques ou brucolaques. Mais au désert, aux villages et aux villes d'avant et d'après l'islamisme, ces êtres mystérieux s'appelaient et s'appellent encore — les djinn ou génies, — les djinny ou géniens, créatures tenant de l'espèce humaine et des djinnah ou djinn femelles ou djinnesses, — les amloûk tenant de l'homme et du si'lâh, et le si'lâh est une sorte de goûle, — les alyân, créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange, — les delhâth, qui habitent les îles reculées des mers. Les delhâth ont la forme humaine et mangent la chair des cadavres d'hommes que la mer rejette sur les rivages. Un voyageur a raconté qu'un delhâth vint, étant à califourchon sur une autruche, barrer le chemin à un bâtiment maritime pour s'en emparer. On se battit contre ce démon ; mais soudain il poussa un épouvantable cri et tout l'équipage tomba renversé sur la face. Le delhâth sauta à bord, se contenta d'enlever un homme de l'équipage et s'en alla.

On croyait que les anciennes tribus des Djourhoum étaient un produit né de l'union d'anges et d'êtres humains, que Bilkis ou Makéda, la belle reine de Sabâ, qui alla admirer Salomon et se maria avec lui, était issue de l'union d'un être ange ou génie et d'un être humain. Les populations des Chikk, des Gog, des Mâgog et des Daûlafâny, toutes créatures monstres mangeant serpent et vipères et scorpions, et situées au Nord de la Chine, par delà la Grande Muraille, ce barrage en pierres scellées de fer et de plomb fondu, que leur opposa Alexandre le bicorne afin qu'ils n'inondassent pas la terre, étaient des progénitures nées de l'union de plantes avec des animaux. Cet Alexandre, lui-même, avait eu pour mère Kabra et pour père Abra ; Abra était un ange et Kabra une femme de ce monde. Des gens qui, âmes désespérées ou furieuses, se sont aventurés à courir le monde, allant devant soi, sans savoir où, et de ce nombre d'aventuriers fantasques et errants

Digitized by Google

fut un certain Sinân, ont été jugés bons producteurs et pris par des djinn qui les prièrent de leur faire l'honneur de rendre les djinnesses mères.

Les mariages réels et les surprises coupables et momentanées avaient lieu de la part des djinn mâles et femelles, à l'égard des êtres humains. Cette donnée est fournie par des traditions thalmudiques qui enseignaient que des anges ou des esprits viennent des planètes visiter les filles des hommes, parce que ces anges ou esprits les trouvaient belles. La djinnesse qui, dans ses débauches et passions voluptueuses, voulait s'unir par surprise et sans mariage à un homme qui lui plaisait pour amant, se livrait à lui. Mais ensuite il était sous l'influence puissante et mystérieuse de la djinnesse. Cette influence, au moment des rencontres, se traduit par l'épilepsie ; l'homme ne sait plus où il est ; il se convulsionne ; il écume ; et puis il revient à lui. De même se conduisent les djinn avec les filles des hommes. Amours terribles, amours redoutables, payées par force, et dont la fin fatale, la mort, se précipite à mesure que se rapprochent les exigences de ces esprits trop puissants. Les grandes dames d'entre les djinnesses, disaient autrefois les Koreïchides, ces païens qui étaient les aïeux des contribules futurs de Mahomet, ces grandes dames, les princesses de chez les djinn, étaient des filles du Dieu de miséricorde.

Faut-il citer encore les khirrit? Ces démons, ces esprits-là, se plaisent à courir les sinuosités des déserts, mais pendant les heures et les jours les plus brûlants, à harceler les voyageurs pour les faire étouffer de chaleur et de soif.

Et les mazhab, tribu des chaïtân ! Certains portent des fanaux devant les gens, s'attachent surtout au sofi et lui apportent à manger et à boire dans sa retraite ou en voyage. D'autres récitent des vers des poètes arabes. Un domestique, esclave d'un voyageur, prit la fuite. « Je me suis mis à la

Digitized by Google

recherche du fuyard, a dit le voyageur, et je rencontrai tout à coup quatre individus qui se récitaient des vers de nos poètes Farazdak et Djérir. Je m'approche ; je salue mes quatre inconnus. « Qu'est-ce que tu veux ? me disent-ils. — Rien. — Tu cherches ton esclave, me réplique l'un d'eux. — Et qui t'a appris la fuite de mon esclave. — La même chose que ce qui m'apprend ton ignorance et ta bêtise. — Moi ! je suis un ignorant !... — Certainement ; et de plus un extravagant, une tête sans cervelle. » Et mon interlocuteur si peu poli disparaît un moment et revient avec mon esclave garotté. Je fus tellement abasourdi que je m'évanouis. Quand je fus revenu à moi-même, mon inconnu me dit : « Souffle-lui sur la main. » J'obéis, et les liens de mon esclave se délièrent. De ce jour-là, je ne soufflai sur chose que ce fût de cette nature qui ne se déliât, sur douleur ou malaise ou gêne que ce fût, qui ne s'évanouît. »

Il y a aussi les ghoûl, c'est-à-dire les goules, ogres de méchanceté, vivant dans les endroits déserts, les lieux hantés des serpents, aux détours des vallées de malheurs, ogres se ruant sur les gens. Le goûle est un être errant, solitaire, difforme, en dehors des allures naturelles des créatures, tenant de l'homme et de la brute. Il court seul dans les solitudes, comme la bête sauvage. Il se laisse voir du voyageur qui voyage seul dans la nuit, dans les heures auxquelles nul ne veille ; il se donne pour homme et il fait perdre le chemin au voyageur.

Un poète, terrible pillard, coureur infatigable, gueux fieffé, célébrité du désert, un appelé Taäbbata Charran, eut maille à partir avec des goûles. Il en avait *une* qui le suivait parfois dans les sables et dont il demanda les faveurs. Il fut refusé. Une fois, disent les légendes de ce poète antéislamique, une fois, par un temps noir, au milieu du tonnerre et des éclairs, il passa la nuit en plein désert ; c'était à un lieu

Digitized by Google

appelé Raha-Bitân. Tout-à-coup Taäbbata Charran est accosté et assailli par une goûle qui lui barre le chemin. Pendant toute la nuit, jusqu'aux premières lueurs du jour, il se battit contre la goûle ; elle cherchait à le saisir ; elle s'acharnait contre lui, furieuse, comme un lion, mais de ces lions irrités sous la figure desquels se transforment les djinn. Lui, attentif, esquivait les assauts de la goûle. Elle, elle fondait sur lui, l'assaillait de tous les côtés, par mille feintes, cherchait à le happer, à l'empoigner. Elle n'y put réussir. Il la tenait en échec ; il ne put s'en débarrasser qu'en la tuant. Il la tua ; et il resta là, assis sur elle. Au point du jour, il la prend, l'emporte sous son bras et revient trouver ses amis. « Que tiens-tu là ? lui disent-ils ; tu portes le malheur sous ton bras ! » Ces dernières paroles présentent le sens des deux mots Taäbbata Charran, qui devinrent dès-lors un sobriquet ; car notre poète s'appelait Thâbit fils d'Omaythal, le Fahmide ou de la tribu des Béni Fahm. Mais le sobriquet a prévalu et est demeuré comme un nom ordinaire. C'est à propos de la rencontre de la goûle que notre gueux, notre poète, a dit, décrivant cette longue harpade :

« Qui dira aux braves des Fahmides la rencontre que j'ai eue à Raha-Bitân ?

« J'avise une goûle qui marchait à moi sur un sable luisant et uni comme une lame de sabre.

« Nous sommes, dis-je à la goûle, tous les deux fatigués de rôder dans ce désert, à l'aventure ; laisse-moi passer mon chemin. »

« Mais elle se lance sur moi, furieuse. Ma main lui alonge un coup de mon sabre de l'Yémen.

« Je redouble, et redouble ; je ne bronchai pas. Soudain ma goûle s'abat, tombe les deux mains et le gosier collés par terre.

« Va-t-en, me dit-elle. — Doucement ! répliquai-je.

Digitized by Google

Reste là, toi. Sache bien que j'ai le cœur solide dans la poitrine. »

« Je ne démarrai pas. Je m'assis sur elle. Je voulais voir, au jour levé, ce que j'avais rencontré là.

« Et voilà que j'aperçus deux yeux sur une tête hideuse, une tête de vilain matou, une langue bifide,

« Des jambes comme celles d'un chamelin qui vient au monde, une échine de chien, pour habit un abâ qui ressemblait à une vieille outre. »

Les si'lâh le plus souvent habitent les étangs, les eaux profondes. Lorsqu'un si'lâh a vaincu un homme et s'en est rendu maître, il le fait sauter, danser, il joue avec lui comme joue le chat avec la souris. Les loups, dit-on, donnent la chasse aux si'lâh et les mangent. En certain pays, quand le loup en a pris un, le si'lâh crie : « A moi ! à moi ! le loup me va manger ! » Et on l'a même entendu ajouter : « Au secours ! Qui me délivre, j'ai cent dînâr (ou deniers d'or) que je lui donne. » Mais comme on sait parfaitement que ces cris sont des cris de si'lâh, personne ne va au secours et le loup avale le lutin.

Les si'lah courent aussi les amours des hommes. Une variété ou espèce de ces êtres s'affublait et se parait à la manière des femmes et se montrait aux hommes pour en capter les cœurs. Un individu se maria, bien entendu sans savoir à qui il se donnait, avec une si'lâh déguisée. Les deux époux demeurèrent un assez long temps ensemble ; et de ce mariage il résulta des enfants, garçons et filles. Un soir, après nuit close, que la dame était montée avec son mari sur la plate-forme de la maison et promenait ses regards dans les fonds de l'horizon, dans les longs espaces, elle aperçut un feu allumé au loin, en plein désert. Elle s'émeut, elle s'anime : « Vois-tu, là-bas, dit-elle à son mari, vois-tu ces feux des si'lâh ? Ce sont les si'lâh. » Et elle est toute agitée ; elle

Digitized by Google

change de maintien et de figure. « Tes garçons, tes filles, toi, dit-elle au mari ébahi et absourdi, je vous souhaite à tous beaucoup de bonheur. Toi, je te recommande d'avoir soin de ces enfants, et de les bien traiter. » Ces mots furent à peine achevés, que l'épouse prit son vol, et retourna à ses consorts. Le mari ne la revit jamais plus.

Les raddâr ou traîtreux sont les lutins des extrêmes contrées et solitudes de l'Yémen. Il y en a parfois aussi aux terres basses ou tihâmah, et même dans l'Egypte supérieure. Ils appellent à eux les gens, tombent dessus et leur enfoncent dans le corps un bâton comme une corne de taureau.

Les chikk ou demi-êtres sont comme les nasnâs ou à peu près; et les nasnâs qui, dit-on, sont des produits nés du chikk et de l'homme, sont des êtres qui ne se composent que d'une moitié d'homme, en long; ce qui ne les empêche pas de courir avec une vélocité extrême. Les chikk sont aussi des coupeurs de chemins; ils se battent à mort avec les voyageurs. Ils ont, comme les nasnâs, une moitié de tête et de corps humains, un seul bras, une seule jambe.

Les croyances aux djinn ont persisté. L'islamisme en a hérité; mais, disent les savants, il s'est gardé du blasphème qui les déclare ou suppose filles ou fils de Dieu. Les musulmans ont encore les chaïtân ou satans dont le roi est le Grand-Diable ou Iblîs; et puis aussi les afrît ou ifrît, autres génies, démons, méduses, lutins qui continuent et continueront probablement encore pendant bien longtemps à faire l'ennui et le tourment du monde, à taquiner les hommes et les femmes. Tous ces êtres sont démons malfaisants que nous ont cédés les anciens Grecs et la mythologie jovienne, farfadets dont, en notre temps, Berbiguier a étudié et décrit la vie, les natures, les faits et gestes.

Un livre arabe intitulé: « *Un peu de tout* » (c'est le Mous-

Digitized by Google

tatraf) a, dans son chapitre des djinn, section des chaïtâneries, quelques détails dont voici échantillons.

Les afrît, dit-il, enlèvent, ravissent les femmes. On raconte que, à l'époque d'Omar le second kalife, un afrît enleva la fille d'un musulman. « Une nuit, a dit en présence d'Omar un voyageur de Bilherth, je partis moi dixième avec neuf individus. Nous allions en Syrie. Nous étions à poursuivre notre route dans le désert. Tout à coup je me sentis obligé à m'arrêter et à descendre de ma monture. Je m'éloignai un moment de mes compagnons. La nuit était noire. Pour revenir à notre caravane, je me trompai de direction, je m'égarai... Je marchai cherchant la trace de mes compagnons; et j'aperçus un grand feu ; je m'acheminai de ce côté. J'arrivai à une tente. J'approchai : je vis alors une jeune fille magnifique. Elle était assise devant la tente. « Qui es-tu ? demandé-je à cette fille; que fais-tu ici, dans ce désert? — Je suis, dit-elle, des Fézârides (ou Béni Fézârah). Un afrît m'a enlevée. Cet afrît se nomme Zalîm (le brutal) ; il m'a installée ici ; la nuit, il s'absente. Au point du jour, il revient me trouver. — Suis-moi, dis-je à cette fille. — Mais alors nous sommes perdus, toi et moi. Car il nous poursuivra; il nous atteindra; il me reprendra ; et toi, il te tuera. — Il ne pourra ni te prendre, ni me tuer; je t'en réponds. » Je redouble d'instances, si bien qu'enfin la jeune fille consent à partir avec moi. Je fais agenouiller ma chamelle ; la pauvre fille monte dessus ; et nous voilà franchissant l'espace. Nous cheminons jusqu'au premier poindre de l'aube.

A ce moment, je me retourne, et j'aperçois un individu de haute taille, énorme, effrayant. Il nous venait sus, et ses deux pieds battaient dur sur le sol. « C'est lui, s'écrie la jeune fille ; le voilà qui arrive sur nous. » Je fais accroupir ma chamelle; et autour d'elle je trace une ligne sur le sable, en prononçant des versets du Koran, et en invoquant le secours et la protection du Dieu tout-puissant.

Digitized by Google

L'afrit approchait ; il est bientôt vers nous ; il m'interpelle ; je lui réponds et lui commande de renoncer aux filles des hommes. « Retire-toi, éloigne-toi, lui dis-je ; nous savons que tu n'es pas le premier djinn qui ait été amoureux. » Soudain il se métamorphose en lion ; il me harcèle ; je le harcèle ; nous luttons corps à corps un assez long temps. Mais aucun de nous deux ne vint à bout de son adversaire. Désespérant de me dompter, il me dit : « Veux-tu me couper le toupet comme on fait aux vaincus ? Ou bien veux-tu accepter une de trois conditions ? — Quelles conditions ? — Ou je te donnerai deux cents chameaux ; ou je te servirai tout le temps que je vivrai ; ou je te compterai à l'instant mille dinâr ou deniers d'or ; et laisse-moi, moi et cette jeune fille. — Ton toupet, pour moi, est moins que rien. Des chameaux de toi, je n'en veux pas ; ton or, je le méprise ; ton service, je n'en ai que faire. Je ne vends point ma religion contre la tienne ; nous ne pouvons pactiser ensemble, à aucun prix. Dépêche-toi de déguerpir par où tu es venu. » Le monstre partit, grommelant et roulant des paroles incompréhensibles pour moi.

Je reconduisis la jeune fille à sa famille. Je la demandai en mariage ; elle me fut accordée, et j'en eus des enfants.

Salomon, le fils de David, eut à ses ordres des légions de ces êtres extra-humains. Les musulmans ont raconté de longs récits à propos de cette royauté excentrique ; j'en donnerai quelques indications.

D'abord il faut dire en deux mots ce que c'était que Djânn fils de Djânn, monarque universel du monde préadamite et constructeur des grandes pyramides d'Égypte avant la création d'Adam. Les sujets de ce Djânn fils de Djânn étaient les djinn de toutes espèces et variétés, mâles et femelles, des péris, dives et fées qui ont régenté et gouverné la terre pendant sept mille ans, puis deux mille ans, qui se révoltèrent contre Dieu, et qui furent combattus, battus et chassés par

Digitized by Google

l'ange Iblis, lequel en confina les masses restantes dans les îles les plus éloignées. Iblis, plus tard, après la création d'Adam, se révolta à son tour contre Dieu et devint, en punition, le Grand Diable, le Lucifer.

Le bouclier de Djânn fils de Djânn fut aussi extraordinaire que celui d'Achille et celui d'Enée, au moins, et passa de main en main à trois Salomons qui successivement s'illustrèrent par des exploits inouis. Avant la création d'Adam, les Esprits se livrèrent à de nombreux désordres, tellement que Dieu ne pouvant plus les souffrir résolut de créer l'homme et de l'établir son vicaire ou représentant sur la terre.

Parmi les dives, les ner ou nérés sont, dit-on, les mâles et les péris sont les femelles ou ce que nous appelons les fées. Mais la croyance la plus accréditée est que les péris, les dives, les nérés ont leurs mâles et leurs femelles. Seulement les dives sont affreusement laids, les péris magnifiquement belles et se nourrissent d'aromates et de parfums.

Revenons au Salomon fils de David, le prophète aux immenses harems et, pour cela aussi, tant admiré et vanté par les légendes islamiques.

Lorsque Dieu, disent les récits, eut soumis les génies à l'autorité de Salomon, l'ange Gabriel alla crier de par le monde entier : « Voyons ! vous tous, djinn et chaïtân, venez à l'ordre du prophète de Dieu, Salomon fils de David ; telle est la volonté, tel est le commandement de l'Eternel ; arrivez ! » Soudain, des monts, des cavernes, des cryptes, des vallées, des ambages déserts, des forêts, sortirent les légions des djinn et des chaïtân qui accoururent criant : « Nous voilà, nous voilà ! nous sommes à toi. » Et les anges les chassaient devant eux comme un pâtre chasse un troupeau. Ils arrivent en foule, foule humiliée. Ils étaient alors vingt-quatre classes ou divisions. Ils s'arrêtent devant Salomon. Le prophète les examine, les passe en revue ; et il y en avait des noirs, des roux,



Digitized by Google

des pies, des tigrés, des blancs, des jaunes, des verts ; et aussi sous toutes les formes de bêtes, les uns ayant tête de lion sur un corps d'éléphant, les autres ayant leur museau en trompe et une longue queue, d'autres ayant des cornes en tête et les pieds en sabots de chevaux, et mille assemblages étranges et bizarres. Salomon demeura ébahi de tant de diversités inimaginables ; il se prosterna rendant grâces et hommages au Très-Haut et disant : « Mon Dieu revêts-moi toi-même de la force et aussi de l'imposant de la grandeur, afin que je puisse fixer d'un œil ferme tous ces êtres. » A l'instant apparaît l'ange Gabriel qui dit à Salomon : « L'Eternel te donne toute force sur ces créatures-là. Lève-toi. » Le prophète se lève ayant au doigt son sceau merveilleux. Et tous les djinn et chaïtân de se prosterner jusqu'à terre ; puis redressant la tête : « Fils de David, disent-ils, nous voilà rassemblés devant toi et pour toi ; nous avons reçu l'ordre de t'obéir en toutes choses. » Alors Salomon se mit à questionner ces êtres extraordinaires sur leurs religions, leurs espèces, leurs séjours, leurs natures, sur ce qu'ils mangent et boivent. Ils répondirent à toutes les demandes. « Pourquoi, dit ensuite Salomon, avez-vous des formes si différentes, vous qui tous avez eu Djânn pour seul et même père primitif ? — Nos diversités de formes ont eu pour causes nos révoltes contre Dieu, nos diverses unions avec diverses races d'êtres. » Ensuite Salomon voyant leurs malheureuses tendances et passions de mal faire, les distribua par catégories auxquelles il assigna tels travaux. Les uns il les obligea à tailler les rocs et les pierres, à couper les arbres ; les autres à plonger dans les mers ; les autres à construire des remparts et des citadelles ; d'autres à extraire les métaux et les pierres précieuses, les perles, à travailler le fer et le cuivre.

Les femelles, il les obligea à filer la soie, la bourre de soie, le coton, à tisser les tapis, les housses. Par d'autres de ces

Digitized by Google

êtres il fit faire des chapelles ou oratoires, des niches, des statues, des coupes comme des baquets, des marmites monstres. Ils lui fabriquèrent des auges ou cuves en pierre dont chacune contenait de quoi donner à manger à un millier d'esprits. Une catégorie fut soumise à faire travailler les moulins; une autre à pétrir et cuire le pain; une autre, à tuer et à écorcher les animaux pour la cuisine; une autre, à creuser des puits et des canaux, à détourner les eaux des rivières et des fleuves; une autre à chercher les trésors sous terre et à les en retirer; les autres à dresser, élever les chevaux difficiles et rétifs. Chaque catégorie fut appliquée à des occupations pénibles, afin d'empêcher ces êtres, autant que possible, de se livrer avec tant de frénésie à leurs mauvais penchants, à leurs entraînements au désordre.

C'est ainsi que le roi des rois dressa l'édifice de sa puissance et de sa richesse. Et quand il voyageait, il avait, en surcroît de son cortège, des djinn, des chaïtân; les oiseaux lui faisaient ombre et les vents le transportaient sur son immense tapis. Nous avons vu quelques détails à ce sujet en parlant de la reine de Sabâ.

Il y a le Grand Diable, Iblis, le mal par excellence, le chef des damnés. Iblis a cinq enfants, tous garçons, à chacun desquels il a attribué et confié une partie de ses fonctions et œuvres de mal. Ces enfants infernaux s'appellent Thabr, A'war, Mabsoût, Dâcem, Zalanboûr. Le premier est l'être des malheurs; il ordonne et dirige les calamités, les vols et les dépouillements. Le second est l'être des débauches et de l'adultère; il les ordonne et les embellit aux yeux des hommes et des femmes. Mabsoût est l'être au mensonge. Dâcem se met entre les époux; il jette entre eux le dégoût et la haine. Enfin Zalanboûr est le démon hantant les bazars; c'est par son œuvre que les gens des marchés sont en querelles et disputes.

Enfin il y a les hâtef, sortes de farfadets ayant voix que l'on

Digitized by Google

entend, et corps que l'on ne voit pas. Ils existaient chez les Arabes avant l'islamisme et ils y sont encore. Mais ce fut à l'époque du Prophète qu'ils y pullulèrent à foison. Maintes fois Mahomet et ses disciples en entendirent. C'étaient les voix du ciel. Un appelé Amr fils d'El-Ala a raconté la bizarre histoire que voici :

« Nous voyagions plusieurs pèlerins, partis ensemble de Basrah, allant en pèlerinage. Un individu de notre caravane se prit à dire tout en cheminant : « Je voudrais bien savoir, par Dieu ! si ma femme m'aura joué quelque trahison. » Et la parole en resta là.

Après le pèlerinage accompli, nous partîmes de la Mekke. Quand nous fûmes à l'endroit où notre compagnon de voyage avait énoncé son désir de mari en peine et en souci de son honneur, et nous avions la nuit la plus obscure, une voix cria : « Oui, oui ; et le complaisant de la dame est Hadjabah ; et ce Hadjabah est un rougeaud, un gaillard carré, ayant une loupe à la nuque. » Notre homme ne dit mot. Nous continuâmes notre route.

Peu de temps après que nous fûmes de retour à Basrah, il nous conta ceci : « A mon arrivée, les voisins accoururent en foule me féliciter, me saluer. Parmi eux, je remarquai un fort gaillard, rougeaud, carré, ayant loupe à la nuque. Alors je dis à ma femme : « Quel est donc cet individu ? — Oh ! reprit-elle, cet homme-là a été pour nous le plus charmant des voisins, le plus complaisant voisin, que Dieu le récompense ! — Ah ! Et comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle Hadjabah. — En ce cas, ma dame, retourne de suite chez tes parents. »

La dame, ainsi répudiée, s'en fut immédiatement de la demeure conjugale. Par la seule parole du mari le mariage était rompu.

La jalousie, comme on le sait, a beaucoup d'imagination,

Digitized by Google

a toujours beaucoup de procédés, de rubriques, de voies ridicules pour autoriser et éclairer ses craintes. La jalousie, considérée sous le rapport de la quantité que Dieu en a dispensé dans la masse humaine, étant évaluée à cent doses distribuées aux diverses nations, les Arabes prétendent qu'ils en ont reçu quatre-vingt-dix-neuf doses, et que toutes les autres nations, ensemble, n'en ont eu en lot qu'une dose. Aussi disent-ils en proverbe : « Qui n'est pas jaloux est un âne. » Anciennement, avant la venue de Mahomet, ils prenaient un singulier moyen de se faire informer de la sagesse de leurs femmes pendant les absences qu'entraînaient les voyages.

On s'adressait pour cela, très candidement, à un débile arbuste, le ratam; c'est le genêt. Le mari que le soupçon jaloux préoccupait, allait, en partant, à un ratam, en nouait ensemble deux rameaux, puis se mettait en route. Si le susdit mari, à son retour, trouvait dénoués et désunis les deux rameaux, il s'écriait : « Ma femme m'a trahi. » S'il retrouvait les deux rameaux comme il les avait entrelacés en nœud, le mari content se disait : « Elle ne m'a pas trahi. »

Voilà ce que c'était que nouer la branche, nouer le ratam. Ainsi, un coup de vent pouvait emporter la réputation et la vertu d'une femme.

## XXXIV

**Des femmes poètes, d'avant l'islamisme. — Omaïmah. Son éloge poétique des Korechides et de son frère Abou Sofiân, tués dans les guerres de Fidjâr.**

L'Arabie, avant l'islamisme, a eu comme les autres pays, ses femmes de renommée littéraire, ses femmes poètes. Les souvenirs en sont dans les légendes. Nous y verrons, par

Digitized by Google

exemple, comment Khansâ, c'est-à-dire la camarde, le nez à la Roxelane, était poète, combien elle avait la virilité du génie poétique, la vigueur et l'éclat de l'expression, la force et la saveur de la pensée. Nous verrons dans les vers de cette maîtresse femme une poésie bien repue, une température mâle et tendre en même temps, ce vieux langage arabe robuste et charnu, primitif comme les formes frustes du chameau et du désert, ou adoucies comme les contours fins et gracieux de la gazelle, ou souriantes comme la fraîche verdure des oasis. Je vais m'efforcer dans mon langage de traduire tout cela. Mais, trop souvent, la meilleure traduction n'est qu'un travestissement.

Je rendrai hommage auparavant à une autre femme poète, appelée Omaïmah ou Petite-Mère, contemporaine de Khansâ. Mais d'Omaïmah je ne connais qu'une pièce de dix-huit vers, composés à la suite des guerres de Fidjâr ou guerres impies, appelées ainsi parce que les rencontres qui les signalèrent, eurent lieu, quoiqu'en plusieurs années, dans les trois mois sacrés, c'est-à-dire les mois dans lesquels la guerre était prohibée, devait toujours cesser, ou s'interrompre. Il avait bien fallu consacrer ainsi des moments de trèves, des trèves-Dieu, afin d'assurer quelques périodes de repos et de sécurité à toutes les tribus. Encore voyons-nous que parfois on violait ce principe.

Les guerres de Fidjâr coûtèrent la vie à nombre de personnages distingués d'entre les Koreïchides ; et à la dernière rencontre, à la journée de Horaïrah, fut tué Abou Sofiân frère d'Omaïmah. C'est à propos de la perte de ces illustrations des Koreïchides et de la perte de son frère, qu'Omaïmah composa sa kacideh. Bien que je ne connaisse de cette femme que ce petit poème, je n'hésite pas à la placer dans la pléïade des poètes de l'Arabie ancienne. Ce n'est pas le nombre, c'est la valeur poétique des vers qui les pose parmi les titres

Digitized by Google

de gloire d'un pays. Gray, en Angleterre, n'a-t-il pas conquis l'immortalité pour une élégie de cent vingt vers? Il mourut jeune, comme s'il n'était venu paraître sur la terre que pour se rendre immortel à aussi bon marché. Les vers d'Omaïmah sont aussi un hommage, un soupir, pour des morts, un cri de douleur et d'adieu, un éloge funèbre, un désespoir. Les trois premiers vers ont passé dans le domaine des chants publics. Le célèbre chanteur et compositeur Ishâk (Isaac) fils d'Ibrahîm composa un air pour ces trois vers qui devinrent ainsi une cantilène.

« La nuit ne veut pas finir ! Mon regard reste vainement attaché aux astres (ils ne veulent pas s'en aller).

« Voilà toujours devant moi l'étoile des présages sinistres, là, entre le Verseau et le Scorpion.

« Cette aurore que j'appelle ne viendra donc pas ! elle ne veut donc ni marcher, ni approcher !

« Hélas ! nous avons perdu de nos frères, grands de nature, illustres d'origine.

« Sur eux a roulé la fatalité aux canines de fer, aux griffes déchirantes.

« Elle s'est ruée sur eux quand ils se croyaient loin d'elle ; eh ! nul ne la peut arrêter, ni annuler ;

« Lorsqu'elle arrive, rien n'est abri, rien n'est asile.

« O mes yeux, pleurez-les, ces enfants, pleurez d'inimaginables larmes.

« Que je les pleure ! oh oui !... car ils étaient mon orgueil, ils étaient mon appui, ils étaient mon soutien ;

« Ils étaient la tige dont je suis un rameau ; c'était ma race, c'était mon sang ;

« C'était ma gloire, c'était mon éclat ; c'étaient mes espérances quand je devais craindre ;

« Ils étaient ma lance, ils étaient mon bouclier, ils étaient mon sabre, quand grondait ma colère.

Digitized by Google

« Combien d'entre eux dont la parole et les conseils n'ont jamais donné soupçon de mensonge !

« Combien dont la voix éloquente étonna par le brillant et la magie du langage !

« Combien, parmi eux, de cavaliers vêtus de fer, toujours parés des insignes des héros dans les batailles !

« Combien d'hommes à la sagacité et à l'expérience consommées, au génie pénétrant et toujours prêt !

« Parmi eux, combien de familles aux grands et généreux foyers, et auxquelles en foule on accourait rendre hommage !

« Combien avaient la bravoure, la munificence comme les flots, hommes de noble sang, de grandeur d'âme, pères d'une glorieuse postérité ! »

## XXXV

**Khansâ, ou la Camarde, poète. — Elle refusa pour mari le vieux poète Doraid. — Franchise du langage. — La mort de deux frères est le motif principal des vers de Khansâ. — Le poète Khoufâf ; de l'esclave hédjin ou quarteron. — Poètes appelés corbeaux.**

Et maintenant il nous faut parler de Khansâ, ou la Camarde. Remarquons un peu, en passant, ce que signifient les nez camards et comme creusés ou concaves, les contraires des aquilins. Les camards appartiennent souvent à de rudes têtes ; ils n'ont le nez renfoncé en concavité que parce que le bas du front pousse en grosse saillie. Le nez n'est pas positivement et seulement affaissé ou rentré, il est débordé et dépassé. Cet arrangement suppose presque toujours quelques excès, toujours de la malice, souvent de la force d'esprit, souvent de la presque méchanceté, presque toujours de la rétivité. Notre Khansâ, fille de Amr, était aussi une

Digitized by Google

forte femme, une femme homme; elle était jeune encore lorsqu'elle devint veuve. Son père pensa à la remarier. Elle voulut un homme, non un homme fatigué, non un homme ayant déjà trop perdu de sa vie et de sa vigueur par le cours des années. Toute femme en se mariant voudrait ou veut un mari suffisamment homme ; mais elle ne sait ou n'ose pas le dire; elle le nie même au besoin ; elle ment. Dans les époques encore assez primitives, la femme est plus sincère dans l'expression de sa pensée ; et elle cherche à apprendre ce que vaut, conjugalement, le mari qu'on lui annonce, surtout s'il est dépareillé sous le rapport de l'âge. Ce que je veux dire ici en général, et aussi à propos de Khansâ, est difficile à dire avec la convenance voulue. Mais il faut se rappeler que dans les sociétés encore un peu sauvages, dans les rusticités ou les libertés du désert, on n'a pas les précautions ou détours oratoires des conversations de nos salons. Il faut donc ici pardonner une naïveté bien naturelle, un peu sans façon, un peu adamique pour ainsi dire.

Khansâ fit suivre le mari qu'on lui proposait, par une servante, à elle dévouée, intelligente. Khansâ recommanda à sa servante d'observer quelle trace laisserait ce mari, Doraïd, ce poète guerrier dont nous avons déjà parlé, lorsqu'il s'arrêterait pour certaine circonstance nécessaire... La servante revint et dit à sa maîtresse : « Homme usé ; » et ce fut fini ; la jeune poète ne voulut pas du vieux poète, même appelé Doraïd; il était alors presque sexagénaire. Elle voulait bien d'un poète, mais d'un poète mieux assorti à elle par l'âge et pour le mariage. Ayant jugé et condamné son prétendant, elle déclara la guerre, une guerre poétique au noble vieillard; elle lança l'arme dont le fer est le plus amer, le plus brûlant, la satire.

Le peu que le récit arabe rapporte de la proposition de mariage qui, au nom de Doraïd fils de Simmah, fut faite

Digitized by Google

à Khansâ, renferme des crudités d'idées et d'expressions que j'adoucis, tempère et même estropie autant que je puis. Encore une fois, il faut se rappeler que les langues, mœurs et manières de l'antiquité, des populations encore trop incultes, ne tiennent pas plus compte des précautions de la pudeur que l'innocente simplicité des petits enfants.

« Le latin dans ses mots brave l'honnêteté, »

nous disait-on quand nous étions au collége. Mais ce n'est pas seulement le latin, ce sont toutes les langues anciennes. Quand, par exemple, Homère, dans son premier chant de l'Iliade, fait apostropher un de ses héros par : « Sac à vin, toi qui as des yeux de chien et un cœur de cerf, » a-t-il là une forme que l'épopée aujourd'hui, si on fabriquait encore des épopées, pourrait souffrir ? Il n'y a que les langues européennes, ou nées ou devenues chrétiennes, qui aient, et cela encore depuis peu, la politesse, la retenue, la pudeur, la convenance de la raison, le respect des personnes et des choses, dans les écrits que toute la société lit et étudie.

Khansâ, à nos yeux à nous, et quoique veuve, a dépassé le ton et les paroles d'une retenue sévère ; mais Khansâ, par le fait, donne la critique la plus nette de la manière dont tant de jeunes filles chez les civilisés sont sacrifiées par le sacrifice du mariage à des maris vieillis et usés déjà dans l'âge qui, par le nombre des années, n'est encore que l'âge de la virilité et qui en réalité est une ruine prématurée, hâtée par les prodigalités d'escomptes payés tous les jours. Khansâ préfère à Doraid quelqu'un de ses cousins ; car ils sont jeunes et forts, ils sont beaux. Elle a raison. Et cependant cette jeune veuve a fini ensuite par accepter pour mari un homme déjà vieux.

Khansâ perdit ses deux frères, Sakhr et Moâwyah, frappés à mort dans leurs incursions contre la tribu des Mourrides ou Béni Mourrah. Ce double malheur inspira à la fille de Amr

Digitized by Google

des vers pleins d'énergie et de douleur. Avec ces poétiques éloges, les traditions ont transmis les récits abrégés de la vie et de la mort de ces deux jeunes Arabes, et ont ainsi complété la légende de Khansâ. De là un tableau de famille dont les physionomies de caractère, d'expression et de couleur, sont deux jeunes cavaliers, guerriers renommés aussi par leur générosité, et avec eux la physionomie énergique et ferme de la femme poète, figure pleine d'amour fraternel et pénétrée d'une douleur profonde mais toujours mâle, même dans l'excès des larmes. Khansâ pleure comme pleure un cœur que les malheurs secouent avec violence, mais qu'ils ne sauraient abattre.

A côté de ce groupe se dresse une noire face, un poète crépu, un *corbeau*, comme disaient les anciens Arabes ; c'est Khoufâf, le cousin de Moâwyah par voie paternelle, le *hédjîn* (verna, vernaculus des Romains) ou quarteron, esclave né d'un père Arabe libre et d'une esclave noire concubine, Khoufâf, le pendant du célèbre Antar, autre noir *hédjîn* et autre poète cavalier, je voulais dire chevalier, du groupe de ces quelques poètes antéislamiques qui forment le groupe des *corbeaux*. Ainsi notre tableau est : hommes, cavaliers, femme, poètes, esclave, au milieu de ces flots de sable

« Où le ciel est si pur, où la mer est si grande. »

Il y avait donc là aussi, comme il y en avait dans les flots des neiges septentrionales de notre Europe, des physionomies de braves, poètes et scaldes.

C'est à propos de deux vers de Khansâ, qui passèrent dans les chants publics, que l'auteur de l'*Arâny* ou grand *romancero arabe* raconte la légende ou chronique de Khansâ et de ses deux frères.

Digitized by Google

## XXXVI

Légende de Khansâ et de ses frères Sakhr et Moâwyah.— Doraid déclare son amour et va demander la main de Khansâ. Épreuve. Satires. — Okâz ; ses solennités annuelles. — Mort de Moâwyah. — Khoufâf. — Razia. — Présage. — Femme décrivant des cavaliers. — Bataille. Vers de Khoufâf, de Khansâ, de Doraid.

### ARIETTE.

« Pleurez, mes yeux ; versez des larmes intarissables ; ne pleurez-vous pas Sakhr la main de la générosité ?

« Ne pleurez-vous pas l'homme de courage et de beauté ? ne pleurez-vous pas le héros de sa tribu ? »

### LÉGENDE DE KHANSA ET DE SES DEUX FRÈRES MOAWYAH ET SAKHR.

Khansâ était fille de Amr,... de la famille des Charid et de la tribu des Béni Solaim ou Solamides (et non pas Solaimides). Le véritable nom de la fille de Amr était Toumâdir. Khansâ, ou la camarde, la camuse, le nez retroussé, est un sobriquet qui lui est resté comme nom ordinaire et sous lequel elle est toujours désignée. Elle avait été mariée fort jeune à Mirdâs un des chefs des Solamides ; elle resta veuve quelques années après.

Le vieux Doraid, le poète, fils de Simmah, vint un jour à passer à peu de distance d'un endroit isolé où Khansâ était occupée à oindre de goudron un chameau galeux. Elle s'était vêtue, pour cet office, de mauvais et grossiers vêtements. Elle les garda jusqu'à ce qu'elle eut terminé son opération. Puis elle les ôta, se lava, et revêtit d'autres habits. Doraid

Digitized by Google

l'observait et l'examinait, sans qu'elle sans doutât. Emerveillé des charmes de la solamide, il s'en retourne de suite chez lui et il déclare son amour dans les vers que voici :

« Allez, mes amis ; saluez la belle Toumâdir, et saluez-la encore ; séjournez vers elle, restez-y, c'est mon désir (afin qu'ensuite vous me parliez d'elle longtemps).

« Khansâ, mon cœur se trouble d'amour pour toi ; l'amour l'a frappé ; c'est du délire, de la folie.

« Non, jamais je n'ai vu, jamais je n'ai ouï vanter une aussi belle frotteuse de chamelles malades.

« Ravissante frotteuse, dont les vêtements usés, négligemment tenus, laissaient paraître ses charmes tandis qu'elle appliquait l'onction à l'endroit galeux.

« Elle frottait en perfection versant le liquide liniment et l'étalant avec un coton moelleux.

« Demande, Khansâ, demande à ma tribu qui je suis, ce que je fais quand le malheur, quel qu'il soit, guerre ou disette, vient nous serrer sous sa dent. »

Le lendemain Doraïd alla trouver le père de Khansâ et le pria de la lui donner en mariage. « Mon cher Doraïd, dit Amr, l'homme généreux comme toi, on ne rejette pas ses propositions ; le chef honoré comme toi, on ne repousse pas ses désirs ; l'étalon comme toi, on ne lui donne pas sur le nez. Mais je dois te dire ceci : Ma fille a en tête des idées, des manières de voir, que n'ont pas les autres femmes. Je vais lui parler de toi ; mais je la laisse libre d'agir comme il lui plaît. — Très bien. » Amr entre chez sa fille. « Khansâ, lui dit-il, un valeureux chevalier, un noble personnage, le chef des Djouchamides (ou Béni Djoucham), Doraïd enfin, le fils de Simmah, vient te demander en mariage. Du reste, tu connais ce qu'est Doraïd. — Mon père, laisse-moi quelques jours de délai ; avant de répondre, je veux me consulter. »

Amr revient auprès de Doraïd, et : « Ma fille, lui dit-il,

Digitized by Google

désire attendre pour donner une réponse définitive. J'espère d'ailleurs que l'on acceptera ton alliance. Reviens dans quelques jours. — D'accord. » Et Doraïd se retire.

La belle envoie aussitôt une de ses servantes sur les pas du prétendant. « Va, dit-elle à sa servante, suis cet homme lorsqu'il s'écartera des tentes pour certaine circonstance nécessaire. Vois la trace qu'il laissera. Nous jugerons s'il est encore en force virile. » La servante obéit. Peu d'instants après elle est de retour. « Homme usé, » dit-elle à sa maîtresse. Doraïd revint. Et Khansâ répondit à Amr lorsqu'il lui demanda ce qu'elle avait résolu. « Je ne veux pas renoncer à m'unir à quelqu'un de mes cousins, jeunes hommes beaux comme de belles et grandes lances, pour me marier avec un vieux Djouchamide qui aujoud'hui, demain, va rendre sa chouette (l'âme). » Et elle ajouta ces vers :

« Quoi ! tu me proposes d'épouser Doraïd, justice de Dieu ! quand tu as refusé un chef de la noble tribu des Bédrides ?

« Que le ciel me préserve d'être la femme d'un jambe-grêle qui, au su de tous, est de la race des Djoucham-Bekr !

« Me fiancer à un Djoucham ! mais ce serait, le jour même de mon mariage, me jeter dans l'abaissement et la misère. »

Doraïd était dans la tente, mais dans la partie réservée aux hommes; il entendit la réponse de Khansâ. Il fut peu satisfait d'un refus aussi crument prononcé. Il partit, et il se vengea par la satire que voici.

« Que le ciel te préserve, tu as raison, ma fille, qu'il te préserve de maris comme moi, de moi surtout !

« Garde-toi bien, par Dieu ! de faire des enfants comme moi, de prendre un mari comme moi. Oh ! garde toi bien de pareil malheur !

Digitized by Google

« On sait, ma chère, qui je suis, que dans les mois affamés de Djoumâda (1), lorsque les nourrices mêmes oubliant leurs nourrissons, et cela chez les nobles familles, se hâtent de dévorer les restes de viande attachés aux os.

« On sait partout que, dans ma tribu, par respect pour moi, nul ne questionne l'hôte qui s'abrite chez moi, et que mes protégés n'ont jamais de nuits inquiétées.

« Quand les nourritures des autres sont épuisées, les nôtres au foyer bouillonnent et regorgent ; et les femmes de ceux qui n'ont plus de quoi jouer au meïçar viennent invoquer l'amitié bienfaisante de ma femme.

« Moi, j'ai toujours à jouer au meïçar ; en tous temps je fais les petites flèches à cannelures fines et comptées, flèches parfaitement polies.

« Et à chaque soleil, au matin, je tiens le jeu avec les premiers joueurs qui acceptent la partie et se posent, au défi, accroupis sur leurs genoux.

« Elle déclare, la belle, que je suis vieux, trop vieux ; lui avais-je donc fait dire, moi, que je suis d'hier ?

« Elle veut avoir, et certes mieux vaut pour elle ! un lion à jambes robustes, aux griffes patues, un de ces lourdauds qui, vers la nuit, travaillent aux fumiers des troupeaux.

« Moi, je suis et fais autre chose ; ma main est forte, mais c'est pour les œuvres sérieuses que j'ai résolues ; la flèche de mon nom n'a jamais été abattue et brisée.

« Dans les grandes crises, ni la lenteur ne m'enchaîne ; ni la précipitation ne m'emporte ; j'ai, en tout, prudence et sagesse. »

Quand ces vers se furent répandus, on conseilla à Khansâ d'accepter Doraïd pour mari. « Impossible, répondit-elle, de

(1) Le cinquième et le sixième mois de l'année arabe-lunaire.

Digitized by Google

m'unir à un homme que j'ai si nettement refusé et que j'ai heurté de ma satire dédaigneuse ;

« Oui, que Dieu me préserve d'être la femme d'un jambe-grèle, qui, au su de tous, est de la race des Djoucham-Bekr. »

Mais passons au récit de la mort de Moâwyah frère de Khansâ. Nous avons déjà aperçu ce que c'était que les grandes assemblées ou foires d'Okaz, cette Olympie arabe, dont Mahomet encore détruisit les solennités annuelles, solennités commerciales, littéraires, poétiques. On dressait au Nâbirah, le poète ami de Nomân, dont nous avons parlé, une tente en cuir, pour les vingt jours que durait l'assemblée d'Okâz. Okâz était un lieu planté de palmiers, à trois journées de la Mekke, du côté de Tâïf. De toutes les parties de l'Arabie on affluait à Okâz, et tant que s'y présenta le Nâbirah, les poètes venaient réciter publiquement leurs vers à ce poète et les soumettre à son jugement. Khansâ alla aussi donner un échantillon de sa poésie à ce grand congrès où d'ailleurs des hommes révérés donnaient à la foule des conférences de sagesse, en plein vent. L'année que se produisit ainsi la fille de Amr, des vers avaient été d'abord récités et déclamés par le poète El-Acha, puis par le poète Haçan fils de Thâbit. Après eux, Khansâ dit au Nâbirah ce vers :

« Sakhr était le phare et le modèle des hommes de bien ; il était, pour eux, comme les feux allumés sur les cîmes des montagnes. »

Et le Nâbirah s'écria, s'adressant à Khansâ : « Par Dieu ! si je n'avais entendu les vers d'El-Acha, je dirais que tu surpasses en poésie les hommes et les génies. »

Moâwyah, frère de Khansâ, étant à se promener à une des solennités annuelles d'Okâz, rencontra la belle Asmâ, de la tribu des Mourrides. Il la prit pour une fille de joie, l'appela et l'invita à l'accompagner. La belle repoussa le galant pro-

Digitized by Google

vocateur. « Tu ne sais donc pas, lui dit-elle, que je suis sous la protection du chef Hâchem fils de Harmalah? — Par Dieu ! répartit Moâwyah désappointé par ces paroles, je saurai t'enlever de ses mains. — Ça, c'est une affaire à voir entre vous deux ; démêlez-vous. »

De retour auprès de Hâchem, Asmâ conta l'aventure et répéta les paroles de Moâwyah et celles qu'elle avait répondues. « Qu'il vienne ! dit Hâchem. Je le jure par ma vie, il ne sortira pas de notre tribu sans que nous voyions ce qu'il sait faire. »

Quand le mois sacré fut expiré et que la foule des tribus se fut retirée d'Okâz, Moâwyah marcha en expédition, en razia contre les Mourrides, tribu secondaire des Fézârides ou Béni Fézârah. Khoufâf fut de l'expédition ; il montait son cheval Alwa (1). Khoufâf était fils d'une esclave noire appelée Noudbah, qu'un Solamide, Hârith fils de Charîd, prit captive dans une incursion sur une tribu. Hârith fit cadeau à son fils Omaïr, de cette captive ; et elle devint mère de Khoufâf.

L'expédition partit. Moâwyah et sa troupe de cavaliers arrivèrent à un endroit apelé Haûzah. Là, un corbeau vint à croasser en traversant l'air au-dessus de Moâwyah, et une gazelle passa devant la troupe, de droite à gauche. Moâwyah tira mauvais présage de ces deux circonstances et ramena ses cavaliers sur leurs pas. Hâchem informé de leur retraite, s'imagina qu'ils avaient rebroussé chemin par peur et par poltronnerie.

L'année suivante, l'expédition fut renouvelée. Quand on fut à Haûzah, une gazelle encore et un corbeau passèrent à distance de Moâwyah et de droite à gauche. De là, autre présage sinistre, et de nouveau le chef rebroussa chemin. Mais la troupe presque toute entière continua sa route en avant. Moâwyah s'en retourna avec dix-neuf cavaliers seulement,

(1) Prononcez comme : aloi.



Digitized by Google

lesquels ne se soucièrent pas de poursuivre l'expédition. Dès qu'on fut séparé, il fit volte-face pour regagner sa tribu lui et sa petite troupe.

Ils arrivèrent près d'une réserve d'eau, vers laquelle était plantée une tente en poil de chameau. Ils appelèrent ; et une femme sortit : « Qu'es-tu ? et qui es-tu ? lui demandèrent-ils. — Je suis une femme, et je suis des Béni Djohaïnah. »

Les cavaliers s'approchèrent de l'eau pour boire et pour abreuver leurs chevaux... La femme disparut. Elle alla en toute hâte trouver Hâchem fils de Harmalah ; elle lui annonça l'arrivée des cavaliers, en indiqua le nombre ; « et, ajouta-t-elle, je suis persuadée que Moâwyah est avec cette troupe. — Femme que tu es, va ! dit Hachem. Vraiment ! Moâwyah viendrait avec dix-neuf cavaliers ! Tu t'es trompée, ou tu es une fourbe, une menteuse. — Point du tout. Ce que je te dis est la vérité. Pour te le prouver, je vais, si tu le veux, te décrire tous ces dix-neuf cavaliers, en détail, l'un après l'autre. — Voyons, je veux bien. — Voici : J'ai remarqué parmi eux un jeune homme dont la chevelure tombe alongée et luxuriante de dessous son mirfar ou nuquière (1). C'est une belle figure, d'un teint brillant et animé. Ce guerrier a le ventre assez saillant ; il monte une jument au front étoilé. — C'est bien cela ; c'est Moâwyah, avec sa jolie jument El-Chammâ. — J'ai encore remarqué un individu d'un teint bronze-foncé. Celui-là est un poète ; car je l'ai entendu dire des vers à ses compagnons. — Celui-là, c'est Khoufâf fils d'Omaïr. — Un autre se tenait toujours au milieu de la troupe, et on ne le nommait et interpellait qu'en criant. — Ah ! c'est Abbâs, le sourd. — Il y en a un de haute stature,

(1) Le mirfar ou couvre-nuque, garde-nuque, nuquière, est un tissu en mailles de fer que l'on mettait sous le casque, qui garantissait le front, les côtés de la face, le cou et la nuque, et tombait jusque sur les épaules.

Digitized by Google

auquel on adressait la parole en lui disant : « Abou Habîb, » et auquel tous témoignaient le plus grand respect. — Celui-là est Noubaïchah. — J'ai vu encore parmi eux un jeune homme superbe, d'une beauté extraordinaire ; les cheveux lui descendaient derrière les oreilles en flots des plus gracieux.— C'est Abbâs fils de Mirdâs ; c'est le fils de Khansâ. — Puis un vieux, à deux nattes de cheveux. Et je l'ai entendu dire à Moâwyah : « Par la vie de ton père ! tu vas nous faire rester ici trop longtemps ; prends-y garde, nous ne sommes pas en sûreté. — C'est le vieux Abd El-Azîz, le mari de Khansâ. — Puis encore... — Cela me suffit. » Et de suite Hâchem alla appeler ses gens aux armes. On monta à cheval et on se mit en marche.

La petite troupe de Moâwyah vit tout à coup déboucher les Mourrides de Hâchem. Elle se lança sur eux à pleine course et leur tomba sus droit en flanc. « Ne les attaquons pas homme par homme, dit Khoufâf. Eux, leurs chevaux sont frais, répondront vigoureusement à notre attaque, supporteront sans effort les coups de nos armes. Nous, nos chevaux sont fatigués, ont fait une longue route. »

On se battit. En un clin-d'œil, Hâchem et Doraïd son frère (non pas le poète Doraïd dont nous parlions tout-à-l'heure) prirent à partie Moâwyah. Doraïd le charge ; puis aussitôt fait semblant de prendre la fuite. Moâwyah fond sur lui, et le fuyard, tout en combattant, gagne le large ; mais il reçoit une blessure au bras. Alors Hâchem se précipite sur Moâwyah, et, à la surprise, par derrière, lui alonge un coup de lance, le renverse, puis lui fend la tête d'un coup de sabre. Ce que voyant, Khoufâf se lance comme une flèche sur Mâlek le chef suprême d'une tribu des Fézârides et le tue. Ce Mâlek était dans la troupe des Mourrides. C'est à propos de ce coup, que Khoufâf fit les vers suivants :

« Je lui disais, à ce Mâlek, quand sa framée lui bran-

Digitized by Google

dissait à la main : « Regarde bien Khoufâf; c'est moi qui suis Khoufâf. »

« Et j'arrête mon Alwa devant lui. Les nôtres chancelaient; je voulus et la gloire du danger et le talion du mort.

« En ce moment apparaissait le disque du soleil, et notre troupe au galop cherchait de tous côtés les voies de salut.

« Quand j'aperçois nos cavaliers en désordre, déroutés, fuyant à grande course,

« Je me précipite, je cherche des yeux le bélier (chef) de la troupe ennemie ; je le découvre ; je laisse, je passe les autres, les hommes de rien ;

« Et ma main lui fait cadeau d'un superbe coup de lance qui lui habille les reins d'une superbe couche de sang d'un beau noir.

« C'est que je suis le cavalier défenseur de ses proches, celui en qui les braves ont depuis longtemps mis leur espoir.

« Que Hâchem m'ait échappé, d'accord ; mais en revanche j'ai régalé Mâlek d'un coup qui lui figea une noire ceinture de sang tiré de ses entrailles. »

Khansâ déplora la perte de son frère Moâwyah dans les vers que voici.

« Non, je ne vois dans les tribus personne de comparable à Moâwyah lorsque, dans une attaque, un malheur subit venait fondre sur nous,

« Une de ces attaques périlleuses qui mettent aux écoutes les chiens inquiets et font paraître ce que chacun a dans le cœur en force et en courage pour le salut de ses frères.

« Je ne vois point de cavalier comme le cavalier qui s'abreuva à l'eau de la vieille femme, point que l'on puisse

Digitized by Google

comparer à mon frère quand l'audace et l'intrépidité l'emportaient,

« Quand la flamme de la guerre faisait heurter les hommes corps à corps, quand la bataille en fureur retroussait jusqu'aux cuisses sa longue cotte d'armes,

« Quand il poussait, Moâwyah, chevaux contre chevaux, vampires et vautours enfourchés par des démons.

« Oh ! jamais ne tariront mes larmes pour toi, mon frère ; jamais ne s'arrêteront mes sanglots et mes accents de douleur, tant que mortel ici-bas adressera des vœux au ciel.

« La mort nous a frappés ; et les monts de Tiâr sont encore debout, et le monde entier reste tel qu'il est. »

Autre kacîdeh de Khansâ sur la mort de Moâwyah :

« Qu'ont-ils donc tes yeux ? quoi ! tes paupières, ô Khansâ, sont inondées de larmes !

« C'est que le fils de Amr, le rejeton du sang de Charid, n'est plus, lui par qui la terre (qui l'a reçu dans son sein) a honoré et glorifié les morts qu'elle recouvre !

« Puis-je donc, ô ciel ! éprouver une douleur égale pour un autre trépas ! non, non. Et je ne demanderai jamais à qui pleurera : « Pourquoi tant de douleur ? » (Car la mienne surpasse toute douleur.)

« Désormais je n'ai plus qu'une résolution à prendre. Mourir ?... ou bien supporter la vie ?

« Nous la méprisons la vie ; et la mépriser aux jours des horreurs de la guerre est plus grand et plus digne de souvenir.

« Combien de fois nous nous sommes précipités contre d'épais bataillons hérissés de casques de fer, bardés de doubles cottes de mailles !

« On eut dit les lourdes masses de nuées orageuses entassées par étages, se poussant avec furie l'une sur l'autre.

Digitized by Google

« Et toi, Moâwyah, que de rimes tu as chantées, rimes perçantes comme des fers de lances ! Elles vivent parmi nous, et celui qui les a dites n'existe plus.

« Combien tu en as dit, fils de Amr, que jetait sans effort ta verve inimitable !

« Moâwyah, les Mourrides l'ont tué ; mais aussi leurs cavaliers sont tombés sous ses coups.

« Après le trépas du fils de Amr, que les étoiles s'éteignent, que le soleil anéantisse ses rayons.

« Combien de malheurs, feux terribles dont l'effroyable aspect eut fait avorter les mères enceintes,

« N'as-tu pas, ô fils de Amr, éloignés des femmes de la tribu, sans appeler de secours lors même que d'autres étaient plus à portée que toi de les détourner !

« Et ce ne fut pas une fois seulement, mais cent fois qu'il eut à repousser loin de nous les périls qui nous assaillaient,

« A fondre au milieu des pêle-mêles serrés des batailles, là où devant lui la mort traînait les pans de son manteau dans le sang.

« Que de belles et blanches femmes tu as sauvées le matin (à l'heure des combats), lorsqu'elles erraient éperdues et leurs voiles en désordre, par la frayeur de la mêlée!

« Et les chameaux ayant le sceau de noble race (et pris à l'ennemi), comme tu les chassais devant toi, tranquille sur ta monture ! et à la pointe de ton sabre combien de chameaux communs tu as marqués (et enlevés) (1).

« Les nobles et rapides coursiers que tu avais, coursiers solides comme les rocs qui font les margelles des puits, tu en as laissé les membres épars vers cette eau où tu as succombé ;

(1) Les chameaux de race étaient marqués d'un signe que les chameaux communs n'avaient jamais.

Digitized by Google

« Mais au moins tu les as laissés à un roi d'une tribu, non pas à des hommes de rien. Eh ! ce n'était pas à cela que tes cavaliers s'étaient habitués avec toi ! (Mais quand tu as succombé, tout fut perdu.)

« Et toi, que de fois, dis-je, tu avais chassé devant toi les chameaux de noble sang ! Que de fois, tranquille sur ta Chammâ, tu avais marqué de la pointe de ta lance la foule des chameaux communs (que tu avais enlevés).

« Toujours tu avais tes chevaux sur les contrées ennemies, si bien que tes nobles cavales jetaient leurs poulains pendant tes expéditions. (Tu ne leur donnais pas le temps de mettre bas.)

« Que de captives désolées tu as conduites devant toi, en troupes comme de belles antilopes que mettent en émoi les premières gouttes de pluie ! »

Le poète Doraïd fils de Simmah, celui que Khansâ avait refusé comme mari, exprima aussi la douleur qu'il ressentit lors de la mort de Moâwyah, dans cette kacideh que voici :

« Elle est venue dès l'aurore, celle que j'aime, me reprocher outre mesure mon chagrin. Femme, tu es allée à l'excès dans tes reproches, et tu étais en face de moi, chez moi.

« Si tu ne cesses ce blâme insensé, tu te reprocheras à toi-même, un jour, tes injustes paroles.

« Est-ce donc que tu aurais plaisir à me voir sous les coups du malheur, matin et soir,

« Tandis que, toi, tu serais, pour toi-même et pour tes biens, à l'abri des atteintes douloureuses qui troublent et affligent toute la durée de la vie !

« Erreur ! illusion qui te leurre ! Détrompe-toi ; ni crainte, ni résignation, rien ne conjure le malheur. (Tôt ou tard tu auras tes pertes à déplorer.)

« Moi, ma grande douleur est du jour où je m'arrêtai

Digitized by Google

à la tombe de Moâwyah ; je l'appelai et je n'entendis plus sa voix.

« Je vis sa demeure dernière ; je l'avais rencontré quand on l'y transportait. Demeure abandonnée aux feux du soleil, demeure affreuse, ô Doraïd enfant des Békrides.

« Il y fut déposé ; c'était sous les rocs et les pierres, au milieu de quelques pieux plantés en haie ; et de sombres rameaux de salamah furent jetés sur lui.

« C'était parmi des tombeaux sur lesquels depuis longtemps déjà passent les années et les jours.

« Certes, s'il eut pu entendre de ta part des cris de guerre, tu l'aurais vu se hâter, se précipiter, accourir à ta voix,

« Sous l'armure du guerrier consommé et sans reproche, et surtout s'il eut entendu un de ces braves, ces héros dans des corps de tigres.

« Mais quoi ! Tu es là-bas gisant sous la tombe, abandonné dans une terre infestée de cadavres.

« Que ta perte, fils de Amr, m'est une douleur poignante ! Elle éteint en moi la résolution et le courage. »

Digitized by Google

## XXXVII

**Suite. — Sakhr s'occupe de prendre le talion de son frère. — Expédition. Mort de Hâchem fils de Harmalah ; vers de Khansâ à ce sujet. — Mort de Sakhr. — Elégies de sa sœur. — Adjrah mère des deux frères. — Khansâ vit Mahomet. Elle et son fils Abbâs embrassent l'islamisme. — En récitant un de leurs vers, Mahomet manqua à la mesure prosodique.**

Au commencement de l'année qui suivit la mort de Moâwyah, Sakhr partit en armes et se rendit chez les Mourrides. Il avait à venger son frère. Il arrive chez les deux meurtriers ; Doraïd n'était pas encore guéri de la blessure qu'il avait reçue au bras. » Lequel de vous deux, leur dit Sakhr, a tué mon frère Moâwyah? » Ils ne répondirent mot ni l'un ni l'autre. Alors Hâchem dit au blessé : « Pourquoi ne réponds-tu pas? — Je me trouvai aux prises avec lui, dit Doraïd à Sakhr ; il m'a porté un coup de lance qui me perça le bras. Soudain mon frère fondit sur Moâwyah et le coucha mort sur la place. Par conséquent, quelque soit celui de nous deux dont tu verses le sang, tu auras ton talion, car c'est par notre œuvre commune que ton frère a succombé. Seulement nous n'avons pas enlevé sa dépouille. — Et sa jument qu'est-elle devenue? — La voilà là ; tu peux la prendre. » La noble cavale fut remise à Sakhr qui la reçut et l'emmena.

Lorsque Sakhr fut de retour à sa tribu, on l'engagea à rimer quelques vers de satire contre les deux fils de Harmalah. « Nous avons autre chose de mieux à faire que de la satire, répondit Sakhr ; nous avons à prendre le talion de mon frère. Si je ne pensais que la satire et l'injure me rapporteraient trop peu d'honneur, ils auraient de mes vers ; mais je dédaigne cette misérable vengeance. »

Un an après cette visite aux deux fils de Harmalah, Sakhr

Digitized by Google

partit en expédition contre les Mourrides. Il montait El-Chammâ. Arrivé à peu de distance des stations de la tribu ennemie : « Je crains, dit-il, qu'ils ne reconnaissent El-Chammâ à l'étoile blanche qu'elle a au front ; je deviendrais alors le point de mire de tous leurs efforts. » Sakhr tondit le front de sa cavale. Mais lorsqu'on fut à Haûzah, tout près du camp des Mourrides, El-Chammâ fut reconnue par une jeune fille qui passait et qui s'écria subitement : « Par Dieu ! voilà El-Chammâ. » Sakhr regarde la jeune fille et lui dit : « El-Chammâ a une tache blanche au front, et cette jument-ci n'en a pas. » Un moment après, les cavaliers Mourrides fondent sur la troupe ennemie. On se bat ; et dans la mêlée Sakhr tue Doraîd et plusieurs autres Mourrides. Ce coup de main fut le motif de quelques vers de Sakhr ; j'en citerai deux seulement :

« Ces Mourrides ! dès l'aurore, nous leur avons souhaité le bonjour avec la mort, et, sans vanité, nous avons bien abreuvé de sang les fers de nos lances.

« Mais je veux la réduire aux abois cette tribu ; oh ! nous en tuerons de ces Mourrides ; nous les écraserons. »

Plus tard, Hâchem fut tué par surprise, lorsqu'il allait à une incursion. En passant sur le territoire des Djouchamides, il descend de cheval pour satisfaire à un besoin ; il s'était retiré à l'écart, s'engageant dans un fourré d'arbustes. Un Djouchamide appelé Kaîs aperçoit Hâchem qui s'éloigne sans précaution aucune ; Kaîs le suit des yeux : « Bien ! se dit-il, c'est le meurtrier de Moâwyah. Que je perde la vie, s'il ne perd la sienne ! » Quand Hâchem est arrêté, Kaîs se glisse furtivement, sans bruit, à travers les arbres, arrive par derrière assez près de Hâchem, lui lance un trait à large fer, et le tue raide.

Khansâ informée de la mort de Hâchem, s'écria :

Digitized by Google

« Je donnerais ma vie et la vie de tous ceux qui me sont chers, pour récompenser le cavalier Djouchamide ;

« Je lui donnerais la vie de nos Solamides, où qu'ils soient, en voyage, ou en repos à notre tribu.

« Car (en vengeant ainsi mon frère) tu as rafraîchi mes yeux abîmés de larmes et qui ne savaient plus ni dormir ni laisser dormir personne. »

Ce Hâchem fils de Harmalah était le plus puissant, le plus redoutable, le plus intrépide des Arabes. C'est de lui qu'un poète a dit :

« Hâchem, le fils de Harmalah, a ressuscité la mémoire de son père en le vengeant

« A la journée d'El-Habâtaîn et à la journée d'El-Yamalah.

« Il a tout massacré, coupables et non coupables ;

« Et les rois tués autour de lui avaient la face dans la poussière.

« Son sabre a laissé tant de mères sans enfant ! »

Quant à Sakhr, le frère de Khansâ, il fut frappé à mort à la journée de Zât-el-Ethl ou la journée des tamarix... Sakhr, avec un de ses contribules appelé Anas, dirigea une expédition contre les Açadides ou Béni Açad. On surprit la tribu et on enleva les troupeaux et nombre de femmes. De grands cris s'élevèrent dans toute la tribu ; on prit les armes et on courut à la poursuite des ravisseurs. On les atteignit à Zât-el-Ethl. On se battit à outrance. Rabyah l'açadide porta à Sakhr un coup de lance dans le flanc. Le fer en pénétrant entraîna un anneau de la cotte de mailles.

Sakhr ne mourut pas sur le coup. La blessure s'irrita ; il s'y forma une tumeur. Sakhr eut à endurer les plus cruelles souffrances ; il languit presque une année entière ; à la fin Selma, sa femme, se fatigua, se prit d'ennui et de dégoût.

Digitized by Google

La mère de Sakhr le soignait avec la plus attentive sollicitude, avec une patience maternelle. Un jour, de son lit de douleur, il entendit une voisine demander à Selma : « Comment va ton mari? — Que te dirai-je, ma chère? Ce n'est ni un vivant pour qui on puisse espérer, ni un mort sur qui on puisse pleurer. Cet homme-là nous fait avaler les deux amertumes (l'aloës et la moutarde). » Ce fut alors que le malheureux blessé improvisa ces vers :

« La mère ne se fatigue pas, elle, de soigner son fils ; mais cette petite Selma, elle est ennuyée de la couche et de la demeure de son mari.

« Va, je ne crains pas de devenir cadavre ; qui donc s'aviserait de dire que la mort est un accident incertain ! (Tous meurent.)

« Je voudrais bien, si j'en avais la force, finir par un coup de résolution; mais aujourd'hui l'onagre est hors de service (1).

« Ah ! Selma, tu m'as réveillé de mon sommeil. (J'avais tort de croire à ta bonté pour moi.) Tu t'es fait entendre à qui avait des oreilles pour entendre.

« Certes, mourir me vaut bien mieux que vivre. La vie n'est qu'un rayon de frelons sur la pointe d'une lance.

« Que tout homme qui estime sa femme à l'égal de sa mère, ne trouve que des jours de misère et de mépris ! »

Sakhr désespéré voulait hâter sa mort, « finir par un coup de résolution. » Il demanda son sabre afin de voir, dit-il à Selma, s'il aurait encore la force d'en soutenir le poids, mais en réalité dans l'intention de se tuer. On lui mit l'arme entre les mains, il ne put la soulever.

Il s'était développé sur la blessure une excroissance fongueuse, comme du feutre. On proposa à Sakhr de l'extirper.

(1) Cette expression proverbiale s'appliquait à tous les genres d'impuissance adventice.

Digitized by Google

« Si tu laissais exciser cette tumeur, il y aurait peut-être espoir de guérison. — Comme vous voudrez » dit le patient. Quelques amis cherchèrent à le dissuader de se soumettre à l'opération; il rejeta leurs conseils et persista dans sa résolution. « La mort, dit-il alors, m'est plus douce que l'état de tortures où je m'épuise. » On fit rougir au feu un couteau et avec ce couteau incandescent on coupa la tumeur. Mais Sakhr n'avait aucun espoir de salut... Il entendit sa sœur Khansâ demander : « Comment a-t-il supporté l'opération ? » et incontinent il improvisa cette réponse :

« Chère sœur, les malheurs ont mille formes dans le monde et frappent ceux qui les méritent.

« Tu demandes comment j'ai supporté la douleur; eh! je sais tout supporter, j'ai l'expérience des vicissitudes de la vie.

« Quand ils ont appliqué sur moi le couteau brûlant, je suis resté ferme, seulement j'avais la face d'un rouge de sang comme la femme qui accouche.

« Ma sœur, désormais pour moi plus de voyages, ni de courses; mais ma mémoire durera tant que durera le mont Acib. »

Sakhr fut inhumé sur le territoire de sa tribu, près du mont Acib et par conséquent à peu de distance de Médine. On fixa sur la sépulture un signe qui servit à la reconnaître..... Khansâ, à la mort de son frère, fit les vers que voici :

« Est-ce un fétu, est-ce une maladie qui m'irrite les yeux? ou bien tombent-elles mes larmes parce que notre demeure est veuve de ses enfants ?

« Hélas! celle qui verse ces pleurs cuisants, pleure un frère qu'elle a perdu; entre elle et lui est jeté désormais un voile, la terre récente de la tombe.

« Tout doit subir la mort, la mort si capricieuse dans ses coups. Et puis la destinée est si bizarre, si fantasque!

Digitized by Google

« O Sakhr, tu es parti pour cette réserve d'eau dont tous goûteront un jour l'amerture. Tu y es allé pur et sans tache,

« Et comme va le tigre hardi qui se lance dans les tourbillons des combats, armé de ses doubles armes, dents et griffes.

« Non la chamelle qui privée de son chamelin nouveau-né tourne autour du simulacre qu'on lui en a donné (1), qui pousse des plaintes de tendresse et des cris de détresse,

« Qui broute à peine quelques herbes jusqu'à ce que se réveille son souvenir de chagrin, qui va et cherche de tous côtés,

« Qui ne s'engraisse plus à aucun pâturage et quoi qu'elle mange, qui n'a plus que regrets et que gémissements,

« Ne donne qu'une faible image de la douleur dont je suis accablé depuis que Sakhr m'a quittée. Comme le temps à ses heures de douceurs et ses jours d'amertume !

« Sakhr était le maître, le souverain de nos tribus ; pour tous Sakhr égorgeait ses troupeaux, dans les jours pénibles de l'hiver.

« Sakhr était le modèle et le guide des hommes généreux, c'était le plus haut sommet des monts toujours couronné de feu (c'était le phare des voyageurs).

« Nulle femme ne le vit jamais rôder devant les tentes à chercher des faveurs adultères en l'absence du mari.

« Nul ne le vit jamais manger seul dans sa demeure ;

(1) Quand une chamelle était privée de son petit chamelin, soit qu'on l'eût tué, ou qu'il fût mort, on préparait avec la peau de ce chamelin, un mannequin bourré d'herbes sèches et représentant le jeune animal. On le plaçait auprès de la chamelle pour en tromper l'amour maternel, pour qu'elle se laissât traire et s'habituât peu à peu à la perte de son petit. Sans ces précautions, le chagrin amaigrissait la mère et lui tarissait promptement le lait. On rapportait de temps en temps près de la mère ce mannequin que l'on appelait baû.

Digitized by Google

toujours il portait alentour ses plats abondants à ses hôtes.

« Fort et élancé comme les hampes de Roudaïnah (1), il brillait encore de tout l'éclat de la jeunesse; sa taille si bien dégagée semblait être un bracelet d'or, sous les plis flottants du manteau.

« Et maintenant Sakhr est sous la tombe! sous la tombe! froid, enfermé sous le roc et la pierre.

« Mon frère, aux deux mains généreuses, âme vertueuse et prodigue de bienfaits! Il jetait ses richesses par masses; il ne savait commander et conseiller que le bien.

« De ses compagnons d'armes combien l'ont vu impassible dans les horreurs des combats, horreurs sombres, sinistres comme les teintes goudronnées de la nue orageuse ! »

Les deux premiers vers de cette kacideh, ainsi que le dixième et le onzième sont passés dans les chants publics. Il en est de même des quatre premiers vers de la poésie que voici, autre élégie dans le même genre que la précédente.

« Mes yeux sont pleins de larmes; le fétu ou la maladie qui les irrite revient sans cesse, et ma paupière ne peut se fermer au sommeil;

« Je pleure Sakhr. Quel homme était généreux comme Sakhr, dans ces moments de sécheresse où la chamelle affamée oublie même l'amour de son petit?

« Sakhr, le sublime de la munificence, nul n'a su atteindre à sa hauteur; il ne suspendait point ses bienfaits quand le besoin désolait les tribus.

« Que le pleurent les enfants de Amr ses frères; car ils sont frappés dans l'homme qui était leur éclat.

« Voyez, les plus hautes illustrations de nos Solamides le pleurent et leurs larmes leur inondent la barbe.

(1) Roudaïnah est le nom d'une femme qui s'acquit une renommée par son habileté à dresser, préparer, polir et armer les hampes des lances.

Digitized by Google

« Combien de chevaux tu as précipités sur les escadrons ennemis, ô mon frère ! et la meule des batailles roulait terrible sur les plus braves des deux camps.

« Alors tu relevais les pans de ton étincelante cotte de mailles sur ton coursier à qui les entrailles bondissaient et grondaient dans les flancs.

« Et tu te ruais au combat lorsque s'entrechoquaient les fers des lances sous le coup de la mort, à travers la chaleur de la mêlée.

« Tu savais ainsi, rehaussant ta gloire, conserver l'éclat de ton nom quand soufflait la flamme brûlante de la terreur et du carnage.

« Tu animais les lances à se confondre, à presser leurs coups lorsqu'elles allaient fouiller les entrailles des guerriers jusqu'au fond des reins.

« Maintenant que tu n'es plus, qui recueillera l'étranger lorsque du Nord soufflent ces vents sifflants qui bruissent dans les échos,

« Lorsque le froid et le besoin poussent les chameaux du voyageur à courir au premier abri et que la faim leur a desséché les saillies des flancs !

« Dans ces jours-là, les hôtes qui descendaient à la demeure de Sakhr trouvaient toujours les mets bouillants préparés avec la chair de ses chameaux.

« Ah ! celui qui vous nourrissait de ses troupeaux, qui vous protégeait de ses armes, vous l'avez déposé et laissé sous la poussière où vous avez creusé sa fosse.

« Que ta tribu en deuil rappelle tes vertus, ta vaillance ! qu'elle te pleure ! tu étais son héros.

« Tu as tranché avec le fer le mal qui te saillait des chairs, et tu t'es bientôt reposé dans la mort. Plaise au ciel que nos cavaliers voient un autre toi-même au milieu d'eux ! »

Digitized by Google

Khoufâf le poète et cavalier corbeau, le noir quarteron, fils de Noudbah, fit un éloge funèbre des deux frères de Khansâ.

Il énumère et célèbre les vertus de Moâwyah et de Sakhr, et il termine par ces deux vers à la louange de Adjrah la mère des deux victimes.

« Mais aussi, sachez bien que l'âme la plus bienfaisante sur la terre pour l'infortuné, dans la saison des vents poudreux,

« Pour les veuves, pour les pauvres honteux, pour l'indigent épuisé, pour le malheureux aux abois, c'était Adjrah la mère de Sakhr. »

Parmi les poésies de Khansâ en l'honneur de Sakhr, il nous faut encore citer les vers suivants qui d'ailleurs passèrent dans les chants publics et que Khansâ elle-même chantait. Les deux premiers composèrent une ariette, celle que nous avons mise en tête de cette légende.

« Pleurez, mes yeux, versez des larmes intarissables; ne pleurez-vous pas Sakhr, la main de la générosité?

« Ne pleurez-vous pas l'homme de courage et de beauté? ne pleurez-vous pas le héros de sa tribu?

« Le héros au long baudrier (1), à la taille comme une svelte colonne? celui qui était déjà le roi de nos tentes, qu'il était encore imberbe.

« Tous font force de bras vers la gloire (et y veulent atteindre); lui aussi, il lui tendit les mains;

« Mais il arriva par delà la hauteur de tous, et l'ayant dépassée il s'éleva encore.

« Quand les dangers fondaient sur nos tribus, c'est en lui qu'elles mettaient leur espoir, en lui si jeune encore, si nouveau dans la vie.

« Et vous voyiez la gloire descendre sur sa tente;

(1) C'est-à-dire à la haute stature.



Digitized by Google

mais pour lui la gloire la meilleure et la plus belle était l'éloge des siens.

« Lorsque dans les entretiens on vantait ses mérites, c'était un vêtement de gloire dont on l'enveloppait tout entier.

Khansâ vécut plusieurs années encore après l'installation de l'islamisme. En l'an 8 de l'hégire (630 de J.-C.), les Solamides, dont le chef suprême était alors Abbâs fils de Khansâ, vinrent faire leur soumission au Prophète. Khansâ, comme les autres, embrassa la foi nouvelle, et récita des vers à Mahomet, qui la traita avec honneur et la félicita de son talent et de sa réputation de poète. C'est en répétant un vers d'Abbâs fils de Mirdâs et de Khansâ que Mahomet laissa voir, sans le vouloir, qu'il ne sentait pas la mesure prosodique. Il estropia, faussa la quantité de ce vers en en transposant l'un par rapport à l'autre les deux derniers mots. Abou Bekr, qui entendit cette offense à la régularité métrique, rectifia la position des deux mots intervertis. « Qu'importe? lui dit Mahomet ; c'est la même chose. — Certes, reprit Abou Bekr, tu justifies complètement ces paroles que Dieu a révélées dans son saint Koran : « Nous n'avons pas appris à notre Prophète la versification ; il n'en a pas besoin. Le Koran n'est qu'un enseignement, une lecture simple et claire (1). »

(1 Koran, chap. XXXVII, vers. 69.

Digitized by Google

## XXXVIII

**Valeur poétique de Khansâ.— Cette valeur comparée à celle de Layla, par Cha'by et le kalife Abd el-Mélik. — Arabie dégénérée.**

La légende de Khansâ, comme nous venons de le voir, n'a rien de pittoresque en événements, n'a pas de péripéties ; mais elle retrace un type imposant, la physionomie féminine la plus poétique de l'Arabie avant et depuis l'islamisme. Les poètes les plus distingués ont, dès les premiers siècles de la foi, reconnu Khansâ comme le coryphée de la poésie féminine du paganisme arabe. Daus une de ces assemblées littéraires, de ces causeries académiques qu'avaient établies chez lui le kalife Abd el-Mélik (il régna de 685 à 705 de J.-C., juste un siècle avant Hâroûn-el-Rachid), il demanda au poète Cha'by : « Quelle fut la femme poète la plus remarquable du paganisme ? — Prince, répondit Cha'by, c'est Khansâ. — Pourquoi lui accordes-tu le premier rang ? — N'est-ce pas elle qui a dit :

« Les femmes qui accompagnaient le brancard de mon frère et s'empressaient à sa suite, s'écriaient : « Malheur ! Sakhr n'est plus ?

« Que ne sont-ils morts au berceau ceux qui plus tard devaient le conduire à sa demeure dernière ! Oh ! quel homme vertueux et noble ils portaient au tombeau ! »

— Mais, reprit Abd el-Mélik, peut-être est-elle plus poète encore celle qui a dit :

« Il a les flancs desséchés et grêles, un vêtement usé, une chemise en lambeaux ; il n'a pour se couvrir et se cacher que les voiles de la nuit.

Digitized by Google

« Après le jour, pendant le jour, partout on craint sa rencontre ; et même quand il n'est pas dans ses courses audacieuses, on est encore en alarmes. »

Je viens de te dire, Cha'by, que ces vers d'une femme, Layla, me semblent préférables à ceux de Khansâ. Ce jugement-là t'est peut-être pénible à entendre. » Cha'by n'insista pas. Du reste le kalife témoignait une grande déférence à Cha'by ; ce poète était chaque jour au palais. « J'y entrais le premier, dit-il, et j'en sortais le dernier. Le kalife m'assigna une pension annuelle de deux mille dinâr ou deniers d'or. Il en fixa autant à vingt individus, tant de mes enfants que de ma famille, à chacun deux mille dinâr. »

Malgré le jugement du kalife, il est évident que Cha'by donnait la préférence à Khansâ, à la vigueur de son expression, à la pensée qui anime le vers, à cette manière archaïque, sévère, serrée, avare de mots.

Layla est l'amante, la maîtresse de Madjnoûn, deux amants, deux poètes, deux musulmans, presque Laure et Pétrarque. Dans le récit des amours plus ou moins platoniques de ces deux héros, que le Persan, le Turk et l'Arabe ont mis en livres, on veut voir un fonds mystique et religieux ; les transports d'amour, ardeurs naturelles et simples, en apparence, sont, pour beaucoup de gens, des entraînements extatiques, des transports religieux. Du reste, longue est l'histoire de Madjnoûn et de Layla ; leur existence est peut-être problématique. Il y a encore parmi les amoureux célèbres, Kaïs fils de Makchoûh, et aussi Kaïs l'amant de Loubnâ. Mais nous ne pouvons pas tout raconter ; où trouverions-nous l'espace ?

Pas plus la poésie de Layla que la poésie de Khansâ, rien plus ne germe et ne s'élève chez les Arabes. Il n'y a plus rien ou à peu près, dans ces déserts autrefois vivants.

Les ondées de la poésie n'y paraissent plus ; les torrents

Digitized by Google

de vers y sont perdus. Pâle désert de l'Arabie, qui donc te donnera désormais à boire ? Qui viendra de nouveau guider tes caravanes ?

« Du limon des vieux jours ta citerne est remplie. »

Mais tu seras, tu es, comme le reste du monde, convié au banquet de la vie nouvelle. Seulement nous te demanderons : Quand ton intelligence réveillée, rajeunie, rééclairée, saura-t-elle dire ceci ?

Oui, je suis égarée en mon vide chemin ;
Qui m'apprendra la voie où va le genre humain ?
Car du vieil Orient la lance est émoussée.

## XXXIX

Les légendes arrangées par les musulmans. — Marie et Jésus. — Les dix prerogatives de Jésus. — Il crée une chauve-souris. Il reviendra à la fin des temps ; se mariera. Miracles qu'il fera et qui se feront ; cité de Salomon ; coffre tiré du lac de Tibériade. — Dernier souffle frais.

Nous allons passer à l'époque de l'islamisme et voir, toujours par les récits, les indications et les faits qu'ont transmis les écrits arabes eux-mêmes, ce qu'est devenue la femme. Mais auparavant je veux donner l'histoire de la naissance de Jésus et de la mort de Marie, sa mère ; cette petite légende est d'invention musulmane. Ces récits qui tiennent au domaine de la religion, les musulmans les ont fabriqués comme ils ont eu envie que ce fût ; à l'exemple du Koran, ils n'ont pas écrit les histoires bibliques ou chrétiennes comme elles sont, ils les ont créées, la plupart du temps, de toutes pièces et les ont embellies ou animées de leur imagination. Et puis, toute histoire de femme les enchante ; et pour peu que l'héroïne présente une physionomie aimable, ou douce, ou tou-

Digitized by Google

chante, leur légende alors est toujours une émotion, ou une caresse, ou une bénédiction (1).

## MARIE ET JÉSUS.

Voici la parole du Très-Haut dans le Koran (2) : « Les anges dirent un jour à Marie : Marie, Dieu te donne la bonne nouvelle de son Verbe ; il aura pour nom le Messie, Jésus fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, familier des familiers de Dieu. Dès son berceau, et aussi dans la force de l'âge, il parlera aux hommes ; il sera au nombre des justes. »

Dieu a accordé à Jésus dix prérogatives ou faveurs que voici :

Jésus a été engendré sans l'intermédiaire d'un père ; car il est dit : « L'ange Gabriel alla se présenter à Marie, lui souffla sur la poitrine ; ce souffle angélique était à peine arrivé à effleurer la peau, que l'enfant s'agita dans le sein de Marie ; et aussitôt une voix partie de Dieu fit entendre ces mots : « Qui suis-je, ô Jésus ? — Tu es Dieu, répondit l'enfant, tu es celui qui est, le seul Dieu ; ta miséricorde et ta science infinies embrassent tout ; tu es le Tout-Puissant. »

Jésus parla dès son berceau, aussi bien qu'il parla dans l'âge de la virilité.

Dieu donna le saint Livre à Jésus, et Jésus l'apprit de mémoire, dans le giron de Marie ; dès le giron de sa mère, Jésus enseignait le Livre saint aux hommes et les hommes en écoutaient le récit.

(1) La légende de Marie est extraite du manuscrit arabe 1693 de la bibliothèque impériale, supplément, folio 16. Ce manuscrit présente l'AVIS suivant, à la page qui porte le titre du livre : « Quiconque lit ce livre, ne doit pas fumer pendant tout le temps de sa lecture ; on ne doit pas fumer non plus dans une réunion où on lit le mirâdj ou ascension de Mahomet aux cieux. »

(2) Chap. III, versets 40 et 41. — Voyez au Koran, pour toutes les indications relatives à Jésus et à Marie, les chapitres 2, 3, 4, 5, 9, 10, 19, 21, 23, 29, 30, 39, 43, 49, 57, 61.

Digitized by Google

Jésus guérissait les aveugles de naissance et les lépreux.

Jésus ressuscitait les morts.

Jésus pétrit avec de la boue une figure de volatile; puis souffla dessus ; et l'image prit vie et s'envola. Voici la tradition. Jésus dit un jour à de jeunes garçons avec lesquels il était : « Quelle figure ou image voulez-vous que je vous pétrisse avec de la boue? — Fais-nous une chauve-souris ; car c'est la plus singulière des créatures vivantes ; la chauve-souris, chose étonnante! n'a pas d'os. » Jésus prit une poignée de terre, cracha dessus, et dit à ce bol informe: « Par la volonté de Dieu, aie des ailes. » Et soudain ce fut une chauve-souris qui s'échappa à plein vol, comme les enfants l'avaient demandé.

Jésus mena une vie austère et sainte. Il portait les rudes vêtements de laine velue ; prenait la pierre pour oreiller ; ne s'éclairait la nuit que de la lumière de la lune ; avait un hanap fruste qui lui servait pour boire de l'eau et pour s'abluer. Une fois, il remarqua près d'un cours d'eau un homme qui buvait dans sa main. Ce que voyant, Jésus se dit : « O Jésus, cet homme-là est plus austère et plus simple que toi. » Et Jésus jeta son hanap et le brisa. Un jour le fils de Marie traversait la plaine. Le soleil le brûlait ; la chaleur était écrasante ; Jésus aperçoit une tente d'une vieille femme. Il va s'asseoir à l'ombre de la tente. La vieille sort et le chasse. Il se lève en souriant doucement. « Pauvre femme, lui dit-il, qui es-tu pour ne pas me laisser un abri? Va! celui qui ne veut pas que j'aie de joie sur cette terre, celui-là est mon abri. »

Jésus a eu le lot suprême dans le monde; Dieu partagea les mérites en dix parts, en donna une pour tous les hommes et en donna neuf au fils de Marie.

Jésus fut enlevé au ciel.

Jésus redescendra du ciel à la fin des temps.

Digitized by Google

Le Prophète arabe a dit : « A la fin des temps, Jésus descendra du ciel, dès l'aube du jour ; il sera au milieu de deux draperies aux couleurs dorées du safran ; son corps sera éblouissant de blancheur ; sa chevelure rousse lui sera arrangée et séparée sur la tête par une ligne de séparation comme si de ses cheveux coulaient des huiles parfumées ; il portera un bournous ; il tiendra une lance à la main ; et il brisera la croix et il tuera le pourceau. Devant Jésus, Dieu exterminera l'Antechrist ; et l'abondance florira ; tout poison et tout mal disparaîtront ; les sept dormants sortiront de leur caverne, et, envoyés alors par l'ordre de Dieu, ils iront à la conquête du monde avec le fils de Marie. Oui, Jésus établira la paix et l'harmonie sur la terre ; et le lion viendra paître avec les chameaux, la panthère avec les bœufs, le loup avec les moutons ; et les enfants joueront avec les serpents et les vipères. Oui, Jésus se mariera dans le pays de Madian, avec une fille d'une tribu des Arabes Rassânides (ou Béni Rassân), afin que les insensés qui ont calomnié le prophète Jésus fils de Marie, sachent qu'il était enfant des hommes, serviteur de Dieu, sujet aux besoins de la nature humaine, qu'il mangeait comme les autres hommes, qu'il doit, comme eux, s'unir à la femme par la voie que Dieu a instituée. Jésus accomplira sa visite pieuse aux lieux saints de la Mekke, avec un cortége de soixante-dix mille hommes, dont feront partie les gens de la caverne. Il extraira les vieilles écritures de la caverne d'Antioche, afin d'asseoir là son autorité par le Pentateuque sur les peuples ou hommes du Pentateuque, par l'Evangile sur les hommes de l'Evangile, par les psaumes sur les hommes des psaumes, par le Koran ou livre de la distinction du bien et du mal, sur les hommes du Koran et de la science du bien et du mal. »

Et Dieu fera réapparaître la ville merveilleuse que les djinn avaient édifiée pour Salomon, qu'ils avaient construite en al-

Digitized by Google

ternant dans les murs une brique d'or et une brique d'argent. Quand mourut Salomon, Dieu déchaîna les vents sur le désert, et les vents précipitèrent les ouragans de sable qui engloutirent cette cité. La ville retrouvée, Jésus la partagera aux musulmans.

Pour Jésus encore, Dieu fera sortir du lac de Tibériade le coffre ou arche du sanctuaire ou du saint des saints, que la volonté éternelle lui a ordonné d'y jeter, et qui renferme les restes de ce que laissèrent les familles de Moïse et d'Aron, un morceau des tables de la loi, la baguette de Moïse, la capuche d'Aron, dix *sâ* ou mesures de manne, des débris et reliefs de cailles, toutes choses qu'avaient conservées les enfants d'Israël pour les hommes de l'avenir. C'est par la sainte vertu de cette arche sainte (ou arche d'alliance), que Jésus, comme on faisait dans les siècles anciens, invoquera le secours des cieux contre ses ennemis. Puis encore, Jésus portera la foi islamique à toutes les plages du monde, de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion. Les années que vivra alors Jésus seront comme des mois, le mois sera comme une semaine, la semaine comme un jour, le jour comme une heure. Puis s'élèvera un souffle frais, jaune, plus doux que la soie, plus embaumé que le musc, et il emportera l'âme de Jésus et les âmes de tous les musulmans qui se trouveront sur la terre ; il n'y en restera plus un seul.

Digitized by Google

## XL

Suite. — Conception et naissance de Jésus. — Le dattier et la source d'eau vive. - A son premier jour, Jésus prêche. — Il grandit. Dieu le reconforte.

Dans le temps que Marie servait au temple, et avant la visite miraculeuse de l'ange, on disait à cette sainte femme : « Ne veux-tu donc pas te marier? — Non, non, répondait-elle. — Pourquoi? — Ma bouche est toute occupée à glorifier et à adorer mon Dieu ; mon corps est tout occupé à servir mon Dieu. Si je me mariais j'occuperais ma bouche à parler à mon mari ; j'occuperais mon corps pour mon mari ; j'occuperais mon cœur à aimer mon mari. Je préfère mon Dieu. Marie avait donc renoncé au mariage. Mais, sans époux, Dieu la rendit mère, la combla de ses divines faveurs, lui épargna les soucis et les fatigues de la vie domestique.

Lorsque Marie portait Jésus dans son sein, elle fut visitée par sa sœur, qui la vint saluer dans son oratoire. La sœur de Marie était femme de Zacharie ; elle était enceinte aussi ; elle portait Jean dans ses entrailles. « Marie, dit la sœur à sa sœur, est-ce que tu as quelque chose en ton sein ? — Pourquoi me fais-tu cette question, ma sœur? — C'est que je sens cet enfant que j'ai en moi qui se prosterne pour celui qui est en toi. Enfants de miracle ! enfants du ciel ! »

Quand Marie ressentit les douleurs de l'enfantement, elles persistèrent et se prolongèrent pendant sept jours. A nulle autre femme n'arriva ce qui arriva à Eve et à Marie.

Lorsque Marie donna le jour à son fils, elle était au pied d'un dattier... Et elle se mit à penser à ce que dirait son peuple, aux interprétations qu'on allait appliquer à cette circonstance ; et Marie soupira : « Hélas ! que n'ai-je cessé de

Digitized by Google

vivre avant ce jourd'hui! que ne suis-je demeurée inconnue, ignorée de tous! » Une voix alors lui dit : « Ne t'afflige pas, Marie, ne t'attriste pas; recueille ton courage, reviens à ta sérénité, prends le calme d'une âme en paix avec soi-même. Ton Dieu te verse les dons de sa munificence. Secoue la tige du dattier, et la tige laissera tomber pour toi la fraîche datte du ciel, le fruit heureux des élus. » Marie secoua le dattier. C'était un dattier âgé de soixante ans, dont la tête n'avait jamais porté fruit. Au simple contact de la main de Marie, la tige soudain alongea ses palmes verdoyantes, se couronna de fruits, offrit ses dattes miraculeuses à manger à Marie, pencha et inclina les grands bras de son feuillage et couvrit de la fraîcheur de son ombre la sainte mère du saint prophète enfant. Puis, se mit à sourdre une source d'eau vive, eau limpide et pure. Marie alors mangea des dattes, se réjouit de leur douce saveur, lava ensuite son cher enfant, et l'enveloppa de sa tendresse, de ses yeux émus, de sa caresse enivrée.

La foule accourut auprès de Marie; et les langues méchantes étendirent sur elle leurs tissus de blâme, leurs blessantes paroles, les amertumes douloureuses, les reproches qui entrent au cœur et le font souffrir.

Mais voilà que le saint Enfant qui venait de naître, se soulève, s'appuie sur la main droite, porte un coup-d'œil d'éclair tranquille sur les parleurs, et d'une voix inspirée : « Je suis, moi, dit Jésus, le serviteur du Dieu de l'Éternité. Écoutez! Dieu m'a donné le livre de la révélation; Dieu m'a créé prophète; Dieu a mis en moi toutes les bénédictions; Dieu m'accompagnera de ses miséricordes partout où je serai; Dieu est mon Dieu. Il m'a ordonné de prier, de faire l'aumône, tant que j'aurai cette vie. Dieu a béni ma mère; Dieu a sanctifié ma mère; Dieu, par ma voix, proclame l'innocence immaculée de ma mère; Dieu m'a créé l'apôtre de la douceur

Digitized by Google

et de la mansuétude. Grand est le jour où je nais, grand sera le jour où je prendrai l'œuvre de ma mission divine, grand sera le jour de ma mort. »

La foule étonnée admira ; mais elle ne comprit pas tout ce que disaient et annonçaient ces paroles de l'enfant-prophète.

Jésus grandit en sainteté... Un jour qu'il traversait une plaine dans un pays de la Syrie, survint une pluie torrentielle ; le tonnerre gronda ; l'éclair étincela ; tout était orage. Jésus cherchait où se réfugier ; cherchait quelque chose qui lui pût être un abri. Soudain, à peu de distance, une tente se dresse d'elle-même, ouvre ses voiles qu'elle étale et qu'elle attache au sol, comme les tentes des hommes. Jésus arrive à la tente ; il y avait une femme. Il s'éloigne ; il se réfugie dans une caverne de la montagne ; il entre et aperçoit un lion. Jésus lui pose la main sur la crinière, et le lion, tranquille, regarde le fils de Marie. « Mon Dieu, dit Jésus, à toute chose et à tout être tu as accordé un refuge, un asile, un lieu de repos. A moi, ne me donnes-tu donc pas aussi un refuge, un lieu de repos ? — Jésus, répondit alors la voix de la Majesté éternelle, c'est auprès de moi, au sein de ma miséricorde, dans les bras de ma bonté, que tu as ton refuge et ton repos. Je te marierai à la fin du monde à cent houris aux beaux yeux, cent vierges que pour toi ma volonté a créées, que mes mains ont embellies pour toi. Pour tes noces splendides, je ferai banquet à tes convives pendant une durée de quatre mille années, dont chaque jour aura la durée de la vie que vivra le monde. Et pour convier à cette fête, j'enverrai mon hérault crier de partout : « Pieux ascètes du monde, où êtes-vous ? Où êtes-vous, saints hommes de la terre, hommes des grandes vertus, hommes des grandes piétés ? arrivez, arrivez, Jésus se marie ; assistez aux noces de Jésus. »

Digitized by Google

## XLI

**Suite. — Mort de Marie. — Jésus et Marie retirés au Liban. — Jésus s'absente. — L'ange de la mort va à Marie. Retour de Jésus. Marie a cessé de vivre. — Jésus va chercher secours pour inhumer sa mère. — Elle est ensevelie par des houris et inhumée par deux anges. — Elle ressuscite un moment.**

Les livres des traditions racontent ceci :

### MORT DE MARIE.

Jésus dit un jour à Marie : « Ma mère ! j'ai vu, dans les choses que Dieu m'a communiquées, dans la science qu'il m'a apprise, j'ai vu que ce monde est une demeure périssable, que tout s'y éteint, disparaît, que tout échappe, que tout meurt ; et aussi j'ai vu que l'autre monde est le séjour de la vie, la demeure où tout persiste et dure, où rien ne s'use, rien ne se détruit. Viens, ma mère, viens, retirons-nous de ce monde où tout est caduc ; retirons-nous pour aller dans la voie qui conduit au monde où la vie ne meurt jamais et où vit l'immortalité. — Allons, dit Marie, souriant saintement à son fils, allons, mon enfant, allons. » Et la mère et son fils gagnèrent les montagnes du Liban.

Là, ils se tinrent en un modeste réduit ; demeure solitaire où ils adoraient Dieu. Calme parfait, vie pieuse, douce vie parfumée par l'incessante pensée du ciel, par l'encens des prières. Ils jeûnaient le jour ; ils se levaient la nuit ; ils mangeaient de la feuille des plantes, ils buvaient de l'eau des pluies. Longtemps ils firent ainsi ; délices saintes que rafraîchissait le souffle de l'air ! Œuvres pieuses que seul voyait l'œil tout voyant de Dieu !

Et puis un jour, Jésus descendit du flanc de la montagne;

Digitized by Google

il descendit le creux de la vallée ; il allait chercher et cueillir quelques légumes sauvages, quelques herbes douces, pour le repas du soir, pour rompre le jeûne à la fin du jour.

Jésus donc était parti.

Or voici que l'ange de la mort arrive auprès de Marie. Elle était en prières, enveloppée et remplie de la pensée de Dieu. « Salut, Marie, salut, sainte femme ! dit l'ange des derniers soupirs ; salut à toi qui jeûnes, qui veilles, qui pries ? » Marie surprise, effrayée, s'évanouit. La peur qu'elle eut de l'ange redoutable l'avait abattue tout à coup.

Marie revient à elle-même, se réveille peu à peu de son évanouissement, regarde d'un œil timide, soupire de pénibles soupirs, reste un moment le regard inquiet, immobile, attaché sur l'ange ; puis, doucement, d'une voix émue et pénétrée : « Qui es-tu, serviteur de Dieu ? dit-elle, ô ! tout mon corps frissonne ; toute ma chair palpite ; je suis troublée ; ta voix m'a effrayée ; je tremble ; mes sens sont confondus ; mon âme est bouleversée ; mon cœur est défaillant ; ô ! qui es-tu ? — Je suis celui qui n'a pitié ni du jeune âge de l'enfant, ni de la faiblesse de l'innocence ; je suis celui qui ne tient compte ni de la grandeur des grands, ni de la force des forts, ni de la vigueur de l'âge ; je suis celui qui ne demande pas de permission aux rois, qui ne considère pas l'imposant des puissances. C'est moi qui renverse les demeures, qui culbute les palais, qui démantèle les forteresses, qui déchire les bastions ; c'est moi qui peuple les tombeaux, qui chasse les réunions, qui sépare les amis, qui arrache l'un à l'autre le frère et la sœur, le père et la mère ; c'est moi qui prends les âmes, qui éteins les existences, qui arrête le souffle de la vie, c'est moi l'ange de la mort. — Ange des derniers moments, reprit Marie, ne m'accorderas-tu pas d'attendre que revienne ici celui que mon sein a nourri, celui que j'aime, qui est la fraîcheur et le bonheur de mes yeux, celui qui vit dans mon

Digitized by Google

cœur comme le fruit sur sa tige maternelle ; sa vue, le parfum de son visage sera le viatique de mes derniers instants. — Marie, ceci n'est point dans les ordres qui m'ont été donnés. Je suis un serviteur soumis à la parole du Souverain des cieux ; je ne puis prendre la vie du plus faible moucheron sans les ordres de mon Dieu ; et mon Dieu m'a enjoint de ne pas reculer mon pied derrière l'autre avant que je n'aie reçu et recueilli ton âme. — Que soit accomplie la volonté de Dieu ! Ange de la mort, obéis au Seigneur qui t'a commandé ; prends ma vie ; reçois mon âme ; emporte, emporte mon âme au sein de l'Eternel. »

L'ange s'approche, recueille l'âme de Marie et s'envole au ciel.

Ce jour-là, Jésus tarda plus longtemps que d'habitude à revenir. Il ne regagna sa retraite qu'après que le soleil eut caché sa lumière à l'Occident, et lorsque la nuit avait déjà couvert la terre de ses voiles obscurs... Jésus gravit la montagne, portant les frais herbages qu'il a cherchés pour le repas de sa mère.

Il arrive, il la voit à l'endroit où elle avait coutume de prier. Jésus croit que Marie est endormie. Il dépose sa collecte, les plantes, les légumes sauvages qu'il a trouvés. Il approche de sa mère. Il se met à prier ; il prie, et prie longtemps, jusqu'au tiers de la nuit. Alors il revient à sa mère ; il se penche vers elle ; de sa face il touche presque la face sereine et calme de Marie : « Ma mère ! dit-il d'une voix tremblante, inquiète, que la craintive émotion du cœur agite et trouble ; ma mère ! salut, ô Marie ! salut, ô ma mère ! voici que la nuit est bien noire,... bien sombre ;... depuis longtemps déjà ceux qui jeûnent ont pris leur repas... Dis, Marie,... ce soir, cette nuit, pourquoi ne viens-tu pas rompre l'abstinence ?... Prions comme Dieu le veut, comme il le commande... O ! réponds à ton fils... » Puis il se calma et se dit : « Tout repos à ses

Digitized by Google

douceurs ! tout sommeil à ses délices ! Sainte mère, dors ton savoureux sommeil. Non, non je ne le troublerai point. A la place de ma mère, et pour elle, je prierai la prière de l'aube. »

Jésus attendait ainsi que se réveillât sa mère, afin de prendre son repas avec elle. Les deux tiers de la nuit passèrent... Jésus revient auprès de Marie. Il la fixe; elle était encore dans la même position, dans la même attitude. Il s'inquiète alors ; il se penche de nouveau vers Marie; il reste immobile. Puis : « Salut, Marie ! salut, ma mère ! dit-il d'une voix pleine d'émoi. Tous ceux qui jeûnent ont achevé le dernier repas de la nuit (1). Tous les fidèles sont debout. Viens aussi adorer l'Éternel. »

Une seconde fois Jésus se remit de son inquiétude et dit : « Oui, le sommeil a son bonheur; le sommeil rafraîchit la paupière, rasserène le cœur et reconforte l'âme. Attendons le réveil ; repose, ma mère, repose. »

Il attendit, il pria jusqu'à ce que vînt irradier l'aurore. La lumière grandit ; le zéphir du matin soupira. Jésus s'approche de Marie ; vers elle il penche la tête; il s'arrête, elle n'a plus la vie, elle n'existe plus ; son âme est partie, son âme est au ciel. Jésus pénétré de tristesse sent la douleur l'ébranler, l'accabler. Il pose sa joue sur la joue de sa mère ; et il gémit. « Mère, dit-il, mère ! salut de Dieu sur toi ; ma mère sois bénie, ô toi qui si longtemps m'as porté dans tes entrailles, m'as nourri de ton essence pure, m'as imprégné des sucs de ta vie, m'as allaité du lait de ton sein ! De tes nuits, combien tu en as veillé pour moi ! De tes jours, combien, à cause de moi, tu en as passés dans les fatigues et les soucis ! » Et les larmes de Jésus coulaient; les sanglots éclatèrent. Dans le ciel

(1) Dans le jeûne, selon les Musulmans, on ne doit manger que pendant la nuit. Du moment où l'on peut distinguer, à la lumière du matin, un fil blanc d'un fil noir, il est défendu de manger, de rien introduire dans le corps.

Digitized by Google

les anges, sur la terre les génies pleurèrent aux larmes de Jésus; le Liban frémit, et du fond de ses plus longues racines on entendit murmurer des soupirs, se plaindre des sanglots.

La voix de Dieu parla : « Mes anges, pourquoi ces pleurs dans vos yeux? Pourquoi ce deuil, cette tristesse? — Notre maître, disent-ils, tu sais ce qui vient d'avenir de malheur à Jésus, à cet esprit de ta divine essence. — Jésus est l'esprit que j'ai fait émaner de moi-même; Jésus est mon verbe; et je suis, moi, la source de toutes les bontés. »

Ensuite la voix interpelle l'orphelin : « Jésus, lève la tête. Ta mère est morte. Mais à cause d'elle j'ai grandi encore la destinée que je te réserve. — Mon Dieu, me voilà donc seul, délaissé sur la terre, comme un étranger ici-bas! Qui soutiendra mon courage? Qui m'aidera à servir dignement mon Dieu? »

La voix ne répondit pas.

Jésus descendit du Liban, se rendit à une bourgade des enfants d'Israël; et là, d'une voix désolée : « Enfants d'Israël, cria-t-il, venez, que Dieu vous donne sa grâce! venez à mon secours. » Les femmes, aux têtes voilées, sortirent de leurs demeures, s'émurent de cette parole plaintive. — Qu'es-tu donc? dirent-elles; qu'as-tu? D'où viens-tu, homme des merveilles? D'où viens-tu, toi dont l'éclat de la beauté est venue luire, refléter sa douce lumière jusque dans nos demeures? Quelle est donc en toi cette incompréhensible puissance qui a pénétré jusqu'à nous pour nous émouvoir, nous surprendre, jeter l'étonnement parmi nous dans le repos et le silence? — Je suis l'esprit de Dieu, je suis Jésus fils de Marie. Elle n'est plus; elle est morte, morte,... abandonnée, là-bas... Venez, aidez-moi pour ses funérailles. Allons laver son corps; venez l'ensevelir, portons-là en terre, et nous prierons pour Marie la prière de la tombe. —Esprit du Dieu vivant, mais cette montagne est toute remuante de serpents, toute sillonnée de vi-



Digitized by Google

pères; nul de nos aïeux, de nos pères n'y a mis le pied depuis trois siècles. — Mais qui donc?... — Oh! à penser à ces dangers, on se sent la chair frisonner... Tiens, voilà le cercueil, voilà le linceul, prends, va, ensevelis Marie. »

Jésus demeura muet. Il retourna sur ses pas; il laissa tout. Il regagna la montagne. En cheminant, tout affligé, il rencontra deux jeunes hébreux dans la beauté et la force de l'âge. « Salut! leur dit Jésus. — Salut! répondirent-ils. — Enfants d'Israël, ma mère est morte, est abandonnée là-bas, sur le flanc de ce rocher. Venez donc m'aider, mes enfants, à lui faire la lotion mortuaire, à l'ensevelir, à la porter, à la mettre au tombeau. — Nous sommes envoyés pour cela même, dit l'un des deux étrangers. Moi, je suis Gabriel, mon compagnon est l'ange Michaël. Voici un cercueil, voici des linceuls du paradis. Va, Jésus, marche devant toi, nous te suivons. De belles vierges du ciel, houris aux grands yeux, à la brillante prunelle, descendent en ce moment des demeures célestes, et viennent laver le corps de ta mère, la déposer au sépulcre. »

On arrive à la montagne. L'ange Gabriel se met à creuser un crypte funéraire. Puis il ferme le cercueil, le place dans le flanc du rocher, de manière que le cadavre ait la face tournée dans la direction selon laquelle on doit prier.

Jésus ensuite récite la prière funèbre sur les restes de sa mère, et Gabriel, Michaël et les anges prient avec lui. Cela terminé, les anges et les houris s'enlèvent vers le ciel. Jésus demeure seul avec sa douleur, consterné, la tête penchée, rêvant du monde et de l'éternité, de la vie et de la dernière heure. Puis soupirant un long soupir, levant les yeux vers le ciel : « Mon Dieu, dit-il, tu vois où je suis, en quel état je suis; tu entends ma pensée et ma parole, tu vois mon âme. Hélas! morte, elle est morte, ma mère, et je ne l'ai pas vue mourir, je n'ai pas recueilli son dernier souffle, sa dernière

Digitized by Google

parole; je n'ai pas eu la bénédiction de ma sainte mère; je n'étais pas là quand elle a expiré, quand son œil s'est éteint, quand sa main est tombée dans la mort; ma mère ne m'a pas béni. Mon Dieu, veuille lui permettre de revoir encore un moment son fils, de me parler encore quelques mots de sa bouche; permets que j'échange encore quelques mots avec ma mère. — Je te permets d'interpeller Marie, répondit la voix de Dieu. Demande à ta mère ce qu'il te plaira; appelle-la, elle va te répondre. »

Et soudain : « O Marie, mère bien aimée, s'écrie Jésus, viens, dis-moi, où es-tu? Comment a été ton arrivée auprès de ton Dieu, le Seigneur des jours? — Cher enfant, dit Marie, je suis heureuse. Mon Dieu est le Dieu des grandes mansuétudes, des généreuses miséricordes. Il m'a reçue d'une main bienveillante. J'ai trouvé ses grâces et sa douce bonté. — Marie, mère chérie, comment t'a paru le goût de la mort? — Oh! mon fils, je te le jure par le Dieu qui t'a donné ta mission prophétique, qui t'a envoyé parler au monde, le goût de fiel qu'a la mort me tient encore au fond de la bouche. Qu'il est âcre, corrodant, l'amer goût du trépas! Et le coup que l'ange des agonies m'a porté entre les épaules, je le sens encore. Amère, amère est la mort, mon fils! Adieu, mon enfant, adieu! au jour dernier du monde! »

La parole cessa, la langue se tut. Jésus médita quelques instants; puis il quitta la montagne... Dès lors il parcourut les terres de la Judée.

Digitized by Google

## XLII

**Marie médiatrice entre le ciel et la terre. — Ce qu'étaient les anges pour les anciens Arabes. — Les mères des croyants. — La femme dans l'autre monde.**

Certes, cette légende (je ne veux pas parler de son caractère historique) est touchante; le récit est ému, il répand un parfum d'innocence et de sainteté. Mais il y manque le plus beau caractère, l'assomption; c'est là qu'est le sublime. Jésus est toujours vivant, et sa mère est toujours vivante. Jésus est le sauveur des hommes, la parole de l'Eternel; Marie est la consolatrice des affligés, et la mère des anges. Chose admirable! Marie est l'intermédiaire entre le ciel et la terre; la mère du révélateur chrétien est la mère du monde; c'est la tendresse qui sourit à la terre; c'est une femme, une mère, qui est invoquée dans toutes les douleurs, dans tous les périls, dans tous les malheurs; on aime à prier une femme, à se mettre à ses genoux, à regarder sa souriante douceur, à voir son cœur s'attendrir; c'est de l'amour. Aussi, les madones peuplent le monde chrétien d'admirables emblêmes, de douces images, de douces pensées, de plus douces espérances. C'est au cœur de Marie que parlent, que s'élèvent tous les soupirs de la terre chrétienne, toutes les intercessions, toutes les larmes. Et aussi les âmes qui sont heureuses la bénissent, l'enveloppent de fleurs, de fruits et d'hommages. Marie monte au ciel au milieu des anges. Des anges ne pouvaient emmener dans leur séjour qu'un ange de la terre, une femme. Et là, au ciel, elle est la bonté puissante qui intercède auprès de Dieu, et Dieu ne sait rien refuser à ce nouvel ange terrestre des demeures éternelles.

Les Arabes païens ou antéislamiques avaient placé, pour

Digitized by Google

ainsi dire, la femme dans les créatures les plus élevées dont ils avaient peuplé et orné leur ciel. Ils avaient cru que les créatures les plus bienfaisantes, les plus favorables, les plus aimées et les plus aimantes du ciel devaient ne pas être des hommes. Ils regardaient les anges comme les filles de Dieu (1). Nous, nous regardons les filles de Dieu comme des anges.

L'islamisme, pour remplacer ou imiter cette poésie pratique et vivante, a ce qu'il appelle *Oummehât el-moûminîn*, les Mères des croyants, les Mères des fidèles. Mais ce n'est là qu'un simple titre respectueux et religieux dont l'islamisme honore les neuf femmes de Mahomet qui lui survécurent. Aucune d'elles ne porte le titre de sainte ; les saintes musulmanes sont d'ailleurs en extrêmement petit nombre. Une fille de Mahomet, Zaînab, est appelée la mère des pauvres. L'homme a encore accaparé même les honneurs religieux. Pour l'autre vie, la femme est encore uniquement pour l'homme et lui composera un harem éternel. Il y a seulement ceci qui a fait question parmi les docteurs de la loi : « A qui, dans la vie à venir, appartiendra la femme qui, sur la terre, aura été mariée successivement à plusieurs maris ? » Les opinions émises se résument à ceci : « Cette femme sera donnée à celui qui le premier l'aura épousée. — Non, reprend un autre docteur, elle sera pour le dernier mari. — Non, dit un troisième ; elle sera donnée à celui de ses maris qui aura le mieux mérité par ses qualités morales. — Point du tout ; la femme choisira celui qu'elle voudra. — Nullement ; on tirera au sort. »

(1) Koran, chap. xvi, vers. 59.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DEUXIÈME PARTIE.

## FEMMES ARABES DEPUIS L'ISLAMISME.

### I

Nombre de femmes que peut avoir le musulman. — Femmes captives, ou esclaves. — Du mariage entre fidèles et infidèles. — Captivité et ventes des filles de Yezdedjird roi de Perse. Développement du goût pour les concubines et *mères d'enfants*. — Zyn el-Abidin et sa mère.

Avant l'islamisme, l'Arabe prenait autant de femmes légitimes qu'il en pouvait entretenir, autant d'esclaves et de concubines qu'il lui plaisait. Mahomet a régularisé, limité le nombre de femmes que le musulman aurait le droit marital de prendre ensemble. Mais la répudiation, en débarrassant facilement le mari, lui laisse la libre faculté d'avoir, successivement, dix, vingt, quarante femmes légitimes. Les esclaves ou concubines sont à nombre discrétionnaire.

Les prisonnières musulmanes, et seulement les musulmanes, doivent, d'après la volonté de la loi, être respectées. Ceci est une amélioration. Nous avons vu que, dans les incursions entre eux, les Arabes s'adjugeaient de plein droit la propriété et la jouissance des femmes qu'ils s'enlevaient les uns aux autres et qu'ils emmenaient captives.

Mais l'islamisme, dans ses spéculations et ses espérances de développement et d'agrandissement par le prosélytisme armé, et en s'allouant la suprématie absolue, abaissa sous ses pieds toutes les sociétés non musulmanes, et se constitua cette foi et, par suite, ce droit en vertu desquels ses représentants

Digitized by Google

usaient en maîtres de tout ce qu'ils parvenaient à prendre et à se soumettre, choses et personnes. Sa loi veut dominer et abroger toutes les autres lois. La conséquence était que les liens formés, ou consacrés, ou scellés par l'autorité de quelque autre religion ou société que ce fût, tombaient annulés, dissous, brisés. Autre conséquence : toute femme non musulmane, capturée n'importe où, quand, et comment, devient un butin, un avoir, une marchandise. Toute union d'époux qui n'a pas été prononcée et pratiquée par la loi musulmane et selon cette loi, est une union illicite, incestueuse ; elle est rompue de fait, du moment qu'un couple d'époux ou un des époux est tombé entre les mains d'un musulman ; et celui-ci dispose à sa guise, comme il lui plaît, comme il veut, et pour ce qu'il veut, et il est libre d'user et d'abuser de la personne qu'il a en sa possession. La femme qu'il a prise captive, ou qui lui est échue en lot dans la distribution du butin, et de même que tout prisonnier, est esclave. Toute esclave femme risque de passer au harem et, là, de subir les volontés du maître, qu'elle se décide ou non à embrasser la religion musulmane. Mais pour que la femme esclave devienne l'épouse de son maître, il doit auparavant l'affranchir. L'esclave, étant esclave, n'est admise qu'au rang et au titre de concubine, condition que d'ailleurs reconnaît, protège et honore la loi. De plus, il est permis au musulman d'épouser toute femme non musulmane, qu'elle soit juive, ou chrétienne, ou pyrolâtre, ou fétichiste, etc.; car il y a lieu d'espérer alors que la femme se laissera gagner à la foi islamique. Mais il n'est point permis à un homme non musulman d'épouser une musulmane ; il y a lieu de craindre qu'elle ne se laisse entraîner à la religion de l'infidèle qu'elle aurait pour mari.

Sous le kalifat d'Omar fils d'El-Khattâb et le deuxième kalife, on amena à Médine les prisonniers enlevés sur les Perses

Digitized by Google

à la célèbre bataille de Kâdécieh (1). Parmi les femmes captives il y avait trois filles de Yezdedjird roi de Perse. La bataille avait duré trois jours; les musulmans furent vainqueurs, et cette victoire abattit d'un coup la monarchie des Perses. Ce fut la bataille d'Arbèle des Arabes. Elle fut livrée la quinzième année de l'hégire (636 de J.-C.). Yezdedjird prit la fuite. Il fut atteint et tué. En lui finit la dynastie des rois d'origine persane.

Les prisonniers, disons-nous, furent amenés à Médine. On procéda à leur vente pour en répartir le prix aux fidèles, selon la loi. Omar ordonna de vendre comme les autres les filles de Yezdedjird. Mais Aly (qui plus tard fut le quatrième kalife) dit alors à Omar : « Il ne faut point agir à l'égard des filles des rois comme envers des femmes de la multitude. — Et comment, reprend Omar, convient-il d'agir envers ces filles royales? — Il est mieux d'en fixer le prix, et à quelque somme qu'il s'élève, le fidèle qui l'acceptera le payera et prendra ces filles. » On leur détermina une valeur et Aly les acheta. Il en donna une à Abd Allah fils d'Omar, une à son propre fils Hoceïn (Husseïn), et l'autre à Mohammed fils d'Abou Bekr le juste (le premier kalife), et que lui Aly avait élevé. Abd Allah eut de cette esclave royale un fils qu'il appela Sâlem. Hoceïn eut de sa royale esclave un fils qu'il nomma Zyn el-Abidîn; et Mohammed eut de la sienne, son fils Kâcem. Ainsi, trois cousins maternels naquirent de ces filles de Yezdedjird.

Jusqu'à cette époque, ce genre de maternité manquait de considération. Un récit assez simple en donne la preuve et indique aussi que depuis ce temps-là les idées sur ce point se sont modifiées, changées entièrement.

Un Koreïchide dont l'histoire n'a pas gardé le nom, a raconté ceci : J'allais assez souvent chez Saïd fils de Mouçayib. Un jour il s'avise de me demander : « Qui sont tes oncles

(1) Kâdecieh, Kâdecieh, Cadessia, Cadecie, ville de l'Irâk ou Chaldée

Digitized by Google

maternels (1)? — Ma mère, lui répondis-je, est une gente dame, une noble captive. » Cette réponse me déprécia aux yeux de mon homme. J'attendis, je patientai ; enfin entra Sâlem le fils d'Abd Allah et petit-fils d'Omar. Quand Sâlem fut sorti, je demandai à Saïd : « Mon cher ami, quel est donc cet homme ? — Dieu du ciel ! s'écria-t-il tout surpris ; comment ! tu ignores quel est cet homme, un homme de ta tribu ? Mais c'est Sâlem, le fils d'Abd Allah, le petit-fils d'Omar. — Et quelle est sa mère ? — Une gente dame, esclave. » Un moment après entra Kâcem le fils de Mohammed fils d'Abou Bekr. Il s'assit, resta quelque peu avec nous, se leva et s'en alla. De nouveau je demandai à Saïd : « Mon cher ami, quel est donc cet homme ? — Comment ! tu ignores qui il est, un homme de ta famille ? En vérité tu m'étonnes. Mais c'est Kâcem, le fils de Mohammed et le petit-fils d'Abou Bekr. — Et qui est sa mère ? — Une gente dame. » Je n'ajoutai pas un mot. J'attendis encore ; et voilà qu'entra Aly surnommé Zyn el-Abidîn, le fils de Hocein. Aly salua, conversa quelques instants, puis se leva et partit. « Mon cher Saïd, demandai-je de rechef, quel est cet homme ? — Ah ! celui-là, par exemple ! il n'est pas permis à un musulman de ne le pas connaître. C'est Aly, Zyn el-Abidîn (l'ornement des serviteurs de Dieu) ; c'est le fils de Hocein, et le petit-fils d'Aly fils d'Abou Tâleb. — Qui est sa mère, à celui-là ? — Une gente dame. — Mon cher Saïd, continuai-je, tout à l'heure je t'ai semblé moins considérable, quand je t'ai eu appris que ma mère était une gente dame, une esclave de noble origine. Est-ce donc que je ne suis pas, sous ce rapport, l'égal de ces hommes ? — Tu as raison, me répondit franchement Saïd. De ce jour, je

(1) Remarquons ici que l'on ne demande pas : « Quelle est ta mère ? » Cette question ainsi faite serait, dans les mœurs et la civilité des Arabes, une impolitesse. On ne s'informe jamais, directement, d'une femme parente. Ainsi, dans l'exemple dont il s'agit, on a dit : « Quels sont tes oncles maternels ? » pour dire : « Quelle est ta mère ? »

Digitized by Google

me relevai à ses yeux et il me tint en haute considération. »

Les Médinois, ajoutent les chroniques, répugnèrent à prendre des étrangères captives comme *mères d'enfants* (1), jusqu'au temps où Aly Zyn el-Abidîn, et Kâcem, et Sâlem eurent grandi par leur science et eurent glorifié leurs noms par leurs conaissances profondes dans la religion et dans la loi, par leur savoir et leur érudition. C'est depuis cette époque surtout que le goût des concubines devint plus empressé, plus général, et fit bien vite fortune parmi les Médinois.

Ce Zyn el-Abidîn, dont nous venons de citer le nom, fut, ainsi que son père, un des douze grands imâm (imans) ou pères docteurs de l'islamisme. Zyn el-Abidîn avait pour sa mère la vénération la plus touchante, le respect le plus délicat. On le félicitait, un jour, de cette piété filiale, on lui disait : « En vérité, tu es le modèle des fils envers ta mère! La piété filiale en toi est une religion; nous ne te voyons même pas manger avec elle au même plat. — C'est que j'ai peur, répondit-il, de porter la main à un morceau sur lequel elle aurait déjà porté le regard, et de manquer ainsi aux devoirs d'un fils attentif, soumis et aimant. »

Après la mort de Hoceîn, la mère de Zyn el-Abidîn, elle se nommait, dit-on, Salâfah, fut mariée à Yézid affranchi de Hoceîn. Plus tard ce Yézîd affranchit une esclave qu'il possédait et la prit encore pour épouse. Abd el-Mélik fils du kalife Merwân, informé de cette union qui semblait abaisser la considération maternelle de Salâfah, en écrivit à Yézîd et lui représenta cette union comme peu décente, comme une sorte de honte, comme une injure faite à la mère du petit-fils du kalife Aly. Salâfah devait avoir alors près de soixante ans. Mais Zyn el-Abidîn écrivit à Yézid : « Par ton fait, tu t'es mis honorablement sur la ligne de conduite que notre Prophète

(1) Nous avons déjà dit que l'on entend par *mère d'enfant*, toute esclave que son maître a rendue mère. Voy. première partie, § XXXII, page 245.

Digitized by Google

lui-même a suivie; lui aussi il a affranchi Safyah fille de Hoyaï et la prise ensuite pour femme. Une autre fois, il affranchit Zeïd fils de Hârithah et le maria avec sa cousine Zeïnab fille de Djahch. »

## II

**Avantages que donne le Koran à la femme. — Amour et bienveillance de Mahomet pour les femmes. — Conseils quant au mariage. — Attâf. — Mâria concubine du Prophète; émeute de ménage à cause d'elle; révélation du ciel; Hafsâ. — Du harem. — La femme est presque exclue de la mosquée. — Unitarisme trinaire de l'islâm. — Priviléges du Prophète.**

Je n'examinerai pas en détail les avantages nouveaux que le Koran a sanctionnés ou consacrés pour la condition matérielle de la femme. Ces dispositions législatives qui règlent les bases de cette condition, soit pour cette vie, soit pour l'autre monde, sont dispersées dans dix-neuf chapitres du Livre des musulmans; un de ces chapitres, le quatrième, est même intitulé : Les Femmes (1). Je renverrai donc à ces sources premières, et de plus, si l'on ne jugeait pas que ce fût trop exiger, je conseillerais de lire mes six volumes du Précis de Jurisprudence musulmane.

Mahomet avait une très grande tendresse pour les femmes; il goûtait avec bonheur les jouissances de la famille; il adorait, couvrait de baisers sa chère fille Fâtimah. Il disait : « Le paradis est aux pieds d'une mère; » c'est-à-dire l'enfant respectueux gagne le paradis aux pieds de sa mère. Jamais il n'a sévi contre une femme croyante; il avait pour les femmes des conseils consolants, ou des promesses, ou des espérances religieuses. De paroles et d'exemple il recommanda le mariage; il se maria beaucoup. Un certain Attâf a transmis

(1) Les dix-neuf chapitres du Koran où il est question de la femme, sont les suivants : chap. 2, 3, 4, 5, 9, 16, 17, 23, 24, 25, 30, 31, 33, 36, 46, 60, 65, 66, 70.

Digitized by Google

ce petit récit : « Une fois le saint Prophète me dit : « Attâf, as-tu une femme ? — Non, Prophète de Dieu, répondis-je, je n'en ai pas. — Mais alors tu te trouves dans la catégorie des partisans du diable. Si tu étais un moine chrétien, tu aurais raison de vivre seul, car moine et femme ne doivent point aller ensemble. Mais si tu es des nôtres, de notre foi, marie-toi. Dans nos principes à nous, on se marie, on doit se marier. »

« Épousez de préférence les vierges, » a dit encore le législateur de l'islamisme. Le commun ou plutôt la totalité des musulmans aperçoit dans cette parole une ordonnance de plaisir, presque un devoir d'épouser de très jeunes filles. Mais il y a autre chose dans la pensée que revêt ce commandement. Le législateur a voulu, tout en sacrifiant la femme à l'homme, qu'elle pût toujours goûter du mariage; il a voulu encore, comme conséquence, que fûssent fécondées d'assez bonne heure toutes les sources de la population, que les nations musulmanes se multipliâssent en nombre extrême... Jésus a donné l'exemple de la continence. La virginité est devenue une vertu; et les peuples chrétiens ne sont pas, certes, les moins nombreux ni les moins fournis du monde.

Mahomet octroya au musulman quatre femmes légitimes, en même temps. Lui, à titre de Prophète, se réserva le droit-privilége d'avoir autant de femmes qu'il en voudrait, soit légitimes, soit concubines. Il fut marié à dix-sept femmes, il pratiqua donc largement la polygamie. Mais, de même que qui que ce fût, il en subit les inconvénients, au moins les inconvénients domestiques. La jalousie entre femmes vint souffler un petit orage dans son ménage... Parmi les cadeaux qu'envoya le moukaûkis ou lieutenant-gouverneur de l'Egypte pour l'empereur Hérakl (Héraclius), il y avait deux superbes filles coptes de noble famille, deux sœurs, Mâria et Sîrîn. La beauté de ces jeunes filles émut profondément le Prophète.

Digitized by Google

Il s'éprit d'amour ; mais il ne savait laquelle se choisir ; il eut voulu avoir les deux ; malheureusement elles étaient sœurs, et la loi prohibe l'union avec deux sœurs, fussent-elles seulement esclaves concubines. Les deux sœurs se déclarèrent musulmanes. Le Prophète s'appropria Mâria. Elle lui donna un fils, Ibrahîm. Cet enfant mourut au bout d'une année. Mais dans le courant de cette année Mâria fut affranchie. Mahomet heureux d'avoir un fils se prodiguait en prévenances et en tendresses intimes envers Mâria. Malgré tout ce qu'il mit d'attention à tenir secrètes ses relations affectueuses avec elle, les autres femmes du Prophète eurent bientôt appris ses préférences et se plaignirent vivement de l'inégale distribution qu'il faisait de ses faveurs. A Hafsâ qui la première avait eu connaissance du fait, Mahomet avait juré de ne plus avoir de relation avec Mâria. Hafsâ devait ne rien divulguer à ses compagnes ; mais elle n'eut pas la force de se taire. Alors Mahomet manifesta nettement sa prédilection pour la mère de son fils et se justifia par la révélation qui lui fût envoyée alors du ciel et qui lui disait : « O apôtre de Dieu ! pourquoi afin de complaire à tes femmes t'abstiendrais-tu de ce que le Seigneur te permet ? Dieu est bon et miséricordieux ; il annule les serments inconsidérés ; il est votre maître ; il est la science et la sagesse. » Tout le chapitre soixante-sixième du Koran a trait à cette brouille de ménage. La querelle était connue du public ; ce pouvait compromettre le respect qu'inspirait le Prophète ; et Dieu s'est chargé de réparer ou de prévenir le mal, en révélant un enseignement qui, parce que cela convenait à l'apôtre, sanctionnait encore plus strictement la subalternisation de la femme. Mahomet, de son côté, réprimanda vertement Hafsâ et il la répudia. Il invita sévèrement ses autres femmes à des procédés plus modérés et plus dignes d'elles ; ensuite de quoi, il passa un mois entier sans les visiter. Ce mois fut tout consacré à Mâria...

Digitized by Google

Mahomet pardonna ensuite, reprit Hafsâ et compléta la semonce à ses femmes par d'autres paroles du Koran (chapitre soixante-sixième) ; c'est Dieu même qui se fait juge et admoneste les jalouses femmes de son Prophète : « Si vous vous opposez aux volontés du Prophète, sachez que Dieu... se déclare pour lui. Il ne tient qu'à lui de vous répudier toutes, et Dieu alors lui donnerait des épouses meilleures que vous, meilleures musulmanes, pieuses, dévouées, soit mariées précédemment, soit vierges. »

Cette petite émeute d'intérieur aboutit donc à des proclamations divines qui imposèrent à ces femmes et à toutes les femmes de l'islamisme, pour l'avenir, un abaissement plus complet. Ainsi, Mahomet, malgré sa tendresse évidente et sincère pour la femme, lui resserrait le cercle de la vie. La femme était pour lui, comme il le dit, le bijou, le parfum de ce monde. Mais ce bijou, il le cacha dans l'écrin ; ce parfum, il l'enferma dans un flacon. Ce ne dut plus être qu'un ornement et un délice de la vie intérieure, du cloître, de la famille. La femme reçut ordre de se tenir, à titre de bijou et de parfum, dans le boudoir clos ; car on ne laisse pas les bijoux et les parfums au grand vent et au milieu de la rue. Par suite, l'intelligence dut ne plus avoir d'espace où s'exercer ; la femme n'eut plus besoin de se mêler ou de s'intéresser aux mouvements de la vie sociale extérieure. L'homme se chargea seul de cette fonction. Même à la mosquée, la femme parut peu ; on n'osa, on ne dut pas l'en exclure absolument, mais *il est mieux* pour la femme de ne pas s'y présenter. Les plus méritoires prières et les plus méritoires solennités de l'islamisme sont celles qui s'accomplissent en réunions ou assemblées religieuses et publiques. La femme en fut écartée ; il lui fut conseillé, mais de cette forme de conseil qui est une injonction d'autorité, de rester chez elle ; cela vaut mieux pour elle, lui dit même la loi ; car sa pré-

Digitized by Google

sence distrairait les fidèles ; la femme est un motif de trouble ; soyez prudents, éloignez-la, même de la maison de Dieu.

Comme conséquence de cette séquestration religieuse, la dévotion est plus grande, plus ardente, plus exigeante chez les hommes que chez les femmes. La djâmi ou mosquée, c'est-à-dire le lieu des réunions pieuses, ou, comme nous disons pour nous, l'église, ne rassemble que la moitié de la société musulmane. Le beau sexe fut prié, par politesse morale, de rester chez soi. La société plus resserrée par la religion qui la relia dans une foi commune, fut schismatisée dans la pratique familiale. La religion nouvelle scellait sur une base d'airain l'unitarisme absolu en tout : unité en Dieu, c'est-à-dire point de trinité ; unité en pouvoir gouvernemental, c'est-à-dire un roi-pontife ; unité dans l'autorité privée au sein de la famille, c'est-à-dire le mari. Le dogme nouveau ou dogme islamique rejeta le Dieu dont les grandeurs et les attributs se résument dans la forme trinaire : puissance, science, amour. Ce fût seulement le Dieu miséricordieux et clément, le *misericors et miserator Dominus* des Juifs, c'est-à-dire le Dieu généreux et voilà tout. Ainsi, dans la formule générale et perpétuellement pratiquée et répétée, rien ne rappelle ou ne présente l'intelligence ou la science. Mais comme correctif à ce déficit, le Koran renouvelle, recommence, réitère, rappelle ce perpétuel refrain : « Dieu est savant, Dieu est la science. » Quant à l'idée de l'amour envers Dieu, elle est souvent absente des religions, excepté du magisme de Zoroastre et surtout de la religion chrétienne. En retour, les autres religions ordonnent et rappellent à chaque moment la crainte.

A Mahomet étaient réservés nombre de priviléges, même en ce qui concerne les femmes. Ainsi, un musulman devait répudier sa femme afin de la laisser au Prophète qui la désirait pour épouse ; et une fois que le mari l'avait répudiée,

Digitized by Google

nul autre que le Prophète n'avait le droit de la demander en mariage. A sa mort, Mahomet laissa neuf femmes ; mais personne n'eut le droit de s'unir à aucune d'elles. De même pour toute femme qui avait, à quelque titre que ce fût, appartenu au Prophète. Il n'eut pas le droit, c'est-à-dire qu'il lui fut défendu de prendre pour femme la chrétienne libre, ou la juive libre, ou l'esclave musulmane ; car il était de trop haute valeur pour confier le germe de sa descendance aux entrailles d'une mécréante ou d'une esclave. Il lui était licite d'avoir quelque femme que ce fût pour concubine. Il avait fait à Dieu cette prière-ci : « Seigneur, permets que je n'aie pas ici-bas d'épouse que je ne puisse retrouver avec moi dans le paradis. » Et il ajouta : « Ma prière a été exaucée. » Il avait le privilège de contracter, pour lui ou pour tout autre, un mariage, sans même le consentement de la femme ou des parents de la femme, et même encore sans don nuptial.

## III

**Récit d'Aïchah : Appréciation de la femme, dialogue entre Aïchah et le Prophète.**

Mahomet a donné son appréciation relativement à la femme, dans un colloque qu'il eut avec sa chère Aïchah, la plus remarquable, la plus spirituelle et aussi la plus aimée d'entre ses femmes. Cette pièce, sorte de réquisitoire, je l'ai rencontrée dans le manuscrit arabe qui m'a fourni la légende de Marie. Ce fut Aïchah elle-même qui raconta cet entretien, Aïchah qui fut accusée d'infidélité conjugale et dont une révélation divine de plusieurs versets du Koran vint proclamer l'innocence (1).

(1) Koran, chap. XXIV, vers. 11 et suiv. — Voyez le récit de l'accusation d'Aïchah dans l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, de M. Caussin de Perceval ; vol. III, pag. 164.



Digitized by Google

## RÉCIT D'AICHAH.

Un jour le Prophète vint chez moi et me dit :

« Aïchah, je te veux donner conseils et paroles qui te servent dans la voie du ciel... Observe-toi ; veille bien sur toi-même ; car j'ai vu aux enfers que c'est vous, femmes, qui êtes les plus nombreux tisons que le feu ronge et dévore.

— Pourquoi cela ? Prophète de Dieu.

— C'est que vous ne savez pas, femmes, avoir la patience dans la peine et avoir la reconnaissance dans le bien-être ; c'est que vous, femmes, vous oubliez les bienfaits ; c'est que vous surabondez en injurieuses paroles, que votre esprit s'aveugle rapidement, que votre intelligence est inférieure, que vos œuvres de religion sont incomplètes.

— Comment, Prophète de Dieu, nos œuvres de piété sont-elles si imparfaites ?

— Quoi ! à vos mois, vous le savez, Dieu n'accepte ni vos prières ni votre jeûne, tant que vous êtes en état d'impureté. Vous devez donc forcément, chaque mois, manquer à une partie de vos devoirs religieux. L'infériorité de votre esprit, de votre intelligence, n'est-elle pas prouvée par la loi divine qui veut deux témoignages de femmes pour équivaloir au témoignage d'un seul homme ? N'est-ce pas là, Aïchah, être en infériorité de valeur morale ? Aïchah, vous autres femmes, je le répète, vous ne savez pas être reconnaissantes des bienfaits et des bontés que vous recevez.

— Comment, ô Prophète, manquons-nous donc de reconnaissance ?

— Ma chère Aïchah, la femme est sous l'autorité de l'homme. La femme donne à son mari quatre, cinq enfants, ou plus. Lui, il a soin d'elle, l'environne de prévenances, de complai-

Digitized by Google

sances ; et cette femme, lorsque la colère ou le dépit l'échauffe, redit et répète à son mari : « Ai-je jamais de toi la moindre preuve de sollicitude ? » Eh bien ! ma chère Aïchah, pas une fois la femme ne jette ces injustes paroles à son mari, sans que Dieu ne rende nulles et stériles les œuvres qu'elle a faites, sans que les anges ne s'irritent. Méconnaître les bienfaits du mari, c'est méconnaître les bienfaits de Dieu ; aussi Dieu dira à la femme : « Servante du Seigneur, tu as méconnu mes bontés pour toi ; eh bien ! je te chasse de ma miséricorde. » O Aïchah, ma chère Aïchah, la femme qui, dans la couche conjugale, ou par d'aigres paroles, se met hostile à son mari, la femme qui souille l'honneur de son époux, cette femme-là, au jour du jugement dernier, quand elle surgira et se dressera de son tombeau, aura la langue tirée en une sale lanière charnue, alongée jusqu'à soixante-dix coudées ; et cette horrible et livide viande fera collier, enroulée au cou de la coupable. Alors, le monde saura que cette femme à la langue méchante, empoisonnée, frappait qui que ce fût de ses coups, de ses dards acérés et perçants. O Aïchah, toute femme qui fixant des regards mécontents et insolents sur son mari lui aura dit : « Que laide est ta face ! Que tu es hideux ! quel monstre que toi ! vilain être ! » et vingt autres honteuses paroles, eh bien ! cette femme, Dieu lui tordra l'œil et la fera louche, lui alongera et déformera le corps, la tête, la posera, cette femme, en lourde et ignoble pyramide, masse repoussante, viande dégoûtante, salement accroupie sur sa grosse base aux chairs flasques, fripées, affaissées, pendantes. Aïchah, jamais, sans la permission maritale, une femme ne doit passer la nuit hors de la demeure de son époux, passât-elle cette nuit chez son fils et chez sa mère. Pareille nuit est une durée malheureuse que remplissent la colère et les malédictions de Dieu, que les anges vouent à la vengeance céleste. Aïchah, la femme qui, même pour des funérailles, pour toute autre

Digitized by Google

cérémonie, se pare, se parfume, s'affuble de vêtements recherchés, de voiles précieux, se passe des bracelets aux bras, des périscélides aux jambes, et veut ainsi attirer et charmer les regards des hommes, marche dans les voies qui mènent droit à l'enfer. Aïchah, toute femme belle, douce de paroles, riche en œuvres de bien, prévenante et empressée pour son mari, tendre et aimante pour ses enfants, bienveillante pour toute créature de Dieu, bonne conseillère pour sa voisine, entrera au paradis avec les messies et les prophètes du Seigneur. Aïchah, l'ange Gabriel me l'a dit : « La femme a été formée d'une côte; comment redresser une côte sans la casser? Eclairez donc les femmes de vos conseils; recommandez à toutes de pratiquer le bien. »

— O Prophète de Dieu ! dis-je toute émue...

— Aïchah, continua-t-il sans s'interrompre, les jours de la femme ont leurs épreuves et aussi leurs récompenses. La femme qui a conçu par l'œuvre de son mari, a tous les mérites du jeûne dans les temps d'abstinence, tous les mérites des prières pendant les nuits, tous les mérites du fidèle qui au milieu des dangers combat les ennemis de la foi. Oui, pour la femme qui a conçu, les anges appellent et invoquent les bénédictions du Seigneur jusqu'au jour où elle déposera le fruit de ses entrailles. Et quand ce jour des douleurs est venu, les anges accourent des cieux près de cette mère souffrante, ils l'environnent de leurs vœux ; à chaque accès de douleur un malheureux est délivré des tourments du feu ; et à la mère sont pardonnées ses fautes, fussent-elles nombreuses comme les feuilles des arbres. Au moment où le sein maternel donne le jour à un nouvel être, les anges redisent : Heureuse ! sois heureuse, ô mère qui souffres encore ! Que Dieu t'enveloppe du voile de sa miséricorde ! » Et si la mort vient s'emparer de cette mère encore sur son lit de souffrances, Dieu la place dans la demeure des élus. Aïchah,

Digitized by Google

le père qui dit à son fils : « Enfant de la honte, » est maudit de Dieu. Mais à la femme qui dit à son fils : « Enfant du crime, » la langue, au jour du jugement dernier, sortira affreuse, rouge, polluée de taches livides, sortira, dis-je, par la nuque et sera nouée en nœud qui la retienne sur le trou par où elle sera sortie ; et le feu, à chaque moment, y imprimera des stigmates crépitant de ce bruissement dont crépite la chair que brûle le fer rouge ou la braise ardente. Et puis aussi, ô ma chère Aïchah, le mari qui de ses mains caressantes réjouit sa femme, recevra dix faveurs et grâces de Dieu. Le mari qui de son bras bienveillant entoure sa femme, l'appuie sur lui, sur son cœur, aura vingt faveurs et grâces de Dieu. Le mari qui embrasse sa femme, a pour chaque baiser trente bienfaits du ciel. Oui, les caresses légitimes et pures des époux sont récompensées encore par les faveurs de l'Eternel. »

## IV

**De la vie privée matrimoniale de la femme. — Légende : dévouement maternel. Sept jours dans la tombe. — Du pardon du mari.**

Concluons, et bien d'autres fois encore nous aurons à conclure de même, que l'on a toujours rétréci de plus en plus le cercle dans lequel on circonvenait la femme. On la vante avec tendresse, ou bien on lui parle de l'enfer, on lui promet et on lui demande les voluptés conjugales, on l'agace par des caresses, on la séduit pour ainsi dire, afin de la mieux enfermer, de la mieux isoler, de la réduire à l'inaction sociale et intellectuelle. Pour mieux réussir dans ce projet, pour le colorer de la manière la plus attrayante et par conséquent la plus sûre, on veut bien adjuger à cette

Digitized by Google

existence réduite, claquemurée, annulée au point de vue de la société, le bonheur sensuel de cette vie et surtout le bonheur éternel de l'autre vie qui sera moindre en jouissances amoureuses que celui de ce monde, puisque là, dans cette autre vie, soixante-dix ou douze femmes n'auront pour elles toutes qu'un seul mari...

Il ne suffit même pas que la femme soit pure d'infidélités conjugales ou de plaisirs illégaux, pour qu'elle ait la félicité entière des élus ; il faut encore qu'elle soit endurante, soumise, souple dans sa conduite privée ou sa vie d'épouse. Les docteurs de la foi ont consacré ce dernier principe dans des légendes, afin de le mieux incruster dans les esprits. Le seul mécontentement du mari qui n'a pas prononcé le pardon à sa femme mourante, influe même sur la destinée de la pauvre femme jusque dans l'autre monde. Voici, à ce sujet, une légende ; elle précède, dans le manuscrit arabe, le sermon que nous vient de débiter Aïchah. C'est une leçon en même temps qu'une histoire. Le récit est entièrement dans l'esprit musulman, quoique le légendaire arabe le rattache aux temps où florissait la foi proclamée par Moïse. Ce légendaire est appelé Wahb fils de Mounabbih.

## DÉVOUEMENT MATERNEL.

Un jeune Israélite tomba dangereusement malade. Sa mère fit alors ce vœu singulier : « Si le Tout-Puissant guérit mon fils, je sortirai de ce monde pendant sept jours. » Le jeune homme recouvra la santé ; et la mère n'accomplit pas le vœu par lequel elle avait engagé sa conscience. Une nuit, pendant le sommeil, elle vit en songe un homme venir à elle et la voix de cet homme dit : « Femme, accomplis ton vœu ; acquitte ta parole et ta conscience, si tu ne veux pas que

Digitized by Google

Dieu te frappe d'un grand malheur. Dieu a satisfait à ton désir, satisfais à Dieu. »

Le matin, la mère toute émue appelle son fils, lui raconte comment elle s'était engagée envers Dieu; et elle ajoute : « Va, mon fils, va creuser la fosse de ta mère. A la demeure des morts j'ai sept jours à passer. Mon Dieu! que m'arrivera-t-il pendant que je serai sous la terre? Mais, Seigneur, tu as rendu mon enfant à la vie; si pour ce bienfait tu veux prendre ce qui me reste de jours, prends-les, Seigneur; je te les dois. Rien n'effraie une mère, rien ne lui coûte, lorsqu'il s'agit de l'existence de son enfant. »

Le jeune hébreu embrasse sa mère, l'inonde de baisers et de larmes; puis il la quitte, il va au lieu des sépultures et creuse une fosse. La pauvre femme part bouleversée, mais confiante en la générosité divine, et elle arrive au cimetière. Elle raffermit son courage, elle fortifie son cœur; et elle descend dans la fosse préparée pour la recevoir. Au moment de s'étendre sur la terre qui lui va servir de lit funèbre et peut-être de lit de mort, elle se sent les chairs frémir de frissons glacés, profonds. « O mon Dieu, dit-elle d'une voix accablée et tremblante, mon Dieu, tu le vois, je fais ce que je puis, ce que je dois; je remplis mon vœu, je paye ce que je t'ai promis. Mais, mon Dieu, conserve-moi la vie; encore un peu de cette existence de ce monde! Veuille qu'en ce tombeau le trépas ne vienne point à moi. Veuille que je jouisse encore un peu de la vue de mon enfant. » Et elle se coucha, s'alongea; et son fils repoussa la terre sur sa mère; il versait des pleurs... Il s'éloigna; il partit (1).

Un moment après qu'elle fut enfermée dans la fosse sépulcrale, la mère aperçut que du côté correspondant au sommet de sa tête, il arrivait une lumière éblouissante qui glissait ses

(1) Le récit suppose évidemment que la fosse était munie d'une petite construction en voûte basse comme on en fait extemporanément dans les fosses des musulmans Sur cette construction on ramène et rejette la terre.

Digitized by Google

rayons pétillants par l'ouverture d'une pierre largement évidée. Cette femme, étonnée de se trouver ainsi dans cette lumière merveilleuse, se retourne sur sa couche mortuaire ;... et ses yeux plongent dans un parterre émaillé de toutes les richesses des fleurs, de toutes les magnificences d'une splendide nature. A quelque pas de distance, sous un dais de verdure, sont deux femmes que semblent animer d'étranges émotions. Ces deux femmes appellent la mère; leur voix douce et tendre lui dit : « Par ici, sors de ton lit tumulaire; viens, viens près de nous. » La mère pénétrée d'une joie inconnue, passe par l'ouverture qui alors s'agrandit et paraît comme la porte d'un asile de bien-être et de repos.

La mère s'avance. Près des deux femmes s'étale un réservoir d'une eau belle et limpide, aux tremblottements cristallins, plissée de molles ondulations, caressée par un souffle léger, rafraîchie par la douce respiration d'une brise embaumée. Les deux femmes sont assises sur le bord de cette eau voluptueuse; la mère vient pour s'asseoir auprès de ces deux compagnes qui alors l'accueillent de leur sourire. Mais au salut de bénédiction que leur adresse la mère, elles ne répondent point. « Pourquoi, femmes heureuses, leur dit-elle, ne me rendez-vous pas mon salut? — Le salut est une démonstration de soumission à la destinée, et nous ne devons pas encore nous résigner pour jamais à notre sort présent. Mais viens; repose-toi près de nous; jouis de ce séjour de bien; ici tout est pur. — Femmes heureuses, comment vous trouvez-vous ici? Que faites-vous? »

Elles ne répondirent pas. Et la mère remarqua soudain un oiseau planant au-dessus d'une des deux femmes, et de ses ailes doucement et lentement agitées il la rafraîchissait sous un léger balancement d'air. Sur la tête de l'autre femme était aussi un oiseau, debout, qui presque sans cesse, à coups de bec, lui piquait et entamait la peau du crâne.

Digitized by Google

La mère contemple un instant les deux oiseaux ; puis elle demande à la première femme : « Dis-moi, bienheureuse élue; pourquoi cette perpétuelle jouissance, ce miracle perpétuel de bonté, ce zéphir que souffle sans relâche sur ta face sereine et ravie l'aile frôlante de cet oiseau ? Pourquoi t'abreuve-t-il ainsi de cette douce haleine qui caresse les roses de tes joues et le camphre de neige de ton front, qui fait jouer et se promener sur ta paupière languissante et enivrée cette fraîcheur aérienne, cet air parfumé ?

— Ecoute... Dans ma vie sur la terre, j'ai été mariée. J'étais soumise, docile, souple, patiente; j'obéissais à la moindre volonté de mon mari ; j'étais toute à lui, toute pour lui ; mon bonheur était de le rendre heureux, de penser à lui être agréable, utile, de prévoir et prévenir ses goûts et ses désirs. Je sortis de cette vie de la terre ; je mourus, emportant les regrets de mon mari ; il était si content de moi ! En retour de ma piété conjugale, Dieu m'a récompensée; il m'a donné le bonheur que tu vois.

— Femme, tu as bien fait ; après le plaisir des devoirs remplis, tu as désormais le plaisir d'une autre existence dont on ne compte point les jours... Mais toi, ma sœur, dit ensuite la mère à l'autre femme, pourquoi cet oiseau dont la pointe du bec te crible de trous la chair de la tête ? Pourquoi cette souffrance, même dans ce séjour de délices et de félicités?

— Eh, ma sœur !... Moi aussi je fus mariée dans mon existence sur la terre, quand j'étais de cette société humaine où tout se gâte et se perd. Avec mon mari, j'étais peu docile, j'étais insoumise, fantasque. Je sortis de la vie terrestre pour passer à la vie qui la suit. Je ne laissai aucun regret à mon mari ; il me garda sur la tête les malédictions qu'il m'avait prodiguées. Mais j'étais pure, religieuse, j'avais la pratique des vertus. Pour ces vertus, cette conscience, Dieu me fit du tombeau un parterre, un lit de repos. Mais en raison du mé-

Digitized by Google

contentement qui persiste encore en mon mari, Dieu m'a imposé cette souffrance, ce châtiment que tu vois. Cet oiseau, le dur crochet de son bec me laboure les fibres de la chair, m'agace, me tourmente, me fait, sous ces coups, sous ces gouttes de mon sang, frissonner tout mon être. Malheureuse! je me suis trompée dans ma vie. Et aujourd'hui, hélas! et pour jusques à quand? j'ai la douleur qui aigrit ma félicité, j'ai les épines jusques au cœur de la rose que je respire.

— Mais comment mettre un terme?...

— Ecoute. Tu retourneras sur la terre; tu reverras bientôt votre monde; eh bien! lorsque tu y seras rentrée, rappelle-toi, mère de ton fils, rappelle-toi ce que tu vois ici; ressouviens-toi de moi; va intercéder pour moi auprès de mon mari; prie-le de me pardonner. »

La mère était émue, elle promit sa médiation... Les sept jours s'écoulèrent. A la fin du septième, le fils vint au tombeau de sa mère afin de la rendre à la lumière des vivants. Heureux enfant! combien voudraient avoir son bonheur, le bonheur de rappeler une mère de la tombe!

Les deux femmes dirent à leur compagne des sept jours, au moment où elle dut reprendre le chemin du monde: «Va, bonne mère, retourne à ton sépulcre; franchis cette porte qui t'a permis de venir à nous; rentre dans ton lit de repos afin que ton fils t'y puisse retrouver. L'heure est arrivée, et déjà ton fils est là qui, de ses mains empressées, retire la terre qu'il lui a fallu jeter sur toi. Va vite recueillir les baisers de ton enfant. »

La mère se hâta, rentra au tombeau. Un moment après, le fils ouvrit cette demeure mortuaire, embrassa sa mère, et tous deux s'en allèrent.

On fut bientôt informé de l'accomplissement du vœu. De tout le pays on accourut féliciter la mère, lui demander des souvenirs d'outre-tombe. Dans la foule vint aussi le mari de

Digitized by Google

la femme à l'oiseau becquetant. « Homme, dit la mère, ta femme a été vertueuse ; ce qu'elle avait commis de mal envers Dieu, Dieu le lui a pardonné. Mais elle a encore à expier ce qu'elle a pu faire qui t'ait déplu. Pardonne aussi, toi, ce qu'elle a commis de mal envers toi. » Le mari pardonna sur le champ à sa femme. Qui est sans faiblesses !

Pendant la nuit suivante, la mère revenue d'entre les morts dormait du sommeil du monde... Elle vit en songe la femme pardonnée qui dit : « Bonne mère, par toi je suis délivrée du tourment qui dévorait mon bonheur. Grâces à toi ! grâces ! ma félicité n'a plus d'amertumes, mes heures n'ont plus de trouble, mon front plus de tristesse, mes yeux plus de ténèbres. O ! que Dieu répande sur toi toute sa miséricorde ! Adieu, mère ! adieu, vis en paix ! »

## V

**Djâhéliah. — La femme est esclave et prisonnière du mari. — Les deux femmes remarquables de l'islamisme. — La femme regrettant sa brebis ; El-Mahdy et le Bédouin. — Le mot khillikân. — Omar et la fille de la laitière. — Sévérité d'Omar. — Légende : fille déshonorée, homicide, et innocente.**

Le sermon qu'a transmis Aïchah et la légende que nous venons de réciter, déterminent la circonférence des utilités de la femme musulmane, la mesure de son action et de l'emploi de ses facultés. Peu à peu la loi nouvelle transforma et effaça la femme du paganisme, de ces époques que l'Arabe converti appelle *djâhéliah* ou ignorantisme ou temps d'ignorance. Mahomet avait bien dit : « Je vous recommande, je vous prescris d'avoir soin de vos femmes. » Mais il avait complété l'intention de son commandement par ceci : « Car, avec vous, elles sont vos captives, vos prisonnières. »

La femme devint bientôt un simple meuble matrimonial

Digitized by Google

Mais comme la nature ne cède pas de suite et complètement, on vit encore quelques noms féminins passer avec honneur parmi les lignes des savants, c'est-à-dire des littérateurs, et quelques intelligences féminines laisser leurs traces et leurs actes dans le domaine des choses dont la conduite a besoin de finesse d'esprit, de pénétration, de solidité de jugement, de fermeté. Ainsi, Zobeîdah, la femme de Hâroûn el-Rachîd, a certainement inspiré et éclairé ce kalife ; elle le conseillait dans les affaires difficiles, ou dangereuses, ou obscures, ou délicates. On ne sait pas assez tout ce qui, en fait d'idées et de décisions, passa du harem ou boudoir de Zobeîdah au divan ou conseil kalifal et gouvernemental, soit pour les questions d'intérêt de l'Etat, soit pour les questions de détail et de justice ordinaire, soit pour le choix des hommes à appliquer ou à conserver aux fonctions publiques.

Du reste, les deux femmes les plus remarquables dans l'islamisme par leur esprit, leur perspicacité, leur résolution, sont, à mon gré, Aïchah d'abord, et Zobeîdah ensuite. Hâroûn el-Rachîd était au-dessous de ce qu'il eût du être pour mériter justement la réputation et l'éclat dont on a entouré son nom.

Dès le commencement du second siècle de l'hégire, déjà la femme n'avait plus le même sentiment de famille qu'elle avait avant l'islamisme. Ainsi, je ne sais pas si l'on rencontrerait dans les chroniques de la djâhéliah une femme qui, comme celle dont je vais parler, reprocherait à son mari de sacrifier leur brebis pour régaler un hôte.

## TROIS RÉCITS.

Fâïkah fille d'Abd Allah raconta l'anecdote suivante.

Un jour que nous étions chez le kalife El-Madhy, à Anbar (1), où le prince était allé en partie de promenade, tout

1 El-Mahdy, ou Mohammed El-Mahdy, régna de 775 à 785 de J. C. Après lui régna

Digitized by Google

à coup entra Raby'. Il avait été vizir et chambellan sous El-Mansoûr (Almanzor) père d'El-Mahdy. Raby' tenait à la main un morceau d'une sacoche de cuir, sur lequel était une écriture au charbon ; au-dessous de cette écriture se voyait un seing portant l'empreinte d'un cachet appliqué sur de la boue ou argile desséchée et pétrie avec de la cendre. Et c'était le cachet du kalifat.

« Prince, dit Raby' au kalife, voici une singulière pièce ; je n'en ai pas encore vu de pareille. Elle vient de m'être remise par un Arabe bédouin. Ce bon homme avait cette pièce à la main et répétait : « Voilà un écrit du kalife ; enseignez-moi où est la personne qu'on appelle Raby'. Le kalife m'a ordonné de remettre cet écrit à Raby'. »

El-Mahdy prit ce cuir grossier, le regarda et sourit. « C'est vrai, dit-il ; c'est bien là mon écriture ; c'est aussi mon cachet. Ne vous agréerait-il pas que je vous racontasse l'histoire de cette pièce qui vous surprend ? — A la volonté suprême de ta majesté. »

Alors le kalife dit : « Un soir, après une pluie, je partis à la chasse. Vers le matin, il s'éleva un brouillard si épais que nous nous perdîmes les uns les autres. Je restai seul, tout à fait seul ; je n'aperçus plus aucun de mes gens. Je fus pris par le froid, la faim et la soif ; ce que j'endurais, Dieu le sait. J'étais inquiet ; je ne savais à quoi me décider. Alors me revint en esprit une prière que j'avais entendue de mon père, lequel l'avait apprise de son père, et celui-ci la rapportait à notre aïeul fils d'Abbâs, la tige originelle de notre dynastie : « Au nom du Dieu puissant ! Par la grâce de Dieu ! Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu ! Je mets en Dieu mon appui et ma confiance ; Dieu est tout pour moi.

son fils El-Hâdy, de 785 à 786 ; et après ce dernier régna Hâroûn el-Rachîd frère d'El-Hâdy, de 786 à 809.

Anbar, en Chaldée, ville sur l'Euphrâte, est à une vingtaine de lieues au-dessous de Bagdad. Bagdad est sur le Tigre.

Digitized by Google

Non; il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu qui est la Grandeur et la Majesté. » Quiconque, disait mon père, répète ces paroles saintes matin et soir, est sous la protection et la grâce de Dieu, marche dans la voie du bien, n'a pas à craindre de périr par le feu ou par l'eau, ou d'être surpris par un éboulement, ou de mourir de mort violente. Je récitai donc cette prière; et Dieu fit apparaître dans le lointain la lumière d'un feu. Je me dirigeai du côté de cette lumière. J'arrivai à une tente. Un Arabe accroupi alimentait un feu qu'il venait d'allumer. « Arabe, dis-je à cet homme, y a-t-il lieu de recevoir un hôte? — Descends de cheval, » me répondit-il aussitôt.

Je descends. Et l'Arabe dit à sa femme : « Apporte cette orge que tu as près de toi. » La femme obéit. « Dépêche-toi de la moudre, » ajouta ensuite mon homme; et la femme se mit à la moudre. « Donne-moi de l'eau, que je boive, » dis-je au bédouin. Il se leva, puis m'apporta une petite outre contenant de l'eau mêlée d'un peu de lait. Je bus à pleines gorgées. En vérité, jamais je n'ai bu rien d'aussi délicieux que cette simple boisson. L'Arabe me donna ensuite un grossier coussin rembourré de laine; ce me servit d'oreiller sur lequel je me posai la tête. Je dormis là un somme. De ma vie je n'ai dormi d'un meilleur sommeil, un sommeil de bonheur.

Pendant ce temps, l'orge fut moulue, et la femme en avait, après cela, préparé du pain.

Je m'éveillai... Soudain mon homme s'empresse d'aller prendre une petite et chétive brebis, et il la tue. « Comment! s'écria la femme; pourquoi avoir tué cette brebis? Mais c'est te suicider, et aussi c'est égorger ton enfant, ta fille. Cette brebis-là était toute notre existence, toute notre ressource; et tu l'as tuée cette pauvre bête! De quoi vivras-tu maintenant? — N'importe, brave femme; n'aie souci, dis-je alors. Apporte-moi ici la brebis. » La brebis m'est déposée devant moi, je

Digitized by Google

l'éventre avec un couteau que j'avais dans ma bottine ; je l'écorche ; je retire le foie de la bête et je la coupe en morceaux que je dispose sur la braise... Enfin je mangeai.

Quand mon repas fut achevé : « Aurais-tu, dis-je à l'Arabe, quelque chose sur quoi je puisse écrire? » Mon bédouin m'apporta ce morceau de sacoche. Je pris au milieu de la cendre qui était devant lui, un petit bout de bois charbonné ; j'écrivis les mots que vous voyez, et j'apposai mon cachet que voilà. Je remis le morceau de cuir à mon Arabe auquel je recommandai de venir ici, de se présenter à Raby' et de lui consigner cette pièce. Seulement, je vois que j'ai écrit un bon pour cinq cent mille drachmes, et je vous jure que je ne voulais écrire que cinq cents drachmes. Mais puisqu'il y a cinq cent mille bien écrit, et de ma main, je n'en veux pas rabattre un seul drachme, n'y eût-il même que cette somme dans le trésor. Raby', que l'on fasse transporter à cet homme ses cinq cent mille drachmes. »

Le bédouin reçut la somme et partit... Il s'occupa immédiatement de s'acquérir des troupeaux ; il acheta un grand nombre de chameaux et un menu bétail considérable... La station de ce bédouin fut désormais un point de halte pour les pèlerins, et elle fut appelée : La halte de l'hôte d'El-Mahdy prince des croyants.

Ce petit récit, ainsi que le suivant, est extrait du *Dictionnaire biographique d'Ibn Khillikân*, cet auteur que l'entêtement des orientalistes européens s'obstine mordicus à appeler Ibn Khallacân et Ibn Khallicân. Il y a un autre nom, Ibn Hillizah, qui est de même construction et de même prononciation pour les voyelles. Ce dernier nom, les orientalistes le respectent et ne l'abâtardissent pas. Mais, pas même pour un empire, ils ne veulent dire Khillikân. Que faire ! Il est difficile d'avoir raison avec la raison. Il y a tant d'esprits qui louchent ! Je n'allude même pas à tel ou tel hibou dont la

Digitized by Google

lumière offense les yeux jaunes... Ceci soit dit en passant, par manière de distraction. Sans transition, arrivons à l'anecdote que voici.

Omar (le deuxième kalife), portant une baguette de jonc à la main et vêtu d'un vêtement troué et rapiécé, parcourait souvent les marchés, les bazars de la Mekke et admonestait sévèrement, même punissait illico et sur place, à coups de baguette, les marchands qui trompaient ou qui surfaisaient les acheteurs. Un jour, en passant sur le marché au lait, près d'une vieille femme qui vendait du lait : « Bonne femme, dit le kalife, garde-toi bien de tromper les musulmans, et ceux qui viennent visiter la Maison de Dieu; songe à ne pas mettre d'eau dans ton lait. — Bien! répondit-elle, prince des croyants. » Une autre fois, Omar passa de nouveau près de la vieille laitière. « Bonne femme, dit-il, ne t'ai-je pas déjà avertie de ne pas mettre d'eau dans ton lait? — Je te certifie que je n'y ai pas mis d'eau. — Comment! reprit subitement la fille de cette laitière qui de l'intérieur de la demeure avait entendu cette réponse; comment, ma mère! A la fraude tu ajoutes le mensonge? Ce n'est pas bien. » Omar entendit ces paroles et se retira sans rien dire à la laitière. Il jugea que le reproche de la fille était une leçon et une punition assez sévères. Il laissa la mère sous le coup de la double réprimande qu'elle venait de recevoir.

Ensuite Omar se retournant et s'adressant à ses deux fils qui l'accompagnaient : « Lequel de vous deux veut épouser cette fille? Il y a tout espoir que Dieu par le souffle parfumé de ses grâces donnera à cette enfant une descendance vertueuse comme elle. — Moi je l'épouse, » dit Acim, l'un des fils d'Omar.

Le mariage fut fait. — La jeune fille devint mère de Oumm Acim laquelle ensuite fut mariée à Abd el-Aziz; et de cette autre alliance naquit Omar fils d'Abd el-Aziz. Ce dernier

Digitized by Google

Omar fut le huitième kalife de la dynastie des Oméyades et laissa un nom des plus justement révérés dans l'islamisme.

Je n'ai pas besoin d'indiquer le sens social pour ainsi dire de cette anecdote. Omar n'aperçut dans la réponse de la jeune fille qu'une pensée religieuse, l'expression spontanée d'une âme pure et honnête. Mais il n'apprécia guère l'utilité de cette fille qu'au point de vue de la maternité. Il jugea qu'une nature sincère et religieuse était un principe et un élément de bonheur et de vertu qui se pouvaient transmettre aux descendants. Il y a sans doute, là, un grand honneur rendu à une simple jeune fille; c'est le roi épousant la bergère, mais ce n'est déjà plus l'appréciation de la femme sous le point de vue de la hauteur d'esprit et des qualités intellectuelles qui font de la mère une femme de conseil, d'inspiration, dans les affaires intimes de la famille et dans les circonstances d'intérêt général ou public.

Omar avait la passion des bonnes mœurs. Il faisait souvent lui-même la police des rues, surtout pendant la nuit. C'était l'inquisiteur au nom de ce que l'on appelle la vertu, c'est-à-dire l'honnêteté, la dévotion, la continence, toutes les louables habitudes de la vie commune. Il était d'une sévérité très religieuse, c'est-à-dire très rigide, très dure. Ce n'est cependant point pour cela qu'on l'a qualifié le *farouche Omar*. C'est une niaiserie des historiens et surtout des traducteurs incompétents qui lui a valu cette épithète dont il n'est pas, d'ailleurs, tout à fait indigne, mais qu'il vaudrait mieux remplacer par celle de sévère. Les livres arabes caractérisent Omar par le titre de *farroûk*, c'est-à-dire qui distingue et sépare le bien du mal, le casuiste méticuleux mais inflexible; et c'est ce mot farroûk que l'on nous a transfiguré en celui de farouche.

J'ai extrait d'un manuscrit arabe intitulé Maçâri el-ochchâk, c'est-à-dire : « Les défaites ou lieux de renversement et de perte des amoureux, » vieux manuscrit du cinquième siècle



Digitized by Google

de l'hégire (11e siècle de l'ère chrét.), la petite péripétie que je vais traduire. Ce livre est une œuvre honnête, point libidineux ni lubrique; car en une de ses pages, et toutes sont des modèles de morale en action, ou des exemples de punition des amours incontenues etc., il proclame ce principe qui bénit l'amour : « L'amoureux qui fut honnête et pur et qui meurt, entre au paradis. » Il lui est beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Le kalife Omar disait : « Je ne laisserai jamais sans vengeance le meurtre d'un musulman. »

Un jour, on apporta à ce kalife le cadavre d'un jeune homme encore imberbe, à la joue douce et polie comme celle d'une jeune fille. Ce jeune homme avait été assassiné et son corps avait été trouvé jeté sur la face d'un chemin. Omar demanda des renseignements, s'efforça de recueillir des notions sur le crime commis; il ne put arriver à rien savoir; et l'auteur du meurtre resta inconnu. Omar vit avec peine la stérilité de ses recherches; et il se mit à dire : « Mon Dieu, je t'en prie, permets que je vienne à bout de découvrir le meurtrier de ce jeune homme. » Il répétait cette sorte de prière souvent.

Au commencement de l'année qui suivit, ou à peu près, on trouva un petit enfant nouveau-né, abandonné à l'endroit même où l'on croyait que le meurtre du jeune homme avait été commis, et où le cadavre avait été rencontré. On apporta l'enfant à Omar. Soudain le kalife s'écria : « Maintenant, je l'espère, je suis maître du sang de la victime ; le crime sera découvert. »

Omar confia l'enfant à une femme à laquelle il dit : « Charge-toi de ce pauvre petit ; tu recevras de moi de quoi fournir à tout le nécessaire. Mais regarde et observe bien si quelqu'un vient à toi pour voir ou examiner cet enfant, ou veut le faire conduire en quelque autre maison, ou te prie de le lui montrer, ou de le lui laisser prendre. Si tu rencontres

Digitized by Google

une femme qui l'embrasse, qui le serre dans ses bras, sur son sein, avertis-moi de suite, et enseigne-moi où elle aura sa demeure. » La nourrice garda en mémoire ces recommandations.

L'enfant grandit ; il venait à bien. Et lorsqu'il était déjà grandelet, une jeune esclave vint un jour accoster la gouvernante et lui dit : « Ma maîtresse m'envoie te prier de laisser conduire chez elle ton enfant. Elle désire le voir ; puis elle te le remettra, elle te le renverra. — Très bien, dit la gouvernante ; conduis-lui l'enfant ; je t'accompagnerai. » Ainsi fut fait. L'esclave entre chez sa maîtresse. Dès que celle-ci aperçut l'enfant, elle s'empressa de le prendre dans ses bras ; elle le couvrit de baisers, le serra contre elle avec émotion.

Or, cette maîtresse de l'esclave était Sâlehah, la fille d'un vénérable ou cheîkh des Ansâr ou auxiliaires du Prophète qu'il avait vu et suivi en disciple dévoué.

La gouvernante alla informer le kalife de ce qui venait d'arriver, du lieu où était la demeure de cette inconnue. Omar réfléchit. Il prit son sabre, le cacha sous son vêtement, et se rendit à la maison indiquée. Omar trouve le père de Sâlehah accroupi à la porte de cette maison. « Révérend cheikh, dit le kalife en l'interpellant par son nom, qu'a fait ta fille Sâlehah ? — Prince des croyants, répondit le cheîkh, que Dieu la récompense pour ses œuvres de bien ! Ma fille est connue de tous pour sa piété et sa conduite exemplaire, pour sa conscience à remplir ses devoirs envers Dieu et envers son père, pour son zèle à s'acquitter des prières et de toutes les obligations imposées par la religion, pour la pureté de sa foi. — Je désirerais avoir une entrevue avec elle : je chercherai à accroître en elle l'amour du bien, à l'animer encore à la pratique des œuvres méritoires. — Que Dieu te récompense de ton bon vouloir, prince des croyants ! Demeure ici un moment, jusqu'à ce que je revienne ; je vais

Digitized by Google

annoncer ton intention à ma fille. » Le cheikh entre, et il demande à Sâlehah de recevoir le kalife. Le kalife fut introduit.

Arrivé auprès de la fille, Omar ordonne aux personnes présentes de se retirer. Elles sortent immédiatement et laissent le kalife et Sâlehah seuls, absolument seuls. Alors Omar entame la question du meurtre, puis l'incident de la journée; et découvrant son sabre : « Il faut, ici, dit Omar à Sâlehah, que tu me dévoiles toute la vérité. » On n'avait jamais eu de mensonge à reprocher à Omar. « A ton gré, prince des croyants, dit Sâlehah ; tu es tombé juste sur le fait que tu recherchès. Je te le jure au nom du Dieu puissant, je te vais dire la vérité toute entière. J'avais une vieille femme qui était presque toujours chez moi. Je la considérais et aimais comme une mère. A tout ce qui me touchait et m'intéressait, elle portait une attention et un soin tout maternels. De mon côté, je la choyais et je l'écoutais comme si j'eusse été sa fille. Assez longtemps je fus ainsi. Et puis un jour elle me dit : « Ma chère enfant, il faut que je fasse un voyage. J'ai une fille ; mais à l'endroit où elle est, j'ai peur qu'elle ne soit exposée à quelque malheur, qu'elle ne risque son innocence. Je désirerais l'amener et la laisser auprès de toi jusqu'à mon retour. » Cette femme sort. Elle va trouver son fils, jeune homme imberbe, à la figure féminine, l'affuble, l'habille et le pare comme une fille et me l'amène chez moi. Je ne doutais nullement que ce ne fût une jeune fille. Il voyait de ma personne ce qu'une fille voit d'une compagne, d'une amie. Un jour que je dormais, l'intrus m'aborde, me surprend, et à peine ai-je le temps de me reconnaître, que déjà le malheureux me déshonorait, m'outrageait, m'avait souillée. Toute bouleversée, je portai la main sur un poignard qui était près de moi et j'assassinai l'infâme. Je fis enlever le cadavre et j'envoyai le jeter à l'endroit où tu as vu... Je

Digitized by Google

devins mère de cet enfant dont tu as eu soin. Lorsque je l'eus mis au monde, je le fis exposer et abandonner à l'endroit même où avait été jeté son père. Voilà, je te l'assure par serment, l'histoire sincère et exacte de ces deux êtres ; je t'ai dit la vérité. »

Omar s'écrie : « Je le vois, tu m'as dit la vérité. Que Dieu répande sur toi ses grâces ! » Il admira la vertu courageuse de cette fille. Il lui recommanda la persévérance dans les œuvres de bien, la sermona, adressa au ciel des vœux pour elle ; puis il sortit. En partant il dit au père : « Que Dieu comble de bénédictions ta fille ! Vertueuse fille est ta fille. Je lui ai fait mes exhortations et mes recommandations. — Que le Seigneur te conduise au bonheur ! répondit le cheikh, et qu'il te dispense les biens que tu désires ! »

## VI

**Quelques mots sur Aïchah. — Femmes dans certaines guerres du Prophète. Hind et ses compagnes à la journée ou bataille d'Ohod ; leurs vengeances. — Une femme défend le Prophète. — La prophétesse Sédjâh et le prophète Mouçaylamah.**

Je ne raconterai pas l'histoire de la femme bien-aimée du Prophète, Aïchah la plus haute intelligence féminine de l'islamisme. Aïchah avait conservé son admiration à l'antiquité légendaire des Arabes ; elle en aima toujours les récits et les poésies et elle conseillait aux pères et aux mères d'en donner une connaissance suffisante aux jeunes musulmans, d'en répandre des souvenirs dans la bouche et dans la mémoire même des petits enfants. « Apprenez donc, disait-elle, apprenez des vers à vos enfants ; la cadence et le rhythme dégagent et purifient la langue dès le jeune âge. » Je parlerai bientôt de la Journée du chameau, cette mémorable bataille où figura Aïchah.

Digitized by Google

Des détails historiques assez nombreux représentent Aïchah dans sa vie particulière et aussi dans sa vie pour ainsi dire politique. La notice sur Aly, dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, et l'Essai sur l'histoire des Arabes, par Caussin de Perceval, renferment les documents les plus intéressants sur Aïchah.

Il est curieux aussi de voir le caractère des femmes à cette époque et surtout pendant les guerres du Prophète. Mon intention n'est pas de récrire pour ainsi dire, ici, ce que tous les lecteurs ont lu dans les traductions des arabisants, traductions malheureusement si lourdes pour la plupart, si pâteuses. Lorsque je donne des récits dont on a déjà des aperçus, je les donne avec les détails et la tournure des textes originaux, prose et vers. De cette manière, je libelle pour ainsi dire les pièces caractéristiques des jugements à prononcer sur cette ancienne existence des femmes dans la société arabe.

Pendant les guerres de Mahomet, les femmes de la gentilité jetèrent en quelque sorte leurs derniers feux, les derniers restes d'une énergie, d'une influence, d'une hardiesse dont on les amènera bientôt à ne plus avoir besoin. A la sanglante journée d'Ohod où les nouveaux religionnaires furent vaincus, battus complètement, où Mahomet blessé, renversé dans un trou, faillit être tué, les femmes des Koreïchides, ennemis des musulmans, animaient le carnage, faisaient retentir bruyamment, frénétiquement, les ronflements sauvages des tambourins, chantaient avec colère des chants de guerre. A la tête de ces femmes était une appelée Hind fille de Otbah, lequel avait péri à la Journée de Bedr. Hind était avec les autres femmes derrière les combattants, et dans son exaltation elle chauffait l'ardeur de ceux qui entouraient le drapeau des Koreïchides; elle chantait ces vers :

« Nous sommes les belles filles de l'étoile du matin ;
« Nos pieds foulent les moelleux coussins ;

Digitized by Google

« Les perles nous ornent le cou;

« Le musc parfume nos chevelures.

« Foncez sur l'ennemi, et nous vous serrerons dans nos bras.

« Les lâches qui fuient, nous les dédaignons,

« Mais de ce dédain qu'accompagne le mépris. »

Les autres femmes répétaient en refrain ces trois vers que voici :

« Courage, enfants de Koreïch!

« Courage, défenseurs des femmes!

« Frappez, frappez de vos sabres coupants. »

Après la victoire, ces femmes koreïchides poussèrent la colère jusqu'à insulter les morts musulmans; ils étaient soixante-dix. Elles leur coupèrent le nez et les oreilles. Hind dont le père, l'oncle et le frère avaient été tués au combat de Bedr alla jusqu'à l'excès d'une vengance farouche. Elle donna en récompense son collier, les anneaux qu'elle avait aux chevilles, à un nègre qui avait tué Hamzah sous les coups duquel Otbah avait succombé à Bedr. Avec les oreilles et les nez des cadavres elle se fit un collier et des bracelets. Affublée de cette hideuse parure, elle éventra le corps de Hamzah, en arracha le foie et le déchiqueta à belles dents.

Du côté des musulmans, une femme se distingua ce même jour par son courage. Elle avait suivi l'armée des fidèles pour leur distribuer à boire pendant la bataille. Voyant le Prophète blessé, cette femme s'approcha, combattit près de lui avec l'arc et le sabre; et là, elle reçut une profonde blessure à l'épaule.

Après la prise de la Mekke, Hind fille d'Otbah et plusieurs autres femmes qui avaient été proscrites avec elle, reçurent leur pardon de Mahomet. Une seule, appelée Fartanah, esclave cantatrice qui souvent chantait des vers injurieux contre le Prophète, fut mise à mort. Hind embrassa immédiatement l'islamisme.

Digitized by Google

En citant cette Hind et sa vengeance sauvage à la Journée d'Ohod, je n'ai point pensé présenter, certainement, un modèle à suivre ou à admirer. J'ai voulu indiquer seulement ce qu'il y avait d'énergie, de volonté et d'influence chez les femmes des Arabes païens. A partir de l'islamisme, elles ne vont plus en masse se mêler aux combats, aux luttes que va soutenir si longtemps et si loin la nation qui vient de changer et de réunir en frères la foi prêchée par le Prophète. Il n'y aura plus guère que Aïchah qui, à la terrible Journée du Chameau, animera la bataille ; et Aïchah reviendra sous son palanquin hérissé des flèches qui l'auront atteint dans la mêlée.

A la mort de Mahomet, des concurrents à la qualité et au titre de Prophète s'élèvent en Arabie. Une femme aussi se pose en prophétesse ; elle s'appelle Sédjâh ; elle a la parole éloquente, persuasive ; elle a l'imagination exaltée, la tête ardente ; elle paraît échauffée par un enthousiasme qui impose. Elle part de la Mésopotamie, d'une tribu arabe ; elle entraîne une armée avec soi ; elle va combattre Abou Bekr le premier kalife, le premier successeur et vicaire de Mahomet qui vient de quitter la terre. Sédjâh voit accourir sur ses pas nombre de tribus arabes. Après quelques encontres elle arrive dans le Yamâmah.

Un appelé Mouçaylamah s'érigeait alors aussi en prophète. Il avait des ennemis. Informé de l'approche de Sédjâh, il jugea plus prudent de recourir à l'adresse que de tenter les chances de la guerre. Il avait le point central de sa puissance dans la ville de Hadjr... Il envoie une députation à Sédjâh qui venait de planter son camp sur les plaines voisines de cette ville ; il demanda une conférence intime avec la prophétesse victorieuse. Des présents sont en même temps offerts à Sédjâh ; elle les accepte et accepte aussi l'entrevue sollicitée. Entre la ville et le camp on dresse une tente magnifique ;

Digitized by Google

sous cette tente un repas splendide est ensuite préparé; les vins sont servis; les parfums brûlent. Les deux prophètes, chacun avec son cortége, arrivent à la tente. Mais les escortes restent dehors. La conférence est à huis-clos, c'est un tête-à-tête. Ni l'un ni l'autre des deux rivaux n'élève de prétentions trop exigeantes; ils penchent à un compromis; ils sont séduits l'un par l'autre. Sédjâh néanmoins semble plus déterminée, plus ambitieuse, plus jalouse de commander. Mouçaylamah conduit si bien la question qu'il décide Sédjâh à l'épouser. Le mariage ainsi consenti est consommé immédiatement, séance tenante; et Sédjâh s'engage à regagner la Mésopotamie.

Trois jours de suite, le couple prophète goûte les joies nuptiales; puis on se retire, Sédjâh à son camp, Mouçaylamah à Hadjr. « J'ai, dit Sédjâh à ses troupes, trouvé dans Mouçaylamah un véritable prophète, et je l'ai épousé. »

Mouçaylamah avait promis de donner à son épouse une année des revenus du Yamâmah. Pour hâter le départ de la dame prophétesse, il fit remettre de suite à cette conquérante la moitié de cette redevance et jura de payer à courte échéance l'autre moitié. Sédjâh laissa trois généraux pour recouvrer le reste de la dette et repartit pour la Mésopotamie. Sédjâh était chrétienne; plus tard elle embrassa l'islamisme et vint fixer son séjour à Basrah, où elle mourut.

Digitized by Google

## VII

Après l'islamisme, peu de femmes font instruire leurs fils. — La femme de Farroûkh et leur fils Rabyah el-Rây, jurisconsulte. — Mâlek fils d'Anas.

Après cette époque, on ne trouve plus de ces hardiesses, de ces résolutions qui, malgré ce qu'elles ont ou semblent avoir de présomption, ou de folie, ou de fatuité, annoncent des caractères fortement trempés. D'autre part, l'amour des vers et des traditions du passé, va en s'éteignant. La foi nouvelle damne le passé, et ce n'est plus guère que par la voix des chanteurs et des chanteuses que l'on entendra pendant encore deux siècles à peu près, les vers de ces âges antéislamiques. Désormais elles seront de plus en plus rares les femmes qui comprendront que l'instruction est un bien et un ornement, qui auront assez de sentiment logique et de goût des jouissances intellectuelles pour vouloir enrichir l'esprit de leurs fils, ne fût-ce même que des sciences religieuses nouvelles. J'en connais cependant une, de ces femmes; mais il faut déclarer qu'elle vivait au premier siècle de l'hégire; le parfum du passé n'était pas encore entièrement évaporé. Cette femme était médinoise. Le biographe arabe ne la nomme pas d'un nom spécial; je la nommerai Homeïdah; et son fils est Rabyah el-Rây, ce que l'on traduirait bien par Rabyah du bon avis, ou Rabyah l'avisé. Il faut savoir dès à présent que ce Rabyah devint un jurisconsulte consommé et des plus brillants, qu'il professa la jurisprudence religieuse et civile. Il faut aussi savoir comment se plaçaient et se placent encore aujourd'hui, pour les leçons, le professeur et les auditeurs. Le professeur s'accroupit sur une natte ou sur un tapis; il est adossé à une colonne ou à un mur dans la mos-

Digitized by Google

quée et les auditeurs se rangent accroupis en rond ou en cercle sur un point duquel se trouve le cheîkh ou maître.

Cela étant dit, donnons le récit arabe.

Farroûkh, le mari de Homeïdah, partit avec une expédition envoyée dans le Koraçân. Rabyah était alors dans le sein maternel. Farroûkh, en quittant sa femme lui laissa trente mille dînâr ou deniers d'or.

Il resta absent pendant vingt-sept années... Puis un beau jour, il revient à Médine. Il était à cheval et avait sa lance en main. Il arrive à sa demeure; il descend de cheval et avec sa lance il pousse la porte. Rabyah se présente. « Ennemi de Dieu! s'écrie subitement Farroûkh; quoi! tu t'es emparé de ma demeure! — Non, réplique Rabyah, non; tu te trompes. — Ennemi de Dieu! te dis-je; tu es un homme et tu es chez ma femme! » Les deux discutants s'échauffent, se jettent l'un sur l'autre, s'appréhendent au corps, si bien que les voisins accourent, s'amassent. Mâlek fils d'Anas (1) et nombre de cheîkh arrivent au secours de Rabyah. Celui-ci dit à son adversaire : « Je ne te lâcherai qu'en présence de l'autorité. — Moi, répond Farroûkh, je ne te lâcherai qu'entre les mains et par ordre de l'autorité. C'est là que je t'attends toi et ma femme. » Et le bruit et la foule augmentent.

Homeïdah qui entend la querelle et les paroles des deux individus, sort de chez elle, arrive, regarde l'étranger : « Mon mari! s'écrie-t-elle; c'est mon mari,... et voilà mon fils. C'est mon fils, c'est lui que j'avais en mon sein lorsque tu m'as quittée. » Et soudain tous les trois s'embrassent, se félicitent, pleurent de joie.

Farroûkh entre chez lui. On s'assied; on se regarde; on se félicite encore. « Voilà mon fils? dit Farroûkh. — Oui,

(1) Mâlek, un des quatre jurisconsultes célèbres qui fondèrent les quatre rites orthodoxes de l'islamisme. Mâlek fonda le rite mâlekite, suivi généralement en Algérie.

Digitized by Google

c'est ton fils; » répond la mère. On cause, on s'entretient, et le père se réjouissait de la vue de son fils.

Ensuite Farroûkh dit à Homeïdah : « Va me chercher ce qui te reste de l'argent que je t'ai laissé lors de mon départ. Voici, j'apporte encore avec moi quatre mille dînâr. — L'argent que tu m'as remis je l'ai enfoui, je l'ai mis en terre. Je le retirerai dans quelques jours. — C'est bien. »

Rabyah sortit et alla à la mosquée du Prophète où il enseignait le droit canon et le droit civil. Rabyah s'accroupit à la place qu'il s'est choisie pour ses leçons ; et vers lui viennent s'accroupir les premières célébrités des jurisconsultes de l'époque ; ce sont Mâlek fils d'Anas, Haçan fils de Yézîd, Ibn Abou Aly el-Lèhèby, el-Maçâhik. Avec eux s'accroupissent les chérifs, les plus distingués de Médine. Un magnifique auditoire est rangé devant Rabyah.

Homeïdah, quand elle eut supposé que son fils était installé à la séance, dit à Farroûkh : « Mon ami, va faire ta prière à la mosquée de notre saint Prophète. Rends grâces à Dieu de ton heureux retour. — Tu as raison, » répond Farroûkh et il sort. Il se rend directement à la mosquée. Il aperçoit un concours extraordinaire, une foule d'auditeurs attentifs, rangés en demi cercle. Il s'approche ; il s'arrête ; on lui fait place ; il examine. Rabyah incline et baisse la tête, se maintient de manière que Farroûkh ne le puisse reconnaître. De plus, Rabyah avait un long châle qui lui enveloppait la tête, lui retombait sur les épaules et le dos et était encore ramené sur le devant du cou et de la poitrine. Farroûkh reste incertain ; il doute que celui qui est si avidement écouté soit son fils. « Qui est ce maître qui parle ? demande Farroûkh. — C'est, lui dit-on, Rabyah fils de Farroûkh. — Dieu, reprend le père, Dieu a grandi et glorifié mon fils ! »

Farroûkh regagna sa demeure. A peine est-il rentré : « J'ai vu ton fils, dit-il à Homeïdah, je l'ai vu entouré de respect et

Digitized by Google

d'admiration comme je n'ai jamais vu ni savant, ni jurisconsulte. — Ecoute, dit Homeïdah, que préfères-tu ? Les trente mille dînâr, ou bien l'admiration et le respect qui honorent ton fils ? — Oh ! dit le mari, rien ne saurait être au-dessus de ce qu'est mon fils. — Eh bien, tes trente mille dînâr je les ai dépensés jusqu'au dernier pour notre enfant. — Femme, tu les a magnifiquement employés. »

Ce Rabyah l'avisé avait une intarissable faconde, avait la parole la plus abondante et la plus nombreuse. « Le taciturne, disait-il, est le terme entre le dormant et le muet. » Un jour qu'il était à discourir dans une séance, il vit un Arabe des Arabes du désert s'arrêter, écouter. Longtemps l'Arabe resta comme aspirant les paroles du maître. Rabyah crut bien sincèrement avoir, par son élocution, charmé le bédouin, l'avoir étonné. « Eh bien ! enfant des déserts, dit le professeur, qu'est-ce à vos yeux que l'éloquence, le bien parler ? — C'est, répond le bédouin, l'art de persuader par l'expression juste et significative. — Et qu'est-ce que le langage embarrassé et obscur ? — Pour nous, c'est le langage que tu tiens depuis plus d'une heure. » Le professeur se tut, et la rougeur lui monta à la face. Il avait eu un moment de vanité ; la réponse du bédouin la réprima sur le coup.

Rabyah mourut vers l'an 30 de l'hégire... Le célèbre Mâlek fils d'Anas a dit : « Les grâces de la jurisprudence ont disparu, du jour où Rabyah mourut. »

Digitized by Google

## VIII

### Femmes saintes. — La pieuse Râbéah, et sa servante Abdah.

Quelques femmes qui se signalèrent par leur piété et leur vie dévote, furent déclarées saintes. Le nombre en est petit ; la voie de la sainteté, dans l'islamisme, est peu fréquentée ou peu garnie par les femmes. Elle est difficile pour elles, à ce que prétendent les hommes. Ils priment partout ; tout éclat, tout mérite, tout relief est pour les hommes. Les hommes ont tout subtilisé à leur profit et pour leur prépotence ; ils se sont emparés de tout ; ils ont tout monopolisé, même la sainteté, même le paradis ; conséquence naturelle de cet air de vertu qui, inspiration instinctive de la jalousie, a accaparé la mosquée au préjudice et à la presque absolue exclusion des femmes. Voici quelques lignes sur une sainte musulmane qui passa à l'autre monde, l'an cent trente-cinq de l'hégire (752 de J.-C.). Elle s'appelait Râbéah. On allait en visites pieuses à son tombeau, lequel était hors de Jérusalem, à l'Est, sur le sommet du mont de Toûr.

Râbéah fut un des noms les plus révérés de son temps. Elle se rendit célèbre par ses vertus et par sa piété extraordinaire. Elle disait souvent dans les saints élans de son âme vers le ciel : « Mon Dieu, tu embrases de feu le cœur qui t'aime; » et une fois elle entendit du milieu de l'air une voix miraculeuse qui lui répondit : « Non, nous ne faisons rien de pareil ; n'aie pas de fausse idée sur nous. »

Un appelé Sofiân, étant un jour chez Râbéah, se prit à dire en soupirant : « Ah ! quel chagrin je ressens en moi ! — Pourquoi mentir ? reprend la sainte ; dis donc : » Ah !

Digitized by Google

combien peu je ressens de chagrin ! » Si tu en ressentais si grandement, tu ne serais pas si prêt à tant soupirer. »

C'est à Râbéah que le cheikh Chihâb el-Dîn s'adresse dans ces deux vers :

« Oui je te garde en mon cœur, toi, pour que tu converses avec moi ; mon corps reste à ceux qui sont près de moi.

« Mon corps seul fait politesse à qui me visite ; mais l'ami de mon cœur est l'intime de mon âme. »

Râbéah avait eu une domestique appelée Abdah, pieuse servante du Très-Haut. Abdah raconta de sa maîtresse : « Elle passait les nuits entières à prier. Au premier poindre de l'aube, elle se couchait quelques instants dans la chambre qui était son oratoire. Elle se reposait jusqu'à ce que l'aurore eut doré l'horison. Et ma sainte maîtresse, lorsqu'elle sortait à la hâte de sa couche grossière, disait d'une voix émue et inquiète qui me pénétrait : « O pauvre âme, combien donc dormiras-tu ? Combien donc sauras-tu rester éveillée ? Bientôt du dormiras du sommeil dont tu ne seras retirée que par les grands cris de l'heure de la résurrection ! » Ces paroles, elle les répéta chaque matin, jusqu'à la fin de sa vie.

« Lorsque Râbéah se vit sur le point de mourir, elle m'appela auprès de sa couche : « Abdah, me dit la sainte femme, je vais mourir. Quand j'aurai rendu le dernier souffle, n'annonce et ne fais connaître ma mort à personne. Tu envelopperas mon corps dans ce manteau de rude serge qui me couvre maintenant. » J'enveloppai ma maîtresse avec ce manteau et avec le grand voile de laine grossière qu'elle avait porté pendant sa vie... Puis Râbéah fut inhumée. »

Un an environ après sa mort, a dit encore Abdah, ma maîtresse m'apparut en songe. Elle était vêtue d'un magnifique manteau vert, d'un grand voile en soie verte ; je n'ai jamais rien vu de plus beau. « Râbéah, m'écriai-je, qu'as-tu

Digitized by Google

donc fait du manteau dans lequel je t'ai ensevelie? Où donc aussi est le grand voile de laine? — Tout cela m'a été enlevé, ma chère Abdah, et a été remplacé par le riche vêtement que tu me vois. Ce suaire dans lequel tu m'as ensevelie, on l'a plié, on y a appliqué un cachet, on l'a emporté à l'Alyoûn (le plus haut des séjours des cieux), afin qu'il pût être, au jour du jugement dernier, un témoignage en ma faveur pour la félicité suprême qui m'est réservée comme récompense de ma vie sur la terre. »

## IX

**Femmes guerrières. — Delhèmeh ou Zât el-Hemmeh. — Yézid; sa femme Djahîzah; Chébib fils de Yézid; Razâlah fille de Chébib. — Guerre contre Haddjâdj. — Défaite et mort de Chébib.**

Depuis l'établissement de l'islamisme, la guerre eut encore quelques héroïnes. Toutefois, les femmes guerrières sont des exceptions partout; les Jeanne d'Arc, les Jeanne Hachette sont des raretés, des météores, dans tous les pays; les Clorinde, les combattantes que célèbrent les romans sont presque aussi des accidents dans les siècles qui composent l'existence d'une nation. Avant l'islamisme, si l'on s'en rapporte aux romans arabes, les femmes, les jeunes filles, qui s'acquirent un nom par leur audace virile, par leur intrépidité belliqueuse, par leur habilité équestre, par leur passion à jouer du sabre et de la lance, par leurs victoires personnelles dans les combats singuliers, par le nombre des braves qu'elles ont désarçonnés, transpercés, pourfendus, ces illustrations-là, dis-je, se montrèrent et éclatèrent assez souvent. Après l'islamisme, les romans présentent encore quelques-unes de ces physionomies excentriques.

Digitized by Google

Il y eut, par exemple, l'extraordinaire Delhèmeh qui, selon le romancier auteur d'un énorme roman, vivait à la fin du second siècle de l'hégire. Le nom Delhèmeh est l'abréviation populaire et estropiée de Zât el-Hemmeh ; ce serait presque à traduire par : cœur de lion. Cette valeureuse Delhèmeh qui détesta les hommes au point de vue des relations des sexes et par conséquent du mariage, qu'un kalife a dû marier d'autorité, qui devint mère une seule fois parce qu'une seule fois son mari a dû la surprendre, étourdie et abattue qu'elle était par la puissance d'un narcotique, qui dès lors ne put plus souffrir seulement la présence de son époux, cette Delhèmeh à l'existence si remplie d'étonnantes péripéties, cette Delhèmeh si pénétrée et si riche d'amour maternel pour le noir héros auquel elle donna le jour, héros noir par la seule volonté de Dieu, puisque la mère et le père étaient blancs, assista à toutes les guerres surgies pendant les règnes des kalifes El-Mahdy, El-Hâdy son fils, Hâroûn el-Rachîd frère d'El-Hâdy. Delhèmeh fut l'éclat, l'âme et le bras de siéges et de batailles qui couchaient sur le sol des milliers incroyables de morts. Ces longs romans-là, sont pleins d'émotions, de mouvements, de surprises, d'incidents, qui, sans féeries, se croisent, se poursuivent, comme dans l'air se poursuivent et se croisent les flèches des combattants. Le roman de Delhèmeh est, chose remarquable, le roman historique à la manière de Walter Scott, mais inspiré, tissu et conduit par l'imagination et l'esprit aventureux et fantasque des Arabes.

L'histoire cite, au dernier tiers du premier siècle de l'hégire, deux femmes qui furent tuées les armes à la main et en pleine bataille. C'étaient l'une la mère et l'autre la femme de Chébîb. La première, à ce qu'il paraît, était une chrétienne ; la seconde était une Arabe musulmane.

Yézîd faisait partie d'une expédition que les Béni Salamân poussèrent en Syrie, l'an vingt-cinq de l'hégire (645 de J. C.);



Digitized by Google

ils prirent beaucoup de prisonniers et enlevèrent un butin considérable. Yézid acheta une des captives, appelée Djahîzah. Elle était blanche, d'une stature haute, d'une rare beauté ; mais elle avait l'humeur rétive, à tel point que cette femme donna lieu au proverbe arabe : « Plus rétif même que Djahîzah. » Aussitôt que Yézid fut propriétaire de la captive, il l'emmena, rentra chez lui, et lui dit : « Tu vas embrasser l'islamisme ; prononce la profession de foi : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohmamed (Mahomet) est son messie. » Djahîzah refusa net d'obéir. Yézid la battit ; elle ne céda point... Il usa de son droit de maître envers elle ; elle devint enceinte... A l'époque où elle sentit s'agiter en elle son enfant, elle dit à Yézid : « J'ai en moi quelque chose qui me frappe les entrailles. »

Peu de temps après Djahîzah embrassa l'islamisme.

La grande Fête des sacrifices est celle où tous les musulmans qui le peuvent, égorgent des animaux, ou un animal, consomment une partie de la chair et en donnent une partie en aumônes. C'est une sorte de pâque sanglante. Ce même jour, à la Mekke, les pèlerins égorgent aussi des animaux en sacrifices pieux et dont profitent surtout les pauvres. C'est ce même jour-là que Djahîzah mit au monde un fils qui reçut le nom de Chébîb. Quelque temps après, elle dit à son maître : « Avant que je fusse accouchée, il m'a semblé une fois que j'enfantais un enfant mâle, et qu'aussitôt il s'échappa de moi un tourbillon de feu qui monta entre le ciel et la terre. Ce feu tomba dans une eau et y disparut. Et puis, tu le sais, j'ai accouché dans un jour où beaucoup de sang a été répandu. Selon moi, ces choses ont présagé la fortune et l'avenir de mon fils, ont présagé que par lui et pour lui beaucoup de sang sera répandu. » A ces paroles, Yézid ne répliqua mot.

Chébîb grandit... Il assista à nombre de guerres ; il se

Digitized by Google

montra le plus habile et le plus valeureux soldat de son époque.

Vers sa soixantième année, il se déclara pour les anti-orthodoxes ou hérétiques musulmans, se créa un parti puissant et n'aspira à rien moins qu'au kalifat. Le kalife régnant alors était Abd el-Mélik fils de Merwân; et dans l'Irâk il avait pour gouverneur le rude et sévère Haddjâdj ibn Yoûcef ou fils de Yoûcef, ce Haddjâdj qui disait : « Un gouvernement dur et même violent est préférable à un gouvernement faible et indulgent. Le premier ne fait de mal qu'à quelques individus ; le second blesse et offense tout un peuple. »

Chébîb avait épousé une appelée Razâlah, femme de courage et de résolution, d'une étonnante habileté équestre. Lorsqu'il poursuivait la guerre contre Haddjâdj, celui-ci pour empêcher que la ville de Koûfah ne fût occupée par Chébîb, partit à grandes journées de Basrah, arriva avant son ennemi à Koûfah et se mit en défense dans le palais du gouverneur. Chébîb parut à la tête de ses troupes; il pénétra dans la ville avec sa femme et sa mère, et l'armée composée de ses hérétiques. Ou était au point du jour.

Razâlah avait fait vœu d'aller dans la mosquée de Koûfah s'acquitter d'une prière et réciter le second et le troisième chapitres du Koran. Le second chapitre, intitulé La Vache, a deux cent quatre-vingt-six versets, et le troisième intitulé La famille d'Imrân, a deux cents versets. Razâlah se rendit donc à la mosquée avec soixante-dix hommes, y fit la prière du matin et ne sortit qu'après avoir accompli son vœu. Le danger ne fit pas hésiter un instant Razâlah. Dans les batailles, elle combattait au plus fort de la mêlée, et maintes fois dans les rencontres qui mirent en présence les troupes de Haddjâdj et celles de Chébib, Razâlah fit fuir devant elle le redoutable Haddjâdj.

Ce dernier ne put réussir à chasser et à vaincre Chébib. Le

Digitized by Google

kalife fut obligé d'envoyer une armée considérable. Elle partit sous le commandement de Sofiân. Chébîb tenait les environs de Koûfah. L'armée auxiliaire arriva ; Haddjâdj sortit de la ville ; de tous côtés on attaqua les troupes des schismatiques. On se battit avec fureur. Chébîb dut céder au nombre; sa femme et sa mère furent tuées en combattant ; la déroute fut complète. Chébîb échappa au carnage avec quelques cavaliers de ses plus intimes affidés. Sofiân le poursuivit et l'atteignit à Ahwâz (l'ancienne Susiane, la ville principale de la province de même nom, à cinquante lieues de Wâcit et quatre-vingts lieues d'Ispahan). Chébîb prit la fuite ; arrivé sur la chaussée qui borde le cours du Dodjaïl (1), le cheval de Chébîb s'emporta. Chébîb était armé de toutes pièces, armure pesante, cuirasse de fer, casque de fer, etc. Le cheval effrayé précipita son cavalier dans le fleuve. « Prince des croyants, crie alors à Chébîb un de ses compagnons, quoi ? tu vas être noyé ! — C'est la volonté souveraine de Dieu, lui la science éternelle. »

Chébîb disparut dans les eaux. Ensuite elles rejetèrent son cadavre sur la rive. On le transporta à course de poste et on le livra à Haddjâdj. Celui-ci fit ouvrir le cadavre et en fit retirer le cœur que l'on trouva dur comme de la pierre et renfermant dans son intérieur un second cœur petit et rond comme une boule. (Ce n'est point un second cœur, mais un polype sanguin ou concrétion sanguine comme on en trouve si souvent dans le cœur après la mort.)

Dans toutes ses guerres, Chébîb n'avait jamais été vaincu.

(1) Le Dodjaïl ou Petit-Tigre, comme si nous disions le Tigrin, est un grand cours d'eau traversant la contrée d'Ahwâz et ayant son origine du côté d'Ispahan. Peut-être ne s'agit-il ici que d'un grand canal ; car les chroniques disent qu'il fut creusé par Ardéchîr, premier roi de la dynastie des Saçanides. — Un grand bras du Tigre est appelé aussi Dodjaïl de Bagdad ou Petit-Tigre de Bagdad.

Digitized by Google

## X

**Fiançailles et mariages précoces. — Repudiations et mariages d'une même femme. — La dame Sokaïnah ; son goût ponr les vers. — Atikah, quatre fois mariée. — Jalousie, même dans la loi. — Substitution, et répudiation suivie de repentir ; le poète Farazdak. — But de la répudiation. Hind femme de Haddjâdj, répudiée. Elle se venge à propos de son mariage avec le kalife Abd el-Mélik fils de Merwân.**

L'amour ne perdit rien de ses entraînements, ni de sa puissance, ni de son ardeur de faits et gestes ; car il ne perd rien sous aucune loi. Seulement, l'islamisme chercha à le réglementer, mais toujours en laissant l'avantage à l'homme. Dès la puberté, on peut marier et fréquemment on marie un jeune garçon. Les fiançailles d'une fille se font assez souvent dès son berceau. « Dès l'âge de cinq ans, je fus fiancée au Prophète, a dit Aïchah, et lorsqu'il consomma son mariage avec moi, j'avais neuf ans. » Le sentiment et l'esprit religieux introduisirent dans le cœur des hommes les plus éclairés, chez certaines intelligences d'élite, un certain respect pour la femme et parfois une certaine résignation patiente, même dans les conditions les moins flatteuses et les moins agréables des unions matrimoniales. Mais, généralement, la stabilité et la permanence de ces unions ne furent guère plus assurées. Les répudiations ne furent pas moins fréquentes, car elles étaient maintenues et consacrées par la loi nouvelle.

A cet égard, la loi est même si commode et si complaisante qu'une femme, par l'intermédiaire et le bénéfice de la répudiation, peut être mariée, en toute sûreté de conscience, trois fois dans un mois. Ainsi, à Châfeï, le chef d'un des quatre rites orthodoxes de la musulmanie, on posa, en présence du kalife ou souverain, une série de vingt questions de droit, parmi lesquelles était celle-ci : « Comment se peut-il

Digitized by Google

que, légalement, sans offenser en quoi que ce soit les prescriptions de la loi, une femme ait été mariée successivement à trois maris en un seul mois ? » Le savant jurisconsulte répondit : « Voici en quelles circonstances et conditions : Cette femme a été répudiée étant enceinte ; elle a accouché ; par conséquent elle n'a pas eu à attendre ou à se mettre en attente répudiaire ; elle s'est remariée de suite à un second mari. Celui-ci l'a répudiée sans avoir consommé le mariage ; dès-lors elle n'a pas à subir d'attente pour contracter un nouveau mariage. Elle pouvait ainsi être remariée à un quatrième, à un cinquième mari, etc., dans la durée d'un mois. » La femme répudiée, ou divorcée, ou veuve, doit attendre un temps fixé par la loi avant de se remarier, s'il y a lieu de supposer que cette femme puisse être enceinte.

La dame Sokaïnah, comme disent les chroniques, fille de Hucein ou Hocein fils d'Aly, par conséquent petite-fille du quatrième kalife, ce lion de Dieu, fut la dame des dames de son temps, la plus belle, la plus gracieuse, la plus séduisante, la plus brillante de qualités.

Elle fût mariée à Maçab. Devenue veuve, elle se maria avec Abd Allah et lui donna un fils qui fut appelé Karin. Elle se maria de nouveau à Asbar qui la répudia avant même d'avoir consommé le mariage. Elle se maria ensuite à Zeïd petit-fils d'Othmân (Osmân) le troisième kalife. Un certain Soleïmân ordonna à Zeïd de répudier Sokaïnah et elle fut répudiée.

Cette époque est au moins la fin du premier siècle de l'islamisme ; car Sokaïnah mourut en l'an cent dix-sept de l'hégire. L'amour des chroniques, des légendes, de la poésie, des poètes, était encore dans le cœur et l'esprit de certaines femmes, surtout dans les familles d'aisance et de distinction. Sokaïnah goûtait avec bonheur les conversations des hommes pieux, des savants ou hommes de science religieuse, les réci-

Digitized by Google

tations de poésies. Elle fut en rapport d'amitié avec beaucoup de poètes ; les vers surtout étaient ses délices. Un jour qu'elle se trouvait avec le fils d'Ozaïnah, Orwah, savant des plus élevés et des plus réputés pour sa piété, poète en même temps et poète d'un goût limpide, comme dit l'histoire, Sokaïnah dit à Orwah : « N'est-ce pas toi l'auteur des vers que voici ?

« Lorsque je sentis en mon cœur les feux brûlants de l'amour, j'allai à une outre d'eau afin de me rafraichir.

« Accordez que la fraîcheur de l'eau m'ait rafraîchi l'extérieur ; mais qui pourra quelque chose sur le feu allumé dans mes entrailles ! «

— Oui, répondit le vénérable ; ces vers sont de moi. — Et ceux-ci ?

« Elle me dit, et je l'avais assurée du secret de mon amour, puis, je l'avais divulgué : « Tu avais désiré que je gardasse le secret, et je l'avais gardé ;

« N'as-tu pas vu autour de moi ? (Qui se doutait de rien ?) — Oh ! répondis-je, laisse sous le voile du mystère ton amour et ce qui pourrait déplaire à mon égard. »

— Oui, ce sont de mes vers, dit Orwah. Alors la dame se tourne du côté des esclaves qui l'accostaient et s'écrie : « Toutes ces esclaves sont libres, si jamais semblables paroles sont parties d'un cœur bien placé ! »

Ce n'était et n'est point du tout rare, tant s'en faut, qu'une femme ayant eu plusieurs maris. On en citerait par millions qui eurent quatre ou cinq noces et, bien entendu, autant de maris successifs. Je présenterai une femme dont tous les maris ont eu une chance particulière. Et j'aime assez la naïve réflexion que la dame va nous exprimer à propos de ses mariages. Nous aurions encore à remarquer dans ce récit un exemple de ces sévérités paternelles qui exigaient d'un fils

Digitized by Google

qu'il répudiât sa femme. Le motif, cette fois, le croirait-on? est, non pas l'incompatibilité d'humeur, non pas une faute, une disproportion de fortune ou d'âge ou de naissance, c'est que le mari aimait trop sa femme, et que cet amour le tenait esclave d'une obsession qui lui absorbait l'esprit, le rendait trop heureux. Ici, le sage, le probe, le pieux Abou Bekr qui fut le premier kalife ou vicaire successeur de Mahomet, vient en scène pour cette séparation, cette répudiation forcée.

Abd el-Rahman, le fils d'Abou Bekr l'ami pur et sincère du Prophète, était marié avec Atikah fille d'Amr et petite fille de Nofaïl. Elle était une des beautés des Koreïchides; et Abd el-Rahman était le plus beau jeune homme qu'on pût voir, le plus noble d'origine maternelle et paternelle. Lorsqu'il eut consommé son mariage, Atikah n'eut d'autres pensées que celles de son mari; et lui l'aima de tout son cœur, l'aima d'un vif amour.

Cette si grande tendresse contraria Abou Bekr; et un jour, abordant son fils qui se trouvait dans son appartement particulier : « Mon fils, dit Abou Bekr; je vois que ta femme absorbe toutes tes pensées, a pris possession complète de ton esprit, que tu n'es préoccupé que d'elle; mon fils, il faut que tu répudies cette femme. — Oh! mon père, cela me serait impossible; je n'en aurais pas le courage. — Je t'en prie, je t'en conjure, répudie ta femme. » Il n'y eut pas à refuser ce qu'exigeait cette injonction paternelle; Atikah fut répudiée.

Le mari se désola, tomba dans une tristesse profonde. Il ne mangeait plus; il ne buvait plus. On vint dire à Abou Bekr : « Tu as tué ce pauvre Abd el-Rahman.. » Un jour, Abou Bekr passa auprès de son fils qui ne l'aperçut pas. Abd el-Rahman était couché, étendu au soleil et il disait ces vers :

> « Va! je ne t'oublierai jamais, non, tant qu'à l'Orient reviendra étinceler le soleil, tant que la tourterelle au beau collier roucoulera ses plaintes langoureuses.

Digitized by Google

« Ce m'est chose inouïe ! un mari comme moi répudier une femme comme la mienne ! non, femme comme celle-là ne se répudie pas sans raison.

« Atikah ! nature vertueuse, religion, noble sang, âme pudique, âme candide ! »

Abou Bekr, entendant ces doléances si pénibles, s'attendrit et : « Va, mon fils, dit-il, reprends ta femme. » Point ne fut besoin de répéter. Le mari reprit de suite sa femme.

Elle demeura heureuse avec lui... Il succomba à la journée de Tâïf à laquelle assistait le Prophète. Une flèche atteignit Abd el-Rahman et le tua. Atikah le pleura longtemps. Elle avait dit ces vers comme éloge funèbre :

« Je le jure, la tristesse ne se détachera plus de mon âme, à cause de toi, et la poussière du deuil ne se séparera plus de mon corps.

« Jeune héros, oh ! de ma vie je n'en vis de pareil, héros audacieux à la charge, ardent à la bataille, intrépide aux dangers.

« Quand pétillaient les pointes des lances, il se précipitait à travers jusqu'aux plus braves guerriers, et il fallait que sa lance toujours revînt rouge de sang. »

Atikah prolongea son veuvage... Elle se maria ensuite avec Omar lorsqu'il fut arrivé au kalifat, succédant à Abou Bekr. Omar appela nombre de convives au festin des noces. On s'y rendit en foule. Après le repas et quand tout le monde fut retiré, Aly, qui plus tard fut le quatrième kalife, s'approcha d'Omar, et : « Émir des croyants, lui dit-il, obtiens-moi la permission de parler un moment à Atikah, de la féliciter, et d'appeler sur elle les bénédictions du ciel. » Omar alla informer sa nouvelle épouse du désir d'Aly. Elle dit alors au kalife : « Aly aime les bons mots, les traits malins. N'importe. Permets-lui d'entrer, émir des croyants. » Omar le laissa entrer. Aly se présente à Atikah, détourne un coin du voile qui

Digitized by Google

la couvre, regarde, et la trouve parfumée de khaloûk (1). « Atikah, dit alors Aly à la dame, n'est-ce pas toi qui as dit :

« Je le jure, la tristesse ne se détachera plus de mon âme, à cause de toi, et la poussière du deuil ne se séparera plus de mon corps. »

— Je t'avais pressenti, reprit Atikah. — Que Dieu te comble de ses bénédictions ! continue Aly ; je te félicite ; sois fière et heureuse. » Et il se retira.

Atikah resta femme d'Omar jusqu'à ce qu'il fut assassiné. Nouvelles douleurs, nouvelles désolations pour elle.

Quelque temps après, elle se maria à Zobeïr fils d'Awwâm. Zobeïr était d'une jalousie des plus ombrageuses, des plus chagrines et des plus agacées. Autrefois Atikah allait à la mosquée, et elle continua cette ancienne habitude contractée du temps de ses précédents maris. Zobeïr était vivement contrarié de cette pieuse coutume de sa femme ; mais il lui répugnait de la réformer, d'empêcher Atikah d'aller prier ; car le Prophète a dit : « N'empêchez pas les servantes du Seigneur d'aller aux mosquées du Seigneur. » Notre jaloux en appela à la ruse. Un soir, à la nuit, par derrière la mosquée, il se présente à la rencontre d'Atikah ; elle ne le reconnaît pas ; lui, la frappe doucement avec la main au-dessous des reins, et s'éloigne. Désormais Atikah se dispensa d'aller à la mosquée. De temps à autre, Zobeïr redisait à sa femme : « Atikah, pourquoi ne vas-tu donc plus à la mosquée ? — J'y allais, répondit enfin la pieuse femme, j'y allais lorsque les hommes étaient des hommes, lorsqu'ils n'avaient pas la passion du mal ; mais, maintenant,... non. » Zobeïr n'insista plus.

Zobeïr étant à dormir dans le Wâdi el-sibâ (le Val-des-lions), fut tué par un nommé Amr fils de Djarmoûz... Troisième deuil pour Atikah.

(1) Le khaloûk, appelé encore khaloûk ka'bah, est un cosmétique composé, rouge-jaunâtre, dans lequel entrent du safran et divers aromates.

Digitized by Google

Elle se remaria avec Mohammed fils d'un appelé Abou Bekr. Ce Mohammed fut tué dans l'expédition d'Egypte. Lorsque Atikah fut informée de la mort de son mari : « C'en est fait, s'écria-t-elle, je ne me marie plus. Je vois que si même je me mariais à tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, ils seraient tous tués. »

Il faut remarquer que la parole personnelle du Prophète qui recommande de ne point empêcher les femmes d'aller à la mosquée, ne veut dire que ceci : « N'empêchez pas la femme d'aller prier seule, à la mosquée. » Les maris, et aussi la loi, c'est-à-dire les savants et docteurs de la loi, ont entendu la parole du Prophète dans le sens et l'intention de la plus rigide sévérité. Les régenteurs religieux veulent toujours se montrer plus religieux que Dieu ; ils sont comme les gens qui veulent être plus royalistes que le roi. Et puis, la jalousie n'a pas de meilleure et plus forte ressource que la peur pour motiver sa conduite, même en religion. Aussi, la loi dit en formule précise : La femme ne doit assister aux prières en commun dans les mosquées, que lorsqu'elle a atteint l'âge auquel elle ne peut plus faire naître de pensée voluptueuse dans l'esprit des hommes.

Nous parlions tout à l'heure de répudiation sans motif. Je laisse à juger et qualifier celle-ci, prononcée par un vieux barbon. Il y a un dédain et un ridicule dignes d'un sauvage dans la réponse qu'il fait à sa femme. Après la répudiation prononcée, la bonne vieille femme dit à son vieux mari : « Comment! depuis cinquante ans que nous vivons ensemble! Me répudier! — C'est justement parce qu'il y a cinquante ans ; je n'ai pas d'autre faute à te reprocher. »

En remaniant et reconstituant les droits de la femme dans la société en général, l'islamisme n'a pas guéri ni extirpé les bizarreries et les abus de l'autorité virile. A la manière dont le musulman considère la femme, il ne comprend pas com-

Digitized by Google

ment on peut établir la monogamie en principe, en loi. J'ai ouï un musulman de haute famille, habitué à entendre les opinions des nations chrétiennes et européennes, exprimer ainsi son jugement et sa pensée : « Je ne comprends pas comment on peut n'avoir qu'une femme. La femme est faite pour le plaisir et l'amusement de l'homme. Comment voulez-vous qu'une seule et même femme puisse amuser un homme toute la vie? On ne peut pas se passer de la répudiation. »

Voici un double fait, une substitution de mari et une répudiation. Il s'agit d'un poète de grande réputation, appelé Farazdak et surnommé Abou Firâs. Il naquit en 640 de notre ère, dix-neuvième année de l'hégire. A cette époque la religion nouvelle de l'Arabie était dans toute sa fleur, sa force et sa sévérité.

Un certain Abd Allah avait une fille du nom de Nawwâr, c'est-à-dire Fleurie, Fleurette, Florimonde. Elle fut demandée en mariage, et elle agréa le prétendant. Le parent qui devait représenter les intérêts de la jeune fille pour la fixation de la dot qu'elle devait recevoir du postulant et pour dresser le contrat, était en voyage. Farazdak devenait alors, de droit, représentant de Nawwâr. Il lui était parent, mais à un degré plus éloigné que l'absent. Nawwâr confia donc ses intérêts à Farazdak pour la marier, et lui désigna expressément celui dont elle avait accepté l'union. Du reste, en présence de témoins, elle laissa à Farazdak pleine autorité. Une fois qu'il se vit bien et dûment revêtu de pouvoirs discrétionnaires, il déclara aux témoins mêmes qu'il se mariait, soi-même, à Nawwâr.

Mais la jeune fille refusa; et pour esquiver des instances importunes et fastidieuses, elle se réfugia chez un autre Abd Allah lequel était fils de Zobeir. Farazdak alla trouver Hamzah fils de ce dernier Abd Allah. Alors Nawwâr se retira chez la femme de ce même Abd Allah. Cette femme était fille de

Digitized by Google

Manzoûr fils de Rayân. Des pourparlers, des conseils, des exhortations se dépensèrent afin de décider Nawwâr à agréer le mariage avec Farazdak. Mais tout ce que Hamzah gagnait pendant le jour pour aider à la conciliation, la femme pendant la nuit l'annulait, le détruisait ; en fin de compte, elle eut le dernier mot, et le fils de Zobeîr donna les torts à Farazdak et le somma de se désister. Ce fut alors que notre poète se prit à dire :

« Les fils, on n'accueille pas leur intercession, mais on accueille celle de la fille de Manzoûr fils de Rayân.

« Il est vrai que l'intercesseur qui te vient bien enveloppé dans ses vêtements, ne ressemble pas du tout à l'intercesseur qui te vient en vêtements assez lâchés. »

Ces vers piquèrent au vif et effrayèrent le fils de Zobeîr : « Voilà, dit-il, un poète qui me va abîmer de ses satires et de ses quolibets. Nawwâr, si tu veux, je lui abats la tête, à ce mari exigeant. Que si tu répugnes à cette solution, décide-toi en faveur de ce Farazdah et déclare que tu l'acceptes pour époux. » Nawwâr donna son assentiment et déclara qu'elle agréait le poète.

Nawwâr vécut quelque temps avec ce mari forcé ; puis il la répudia ; puis se repentit de s'être séparé d'elle. Un ami de Farazdak a raconté comment cela se passa. « Allons, me dit un jour Farazdak, allons ensemble au tribunal de Haçan ; je veux répudier sans retour cette Nawwâr. — Je crains bien, répondis-je, que ton cœur ne reprenne la trace et l'amour de Nawwâr. Alors Haçan et ses assesseurs témoigneront contre toi de ta décision actuelle. — Partons, partons ; je suis résolu. » Nous nous rendîmes auprès de Haçan. Celui-ci, dès que nous fûmes devant lui, me dit : « Comment te portes-tu aujourd'hui ? — Très bien. — Et toi, Abou Firâs ? — Je te viens déclarer que je répudie

Digitized by Google

Nawwâr *par trois* (1). — Bien ; c'est chose entendue, répondirent Haçan et ses assesseurs. » Nous nous retirâmes.

Nous étions à peine dehors, que mon poète me dit d'une voix de componction : « Mon cher ami, je me sens, là, quelque chose pour cette bonne Nawwâr. — Voilà ! je te l'avais bien prédit. Je t'avais prévenu. J'en étais sûr ! » Et ses regrets augmentèrent ; il eût tout sacrifié pour reprendre Nawwâr. Il a dit, à ce propos :

« Le repentir m'a saisi comme un célibataire tourmenté, lorsque Nawwâr s'est trouvée répudiée,

« Nawwâr qui était mon paradis. Je l'ai quittée, accablé, comme jadis Adam, lorsque sa malheureuse faute l'expulsa de son bonheur.

« Soudain je me reprochai ma sottise, mais plus n'avais-je le pouvoir de la réparer. »

En établissant et sacrant la répudiation, d'ailleurs pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, la loi a voulu aussi, tout en favorisant, par trop cependant, l'autorité virile, fournir à l'un et à l'autre des conjoints une ressource de liberté, une voie à s'affranchir de la position matrimoniale quand elle est devenue intolérable, détestée et détestable. La loi a voulu ouvrir une sortie de ces affreux purgatoires où souffrent les époux attachés ensemble à un fardeau qu'ils s'abîment ou s'impatientent à traîner dans de rudes sentiers de boue ou de glaise ou de pierres. La loi koranique savait que jamais le sentiment religieux ne pouvait être assez puissant chez la majorité des hommes et des femmes pour donner un courage qui fût capable de se résigner à la souffrance conjugale, ou aux concessions nécessaires à amener et

(1) Répudier *par trois*, est répudier irrévocablement ; c'est-à-dire qu'après trois répudiations simultanées, ou à distances de temps, le mari ne peut reprendre sa femme que lorsqu'elle s'est remariée à un autre individu, que le mariage nouveau a été consommé et que la femme se retrouve libre soit comme veuve, soit comme répudiée ou comme divorcée.

Digitized by Google

maintenir la paix entre époux incompatibles. La femme, surtout, a le plus de déboires et de dégoûts dans ces gémonies matrimoniales, comme il en existe en si grand nombre ; et c'est le jour de bonheur, le jour blanc et doux comme le lait que le jour où elle se voit répudiée, séparée, éloignée, débarrassée d'un mari brutal, ou méprisé à tort ou à raison, mais méprisé, en un mot d'un homme qui déplaît, qui pour sa femme est un objet de répugnance et de répulsion.

J'ai dans ce cas une dame d'un gouverneur de l'Irâk et de l'Arabie, originaire de la tribu des Thakafides ou Béni Thakîf, le dur et sévère Haddjâdj. Il répudia sa femme par procuration ; car on peut, légalement, par un intermédiaire, ou par lettre, ou par étourderie, ou de maintes autres façons indirectes, répudier sa femme, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, que l'on soit ou non offensé. En fait de licences et de facultés légales accordées aux maris sur cet article, la loi est d'une générosité merveilleuse.

Pour bien comprendre et apprécier l'intention d'un passage de notre récit, il faut savoir les dispositions légales que je vais indiquer.

La loi affirme et prononce, car elle s'occupe d'une foule de détails, que tout vase qu'a léché un chien est pollué, est impur ; dès lors si l'on veut que l'usage de ce vase soit irréprehensible et ne souille pas la personne qui l'emploiera pour s'y laver, ou pour y boire ou manger ou y mettre des aliments, il faut que le susdit vase soit lavé et nettoyé sept fois dont une fois avec de la terre ou de la poussière.

J'ai plaisir à voir comment la dame se vengea habilement et bien de son sauvage mari, le fit baisser jusqu'à terre sa fierté, et, par voie directe et indirecte, le traita comme il le méritait.

Hind, fille d'un certain Nomân, était une des plus remarquables beautés de son temps. On en parla à Haddjâdj ; on

Digitized by Google

lui en décrivit les charmes, et il envoya la demander en mariage. Il prodigua en présents d'immenses richesses. Enfin il l'épousa, à la condition qu'en surplus de la dot qu'il avait consenti à payer, il resterait redevable de deux cent mille drachmes. Le mariage fut consommé. Ensuite Hind se retira avec son mari à Maarrah ; c'était le pays qu'habitait Nomân. De là on nomma encore ce pays Maarrat el-Nomân, le Maarrah de Nomân.

Hind avait la parole élégante, l'esprit orné. Elle resta assez longtemps avec son mari à Maarrah. Lorsque Haddjâdj retourna dans l'Irâk, il emmena sa femme avec lui. Ils vécurent là comme il plut à Dieu. Un jour que le mari, assez peu adoré, entrait chez sa femme, il la vit occupée à regarder dans un miroir ; et elle disait, en distançant ses mots par groupes et en articulant d'un ton un peu sarcastique, ces vers :

« Hind est la jeune cavale arabe, la fille des nobles coursiers, qu'un triste mulet a obtenue pour sa légale moitié.

« Si elle donne le jour à quelque bel étalon, grâce à Dieu ! ce viendra de la mère ; mais si elle enfante quelque vil mulet, ce viendra de ce mulet son père. »

Haddjâdj n'avance pas plus loin. Au lieu d'entrer, il s'en retourne. Hind ne s'était aperçue de rien ; elle ne l'avait ni entendu, ni vu. Il résolut de la répudier ; il donna cette commission à un appelé Abd Allah fils de Tâher, et le chargea d'aller remettre à Hind les deux cent mille drachmes dont la créance avait été stipulée, le cas de répudiation échéant. « Abd Allah, dit le mari à son mandataire, pour le prononcé de la répudiation tu n'emploieras que deux mots, et rien de plus. »

L'envoyé va se présenter chez Hind et lui adresse ces paroles : « Haddjâdj te dit : « Tu étais (sa femme) ; et tu es ré-

Digitized by Google

pudiée sans retour (1). » Voici les deux cent mille drachmes qu'il s'était engagé à te livrer. — Fils de Tâher, répond la dame, nous étions (unis), et nous disions : Gloire à Dieu ; nous sommes séparés, et nous n'en avons aucun regret ; ces deux cent mille drachmes que tu m'apportes là, je t'en fais cadeau, à toi, comme prix de bonne main pour l'heureuse nouvelle de ma délivrance. Enfin donc je n'appartiens plus à ce chien thakafide. Je te remercie. » 'Abd Allah se laissa régaler de la somme et se retira sans mot dire.

Hind retourna chez son père, à Maarrah.

Quelque peu de temps après, l'histoire de cette séparation vint aux oreilles du kalife Abd el-Mélik fils de Merwân. On parla au prince de la merveilleuse beauté de Hind. Abd el-Mélik envoya demander Hind en mariage. Elle écrivit alors au kalife une lettre où, après les louanges et les politesses d'usage, elle disait : « Prince des croyants, sache qu'il s'agit d'un vase où a lappé un chien. » A cette malicieuse observation, le kalife ne put s'empêcher de rire, et il répondit par cette autre observation : « Lorsqu'un chien a lappé dans un vase, on lave et nettoie ce vase sept fois dont une fois avec de la terre. Nettoie le vase, et l'emploi en sera licite. » Sur pareille réponse Hind ne put refuser les propositions du kalife ; mais elle lui posa les conditions suivantes qu'elle lui écrivit. Après les formules de respect et de bienséance elle disait : « Prince des croyants, Dieu a établi que pour la légitimité d'un contrat de mariage, il faut toujours une condition stipulée. Si tu me demandes : « Quelle est la condition que tu veux ? » Je te dirai : « La voici ; c'est que Haddjâdj conduise par la longe la monture qui me transportera de Maarrah à l'endroit où tu es ; qu'alors il marchera devant elle, pieds nus, et dans le même costume d'élégance et de richesse

(1) En arabe, cela ne fait que deux mots, chacun de trois lettres consonnes (car on n'écrit pas de voyelles), et mis en union grammaticale par une conjonction ayant une lettre : knt f-bnt, qu'on lit : kounti fé-binti.



Digitized by Google

qu'il avait lorsqu'il m'accompagna la première fois, après notre mariage consenti. »

Pour le coup, après avoir lu cette lettre, Abd el-Mélik partit d'un immense éclat de rire ; la vengeance lui parut d'un goût exquis.

A l'instant même le kalife expédia un exprès à Haddjâdj, lui transmettant les ordres nécessaires pour l'accomplissement du projet. Haddjâdj lut le message signé ; il fallut se se soumettre et satisfaire à la volonté du maître ; il n'y eut pas lieu à résistance. Ensuite fut envoyé à Hind l'ordre de tout préparer pour le voyage. Elle se disposa et attendit.

Haddjâdj partit en grand cortége, se rendit à Maarrah où se trouvait Hind. Hind monta un chameau, voyagea en pompeux appareil, accompagnée de ses femmes esclaves, de ses femmes de service. Haddjâdj prit en main la longe du chameau de la fiancée et marcha près de l'animal qu'il conduisait. Hind se prit à plaisanter à l'endroit de son brillant chamelier, à le ridiculiser, à rire avec Heyfâ la camériste qu'elle avait placée près d'elle. Elle vint à dire ensuite à Heyfâ : « Ma bonne, ouvre donc un peu le voile du palanquin. » La camériste entr'ouvre le voile. Hind passant la tête se rencontre face à face avec Haddjâdj et se met à rire en le fixant. L'ex-mari prononce alors ce vers à l'adresse de la dame :

> « Tu ris et te moques de moi. Mais que dut te paraître longue cette nuit où je te laissai là comme une capote étalée par terre ! »

La dame répondit :

> « Peu importe quand on a la vie sauve, d'avoir perdu biens et richesses !
>
> « Les biens on les recouvre ; les hommes, il en revient ; il suffit que le bon Dieu nous mette à l'abri du mal. »

Elle continua à se divertir, à s'égayer aux dépens du mari,

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'enfin on approcha de l'endroit où était le kalife. Alors elle jeta à terre un dînâr (ou denier d'or) ; et aussitôt elle appelle : « Eh! mon chamelier, une drachme (ou pièce d'argent) nous a échappé ; ramasse-nous-la. » Haddjâdj regarde à terre et aperçoit un dînâr. « C'est un dînar, dit Haddjâdj. — Non, non, répliqua Hind, c'est une drachme. — Non pas, c'est un dînar. — Ah! alors, grâces à Dieu! une drachme m'a échappé et il me la remplace par un denier d'or. » Haddjâdj comprit la malice ; et il se sentit monter le rouge au visage ; il était humilié ; mais il garda le silence, ne trouva pas un mot à répondre.

On arriva à la demeure du kalife ; le mariage fut célébré en grande solennité.

## XI

Suite. — Le kalife El-Walid II répudie So'da ; puis il s'en repent. — Achab le cupide et le parasite ; amour d'Achab. Bons mots.

Le kalife El-Walid II fils de Yézîd répudia sa femme So'da. Elle se remaria. Alors il se repentit de s'être séparé d'elle et il voulut la rappeler à lui.

Il recevait souvent un original, un parasite par passion et par métier, un appelé Achab, surnommé le cupide. La vue ou le nom de l'argent, ou un cadeau, ou l'espoir d'un profit, pouvait l'entraîner à toutes folies et bizarreries. Du reste, homme d'esprit, savant, malin, moqueur ; il était vif à la répartie et à l'à-propos. Sa mère avait été convaincue d'adultère.

Une fois Achab s'avisa de marchander un arc arabe. « Un dînar, lui dit-on. — Ah! quand même avec ton arc on pourrait être sûr de frapper en plein ciel un oiseau ua vol et cet

Digitized by Google

oiseau tombât-il ensuite, tout rôti, entre deux pains, je ne te donnerais pas un dinar de ton arc. »

A Médine, un individu avec quelques amis, se régalait chez lui d'un plat de plusieurs poissons. Achab se présente et demande s'il peut entrer. Un des convives alors dit, en entendant le parasite : « Pour manger, cet Achab a une capacité et un bonheur inouïs. Placez donc ces gros poissons-là dans une sébile, et mettez-la à part en un coin de la chambre. Il mangera avec nous ces petits poissons ; et nous verrons ensuite, quand il sera parti. » A la hâte on met de côté les gros poissons... On permet à Achab d'entrer et on lui dit : « Hein ! que penses-tu de ces poissons-là ? — Je pense que je suis furieux contre eux ; car mon père est mort englouti dans les flots de la mer ; et, bien entendu, les poissons l'ont mangé. — Alors, voici une excellente occasion pour toi de prendre le talion de ton père, de vous venger toi et lui. » Achab s'assied avec les convives ; il saisit un des petits poissons et se l'approche de l'oreille. L'œil du parasite avait avisé la sébile reléguée dans un coin et contenant les gros poissons. « Savez-vous, reprit Achab, après avoir eu l'air d'écouter son poisson, savez-vous ce que me dit ce petit bout de fretin-là? — Non. — Voici ce qu'il me conte ; il me dit qu'il n'a point assisté à la mort de mon père, et n'a pas pu le voir, attendu que lui, poisson, est de beaucoup trop jeune et trop menu encore pour avoir vécu de ce temps-là. Bien mieux, il m'a glissé à l'oreille ces autres paroles-ci : « Prends-moi ces gros poissons qui sont là au coin, dans la sébile de bois ; ce sont eux-mêmes qui se sont précipités sur ton père et qui l'ont mangé. » Il était évident que la ruse était éventée, et l'on servit les autres poissons.

En amour, Achab n'était pas plus prodigue qu'ailleurs. A Médine, il fréquentait une jeune fille ; il se montra amoureux, il fit le cœur tendre. Un jour, la belle lui demanda une demi-

Digitized by Google

drachme à titre d'emprunt. De ce jour-là, Achab rompit ses relations avec sa médinoise. S'il l'apercevait dans un chemin, il en prenait un autre. La jeune fille prépara une sorte de liqueur parfumée et alla droit la présenter à l'infidèle. « Qu'est-ce cela ? dit-il. — Une petite liqueur que je t'ai composée contre la frayeur que tu éprouves en me voyant même de loin. — Bois-la, ta liqueur, pour te guérir de ta cupidité, toi. Si ta cupidité pouvait disparaître, ma frayeur à moi disparaîtrait. » Et Achab ajouta ces vers :

« Laisse de côté, tant que tu voudras, mes avances amoureuses ; gratifie-moi de toute ton aversion.

« Désormais, à ton égard, mon cœur est tout consolé ; aime au lieu de moi qui bon te semblera.

« Moi, j'ai juré de ne jamais aimer quiconque aime ma monnaie. »

Cet Achab si ladre chantait souvent cette cantatille :

« Voyez ! il m'est venu nouvelles, tristes nouvelles en ce temps de gêne.

« Auparavant j'avais les désirs dans le cœur, maintenant je les ai dans l'estomac. »

« As-tu jamais trouvé plus cupide que toi ? dit-on un jour à Achab. — Certainement ! reprit-il. — Mais qui donc ? — Une brebis que j'avais. Étant sur la terrasse de ma maison, ma bête vit un arc-en-ciel, et elle s'imagina que c'était une traînée de foin vert et fleuri. Ma pécore se rua sur cette pâture, sauta, tomba à terre et se cassa le cou. »

Une fois, on pria Achab de donner une conférence de morale. « Volontiers ! » dit-il, et on se mit en séance. « Parle, lui dit-on. — Voici ! continua-t-il ; j'ai entendu de la bouche même du savant Ikrimah qu'Ibn Abbâs lui certifia avoir ouï notre Prophète dire à ceux qui l'écoutaient : « Il y a deux choses qui ne se doivent point rencontrer dans un vrai croyant. » Et Achab se tut. « Mais, lui demandèrent les as-

Digitized by Google

sistants, quelles sont ces deux choses? — Ah! Ikrimah en a oublié une, et moi j'ai oublié l'autre. »

Achab trouva un dînâr. « J'ai trouvé un dînâr, dit-il à un ami; que faut-il que j'en fasse? — Il faut faire (d'après la loi) annoncer la chose en public afin de découvrir le propriétaire. — Bon Dieu du ciel! quel avis est le tien! — Et ton avis, à toi? — Moi?... Je vais acheter avec ce dînâr une chemise; ensuite je la ferai annoncer. — Mais alors personne ne reconnaîtra la chose. — C'est justement ce que je veux. »

Achab faisant ses ablutions ne s'ablua pas le pied droit. On lui fit remarquer cette omission. « Ce n'est pas une omission, reprit-il. Vous savez que le Prophète a dit: « A la fin du monde, mon peuple paraîtra les membres comme marqués de balzanes, conséquences de leurs ablutions. Moi, je suis bien aise de paraître alors avec trois balzanes seulement, le pied droit non balzané (comme les beaux chevaux dont parla aussi le Prophète). »

C'est à cet Achab que le kalife El-Walid II s'adressa pour reprendre So'da: « Ecoute, Achab; je te promets dix mille drachmes si tu remets à So'da un message de ma part. — Très bien; mais ordonne que l'on apporte de suite ces dix mille drachmes, que je les voie seulement. » Et le kalife donne l'ordre de remettre de suite à Achab un *badrah* ou valeur de dix mille drachmes (1). Achab empoigne le badrah, se le met sur l'épaule, et: « Donne-moi maintenant ton message, prince des croyants. — Voici; dis à So'da: Le kalife t'adresse ces trois vers-ci:

« O So'da, puis-je arriver encore à te posséder? Ou bien ne dois-je plus me trouver désormais avec toi avant le jour du jugement dernier?

« Mais non. Bientôt peut-être mourra celui que tu as pour ami maintenant, ou bien il t'éloignera de lui;

(1) Le badrah représentait 6666 2/3 drachmes attiques.

Digitized by Google

« Et alors je serai heureux ; mes yeux se rafraîchiront à ton aspect, et nous serons réunis après cette dure séparation. »

— Très bien » répondit tranquillement Achab. Puis il court à la demeure de So'da... On annonce le visiteur. So'da donne ordre que l'on étale les tapis, que l'on arrange le divan de la salle principale. Puis So'da arrive, s'assied, et permet que l'on introduise le messager du kalife. Achab entre. « Quel motif t'amène ici à nous faire visite ? lui dit So'da. — Madame, reprend-il aussitôt, le kalife El-Walîd te mande le message que voici ; » et d'un ton parfaitement calme et assuré, il récite les trois vers. A peine a-t-il terminé que la dame crie à ses femmes présentes : « Saisissez-moi ce libertin, cet être immonde. — Noble dame, reprend Achab étonné, mais ce mandat que je remplis,... cela me vaut dix mille drachmes ; pour pareille somme on peut bien se charger... — Drôle que tu es ! Je te jure que je te fais torturer sur place jusqu'à mort, ou bien tu vas reporter au kalife un message de ma part. — Volontiers, noble dame ! volontiers ! Que ne puis-je verser mon sang pour toi ! Mais alors donne-moi quelque petite récompense pour ma peine. — Quel être cupide !... Tu auras ce tapis sur lequel je suis. — Alors, noble dame, lève-toi que je prenne mon tapis. » So'da se lève ; Achab tire le tapis, se le jette sur l'épaule et tout empressé et satisfait il dit à la dame : « Donne-moi maintenant ton message ; je le transmettrai fidèlement. — Voici ; répète ce vers au kalife.

« Quoi ! tu soupires après So'da ! Mais c'est toi qui l'as abandonnée. Elle est partie So'da ; que veux-tu maintenant ! »

Achab salue bien vite et part. Il retourne auprès d'El-Walîd et lui répète le vers. « Ah ! garnement ! tu m'assassines ! Au nom de Dieu, que faut-il que je fasse de toi, mauvais bâtard que tu es ? — Mais, prince des croyants..... —

Digitized by Google

Tais-toi. Tiens ! tu vas choisir : où je te fais précipiter les pieds en haut dans un puits ; ou je te fais jeter la tête en bas du sommet de mon palais ; ou je te fais assommer raide d'un coup de cette massue de fer. Choisis, te dis-je. » Achab reste ébahi, stupéfait, confondu. Il relève lentement la tête et dit : « Prince, garde-toi de pareille chose ; tu es incapable de chose pareille. — Et pourquoi ? réplique vivement le kalife. — Parce que tu es incapable de faire du mal à mes yeux, ces deux yeux-là qui viennent de voir ta chère So'da ! — Enfant d'inconnu, reprend le kalife qui ne peut s'empêcher de sourire ; va-t-en, va, sors d'ici ; que je ne te voie plus. »

Achab partit, content de son expédition et de sa journée : dix mille drachmes gagnées, et, par dessus le marché, un tapis.

## XII

**Du droit de battre sa femme. — Repentance et résignation maritales. — Le kâdi Choraïh ; Ziâd le bâtard. — Abou Othmân ; sa laide femme.**

Maintenant, y a-t-il de la patience maritale, et aussi du repentir marital ? On pressent de suite, ceux surtout qui ont vu l'Orient, que dans ce dernier cas je fais allusion au mari qui a battu sa femme. On sait que battre sa femme est très oriental, est chose très simple, très commune ; et la femme n'en est pas toujours des plus mécontentes. Elle pense que qui aime bien, châtie. Ce sont fréquemment la scène et la question de Sganarelle et de Martine. Il n'y a que chez les populations très avancées et chez les hommes très avancés que la femme est, j'allais ajouter, généralement, à l'abri des corrections corporelles sous l'autorité de son époux. L'islamisme bât souvent ; légalement le mari a le droit de corriger

Digitized by Google

matériellement sa femme, et aussi de la priver de le voir, de la séquestrer pour un temps dans une couche isolée. En Europe, les gens bien élevés disent : « C'est traiter très poliment un homme qui bat sa femme, que de le traiter de lâche. » Voici un Arabe, un kâdi, et il y en a peu comme lui, qui tourne un peu dans ce sens.

Le kâdi Choraîh avait épousé une femme des Tamîmides, appelée Zeînab. Un jour, il se fâcha contre elle et la battit. Ensuite le brave homme tout chagrin de cette mauvaise action, se mit à dire ces trois vers où se retracent, en vérité, la confession, le jugement, et la réparation ou amende honorable :

« J'ai vu bien des hommes battre leurs femmes ; mais que la main me sèche au bout du bras si jamais je frappe encore ma Zeînab !

« La frapper, et sans qu'elle soit coupable ? Ah ! ce ne serait pas justice à moi de battre qui n'est pas coupable.

« Oui, Zeînab est le soleil, et les autres femmes sont des étoiles : que le soleil paraisse, vous ne voyez plus les étoiles (il les éclipse). »

Zeînab ne fut plus battue... Du reste, ce kâdi était d'une tournure d'esprit assez pittoresque. Je vais, en passant, le caractériser dans un exemple.

Ziâd, gouverneur de l'Irâk babylonien, écrivit un jour au kalife Moâwyah : « Prince des croyants, de ma main gauche je conduis et régis l'Irâk en ton nom ; ma main droite est donc oisive, ne fait rien pour toi. Confie-moi encore le gouvernement du Hédjaz. » La demande fut accueillie ; mais de là, un grand mécontentement parmi les habitants des deux villes saintes, la Mekke et Médine. Abd Allah fils du kalife Omar avait eu nouvelle de la démarche de Ziâd ; Abd Allah résidait à la Mekke ; c'était un homme pieux, généreux ; il s'était écrié dans une sainte émotion : « Mon Dieu, détourne

Digitized by Google

de nous la main droite de Ziâd ; tiens-la bien loin de nous. »

Ce Ziâd était frère naturel de Moâwyah et ne fut jamais reconnu par son père Abou Sofiân. C'est pour cela que selon le terme usité, on distingue ce Ziâd par la qualification « fils de son père, » c'est-à-dire fils d'un père inconnu.

La prière d'Abd Allah fut subitement et singulièrement exaucée. Une tumeur maligne, et l'histoire dit : une peste (une pustule maligne ou un charbon), se développa sur la main droite de Ziâd. Des médecins furent appelés, consultés ; ils furent d'avis qu'il fallait immédiatement amputer la main. Ziâd envoya quérir le kâdi Choraïh. Le kâdi vint et le malade lui raconta ce que les médecins proposaient. « Ta vie, lui dit Choraïh, est fixée ; ton heure finale est déterminée, tout est réglé pour tous. Moi, il me répugnerait, si tu as encore une durée d'existence à fournir, de te voir en ce monde vivre sans main droite ; et il me répugnerait, si ta fin est prochaine, que tu allasses te présenter manchot au bon Dieu. Et puis enfin, si plus tard Dieu te demande : « Pourquoi as-tu laissé couper ta main? » tu devras répondre : « C'était pour éviter de venir te trouver et pour échapper à la destinée. » Mauvaises choses que tout cela. »

Ziâd refusa l'opération. Le jour même, il mourut. Et la foule de blâmer Choraïh, de lui reprocher d'avoir empêché le malade de se laisser opérer, de lui avoir fait éviter au moins une souffrance qui eût été une punition pour les maux qu'il avait causés. Car Ziâd était sincèrement détesté. A Bassorah, il avait ordonné que tous les habitants fussent rentrés chez eux immédiatement après l'heure de la prière du soir et cela sous peine de mort. La dernière prière se fait à environ une heure et demie après le coucher du soleil. Une compagnie de guet fut chargée d'exécuter cet ordre. La première nuit, deux cents individus furent massacrés dans les rues par cette compagnie. La seconde nuit, il y en eut encore cinq ; la troisième,

Digitized by Google

il n'y eut plus personne... Aux reproches que l'on répétait à Choraïh, ce kâdi répliqua : « Ziâd m'a consulté; or tout homme que l'on consulte doit répondre et conseiller en sincérité et en conscience, puisque l'on a confiance en lui. Si je n'eusse cru être obligé de lui donner un avis intègre et consciencieux, mais j'aurais bien préféré lui dire de se couper une main aujourd'hui, de se couper un pied un autre jour, de se couper successivement tout le reste du corps, un jour une chose, un jour une autre. Certes il l'avait bien mérité. »

Le kâdi Choraïh mourut plus que centenaire, l'an 87 de l'hégire.

Voici un autre personnage dont je veux parler un instant, à propos d'une de ses femmes. Ce personnage est Abou Othmân, une sorte de juriste consultant. Il vécut bien peu après l'époque du kalife El-Mâmoûn, époque qui est le terme où nous limiterons ces études. Or donc, Marie, une des femmes de ce bonhomme conta ceci :

Nous étions, un jour, à nous amuser, rire, causer. Abou Othmân (Osman) rentra; il revenait de prier; et toujours, quand il revenait de la prière, il se mettait à l'écart, seul, et il restait recueilli, sans rien dire ou faire qui eût l'air d'une distraction. Par hasard, je profitai une fois d'un de ces moments de recueillement et le caprice me prit de dire à mon mari : « Abou Othmân, quelle a été l'œuvre la plus méritoire de ta vie? — Ecoute, ma bonne Marie, me répondit-il après une minute de silence et en me regardant avec un sourire de bonté. Dès que j'eus atteint l'âge de l'adolescence, j'étais alors à Ray (la ville de *Rages*), on songea à me marier. On me pressait; je refusais. Tout par un beau jour, une femme sévèrement voilée entre chez moi; et sans préambule; « Abou Othmân, me dit-elle avec une certaine confusion de timidité, je t'aime d'un vif amour; j'en ai perdu le sommeil; je suis consumée d'amour. Au nom de Celui qui remue les cœurs, je

Digitized by Google

t'en supplie, épouse-moi. » Je fus surpris et touché. « As-tu ton père ? demandai-je à l'inconnue. — Oui, reprit-elle subitement, oui, c'est un tel, tailleur en tel endroit. » J'envoyai chez le père; je lui demandai sa fille; il me l'accorda; j'épousai. Les cérémonies terminées, je fus introduit chez ma fiancée, ma femme. Juge de mon étonnement ! Je trouve une femme borgne, torse, toute contrefaite. Je me résignai. « Mon Dieu, me dis-je alors, à toi la gloire ! J'accepte ce que ta volonté a décidé de me donner. » Je fus bon mari... Mais tous mes parents, mes proches, me blâmaient de ma persévérance et de mon courage. Plus on me blâmait, plus j'entourais ma femme de prévenances et d'attentions ; j'en vins au point que la brave femme ne me permettait plus de la quitter, de sortir quelques instants. Je renonçai à toutes les sociétés, à tous mes amis, pour complaire à ma pauvre difforme et conserver l'amour en son cœur. Je demeurai ainsi, dans cette existence de soumission et de docilité, quinze années durant. A certains moments, je dois le dire, j'étais comme sur de la braise ardente. Mais enfin, je persévérai. En somme, je fus sans trop de contrariétés jusqu'à ce que la brave femme passa de vie à trépas. N'ai-je pas bien mérité par cette patience, cette complaisance, par cette longue résignation à conserver à cette femme une place dans mon cœur ? »

C'est ce même Abou Othmân qui a dit ce vers de morale pratique :

> « Eh ! l'homme sans crainte de Dieu, qui commande aux autres la crainte de Dieu, c'est le médecin qui médicamente les gens, et lui-même est malade. »

Il y a peu de maris résignés et obéissants comme Abou Othmân.

Digitized by Google

## XIII

Époux trop parcimonieux ; époux charitables. — Haïthan ; il est hébergé au désert. — Morale.

En parcourant les biographies d'Ibn Khillikân, je rencontre une petite anecdote que raconte Haïtham fils d'Ady, Haïtham le légendaire et traditionniste par excellence, le linguiste, le collecteur de vers et de maximes arabes, le malin et sournois quêteur des défauts et qualités des gens, le ramasseur aussi de chroniques scandaleuses, le presque Brantôme de l'époque.

L'anecdote présente deux femmes de nature opposée et deux maris de nature contraire.

Un jour le kalife El-Mahdy, le père de Hâroûn el-Rachîd ou el-Réchid, me dit : « Haïtham, je voudrais avoir ton avis sur ceci. On parle sans cesse de l'avarice, de la parcimonie outrée des Arabes, de leur générosité, de leur libéralité facile. Que penses-tu, toi, de ces assertions contradictoires? As-tu par devers toi quelque preuve là-dessus? — Prince, répliquai-je, tu t'adresses à qui peut te répondre d'après expérience. Voici qui m'est personnel.

Je partis un jour pour un pays où j'avais des parents. J'emmenais avec moi la chamelle que d'habitude je montais. A quelque peu de distance, ma bête s'échappe et s'enfuit. Je cours après elle, je la suis à la piste jusqu'au soir. Enfin je l'attrape. J'étais harassé. Je regarde de tous côtés, je scrute l'espace ; et j'aperçois au loin une tente d'un Arabe. Je me dirige vers elle ; j'arrive. « Qui es-tu ? me demande la maîtresse de la tente. — Un hôte, répondis-je. — Qu'est-ce que peut trouver ici un hôte ! Nous sommes au cœur du désert, un désert interminable. » Et la femme va prendre du blé et

Digitized by Google

s'occupe de le moudre. Puis elle pétrit la farine et prépare du pain. J'étais assis par terre. Je me mets à manger. Peu après le mari vient, apportant du lait. L'Arabe salue d'abord ; ensuite il dit à sa femme en m'indiquant : « Qui est cet homme! — Un hôte, répond-elle. — Que Dieu te conserve ! » me dit l'homme.

Après cela, il s'adresse à sa femme. « Halîmah, lui dit-il, tu n'as donc rien donné à manger à ton hôte? — Si, reprend-elle. » Et lui, il entre dans la tente, remplit de lait une sébile de bois, revient à moi : « Tiens, me dit-il en me présentant le lait, bois. » Je bus tout mon soûl. « Mais je ne vois pas que tu aies rien mangé, continue mon Arabe; je ne vois pas que ma femme t'ait rien donné à manger. — Non, répliquai-je, elle ne m'a rien offert. » Et voilà que mon bédouin entre tout colère auprès de sa bédouine : « Femme que tu es! lui crie-t-il; comment! tu as mangé, toi, et tu as laissé ton hôte sans une bouchée. — Eh bien !... Qu'est-ce que tu voulais que je fisse ? ne fallait-il pas lui donner ce que j'avais pour moi? » Là-dessus, le mari s'emporte; il injurie, il frappe sa femme et de la plus rude façon. Ensuite il prend un couteau, va droit à ma chamelle, et l'égorge. « Que fais-tu là? Que le bon Dieu te bénisse ! lui criai-je. — Non, non, je ne souffrirai jamais que mon hôte passe sa nuitée, ayant faim ! » Et il se dépêche, en grande hâte, de ramasser des bois secs, des herbes sèches ; il allume bon feu. Il cuisine ; il déchiquète la viande, la roule en boulettes, l'arrange, l'assaisonne... Il me fait manger, il me régale ;... lui aussi mange gaîment ;... et il jette quelques bons morceaux à sa femme. « Tiens, lui dit-il, mange, mange, femme. Que Dieu te coupe les vivres, avare que tu es! » Nous restons en cette fête jusque très avant dans la nuit.

Au matin, mon homme me quitte et s'en va, sans me rien dire. J'étais suffisamment contrarié ; nous avions mangé ma

Digitized by Google

chamelle ; je ne voyais qu'une chétive et pauvre tente ; point de troupeaux aux environs, rien. Comment poursuivre mon voyage! Le jour était déjà haut, lorsque je vois revenir l'Arabe avec un magnifique chameau, que nul œil ne marchanderait à admirer. Mon bédouin approche. « Voilà ! me dit-il, un chameau en place de ta chamelle. » Et mon homme me donne, pour viatique, de la viande qui restait, arrangée, cuite, préparée. Je pars, remerciant le bédouin.

La nuit suivante m'amena à une tente. J'approchai ; je fis entendre mon salut. La maîtresse de cette tente me rendit ma politesse. « Quel est l'homme que je salue? continue-t-elle. — Un hôte, répliquai-je. — Sois le bienvenu ; Dieu te fasse de longs jours et te maintienne en force et santé ! » Je descends de monture.

Soudain la dame bédouine va quérir du blé dans la tente, se hâte de le moudre ; puis elle pétrit et prépare du pain qu'elle abreuve de beurre et de lait. Le pain est bientôt cuit en minces galettes sur la pierre chauffée, et la dame me les apporte devant moi. « Mange, me dit cette brave femme, mange ; et excuse-moi de te donner si peu. »

Arrive le mari, laide face humaine, face repoussante. Il me salue; je lui rends poliment son salut. « Quel est l'homme que je salue? me dit-il. — Un hôte, répliquai-je. — Eh ! qu'est-ce que peut avoir chez nous un hôte! »

Le bédouin entre auprès de sa femme dans la tente. « Où est mon manger? — Je l'ai donné à notre hôte, répond la dame. — Quoi! tu donnes à des hôtes ce qui doit faire mon repas? » De là une querelle, une dispute, une colère; le butor lève un bâton, en frappe la femme sur la tête et la blesse. Malgré le sérieux et la gravité de la chose, je ne pus m'empêcher de rire. Le bédouin m'entend, sort de sa tente, vient droit à moi et me demande d'un air échauffé : « Qu'est-ce qui te fait rire? — Rien, lui dis-je. — Comment, rien?

Digitized by Google

Tudieu, je veux savoir le motif de ce rire. » Je raconte alors mon aventure, la réception que m'avaient faite la femme et l'homme de la veille. « Ah ! continue l'individu après un court moment; cette femme-là qui t'a reçu ici tout-à-l'heure, est la sœur de ce bédouin qui t'a traité hier ; et la femme de ce bédouin, eh bien ! c'est ma sœur. » Je ne répondis rien ; je renfermai mes réflexions et ma surprise en mon for intérieur. « Vertus de famille ! » me dis-je ensuite... Je passai ma nuit tranquillement. Au matin, sans grands compliments à mon homme, je pris congé et me mis en route.

« Voilà, prince des croyants. »

J'ai une autre anecdote dont voici la traduction, mais anecdote des vieux temps; elle a de la couleur de la précédente et en a aussi le sens de morale pratique.

Un homme était à manger. Il avait devant lui une poule rôtie. Se présente un mendiant. Le mangeur le congédie et l'éloigne sans lui rien donner. Cet homme au cœur impitoyable avait les aisances de la vie. Advint qu'il se sépara de sa femme, et il tomba dans la pauvreté et la misère.

La femme se remaria à un autre mari... Un jour que celui-ci était à manger, ayant devant lui une poule rôtie, se présente un mendiant qui demande une aumône. Le mari appelle aussitôt sa femme : « Donne ma poule, lui dit-il, à ce malheureux. » La femme, en donnant la poule, regarde le mendiant, et reconnaît en lui son premier époux. Elle revient de suite auprès de son nouveau mari et lui raconte quel est ce mendiant, ce qu'il était jadis, comment, une fois, dans une circonstance de repas tout à fait semblable, il repoussa un pauvre. Et le mari actuel de s'écrier : « Mais c'est moi, par Dieu! c'est moi qui étais ce pauvre qu'il a chassé sans lui rien donner. Dieu m'a passé le bien-être de cet homme, de ce cœur sans pitié, sans reconnaissance pour ce que le ciel lui avait départi. »

Digitized by Google

## XIV

**Effet de la chûte d'Eve dans la vie pratique. — Réprobations des sages et des prophètes contre les femmes; paroles de David. — Jésus rencontre le Diable. — Poésie contre la femme et contre l'amour. — Effet du vin sur la femme. La vieille avinée.**

Les sévérités verbales et les formules apophtegmatiques de l'islamisme ne relevèrent pas, au fond, la considération ni absolue ni relative de la femme. L'enseignement qui consacrait aux yeux des musulmans, attendu leur manque de philosophie et de théodicée, la chute de l'humanité par la faute de la femme, ne pouvait conduire à la réhabilitation des filles d'Eve. Le respect même que la loi nouvelle recommanda à leur égard, ne fut pour tous qu'au point de vue de l'homme, mari, ou père, ou frère, ou même étranger. On constitua en principe et en maxime le respect, parce que l'atteinte portée à la femme, sous quelque forme et à quelque degré que ce soit, est une vexation pour l'homme qui tient à cette femme sous un titre quelconque. Ce n'est pas à cause de la femme en elle-même, à cause d'elle seule, que le respect de la femme est prescrit; car elle est cette ancienne coupable qui trompa, trompe, et trompera l'homme à perpétuité. L'homme eût-il donc résisté, lui, si un démon femelle bien séduisant eût tenté sa vertu, peut-être pour moins que pour une pomme, pour rien? Evidemment j'énonce cette question au point de vue purement humain et philosophique, non au point de vue dogmatique... Le diable et l'homme sont depuis des milliers d'années contre Eve. Deux forts contre un être qu'ils appellent faible! Et l'on se plaint! L'homme ne se permet-il donc pas de faillir bien plus qu'Eve? Et n'a-t-il pas été plus faible qu'elle puisqu'il lui a cédé?



Digitized by Google

Il y a dépit et orgueil dans la conduite de l'homme envers la femme ; et le dépit a encore enfanté trop généralement une sorte de mépris pour elle. Les livres arabes les plus sérieux, les plus religieux aussi, sont déparés et tachés de sentences et de traits contre la femme. Ils attribuent aux grands sages et prophètes de l'antiquité les condamnations les plus incisives, les décisions les plus outrageantes même, à propos de la femme, qui pour eux est presque forcément un être de mal. Il est vrai que ce sont toujours des hommes qui parlent et qui parlent seuls, sans opposition ni réponse de femme. Comme nous allons le voir, ils prétendent avoir consulté sur ce chapitre la sagesse, sagesse qui, selon nous, serait parfaitement incorrecte, des sages les plus autorisés ; et, par suite, si les siècles postérieurs ont médit de la femme, c'est que les siècles les plus anciens avaient déjà décrété, enregistré, libellé ces mêmes principes. Les temps modernes ou plus récents n'ont donc guère fait que paraphraser ou répéter les temps antiques.

Extrayons quelques-uns de ces jugements que les Arabes ont prononcés, en les attribuant à d'autres autorités et surtout à des esprits supérieurs, à des sages, à des prophètes mêmes. Et puis les lecteurs croient, et surtout acceptent, sans examen.

Le saint prophète David disait : « En fait d'hommes, sur mille j'en ai trouvé un ; mais parmi toutes les femmes, je n'en ai pas trouvé une. »

Un jour, Jésus fils de Marie rencontra Iblis ou le Diable qui chassait et conduisait devant lui quatre ânes chargés. « Que fais-tu là ? demanda Jésus à Iblis. — Je transporte des marchandises, des denrées de commerce, et je vais trouver mes pratiques. — Quelle est donc là la première marchandise ? — La dureté, l'impitoyable. — Qui achète cela ? — Les souverains. — Et la seconde de tes marchandises ? — C'est la jalousie. — Et qui l'achète ? — Les savants. — La troisième marchandise, qu'est-ce que c'est ? — La trom-

Digitized by Google

perie. — Qui donc l'achète? — Les marchands. — Mais cette quatrième marchandise, qu'est-ce que c'est? — C'est la ruse. — Et qui achète cela? — Ce sont les femmes. » Jésus passa outre, maudissant les œuvres et le commerce du démon.

Parmi les sages des nations il a été dit : « Les femmes sont les filets, les cordes du diable... Garde-toi de te fier à une femme, aussi bien que de te laisser séduire par les richesses, quelque grandes qu'elles soient... Jamais on n'a rien défendu à une femme qu'elle ne l'ait fait... Se soumettre à la volonté d'une femme abrège les jours... Garde-toi, disait Aly le quatrième kalife, de prendre conseil des femmes. »

Voici un poète faisant chorus avec ces prétendus sages des nations, ces prétendus misogynes qui n'ont pensé qu'à maudire dans la femme, chacun oubliant que sa mère fut une femme et par conséquent chacun maudissant sa mère, avec ces vieux philosophes dépenaillés dont l'esprit et la raison à l'œil bigle n'apercevaient que le mal, sans apercevoir qu'ils en étaient la cause par leur logique et leur philosophie infirmes. Le poète dit donc, et sans doute il aura beaucoup été vexé par ses femmes ou par les femmes parce qu'il l'aura bien mérité, ou il aura entendu beaucoup de censeurs quinteux et goîtreux se perdre en plaintes et en lamentations sur des désolations d'abominations qu'eux aussi méritaient, très probablement, au point de vue de la justice réciproque.

« Jouis de la femme tant qu'elle s'attache à toi, et ne vas pas sottement t'affliger quand elle te quitte, car elle finit toujours par là.

« Trahis-la, quand même elle t'est fidèle ; car un peu plus tard, elle te trahira toujours.

« Si elle se montre aisée et douce pour toi, elle sera douce aussi et facile pour d'autres adorateurs que toi.

Digitized by Google

« Qu'elle te jure, tant qu'elle voudra, qu'elle n'a point violé ses serments ; va, le sexe qui de henné se teint les doigts, ne connaît pas de serments.

« Qu'elle verse des torrents de larmes, tant qu'elle voudra, le jour où vous vous séparez ; va, je te le jure par la vie de Dieu, ces larmes ne sont que mensonge. »

Un autre, Ibn Bechâr, a ajouté :

« Pour moi, les promesses et les serments des femmes sont le mirage trompeur, inattingible à qui cherche à se désaltérer.

« S'attendre à l'accomplissement de leur parole, c'est espérer le jour où les pierres se ramolliront. »

Enfin on donne comme traits de vérité satirique, l'aveu d'une vieille femme un peu avinée, et deux vers que l'on attribue, avec plus ou moins de sincérité, à une autre femme, laquelle ne reconnaissait l'amour que jusqu'à concurrence du mariage. Un collègue et compaing des commensaux de Hâroûn el-Râchid, le savant Asmaï, a rapporté les deux récits.

« Je demandai une fois, dit-il, à une Arabe : « Comment comptez-vous, vous autres, en amour ? Combien de choses y voyez-vous ? — L'amour, c'est l'étreinte entre les bras, c'est le coup d'œil, c'est le baiser, ainsi que je te dis en ces deux vers :

« L'amour n'est que le baiser, le coup d'œil, l'étreinte des bras et des mains ;

« L'amour n'est que jusque-là ; une fois qu'il est marié, c'est fini. »

L'aveu de la vieille femme, le voici ; on le produit comme sanction du proverbe *in vino veritas ;* et d'un incident mauvais, d'une circonstance de mal, on déduit une expression d'un principe que l'on admet comme caractérisation absolue de la femme. C'est illogique, faux et injuste.

« Une vieille femme arabe, dit Asmaï, passant sur un che-

Digitized by Google

min conduisant à la Mekke, voit plusieurs jeunes hommes de l'Irâk qui buvaient du vin. Elle vient s'asseoir auprès d'eux. Ils lui versent un verre; elle le boit. Un moment après, la vieille se sent regaillardie; sa figure s'épanouit en sourire. On verse un second verre, et elle boit. Bientôt elle s'enlumine d'une certaine rougeur; et le sourire devient un gros rire. On verse une troisième rasade, qu'elle boit encore. Et la vieille d'apostropher les buveurs : « A propos, dites-moi; est-ce que vos femmes, dans l'Irâk, boivent aussi du vin, comme vous? — Certainement. — Alors, je vous le jure par le Seigneur Dieu du sanctuaire de la Mekke, elles ne vous sont pas fidèles; si ce que vous me dites là est vrai, pas un de vous ne connaît son père. »

Après l'islamisme, au moins autant qu'auparavant, on s'est appliqué ou exercé à jouer avec le cœur et la vertu des femmes, à les abaisser, à les humilier; on ne les a pas appréciées au sérieux de la raison. Les kalifes, même aux périodes les plus religieuses, ont été trop souvent ridicules par leur conduite envers les femmes, même envers leurs femmes, et surtout envers leurs esclaves et concubines.

## XV

**Instruction parmi les femmes. — La Cheikhesse Chohdah; ses leçons. — Zobeldaïr (Zobeïde) femme de Hâroûn el-Rachid. Abnégation conjugale. — Omar fils d'Abd el-Aziz oublie sa femme. — Takyah; de deux kacideh qu'elle fit pour Taky el-din.**

Nous avons souvent occasion et besoin de le dire, le goût de la poésie, des traditions, et par conséquent l'instruction, se sont éteints peu à peu, depuis l'islamisme, parmi les femmes. On ne découvre que çà et là, à distances, quelques érudites qui se sont montrées, comètes fugitives, après la gé-

Digitized by Google

nération qui assista à la mise en scène et à la représentation de la religion arabe. Il faut aller jusqu'à l'époque de Zobeidah (Zobeïde) femme de Hâroûn el-Rachîd, jusqu'à Boûrân l'érudite par excellence, femme du kalife Mâmoûn et dont nous parlerons, jusqu'à Chohdah qui naquit dans la seconde moitié du cinquième siècle de l'hégire (ou 11e de notre ère).

Chohdah était renommée pour la beauté de son écriture. De là la qualification d'écrivain, c'est-à-dire calligraphe, c'est-à-dire copiste de livres. Elle ne fut pas moins renommée par son savoir. Elle professa à Bagdad, et eut un grand nombre d'auditeurs, c'est-à-dire d'élèves hommes, non de femmes. L'histoire la caractérise par le titre de Fakhr el-niçâ, Gloire des femmes, coryphée des femmes, et ce titre lui est devenu un nom commun et ordinaire. Elle est rangée parmi les savants ou ulémas de l'islamisme, et désignée par la qualification de cheikhah, cheikhesse, ou femme d'étude et d'enseignement. Chose extraordinaire ! Chohdah donna dans la grande mosquée, aux lettrés et aux curieux, des leçons ou conférences publiques où elle lisait et expliquait le livre des Défaites des amants, ou Infortunes des amants (Macâri' el-ochchâk). C'est comme si en Sorbonne, ou au Collége de France, une belle dame professeur expliquait en plein amphithéâtre l'Art d'aimer d'Ovide, les élégies de Tibulle, ou plutôt quelqu'un de ces livres d'amour religieux qui, sous le titre d'amour de Dieu, de l'amour pour la sainte Vierge, ont les péripéties et les émotions des vives amours de la terre.

En cinq cent soixante-treize de l'hégire, la savante Chohdah faisait ses lectures, avec éclaircissements, des histoires des amours. Peu de traits anciens ont une place dans ces récits qui présentent, il faut le dire, le côté moral de l'amour, en racontant les déceptions, les châtiments imprévus, les malheurs survenus aux passions incontenues, libertines, coupables. Ainsi, il y a l'histoire de Suzanne, de l'amour de Zouleïka

Digitized by Google

femme de Foutfir ou Putiphar pour Joseph. A peine, dis-je, y a-t-il quelques amours des temps antéislamiques.

Fakhr el-Niçâ mourut nonagénaire.

Zobeïdah aimait avec délices à entendre la récitation psalmodiée ou la récitation à demi-voix du Koran. Elle avait fait apprendre ce Livre sacré à cent jeunes filles esclaves, et chacune devait à tour de rôle en réciter tel dixième. De cette manière, chaque jour par ces femmes le Koran était récité au moins une fois en entier. Aussi, entendait-on presque perpétuellement dans le palais de la princesse un bruit susurrant de voix douces et pieuses qui bruissaient comme un bourdonnement d'abeilles. Zobeïdah raffolait des traditions anciennes, raffolait des vers. Une fois, à un poète appelé Sâlem qui lui prononça une poésie à l'éloge d'Emîn fils de Hâroûn el-Rachîd, elle mit dans la bouche une perle fine qu'ensuite il vendit vingt mille dînâr ou deniers d'or.

Zobeïdah quoique fière, quoique princesse, avait, à l'endroit du mariage, la vertu du sacrifice conjugal, vertu musulmane que nos dames comprendraient peu en théorie et point du tout en pratique. Il y a des grâces d'état, et l'état de musulmane a besoin d'abnégation au moins autant que l'état de païenne en avait besoin avant l'islamisme. Il n'y avait pas de danger que l'homme, le mari, se fît un devoir ou une vertu de cette abnégation. L'homme est trop égoïste ; il veut que la femme se sacrifie pour lui à ce propos, mais il ne veut pas se sacrifier pour elle. La justice maritale ou, en terme plus général, la justice virile a deux poids et deux mesures.

Une fois, El-Rachîd passa un jour entier chez Zobeïdah. Elle avait auprès d'elle ses nombreuses esclaves. Il en remarqua une qui était debout derrière Zobeïdah et presque contre elle. Le kalife fait signe à l'esclave de se pencher vers lui et de l'embrasser ; et elle boit un baiser sur les lèvres du kalife.

Digitized by Google

Hâroûn el-Rachîd demande ensuite de l'encre et du papier et trace ce vers :

« J'ai eu un baiser à quelque distance ; la belle m'a posé ses lèvres sur les miennes. »

Et il donna le papier à la charmante esclave qui aussitôt y écrivit :

« Je n'ai pas eu à quitter ma place pour me jeter à lui. »

Elle rendit le papier. Le kalife sourit de joie, et il demanda à Zobeïdah de lui passer en cadeau l'esclave. Zobeïdah la lui donna. Le kalife, quand il sortit, emmena l'esclave, et resta une semaine entière avec elle, sans qu'on les aperçut, sans que l'on sût où ils étaient. Alors Zobeïdah écrivit et envoya au kalife ces deux vers :

« Amoureux éperdu, il s'est versé au sein de sa maîtresse; leurs deux cœurs ne semblent être qu'un cœur.

« Leurs deux âmes ne sont plus qu'une âme, leurs deux essences une seule essence. Que l'amour n'est-il donc toujours ainsi ! »

Les droits du mari, comme nous le voyons, avaient une grande étendue ; et les kalifes ou représentants de Dieu et du Prophète avaient pleine franchise et pleine licence dans leurs amours, car ces amours étaient dans la loi. Mais il y a loin déjà de cette existence de ces kalifes, existence si embellie de femmes, si variée d'esclaves recherchées, à la manière de vivre des premiers kalifes et même des kalifes du premier siècle de l'hégire.

Omar II, le fils d'Abd el-Aziz et qui eut le kalifat en l'an quatre-vingt-dix-neuf de l'hégire, se livrait tout entier, lui, aux soins des affaires de l'Etat. Bien différent des kalifes de l'époque et de la famille de Hâroûn, Omar II avait presque oublié sa femme ; il l'avait comme délaissée pour s'occuper d'œuvres pieuses et des besoins de ses sujets. Enfin sa femme lui écrivit ces vers :

Digitized by Google

« Hélas ! prince de la foi, toi qui as enchaîné et ravi ma pensée, toi pour qui mon cœur est éperdu,

« Je vois que tu dispenses large justice à tous ; mais moi, au milieu de tous, tu ne me traites point avec équité.

« A tous tu prodigues tes œuvres généreuses, et à moi, tu ne me donnes autre que les tristes insomnies. »

Omar fut touché ; il rendit ses attentions conjugales à cette femme si doucement et si justement suppliante.

Si je ne m'étais fixé pour limite chronologique de ce travail, le règne de Mâmoûn qui mourut l'an huit cent trente-trois de notre ère (deux cent dix-huit de l'hégire), j'aurais à citer dans les siècles suivants quelques femmes dont le souvenir est conservé par l'histoire intellectuelle et littéraire des Arabes. Par exemple je ferais l'éloge de Takyah fille d'Abou l-Faradj, laquelle vécut aux deux premiers tiers du sixième siècle de l'hégire ou douzième siècle de notre ère. Takyah s'occupa, à Alexandrie, de l'étude des traditions anciennes. Elle a laissé plusieurs poésies de mérite. Entre autres elle en composa une dans laquelle elle fit l'éloge de Taky el-dîn neveu de Salâh el-dîn (Saladin). Cette pièce de vers était, dit l'expression arabe, une kacîdeh vineuse ; l'auteur y décrivait l'attirail et l'appareil d'une fête de buveurs, d'une fête bachique, les joyeusetés qu'animent ou inspirent le vin, ses beautés cristallines aux yeux, ses bontés sapides à la bouche, ses gaîtés sémillantes et vives, ses folies pétillantes et chaudes. Lorsque le prince, héros du panégyrique, eut lu le poème : « Par Dieu ! s'écria-t-il, notre savante, notre cheikhesse doit connaître toutes ces choses-là depuis son enfance. »

Cette malicieuse réflexion ne manqua pas d'être rapportée à l'auteur. Takyah sourit et ne dit mot. Elle versifia une nouvelle kacîdeh ou poésie. Mais cette fois ce fut, comme la qualifie l'expression arabe, une kacîdeh guerrière, une poésie

Digitized by Google

belliqueuse. Et le poète décrivait les attirails ou appareils de guerre, les formes et les maniements des armes, les coups d'adresse, les ruses et les feintes, tout ce qui tient à l'art des braves ; la poésie s'animait, avait de l'enthousiasme et de la physionomie. Notre savante envoya le poème à Taky el-dîn, en disant à ce prince : « Ma science en ceci est comme ma science en cela. » Takyah repoussa ainsi le reproche qui semblait avoir jeté une tache sur elle.

Il y aurait bien encore une savante érudite qui mourut à Arbèles au commencement du septième siècle de l'hégire et qui s'appelait Zeînab. Zeînab avait pris ses licences ès-sciences, après avoir étudié sous plusieurs maîtres distingués. Mais encore une fois, je ne veux point franchir l'époque où j'ai résolu de m'arrêter.

En passant, il est bon de remarquer que les licences ès-sciences dont je viens de parler, n'ont qu'une portée restreinte. Elles ne comprennent que ce que les musulmans appellent la science par excellence, c'est-à-dire la science du Koran, et, par suite, de la loi. Et par le mot loi on entend — la loi civile, — et la loi religieuse ou liturgie et dogme.

En Espagne aussi plusieurs femmes ont acquis une certaine célébrité comme intelligence, mais ce ne fut guère qu'au delà du temps que je me suis imposé comme terme d'arrêt. D'ailleurs je ne veux m'occuper ici que des Arabes de l'Orient.

Digitized by Google

## XVI

**Hâroûn el-Rachid; réflexions.— Des cinq Kalifes dignes de ce nom.— Révolte contre Aly. Journée ou bataille du chameau commandée par Aïchah. — Prédiction de Mahomet à propos du Kalifat. — Djafar. Son mariage avec Abbâçah sœur de Rachid; conséquences. — Une esclave par semaine à Djafar. — Itâbah mère de Djafar. — Massacre des Barmécides. — Courtisan battu sous cinq règnes.**

Nous disions tout-à-l'heure que des kalifes ont ridiculisé des femmes, même de leurs femmes et de leurs parentes. Hâroûn el-Rachid se signala dans ce dernier genre; et, conséquence immédiate, il se ridiculisa aussi lui-même par un fait que l'on ne sait comment qualifier, même au point de vue musulman. Toute bizarrerie ou extravagance de la part de ce kalife devait être respectée, ou exécutée quand il y avait lieu. C'est merveille de voir combien d'entorses il donna à la raison, à la justice, au sens commun même. Je ne sais pas quelle sottise on n'a pas à lui reprocher, quelle cruauté il n'a pas ordonnée, quelle excentricité il n'a pas voulue et accomplie, quelle injustice il n'a pas commise. Il avait le double talent de boire et d'être vert galant; l'autre talent lui manquait. Mais il payait bien les poètes et les littérateurs courtisans; et les littérateurs et les poètes courtisans l'ont vendu et livré, argent comptant, à la postérité, pour un grand homme. Tant il est vrai que tout se vend et s'emmagasine pour l'avenir avec une telle étiquette. Qui saura, quel siècle saura vanner ce vieux grain, le cribler, l'éplucher, ou jeter l'ivraie au rebut, et discerner ce que ces exportations frauduleuses du passé contiennent de substance bonne et vraie?

Il serait bientôt temps que le syndicat de la conscience et de la justice générales revît le bilan et liquidât les comptes de ces faillis indignes de réhabilitation, de ces hommes qui

Digitized by Google

ont accaparé et absorbé des époques entières et qui pour cela ont voulu être admirés de l'avenir. L'histoire de tous les Etats est à reconstruire de fond en comble, et en Orient plus qu'ailleurs peut-être. Là, comme ailleurs, le plus grand nombre des noms les plus vantés du kalifat, du sultanat, sont à dépouiller, à appeler à la barre de l'esprit de justice. Hâroûn el-Rachîd est un de ces noms qui a le plus à perdre du prestige et de l'éclat dont les complaisants l'ont encombré. Vantard, égoïste par-delà toute limite, viveur insaturable, souverain de représentation théâtrale, généreux, je veux dire prodigue à l'extravagance et sans motifs rationnels, il n'a que la gloire que savent trop souvent usurper le luxe et le faste, gloire creuse et stérile que les flatteurs, les histrions et les historiens dispensent à la force apparente et prétentieuse. J'en veux à Hâroûn el-Rachîd, parce qu'il n'a presque rien opéré et produit d'utile, parce que dans la réalité il est au-dessous de tant d'autres de ses collègues, ancêtres ou descendants, du kalifat, et qu'il a dévoré injustement leur réputation. Tous les écrivains arabes se sont, par imitation mutuelle, immolés à sa renommée, l'ont charrié sottement et la charrient encore de même de génération en génération. Il viendra cependant, il faut l'espérer, le jour du jugement, jugement en cassation.

Du reste, déjà les ulémas ont déclaré, au point de vue du bien public, du bien-être de la société musulmane, de l'édification morale, qu'il n'y eut dans l'islamisme que cinq kalifes hommes de vertu, que cinq kalifes dignes de ce nom, c'est-à-dire du nom de vicaires du Prophète. Les autres n'eurent de pensée suivie que pour leur ambition, ou leur avidité, ou leurs plaisirs, ou leurs débauches. Il n'y eut, disons-nous, que cinq kalifes honnêtes gens et hommes dévoués. Ce furent les quatre premiers successeurs de Mahomet, et Omar fils d'Abd el-Aziz, qui fut le huitième kalife de la dynastie des

Digitized by Google

Oméyades et qui régna de quatre-vingt-dix-neuf à cent-deux de l'hégire (717 à 720 de J.-C.) Encore Othmân (Osmân), le troisième kalife après le Prophète, s'attira-t-il une réprobation méritée par sa passion de népotisme. Ses proches, ses créatures envahirent toutes les fonctions, les gouvernements des provinces conquises. De là une des plus puissantes causes qui, après qu'Othman fut assassiné, motivèrent et grossirent la révolte contre Aly devenu kalife. La destitution des partisans et parents d'Othmân, le mécontentement de ceux qui voulaient forcer Aly à venger le meurtre du kalife assassiné, soulevèrent une faction redoutable dont la masse se forma et se développa rapidement à la Mekke. La célèbre Aïchah, la veuve du Prophète et surnommée même la Prophétesse, prit parti contre Aly. De l'avis de cette femme si intelligente, si éloquente, si révérée, si résolue, la guerre fut décidée.

Des forces considérables furent rassemblées sous les auspices des partisans d'Othmân et par l'œuvre des gouverneurs dépossédés de leurs provinces. A la tête de cette armée qui voulait que le sang d'Othmân fut vengé, se mit Aïchah. On entra en campagne. Aïchah était portée sur un grand et vigoureux chameau, accroupie dans un haudadj ou palanquin voilé qui la dérobait aux regards de la foule. L'armée se dirigea sur la ville de Basrah (Bassora). C'était le premier point dont on voulait se rendre maître.

Aly réunit rapidement ses troupes, partit à la hâte et arriva en peu de temps en présence des conjurés, près de Basrah dont ils s'étaient déjà emparés. Aly aperçut qu'Aïchah était à leur tête; et il dit alors en souriant, à ceux qui étaient autour de lui : « Quand Othmân nous a quittés, il était très barbu; le voilà reparu aujourd'hui sans barbe. »

Les deux armées comptaient au moins trente mille hommes chacune. Aly se disposa à livrer bataille. Toutefois il voulut tenter une réconciliation ou au moins une négociation de

Digitized by Google

paix. Il s'avança hors des rangs et annonça qu'il avait à conférer avec Tha'lâbah et Zobeîr. Tha'labah et Zobeîr étaient deux chefs des révoltés et ils avaient décidé Aïchah à embrasser le parti des mécontents. Aly reprocha à tous deux leur manque de fidélité et les invita à rentrer dans la voie de la concorde et de la foi. Aly rappela à Zobeîr certaines paroles du Prophète : « Le Prophète ne t'a-t-il pas demandé autrefois, lui dit-il : « Aimes-tu mon cher Aly? » et ne lui as-tu pas répondu : « Oui, je l'aime? » — Je le sais. — Le Prophète n'a-t-il pas ajouté s'adressant toujours à toi : « Cependant un jour viendra où vous vous révolterez contre lui ; et vous susciterez de grands malheurs qui retomberont sur lui et sur les fidèles croyants. » — Je sais tout cela ; je me le rappelle, répondit Zobeîr ; si je me le fusse rappelé plus tôt, je ne serais pas ici. Mais le sort en est jeté. Ce que je puis maintenant, c'est de te jurer qu'après ce combat je ne porterai jamais les armes contre toi. »

La conférence terminée, Zobeîr alla en rendre compte à Aïchah. Aïchah était exaspérée contre Aly. Elle repoussa avec indignation tout accommodement et ordonna de livrer bataille sur l'heure même. Aïchah se plaça au milieu des rangs, montée sur son chameau, dérobée aux regards par les voiles de son palanquin, et elle animait les troupes, irritait par sa parole véhémente la colère et le courage de ses soldats, demandait à grands cris vengeance pour Othmân indignement assassiné, bien qu'il se fut présenté aux assassins un Koran sur la poitrine. La bataille fût terrible. Sous les regards et presque sous le commandement de la veuve, autrefois la femme bien-aimée du Prophète, et sur les genoux de laquelle il avait appuyé sa tête pour rendre le dernier soupir, les soldats se battirent en furieux.

Zobeîr apprit qu'Ammâr autrefois proclamé l'homme de la justice et de la droiture, était dans le camp d'Aly. Zobeîr alors

Digitized by Google

quitta la mêlée pour s'en retourner à la Mekke. En route, pendant qu'il priait, il fut tué lâchement par un appelé Amr, qui, l'approchant par derrière, lui abattît la tête d'un coup de sabre. Amr porta aussitôt cette tête à Aly. A cet aspect, le kalife ému jusqu'aux larmes : « Va, misérable assassin, dit-il à Amr, va porter en enfer cette bonne nouvelle au fils de Safiah. — Tu es le malheur des musulmans, répartit Amr bouleversé des paroles d'Aly; on te délivre d'un ennemi, et tu donnes l'enfer; que l'on tue un de tes partisans, on devient aussitôt un suppôt du démon! » Puis passant de la colère à la rage et au désespoir, Amr tira son sabre et se l'enfonça dans le corps.

Tha'labah fût atteint d'une flèche et mourut peu d'instants après de sa blessure.

La bataille se continuait ardente, meurtrière. Aïchah excitait ses troupes. La mort de Tha'labah entraîna leur défaite; elles plièrent de tout côté; vainement Aïchah rappelait leur résolution. On reconnut son chameau; les soldats d'Aly se précipitèrent sur la masse d'ennemis qui le protégeaient, et malgré la fureur de la défense, malgré le carnage, réussirent en quelques instants à arriver jusqu'au chameau. On l'environna et on lui coupa les jarrets; il s'abattit; les révoltés lâchèrent pied et s'enfuirent. Aïchah était prisonnière d'Aly. Le palanquin qui la renfermait était hérissé et criblé de flèches. Aly défendit de poursuivre les fuyards. Il traita Aïchah avec les honneurs dûs à une veuve du Prophète et la fit conduire à la Mekke.

Cette sanglante journée fût appelée la Journée du chameau.

Aïchah vécut jusqu'en cinquante-huit de l'hégire (677-678 de J.-C.). Elle fut inhumée auprès de Mahomet et de son père Abou Bekr.

Mahomet avait dit : « Le kalifat, après moi, durera trente années; après ce temps, il sera un empire aux bras vigou-

Digitized by Google

reux. » C'était à dire, ce ne sera plus qu'une sorte de royauté ; les kalifes ne seront plus que des rois plus occupés des choses de leur bien-être que de la gloire de la religion et du bonheur des croyants. Cette prévision ou, si l'on veut, cette prédiction ne fût que trop bien vérifiée. La fin de l'autorité kalifale de Haçan fils d'Aly, qui abdiqua, date de la trentième année depuis l'inauguration d'Abou Bekr. A partir de cette abdication le kalifat fut une arène de dissensions, de sang, de spoliations, ou un théâtre de joies, de débauches, de fêtes, où s'épuisaient et se perdaient les meilleures richesses de l'Etat.

Le plus célèbre, le plus retentissant dans les chroniques et histoires, je le répète, Hâroûn el-Rachîd, n'est pas plus digne que la généralité des autres kalifes, des admirations de la postérité. Il faudrait épurer cette existence..... Voici le mariage de la sœur de ce capricieux kalife dont l'Orient et l'Occident font si bruyamment sonner le nom depuis plus de dix siècles, depuis le temps de notre Charlemagne dont il fut le contemporain. On verra que la mariée, elle s'appelait Abbâçah, dut pour ainsi dire violenter son mari. Elle eut raison de tromper le kalife et même de risquer son mari. En vertu de quel droit, pour un si futil motif et motif encore personnel à lui seul, le kalife se moquait-il de sa sœur, d'une jeune fille dans la fleur de l'âge et de la beauté?... Le récit est extrait d'une notice biographique sur Djafar, ce vizir si choyé et si caressé de Rachîd. C'est souvent une position périlleuse que celle d'un homme trop aimé de son souverain ; cet homme doit pousser le dévouement jusqu'aux excentricités les plus fantasques ; il doit tout accepter et tout subir ; il est pris dans un courant irrésistible où il peut à tout moment chavirer, sombrer sur les crêtes des écueils. « Sur cent favoris de rois, a dit Napoléon Ier, quatre-vingt-quinze ont été pendus. »

Indiquons comme espèce d'exorde et d'antithèse au ma-

Digitized by Google

riage d'Abbâçah avec Djafar, que ce vizir, un jour, avait acheté une jeune esclave au prix de quarante mille dinâr ou deniers d'or. L'esclave aimait son maître d'alors, bien qu'il fût sans richesses. Elle apprit de suite qu'il venait de la vendre, et elle accourut lui dire : « Rappelle-toi, je t'en supplie, ta promesse. Tu m'avais promis que tu ne chercherais point à profiter de ma vente, à quelque prix que ce fût, et voilà que tu m'as vendue. » Le maître touché au cœur sentit une larme humecter sa paupière, et : « Soyez-moi témoins, dit-il à ceux qui étaient là près de lui, que, cette esclave, je la mets en liberté ; elle est libre, et je l'épouse. » Djafar n'en livra pas moins les quarante mille pièces d'or ; il n'en voulut rien retrancher.

Suivons maintenant le texte arabe qui raconte le mariage d'Abbâçah avec ce Djafar le barmécide ou plutôt barmékide, c'est-à-dire de la descendance de Barmek, cette famille de vizirs depuis près d'un siècle.

Djafar était au plus haut degré de faveur et d'amitié auprès de Rachîd. Djafar était puissant, avait la haute main dans les affaires, était le familier du kalife. Il arriva à un point d'élévation et d'intimité que nul n'atteignit auprès de Rachîd. Et Rachîd même en vint jusqu'à ceci, qu'il fit faire un manteau à deux encolures à côté l'une de l'autre et qu'il s'y enveloppait avec Djafar comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme. Le kalife enfin ne pouvait plus se séparer de son favori, le voulait voir sans cesse auprès de lui.

Rachîd aimait également d'une extraordinaire et très vive amitié sa sœur Abbâçah. Abbâçah était la femme remarquable de son époque, la plus chère des femmes au cœur de Rachid ; il ne pouvait, pour ainsi dire, vivre que près d'elle. Ces deux amitiés faisaient le bonheur de Rachîd ; mais il les lui fallait réunies, en jouissance simultanée ; l'absence de l'une détruisait tout le charme. Que Djafar ou Abbâçah ne fût pas avec



Digitized by Google

le kalife, le kalife n'avait plus qu'une joie incomplète, il souffrait ; il lui fallait ensemble ses deux amis. Mais les lois défendent à l'homme non parent rapproché, de regarder la femme dont il n'est pas le mari. Les lois défendent à la femme de laisser voir sa figure à un homme qui pourrait devenir son mari. C'est un déshonneur, une honte ; c'est une offense à la pudeur, à la volonté de la loi religieuse. Rachîd ne devait donc pas avoir ses deux amis auprès de lui sans qu'ils fussent, surtout encore en présence du kalife, c'est-à-dire du vicaire de Mahomet, dans une contrainte fatiguante, dans une position inconvenante, par cela seul qu'ils se rencontraient si souvent réunis.

Rachîd voulut transformer une situation qui le gênait et lui déplaisait. « Djafar, dit-il un jour à son vizir, mon cher Djafar, je n'ai de joie vraie, sincère, complète qu'en ta compagnie et en celle de ma sœur. Votre position relative me gêne. Je veux te marier avec Abbâçah, afin que sans inconvenance, sans motif de scandale, sans péché, vous puissiez vous trouver tous deux auprès de moi. Mais gardez-vous bien de vous réunir hors de ma présence. Je ne veux entre vous que le nom de mariage; je ne veux pas les conséquences du mariage. » Il fallut accepter cette singulière condition, condition illégale du reste, condition ridicule et cruelle. Le mariage fut prononcé, sanctionné légalement.

Les deux époux restèrent quelque peu de temps dans l'isolement matrimonial qui leur était imposé ; ils ne se rencontraient qu'en présence du kalife et rien de plus. A peine leurs regards se croisèrent-ils quelques fois. Quant au kalife, il jouissait à pleine jouissance de l'amitié qu'il avait pour ce couple que désormais il torturait ; il jouissait de leur double société. Mais le moyen qu'une pareille contrainte ne soulève et ne remue pas les émotions désireuses de l'amour. Les deux époux à l'état d'amants qui avaient le droit de s'aimer et de

Digitized by Google

correspondre et condescendre aux entraînements de leur amour légitime, s'énivraient chaque jour davantage de cette ivresse cachée qui concentre la fièvre au cœur. Abbâçah devint folle de son mari; l'état d'épouse séquestrée la tourmentait, l'impatientait. Elle informa Djafar de ce qu'elle avait d'amour; elle appella à elle son mari; elle le fit solliciter. Djafar en homme prudent résista, ne se rendit point chez Abbâçah. La crainte le retint éloigné du danger. Le kalife avait trop de hâte dans ses colères et ses vengeances.

Abbâçah voyant ses sollicitations demeurées sans succès, recourut à d'autres voies. Elle dut, comme dit le texte arabe, trahir son mari, l'amener dans un piége. Elle envoya dire à Itâbah, la mère de Djafar : « Il faut que tu m'introduises chez ton fils comme si j'étais une de tes esclaves que tu lui procures. » Or, chaque vendredi (ou jour férié de la semaine chez les musulmans), Itâbah envoyait à son fils Djafar une jeune esclave, vierge, choisie, intacte, belle. Il ne s'approchait de cette esclave qu'après s'être régalé, imbibé d'une certaine dose de vin.

Itâbah refusa de se prêter à la trahison que voulait Abbâçah et donna à entrevoir ce qu'il y avait de chances périlleuses. La jeune épouse insiste, presse, menace : « Si tu ne m'aides à l'accomplissement de mon dessein, répondit-elle, je te jure que je vais trouver mon frère et que je t'accuse auprès de lui de m'avoir ouvert de honteuses propositions. Réfléchis. J'ai mes droits d'épouse, et je suis résolue. » Il fallut céder, préparer la réunion des époux; il fallut que Itâbah à son tour trahît son fils.

Elle songea dès le jour même à combiner la réussite de l'innocent mais dangereux complot; elle annonça à Djafar qu'elle lui enverrait une esclave qu'elle avait, une esclave d'une grâce, d'une élégance et d'une beauté ravissantes. Affriandé par ces annonces, il sollicita à plusieurs fois de sa

Digitized by Google

mère le don qui lui était promis. Elle manœuvra si-bien que Djafar témoigna l'impatience de ses désirs. Enfin Itâbah voyant son fils si préoccupé du plaisir qu'il attendait, envoya dire à Abbâçah : « Prépare-toi pour ce soir. »

Abbâçah se prépara, s'orna de parures et de bijoux, à la manière des esclaves, vint chez la mère du vizir, et fut introduite auprès de Djafar. Il était un peu étourdi par le vin et il ne s'aperçut pas que l'esclave était sa femme. Il n'en avait pas d'ailleurs les traits bien fixés dans l'esprit ; jusque-là il ne l'avait qu'entrevue ; dans la crainte de déplaire au kalife, le pauvre mari portait à peine quelques rares coups d'œil sur Abbâçah qui alors par pudeur détournait la tête.

Lorsque le mariage fut consommé : « Comment trouves-tu, dit Abbâçah à son mari, l'adroite trahison des filles des rois? Que t'en semble? — Quelle fille de roi? De quel roi es-tu donc fille, toi ? — Mon ami, je suis ta servante, je suis Abbâçah. » A ces mots Djafar resta stupéfait ; l'éblouissement de l'ivresse s'évanouit. « Tu nous as perdus! » dit-il consterné. Un moment après, il sortait ; il alla chez sa mère.

Il entre. « O ma mère, s'écrie-t-il, ma mère, tu m'as vendu bon marché ! » Itâbah attristée raconta à son fils comment elle avait été assaillie et forcée.

Abbâçah devint mère. Elle donna le jour à un fils. Elle confia cet enfant à la surveillance d'un serviteur appelé Ryâch, et aux soins maternels d'une femme appelée Barrah. Peu de temps après, Abbâçah craignant que la chose ne s'ébruitât et ne parvînt à la connaissance du kalife, envoya le fils de Djafar à la Mekke.

Yahia père de Djafar avait la garde et l'intendance du palais et du harem de Rachîd. Yahia fermait la porte de communication du palais et emportait les clés. Cette sévérité devint une gêne pour les femmes du kalife et Zobeîdah s'en plaignit à Rachîd. « Père, dit le kalife à Yahia, car le kalife l'interpel-

Digitized by Google

lait de ce nom, qu'à donc Zobeîdah à se plaindre de toi? — Est-ce que l'on m'accuse du côté de ton harem, prince des croyants? — Non pas. — En ce cas ne tiens pas compte de ce qui t'est dit sur moi. » Yahia redoubla de sévérité. Une nouvelle fois Zobeîdah se plaignit. « Madame, répliqua le kalife, il n'y a pas lieu à accuser Yahia pour rien de ce qui concerne le harem. — Eh! que ne s'occupe-t-il un peu plus d'empêcher les imprudences de son fils? — Quelles imprudences? Qu'y a-t-il? » Et Zobeîdah raconta l'affaire d'Abbâçah. « Y a-t-il des preuves de cela? reprit vivement Rachîd. — Quelle meilleure preuve faut-il que l'enfant qu'elle a eu? — Où est-il, cet enfant? — L'enfant est parfaitement existant. » Mais Abbâçah, lorsqu'elle craignit que la chose ne fût découverte, se hâta d'envoyer son fils à la Mekke. « D'autres que toi ont-ils connaissance de cela? — Il n'y a pas dans ton harem, dans ton palais, une seule femme, une esclave, qui ne le sache. » Le kalife n'ajouta pas une parole de plus... Peu de temps après il annonça son intention d'aller en pèlerinage. Il partit, emmenant avec lui Djafar.

Abbâçah expédia aussitôt une lettre à Ryâch et à la nourrice, leur ordonnant de quitter immédiatement la Mekke et de passer avec l'enfant dans l'Yémen. Ils s'éloignèrent en toute hâte.

Le kalife arrive à la Mekke. De suite, il charge de ses affidés intimes de se mettre à la recherche et de s'enquérir de l'enfant. On obtient la vérification du fait; on apprend que l'enfant existe, est en parfait état de santé.

De ce moment surtout, l'affection de Rachîd pour les Barmécides s'altéra profondément, et il résolut de les frapper de sa colère. Son mécontentement trouva partout des motifs de haine. La faveur dont cette famille jouissait depuis longtemps auprès des kalifes, baissa tout à coup. Les jaloux s'en aperçurent. Une fause accusation de haute trahison fut portée au

Digitized by Google

kalife, et il ordonna le massacre de tous les Barmécides qui existaient dans l'Empire. Djafar fut pendu sur le pont de Bagdad; puis on le décapita; la tête fut exposée à une extrémité du pont et le corps à l'autre extrémité.

Quelque peu de temps après le massacre des Barmécides, Aliiah autre sœur de Rachîd se prit à dire au kalife : « Seigneur, je ne te vois plus un jour de calme et de tranquillité réelle depuis que tu as immolé Djafar. Pour quel motif prouvé l'as-tu donc mis à mort ? — Ma chère enfant, ma vie, mon bonheur ! que te servirait de le connaître, ce motif ? Si je savais que ma chemise le connût, je la déchirerais en morceaux. »

Je ne donnerai ni commentaires ni réflexions sur les circonstances et les suites que le mariage d'Abbâçah présente à remarquer relativement à la vie de la femme. Les indications surgissent saillantes d'elles-mêmes. D'autre part, n'est-ce pas une singulière coutume que celle de la mère de Djafar, de cette mère qui, chaque semaine, sacrifie une esclave aux plaisirs d'un seul, comme si tous le plaisir des sexes n'était que pour ce sexe qui est l'antinomie du beau sexe. Il semblerait que si un homme pouvait satisfaire toutes ses ambitions voluptueuses, il lui serait loisible de soumettre, un moment, à ses caprices, toutes les femmes d'un pays, d'un empire, du monde. De plus, n'est-ce pas chose affligeante que tant de malheurs et de souffrances qu'amènent les irréflexions d'un pareil souverain? Les massacres des Barmécides composent un horrible drame et ont laissé sur le nom de Rachîd une hideuse et large tache de sang (1). Dans les moindres incidents, pour des futilités, les kalifes, ces hommes de caprices si protéiformes, tourmentaient ou humiliaient ceux que rencontrait leur bizarrerie. Que dire, par exemple, de ce pauvre Huceïn

(1) J'ai un récit qui détaille toutes les horreurs de cet évènement. Je traduirai cela pour une autre occasion.

Digitized by Google

que voici, véritable courtisan à coups de bâton, courtisan battu sous cinq règnes de suite, et qui, au sixième règne, rompit le cours de cette singulière fortune, par un mot d'à-propos. C'est de Huceïn lui-même que l'on tient la notice.

« Rachîd, a-t-il dit, m'a fait battre, parce que je lui étais attaché. Emîn m'a fait battre parce que je ressemblais à son fils Abd Allah. Mâmoûn m'a fait battre parce que j'avais incliné au parti de son frère Emîn. Plus tard, Motacem m'a fait battre parce que j'étais uni d'amitié avec Abbâs fils de Mâmoûn. Plus tard, Wâthek m'a fait battre parce qu'on lui rapporta que j'étais allé trouver Moutewakkal ; et c'était pur mensonge, pure calomnie. Plus tard, Moutewakkal m'appela devant lui ; il avait ordonné à un brave homme de m'accuser. Et Moutevakkal simulant la colère et l'indignation, allait commander de me battre. Je le prévins : « Prince des croyants, m'écriai-je subitement, je vois que tu vas me faire battre, ainsi que m'ont fait battre tes aïeux ; mais seulement sache que la dernière battue dont j'ai été battu, c'était à cause de toi. « Le kalife sourit et dit à Huceïn : « Alors, je te fais grâce ; j'aurai soin de toi et tu verras de mes générosités. »

## XVII

**Des poésies et martyres d'amour depuis l'islamisme.— Amour; style et images de style; subtilités poétiques. — Abou Nouwâs. — Les Ozrides, tribu de la beauté et de l'amour. — Certaines tribus à caractères de beauté. Vers d'Asmaï chez Rachîd. —Les poètes d'amour. Zou-l-Roummah et Mâïïah.— Djémil et Botheïnah; Kotheïïr et Azzah.**

Maintenant, la question que voici : « Et les poésies amoureuses, et les amours malheureux, et les martyres d'amour, y en eut-il encore beaucoup depuis l'islamisme? » Et quoi ! tout le monde sait que l'amour est immortel, est la chose absolu-

Digitized by Google

ment imprescriptible. Rien n'a pu et rien ne pourra l'arrêter, même dans ses œuvres les plus fantasques, dans ses vouloirs les plus étranges et les plus hardis, dans ses élans les plus passionnés et les plus désespérés. Certes, s'il reste un autel de l'antiquité, c'est bien celui de cet enfant ailé, tout nu, qu'autrefois on affublait et habillait, pour tout accoutrement, d'un carquois, de flèches, d'un arc et d'une torche en feu. Je voudrais bien qu'un artiste quelconque remplaçât ce vieux petit drôle par quelqu'autre symbole qui respirât une vie plus nouvelle. Le cupidon n'existe plus ; mais l'amour existe.

Les musulmans, iconoclastes par excellence, n'ont jamais eu ce poupon mythologique. Ils ont transporté le symbole ou son attirail emblématique dans la femme même, en matérialisant sans matérialiser. Il y a toujours, il est vrai, l'arc, les traits acérés, les flèches, les flèches brûlantes, les flèches qui portent l'ardent poison dans les cœurs et les entrailles et toutes les fibres du corps; mais l'arc c'est le sourcil de la belle ; la flèche, c'est le regard ; et le regard vous perce de son coup-d'œil qui en est la pointe. Trop souvent l'Arabe a alambiqué, guindé le langage d'amour au-delà de toute limite. Et alors ce n'est presque jamais que l'amour du corps, la sympathie de la peau, comme déjà nous avons dit. L'amour de l'âme n'existe que bien rarement. L'amour est devenu une chose à description matérielle ; c'est le charme extérieur de l'objet aimé, la souffrance du cœur en désirs jusqu'à l'union des amants.

Mais le plus extraordinaire en fait de tortures ou de torsions ou de contorsions dans le style et l'idée des vers parlant d'amour, de femme adorée que l'on ne connaît qu'à sa démarche, à sa coquette allure, à ses hanches opulentes, est depuis bien longtemps le suprême du beau, le point culminant de l'ingénieux. On admire toujours, et qui sait jusques à quand on admirera encore ! les poètes qui ont

Digitized by Google

eu le bonheur ou le talent de faire d'affreuses grimaces en vers, les poètes qui, bourreaux du bon sens, caressent des niaiseries, qui, vides d'idées, tourmentent et martyrisent des mots effrayés de se rencontrer ou étonnés d'être accouplés pour enfanter un sens. Je veux offrir ici deux ou trois petits échantillons poétiques du genre.

« Un matin, il coupait avec son couteau une pastèqne posée sur un plateau, au milieu d'un cercle d'amis.

« C'était la lune qui avec des éclairs coupait le soleil en croissants, sur un halo à l'horizon, au milieu d'étoiles. »

J'expliquerai cela, tout à l'heure, ainsi que les deux vers amphigouriques que voici. Il s'agit d'une belle qui a les extrémités des doigts teintes avec le henné, en rouge orangé, foncé, couleur des jujubes.

« A quand le départ, mon ami? — Demain, dit-on, ou après demain, ma chère. »

« Et soudain les perles pleuvent du narcisse et abreuvent les roses; et elle mord ses jujubes avec ses petits grêlons. »

Il y aurait bien lieu de se récrier ici, comme on le fit jadis après les tragédies d'Agésilas et d'Atilla :

Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà !

Et en vérité après de telles fadaises et de telles misères, il faut tirer l'échelle.

Si l'on demandait l'explication de ces sortes de mythes burlesques, voici comment il faudrait paraphraser. L'individu qui coupait la pastèque, était, un matin, comme eut été une belle pleine lune, laquelle, avec un éclair eût coupé et taillé le soleil en croissants, de la même manière que l'amphytrion, avec un étincelant couteau, coupait en tranches la pastèque.

Digitized by Google

Cette pastèque, étant alors sur un plateau, figurait le soleil placé à l'aire d'un halo à l'horizon et au milieu d'étoiles, comme l'amphytrion était au milieu de ses amis qui, certes! était bien dignes d'être comparés à des étoiles.

Et d'un. A l'autre.

Les perles sont des larmes qui pleuvent du narcisse ou de l'œil de narcisse de la belle, et qui se répandent sur ses joues de rose. Dans sa douleur, l'amante, avec ses blanches dents, blanches et pures comme de jolis petits grêlons, se mord le bout des doigts colorés par le henné en la couleur de jujubes.

Encore deux petits vers. Ceux-ci sont plus récents, sont au goût du jour, ont un genre d'esprit que l'on comble d'éloges. Ils sont d'un cheikh Aly el-Khafâdjî, mort il y a quelques vingt à vingt-cinq ans. Le motif est une malice d'amoureux.

« Comment tromper cet espion qui ne me surprend jamais sans me faire mal et honte?

« Ma belle amie passait; je lui disais : « Bis... » Il me voit; et je continue par : « Vilain chat. »

Explication. Elle a été donnée par l'auteur. Heureusement il a compris qu'il devait se commenter soi-même. Il dit donc : « Par *bis*, je voulais dire à ma belle : « *Bism Illah*, viens te mettre à table à mon côté. Mais l'argus me voit, m'entend, et de suite m'adressant à mon chat qui était près de moi, je continue par : « Vilain chat. » Car *bis* est le mot d'usage pour chasser le chat. C'est ainsi que je donnai le change à mon espion. »

Ce genre de littérature colifichet et d'esprit sérieusement niais ne commença que tard à se bien installer et à prendre vogue parmi les Arabes. Quand on n'eut plus d'idées, plus d'études, plus de pensées, on s'évertua à ces échafaudages, à ces galimatias puérils. Au moins si on livrait ces choses-là pour ce qu'elles valent! Si on ne les vantait pas au prix des

Digitized by Google

bijoux ! J'aime mieux la naïveté abandonnée de ce vers turk qui dit d'un ton goguenard :

« Je suis saisi d'amour ; la peau de mon corps ruisselle de sueur ; mon cœur brûle d'un feu en fureur ; j'ai l'air d'un bateau à vapeur. »

Dès l'époque de Hâroûn el-Rachîd, on sent déjà dans la poésie érotique et même dans la poésie panégyrique la tendance, que dis-je ? le goût prononcé, réel, pour le recherché le guindé, pour ces allures prétentieuses, déhanchées, qui deviendront du burlesque. Abou Nouwâs, l'homme et le poète le plus spirituel, le plus malin, le plus caustique, le plus piquant, le plus décolleté de ce temps et de ce règne-là, Abou Nouwâs qui flaira parfaitement le maître qu'il lui fallait intéresser, réjouir, toucher et chatouiller par telle ou telle fibre, accéléra par ses exemples ces premiers mouvements dont le jeu séduisant devait plus tard pousser dans cette voie les fabricants de vers, le *servum pecus* du domaine de la versification. Cet Abou Nouwâs, le bienvenu, l'intime de Hâroûn, mania tous les genres de poésie ; et dans tous il fut supérieur. Mais il excelle, il est passé maître dans le genre libertin, dans l'hémistiche dévergondé. Abou Nouwâs est passionné à l'extrême voluptueux, va aux limites les plus éloignées de tous les emportements érotiques, aux crudités les plus vertes de l'expression, aux injures et aux moqueries les plus ordurières contre les femmes. Si le collecteur de l'Erotopœgnion l'eut connu et l'eut pu admettre sur son inventaire, il lui eut accordé une large et noble place dans ce pandœmonion des lubricités, ce lupanar littéraire, ce bazar d'impudeur.

Un autre groupe de poètes est celui des poètes que l'expression arabe désigne et caractérise nettement par l'épithète amoureux. Ce sont les poètes d'amour en vers et en pratique, ne fut-ce qu'en pratique spéculative, n'ayant pas, parfois, été assez favorisés pour obtenir l'objet de leurs tendresses. Ils ins-

Digitized by Google

piraient leurs vers de leur amour; leur poésie était une émotion, un hommage, non des boutades grimacées et des dépits de débauches; c'étaient des prières, des regrets, des espérances, des joies, non des mépris ou des colères, des outrages ou des vengeances. Ils étaient peut-être plutôt amoureux poètes, que poètes amoureux. La femme à laquelle chacun d'eux consacrait des rimes était une femme d'intelligence, une femme de cœur, capable de comprendre l'homme qui l'aimait. Voici trois petites légendes de ces poètes, un beau et deux laids. Mais beau ou laid, on n'en est pas moins amoureux ni moins poète. L'écorce corporelle n'est pas le moule forcé des sentiments et des pensées. Le tube ou rond ou globuleux ou tortu du thermomètre n'empêche point la sensibilité du mercure d'y marquer le chaud ou le froid avec sincérité.

## ZOU-L-ROUMMAH ET MAÏIAH.

Zou-l-Roummah, poète islamique du premier rang, poète amoureux, s'éprit d'amour pour Maïiah fille de Moukâtel. C'est cette belle dame que Zou-l-Roummah célèbre en ses vers; à elle s'adressent ses rimes d'amour. Un appelé Dirâr a dit : « J'ai vu Maïiah, et avec elle ses fils. — Comment était-elle? demanda-t-on à Dirâr. — Maïiah avait le visage d'un bel ovale, la joue longue, le nez bien dressé, quelques tatouages de beauté. — Est-ce que jamais elle t'a récité des vers que fit à propos d'elle Zou-l-Roummah? — Oui, certainement. « Du reste, Maïiah avait entendu des vers de Zou-l-Roummah longtemps avant qu'elle ne l'eût aperçu. Elle mourait d'envie de le voir. Enfin elle fit vœu à Dieu d'égorger un bœuf ou un chameau le jour qu'elle rencontrerait l'amoureux

Digitized by Google

poète. Elle le vit, et ne vit qu'un chétif personnage, noir, disgracieux ; et Maïiah était des plus belles femmes. A l'aspect de son tendre adorateur, elle s'écria toute interdite : « Ah ! mon Dieu ! Quel malheur ! quel chagrin ! » Le pauvre poète sut l'exclamation de son adorée ; il fut piqué au vif ; il crut se venger par ces vers-ci :

« Sur le visage de Maïiah éclate un vernis de beauté ; mais les vêtements cachent des défauts qu'il faudrait voir.

« Qui donc ignore que le goût de l'eau s'altère et se gâte, bien qu'elle conserve sa couleur claire et sa limpidité ?

« Quel malheur d'avoir dépensé en pure perte les vers que me dicta l'amour pour Maïiah ! Je n'ai pas su dominer les folles erreurs de mon cœur. »

## DJÉMIL ET BOTEINAH. — KOTHEIR ET AZZAH.

Nos deux autres poètes d'amour furent contemporains ; ils se connurent, s'aimèrent, se dirent leurs amours et leurs vers. L'un, Kotheiïr, était désigné par le nom complexe de « Kotheiïr d'Azzah, » c'est-à-dire Kotheiïr, amant d'Azzah. L'autre, Djémil, était appelé « le Djémil de Botheïnah, » c'est-à-dire Djémil l'amant de Botheïnah (1). Celui-ci mourut en soixante-douze de l'hégire, et l'autre en l'année cent cinq.

Djémil et Botheïnah étaient de la tribu des Ozrides ou Béni Ozrah. Dès une haute antiquité, les filles et les fils de cette tribu étaient réputés et connus pour leur beauté, et femmes et hommes avaient le cœur tendre. C'était la tribu de l'a-

(1) Prononcez toujours le *th* à la manière anglaise.

Digitized by Google

mour et de la beauté. Ce pauvre amoureux Orwah dont nous avons raconté le lamentable martyre, était un enfant des Béni Ozrah.

On adressa à un Ozride cette question-ci : « Quels cœurs avez-vous donc, vous autres Béni Ozrah ? Des cœurs d'oiseaux, des cœurs qui fondent d'amour comme le sel fond dans l'eau. Vous ne saurez donc jamais les raffermir ces cœurs trop tendres ? — Eh ! cher ami, répondit l'Ozride, c'est que nous autres nous voyons sans cesse autour de nous des yeux comme vous autres n'en voyez jamais, des yeux qui pénètrent jusqu'à l'âme. »

A un autre Arabe on demanda : « D'où es-tu ? de quelle tribu ? — Je suis de la tribu des Arabes qui, lorsqu'ils aiment, meurent d'amour. » Une jeune fille qui était là et qui entendit la réponse, s'écria de suite : « Oh ! c'est un Ozride, je vous le jure par le Dieu du sanctuaire de la Mekke. »

Certaines tribus des Arabes avaient le privilége de certains caractères et détails de beauté chez les femmes. Ainsi, les Kodâïdes étaient renommées pour la beauté du pied et de la jambe; les Kindides, pour l'élégance de leur ronde taille; les Khozâïdes, pour la finesse gracieuse des membres. Les poètes ont signalé ces sortes de spécialités dans leurs vers. Tel est l'exemple que nous offre la petite anecdote suivante que raconte Asmaï ce savant bienvenu de Hâroûn el-Rachid.

« Un jour, a dit Asmaï, j'entre chez Hâroûn, l'émir des croyants. Devant lui se tenait debout une jeune esclave d'une magnifique beauté, dont la chevelure riche, splendide, bouclée, se terminait par deux longues tresses qui lui allaient flotter jusqu'à la croupe. Sur le milieu du front la belle avait un croissant qui portait ces mots tracés : « Ceci est l'œuvre du brodeur de Dieu. » Le kalife me dit : « Asmaï, décris-moi cette charmante fille. » Soudain je trouvai ces deux vers :

Digitized by Google

« Elle a les membres d'une Kinânide, le rondelet embonpoint d'une Saïdide, les beaux yeux d'une Hilâlide, la bouche gracieuse d'une Tayïde.

« Elle a la haute intelligence de Lokmân, la suprême beauté de Joseph, la noble voix de David, et la pure vertu de Marie. »

— Charmant ! mon cher Asmaï, charmant ! dit le kalife. Mais sais-tu comment elle s'appelle ? — Non, prince des croyants. — Elle s'appelle Duniâ, monde. » Je baissai un moment la tête et je fis ces deux vers :

« O Monde, tu es bien digne de t'emparer du cœur et d'en triompher.

« En vérité, on l'a justement nommée ; on a coupé la moitié de son nom ; elle est ce monde et l'autre. (Elle est la belle fille de la terre et la belle fille du ciel ; il fallait l'appeler les Deux Mondes). »

Le kalife ravi de ces deux impromptus me fit donner en cadeau dix mille drachmes. »

Revenons à nos deux héros d'amour.

Djémil aima sa belle Botheïnah dès l'adolescence. Devenu grand, il demanda la jeune fille en mariage : on la lui refusa; il fut éconduit. Alors son amour et ses douleurs animèrent son génie poétique, s'épanchèrent dans ses vers. Et il allait en secret, en cachette, visiter son amie ; elle avait sa demeure à Wâdy el-Kora ou le Val-des-bourgs, à la bourgade de Taîmâ. Cette vallée ou ce val est près de la contrée de Hidjr, au Nord du Hédjâz... Le poète disait :

« Le jour où je ne vois pas de message de toi, ou bien où je ne puis me réunir à toi, a pour mon cœur la durée de longs mois.

« Que la mort m'emporte donc aujourd'hui, s'il n'est plus dans ma destinée de te retrouver un jour.

« Mon cœur t'aimera tant que je vivrai ; et quand je

Digitized by Google

ne serai plus, mon ombre encore suivra ton ombre à travers les tombeaux.

« Eh quoi ! mon regard est tendu vers ce que tu m'as promis, comme le regard du pauvre est tendu vers les splendeurs du riche.

« Tu as envers moi des dettes d'amour, débitrice qui manque à ses promesses, bien qu'elle soit dans l'aisance.

« Et toi et les promesses que tu m'as faites, vous n'êtes que comme l'éclair fugitif qui vole sur un nuage sans pluie.

« J'ai dit à mon amie : « O Botheïnah, mon amour me tue. » Et elle m'a répondu : « Sois résolu ; il augmentera encore. »

« Et quand je lui ai dit : « Mais au moins rends-moi donc une partie de mon esprit, que je puisse vivre. » Elle m'a répondu : « Ah ! mon ami, c'est loin, bien loin encore. »

Kotheïïr, l'amant d'Azzah, a fourni le récit suivant :

« Un jour le Djémîl de Botheïnah me rencontra. « D'où viens-tu ? me dit-il. — Mon cher, je viens de chez le père de la petite amie. » Il entendait par la petite amie, Botheïnah. « Maintenant où vas-tu ? continue Djémîl. — Mon cher, je vais chez la petite vilaine. » Il entendait, par là, désigner Azzah. « Il faut, mon cher ami, réplique Djémîl, que tu retournes là d'où tu viens, que tu reprennes droit devant toi ; et que tu m'aies un rendez-vous de Botheïnah. — Je l'ai vue il n'y a qu'un moment ; en vérité j'ai honte de retourner sitôt chez elle. — Il le faut, mon ami ; je t'en supplie. — Depuis quand donc n'as-tu pas vu Botheïnah ? — Ecoute. Tout à fait au commencement de l'été, il tomba une grande pluie, une nuée au bas de Wâdy el-daûm ou Val-des-daûm (1). En-

(1) Le daûm est un palmier à très larges feuilles disposées en éventail plissé ; *borassus flabelliformis*.

Digitized by Google

suite Botheïnah sortit avec une esclave à elle, pour laver des habits à la flaque d'eau. J'allai rôder du côté de cette flaque. Botheïnah m'aperçut, mais ne me reconnut pas ; de suite elle se hâta de retirer un des vêtements qu'elle tenait à l'eau et s'en enveloppa pour se mieux cacher à mes regards. L'esclave me reconnut, dit qui j'étais, et alors Botheïnah rejeta le vêtement à l'eau. Nous nous mîmes à causer, assez longtemps, jusqu'au coucher du soleil. Bien entendu, je demandai à Botheïnah un rendez-vous. « Ah ! me dit-elle, ma famille va partir, et moi avec elle. » Depuis ce moment je n'ai plus rencontré Botheïnah ; et je n'ai trouvé personne que je pusse en confiance lui envoyer. — Alors, tu veux que j'aille à la tribu ? Je leur dirai des vers dans lesquels j'indiquerai que *je ne saurais* plus longtemps rester éloigné d'*elle*.— Très bien ! le moyen me paraît bon. »

Kotheïr continua ainsi son récit :

« Je partis ; j'arrivai auprès de la famille de Botheïnah ; je fis accroupir mon chameau. « Eh bien ! ami, qu'est-ce donc qui te ramène ? me dit alors le père de Botheïnah.— Il m'est venu subitement quelques vers et j'ai voulu avoir le plaisir de te les soumettre. — Parfait ! Voyons, sers-nous les. » Et je me mis à réciter les trois vers que voici, comme si j'eusse parlé à Azzah. Botheïnah était là, qui écoutait.

« Je lui dis, à elle : « Ma bien-aimée, mon ami m'envoie vers toi en message d'amour, confident fidèle.

« Fixe-moi, te dit-il, un rendez-vous, une entrevue ; ordonne, et ce que tu ordonneras, je l'accomplirai.

« La dernière fois que je t'ai vue, c'est le jour que tu m'as trouvé au bas de Wâdy el-daûm, quand on lavait un vêtement. »

A ces mots, Botheïnah frappe de la main sur le côté de son grand voile et s'écrie : « Pouh ! pouh ! vilaine bête ! — Qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que c'est, Botheïnah? dit le



Digitized by Google

père à sa fille. — Un chien, quelque mauvaise bête, qui nous viendra de par derrière la montagne, quand tout le monde sera endormi. » Et elle continue de suite, s'adressant à la même esclave qu'elle avait eue avec elle à la flaque de Wâdy el-daûm : « Va, lui dit-elle, va chercher immédiatement du feuillage et du bois de daûm ; il faut que nous égorgions un mouton pour traiter Kotheïr, il faut le régaler Kotheïr d'un rôti parfaitement soigné. — Non, non, répliquai-je soudain ; je suis pressé, je dois partir. » Et je partis. Botheïnah m'avait compris et avait adroitement donné le change à son père. J'avais aussi compris Botheïnah. Je me hâtai d'aller retrouver Djémîl, et je lui contai l'histoire. « Admirable ! s'écrie-t-il ; le rendez-vous est aux daûm, pour ce soir, de suite. »

En effet, dans la nuit Botheïnah sortit de sa demeure avec de ses amies et compagnes et alla aux daûm. Nous y allâmes aussi, Djémîl et moi. Rendez-vous délicieux ! nous ne nous séparâmes qu'au premier poindre du matin. Non, je n'ai jamais vu de réunion plus enchanteresse, plus ravissante que celle-là ; jamais vu pareille intelligence, pareil esprit, pareille manière de pénétrer, comme le firent alors Botheïnah et Djémîl, la pensée et le désir l'un de l'autre. En vérité je ne sais lequel des deux fut le plus spirituel et le plus fin. »

Dans ses vers, Djémîl a décrit ses rencontres avec sachère Botheïnah, a retracé ces jeux de l'amour et du hasard qui font les peines et les bonheurs des amants, a dépeint ces résistances et ces luttes féminines qui sont des condescendances déguisées, des résistances provoquant des poursuites et des hardiesses. Il a dit :

« Je ne cessais de suivre la tribu, de m'attacher à la trace de leurs pas, et j'arrivai à me placer près d'un haut palanquin.

« Puis je m'approche à la dérobée, je cherche la tente de mon amie, et je pénètre à l'endroit le plus caché.

Digitized by Google

« Je le jure, me dit ma chère amie, par la vie de mon frère et par la fortune de mon père ! je vais appeler si tu ne sors d'ici. »

« Et elle porte sa main sur ma tête, empressée de me sentir sous ses doigts colorés de la pure couleur du henné.

« Moi, je sortais, intimidé par ses paroles ; mais je la vois me sourire ; je comprends alors que son serment n'était que dans les mots.

« Et ma bouche la baisa sur la bouche ; de ses lèvres jolies je humai la volupté comme on aspire une eau fraîche d'une gracieuse amphore. »

Djémîl passa en Egypte. Il alla pour se présenter à Abd el-Azîz fils du kalife Merwân et lui offrir une poésie panégyrique. Le prince accueillit le poète, en écouta les vers élogieux et le récompensa noblement. Puis : « Qu'est devenu, lui dit Abd el-Azîz, ton amour pour Botheïnah ? » Et le poète raconta ce qu'il avait de soucis et de tourments. Le prince lui promit de le mettre en état d'obtenir la main de Botheïnah, puis le décida à séjourner, et le fit héberger en une demeure convenable.

Peu après, Djémîl tomba malade ; il fut bientôt en danger de mort. « Un jour, a raconté un appelé Abbâs fils de Sahl, je rencontre un ami qui m'accoste par ces mots : « As-tu des nouvelles de Djémîl? Il est gravement malade ; allons le voir. » Nous nous rendons chez le poète ; il était à son heure suprême. Il me regarde, puis il dit : « Mon cher Abbâs, que juges-tu à l'endroit d'un homme qui jamais n'a bu de vin, qui jamais n'a séduit une femme, qui jamais n'a ni tué ni volé, qui professe qu'il n'y a de Dieu que le Dieu unique ? — Je juge que cet homme-là est un homme de bien, et, j'espère, il a sa demeure au paradis. Qui est cet homme ? — C'est moi. — En vérité je n'aurais pas compté

Digitized by Google

que tu fûsses sauvé, toi qui depuis vingt ans prodigues tes paroles d'amour à Botheïnah. — Que l'intercession bienveillante du Prophète me fasse défaut en ce moment où je touche au premier des jours de l'autre monde et au dernier des jours de la vie de ce monde, si jamais j'ai dévié de la droite voie pour chercher avant tout les douceurs et les jouissances de la terre ! » Nous ne quittâmes Djémîl que quand il eut rendu le dernier soupir.

Quelques instants avant nous, un individu était venu voir le poète moribond qui l'avait fait appeler. « Veux-tu et te convient-il, lui avait dit Djémîl, que je te donne tout ce que je laisse, à condition que tu accompliras consciencieusement ma dernière volonté que je te vais préciser? — Oui, certainement. — Ecoute ; quand je serai mort, tu prendras ce vêtement que voilà là, et tu le tiendras à part. Tout le reste de ce qui m'appartient est à toi. Avec ce vêtement, tu iras à la sous-tribu où est Botheïnah. Dès que tu seras arrivé fais avancer ma chamelle que tu emmèneras, monte-là, puis endosse ce vêtement, puis déchire-le, et ensuite va te placer sur quelqu'élévation, sur une butte, et d'une voix forte et sonore prononce ces vers que voici :

« Elle vient à vous la triste nouvelle d'un appelé Djémîl ; il n'est plus ; il est resté en Egypte, d'où plus jamais il ne reviendra.

« Jadis il a promené les plis de ce manteau à Wâdy el-kora ; il était alors dans l'ivresse du bonheur, errant à travers guérêts et palmiers.

« Viens, ô Botheïnah, viens, pleure et gémis sur l'infortuné, pleure ton ami ; nul ne saurait aimer comme lui. »

J'acceptai la mission, a dit l'individu qui lui-même raconta l'anecdote. J'accomplis la dernière volonté du poète... Je n'avais pas achevé les vers, que Botheïnah sort de sa

Digitized by Google

demeure et apparaît comme une magnifique lune au sein de l'obscurité des nuits. Toute agitée elle froissait, déchirait son vêtement. Elle vint jusqu'à moi. « Etranger, me dit-elle, au nom du ciel! que nous viens-tu annoncer? Si ta parole est vraie, tu me donnes la mort; si ta parole est menteuse, tu me déshonores. — Je le jure par le Dieu vivant! je n'ai dit que la vérité, » répliquai-je. Et aussitôt je montre le vêtement que Djémîl m'avait recommandé d'emporter. A cette vue, Botheïnah pousse un cri du plus fort de sa voix, se frappe et se meurtrit la face. Les femmes de la tribu accourent, s'amassent; et ce sont des pleurs, des sanglots, des lamentations, jusqu'à épuisement. Botheïnah s'évanouit; et quand elle reprend ses esprits, elle se met à dire :

« Hélas! le bonheur que j'espérais avec Djémîl n'a pas eu un moment d'existence, un seul moment.

« O Djémîl, ô fils de Ma'mar, le malheur nous a frappés. Tu es mort dans les regrets, et le bien-être de la vie. »

Je n'ai jamais vu plus d'hommes et de femmes en pleurs que ce jour où j'appris à Botheïnah la perte de son amant.

Suivons maintenant la légende de Kotheïr l'amant d'Azzah. Presque toutes les poésies de ce poète sont remplies de son amour, de ses contrariétés amoureuses. Quels amants n'ont pas eu leurs soucis et leurs peines!

Kotheïr avait à Médine un commis esclave qui vendait des aromates, des parfums. Assez souvent aux dames arabes il faisait crédit. Il vendit à Azzah, comme à plusieurs autres belles Médinoises, et donna à crédit. Il ne la connaissait pas. Azzah différa nombre de jours à payer un achat. Elle revint à la boutique avec plusieurs femmes. Le commis demanda le prix des quelques parfums qu'il avait vendus à une d'elles. « Bien! bien! reprit Azzah; très bien! Mais comme tu laisses peu de temps pour payer! comme tu es pressé! » Et l'esclave, par allusion à la circonstance, récite ce vers de son patron :

Digitized by Google

« Tous les débiteurs ont payé leurs dettes; Azzah seule remet toujours à satisfaire son créancier! »

— Mais toi qui nous dis ce vers, reprirent les femmes, sais-tu quelle est ta débitrice? — Mon Dieu, non. — C'est Azzah elle-même. — Devant vous toutes je prends Dieu à témoin qu'Azzah a le droit de garder à son gré, tout ce qu'elle a eu d'ici. » Ensuite le commis va trouver son maître et lui raconte ce qui vient de se passer. » Et moi, je prends Dieu à témoin, continue vivement le poète, que toi tu es libre, libre devant Dieu. » L'amant ravi et enchanté de cette charmante rencontre donna de plus à son commis tout ce que dans la boutique, il y avait de parfums, de senteurs, d'odeurs.

Par les délais d'Azzah à payer sa dette, le poète entendait dans ses vers un autre sens; il se plaignait des résistances et des refus qu'il avait à supporter. Azzah était redevable à son poète pour tout ce qu'il avait d'amour au cœur. Au gré de l'amant, elle ne le payait pas de ce qu'il avait donné de son âme. Souvent il ramena dans ses vers ces jeux de paroles et d'amour, ces allusions aux payeurs qui ne connaissent et ne veulent que les délais, qui pour s'acquitter ne voient que le lendemain et point le jour d'hui.

« Je lui disais : « Chère petite Azzah, tu renvoies sans cesse à demain ta dette; chère mie, les mauvaises riches sont celles qui ne parlent que de délais. »

« Que jalouse est ton impatience! me répondait-elle; ne sais-je pas que je n'ai point payé un créancier auquel je n'ai rien porté encore! »

Ailleurs Kotheïr dit:

« Tu penses que depuis lors j'ai changé; mais, chère Azzah, quel est donc celui qui ne change pas?

« Tu as raison; mon corps, tout mon être a changé, comme ce devait être pour celui à qui tu as promis, et

Digitized by Google

à qui rien n'est venu apprendre ce que renferme ton cœur. »

Kotheiïr alla en Egypte. Azzah était alors à Médine. Le poète, tourmenté d'amour, partit pour aller revoir celle à laquelle il avait abandonné son âme. En arrivant il apprend que le mari d'Azzah allait, avec elle, accomplir un pèlerinage. « Par Dieu ! se dit Kotheiïr, moi aussi je vais en pèlerinage. J'aurai, j'espère, le bonheur d'apercevoir mon Azzah. » Et il se mêle aux pèlerins. Pendant que la foule était à faire les tournées pieuses autour de la Kaabah ou sanctuaire élevé dans le parvis central de la grande mosquée de la Mekke, Kotheiïr s'aperçoit de loin qu'auprès de son chameau était Azzah qui caressait l'animal, le félicitait de sa bonne venue, lui passait la main entre les deux yeux. Et elle disait : « Salut ! bon chameau de Kotheiïr, salut ! » Le poète s'empresse, il court afin de se rencontrer avec Azzah ; mais pendant qu'il court, elle disparaît. Il s'arrête alors devant le chameau et lui adresse ces vers :

« Ma chère Azzah est venue te saluer après son pèlerinage, et puis elle est partie. Allons, mon chameau, salue aussi qui t'a salué :

« Si tu l'avais saluée, tu n'aurais jamais subi de contrainte chez moi, jamais ni travail, ni fatigue ne t'aurait seulement touché. »

Un poète, Farazdak, qui se trouvait près de là, entendit ces paroles de Kotheiïr, se prit à sourire et lui dit : « Poète, que Dieu te fasse miséricorde ! qui es-tu ? — Je suis le Kotheiïr d'Azzah. Et toi, que Dieu te fasse miséricorde ! qui es-tu ? — Je suis Farazdak fils de Râleb, le tamîmide (ou des Béni Tamîm). — Alors c'est toi qui as dit ces vers-ci :

« Leurs chameaux sont partis en grande hâte ; ils mon laissé le cœur désolé et brisé.

« Si j'avais eu autorité à l'égard de ces chameaux, ils

Digitized by Google

ne seraient pas partis avant que je n'eusse dit adieu à mon cœur malade.

« Car ils ont pris leur départ emportant mon cœur dans leurs palanquins, et laissant mon corps pousser soupirs et gémissements. »

— Oui, répondit Farazdak, ces vers sont de moi. — Oh ! si je n'étais ici, près du saint temple, je jeterais un cri qui irait émouvoir et surprendre Hichâm le fils d'Abd el-Mélik, jusque sur son trône kalifal (1).— Je te promets, moi, d'informer Hichâm de tes malheureuses amours, »

Nos deux poètes se dirent adieu, et se séparèrent. Chacun partit.

Farazdak, arrivé à Damas, alla se présenter au kalife Hichâm, lui raconta l'histoire de Kotkeïr et leur rencontre à la Mekke. « Ecris à ce pauvre poète de venir ici, dit le kalife à Farazdak ; annonce lui que nous ferons répudier Azzah par son mari et que nous la marierons avec l'amant qu'elle aime et dont elle a tout l'amour. » Farazdak écrivit.

Kotheïr partit sur-le-champ. Il prit le chemin de Damas. A peine, sorti de la tribu, avait-il voyagé quelques instants qu'il vit un corbeau sur un bânah (2). Le corbeau se nettoyait et lissait le plumage, et quelques plumes en tombèrent. A cet aspect, le poète pâlit et se sentit trembler d'appréhension; le présage était des plus sinistres. Néanmoins Kotheïr continua sa route. Il pressa le pas. A une certaine distance, il obliqua pour aller abreuver sa chamelle à la tribu des Béni Fihd. Les Fihdides étaient les plus habiles ornithomanciens. Un cheikh ou vénérable d'entre eux regarde Kotheïr et de suite lui dit : » Est-ce qu'en route tu as vu quelque chose qui t'a effrayé ? — Oui, dit le poète. J'ai vu un corbeau sur un bânah ; ce corbeau se nettoyait le plumage et il s'enleva

(1) Ce Hichâm fut le dixième kalife de la dynastie des Oméyades et le quatrième fils d'Abd el-Mélik, qui eut le kalifat. Il mourut en 125 de l'hégire (742-743 de J. C.).

(2) Sorte d'arbre ou d'arbuste donnant une espèce de noix odorante.

Digitized by Google

quelques plumes qui s'en allèrent au vent. — Corbeau, nous corne départ ; bânah, dit bannir, éloigner ; pouiller, c'est dépouiller, priver, séparer (1). » Cette explication ominique ajouta une nouvelle tristesse à la tristesse de notre poète.

Kotheïr passa outre ; il hâta sa marche ; il arriva à Damas. Il avait à peine franchi la porte de la ville qu'il vit un convoi funèbre et des fidèles qui priaient auprès d'un brancard. Le poète descend de sa monture et s'unit à la prière. Dès qu'elle fut terminée, un des assistants s'écrie : « Il n'y a de Dieu que le Dieu ! quelle malheureuse et imprudente pensée t'a conduit ici ce jour d'hui, ô Kotheïr ? — Qu'est-ce donc que ce jour d'hui, mon cher ? — Ce mort-là, c'est Azzah ; ce sont là ses funérailles. » A ce coup le poète tombe évanoui. Peu à peu il reprend ses sens, et il répète en vers les paroles ominiques du vieux Fihdide qu'il ne connaissait pas et qui avait prédit si juste un malheur si vrai.

Kotheïr se rendit ensuite au tombeau de son amante. Il y fit accroupir sa monture, resta là quelques instants, morne, abattu, silencieux. Puis il partit, confiant à la poésie ses regrets et sa peine. De l'élégie que lui dicta la douleur sont les deux vers que voici :

« Ma chamelle épuisée de fatigue était là vers la tombe, et je disais à ma chère Azzah : « Bénédiction de l'Eternel sur toi ! vois, mes yeux ruissèlent de larmes.

« Je pleurais ton absence, pendant que tu vivais. Aujourd'hui, hélas ! tu es la coupe ou s'épuiseront mes pleurs. »

Le pauvre amoureux retourna à Médine. Il y mourut, le même jour qu'un savant appelé Ikrimah. Leurs obsèques furent célébrées en même temps ; et la foule des assistants

(1) J'ai tâché par des mots français qui se rapprochent phonétiquement, de rendre les consonnances analogues dans les mots du texte arabe.

Digitized by Google

répétait : « Le grand savant est mort, et le grand poète est mort. »

Le mot kotheïïr est le diminutif de kethîr, beaucoup, nombreux, gros. Kotheïïr veut donc dire le petit beaucoup, le gros petit homme, le petit massif. Le motif de ce nom est que notre poète était chétif, courtaud, très bas de taille. Lorsqu'il entrait chez Abd el-Azîz fils du kalife Merwân, on disait en plaisantant au petit homme : « Baisse-toi, baisse la tête, tu vas te heurter et faire mal au plafond de la chambre. » On lui avait donné le sobriquet de : Roi des mouches. Des personnes qui l'avaient vu en son pèlerinage, disaient assez hyperboliquement : « Ce fameux Kotheïïr avait au moins trois palmes de long. » Et l'empan ou la palme est une longueur d'environ huit pouces.

Le kalife Abd el-Mélik fils de Merwân demanda un jour à Kotheïïr : « As-tu jamais rencontré personne aussi amoureux que toi? — Prince, répliqua le poète, si cette question que tu m'adresses là, t'intéressait véritablement. je te donnerais satisfaction. — Cela m'intéresse très fort. Voyons, réponds-moi. — Volontiers. J'étais une fois à rôder dans un endroit désert, éloigné. Je rencontre un homme qui venait de tendre des filets. « Pourquoi est-tu donc ici ? lui dis-je. — Ma famille et moi nous mourons de faim. Je suis venu tendre ces filets que tu vois là-bas, tâcher d'attraper quelque gibier qui nous puisse servir de nourriture, nous profiter au moins aujourd'hui. — Te plairait-il que je restasse ici avec toi? et, si tu prends quelque gibier, tu m'en donnerais un peu. — A ton gré; je veux bien. » Nous demeurons en repos, et après quelques instants d'attente, une gazelle se prend aux filets. Nous courons, nous arrivons rapidement vers la gazelle. Mais voilà mon homme qui la débarrasse de la corde où elle est empêtrée et qui la laisse partir. » Eh bien ! m'écriai-je, qu'est-ce donc qui te passe par l'esprit? — Je me suis senti

Digitized by Google

pénétré de tendresse et de compassion pour cette pauvre gazelle en la voyant si belle, si semblable à ma chère Layla. Et en même temps il me dit ces deux vers :

« Gentille gazelle, image de ma Layla, n'aie pas de crainte ; je te suis ami aujourd'hui jusqu'au fond des entrailles.

« Voilà, je lui dis en la délivrant de ses liens : « Va ! à cause de ma Layla, tant que je vivrai, je te laisserai libre, loin de moi. »

Les amours, tels que ceux de Kotheiïr, étaient à la rigueur irréprochables aux yeux de la loi. La belle Azzah n'avait point trompé la confiance de son mari ; le poète avait respecté la pureté d'Azzah. Tous deux pouvaient espérer et espéraient que le mari qui était la barrière élevée entre leurs amours, qui était le veto de leur bonheur, aboutirait à répudier sa femme, à se séparer d'elle, et à permettre ainsi et faciliter l'union si désirée. Bien mieux, le kalife, le souverain de l'Etat, fut pris de compassion pour les deux amoureux et pensa à écarter par la voie répudiaire le mari qui les gênait et qui probablement lui aussi avait le malheur d'aimer Azzah dont l'amour pour lui n'était que l'accomplissement d'un devoir. Par ces mutations légales, l'homme et la femme ont ou peuvent avoir de nombreux mariages. La loi à voulu pourvoir, en les réglant et les consacrant, aux jouissances et aux plaisirs de la vie. Et que l'on n'aille pas croire qu'avec ces changements et pour ainsi dire ces déménagements de famille, et ces déplacements de lits, les enfants deviennent un embarras dans les relations familiales, dans les répartitions et attributions des héritages, dans les droits de propriétés, etc. ; non ; la loi a calculé et réglé tous les incidents de paternité, de maternité et de filiation, elle a stipulé et défini les droits et les devoirs des parents et des enfants.

Digitized by Google

## XVIII

**Suite. — Une expédition de Khâled ; deux jeunes amants. — La *moutemenniah* ou désireuse ; son amour pour Nasr. Nasr exilé s'éprend de Choumeïlah. — Omar inflexible. — Le pâtre et sa cousine ; histoire du désert. — Le saint Abou Abd Allah renégat par amour ; sa conversion. — Le kalife Yézid II : la belle chanteuse. Propositions. Tristes fins.**

Avant et pendant et après l'établissement de l'islamisme, l'amour fit perdre la vie à des malheureux, à des âmes tendres ou vaincues, de ces âmes que les adversités ont le privilége de tuer. Pour cette fois-ci, il ne s'agit plus de poètes ; nos victimes sont prosaïques. Et d'abord, une fille charmante qui meurt auprès de celui qu'elle aime... Ce fut pendant l'établissement de l'islamisme. Khâled, le terrible Khâled, l'impitoyable néophyte, le redoutable sabreur, que le Prophète rappela maintes fois à des manières moins dures, moins ardentes, moins sanguinaires, raconta lui-même l'histoire.

« Le Prophète, a-t-il dit, me chargea de marcher contre les Khozâïdes (ou Béni Khozâah), tribu encore dans l'erreur religieuse des polythéistes. Je partis à la tête de dix mille cavaliers, hommes de courage et d'énergie. Nous forçâmes la marche ; mais la nouvelle de l'expédition nous devança à la tribu ; on vint à notre rencontre ; nous livrâmes bataille, bataille acharnée, et qui se prolongea jusqu'à ce que le jour fut déjà avancé. Le feu de la mêlée étincelait ; les cavaliers bouillaient de fureur, les braves étaient corps à corps, se serraient ; si Dieu ne nous eut secourus et ne nous eut accordé la victoire, nous étions tous perdus. Oui, Dieu eut pitié de nous ; nous mîmes nos ennemis en déroute, nous en fîmes une hor-

Digitized by Google

rible boucherie ; nous laissâmes leurs cavaliers, tous jusqu'au dernier, tués sur la place.

Puis nous gagnons les tentes, nous pillons, nous prenons des prisonniers. Après le combat fini, après le pillage consommé, je commandai à mes soldats de réunir les prisonniers, afin de les amener et présenter aù Prophète de Dieu. Quand nous les eûmes à part et que nous les eûmes comptés, un jeune Khozâïde sortit de la troupe ; il avait au plus dépassé l'âge pubère, le calam de ses anges n'avait rien écrit encore sur lui. (C'est-à-dire il n'était pas encore en âge d'être émancipé, en âge de responsabilité devant la loi et par conséquent devant Dieu ; ses deux anges gardiens n'avaient rien écrit encore au compte de sa conscience.) Il s'avance tenant par la main une jeune fille, une charmante enfant. Nous crions à cet imberbe : « Allons, jeune homme, sépare-toi des femmes, éloigne-toi d'elles. » A ces mots, il pousse un cri effrayant, un cri de désespoir, saisit des armes au hasard, se précipite sur nous. Avant que fût passé le reste de la journée, il nous avait frappé une centaine d'hommes. Il était furieux. Je voyais que mes soldats répugnaient, hésitaient à le tuer, reculaient devant lui. La chose alla de façon qu'il s'empara d'un cheval, sauta dessus et me vint provoquer à un combat singulier.

Je m'avançai contre ce nouvel ennemi, en lui adressant quelques vers. Il ne me donna pas le temps de finir. Je parlais encore, qu'il se rua sur moi, me chargea. Nous échangeâmes des coups de lance si vigoureusement poussés que nos hampes se brisèrent. Nous en vînmes au sabre, et si bien et si dru que nos lames en eurent les pointes cassées. C'était à trembler, en vérité. Nos braves étaient abasourdis de tant d'intrépidité. Oncques je n'ai vu de coups pareils à ceux que portait cet enfant, d'élans plus impétueux que les siens. Enfin, dans cette lutte forcenée, son cheval bronche et s'abat ; l'en-

Digitized by Google

fant est par terre entre les jambes du cheval. Je saute sur mon jeune guerrier, et lui mettant le pied sur la poitrine : « Sauve-toi la vie, lui dis-je, sauve-toi la vie en prononçant les mots sacrés : « Je confesse qu'il n'y a de Dieu que le Dieu unique, et que Mahomet est le Prophète de Dieu ; » et de suite je te donne la liberté, je te renvoie à ta tribu. — Khâled, me répondit-il, tu viens de te montrer généreux envers moi ; laisse-moi, que je recouvre la force dont j'ai besoin. » Je le laisse. Je pensais, j'espérais qu'il se déciderait à embrasser notre foi. J'eus soin néanmoins de le faire bien lier et bien garotter, de lui passer au cou une chaîne de fer. Par Dieu ! j'avais les larmes aux yeux en voyant cet enfant si beau, si frais de jeunesse. Enfin, je le fais attacher sur un chameau qui m'appartenait. Mon prisonnier, bien convaincu alors qu'il n'y avait plus moyen de m'échapper, me dit : « Khâled, je te supplie au nom de ton Dieu, d'attacher ma cousine sur un chameau qui marchera à côté du mien. » J'acquiesçai à cette prière. Je pris la jeune cousine de mon Khozâïde et je la fis attacher sur un chameau, qui marcha près de l'autre. De plus, je chargeai plusieurs hommes des plus braves de ma troupe, de les escorter le sabre à la main, la lance au bras, et d'être attentifs.

Nous partîmes.

Quand les deux montures furent en marche, le jeune homme et la jeune fille se mirent à se réciter des vers, à se dire leur amour, à soupirer, à verser des pleurs. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la nuit. Puis, j'entendis le Khozâïde prononcer une poésie où il blasphémait l'islamisme et insultait à notre foi, où il protestait que jamais il n'embrasserait la religion de Dieu. Indigné, je saisis mon sabre, et d'un coup j'abats la tête du blasphémateur. La jeune fille pousse un cri d'effroi et penche la tête. Je m'approche de cette enfant, je la secoue ; elle était morte. Nous faisons agenouiller

Digitized by Google

les deux chameaux ; nous creusons une fosse, et nous y enterrons les deux cadavres ensemble.

Quand nous fûmes revenus auprès du Prophète, nous commençâmes à lui raconter cette curieuse aventure. Mais le Prophète nous dit : « Vous n'avez rien à m'annoncer ; je vous raconterai tout si vous voulez. — Qui donc, ô Prophète de Dieu, t'a informé de cette histoire ? — L'ange Gabriel m'a tout conté. » Et le Prophète témoignait son étonnement de l'amour mutuel de ces amoureux et de la simultanéité de leur mort.

Sous le règne d'Omar, deuxième successeur de Mahomet, l'amour eut un martyr qui toucha le cœur de deux femmes légitimement mariées. Le kalife, ce rigide Omar, interposa son autorité ; mais en changeant de place le malheureux jeune homme, on n'aboutit qu'à lui procurer un autre amour dont il mourut. Il y a eu, il y a, et il y aura toujours des morts d'amour, dans tous les pays et dans toutes les religions. L'amour est lui-même une religion universelle, est le langage qui se parle dans le monde entier ; c'est la manifestation passionnelle la plus générale de l'humanité.

On était, disons-nous, au commencement de l'islamisme. Une dame médinoise surnommée la *moutemennîah*, ce que nous appellerions la désireuse, la passionnée, s'enamoura d'un jeune homme des Solamides ou Béni-Solaîm. Il se nommait Nasr fils de Haddjâdj. Nasr avait la physionomie la plus belle, la plus attrayante que l'on eût pu rencontrer. L'amour comme un supplice accablait la noble dame. Amaigrie, blême, hâve, elle s'épuisait en langueur et en souffrance. La pensée de celui qu'elle aime, l'obsède et la poursuit sans repos ni trêve ; la dame ne parle plus que de lui ; c'est une obsession, un besoin, une folie. De là naquit le proverbe : « Plus amoureux même que la moutemennîah, » proverbe né à Médine, créé et conservé par les Médinoises.

Digitized by Google

Omar parcourait souvent les rues de la ville, soit de jour, soit de nuit. Une nuit, il passe près de la demeure de cette malheureuse ; il entend des accents de douleur, des plaintes déchirantes. La pauvre désespérée se met à dire ces vers :

« Il n'est donc pas moyen de trouver du vin, que je m'enivre ! Ou bien n'est-il donc pas moyen d'arriver à Nasr le fils de Haddjâdj !

« A ce beau jeune homme issu d'un noble sang, au visage si ravissant, à la modestie si naïve, au cœur si généreux, à l'âme si douce et si calme !

« Oui, c'est l'homme à la pure origine, si tu le veux savoir ; c'est l'homme fidèle à sa parole ; c'est le bras protecteur au jour du péril. »

Omar demande à ceux qui l'accompagnent : « Quelle est donc cette désireuse si ardente ? » On conte l'histoire au kalife. Et sans autre question, il continue sa tournée.

Le lendemain matin, il appelle le jeune homme si passionnément convoité. Le coupable est présenté au kalife qui le voyant, reste stupéfait de tant de beauté et d'élégance. Puis, de sa voix sévère, Omar dit à Nasr : « Qu'es-tu donc, que les femmes sages, du fond de leurs retraites qui les dérobent aux profanes, te désirent et t'appellent ? Que n'as-tu jamais eu de mère ! Je te le jure par Dieu, je te veux dépouiller du manteau de beauté qui te pare. » Et sur le champ, le kalife mande un barbier et fait raser au jeune homme sa riche et magnifique chevelure. Après l'opération terminée, le visage de Nasr parut encore brillant et beau comme une superbe pleine lune. « Maintenant, mets ton turban, » dit Omar à Nasr ; et celui-ci se coiffa de son turban. Tous les assistants admiraient avec ébahissement l'éclat et la magie des yeux de Nasr. Omar lui-même le considère un moment, et : « Ainsi rasé, tu es mieux, dit-il avec ironie. — Quelle est donc ma faute pour être ainsi traité ? — C'est vrai ! certes, la faute

Digitized by Google

serait à moi, c'est moi qui serais coupable si je te laissais dans cette ville sainte, la ville du refuge du Prophète. Tu n'habiteras point une ville où je suis. » Et immédiatement le kalife fait monter à chameau le jeune homme et l'expédie pour Basrah, à El-Moudjâchi' fils de Maçoûd le solamide, auquel il écrit : « Je t'envoie le *passionné* Nasr fils de Hadjâddj le solamide. »

La dame amoureuse fut informée de cet exil. Craignant alors qu'Omar, dans son impitoyable rigidité, et après les vers qu'il avait entendus, ne la voulût humilier, elle fit transmettre par voie secrète et détournée au kalife, les vers que voici :

« Dis au prince de la foi, à lui dont tous redoutent la sévérité vertueuse, dis-lui en mon nom : « Eh ! qu'ai-je à faire de vin et de Nasr le fils de Haddjâdj ?

« Ne vas pas juger comme réalité certaine que ma démarche soit une démarche conseillée par la peur qui espère et supplie.

« Non ; en moi la crainte de Dieu a retenu mon amour et lui a imposé le frein et la selle qui l'ont maintenu et arrêté. »

Ces paroles touchèrent vivement Omar, et il s'écria : « Gloire à Dieu qui a voulu qu'une crainte religieuse ait retenu cet amour ! »

D'après les généalogistes, la moutemennîah était Karîah fille de Hammâm, dite aussi El-Zalfâ (nez fin et effilé) et elle fût la mère du célèbre Haddjâdj fils de Yoûcef, ce gouverneur de l'Irâk et de l'Arabie, dont nous avons eu occasion de parler. Karîah lorsqu'elle s'éprit d'amour pour Nasr, était sous la dépendance maritale de Mourîrah fils de Cho'bah.

Le proverbe de Médine : « Plus amoureux même que la moutemennîah, » prit cours à Basrah, sous la forme : « Plus malade d'amour que la moutemennîah. » Car on sut bientôt



Digitized by Google

à Basrah l'expatriation de l'amant si adoré, et de partout on se demandait : « Où est donc le beau moutemenni, le beau passionné, que le kalife Omar a envoyé ici ? » Ainsi, la désolée Karîah fut, à Médine, le type de l'amour malheureux, et Nasr fut, à Basrah, le type de la passion déçue.

Nasr était exilé depuis quelque temps, lorsqu'un jour sa mère se présenta à Omar un peu avant le moment de la prière publique à la mosquée. Omar était vêtu d'un simple izâr ou pièce d'étoffe qui entoure les reins et d'un ridâ aussi simple, espèce de peignoir court. A la main, le kalife avait la baguette de jonc avec laquelle il appliquait de suite la justice correctionnelle à tout individu qu'il voyait en faute. La mère de Nasr approche du kalife et lui dit : « Emir des croyants, je serai un jour avec toi en présence du Dieu Très-Haut ; et Dieu te demandera compte de la vie de tes fils Abd Allah et Acim ; il te demandera si toujours ils auront passé leurs nuits près de toi. Tu le sais, entre moi et mon fils sont des déserts et des vallées. — Mes fils à moi, les femmes, du secret de leurs retraites qui les cachent aux regards, ne les appellent pas par cris d'amour. »

Peu de temps après, Omar dépêcha un courrier au gouverneur de Basrah. Le courrier séjourna quelques jours, et lorsqu'il se disposa à s'en retourner, on cria dans la ville : « Que ceux qui ont à écrire à l'Emir des croyants écrivent. Le courrier va partir. » Alors Nasr écrivit :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux ;
salut sur toi, ô Emir des fidèles !

Or sus, écoute ces vers que je t'adresse :

« Par ma vie ! tu m'as éloigné, tu m'as expatrié, et le coup que tu as porté a mon honneur est de ta part un acte de mal !

« Je suis exilé sans même qu'un soupçon de faute

Digitized by Google

pèse sur moi, moi qui avais le bonheur d'habiter aux deux villes saintes (1).

« El-Zalfâ, une fois, a chanté ses désirs, et désirs de femmes sont de cruels tourments.

« Toi, sur cela, tu t'es formé une idée exagérée, extrême ; et je n'étais point coupable, je n'étais point blâmable.

« J'ai comme garants contre ce que tu dis et prétends, mon honneur, ma considération, et l'honneur sans tache de mes aïeux.

« J'ai comme garants contre ce que tu dis et prétends, la piété de cette femme, sa renommée de vertu parmi les siens, et sa conscience dans ses devoirs religieux.

« Voilà ce que nous sommes, elle et moi. Veux-tu permettre mon retour? Car l'exil m'a brisé les épaules et les reins. »

Omar lut ces vers et dit : « Non, tant que j'aurai le pouvoir souverain (Nasr ne reviendra point ici). »

Nasr était descendu, à Basrah ou Bassora, chez El-Moudjâchi' qui l'hébergea comme enfant de la même tribu que lui. El-Moudjâchi' recommanda à sa femme, Choumeïlah, une des premières beautés de Basrah, de veiller à ce que rien ne manquât à cet hôte. De cela il résulta ce qui devait en résulter. La charmante Choumeïlah s'éprit d'amour pour l'hôte charmant qu'elle avait à traiter, et le jeune Solamide s'éprit d'amour pour la séduisante maîtresse du logis. Chacun d'eux garda son amour secret ; ils n'osaient se le dévoiler, dans la crainte de soulever le blâme ou la colère du mari.

Celui-ci ne savait ni lire, ni écrire. Nasr et Choumeïlah savaient lire et écrire.

Au bout d'un assez long temps, la patience amoureuse de

(1) Le texte arabe porte : « aux deux Mekkes, » c'est à-dire la Mekke et Médine.

Digitized by Google

Nasr se fatigue, s'épuise ; et un jour, en présence même du mari, il écrit sur le sol de la chambre où ils étaient tous les trois réunis : « O ! je t'aime d'un amour qui t'ombragerait de son ombre s'il était au-dessus de toi, qui te soulèverait et te ferait bondir s'il était sous toi. » Soudain la dame oubliant sa position, oubliant la convenance, trace au-dessous de ce que Nasr vient d'écrire ces seules lettres : « Et moi, » c'est-à-dire « et moi aussi je t'aime. » Le mari étonné demande à Choumeïlah : « Qu'a-t-il écrit là ? — Il a écrit, répond-elle d'un air troublé, « Combien votre chamelle donne-t-elle de lait ? » — Et toi, qu'as-tu écrit ; — J'ai écrit « et moi. » — Mais « combien votre chamelle donne-t-elle de lait ? » et ces mots « et moi, » n'ont aucun rapport entre eux. — Ecoute, reprend Choumeïlah ; je vais te dire la vérité ; il a écrit : « Combien votre terre rend-elle ? » — Ce « combien votre terre rend-elle ? » et tes deux mots « et moi, « n'ont pas plus d'unité de sens. Entre sa demande et ta réponse il n'y a aucun lien, aucune relation. » Ce disant, le mari fait renverser sens dessus dessous une sébile de bois sur l'écriture, et ordonne que l'on aille de suite lui chercher un écolier à la plus prochaine école.

L'écolier vient et lit.

El-Moudjâchi' se retourne en face de Nasr : « Qui donc, lui dit-il, t'a retiré du mauvais pas où tu étais ? Qui donc t'a retiré d'embarras ? Allons, debout ! et prends l'espace devant toi ; au large ! » Sans souffler un mot, et tout confus, Nasr part. Il alla prendre gîte chez un autre de ses contribules, chez un Solamide.

Découragé, désespéré, Nasr s'épuisait consumé d'amour pour Choumeïlah ; il gisait, desséché, l'œil éteint ; c'était pitié. Son malheur, son histoire courut bientôt dans la ville ; et les basriennes disaient en manière proverbiale : « Consumé, épuisé comme le moutemenni. »

Digitized by Google

El-Moudjâchi' eut nouvelle de la misérable situation de Nasr, et alla le visiter. En mari calme et sage, il s'attendrit au spectacle de l'état d'épuisement et d'étiolement où était le jeune imprudent. Et rentrant chez soi, El-Moudjâchi', sans circonlocution, ni sermon, dit à Choumeïlah : « Je veux que tu prennes un pain, que tu l'arranges et l'assaisonnes avec du beurre, et que tu te hâtes de le porter à Nasr. » Elle savait d'ailleurs la souffrance de Nasr. Choumeïlah s'empresse, arrive auprès de l'amant presque moribond. Il n'eut pas la force de se soulever. Elle le saisit dans ses bras, le serre contre elle-même, puis de sa main elle lui glisse à la bouche une bouchée du pain qu'elle a apporté ; au moribond renaissent les forces et la vie ; il est guéri ; il ne semble plus qu'il ait été malade. De là, un des visiteurs habitués de Nasr, a dit : « Que Dieu confonde le poète El-Acha ! En vérité, il a deviné, il a pour ainsi dire vu agissante la puissance miraculeuse de l'amour lorsqu'il a fait ce vers :

« Femme admirable ! qu'elle appuie sur ses charmes un homme qui vient de mourir, et il revivra, il n'y aura plus à le porter au tombeau. »

Après que Choumeïlah eut quitté Nasr, il retomba dans sa tristesse et son exaltation. Son mal le ressaisit, ne l'abandonna plus, le consuma peu à peu et le conduisit à la mort.

Les pâtres du désert ont aussi enrichi le martyrologe des amants. Choisissons un exemple transmis par un nommé Djabalah fils d'El-Aswad, beau et magnifique vieillard, comme on n'en vit jamais.

« Je partis un jour, a dit Djabalah, à la recherche d'un mien chameau qui s'était égaré. Je courus, je rôdai la journée entière, jusqu'à nuit sombre. Je ne sus plus alors reconnaître mon chemin. Je tournai deçà delà, espérant trouver la route commune ; je ne pus y réussir. J'allais, je venais ; soudain j'entendis une voix émouvante qui retentissait de

Digitized by Google

loin, puis des plaintes déchirantes qui me pénétrèrent si avant au cœur que je pensai un moment tomber de cheval. « Par Dieu ! me dis-je alors ; je veux aller du côté de cette voix, dussé-je risquer ma vie. » Et j'approche, j'approche ; je m'avance jusqu'au bas-fond d'une vallée. J'avise un pâtre qui avait rassemblé son troupeau, menu bétail, auprès d'un arbre ; et ce pâtre d'une voix touchante récitait alors et psalmodiait ces vers :

« Lorsque j'allais trouver ma So'da, ma bien-aimée, je voyais la terre disparaître et fuir sous mes pieds, les distances se rapprocher,

« Auprès des blanches et pures beautés, on ne veut autre chose que les entendre recommencer toujours ce qu'elles finissent de conter. »

Je vais au pâtre ; je le salue ; il me rend son salut et me dit : « Qui est le voyageur qui vient ici ? — Un voyageur égaré, qui vient se réfugier auprès de toi et demander ton aide. — Sois le bienvenu ; bon accueil ! descends ; tu es ici à ta discrétion, tu es à l'aise. J'ai de quoi te donner pour te reposer, te servir à manger à l'instant, tout de suite. » Je mets pied à terre. Mon homme se dépouille de la grande couverture qui l'enveloppe, l'étale par terre et me fait asseoir dessus. Il m'apporte ensuite des dattes sèches, du beurre frais, du lait, du pain, et me dit : « Excuse-moi ; à cette heure-ci, de nuit, je ne puis te donner davantage. — Par Dieu ! cela est beaucoup, est excellent. » Alors il se tourne, va auprès de mon cheval, l'attache, et lui donne à boire et à manger.

Quand j'eus fini mon repas, je fis mes ablutions, et ma prière. Puis je m'assis, je me penchai appuyé sur le coude. J'étais entre le sommeil et la veille lorsque je perçus un léger bruit vague. C'était une jeune fille qui arrivait du cœur de la vallée, fille ravisante dont la beauté eut fait honte à la face du soleil. Le pâtre se lève subitement ; il court vers cette

Digitized by Google

chère enfant ; il salue ; il baise la terre devant elle; il l'accoste; et les voilà qui se délectent à causer, à se questionner. « Cet homme est Arabe pur, pensai-je alors ; et c'est-là probablement une parente qu'il ne peut épouser. »

Je feignis de dormir ; car déjà je n'avais plus sommeil ; la curiosité m'excitait. Les deux jeunes gens continuèrent, ne cessèrent plus leur entretien, leur charmante conversation, leurs douces et bienheureuses plaintes, leurs tendres soupirs ; tous deux s'adressaient aussi de gracieuses réprimandes. L'aurore apparut ; le pâtre enlaça dans ses bras sa bien-aimée, l'embrassa d'un délicieux baiser ; tous deux soupirèrent du fond de l'âme ; le pâtre pleurait ; la belle enfant pleurait. « Chère cousine, dit mon Arabe, je t'en supplie au nom du ciel ! ne tarde donc plus à venir, comme tu as tardé cette nuit. — Cher cousin, ne sais-tu donc pas que je dois attendre que les jaloux grondeurs, les espions aient fermé l'œil et soient bien endormis ? Sans cela... — Oui, oui, tu as raison ; mais... » Et il lui dit adieu. Elle partit ; chacun d'eux se retournait à tout moment, soupirait. Et le pauvre garçon pleurait, et la pauvre fille pleurait. Moi aussi je pleurai, tant j'étais attendri. « Par Dieu ! dis-je en moi-même, je ne veux pas quitter sitôt cet Arabe ; il faut que je lui demande de me garder comme hôte encore la nuit prochaine. Je suis curieux de voir ce que feront ces deux amants si inquiets. »

Dans la matinée, je dis donc au pâtre : « Que Dieu dispose de ma vie pour toi ! Tu sais que toute action a sa valeur par sa fin. Hier, j'ai eu une fatigue excessive ; je désire me reposer encore aujourd'hui auprès de toi. — A ton gré ! à ton bon plaisir ! Demeurasses-tu ici le reste de ta vie, tu me trouveras toujours comme il te plaira, prêt à te satisfaire. » Il avait à peine achevé ces paroles que le voilà qui va prendre un mouton et l'égorge. Il arrange et allume le feu, fait rôtir la bête, ensuite me la présente au repas. Nous mangeâmes,

Digitized by Google

avec cette différence que lui mangea comme quelqu'un qui n'a pas envie de manger. Je passai la journée avec mon pâtre; en vérité, je n'ai vu homme au monde plus soigneux de son troupeau, plus bienveillant, plus affable, plus aimable dans ses paroles. Mais il était sous l'obsession et l'ivresse de l'amour. Je ne parlai point de ce que j'avais aperçu. Quand la nuit fut venue, je me plaçai sur la couverture qui m'avait été étalée par terre, je m'acquittai de ma prière, et j'annonçai que j'avais envie de me coucher, attendu la grande fatigue que j'avais eue la veille. « Dors, mon ami, me répondit le pâtre, dors bon sommeil. »

Je feignis encore de dormir; je ne dormis point.

Mon homme se tint coi, à attendre. Un peu de la nuit était passé, et la jeune fille n'était pas arrivée; elle était en retard; le moment du rendez-vous était écoulé. Le pâtre s'inquiéta, se tourmenta; il n'était plus à lui-même; son inquiétude s'exaspéra; et il pleurait. Puis il s'approcha de moi, me secoua doucement, car je lui paraissais endormi. « Ami, me dit-il, n'as-tu pas vu la jeune fille qui m'a promis un rendez-vous, qui est venue ici hier? — Oui, je l'ai vue, répondis-je. — Eh bien, cette belle enfant-là, c'est ma cousine; elle m'est chère comme rien ne m'est cher au monde; je l'adore, je l'aime; elle aussi, elle m'aime bien, plus encore que je ne l'aime. Son père m'a refusé de me la donner en mariage parce que je suis pauvre, sans bien ni maille. Il fit le dédaigneux et le fier à mon égard. Je me décidai alors à être berger, à cause de ma chère et belle cousine. Elle me vient visiter chaque nuit; le moment où elle arrive toujours est déjà loin; mon cœur n'y tient plus d'impatience, d'inquiétude; il me dit, je ne sais pourquoi, qu'un lion doit avoir dévoré ma chère amie. » Puis il ajoute ces deux vers :

« Eh quoi! serait-elle donc morte, qu'elle ne vient pas

Digitized by Google

comme d'habitude! Serait-ce quelque fête qui l'a retenue, quelque travail qui l'a empêchée!

« Oui, je sacrifierais ma vie pour toi, mon amie! Tu m'as mis au cœur un mal profond, un poids qu'à traîner mes membres semblent se briser. »

Après ces mots, il s'éloigne; un certain temps il reste absent; et il revient portant quelque chose qu'il jette à terre devant moi; c'était la jeune fille; un lion l'avait tuée, avait commencé à en dévorer les membres, l'avait défigurée. De nouveau, après avoir contemplé, muet, la malheureuse enfant, le pâtre prend son sabre et disparaît dans l'obscurité et l'espace. Après quelques instants d'absence, il revient apportant la tête du lion qu'il jette auprès de moi, en s'écriant :

« Eh bien! lion, qui t'es dirigé d'instinct par ici, tu es mort; c'est toi qui as causé ton malheur.

« Par toi je suis délaissé, seul, moi qui avais une amie. Je ne l'ai plus, et désormais mes jours ne sont plus qu'une folle poussière. »

Puis il m'interpelle : « Ami, je t'en prie au nom du ciel, accueille bien les paroles que je te vais dire. Je sens que le trépas m'atteint; je le vois. Quand je serai mort, prends mon abâ (1) que voilà; ce sera le suaire dans lequel tu m'enseveliras. Ce cadavre de celle que j'aime, ce qui reste de ce cadavre mutilé, réunis-le à mon corps, réunis nos dépouilles mortelles, et dépose-nous dans une même fosse mortuaire. Prends ces pauvres moutons, mon pauvre troupeau que voilà. Une bonne vieille femme viendra ici, sans aucun doute; c'est ma mère. Donne-lui alors mon bâton que voilà, et mes vêtements, et mes moutons, et dis-lui : « Ton fils n'est plus; il s'est éteint d'amour. » Ma pauvre vieille mère mourra alors de chagrin. Enterre-la dans une fosse près de la

(1) Ou abay; vulgairement: abâyeh; sorte de manteau à manches.

Digitized by Google

nôtre. Adieu, monde, adieu. » Il se tait. Un moment après, il pousse un cri, appuie la main sur son cœur, et expire.

« Oh ! je le jure, me dis-je aussitôt, je veux accomplir les dernières volontés de ce malheureux pâtre. » Je lavai son corps ; je l'ensevelis dans le linceul qu'il m'avait désigné ; je récitai les prières des morts, et je déposai ensemble dans une fosse lui et les restes du cadavre mutilé.

Je passai la nuit dans la tristesse et les larmes.

Le matin, arrive une vieille femme; elle était comme effarée, bouleversée. Elle s'approche de moi. « Aurais-tu vu, me dit-elle, un jeune pâtre avec un troupeau de petit bétail ? — Oui, je l'ai vu, » répondis-je. Et je racontai l'aventure et le malheur des deux amants. La bonne vieille jeta un grand cri et fondit en larmes. Je m'efforçai de la consoler, de la calmer. Je l'exhortai au courage ; et ce dura jusqu'à la chute du jour. Les pleurs continuèrent, pleurs brûlants, assez loin dans la nuit. Je m'approchai de cette femme ; elle était immobile, étendue la figure sur le sable ; la respiration n'allait plus ; les membres étaient sans mouvement. Je secouai la malheureuse ; elle était cadavre.

Je la lavai ; je récitai de nouveau les prières des morts ; je l'enterrai près de la fosse où j'avais couché son fils. Je passai là ma quatrième nuit. Au poindre de l'aurore, je fus sur pied. Je sellai et sanglai mon cheval ; je rassemblai le troupeau, et voilà qu'une voix venant de je ne sais où, prononça distinctement ces vers :

« Nous allions en paix ; le destin nous souriait ; nous étions réunis, même séjour, même patrie.

« Et la destinée a déchiré nos heureuses amours, nous a séparés ; maintenant un linceul nous tient réunis dans ses plis. »

J'emmenai le troupeau et le conduisis à la tribu, où je le remis aux parents du pâtre et de la jeune fille. Je contai l'his-

Digitized by Google

toire des deux amants et de la mère. La tribu s'émut jusqu'aux larmes... Je partis ; je regagnai ma demeure, étonné de tout ce que je venais de voir dans mon excursion. »

## UN SAINT, RENÉGAT PAR AMOUR.

Pour les Arabes, les musulmans, ces destinées sont terribles. Il est épouvantable de mourir d'amour; c'est la mort rouge, comme ils disent, la plus atroce des morts, d'autant qu'à la rigueur on pourrait toujours l'éviter, et que, si la sottise des parents, ou la sottise des caprices du sort et aussi des maris, ne se mettait en travers, toujours ou presque toujours on pourrait obtenir la jouissance et le bonheur de l'objet aimé. Mais ce qui confond l'imagination, ce qui est le plus redoutable, le plus effroyable, c'est la mort du sentiment religieux, le sacrifice de la foi, par amour, y eut-il même ensuite résipiscence.

Ce malheur est arrivé même à de saints personnages ; car l'amour est la plus puissante force après Dieu. Nombre d'aveux en ont témoigné; nombre d'histoires et d'anecdotes l'ont certifié; et il a fallu des miracles pour terminer ces désolantes aberrations, à la plus grande gloire de Dieu et de la religion. Que les récits soient rigoureusement authentiques, je n'en sais rien et je m'en inquiète peu. Ils existent, c'est tout ce que j'affirme. Mais vrais ou non vrais, ils n'en sont pas moins la déclaration que l'amour peut éblouir et troubler toute tête humaine, renverser toute vertu que ce soit, abasoudir et aveugler toute raison, emporter à toute folie les plus grands saints, dérouter les plus fortes sciences, vaincre les esprits les plus forts, traîner les plus sages aux dernières extravagances, conduire à la perpétration de toute horreur, jusqu'à l'apostasie.

Digitized by Google

Le récit arabe, le voici.

Il y avait à Bagdad un nommé Abou Abd Allah, natif d'Espagne. C'était le cheikh conseiller et directeur des consciences pour tout l'Irâk. Il savait de mémoire trente mille hadith ou maximes et décisions recueillies du Prophète ; il enseignait et expliquait le Koran avec ses variantes et avec les légendes et les développements qui s'y rattachent et qui se rapportent aux époques antéislamiques.

Une année, il se décida à voyager, voyage pieux. Il part donc, et avec lui plusieurs de ses élèves ou disciples, tels que Djounaid, Chibly, etc., cheikh ou vénérables de l'Irâk. Chibly lui-même a raconté l'histoire telle que la voici.

« Nous étions, a-t-il dit, sans cesse attentifs aux moindres choses qu'il fallait à Abou Abd Allah ; et, grâce à Dieu ! nous étions respectés et bien accueillis partout. Nous arrivons ainsi à une bourgade du pays des infidèles. Nous cherchons de l'eau pour nous abluer ; nous n'en trouvons pas ; nous parcourons la bourgade ; nous arrivons à des églises où il y avait des diacres, des prêtres, des moines, et ils adoraient des statues et des croix. Comment ne pas nous étonner de voir ces hommes et l'infirmité de leur intelligence !

Nous passons. Nous débouchons près d'un puits à l'extrémité de ce pays. Là, des jeunes filles étaient venues pour puiser de l'eau ; parmi elles en était une d'une grâce admirable, la plus belle et la plus ravissante de toutes ; et elle avait au cou des colliers d'or. A l'aspect de cette magnifique créature, notre cheikh, notre saint homme changea de figure, se sentit bouleversé. « Qui est le père de cette jeune fille ? dit-il. — Son père, lui répondit-on, est le prince de cette bourgade. — Comment n'a-t-il pas plus d'attention et de prudence à propos de cette charmante enfant ? Pourquoi ne l'empêche-t-il pas de venir ainsi chercher de l'eau ? — Son père continuera de la sorte jusqu'à ce qu'il l'ait mariée ;

Digitized by Google

l'intention du prince est que sa fille, habituée à ces devoirs domestiques, honore et serve le mari qu'elle aura et ne se laisse pas entraîner et dominer par la coquetterie et l'amour de sa propre personne. »

Ces paroles frappèrent l'esprit du saint homme. Il s'assit, et, la tête penchée vers la terre, il réfléchit... Trois jours passèrent sans qu'il bût et mangeât, sans qu'il parlât à personne. Il s'acquittait seulement de ses devoirs religieux, les cinq prières journalières. Ses disciples se tenaient à distance devant lui, ne sachant à quoi se résoudre, n'osant l'interroger, le troubler dans ses méditations... Mais enfin, fait observer Chibly, je m'approche, et : « Maître, lui dis-je, tes disciples, que tu aimes et qui t'aiment, ne savent que penser de ton silence depuis trois jours entiers. Pas un mot, pas une parole de toi à un seul d'entre nous. — Mes amis, dit-il en nous fixant,... écoutez. Cette jeune fille que j'ai vue,... ce jour-là,... l'amour pour elle m'a pénétré jusqu'à l'âme ; mon cœur n'est plus occupé que de cette beauté ; je ne puis plus, non, je ne puis plus quitter ce pays. — Maître, continuai-je, tu es le vénérable de l'Irâk entier ; tu es connu de toutes nos contrées par ta vie pieuse et sainte, par ton mépris des choses de ce monde ; tes disciples fidèles sont au nombre de plus de douze mille ; ne nous déshonore pas eux et nous qui sommes devant toi, en rejetant notre saint Livre, le Livre de Dieu. — Braves gens, le calam de la destinée a tracé sa décision. Je suis tombé dans les gouffres du néant, je suis perdu. L'anse de la sainteté qui me retenait s'est détachée de moi. L'étendard qui me guidait dans la droite voie, s'est plié et a disparu. » Et à ces paroles, notre vénérable verse d'abondantes larmes. Ensuite il reprend : « Allez, partez, éloignez-vous, nous dit-il profondément agité, la destinée, la fatalité est accomplie. »

Nous étions confondus de surprise. Nous priâmes Dieu de

Digitized by Google

nous secourir, de nous préserver de pareil malheur. Nous pleurions ; et lui, de ses larmes il abreuvait la terre.

Nous le quittâmes. Nous retournâmes à Bagdad. La foule vint à notre rencontre et à la rencontre du saint homme. Ses disciples les plus chers étaient sortis avec la multitude. Mais, lorsque l'on ne vit point notre maître, on nous questionna, on nous demanda où il était. Nous raçontâmes ce qui lui était avenu. Et nombre de ses disciples intimes moururent de chagrin et de douleur, en apprenant cette lamentable histoire. On pleura ; on s'humilia devant Dieu, on le supplia de nous rendre cet infortuné qui s'était laissé frapper d'aveuglement. On ferma les retraites des religieux, les zâouïah des santons, les lieux de refuges des hommes pieux. La désolation se répandit dans tout le peuple.

Une année s'écoula. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de notre maître. Je partis, emmenant avec moi quelques amis, dans l'intention de découvrir ce qu'il était devenu. Nous arrivâmes à la bourgade ; nous nous informâmes de notre cheikh. « Il est dans la campagne, nous dit-on, et il fait paître des pourceaux. — Quelle circonstance l'a donc conduit là ? reprîmes-nous aussitôt. — Il a demandé en mariage la fille du prince de ce pays ; le prince a répondu qu'il ne la voulait marier qu'à un homme qui fût de la même religion qu'elle, qui revêtirait l'abâ ou vêtement du pays, qui ceindrait le zounnâr (ou ceinture des chrétiens), qui fréquenterait assidument les églises, et ferait paître des pourceaux. Le cheikh a souscrit à ces conditions et les a remplies. Le voilà, là-bas ; c'est lui qui garde ces pourceaux-là. »

A ces paroles nos cœurs se fendirent de douleur et nos yeux s'inondèrent de larmes. Nous nous dirigeâmes de son côté. Il était debout près de ses pourceaux. Nous apercevant, il baissa la tête. Et voilà qu'il avait coiffé la calotte des chrétiens, qu'il avait le zounnâr aux reins ; pour soutien, il avait le

Digitized by Google

bâton sur lequel il s'appuyait autrefois lorsqu'il montait à la chaire à prêcher près du mihrâb de la mosquée (1). Nous saluons notre ancien maître; il nous rend notre salut. « O cheikh, disons-nous stupéfaits, qu'est-ce que cela? qu'est-ce que ceci? qu'est-ce que ces malheurs et ces humiliations après ce que tu savais et enseignais des hadîth et des sciences sacrées? — Mes frères, mes amis, je ne sais et ne suis plus rien. Mon Seigneur m'a traité comme il lui a plu; comme il lui a plu il m'a chassé loin de la porte de ses grâces, moi qui étais au nombre de ceux qu'il aimait. O! gardez, gardez-vous, hommes de son amour, d'encourir sa réprobation, de vous faire repousser loin de lui! Gardez-vous, vous dis-je, hommes qui l'aimez et qui êtes de foi pure, gardez de vous séparer de lui, de l'abandonner! » Et levant les yeux au ciel, il s'écrie : « Seigneur, mon Dieu, non, je n'eusse jamais pensé qu'il en pût être ainsi de ta part? » Après quoi, il se met à invoquer et appeler la rosée des miséricordes divines; il pleurait à pleines paupières. « O Chibly, me dit-il, prie Dieu, supplie-le pour autre que pour toi (c'est-à-dire pour moi). » Alors d'une voix forte et pleine, je m'écrie : « En toi, Seigneur des cieux, tout secours est en toi; tu es la source vive des miséricordes. Sur toi est notre appui, en toi sont nos espérances. Eloigne, éloigne de nous ce douloureux spectacle; par ta puissante volonté repousse loin de nous ces désolations. Nous a frappés un malheur que toi seul peux dissiper. »

A cette adjuration, aux pleurs et aux pieuses exclamations dont nous l'avions accompagnée, les pourceaux se tournèrent de notre côté et se prirent à se rouler la face par terre devant nous; et ils poussèrent tous d'un même coup un épouvan-

(1) Toujours la chaire à prêcher est à gauche et tout près d'une niche dont la base est au sol de la mosquée. Cette niche est le mihrâb Elle est plus ou moins ornementée dans son architecture et est le point du côté duquel il faut faire face pour la validité de la prière. Ce côté doit toujours être dans la direction de la Mekke.— Le prédicateur, en chaire, a toujours la main droite appuyée sur un bâton, ou sur un sabre de bois.

Digitized by Google

table grognement qui alla retentir jusqu'aux montagnes. A ce moment il me sembla que se dressait la résurrection finale. Le cheikh était en larmes. « Eh bien ! lui dis-je alors, veux-tu retourner avec nous à Bagdad? — Comment le pourrais-je, moi qui me suis abaissé jusqu'à conduire des pourceaux, après que j'avais si longtemps conduit les âmes ! — Mais, ô cheikh, tu savais de mémoire le Koran; tu le savais réciter selon les sept lectures (1); t'en reste-t-il encore quelque chose en la mémoire ? — J'ai tout oublié,... excepté deux versets. — Lesquels? — L'un est ceci : « Celui que Dieu a jeté dans le mépris, qui donc l'honore? Oui, Dieu fait ce qu'il veut. » (Chap. 22, verset 19). L'autre est ainsi : « Celui qui abandonne la vraie foi pour l'incrédulité, erre dans le sentier du malheur. » (Chap. 2, ver. 102). — O cheikh, tu savais de mémoire trente mille hadith ou maximes et dires du Prophète de Dieu, en sais-tu encore? — Un hadith, un seul; c'est celui-ci : « Qui change de religion, tuez-le. »

Nous quittâmes le cheikh et nous partîmes, étonnés, confondus. Nous marchâmes trois jours. Tout à coup nous l'apercevons devant nous ; il se purifiait à un cours d'eau. Il sortit de l'eau en prononçant la profession de foi qui est la base de la religion de vérité ; il renouvelait sa consécration islamique, il rentrait au sein de la foi.

A ce spectacle, nous ne sûmes pas contenir notre joie et notre émotion. Lui, il nous regarde, et il nous dit : « Mes amis, donnez-moi un vêtement qui soit pur. J'ai lavé mes souillures ; j'ai dépouillé l'impiété. » Nous lui donnâmes de quoi se vêtir et il fit une prière. Nous nous assîmes un moment avec lui. « Grâces à Dieu, dîmes-nous, qui t'a rendu à tes

(1) Il y a sept manières de lire le Koran : elles sont basées sur ce qu'ont indiqué et pratiqué sept lecteurs ou récitateurs réputés, personnages révérés qui eurent chacun une manière de lire tel mot, de supprimer telles consonnances finales de certains versets, de prolonger ou abréviér telles articulations. C'est un mérite, une science que de connaître ces modes de lecture du Livre sacré. Un traité particulier d'un appelé El-Chatby explique tout ce qui tient à ces façons de lecture koranique.

Digitized by Google

frères, qui nous a de nouveau réunis à toi. Raconte-nous, maître, ce qui t'est arrivé, ce que tu as fait. — Mes enfants, après que vous m'avez eu quitté, il y a trois jours, j'ai supplié mon Dieu de me rendre son amour. « Seigneur, me suis-je écrié, je suis coupable, j'ai péché devant toi. » Et mon Dieu, dans sa munificence m'a pardonné, m'a couvert du voile de sa bonté. — Mais dis-nous, daigne répondre à notre curiosité. Y a-t-il eu quelque cause, appréciable pour toi, qui ait accompagné ou marqué ton malheur ? — Oui certainement. Quand nous arrivâmes la première fois à la bourgade, et pendant que nous étions à parcourir les aléntours des églises, je me suis dit en moi-même ; « Que sont ces gens-là auprès de moi, en comparaison de ce que je suis, moi, un vrai croyant, un fidèle qui proclame l'unité absolue de Dieu ! Ce ne sont que des chrétiens ! » Alors j'entendis en moi une voix intérieure me crier : « Ce n'est pas à toi de juger. Si tu avais voulu, je t'aurais appris la vérité. » Et incontinent je sentis quelque chose s'envoler et sortir de mon cœur. Ce quelque chose qui s'échappait de mon sein, c'était la foi. »

De nouveau nous fûmes pénétrés d'une joie indicible... Nous reprîmes le chemin de Bagdad.

Le jour où nous y entrâmes fut un jour de fête dont on garda le souvenir. On ouvrit les zâouïah ou chapelles des santons, les demeures des hommes pieux, les retraites des religieux. Le kalife vint à la rencontre du cheïkh ; ensuite lui envoya des présents. Notre vénérable reprit ses enseignements ; et quarante mille auditeurs et disciples accouraient à lui pour l'entendre. Longtemps il continua cette nouvelle vie ; Dieu l'avait rénové, lui avait remis en la mémoire tout ce qu'elle avait oublié, le Koran, les hadîth. D'autres hadîth encore s'ajoutèrent à ce trésor scientifique.

Un jour que nous étions avec notre maître, après la prière du matin, on entendit frapper à l'entrée de la zâouïah. Je



Digitized by Google

vais regarder à travers la porte. Je vois une personne enveloppée dans un ample vêtement noir. « Que désires-tu ? demandai-je à cette inconnue.— Va dire ceci à votre cheikh: « La jeune fille roûmy (grecque), que tu as laissée à la bourgade, vient se remettre à ta discrétion, se vouer à ton service. » Je rentre aussitôt informer le cheikh. Il pâlit; un frisonnement le parcourt tout entier. Et : « Fais-la entrer, » me dit notre cheikh. J'introduis la jeune fille ; en arrivant devant lui elle verse d'abondantes larmes. « Comment as-tu pu venir jusqu'ici ? demande-t-il à cette fille ; qui t'a conduite et dirigée ? — Maître, répond-elle, lorsque tu partis de notre bourgade, j'en fus bientôt instruite. C'était le soir ; je passai la nuit, une nuit de tourment ; je dormis d'un sommeil saccadé. En songe je vis un homme qui me dit : « Si tu veux être vrai croyante, renonce à tout ce que tu es, à tout ce que tu fais, au culte et à l'adoration des idoles, suis les pas de ce cheikh, et accepte sa religion. » Mais, répliqué-je, quelle est sa religion ? — C'est la religion de l'islâm, de la résignation aux volontés divines. — En quoi consiste son principe ? — Elle repose sur la seule base que voici, c'est professer ceci : « Il n'y a de Dieu que le Dieu (unique), et Mahomet est l'Envoyé de Dieu. » — Comment puis-je arriver auprès du cheikh ? — Tiens tes yeux fermés, et donne-moi la main. » J'obéis ; il marche un moment ; puis il me dit : « Regarde. » J'ouvre les yeux et je me vois sur la rive du Tigre. « Va, me fit alors mon guide, va à cette zâouïah ; salue le cheikh de ma part, et dis-lui : Ton frère en Dieu, Khidr, te donne le salut (1). »

Le cheikh émerveillé rendit grâces à Dieu ; et il admit la

(1) Khidr est un des grands prophètes reconnus par les musulmans ; c'est le Pinchas de la Bible. Khidr existe toujours ; il habite sous les flots de la mer. Toutes les nuits il vient à Alexandrie sur le tombeau d'Alexandre, non pas notre Alexandre européen, mais un autre qui, de l'avis d'un grand nombre d'ulémas, fut prophète et conquit le monde depuis le point où le soleil se lève jusqu'au point où il se couche. C'est une assez longue légende que celle de Khidr et aussi celle d'Alexandre, l'Alexandre bicorne.

Digitized by Google

roûmy au nombre des femmes de son harem. « Va, dit-il à cette fille ; là, tu adoreras le Dieu véritable. » Elle devint la plus pieuse, la plus sainte femme de son temps, jeûnant le jour, veillant la nuit pour prier, à tel point qu'elle épuisa sa force, amaigrit son corps, changea d'aspect et de couleur. Elle tomba malade de la maladie de la mort ; elle fut bientôt à sa dernière heure. Néanmoins le cheikh s'abstenait de visiter la vertueuse néophyte. « Allez, dit-elle à ceux qui la soignaient et l'entouraient à son agonie, allez l'inviter à venir me voir avant que j'expire. » Il alla trouver la pauvre moribonde. Dès qu'elle l'aperçut, elle pleura. « Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-il attendri ; demain nous serons réunis dans la nouvelle vie, à la demeure des munificences éternelles. » Et la sainte femme passa à la Miséricorde suprême. Le cheikh ne survécut que de quelques jours, comme il l'avait prédit. Il mourut, Dieu l'ait en grâce !

Je le revis en songe. Notre cher maître était marié à soixante-dix houris aux beaux yeux ; et la première de ses épouses célestes était la jeune fille qu'il avait tant aimée ; ils étaient avec les élus de Dieu, prophètes, confesseurs de la foi, martyrs, saints personnages, en compagnie des hommes aux grandes vertus. »

Ainsi, dans toutes les classes de la société, disons-nous, on meurt d'amour. Le kalifat a fourni aussi une quote-part, a eu aussi les honneurs de ce martyre.

Un des fils d'Abd el-Mélik, Yézîd II qui fut le neuvième kalife de la dynastie des Oméyades et obtint la souveraineté en 720 de notre ère (102 de l'hégire), mourut du chagrin d'amour, en sept cent vingt-quatre, à l'âge de quarante ans... Il y avait à Médine une chanteuse d'une beauté admirable, d'une éducation parfaite. Elle avait étudié et appris le Koran, possédait une érudition poétique des plus riches, avait une connaissance approfondie de la langue arabe. Elle vint chez Yézîd

Digitized by Google

fils d'Abd el-Mélik et s'empara du cœur du kalife. Un jour Yézîd dit à la belle esclave : « Est-ce que tu n'as pas quelques parents ou quelques personnes à qui je puisse faire du bien, à qui je serais heureux de donner quelque bienfait, de rendre quelque service ? — Prince des croyants, répondit-elle, de parents je n'en ai pas. Mais à Médine il y a trois individus, intimes amis de mon ancienne maîtresse, auxquels j'aimerais voir arriver les résultats de tes généreuses intentions.— Très bien. » Yézîd fit écrire de suite à son gouverneur de Médine, à propos des trois individus et lui ordonna de leur remettre en cadeau, de la part du kalife, et à chacun, dix mille drachmes ou pièces d'argent. De plus Yézîd demanda qu'on lui envoyât les trois personnes désignées. Ces ordres furent exécutés.

Nos trois hommes se mettent en route immédiatement... Ils arrivent au palais du kalife. On va demander à Yézîd de les introduire. La permission est accordée; le kalife reçoit magnifiquement ses trois hôtes, les comble de bontés, et les invite à lui spécifier ce qu'il leur plairait d'obtenir de lui. Deux d'entre eux exposent ce qu'ils désirent et le kalife les satisfait. Le troisième répond, à la même proposition : « Prince des croyants, je n'ai rien à solliciter de ta bonté. — Pourquoi? reprit Yézîd. Est-ce qu'il ne serait pas en mon pouvoir de contenter ton désir? — Si, prince des croyants, si. Mais je ne pense pas que tu voulusses accueillir mon vœu. — Je l'accueillerai ; parle. Tu ne saurais me demander une chose qui soit en mon pouvoir que je ne te l'accorde ? — Alors me promets-tu toute sécurité ? me promets-tu de ne pas t'irriter contre moi? — Je te le promets. — Eh bien! puisque tu y consens, je voudrais que tu enjoignisses à ton esclave, ta chanteuse une telle, celle à cause de laquelle tu nous as si libéralement traités, de chanter devant moi trois petites cantatilles dont je lui dirais les paroles, et, à chaque cantatille, je

Digitized by Google

boirai une coupe d'une livre de vin. Voilà tout ce que j'ambitionne. Exauce ma prière. » La figure du kalife changea. Il se leva, passa aux appartements de son esclave et lui annonça ce qui venait de se passer. « Et à quoi es-tu résolu, prince des fidèles? que penses-tu faire? — Je dois remplir ma promesse. »

Le lendemain, Yézîd envoie chercher le jeune homme, et en même temps fait disposer trois siéges en or autour d'une table basse (à la manière orientale). Le médinois arrive. Yézid s'assied sur un des trois siéges; la chanteuse s'assied sur un autre; le jeune homme se place sur le troisième. Le kalife alors ordonne que l'on serve le repas. Les trois convives s'approchent de la table. Yézîd demande différentes fleurs odorantes, des parfums. On obéit et on les arrange et dispose dans le service. Il demande ensuite trois coupes d'une livre de vin chacune. On les apporte et on les remplit. On se met à manger. Quelques instants après, le kalife dit au médinois : « Récite-nous maintenant les paroles que tu as si fort envie d'entendre chanter. Voyons ce que tu veux. — Prince, répond le médinois, je désire que tu commandes à ta belle esclave de chanter les deux vers que voici :

« Non, je ne puis plus dépouiller mon amour pour ma bien-aimée; me donnât-il plus de souffrances qu'il ne m'en a donné, je ne puis plus.

« Je conjure mon cœur de la fuir, mais il repousse mes instances, et lors même que je jure de la sincérité de ce désir, il repousse ma prière. »

A l'ordre de son maître, l'esclave chante ces vers. Après quoi Yézîd boit sa coupe, le jeune homme boit la sienne; puis l'esclave boit à son tour. Le kalife fait de suite remplir les coupes; et : « Propose encore, dit-il au médinois, ce que tu veux que l'on te chante. — Tu vas commander à ta belle esclave de chanter les deux vers que voici :

Digitized by Google

« J'ai choisi dans la contrée de Nomân une jolie tige d'arâk pour ma belle Hind (1); mais, de si loin, qui fera parvenir cette tige parfumée à ma chère Hind ?

« Mes amis, détournez-vous avec moi de votre route, que Dieu vous soit propice ! Venez, bien que pour regagner vos contrées votre chemin ne soit pas celui qui conduit près de Hind. »

L'esclave chanta. Yézid but sa coupe ; le jeune homme but la sienne ; la chanteuse but après eux. De suite Yézid fit remplir les trois coupes. « Demande, dit-il au médinois, ce que tu veux encore. — Prince des croyants, ordonne à ton esclave de chanter ceci :

« Nous voulons nous unir à vous, et vous voulez vous éloigner de nous. Il en sera ainsi jusqu'au moment où la mort nous séparera.

« Dieu ! je le jure ! Non, je ne pourrai vivre loin de vous, non, jamais, tant que le ciel aura des étoiles, tant qu'il verra poindre l'aurore. »

L'esclave chanta. Elle n'était pas arrivée à la fin du dernier vers que le jeune homme tomba évanoui. « Va, dit Yézid à sa belle esclave, va voir ce qui lui arrive. » Elle se lève à la hâte, touche le jeune homme, le secoue, l'agite ;... il était mort. « Il n'y a plus qu'à le pleurer, dit Yézid à l'esclave ; c'est ton affaire. — Quoi ! prince, pleurer un mort devant toi qui es plein de santé et de vie. — Il a bien fait de mourir. S'il eût vécu, ô ma chérie ! je ne t'eusse pas cédée à lui, quelle qu'eût été sa prière, et malgré ma promesse. » La chanteuse pleura le mort, selon le devoir et la coutume. Le kalife ordonna de solennelles funérailles. Le cadavre fut porté en terre.

Ce récit ne donne pas le nom de cette esclave aimée, de

(1) L'arâk est un bois légèrement parfumé. C'est, comme nous l'avons déjà dit en note, le *salvadora persica*. Avec les tiges on prépare des cure-dents. (Voy. p. 171.)

Digitized by Google

cette séduisante chanteuse qui si bien savait lamper les grandes lampées ; chez les kalifes il fallait savoir boire à perte d'haleine. Je ne puis m'empêcher de croire que l'esclave fut celle que l'histoire appelle Habbâbah. Elle avait une rivale, Sallâmah, concubine aussi du kalife, qui raffolait d'elle, Mais Habbâbah avait tourné la tête au kalife, lui tenait les intimes fibres du cœur. Yézîd étant au pays du Jourdain, se divertissait avec elle dans un jardin, s'égayait en doux ébats. Aux deux amants, ivres d'amour, animés par la gaîté, les charmants propos, les jeux agaçants, on servit une collation composée de fruits magnifiques, les plus beaux et les plus succulents que l'on put trouver. En devisant dans cette petite cène champêtre, Yézîd prend un grain de raisin et le jette à sa joyeuse maîtresse, qui le saisit, se le porte à la bouche rapidement et l'avale plus vite qu'elle ne le voulait. Le grain de raisin était trop gros ; il s'arrête au gosier, s'y fixe, étouffe la malheureuse ; elle fait de vains efforts pour rejeter le grain; elle meurt asphyxiée en quelques instants.

Yézid fut consterné... La douleur lui troubla l'esprit ; il fondit en larmes ; dans son égarement, il fit transporter sa chère esclave chez lui et il ne voulut plus se séparer du cadavre. Une semaine entière le kalife resta auprès de cette triste dépouille. L'infection cadavéreuse était devenue intolérable ; ce ne fut qu'après longues instances des personnes qui approchaient du kalife qu'il consentit à l'enlèvement des restes de sa chère esclave. Il avait été en quelque sorte violenté dans cette concession. Exaspéré par les transports frénétiques de sa douleur, Yézîd voulut faire exhumer sa maîtresse et se la faire rapporter ; il la voulait à tout prix. Tant de regrets et de souffrance bouleversèrent la santé de Yézîd ; il mourut martyr de son amour.

Digitized by Google

## XIX

**Les chanteuses et cantatrices depuis l'islamisme, dans les cours et chez les riches. — Vers d'Abou Nouwâs. — Cantatille d'Ohaïhah remise en musique par Ma'bad. — Ishâk retrouve ce chant par le moyen de la chanteuse Wahbah. — Éloge et talent de Wahbah.**

Recherchons et retrouvons dans l'islamisme les chanteuses, disons aussi les cantatrices, ces esclaves que le luxe et que l'amour des joies de la vie mettaient alors à un si haut prix, surtout chez les kalifes. Observons ces femmes esclaves qui, par le besoin de leur position et aussi de leur légitime ambition, devinrent, à cause de leur art et de leurs talents, les parures et les émotions de la haute société ; qui, par métier et spéculation de gloire et de plaisir, conservèrent les souvenirs des poésies et des poètes, du passé et du présent, dominèrent souvent les esprits des grands, et enchaînèrent aux séductions de leur beauté, de leurs mérites et de leurs coquetteries, les pensées et les richesses des kalifes. Ces chanteuses ou cantatrices étaient comme la classe distinguée et la noblesse des esclaves. Mais elles devaient avoir au moins le talent pour s'élever et se grandir ; et la beauté, quand elle ornait le mérite, amenait l'artiste jusqu'à la couche du souverain, mais sans péché et sans honte aux yeux de la religion et de la loi, sans infidélité aux yeux de la souveraine épouse du souverain.

Peu à peu la femme esclave devint la parure comme la partie harmonique excitante des réunions de plaisirs, des orgies des grands et de leurs commensaux, des riches et de leurs amis. Les soupers de Rome païenne ressuscitèrent ou trouvèrent des succursales chez les Trimalcions et les Lu-

Digitized by Google

cullus de Damas, de Bagdad la cité du salut. Cette sorte de fonction de la femme esclave est cent fois décrite, rappelée, applaudie par les poètes. En quelques vers d'inspiration, Abou Nouwâs a dit ce qui se pouvait dire, laissant à l'esprit de qui comprend, le soin de comprendre ce qui n'est pas dit.

« Ne regrette donc plus la belle Hind ; ne te réjouis pas de promesses. Va ! bois au milieu des roses la liqueur aux couleurs de rose.

« Bois la coupe qui, lorsqu'elle a versé son flot au gosier des buveurs, leur infiltre sa rouge teinte aux yeux et sur les joues.

« Le vin est du rubis, la coupe est de la perle aux mains de la belle esclave à la taille fine et voluptueuse.

« Beauté ravissante qui te donne à boire et de son œil et de sa main ! Aussi, toujours es-tu pris de deux ivresses.

« Moi, j'ai deux délires alors, quand mes convives n'en ont qu'un : c'est là ce qui particularise ma personne et la distingue des leurs. »

Dans ce que je veux exposer encore d'exemples et de récits pour ainsi dire autochtones ou nés parmi les Arabes et les colonies islamiques de l'Orient, nous rencontrerons fréquemment des esclaves favorites, des cantatrices, des musiciennes, des chanteuses artistes. C'est sous le règne de Hâroûn el-Rachîd qu'apparaît le plus éblouissant de cette vie qui éclata dans notre grand siècle au Versailles de la royauté ; Hâroûn escamota l'extraordinaire de sa renommée au milieu du vin, des femmes, des poètes et des chanteurs.

Nous avons déja parlé d'une cantatille d'Ohaïhah. Elle fut longtemps conservée parmi les chants publics. Elle devait en effet avoir une longue vie cette charmante poésie inspirée par le danger ; rien ne sait animer les émotions de l'amour comme

Digitized by Google

la présence du danger et la nécessité de le conjurer ou de l'éviter. Les paroles de cette cantatille avaient souri au génie musical de Ma'bad, célèbre chanteur et compositeur qui l'avait remise sur un air nouveau.

Un jour, a dit Ishâk (1) (Isaak) fils d'Ibrahîm de Maûçal (Moussoul, et cet Ishâk et son père furent les deux illustrations musicales à la cour des kalifes depuis El-Mahdy jusqu'à Mâmoûn, c'est-à-dire pendant quatre règnes), un jour, Fadl, chambellan de Rachîd, m'appela chez lui. Je me rendis à son palais ; et je trouvai là un cheikh hédjâzien, d'une belle physionomie, d'un extérieur noble et grave. « Connais-tu cet homme ? me dit Fadl. — Non, répondis-je. — C'est le fils d'Onaïçah fille de Ma'bad. Demande-lui tout ce que tu voudras des chants qu'a composés son grand-père ; et il te les chantera, te les fera connaître. — Mon cher Hédjâzien, dis-je alors à notre hôte, combien ton grand-père a-t-il composé de chants ? — Soixante, » me répond-il. Et de suite il se met à me chanter :

« Qu'il est beau le beau cou de Molaïkah ! Que belle est sa poitrine ! Que belle est la gorge qui la pare ! »

Il exprima le sentiment de cette musique avec un charme et une grâce inexprimables. Je ne répétai pas immédiatement cet air délicieux ; je comptai sur ma facilité à retenir la musique. Fadl tressaillait de plaisir ; l'enthousiasme l'éblouissait, le mettait hors de lui... Le cheikh partit, retourna à Médine.

Je cherchai à me rappeler le chant de ces jolis vers ; je le demandai à tous les plus vieux chanteurs, à toutes les plus anciennes chanteuses ; je ne rencontrai personne qui le connût. Ce ne fut qu'à Basrah que je le trouvai. Chaque jour j'allais à l'Ile de Basrah vers le moment de la chaleur en été, et j'y passais la nuit. Le lendemain, de très grand matin, je revenais chez moi. Une fois, en retournant à la ville, je fus ac-

(1) Prononcez ce nom en deux syllabes, comme *is* et *hâk* séparés, non comme *ichâk*.

Digitized by Google

costé par deux femmes d'extérieur distingué. Elles étaient assises sur le bord du chemin. Lorsqu'elles m'avaient aperçu, elles s'étaient levées aussitôt, étaient venues à moi, avaient saisi la bride de mon âne et l'avaient arrêté. « Laissez, laissez ! » leur dis-je.

Mais voilà que, sans préambule, l'une d'elles m'adresse cette question : « Comment va maintenant ton amour, ta passion pour la jolie cantilène : « Qu'il est beau le beau cou de Molaïkah ! » En es-tu toujours aussi épris ? J'ai ouï conter de par le monde que tu as demandé ce chant à ce qu'il y a de chanteurs et de chanteuses dans l'empire. Je t'ai vu dans une réunion chez Fadl ; comme le charme de cette mélodie te faisait bondir ! Subitement tu fus ravi, tu te mis à battre la mesure avec les mains, en te balançant doucement. — Bon Dieu ! répliqué-je, je suis encore plus fou que jamais de ce chant si riche et si beau. Voilà qu'en m'en parlant tu viens de rallumer le feu dans moi. Je l'ai demandé cet air à tout ce qui vit dans Bagdad ; personne, personne n'a pu me le faire entendre. — Eh bien ! te plairait-il que je te le chantasse ? — Oh ! certainement. » Et de suite elle me le chanta, Dieu ! mille fois mieux que ce j'avais entendu autrefois, et elle était restée à demi-voix. Je descends de mon âne, et transporté de bonheur je baise à ma charmante chanteuse, les mains, les pieds. Puis nous nous retirons un peu à l'écart. « Je te donnerais ma vie ! Je suis tout à toi, m'écrié-je. Si cela te pouvait plaire, viens avec moi, viens chez moi. — Et pour quoi faire ? — Mais tu me chanteras l'ariette de Molaïkah, et puis je te la chanterai, tout le jour, jusqu'à la nuit. — Tu n'es pas assez aimable pour nous traiter convenablement ; tu es trop avare de ce que tu fais, toi, de tes compositions. Ce que tu me proposes n'est que prétexte ; tu ne veux qu'apprendre l'air de Molaïkah. N'allons pas si loin ; je te le chanterai ici jusqu'à ce que tu le saches. — En reconnaissance je te sa-

Digitized by Google

crifierais mon père, je verserais pour toi mon sang! qui es-tu? Je suis Wahbah, esclave de Mohammed fils d'Imrân el-Karawy. C'est de moi que parle le poète Farroûdj el-Rafâ dans les vers que voici et qui forment une cantilène connue :

« O Wahbah, je n'ai trouvé de délices et de joie qu'à tes côtés, quand tu me donnais à boire, et qu'à mon tour je te versais à boire.

« Quand tu mêlais à ma coupe ta salive enivrante, suave comme du musc échappé de tes lèvres.

« Qu'elle est embaumée ta salive que nul autre n'a jamais goûtée que dans ce qui en imprègne le bout de ton cure-dent!

« Jamais tu n'es venue me voir qu'une fois, une seule fois; redouble donc; n'imite pas le coq, qui ne pond qu'un œuf dans sa vie.

« Je n'ai rien eu de toi qui réjouit mon cœur; mais non plus je n'ai jamais reçu rien qui me pût déplaire.

« Et Wahbah m'a répondu : « Tu es vaincu par l'amour; moi, je ne le suis pas. — Mais, lui ai-je dit, qu'une femme soit victorieuse, cela n'humilie pas toujours celui qu'elle a vaincu. »

Cette cantilène que me chanta Wahbah était sur un air charmant que Wahbah elle-même avait composé... Peu de temps après cette rencontre inattendue, Wahbah fut à moi. Elle était sans contredit la plus admirable chanteuse du monde; elle savait une foule incroyable de vers et d'anecdotes. Une ariette qu'elle excellait à chanter et qui est son œuvre musicale, est celle-ci :

« Il faut s'enivrer, il faut se réjouir; l'ame alors échappe à l'empire des chagrins.

« Allons! donne-moi la liqueur dorée et limpide où les perles mousseuses sourient dans l'or. »

Wahbah chantait ces vers avec un art et un talent exquis.

Digitized by Google

Elle a fait encore l'air de cette chansonnette qu'elle chantait à ravir :

« Coupe sur coupe, et l'homme sérieux et sage passe, pour toi, à la vive légèreté du jeune âge.

« Le vin rapproche les rangs les plus éloignés, épanouit les visages les plus refrognés. »

Mais voici le chant où Wahbah s'élançait au-delà de toute limite ; c'est encore l'œuvre musicale de cette admirable chanteuse :

« Apporte-moi un nectar plus doux que le sucre, transparent comme les rayons du soleil, bien plus léger que le karkafâ et le khandarîs (1).

« Apporte-le moi au milieu des jardins élevés (2) que la pluie du ciel revêt de fleurs et de fruits dont jouit l'hôte que l'on y admet,

« Au milieu de ces fleurs exhalant un arôme embaumé, un parfum qui, promené par le zéphir, rappelle l'âme à la vie. »

## XX

**Musiciens et compositeurs, hommes ou femmes. — Pas d'écriture musicale. — Notions anciennes perdues. — Ishâk composant ; son esclave chanteuse, Dimn. — Ibrahim et son fils Ishâk, musiciens. — Brouille de Hâroûn el-Rachid et de la belle Mâridah ; raccommodement amené par un chant d'Ibrahim. — Nom ancien des chanteuses.**

Les musiciens ou compositeurs, hommes ou femmes, étaient et devaient être chanteurs et même instrumentistes. La chanteuse, le chanteur n'était assez souvent qu'exécuteur soit de la voix, soit de la mandole, soit du chalumeau ; mais l'instru-

(1) Deux sortes de vin. — Transparent ; c'est-à-dire qui ne trouble pas la tête.
(2) On faisait souvent les jardins de plaisance sur des lieux élevés.

Digitized by Google

mentiste était ordinairement chanteur. On ne concevait guère ces choses ou ces talents, séparément. Il y a une raison qui explique la combinaison générale, chez la même personne, du talent vocal et du talent d'instrumentiste. C'est qu'il n'existait pas d'écriture musicale, et il n'en existe pas encore parmi les musulmans, pas plus parmi les Arabes que parmi les *barbares*. Un air, m'a souvent répété un poète chanteur au Kaire, le cheikh Mohammed Chibâh el-Din, un air que compose un musicien est sa propriété intangible, en ce sens que lui auteur ne communique sa composition que par la voix aux oreilles de qui il lui plaît et à la mémoire de qui lui convient. Aussi, ce cheikh était tout abasourdi quand je lui disais que tels airs par lui composés seraient écrits si on le voulait, seraient envoyés écrits, comme on envoie une lettre, en quelque pays d'Europe que ce fût, et qu'à l'ouverture de l'écrit, son air serait de suite chanté ou joué, chanté et joué sans qu'il y manquât la moindre inflexion. Aujourd'hui les instrumentistes sont rarement chanteurs et *vice versâ*.

La mémoire était donc, ainsi que nous venons de le faire remarquer, le seul moyen de conservation des œuvres musicales. Aussi, tout le passé de cet art est perdu en Orient. Il ne reste rien des compositions anciennes. Combien d'entre elles n'ont vécu que la vie de leurs compositeurs ! On sait seulement sur quel ton, sur quelle mesure, en quel mode était telle composition ; les livres n'ont pu conserver que ce souvenir même des meilleures et des plus célèbres compositions musicales. Aujourd'hui, nul Arabe, nul savant arabe ne comprend ce que veulent signifier les anciennes désignations générales des rhythmes, et même les termes les plus fréquemment répétés dans ce qui reste des traités de musique. Je n'ai pu découvrir un seul musulman qui sût ce qu'a voulu indiquer par les termes musicaux qu'il cite, le grand romancero ou l'Aràni, lorsqu'il spécifie les genres de compositions

Digitized by Google

musicales qu'il nomme si fréquemment dans ses pages... La base du système de composition et de chant, est la base du système grec, et plusieurs des termes techniques grecs sont même conservés en transcription arabe.

Voici une petite anecdote à propos de composition musicale. L'auteur un peu allumé par le vin se laisse entraîner à son œuvre et oublie même qu'il a appelé la femme esclave qu'il s'était choisie et destinée pour la nuit. Il s'anime, il arrange, il orne son chant ; c'est, s'il est permis d'employer ici ce mot, le maestro en travail.

On se rappelle sans doute que j'ai cité précédemment les vers d'une dame koreïchide appelée Omaïmah. Les trois premiers de ces vers sont devenus le texte d'une cantilène dont Ishâk fils d'Ibrahîm composa la musique. C'est de cela qu'il s'agit ici maintenant. Le récit est dû à un nommé Mohammed fils de Hammâd.

« Je me trouvai un jour, dit Mohammed, avec la belle Dimn, esclave d'Ishâk fils d'Ibrahîm. Et je dis à la belle : « Fais-moi donc entendre quelque chant que tu aies appris directement de ton maître. — Eh mon Dieu ! répondit-elle, aucune des esclaves d'Ishâk n'a jamais reçu et appris de lui et par lui un seul chant. Ce que nous en savons, notre maître nous l'a fait communiquer et apprendre par l'entremise d'étrangers, tels que Moukhârik, Alawiah, Wadjh el-Karâh (1), encore par les esclaves chanteuses de Hârith fils de Irbân ; ce sont eux qui, d'après la volonté d'Ishâk, nous font apprendre ce que lui-même veut et désigne de ses chants. Mais de lui directement je n'ai jamais rien appris, une seul fois excepté, pendant une nuit. Il revenait de chez Motacem (frère de Mâmoûn) et il était passablement aviné, on eut pu dire ivre. Peu après qu'il fut rentré, il appela le serviteur qui gardait le harem, et lui dit : « Va me chercher

(1) Chanteurs, amis d'Ishâk. Nous en dirons quelques mots, bientôt.

Digitized by Google

Dimn. » Le serviteur vint m'appeler. Je le suivis. J'entrai chez mon maître ; il était dans sa chambre à coucher et travaillait le chant de la cantilène :

« La nuit ne veut pas finir ! Mon regard reste vainement attaché aux astres (ils ne veulent pas s'en aller), etc. »

Et Ishâk ajouta, il retrancha, il ajusta, jusqu'à ce que l'ensemble fût à son goût et le satisfît. Puis il se leva pour atteindre et prendre une mandole toute montée et accordée, qui était appendue au mur. Cette mandole est toujours dans la chambre à coucher et prête. Il saisit donc la mandole afin de s'accompagner la voix, et il agença, harmonisa son chant, le polit dans les plus petits détails. J'étais présente, ainsi que je viens de te le dire, et je pris tout simplement et retins l'air en entier. Mon maître, dans sa préoccupation ne s'était pas aperçu que j'étais entrée, il avait oublié qu'il m'avait fait appeler ; il ne savait pas que je fusse là si près de lui. Il termina sa composition ; et alors : « Où est Dimn ? demande-t-il. — Me voilà, dis-je aussitôt ; je suis ici. » Il tressaillit de surprise. Et il continua, d'un ton de mauvaise humeur : « Depuis quand es-tu là ? — Depuis le moment où tu as commencé ton chant ; je l'ai tout entendu ; je le tiens maintenant ; je l'ai reçu de toi, celui-là, mais je ne t'en ai aucune obligation : car ce n'est pas de ton gré et de ton intention. — Prends, prends la mandole que voilà, et chante-moi cet air en t'accompagnant. » Je pris l'instrument, et j'exécutai avec un aplomb et une netteté qui étaient une conséquence de l'émotion que j'avais ressentie à l'unisson de celle de mon maître. Ishâk en m'écoutant était agacé, semblait se briser de dépit et de colère. Je lui avais, très innocemment, dérobé cette charmante composition, à lui qui pour nous en était si avare. Et il me dit d'une voix presque dédaigneuse : « Tu as encore à faire, par Dieu ! pour bien exécuter cela... Mais je te l'arrangerai encore cet air. — Je

Digitized by Google

n'ai pas besoin que tu me l'arranges ; c'est moi qui te le corrigerai, qui te le polirai. » Ishâk parut assez mécontent de ma réponse ; sans dire mot, il se coucha et s'endormit. Je sortis de la chambre et m'en allai. Quelques jours après, il m'aperçut ; il fronça le sourcil et n'articula pas une parole. Il lui fallut du temps pour que s'évaporât ce que cette nuit-là lui avait infusé de mauvaise humeur. Il était si avare de ses chants, surtout envers nous ses esclaves et ses chanteuses ! »

Ishâk et son père Ibrahîm sont les deux grandes célébrités musicales des Arabes. Nul ne les a surpassés dans la composition, ni dans l'exécution vocale ; ils furent les deux voix les plus admirables, les plus émouvantes et les plus sympathiques. Ibrahîm fut le premier qui précisa et caractérisa les rythmes musicaux. Il fut surnommé *el-nedîm*, le commensal, le convive de prédilection, c'est-à-dire le commensal des kalifes. Aucune fête, aucune solennité de joie, publique ou particulière, aucune orgie kalifale, où le commensal ne fût appelé. Il avait dans son talent, dans le charme de sa voix, les plus délicieuses jouissances des assistants, du prince, de toute la cour.

Ibrahîm est qualifié aussi du titre de maussaly, c'est-à-dire maussélien ou de Mossoul, parce qu'il séjourna longtemps dans cette ville. Mais il était d'origine persane, issu d'une grande famille. Il vint à Koûfah avec son père Mahân. Le premier kalife qui entendit Ibrahîm, fut El-Mahdy le père de Hâroûn el-Rachîd. Lorsqu'Ibrahîm chantait et que Zoulzoul l'accompagnait sur la mandole, les auditeurs trépignaient, bondissaient ; c'était une folie d'exclamations et de ravissements... Ibrahîm était marié à une sœur de Zoulzoul.

Hâroûn el-Rachîd s'énamoura éperdument d'une de ses esclaves appelée Mâridah ; Mâridah était l'obsession voluptueuse du kalife ; c'étaient deux amants enchantés l'un de l'autre, s'énivrant de leurs amours... Une brouille sépara ces deux



Digitized by Google

bienheureux, hier si enthousiasmés de leur félicité. Le kalife ne voulut plus ni parler ni entendre parler de sa belle esclave. Mais il souffrit bientôt de cette séparation. Après quelque peu de temps écoulé, Djafar, l'intime favori, vit que le kalife avait sans cesse le cœur auprès de Mâridah. Djafar dit à un poète appelé Abbâs fils d'El-Ahnaf de faire quelques vers qui tendissent à provoquer la réconciliation de Rachîd avec la charmante Mâridah. Le poète donna les simples vers que voici :

« Les deux amants sont séparés, tous deux loin l'un de l'autre, tous deux irrités.

« Elle est à l'écart, irritée; il est à l'écart, irrité; tous deux fatigués d'une souffrance bien guérissable.

« Rappelle les amis que tu as éloignés; rarement le cœur qui aime de vif amour peut rester séparé.

« Certes! quand la séparation s'est déjà prolongée entre vous, la douce réconciliation doit approcher, et le trésor recherché est plus précieux. »

Ces vers furent remis à Ibrahîm afin qu'il leur composât un chant, puis les chantât au kalife. Le musicien inspiré par la circonstance mit tant d'âme et de sentiment dans sa musique, et ensuite dans sa voix, que tout à coup le kalife se leva, se rendit immédiatement chez Mâridah et fit la paix avec elle. La réconciliation n'était pas d'ailleurs difficile. Mâridah demanda à qui elle devait cette réconciliation encore inespérée; on nomma Ibrahîm et Abbâs. Sur l'heure même, la gracieuse favorite envoya dix mille drachmes en cadeau à chacun d'eux. Puis elle pria le kalife de les rémunérer tous deux à son tour; il envoya à chacun vingt mille drachmes.

Ishâk est connu encore sous le surnom de : le fils du commensal. De même que son père, il fut, à cause de son magnifique talent musical, le familier, le convive intime de plusieurs kalifes. Il s'était distingué en science jurisprudentielle,

Digitized by Google

en philosophie, en poésie; mais malgré tous ces mérites on ne le cite que comme musicien; c'est ce titre que la renommée lui a assuré d'abord et lui a toujours conservé comme titre unique et sans rivalité. « N'était, disait le kalife Mâmoûn, la réputation d'Ishâk comme chanteur et musicien, je l'aurais promu aux fonctions de kâdi. Il en est certainement plus digne par son honnêteté, sa conscience, sa piété et sa probité, que tous ces kâdi que nous avons. Malheureusement c'est un chanteur; et c'est dans son talent de chanteur qu'est sa renommée; c'est en cela que l'on a circonscrit toute sa science, bien qu'aux yeux même d'Ishâk ce soit sa moindre valeur. Mais d'un chanteur faire un juge, un magistrat!... »

Ishâk mourut en deux cent trente cinq de l'hégire (849 de J.-C.). Son père était mort en cent quatre-vingt huit. Maintes fois les noms d'Ishâk et d'Ibrahim reparaîtront dans ce que nous avons à exposer encore; car désormais nous verrons souvent revenir en scène les chants, les chanteurs et les chanteuses.

Nous ne devons pas, ici, nous jeter à la poursuite des données traditionnelles qui ont trait à l'origine et à la nature de la musique chez les Arabes et selon les Arabes. Nous signalerons cependant quelques indications, toujours en les traduisant des textes et par conséquent en donnant les idées et les conceptions des Arabes. Ils appliquent à la musique, et en raison de cela ils disent toujours *le chant*, trois caractères principaux qu'ils déterminent et définissent ainsi : 1° Le chant droit, c'est-à-dire grave, héroïque, guerrier, le chant des cavaliers, le chant aussi que chante le chamelier afin d'entretenir le pas de marche de ses chameaux; 2° le modulé ou composé, qui se forme de nombreux mouvements et effets de voix et de tons; 3° le léger ou vif, qui impressionne et remue les cœurs, émeut et trouble les esprits sérieux.

Digitized by Google

Les plus anciennes chanteuses arabes que mentionnent les traditions antéislamiques sont deux femmes des Adides ou Béni Ad. On les appelle les deux Djerrâdah ou cigales des Adides. Nous avons déjà donné cette indication, à propos des deux chanteuses d'Ab-Allah fils de Djoudân. Dans leurs époques de gentilité, les Arabes appelaient les chanteuses ou kaïnah, du nom de karînah ; c'est la *fidicina*, la *psaltria* des latins.

## XXI

**Towais, le premier musicien réputé, depuis l'islamisme. — Morale des chanteuses libres. — Sallâmah el-Zarkâ, chanteuse d'Ibn Râmin. — Mohammed el-Achath ; Maâd. — Sa'dah et Robeïhah, compagnes de Sallâmah. — Ismaïl, amant de Sa'dah. — Cadeau forcé. — Vente de Sallâmah et de Robeïhah. — Un baiser pour deux perles ; une mort s'ensuit.**

Le chanteur qui le premier s'acquit une juste renommée après l'installation de l'islamisme, fut un appelé Towaïs (il était à Médine), esclave d'Arwa mère du troisième kalife, Othmân (Osmân) fils d'Affân. Arwa affranchit Torwaïs. Ce fut lui qui inventa le tambour de basque carré.

Ce chanteur eut plusieurs élèves dont la réputation a laissé trace dans l'histoire ; ce furent Choraïh, El-Dellâl, Naûmat el-Daha. Le premier chant que composa Towaïs était sur ce vers :

« L'amour m'a accablé ; oui, j'ai pensé fondre d'amour. »

Towaïs, le corrupteur de femmes, était de très haute taille, fluet et louche. Les circonstances les plus naturelles et les plus communes de la vie furent, pour lui, en coïncidence avec des malheurs. De là le dicton proverbial : « De plus hideux augure même que Towaïs. » Il disait aux Médinois :

Digitized by Google

« Tant que je serai existant, au milieu de vous, attendez-vous à voir paraître l'antechrist et la Grande Bête de la terre (1). Quand je serai mort, vous n'aurez plus à craindre. Ecoutez et réfléchissez. Ma mère, parmi les femmes des Ansâr (ou auxiliaires dévoués du Prophète), n'allait qu'avec les plus intempérées de langage, avec les plus mauvaises langues. Elle m'a mis au monde la nuit où mourut Mahomet. Elle m'a sevré le jour où mourut Abou Bekr. Je devins pubère le jour où fut assassiné le kalife Omar fils de Khattâb. Je me mariai le jour où le kalife Othmân fut tué. Il me naquit un fils le jour de l'assassinat du kalife Aly. Y a-t-il un seul de vous qui me ressemble par les incidents de ma vie?»

Mais notre but est de signaler quelques chanteuses et cantatrices. Je donnerai, comme j'ai toujours fait jusqu'à présent les récits arabes. Cela nous entraîne sans cesse et à toute force, dans l'épisode, dans les anecdotes, les aventures; mais aussi nous retrouvons, de cette manière, les habitudes, les jugements et les caractères arabes, peints et prononcés et mis en scène par les Arabes. Nous verrons par exemple que les dévots trop rigoristes, ceux-là qui croient pouvoir arrêter le monde et en empêcher les évolutions, condamnèrent parfois les chants et la musique, et, bien entendu, enveloppèrent dans un même autodafé les chanteurs et les musiciens. Ces condamnations se dressèrent surtout contre les chanteuses non esclaves ou chanteuses libres. Comme toujours et en tout pays, les chanteuses libres étaient parfois des sirènes de séduction. La femme qui se livre en spectacle pour provoquer les jouissances musicales est toujours une tentation puissante, un souffle de volupté, surtout si la personne tient réunis le talent et la beauté. Ensuite, cette tentation pour atteindre son but provoque et amène la chute; et les chutes endurcissent l'âme,

(1 La Grande Bête doit, selon les musulmans, venir vers la fin du monde pour épouvanter et dévaster la terre. C'est l'idée du monstre de l'Apocalypse.

Digitized by Google

la précipitent à la cupidité, à l'amour que suit l'argent, à l'amour spéculateur en détail. C'est là ce que veut exprimer le critique ou censeur arabe qui dit : « La chanteuse n'a d'amour sincère pour personne ; elle n'arrive que par la porte de l'avidité cupide. » Un appelé Aly fils de Djahm conte ceci. « Une fois, à une chanteuse avec laquelle je me trouvais, j'adressai ce vers :

« Sais-tu, en dehors de l'amour, une voie qui me rapproche de toi ? Car l'amour m'a quitté. »

— Eh bien ! me dit-elle, viens par la porte de l'or. » Et elle ajouta ce vers :

« Prends pour intercesseur une pièce frappée au bon coin, à laquelle tu renonceras. Cela rapproche toujours qui n'est pas rapproché. »

On a demandé à quelques kalifes la suppression des chanteuses et même des chanteurs. Pour quelques mauvais croyants, faut-il donc détruire le temple ? Pour des gens qui chantent faux, pour des oreilles qui n'aiment et ne sentent pas la musique, faut-il briser les orchestres, et enlever l'âme à tous les violons ? Parce que je suis Alceste, misanthrope à l'endroit du sonnet, est-ce donc qu'il faut demander à l'Etat une loi martiale qui condamne dans les vingt-quatre heures et fusille cinq minutes après, tous les fabricants de sonnets ? Eh mon Dieu !

On peut être honnête homme et faire *des sonnets*.

Avant d'atteindre l'époque de Hâroûn el-Râchid, le cinquième kalife de la dynastie des Abbâcides, nous trouvons à nous arrêter un moment à une période de la dynastie des kalifes oméyades (ommiades) dont Abd el-Mélik fils de Merwân est le cinquième kalife, et dont il a été comme la pléiade C'est, dans ce cycle kalifal, le règne où donnèrent éclat nombre de savants, de poètes, de chanteurs. Toujours aux époques vives, aux époques où l'intelligence prend essor, où le luxe

Digitized by Google

et la vie s'animent dans une sympathie mutuelle, les femmes ont aussi leurs talents et produisent leurs mérites. De la rosée et du soleil, et toute la terre sait verdoyer. Aidez, arrosez, laboureurs qui conduisez le monde, et la bonté de Dieu fera le reste ; n'ayez pas peur.

ARIETTE.

« Sallâmah el-Zarkâ a blessé mon cœur d'une blessure profonde, durable comme la durée des temps, éternelle ;

« La plus habile science du monde ne la saurait fermer; comment fermer une blessure d'amour dans le cœur ?

« Comment? si ce n'est par l'union à l'objet adoré qui a ainsi déchiré mon cœur de ces blessures douloureuses et poignantes. »

Les vers et la musique de cette sorte de lai de tendresse sont de la composition d'un appelé Mohammed fils d'El-Achath. Le chant en était sur le rythme grave léger et premier, sur la tonique de la corde du doigt annulaire.

Probablement il s'agit, dans les désignations de tel doigt, du ton simple d'une des cordes du tétracorde. Je l'ai déjà dit, le système des combinaisons musicales des anciens Arabes est désormais perdu. On ne le retrouvera, peut-être, que dans le système musical des anciens Grecs, et quand un maëstro se sera occupé pendant quelques années de l'étude de l'arabe ; ce maëstro-là ne se trouvera probablement pas de longtemps. Avouons du reste que le profit ne vaudrait pas la fatigue et la patience qu'il faudrait pour ces élucubrations. C'est de la curiosité pure ; de l'utilité, je n'en aperçois guère.

Digitized by Google

Je retourne à notre ariette et à la belle Sallâmah el-Zarkâ ou Sallâmah la bleue, c'est-à-dire ici, je crois, la brunette, au beau teint bruni, de cette chaude teinte de lionne andalouse que nous chantait, il y a quelque vingt ans, une vive cantilène française.

Sallâmah appartenait à Ibn Râmîn. Elle était musicienne et chanteuse. Le poète musicien et chanteur Mohammed fils d'El-Achath s'enamoura d'elle. Il était de Koûfah et de la jeunesse élégante de cette ville. L'expression arabe est exactement le synonyme de gentleman, gentilhomme.

Un certain Maâd, du Hédjâz, le caractérise en quelques mots. « J'entrai un jour, dit-il, chez Ibn Râmîn, et je le trouvai avec la Brunette et ses compagnes. Auprès de ces deux charmantes esclaves était un jeune homme brillamment vêtu, musqué, parfumé, qui leur faisait répéter et apprendre un chant. « Quel est donc ce beau garçon? demandai-je. — C'est, me répondit-on, Mohammed fils d'El-Achath. » Quand nous sortîmes, je le priai de venir jusque chez moi. Il m'accorda cette faveur. Je le priai ensuite de rester quelque peu. Il y consentit. Je fis servir à manger, à boire ; nous eûmes bonne chère. Je proposai à mon nouvel hôte de lui chanter des airs de musique hédjâzienne ou du rhythme hédjâzien. « Avec grand plaisir je les entendrai, reprit-il. De plus je te demanderai de me les répéter et de me les apprendre. — Très volontiers; je le ferai avec la plus grande joie, de tout mon cœur ; à une petite condition, c'est que tu m'apprennes aussi quelques chants de ta composition ; ce sera un viatique de bonheur pour moi ; j'en charmerai mon voyage en m'en retournant au Hédjâz ; ensuite j'en ferai le ravissement de mes concitoyens. » Notre convention fut facilement agréée. Entre autres chants de sa composition, paroles et musique, que j'appris, est la cantilène que voici :

« Mon ami, il est revenu cet amour qui s'était en allé .

Digitized by Google

un moment, qui remplissait mon cœur de si délicieuses émotions.

« Sallâmah a réveillé ma passion, Sallâmah dont je n'ai pu obtenir un instant de bonheur.

« Oui, plus on me blâme d'aimer Sallâmah, plus, en mon cœur, mon amour l'admire (1). »

Puis cet autre chant où notre beau poète se lamente de ses insomnies amoureuses et des sévérités de sa chère Brunette :

« Que celle qui a fait envoler mon sommeil, rende donc le repos à mes yeux !

« Qu'elle guérisse donc mon corps malade, celle qui par ses rigueurs accroît mes souffrances !

« Un regard que mon œil jette sur elle fait bouillonner tous mes désirs.

« Cruelle ! elle a laissé mon cœur accablé de tristesse, éperdu d'amour. »

Mohammed fils d'El-Achath me transmit d'autres chants de sa façon. J'ai rencontré nombre de gens qui les attribuaient à des compositeurs anciens.

Ibn Râmîn, dont le nom complet est Abd el-Mélik ibn Râmîn, c'est-à-dire fils de Râmîn, était un riche habitant de Koûfah. Il avait trois esclaves chanteuses, Sa'dah, Robeïhah, et Sallâmah el-Zarkâ. L'admiration que tant de fois inspira leur talent, l'amour qu'inspira tant de fois leur beauté, les entraînements amoureux que renouvelait si souvent la gracieuse et agaçante coquetterie de leurs personnes et de leurs voix, ont inspiré aussi les éloges des poètes. Ce ne fut point un empêchement — bien au contraire — pour Ibn Râmîn de vendre ces brillantes artistes ses esclaves. Il vendit Robeïhah à un certain Mohammed fils de Soleïmân, pour la simple

(1) Il y a encore un vers à ce chant. Mais, dans le texte arabe, ce vers a une lacune et je ne vois pas comment la remplir.

Digitized by Google

somme de cent mille drachmes, ce qui valait tout bonnement environ trente-trois mille francs, somme énorme pour ce temps-là. Il paraît que dans tous les siècles et tous les pays, les talents et la beauté des cantatrices se payaient, se payent, et se payeront à grand prix. Le nouvel acquéreur de Robeïhah en fit sa concubine légitime. Sallâmah el-Zarkâ devint la propriété et la jouissance d'un appelé Djafar fils de Soleïmân. Elle fut achetée quatre-vingt mille drachmes.

Sa'dah était plus belle encore et plus séduisante que Sallâmah. Un certain Ismaïl raconte ceci. « J'allais assez souvent chez Ibn Râmîn, dit-il ; et j'avais le bonheur d'entendre ses deux charmantes chanteuses, la Brunette et Sa'dah ou Félicité. Sa'dah avait plus de grâce et plus de séduisant que Zarkâ. Je fus bientôt épris de Sa'dah, et elle s'en aperçut. Elle savait écrire. Je lui fis parvenir quelques lignes dans lesquelles je lui traçais mes plaintes d'amour, ce que j'avais au cœur pour elle. Elle me fit des promesses, me donna des espérances. Une autre fois je lui envoyai par une servante affidée un papier où je venais de tracer des vers, tels que :

« Seigneur du ciel ! quoi ! Ibn Râmîn a une superbe génisse ; et nous, nous n'avons que de misérables bidets.

« Sa'dah, ô si tu réponds généreusement à mon amour, je suis rendu à la vie ; si tu me refuses tes tendresses, au moins laisse-moi des illusions. »

La servante revint et me dit : « Elle a relu et relu encore vingt fois ton papier, et à chaque fois elle souriait d'un sourire de plaisir lorsqu'elle répétait ce vers :

« Sa'dah, ô si tu réponds généreusement à mon amour, je suis rendu à la vie ; si tu me refuses tes tendresses, au moins laisse-moi des illusions. »

Sa'dah m'écrivit alors cet brève et succulente réponse : « Loin de moi, bien loin la pensée de te laisser de vides illusions ! Non ; j'irai à toi, je serai près de toi ; je te chanterai

Digitized by Google

mes plus beaux chants, de ma plus belle voix ; je te réjouirai de mes jeux ; je serai toute à ta volonté, toute à toi. » Elle vint en effet me trouver, me ravit de ses grâces et de ses chants ; elle me donna tout le bonheur que je désirais. »

Abou l-Sabâh rapporte un petit fait qui indique un de ces mille traits dont se compose la nature gaîment avide des chanteuses, des femmes de plaisir, des maîtresses dont les talents et les agaceries lèvent à chaque moment, s'il se peut, des impôts imprévus sur quiconque les admire ou leur sourit, impôts pris par une force gracieuse à laquelle on n'ose, même malgré bonne intention, opposer de résistance. Dans ses rapports privés avec l'homme à qui elle n'appartient ou ne veut appartenir que par la loi du plaisir, ou de l'amour, ou de l'ambition, non par la loi de la propriété, ou du mariage, la femme a une puissance excessive, et est spoliatrice aussi souvent qu'elle le veut, tant qu'elle a sous son charme l'homme qu'elle a touché ou entraîné. Pendant telle durée de temps dans la période d'un amour, l'homme est toujours un humble sujet, un obéissant serviteur, un trésorier qui peut-être épuisera son trésor jusqu'au fond, un hère dévoué, qui, lui demandât-on de l'usnée humaine, irait rechercher tous les crânes de pendus, tous les os mousseux du monde.

Mais j'allais m'oublier en digression ; je tourne court, et je prends le récit d'Abou l-Sabâh.

« Je me rendis un jour, dit-il, chez Ibn Râmîn avec un Koreïchide de mes amis. Un instant après que nous fûmes arrivés, Ibn Râmîn nous envoya Sallâmah et Sa'dah. Nous étions là depuis quelque peu de temps, jouissant de la vue et des chants des deux belles esclaves, lorsque mon Koreïchide fut obligé de nous quitter un moment. Il sortit, laissant sur sa place son moutraf ou manteau léger de forte soie rayée. Sa'dah s'empare du moutraf, se le passe sur le dos et disparaît de la chambre où nous étions. Le Koreïchide rentre ;

Digitized by Google

Sa'dah rentre aussi, ayant le moutraf qu'elle rapporte, mais qui est devenu une sorte de tunique flottante quoique un peu courte, et telle qu'on les porte, l'extrémité inférieure jouant par dessus les grands et larges pantalons des femmes. En paraissant, Sa'dah s'exclame d'un ton de gaîté et de rire malin : « Voyez-vous? Est-il possible de se transformer plus vite que ce moutraf en une tunique élégante? — Sa'dah, dit subitement le Koreïchide, la tunique est à toi. » Moi, j'avais une grande écharpe pliée en double (1). Je me levai aussi, peu après mon Koreïchide et pour le même motif. Je me jetai mon écharpe autour du cou et m'en drapai comme d'habitude. J'allais pour sortir. « Laisse ton écharpe, me dit Sa'dah. — Non, non, répliquai-je, je ne la laisse pas ; j'ai peur qu'elle ne passe immédiatement à l'état de parapluie. » Sa'dah sourit d'un air malin et ne répondit mot. »

Maintenant, ressaisissons la trace de la brune Sallâmah et de son amant le fils d'El-Achath. Il donnait des leçons de chant à cette vive et spirituelle esclave.

Or donc, un jour, le beau musicien de Koûfah arrive chez Ibn Râmîn. Sallâmah vient trouver le fils d'El-Achath dans la pièce où il est entré. Il se met à faire chanter l'esclave, à lui répéter une cantatille. Tout en suivant la leçon, il remarque une des esclaves au service des chanteuses d'Ibn Râmîn, et admire la beauté de cette jeune fille. Brusquement il change de chant et de paroles ; il improvise les vers et le chant de cette petite ariette :

« Dis à ma chérie que j'envie le bonheur de lui plaire. Sache-le, toi, ma belle ; tu es, à présent, ma confiance, mon espoir.

« Oui, j'ai besoin de toi, de ton aide ; dis-moi ce que tu veux de difficile, de pénible, je ferai tout pour te plaire. »

(1) Les Arabes se drapent souvent, en Orient, avec une sorte de grande et large écharpe ou longue pièce d'étoffe, qu'ils ramènent sur la poitrine, sur le dos, sous un bras etc.

Digitized by Google

El-Zarkâ comprit de suite la pensée et le désir de son chanteur ; et sur l'instant même elle lui donna en cadeau la jeune esclave. Mohammed, heureux, reçut le présent et l'emmena aussitôt chez lui.

Sallâmah était de ces beautés qui ont au moins autant d'imposant que de séduisant. « J'ai vu chez son maître, dit Soleïmân el-Khachchâb, Sallâmah fort jeune encore. Elle était alors esclave de service domestique. Sa gorge naissante soulevait et repoussait un peu son léger vêtement et l'éloignait de la poitrine. A la lèvre de cette jolie brunette était une charmante trace de folle moustache noirâtre et comme un petit trait de musc qu'aurait gracieusement promené sur la lèvre une main habile et coquette. Des sourcils comme une ligne délicieusement arquée et tracée à la plume. C'était un ravissement ; c'était à bouleverser l'esprit, à éblouir les regards ; c'était à ne le pouvoir décrire. « Quelle est donc cette belle enfant ? m'écriai-je. — Ah ! me dit-on, c'est El-Zarkâ. » Mohammed ibn el-Achath l'exerçait à chanter, lui enseignait la musique. En ce moment-là, il lui apprenait le chant suivant, dont il avait composé les vers et la musique. Le motif de ces vers avait été le départ d'Ibn Râmîn pour le pèlerinage. Ibn Râmîn avait emmené avec lui toutes ses esclaves. Le fils d'El-Achath exprimant sa peine d'avoir été privé, pendant ce temps, du plaisir de voir Sallâmah qu'il aimait, avait dit :

« Ibn Râmîn ! quel état de chagrins que celui de ces deux amants malheureux !

« Tu les as laissés morts, bien qu'ils vivent ; tu leur as donné en breuvage les deux affreuses amertumes (1).

« Tu es parti bien loin en nombreuse caravane, avec des chameaux des contrées de Médine et de l'Yémen.

(1) La coloquinte et l'absinthe pontique ; c'est-à-dire tu les as abreuvés de plus cruelles amertumes.

Digitized by Google

« O chamelier qui conduisais la troupe, tu nous as brisés ; homme sinistre qui as jeté le trouble et le souci au sein des amants !

« Tu as séparé des cœurs comme on n'en vit jamais ; tu les a consternés comme à l'aspect du buffle sauvage. »

Djafar fils de Soleïmân acheta, avons-nous déjà dit, la Sallâmah, la brune chanteuse, pour quatre-vingt mille drachmes. C'était sous le règne du kalife El-Mansoûr (l'Almanzor de nos chroniques d'Orient), l'aïeul de Hâroûn el-Rachîd. Ce Djafar était fou de cette chanteuse. Il se garda bien d'informer son père de cette exorbitante acquisition. Soleïmân était alors gouverneur de Basrah. Un certain Abd Allah souleva un mouvement insurrectionnel dans cette ville. Soleïmân arriva à l'improviste chez son fils et surprit les deux amants en tête à tête musical. On cacha vite la mandoline sous le lit, et Zarkâ disparut. Le père approche de son fils et : « Quoi ! lui dit-il, dans la situation critique où nous sommes, quand nous avons le danger au-dessus de nos têtes, tu as la sottise d'acheter une esclave pour la folle somme de quatre-vingt mille drachmes ! » Le vieux père laissa éclater sa colère et son indignation contre son fils. Au plus fort de l'orage, Djafar fait signe de l'œil à un serviteur debout près de lui ; le serviteur va aussitôt chercher Sallâmah et la conduit devant Soleïmân. Alors, de ses bras elle lui enlace le cou et elle l'embrasse, elle le conjure de s'apaiser, elle le comble de souhaits de bonheur ; elle l'émeut, le pénètre de sa voix caressante, de ses spirituelles et adroites supplications, de la grâce de ses paroles. Le père resta stupéfait, enchanté, muet. Il sortit désarmé. Plus jamais il n'articula un mot de reproche à son fils à l'endroit de la chanteuse.

Depuis longtemps déjà Sallâmah était chez Djafar, lorsqu'un jour il s'avise de lui dire : « De tous ceux qui t'ont aimée, est-il quelqu'un qui ait obtenu de toi un tête-à-tête

Digitized by Google

secret, ou un baiser ? » A cette question si inattendue, Sallâmah craignant que Djafar n'eut été informé récemment de quelque petite licence qu'elle se serait permise en présence de témoins indiscrets ou imprudents, ou qu'autrefois il n'en eût eu connaissance, répondit : « Non, certainement ; il n'y a que Yézîd fils de Aûf, le changeur ; il n'y a que lui qui m'ait embrassée, mais un seul baiser, et il m'a glissé alors dans la bouche deux perles magnifiques, que j'ai vendues quatre-vingt mille drachmes. » Djafar n'ajouta pas un mot. En lui-même il sentit une colère jalouse. De ce jour, il s'attacha à la piste de Yézîd, rusa, le suivit jusqu'à ce qu'il le trouvât sous sa main et le fit mourir sous les coups de fouet.

Un appelé Abd el-Rahmân a retracé la scène pittoresque qui donna les deux perles précieuses à Zarkâ. « J'écrivis à Ibn Râmîn, a-t-il dit, pour lui demander la permission de me présenter chez lui. Il me répondit que déjà Raûh fils de Hâtim avait fait auprès de lui la même démarche. « Et, ajouta-t-il, s'il ne te déplait pas de te trouver avec lui, tu peux venir. » Je pars ; nous accourons Raûh et moi, comme se précipitent deux chevaux à une course intéressée. Nous nous rencontrons en chemin ; Raûh se jette à mon cou, m'embrasse. « Où vas-tu ? me dit-il. — Je vais où tu vas. — Parfait ! s'écrie-t-il ; allons. » Nous arrivons ; nous entrons. Yézid fils de Aûf était là. » Bientôt paraît El-Zarkâ, vêtue d'une mantille et d'une sorte de cafetan d'un superbe rouge de rose ; on eût cru voir le soleil embrasé se levant entre la tête et les pieds de la belle chanteuse. Elle nous éblouissait. Presque sur ses pas vient le serviteur qui l'accompagne et qui précédant Ibn Râmîn sert de guide et d'huissier. Ibn Râmîn paraît ; déjà Zarkâ chantait ; il s'arrête à la porte et attend qu'elle ait terminé. Quand elle a fini, elle tourne la tête du côté de son maître et lui dit : » Reste, reste. —

Digitized by Google

Comment ! reprit Yézîd ; sur la porte ? — Eh bien ! fais-le entrer. » Ensuite Yézîd s'approche de Sallâmah et soudain l'amour le saisit au cœur ; il multiplie ses tendresses à la sémillante chanteuse. Elle s'anime d'une teinte d'amour, se prodigue en agaceries légères et coquettes pour Yézîd, pour lui seul. Nous, nous sommes exclus de ces faveurs. Tout était donc entre eux deux. Yézîd enivré de ces préférences, se passe la main dans le vêtement et retire de la poche deux perles. « Vois, belle Zarkâ, dit-il ; je suis à tes volontés ; pour toi je sacrifierais tout. Je te jure qu'hier ces deux perles ont été payées, argent sonnant, par moi, quarante mille drachmes. — Que veux-tu que je fasse pour te plaire ? — Que tu chantes pour moi. »

Et elle chanta une ravissante ariette ; et ajouta après cela : « Mon cher Yézîd, je t'en prie, donne-moi maintenant tes deux perles. — Si tu veux, par Dieu ! je te les donnerai. — Je veux, je veux ce que tu veux. — Ecoute. J'ai juré par le serment le plus sacré, serment qui oblige ma conscience, que je ne passerais ces perles qu'à tes lèvres avec mes lèvres. » Alors Raûh s'approche à la hâte de Yézîd. Moi, pour détourner Raûh de se mêler de l'affaire, je lui dis : « Est-ce que tu as à chercher quelque chose dans cette chambre ? — Oui, certainement. — Laisse-les, repris-je vivement, laisse-les ; ils sont en marché, comme tu le vois ; et chacun d'eux en veut retirer profit. » A ce moment Ibn Râmîn s'était levé, avait appelé, et était sorti tranquillement. Nous restions nous quatre.

C'est alors que Sallâmah redit à son Yézîd : « Eh bien ! donne, donne-moi ces perles. » Et soudain il se met à marcher sur les genoux et sur les mains, en tenant ses deux perles entre les lèvres. « Les voilà, dit-il à Zarkâ, les voilà, ces deux belles perles. » Et il s'éloignait de la coquette chanteuse, à droite, à gauche, provoquant par là de plus nombreuses agaceries, de plus nombreux essais d'attraper les

Digitized by Google

perles, de plus nombreux baisers. Ce jeu, cette lutte était des plus bizarres, des plus comiques. Il fallait conquérir le prix, aux conditions acceptées. Sallâmah fait un signe des yeux à une esclave qu'elle avait debout à côté d'elle. L'esclave quitte sa place comme pour sortir et aller chercher quelque chose; mais subitement elle se retourne du côté de Yézîd; alors il s'approche, il s'éloigne, prolongeant ainsi le jeu. L'esclave se jette tout à coup sur Yézîd, le saisit par les deux épaules, le retient ferme en place, jusqu'à ce que Sallâmah de ses jolies lèvres lui eut pris les perles de la bouche. La belle toute agitée, un peu confuse, avait la sueur qui lui perlait au front. Zarkâ retrouve bien vite son assurance, nous donne à voir dans son regard qu'elle a désormais rétabli l'aplomb de sa volonté, s'adresse à Yézîd, et : « Te voilà, dit-elle, te voilà vaincu, le sabre enfoncé dans les reins. — Par Dieu ! ce m'est parfaitement égal; de ce je n'ai souci; le délicieux parfum que j'ai recueilli de tes lèvres me restera à l'odorat comme un éternel arôme, tant que je vivrai.

Voilà un de ces jeux, de ces instants de folie abandonnée qu'inspirent et enjolivent les capricieuses amours, les tendresses pour les chanteuses. Ce fut là le crime anticipé, assez peu grave, qui par la suite suscita la jalousie rétrograde de Djafar fils de Soleïmân et coûta la vie à ce Yézîd. Petite cause pour un grand effet. Rien plus que l'amour, étonnant microscrope, ne grossit les choses, n'exagère les actes, ne centuple les culpabilités aussi bien que les qualités, les laideurs et les grâces, les craintes et les espérances, le passé, le présent et l'avenir.



Digitized by Google

## XXII

Suite. — Dépréciations de la musique par Abd el-Melik; Abd Allah — Bannissement des chanteuses de Médine révoqué grâce à Ibn Abou Atik et à Sallâmah. — Abd el-Mélik, Abd Allah, et Ibn Abou Atik. Deux belles esclaves. — Vers tracés sur deux éventails.

Continuons de reproduire ce que les chroniques racontent encore de notre spirituelle chanteuse, l'artiste aux deux perles qu'elle ne peut résister à cueillir de lèvres viriles avec lesquelles elle ne devait pas communiquer.

Le premier fait que nous allons lire m'étonne d'autant plus que la censure et la réprobation de l'art sont venues du kalife Abd el-Mélik fils de Merwân, ce kalife si pittoresque, si artiste lui-même, si ami des gaîtés, des vers, des femmes, des jeux et des plaisirs.

Or donc, voici.

Abd Allah fils de Djafar alla visiter ce kalife. Abd Allah prolongea quelque temps son séjour au palais. En une soirée, à travers une conversation vive et animée on vint à parler musique. Tout par un coup, Abd el-Mélik se prend à dire : « En vérité, il n'est rien de plus bas et de plus accusable que la musique, rien qui énerve autant les facultés généreuses, rien qui épuise davantage le sentiment d'honneur, rien qui réussisse mieux à détruire la noblesse d'âme, la dignité de l'homme, rien qui déprécie plus complètement la considération... » A cette diatribe, Abd Allah demeura bouche close. Le kalife insista sur ses appréciations dédaigneuses; il semblait même les proposer à Abd Allah personnellement, et le provoquer à se prononcer d'une manière explicite. L'assemblée donnait en plein dans la pensée du kalife et en aidait le

Digitized by Google

développement. Enfin, Abd el-Mélik interpelle directement le fils de Djafar : « Eh bien! Abd Allah, dit-il, qu'as-tu donc? Tu n'articules pas un mot dans cette conversation? — Qu'ai-je à opposer, prince des croyants? Moi, je me sens frémir dans ma chair; je vois mon honneur déchiré. — Hé! J'oubliais que toi tu es passionné pour la musique. — Oui, prince, j'aime la musique. — Ouff! Touff! (Fi! Pouah!) — Eh! point de ouff! ni de touff! prince;.... certes!... toi-même, il t'arrive bien pire, cent fois pire que cela. — Et quoi? quoi donc? — Quoi donc? demandes-tu! Un rustre, un grossier, un homme sans conscience, vient te trouver, te débite quelques paroles fallacieuses, menteuses, dénigre et accuse des gens de bien, des femmes honnêtes; et, en récompense, tu lui donnes un millier de dînâr. Moi, de mes propres et beaux deniers, j'achète une esclave qui me plaît; ensuite je lui choisis quelque belle poésie, de beaux vers; je les lui apprends; et mon esclave me les rend et restitue de sa belle voix. Y a-t-il donc là si grand mal? Y a-t-il un crime? un déshonneur? — Non, il n'y a aucun mal en cela. J'ai été peut-être un peu rigide dans mes paroles. — Prince, la musique, les chants, sont des plus beaux ornements de la vie; c'est le luxe des nobles émotions. »

Une autre condamnation, plus rigoureuse dans ses exigences, s'éleva au nom de la religion.

Lorsque Othmân fils de Haïïân fut installé wâly ou gouverneur de Médine, les hauts chérifs des Koreïchides et des Ansârides (ou partisans et auxiliaires descendants des deux tribus qui s'étaient vouées jadis les premières à Mahomet) se trouvèrent un jour rassemblés chez ce gouverneur. On parla de réformes à opérer, comme toujours on en parle lors de l'avénement d'un nouveau pouvoir. « Tu ne peux rien faire de meilleur et de plus honorable, dit-on à Othmân, que de bannir de cette ville sainte le chant et la débauche. » Oth-

Digitized by Google

mân décréta et publia le bannissement, et fixa trois jours de délai pour l'exécution du décret.

Or, vivait alors à Médine un chanteur poète, nommé Ibn Abou Atik, noble Koreïchide, beau jeune homme, mais très pauvre. Il était absent de la ville lorsque fut publiée la prohibition, l'expulsion. Vers la nuit du troisième jour accordé pour le délai, le chanteur poète revient; immédiatement il va se présenter à la porte de Sallâmah. « J'arrive à l'instant, dit-il à la chanteuse, et je m'empresse de te rendre visite, même avant de rentrer chez moi. — Je te suis reconnaissante, reprit-elle, de cette gentillesse de ta part. Mais sais-tu ce qui est avenu depuis que tu t'es absenté? — Qu'y a-t-il donc? » Sallâmah lui raconte l'affaire de la prohibition et du bannissement prononcés. « Reste sans te coucher, répond l'artiste poète ; reste jusqu'à l'aube du jour s'il le faut, jusqu'à ce que je sois parvenu à être admis en présence d'Othmân. »

Ibn Abou Atik part. Il réussit à être introduit auprès du gouverneur. Il s'entretient avec lui, lui assure que le désir de le saluer l'a conduit au palais; et dans le courant de la conversation, il arrive à dire : « Certainement l'acte le plus honorable, le plus louable par lequel tu inaugures ton autorité, est l'expulsion des chanteurs, des chanteuses et des gens de mauvaise conduite. D'après ce que j'ai ouï raconter, ce sont tes affidés, les personnages distingués dont tu es entouré qui t'ont suggéré cette pensée. A ce qu'il paraît, ils ont été unanimes. Je me range à leur sentiment. Mais voici une circonstance. Je te suis expédié, envoyé de la part d'une femme; je suis chargé de t'exposer le peu de mots que voici : « J'avais la musique comme occupation de ma vie; désormais je renonce à cet art, je fais amende honorable devant Dieu. » Quant à moi, Excellence, je te prie, pour cette femme, de ne la pas éloigner de cette sainte ville où repose le corps

Digitized by Google

de notre Prophète. — Très bien ! tu m'amèneras cette femme ici. — C'est sans aucun doute le moyen le plus sûr de la juger. Tu la verras ; et s'il convient de la laisser à Médine, tu l'y laisseras. — Va, amène-là ici. » Le poète court chez Sallâmah et lui conte rapidement l'entrevue qu'il a eue avec Othmân.

Sallâmah se voile la figure, prend un chapelet à la main et va se présenter au gouverneur si rigide. Elle s'entretient avec lui, lui parle de ce qu'il a d'ancêtres qui ont laissé des souvenirs vénérés. Il fut ravi, enchanté de la voix et du langage de la belle repentante. Alors Ibn Abou Atik saisissant l'à-propos de la situation se hâte de dire d'un ton comme sanctifié : « Je voudrais que ton Excellence entendît comment cette femme récite et psalmodie notre saint Koran. » Et Sallâmah se mit, de sa voix émouvante, à inspirer et colorer pieusement la psalmodie des paroles sacrées. Othmân se sentit pénétré d'un frémissement profond. « Que serait-ce donc, dit le poète en s'exclamant, si tu entendais cette femme dans les chants où elle excelle ! dans ses mélodieuses compositions ! — Prie-là de chanter quelque chose. » Et Sallâmah chanta ce vers qui semblait être adressé à elle-même par Othmân :

> « Tu as fermé ma demeure aux peines et aux soucis quand tu y as pénétré, et que tu y as fait apparaître la candeur de ta parole et de ton front. »

Sallâmah modula ce chant avec tant d'art, imprégna sa voix de tant de grâce et d'expression, qu'Othmân se leva par un mouvement subit, quitta sa place, vint s'asseoir accroupi en face de la chanteuse, et : « Non, s'écria-t-il, non, une femme comme toi ne sortira pas de Médine. — Mais, reprit le poète, cela paraîtra peut-être extraordinaire; la multitude dira de ton Excellence : « Il permet à Sallâmah de rester à Médine, et il en bannit et exclut les autres. — Rien de cela, répliqua

Digitized by Google

vivement Othmân ; je permets à tout le monde de rester. » Ainsi la beauté de l'art gagna la cause de l'art.

Le plus souvent ces condamnations contre la musique ne furent que des boutades éphémères, des accès d'irréflexions et même de contradiction, des inspirations fugitives de lubies dévotes, des colères de rigorisme abrupte et illogique. Ainsi, ce même Abd el-Mélik fils de Merwân, dont nous signalions la critique si âpre contre la musique, les musiciens, les chanteurs et les chanteuses, avait dans son palais ses esclaves cantatrices. C'était le temps où les femmes esclaves étaient parées en reines pour l'ornement des palais, pour réjouir les heures des Grands, pour décorer les solitudes ou les loisirs, ou les assemblées intimes des souverains et des puissants. Ce même Ibn Abou Atîk l'ami d'Abd Allah fils de Djafar, desquels nous venons de parler, a laissé un souvenir de la manière dont Abd el-Mélik arrangeait ses moments de repos et de rien faire. Voici comment la tradition expose le récit.

Abd Allah parla d'Ibn Abou Atîk au kalife Abd el-Mélik, lui en dépeignit la pauvreté, le dénûment, la famille nombreuse et souffrante. Le kalife ordonne à Abd Allah de lui envoyer ce poète musicien. Abd Allah s'empresse d'aller chez son ami et l'informe de l'entretien qui eut lieu avec le kalife. Le poète va se présenter au palais ; et il trouve le kalife accroupi entre deux superbes esclaves qui, debout, et se balançant doucement comme deux souples rameaux de ben, agitaient chacune avec une grâce délicieuse un éventail avec lequel elles rafraîchissaient leur maître. Sur un des deux éventails étaient peints en lettres d'or les vers suivants :

« J'apporte un léger souffle d'air ; avec moi joue la pudeur rosée.

« Je sers de voile pour cacher la bouche amoureuse qui vient prendre un baiser.

Digitized by Google

« Je suis le secours favorable du convive qui chante, ou qui improvise les vers (1). »

Sur l'autre éventail étaient tracés en or ces vers :

« Je suis charmant dans la main d'une belle ; mon séjour est le palais du kalife.

« Je ne sieds bien qu'à la beauté et à la grâce ;

« Ou à l'esclave choisi, souple et dégagé comme une belle esclave. »

Quand je considérai ces deux admirables filles, a dit Ibn Abou Atik, je fus pris d'un éblouissement, je vis le monde s'obscurcir, tant je fus troublé et bouleversé. Je ne pensai plus du tout à ma triste misère, et je me dis : « Oh ! Si ces deux magnifiques créatures étaient à moi, habitaient avec moi, toutes nos femmes ne seraient à mes yeux que de chétives pécores ! » A chaque fois que je reportais mon regard sur ces deux bijoux, je me représentais les délices du paradis. Et quand à ma pensée surgissait le souvenir de ma femme, et certes je l'aimais ma femme, il me semblait être un damné de l'enfer.

Or donc, le kalife m'avait appelé pour me témoigner son regret de me savoir si pauvre, si malheureux. Le récit d'Abd Allah l'avait impressionné. Mais moi, dans l'émotion où j'étais, je me décrivis comme un homme dans l'aisance et la richesse. Le kalife fut enchanté de mes paroles, de ma description, et en même temps peu satisfait du mensonge dont je semblais si étourdiment accuser mon ami. Lorsqu'Abd Allah retourna chez Abd el-Mélik, celui-ci lui reprocha de l'avoir trompé à mon endroit et lui répéta les doucereuses hyperboles que j'avais débitées. « Il en a menti, répondit brusquement Abd Allah en appuyant avec force sur le mot, il en a menti, prince. Lui ! à son aise ! Mais c'est l'homme le plus dénué de tout ;

(1) D'ordinaire, le chanteur et aussi le déclamateur, lorsqu'ils chantent, ou débitent les vers, se mettent la main ou un objet à surface assez large, près de la bouche.

Digitized by Google

personne dans tout le Hédjâz n'a plus besoin que lui du plus mince de tes bienfaits, bien loin qu'il soit dans l'abondance. »

Abd Allah, dès qu'il fut de retour de chez le kalife, m'appela. Je partis de suite et aussitôt que je l'abordai : « Quelle diable d'idée as-tu eue, me dit-il d'un ton d'humeur, de me démentir auprès du kalife ? A quoi pensais-tu ? — Ah ! si tu m'avais vu, mon cher ami, dans mon bonheur, dans mon éclat ! J'étais là entre le soleil et la lune. En telle position, pouvais-je crier pauvreté, chanter misère ? Non, c'était impossible ; ce m'a semblé de suprême indécence au moins pour ma personne, sinon pour mes intérêts. » A cette réplique, Abd Allah sourit ; il était d'ailleurs en situation de gaité ; il buvait ; devant lui était une énorme coupe dans laquelle brillait un liquide parfumé de musc et de camphre. « Ensuite, me demanda Abd Allah, qu'y a-t-il eu ? Comment cela s'est-il terminé ? — Eh bien, j'ai reçu en cadeau les deux esclaves, deux filles magnifiques. — Alors, mon ami, bois un coup. » Sur ce, je prends la coupe, je hume et j'avale une superbe lampée. « Encore un coup, me dit mon ami.— Non, répliquai-je ; cela suffit. » Et Abd Allah s'adressant à une esclave qui était près de lui : « Chante-nous, lui dit-il, une cantilène. Voilà mon ami qui a reçu du kalife deux jeunes filles sémillantes, gracieuses, gazelles admirables de beauté. Donne-nous-en la description, chante-nous la richesse et la puissance de leurs charmes. » L'esclave fait vibrer une mandole, anime un prélude pétillant, et nous chante ces vers :

« Je ne puis plus garder mes promesses de réserve envers elle, cette brune beauté, svelte comme une jeune cavale aux flancs élancés.

« Son sein arrondi s'élève sur sa poitrine comme sur un beau ciel étincelant de lumière.

« Femme enchanteresse ! qu'elle appuie sur ses charmes

Digitized by Google

un homme qui vient de mourir, et il se lèvera ; il n'y aura plus à le porter au tombeau.

« Et la foule de s'écrier à cette étrange résurrection : « Miracle ! miracle ! le mort est revenu à la vie ! »

Ces vers me remplirent de joie et de volupté, a dit Ibn Abou Atîk ; j'étais dans le ravissement. Je saisis alors la coupe ; je bus une longue gorgée, et une autre encore ; et je me lançai à chanter de toute la puissance et la sonorité de ma voix :

« On m'a fait boire ; puis on m'a dit : « Ne chante pas. » Mais si aux montagnes de Honaîn on avait fait boire ce que l'on m'a fait boire à moi, elles auraient chanté. »

Les deux belles esclaves d'Ibn Abou Atîk devinrent sa fortune.

## XXIII

**El-Hâdy et Hâroûn el-Rachîd désignés à la succession de l'empire. — El-Hâdy envoie à la recherche d'une esclave pour concubine. Abd Allah chargé de cette mission ; voyage à ce sujet. Le vizir Rabî'. — Fête kalifale ; Ishâk ; l'esclave Râder. Rachîd en danger ; Khaïzarân sa mère. Hâroûn kalife. Fin de Râder.**

Maintenant, pour entrer dans l'époque de Hâroûn el-Rachîd, passons par un récit qui nous dessine quelques traits caractéristiques, qui nous apprenne un peu comment les souverains de l'islâm en agissaient, quand ils le voulaient, pour leurs besoins de plaisirs, et comment aussi les audaces féminines du sérail traitaient trop souvent les princes et savaient les faire disparaître en quelques instants, lorsqu'elles en avaient l'envie ou en croyaient voir l'utilité. Ce sera en même temps l'histoire aulique de l'installation de Hâroûn el-Rachîd au kalifat.

Digitized by Google

Le kalife El-Madhy avait réglé la succession de ses deux fils au pouvoir. Il avait déclaré son fils aîné El-Hâdy son successeur immédiat ; et après ce dernier devait régner El-Râchid, à l'exclusion de tout autre héritier direct d'El-Hâdy. La mère de ces deux princes fut Khaïzarân. Elle montrait plus d'affection pour Hâroûn que pour El-Hâdy. Cette affection, et surtout la disposition testamentaire qui assignait et assurait le kalifat à Hâroûn el-Râchîd après El-Hâdy, furent une cause d'animosité entre les deux frères... Mais suivons les détails du récit arabe. Je l'extrais du roman historique de Delhèmeh etc., dont j'ai déjà dit quelques mots. La traduction de ce récit présentera, par cette occasion, un échantillon de la manière dont est raconté ce roman si intéressant, quoique si long.

El-Hâdy, quatrième kalife de la dynastie des Abbâcides, éleva au vizirat Rabî' fils de Soheil, après que furent apaisées et pacifiées les guerres avec les Roûm et que l'empire kalifal fut rendu au repos. Rabî' était homme d'intelligence et de raisonnement.

Un jour, le kalife appelle son vizir et lui dit : « Fils de Soheil, il me faut une femme, une esclave, mais qui ait la grâce, les charmes, les formes, les proportions de la beauté la plus recherchée ; et cette esclave, je l'admettrai à ma couche, elle me sera comme épouse. — Prince, répondit Rabî', ton père t'a laissé au moins quatre cents femmes esclaves. Choisis parmi elles celle qui te plaira le mieux et admets-la à l'honneur de ta couche. — Nous allons voir. » On fit passer toutes les esclaves devant le kalife. Pas une ne fut assez belle, assez parfaite à ses yeux. « Eh bien ! prince dit alors Rabî', afin de pouvoir rencontrer ce que tu désires, il faut que tu envoies en quête par tous pays et vallées, par tous parages et contrées. — Fort bien ! mais je crains que l'on ne trouve pas ce que je veux ; j'ai peur d'en rester à de stériles désirs. — Tu n'as qu'à envoyer à la recherche dans les grandes

Digitized by Google

villes de l'empire un homme intelligent et de goût, un homme de sens et de cœur pur et honnête. » Le kalife garda le silence un moment, et : « Je ne vois personne de plus propre à cette mission, qu'un appelé Abd Allah fils de Djérîr. — Prince, reprit le vizir, tu es le maître, choisis à ton gré. — Que l'on m'amène le fils de Djérîr. »

On s'empressa d'envoyer quérir Abd Allah, et on l'introduisit auprès du kalife. « Abd Allah, dit le prince, je veux te confier une mission délicate, te charger d'une affaire qui exige toute ton intelligence, la finesse de ton goût et la justesse de ton coup-d'œil. — Emir des croyants, répondit Abd Allah après les démonstrations et les gestes d'un serviteur dévoué, commande, dis-moi ce que tu veux. — Je veux acheter une esclave, mais une esclave comme il n'en est pas une pareille en ce monde, une esclave qui n'ait pas d'égale en beauté. — Je suis entièrement à tes ordres J'irai à la recherche, et je reviendrai ici; fie-toi à ton serviteur, j'ai l'œil sûr et bon. — Que Dieu te récompense! » Et El-Hâdy fit compter à Abd Allah dix mille dînâr ou écus d'or pour l'achat en question, et dix mille dînâr encore pour les frais de voyage et autres dépenses. De plus, des serviteurs furent assignés au service d'Abd Allah, et des lettres de recommandation lui furent remises pour les autorités des différents pays et contrées.

Abd Allah reçut l'argent et les lettres et se mit en route... Il arriva à Alep. Il demanda où était le marché aux esclaves, s'y fit conduire, s'informa auprès du courtier de ce qu'il y avait à vendre en belles esclaves. On les lui montra toutes ; il n'en trouva aucune à son goût. Trois jours après, il partait pour Damas. Là encore il ne rencontra point ce qu'il voulait. Il passa en Egypte. Il arriva à une ville assez voisine de Damiette, à Tinnis, si célèbre par la magnificence de ses tissus. Il se rendit chez le gouverneur de la ville, le salua, et lui communiqua ses lettres signées du kalife. Le gouverneur les

Digitized by Google

reçut, en prit connaissance, les baisa et les éleva sur sa tête en signe de respect et de soumission. Aussitôt il fit préparer une demeure convenable à un envoyé du souverain et pourvut à tout ce qui était nécessaire pour la nourriture et les dépenses d'Abd Allah et des gens qui l'accompagnaient.

Abd Allah voulut visiter Tinnîs. Il s'informa de tout ce qui se rattachait à cette ancienne cité, de l'état où elle était encore. Il parcourut les marchés et bazars, et alla, bien entendu, au marché des femmes esclaves et à la demeure du préposé inspecteur de ce bazar. Là, il prit de nouvelles informations. Il sortit ; il parcourut la ville et les environs. Il remarqua le grand lac de Tinnîs (aujourd'hui le lac Menzaleh). La surface de l'eau était couverte de flambeaux allumés. Il demanda à un jeune homme près duquel il passa, ce que signifiaient ces flambeaux: « C'est, répondit le jeune homme, la fête du Neîroûz (ou premier jour de l'an) ; les habitants du pays illuminent ainsi le lac pendant trois jours. — Je serais bien aise de parcourir le lac, dit Abd Allah, de jouir un peu du spectacle de cette fête, de visiter différents points des rives. Serais-tu disposé à venir avec moi? — Très volontiers. » Ils se promenèrent sur le lac.

A son retour Abd Allah revint chez le gouverneur, et lui dit : « Je vais maintenant parcourir la ville, les grandes rues, les marchés, les divers quartiers; je rencontrerai peut-être ce que je cherche, peut-être trouverai-je ce qui me préoccupe. » Abd Allah erra de rue en rue, de quartier en quartier. Il s'arrêta en un endroit près d'une maison haute et vaste, précédée d'un grand espace libre, flanquée de perrons élevés, d'angles saillants et solidement bâtis. Il s'étonna de l'aspect de cette construction, en admira la hauteur et la richesse architecturale. De cette demeure opulente s'échappaient des senteurs de parfums, comme des odeurs de musc, d'ambre, d'arômes mêlés d'ambre et de camphre. Une grande

Digitized by Google

entrée prolongée en corridor avait de chaque côté deux lignes de siéges, avec deux tentures tramées d'or, et des flambeaux rangés en étages. De partout c'était un parfum merveilleux qui instillait au cœur un enivrement délicieux ; on eut dit les vapeurs suaves d'un magnifique parterre étincelant de fleurs, Abd Allah s'approche contre la porte et demande au serviteur qui s'y tenait assis : « Brave homme, à qui donc appartient cette maison? — C'est répond, le serviteur en fixant l'étranger, c'est la maison de ce jeune homme qui était hier avec toi sur le lac. »

Pendant que ces quelques mots s'échangeaient, voilà que le jeune homme paraît, venant de l'intérieur de la maison. De suite il reconnaît le voyageur de la veille, et : « Sois le bienvenu! hôte que la bonne fortune nous amène sans qu'il y ait songé. Arrive, arrive. » Abd Allah, du premier regard, reconnaît son compagnon du lac. Le beau jeune homme avait la face épanouie ; il avait sur la tête le turban du buveur, et il portait pour vêtement extérieur une riche blouse des fins tissus de Damiette. « Entre auprès de nous, continue le jeune homme, tu es des nôtres; que Dieu bénisse ta bienvenue et te donne auprès de nous jouissance, aisance et joie ! »

Abd Allah entre ; il traverse les détours d'une demeure considérable; tout y est à souhait ; rien n'y est à blâmer ; c'est le bien-être partout. Portes et communications élégantes ; le sol est un brillant cailloutis dans un mastic solide et luisant ; nulle description ne saurait bien dire les détails curieux de ce luxe intelligent.

Au milieu d'une grande salle située au centre de la maison Abd Allah arrive avec son guide et voit dix joyeux convives, tous dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, comme autant de superbes lunes qui brillent au sein d'une nuit de ténèbres. Chaque convive à devant soi son broc en or avec une coupe en splendide cristal. Le roi du festin, l'émir de

Digitized by Google

la fête est là, à son œuvre ; il remplit sa coupe, il boit, il fait boire les convives. Abd Allah approche des buveurs en gaîté. L'émir se lève, et, comme prince de la fête, il place le nouveau convive, l'hôte improvisé, et lui pose devant lui six verres de cristal. « Gentil convive, dit le jeune homme à Abd Allah fils de Djérir, tout cela, comme tu le vois, est fait impromptu, sans apprêts, sans cérémonies ; nous sommes tous amis. Excuse-nous de notre sans-façon, de l'insuffisance de notre table. — Quoi ! mon cher ami, dit Abd Allah, mais c'est au parfait, c'est ravissant ; que désirer de plus ? » Et soudain les coupes passent et repassent rapides d'un convive à l'autre, s'entrechoquent ; la joie et la gaîté s'animent encore, s'élancent en éclats de bonheur. Et Abd Allah dit au jeune homme : « Prince, boire sans musique ! allons ! les délices des chansons avec les délices des bons vins ! Prince, si tu as chez toi moyen de nous faire entendre quelque beau chant, voici le moment de nous donner ce suprême passe-temps. — Il y a tout ce qu'il faut ici ; je suis à tes ordres et à tes souhaits. »

Et le jeune homme prenant une légère baguette qu'il avait à sa portée, en frappa un coup près de lui. En même temps se lève un grand voile de soie émeraude suspendu et attaché par de grands cordons de soie jouant sur de petites poulies en bois de sandal. Le jeune homme avait saisi un des cordons, l'avait tiré, et le voile s'était détourné et soulevé. Le jeune homme passe la tête par derrière le voile et dit : « Tu as entendu, ma chère amie, ce que désire notre hôte, notre noble convive, notre charmant compagnon de fête. Voyons, chante nous de tes chants. » Soudain Abd Allah entend, de derrière le voile, commencer à préluder, puis croître et s'animer d'un accent pénétrant, une voix enchanteresse, aux vibrations douces et tendres, plus ravissantes que la volupté, plus caressantes que le zéphir. La voix modulait ces vers :

Digitized by Google

« Je disais, lorsque déjà elle chassait devant elle ses chamelles et que, pour mon malheur, je voyais le chamelier exciter de son chant leur caravane en marche :

« Arrête, ô chamelier qui chantes pour ces chamelles, arrête-les un moment, le temps d'un clin-d'œil, que je les voie encore un peu. »

« Mais il poussa sa voix plus sonore encore vers les vastes sables ; mon amour m'appelait à suivre la troupe, à voir celle que j'aime.

« Oh ! dans mes entrailles, depuis que je suis loin de mes amours, une plaie me dévore, une plaie qu'irrite un feu intolérable.

« Viens la guérir, car j'ai versé des larmes assez pour l'apaiser et la fermer, assez de pleurs ont coulé pour payer ce que mérite la beauté qui m'est chère,

« Salut, bénédiction du ciel pour vous tous, tant que dans ce monde les nues brilleront des lueurs de la foudre, tant que d'un horizon à l'autre brilleront des éclairs. »

Abd Allah racontant plus tard les détails de cette fête, disait : « Je fus transporté d'enthousiasme pendant tout le temps que j'entendis la mélodieuse suavité de cette cantilène, les douces cadences de cette voix insinuante qui savait si bien inspirer ses paroles. Il me semblait que la salle où nous étions se balançait, frémissait d'aise. Nous ne nous sentions plus de bonheur, d'attendrissement ; et ce vint au point que chacun de nous fut conduit insensiblement à une sorte de somnolence délicieuse, d'alanguissement, d'extase, où nous fûmes maintenus jusqu'à ce que la voix de la jeune fille passa par degrés à un rythme plus fier et plus résolu, et nous rappela le corps à la vie. La voix arriva à chanter ces vers-ci, qui nous relevèrent de la molle quiétude et du charme où nous étions :

« Il est venu m'atteindre, le chagrin de nous voir sé-

Digitized by Google

parés; il m'a frappé, le chagrin d'avoir perdu mes amours.

« Allez! ne demandez plus où est mon cœur; je ne l'ai plus avec moi, mon cœur; mon cœur est avec vos tentes, c'est là que je l'ai laissé. »

Ces deux vers me firent un tel plaisir, ils furent si bien chantés, qu'ils me restèrent en la mémoire.

Je demeurai trois jours chez mon amphytrion; après quoi, les convives s'en allèrent. Je fus seul avec mon jeune homme. Alors : « Doù es-tu? me demanda-t-il; quel motif t'amène dans ce pays? — Voici. J'ai nom Abd Allah fils de Djérir. Je suis des affidés et des intimes du kalife. — Dans quel but es-tu venu ici, à Tinnîs? — Je suis venu chercher à acheter une esclave pour le kalife, mais une esclave digne de partager la couche du prince des croyants. J'ai parcouru déjà d'autres pays. Je n'y ai point rencontré ce qui convient à mon maître; je n'ai rencontré que l'esclave que nous avons entendue ici. Ne t'inquiète pas néanmoins; il n'y a rien en ce que je te dis qui puisse te donner à concevoir la moindre appréhension. Je renoncerai sans peine à acquérir cette esclave, s'il le faut, par la seule raison que je suis entré chez toi. — Mais, reprit le Tinnisien, d'où sais-tu que cette fille est belle et qu'elle est digne du kalife? — J'en tire la preuve du charme de la voix, du chant admirable qu'elle nous a fait entendre. Ce m'est une preuve de la beauté de cette fille. — Mon cher hôte, mais ce pourrait être une négresse; et cela ne l'empêcherait point de chanter à merveille. — Ne cherche pas de faux-fuyants; coupons court. Je te dis que pour moi, pour mon expérience, pour mon habitude de physiognomoniste, cette fille est une beauté rare, unique, que nulle autre ne dépasse ton esclave en connaissances et en savoir, en pureté de langage, en grâce, en attraits. — Par Dieu! mon cher hôte, répliqua le Tinnisien en souriant, tu dis vrai, tu as deviné juste. » A cette réponse,

Digitized by Google

je détourne le voile, je regarde et je vois la plus ravissante esclave qui se puisse imaginer, une superbe lune au sommet du ciel.

Alors le tinnîsien : « Ma chère Râder, sors de derrière ce voile qui te dérobe à nos yeux, dit-il ; viens, laisse-toi voir à cet hôte, notre maître. » Râder paraît, s'avance inquiète et troublée ; elle s'avance comme une douce gazelle que tourmente la soif, ou comme une souple et flexible branche de bén, ou comme une pleine lune qui monte à la voûte céleste. « Râder, continua le jeune homme, je le jure par Celui qui a la toute-puissance, par Celui qui est le souverain des mondes, je te donne en présent au prince des croyants. Tu sais, ma chère Râder, tu sais combien je t'aime ; tu sais que tu es tout ce que j'ambitionne, tout ce que je veux de bonheur sur la terre ; mais il y a cette maxime : « Ce qui est digne du maître n'est pas pour l'esclave. » — Réfléchis mûrement, dis-je alors au tinnîsien, ne te hâte pas d'agir. Moi, je suis entré chez toi ; tu m'as accueilli ; j'ai mangé ton pain ; s'il te répugne ou si tu crains que je parle de cette esclave au kalife, je te jure par le Seigneur des splendeurs du ciel que je n'en communiquerai pas un mot à qui que ce soit des créatures de Dieu.— Je te le déclare en face du Tout-Puissant ; c'est un devoir sacré à mes yeux ; je dois cette esclave au kalife ; je n'en suis plus désormais que le possesseur figuré. Mon cher hôte, ne faisons plus de serments entre nous ; je la donne mon esclave, je la donne en présent au prince de l'islamisme. Si tu ne la veux pas prendre avec toi sous la sauvegarde de ton honneur, moi je la ferai parvenir au kalife. Mais mon regard ne s'est pas trompé, j'en ai l'intime conviction, toi seul dois être l'appui et la protection de Râder. — J'accepte ton présent, répondis-je en cédant à ces paroles décidées et à cette sorte de mise en possession ; je conduirai Râder à ma demeure, ici, à Tinnîs ; elle y attendra notre départ. » Quelques instants après



Digitized by Google

je sortais, comblant de remerciements le jeune homme qui m'avait si grandement traité.

Lorsque je fus de retour chez moi, le gouverneur de Tinnîs vint, comme d'habitude, me rendre visite et m'apporter ce dont je pouvais avoir besoin, même en nourriture et en argent. Nous causâmes de l'aventure qui m'avait amené à découvrir la jeune fille, des sentiments si nobles du jeune tinnisien dont en même temps je lui décrivis la personne et les qualités. « Ne sois point surpris du dénouement de cette histoire, me dit le gouverneur; c'est peu de chose ce qu'il a fait envers toi; ce jeune tinnîsien répand ses bienfaits, ses dons, ses générosités, ses services et que sais-je? sur tous les habitants de Tinnîs. Ces qualités si belles qui l'élèvent au dessus de tous, il les a héritées de son père, de ses aïeux; c'est une antique et illustre famille, âmes généreuses et grandes, descendues d'âmes grandes et généreuses.

On se prépara au départ. Le gouverneur de Tinnîs appareilla un bâtiment richement décoré. Abd Allah s'embarqua et avec lui la belle esclave et ce qu'elle avait en argent, en bijoux, en joyaux, en diverses sortes de cadeaux. Le jeune tinnîsien avait donné en présent à Abd Allah des étoffes précieuses, produits de l'admirable industrie manufacturière de Tinnîs et de Damiette, avait multiplié ses dons à son hôte. On se dit adieu, et le bâtiment prit la mer. Le vent était favorable. En peu de temps on aborda à Tripoli de Syrie. De là, Abd Allah se dirigea sur Alep, et d'Alep il obliqua pour gagner l'Euphrate, traversa nombre de pays, arriva enfin à Bagdad le siége alors de l'empire.

Le fils de Djérîr s'empressa d'aller se présenter au vizir Rabî'. A la vue d'Abd Allah le vizir manifesta sa joie, et : « Qu'as-tu trouvé? dit-il; qu'y a-t-il de nouveau? As-tu rencontré ce que désire le prince des croyants? — J'ai ce qu'il faut à notre maître. » A cette réponse, Rabî' se lève et

Digitized by Google

va incontinent annoncer au kalife le retour d'Abd Allah.

A ce moment, El-Hâdy était dans un jardin de plaisance où était construite une riche coupole soutenue par huit colonnes et dans laquelle on montait par quatre degrés. Elle avait quatre entrées dont chacune regardait un des quatre points du ciel, une le Midi, l'autre le Nord, la troisième l'Occident, et la quatrième l'Orient. Le jardin existe encore aujourd'hui.

C'est dans cette coupole ou construction surmontée et terminée par un dôme, que Rabi' se présenta au kalife. Le vizir en entrant baisa la terre. « Maître, dit-il, Abd Allah est de retour ; il amène ce que tu as désiré. — Bism Illah (au nom de Dieu) ! qu'Abd Allah vienne me parler. » Quelques minutes après, Abd Allah était introduit avec Râder et s'avançait en face du kalife. El-Hâdy regarda la jeune fille, se sentit émouvoir, fut ravi de tant de beauté, de grâces, d'élégance et de charmes. « Fils de Djérîr, dit aussitôt le kalife, où donc as-tu rencontré cette superbe esclave ? — Seigneur, à Tinnîs; voici comment. » Sur ce, Abd Allah raconta les détails complets de ce qui lui était arrivé avec le tinnîsien ; « et, ajouta-t-il en terminant, le jeune homme me jurait que si je refusais d'accepter son esclave à l'instant même, il l'enverrait de suite au kalife sous la sauvegarde et la protection d'un autre que moi. — J'aurais voulu voir qu'il ne l'envoyât pas. Je l'aurais traité de belle sorte ; je lui aurais tranché la tête. » Et le kalife promenait son regard sur la jeune esclave, en admirait les charmes et les merveilleuses proportions. « Va ! reprit-il subitement, sois tranquille, Abd Allah ; je fais grâce de la vie au tinnîsien qui nous a envoyé cette perle unique, inappréciable. Par ce présent, il a semé son grain en bonne terre. » Ensuite il s'adressa à son vizir : « Rabî', dit-il, écris en lettre patente à ce jeune tinnîsien que je lui inféode les terres labourables et cultivables et le revenu impôt de Tinnîs. — Tout cela, prince, reprend le vizir, en retour de cette jeune fille ?

Digitized by Google

— Oui, tout cela ; car c'est un magnifique bienfait. En pareilles circonstances, l'honneur et le mérite premiers sont à qui commence. Si ce jeune homme fût venu ici, je l'eusse admis et agréé parmi nos intimes, avec les mêmes avantages et les mêmes attributions. »

Un instant après, et lorsqu'Abd Allah eut énuméré les qualités intellectuelles et le savoir peu ordinaire de Râder, le kalife demanda qu'elle lui récitât quelques vers. Elle obéit. Elle mit dans sa voix et dans son débit tant d'art, d'harmonie, de vérité, de sentiment, qu'il sembla au kalife que l'endroit où il était assis allait s'agiter, se balançait comme un danseur, se penchait à droite puis à gauche. El-Hâdy passait d'émotions en émotions, était stupéfait de voir réunies en cette fille tant de merveilles. Il appelle subitement un de ses courtisans : « Prépare et décore dans mon palais un appartement particulier ; que le sol en soit pavé d'or et de lapis lazuli ; distribue comme je le veux, les divans, les sofas, les lits de repos, l'ameublement entier, les ustensiles de détails ; et, partout, des coussins, des appuis, ainsi qu'il convient à ma demeure. » On s'empressa d'exécuter ces ordres.

Un mois entier fut consacré par le kalife à sa belle esclave. Après ce temps, il donna de nouveaux ordres aux serviteurs et agents du palais ; « Vous allez, leur dit-il, me tapisser mon jardin ; me parer tous les arbres d'éclatantes anémones, de soieries aux riches nuances, rouges, vertes, aux couleurs variées et brillantes. » On obéit. Quand ce fut terminé, le kalife se rendit à sa coupolé avec sa nouvelle esclave favorite, et s'y installa. On ouvrit les fenêtres. On alluma les flambeaux et illumina partout.

Alors le kalife commanda que l'on servît à manger et à boire. On rangea les mets, les coupes, les flacons, diverses sortes de vins. Ensuite El-Hâdy s'adressant à Râder : « Ma toute belle, dit-il, qui veux-tu que nous ayons pour troi-

Digitized by Google

sième avec nous? — Maître, répond-elle, j'ai ouï répéter qu'à Bagdad il y a un convive digne de toi, un nommé Ishâk, le fils d'Ibrahîm. Ishâk est un artiste consommé, sans égal nulle part; nous aurons d'excellents moments, des heures délicieuses, si Ishâk est ici notre troisième. — Par Dieu! j'y pensais; j'en avais l'idée dans la tête. » Le kalife envoie appeler Ishâk. Ishâk arrive; par l'ordre du prince, il s'assied; mais par devoir et par décence il tourne le dos à la charmante favorite. « Eh bien! fils d'Ibrahim, dit le kalife, t'apellé-je ici pour que tu tournes le dos à ma chère esclave? Je t'ai demandé parce que je désire que tu entendes comment elle sait chanter. » A ces paroles, Ishâk baise la terre, proteste de son humble soumission, et s'excuse de son mieux. En même temps le kalife lui fait servir aussi à manger et à boire. Après de superbes rasades, Ishâk échauffé prend la mandole, la fait retentir sous ses doigts et entonne le chant de ces vers :

« Je passais mes nuits dans la tristesse; l'aspect des étoiles du ciel lassait mes paupières, me fatiguait tout entier; et je sentais mes yeux conviés au sommeil.

« Une douce voix de femme me dit : « Ne dors pas. — Eh! répétai-je, laisse, laisse-moi; est-ce que la paupière de qui aime vient à bout de dormir! »

« Ou bien, dans ma naïveté, je me plains de mes tourments à celle qui remplit mon âme, ou bien, implorant humblement ma grâce, je verse des larmes. »

A ce chant Râder fut hors d'elle-même; dans son enthousiasme elle se balançait de ça et de là, elle était transportée d'admiration. « Je te le jure par ta vie, dit Râder au kalife, voilà un chant superbe, une musique de toute pureté. Prince, que Dieu parfume de bonheur tes jours! Que se prolongent pour toi les plaisirs! » Parlant ainsi, elle saisissait la mandole; elle en essaye l'accord, l'ajuste, et chante ces vers :

Digitized by Google

« Il m'a appelée de mon nom ; il a envoyé son salut là où était celle que son cœur adore.

« Et moi, je l'aimais de toute mon âme, de tout mon regard. O zéphirs, si vous le rencontrez, zéphirs heureux,

« Saluez-le de ma part ; car toujours je resterai fidèle à mes promesses d'amour.

« Dites-lui, zéphirs charmants : « Pourquoi ton cœur est-il cruel, quand tu es la bonté et la douceur ? »

La jolie favorite avait terminé son chant que Ishâk s'agitait encore de plaisir ; il gesticulait des mains, il frémissait des pieds ; il était comme dans l'éblouissement et le transport ; l'enthousiasme l'avait emporté hors de lui. « Prince, s'écria-t-il subitement, cette femme-là est la première femme du monde, l'unique femme de la terre, la seule cantatrice qui existe ici-bas. Je te le jure, souverain des croyants, je te le jure par tes vénérables ancêtres, par les liens qui te rattachent au sang de Hamzah et de Akil, au noble sang de Mahomet le Prophète de Dieu, le dernier et le sceau des Prophètes, j'admire par delà l'extrême admiration le talent instrumental et la pureté et la richesse de voix de cette incomparable femme. »

On continua ainsi, par de nouveaux chants, assez loin dans la nuit, jusqu'à longue soirée, soirée de délices et de jouissance. Le kalife se pencha à la fenêtre et vit les arbres comme entrelacés par leurs rameaux, comme confondus entre eux ; la blanche lueur de la lune jouait dans les feuillages ; l'eau vive courait bruissante à travers les ombres entrecoupées, serpentait en détours murmurants ; et le zéphir soupirait, glissait partout son haleine légère ; la cascade versait ses ondes causeuses. « Oh ! dit en soi-même le kalife ; ô déceptions des félicités et des voluptés de la terre ! Que ton bonheur ne dure-t-il ! Mais non, tout se perd, tout finit

Digitized by Google

ici-bas ! A chacun est fixé son lot ; à chacun son terme est fixé. Nul, rien ne reste que le Dieu vivant, l'Éternel. »

Tout d'un coup la gaîté s'évanouit. Le kalife demeura pensif. Ishâk garda le silence. Les réflexions d'El-Hâdy réveillèrent en lui certaines appréhensions, et donnèrent lieu à ce que voici.

Le kalife El-Mahdy père d'El-Hâdy avait, en mourant, nommé ce dernier pour succéder au pouvoir et avait désigné Hâroûn el-Rachîd pour succéder à El-Hâdy... Celui-ci prit ombrage de son frère Rachîd ; il craignait que Rachîd ne travaillât à le supplanter, à lui enlever le kalifat, à le dépouiller de cette souveraineté si douce, à s'emparer de l'autorité et de l'empire. Le diable souffla au kalife El-Hâdy de criminelles pensées. Quelques jours avant la fête dont nous venons de parler, El-Hâdy avait vu, en songe, Hâroûn el-Rachîd assis dans un kiosque brillant ; et lui El-Hâdy rendait hommage lige, du dehors du kiosque et comme un simple courtisan. Ce rêve avait été le motif d'interprétations sinistres ; et les inquiétudes, les soucis venaient assaillir le cœur du kalife. Au moment où nous sommes, une jalousie vague vint même encore se mêler à ces amertumes engendrées par le rêve.

Tout-à-coup El-Hâdy appelle Masroûr ; c'était l'exécuteur des vengeances et des colères kalifales. Dans les chroniques, ce Masroûr est nommé aussi Harthamah. Il avait été le gardien d'enfance de Rachîd et l'avait porté entre ses bras et sur ses épaules. « Va, de suite, chez Rachîd, dit le kalife à Masroûr, et apporte-moi sa tête. » Ishâk et la favorite tressaillirent. Masroûr resta stupéfait, étourdi, comme frappé de la foudre : « Hélas ! dit-il en soi-même et l'esprit confondu, nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui ! » Masroûr, sortit ne sachant quel parti prendre.

Après un instant de réflexion, il résolut d'aller trouver Khaïzarân, la mère d'El-Hâdy et de Hâroûn el-Râchîd. Il se

Digitized by Google

transporta rapidement chez elle. Il était éperdu, bouleversé, effrayé. A son aspect : « Qu'y a-t-il, Masroûr? dit Khaïzarân. Qu'est-il donc arrivé, que tu parais ici à cette heure, si tard, dans la nuit. Dis-moi ce que tu as. — Madame, répondit Masroûr, le kalife El-Hâdy mon maître vient de me donner cet ordre-ci : « Va, de suite, chez Rachîd, et apporte-moi sa tête. » Ces paroles jetèrent l'effroi et la terreur dans l'âme de Khaïzarân ; l'émotion lui serra le cœur et sembla la briser et l'étouffer. Elle se recueillit un instant, et : « Va vite chez mon fils Rachîd, dit-elle à Masroûr, et amène-le ici, avec toi. — Tu es obéie, » répond Masroûr, et il part. Il entre dans la chambre de Rachîd. Le prince était déshabillé, avait les jambes sous sa couverture, il était presque couché, il attendait le sommeil. « Maître, dit rapidement Masroûr à Rachîd, ma maîtresse ta mère t'appelle auprès d'elle, immédiatement. » Le prince se lève, s'habille à la hâte. Il passe avec Masroûr à la demeure de la dame Khaïzarân. Dès qu'il est en présence de sa mère : « Entre de suite, dit-elle à son fils, dans ce cabinet. Rachîd obéit sans un mot de question ; Khaïzârân ferme la porte sur son fils, et aussitôt envoie appeler les principaux personnages de la cour. Dès qu'ils sont réunis chez elle, elle leur adresse, de derrière un grand rideau, ces simples paroles : « Je vous demande, au nom du Dieu puissant et de son saint Prophète, je vous demande si vous avez jamais ouï dire que mon fils Rachîd ait eu quelque correspondance écrite avec les hérétiques ennemis de l'autorité kalifale actuelle, ou ait jamais essayé la moindre tentative de trouble ou d'insubordination contre son souverain? — Non, jamais, répondirent les assistants. — Eh bien donc! pourquoi El-Hâdy envoie-t-il, à présent, à cette heure-ci, décapiter son frère? » Personne n'articula un mot. Mais Rabi', le vizir, dit à Masroûr : « Va sur-le-champ te présenter au kalife ; si en te voyant il te dit : « En as-tu fini? » réponds : « La princesse

Digitized by Google

Khaïzarân m'a aperçu lorsque j'étais sur le point de me précipiter sur Rachîd; elle m'a arrêté, m'a repoussé; je n'ai pu accomplir ta volonté. »

Masroûr se rendit auprès du kalife. « Eh bien! lui dit celui-ci, où est ce que je t'ai demandé? — Maître, répond Masroûr, la princesse Khaïzarân m'a aperçu me jetant sur Rachîd, et elle m'a arrêté, elle m'a empêché de remplir ma mission. » Le kalife indigné se lève. « Ishâk, dit-il, reste ici, à la place où tu es, jusqu'à ce que je revienne. » El-Hâdy sort, s'appuyant sur Masroûr. Il arrive chez Khaïzarân. La princesse, dès qu'elle l'aperçoit, se lève debout; les personnages qui étaient chez elle se lèvent aussi. « Pourquoi, s'écrie le kalife en s'adressant à Khaïzarân, lorsque je veux et ordonne une chose, t'opposes-tu à son exécution? — Dieu me préserve, prince des croyants, de m'opposer à aucune de tes volontés, à aucun de tes ordres! Je désire seulement que tu m'indiques sur quel motif tu te fondes pour exiger la mort de ton frère. Ton frère, c'est ton sang; c'est, comme toi, l'âme, la vie issue de ton père. — Voici pourquoi je veux me débarrasser de Rachîd. J'ai eu un songe qui m'a effrayé, qui m'a pénétré d'épouvante. Dans mon songe, j'ai vu Rachîd assis sur le siége de l'empire; j'ai vu Rachîd trôner en souverain, avec mon esclave à son côté, buvant avec elle. Et moi, j'aime mon esclave. Je veux me défaire d'un dangereux rival. Il n'atteindra pas, certes, à son but. Je mourais, j'étranglais de jalousie et de colère. — Maître, reprit Khaïzarân, ce sont des illusions, des chimères du sommeil, des visions procurées par les excitations des mets échauffants, par les fumées qu'un festin porte à l'esprit. Rarement un songe dit vrai. » Tous les assistants partagèrent la pensée de Khaïzarân, exprimèrent la même persuasion. On réussit à calmer El Hâdy; ses craintes s'évanouirent. On fit paraître Rachîd et on le fit jurer que jamais il n'avait eu l'idée de ce que soupçonnait son frère

Digitized by Google

et que jamais il ne tenterait rien contre l'autorité kalifale.

La colère d'El-Hâdy disparut. Il retourna à la coupole où il avait laissé son convive. Ishâk se retira. Le kalife resta avec sa chère esclave... Rachîd rentra chez lui, agité, bouleversé de frayeur, de crainte, d'incertitudes. El-Hâdy, avec sa favorite, se remit en fête, recommença à boire, à s'égayer, à se réjouir; ils étaient en plein bonheur, en pleines délices;... tout à coup le kalife se sentit une vive douleur aux plantes des pieds. Il frotta le point douloureux ; une tumeur se forma en quelques minutes; elle grossit au volume d'une noisette ; elle s'irrita ; on la frotta de nouveau ; elle s'accrut jusqu'au volume d'une noix ; enfin elle s'ouvrit, et El-Hâdy mourut aussitôt. La cause fut ceci : Khaïzarân, pendant les quelques instants que le kalife était resté chez elle, lui avait donné à boire une coupe de vin.

Immédiatement Masroûr courut chez Khaïzarân : « Mère du kalife, lui dit-il, que Dieu prolonge tes jours ! mon maître vient d'expirer. — Masroûr, reprit-elle, garde sous le secret cette nouvelle, cet événement subit. Vite ! passe chez mon fils Rachîd et amène-le moi. » Masroûr sort, transporté de joie ; il arrive. Rachîd était couché. Masroûr pénètre jusqu'à lui, et : « Mon maître, lui dit-il, ta mère t'appelle, sur-le-champ. — Par Dieu ! mon frère El-Hâdy lui aura encore parlé contre moi, lui aura découvert quelque haut projet dont je n'ai jamais eu l'idée, auquel je n'ai jamais pensé. — Hâroûn, il faut absolument que tu me suives ; tout est en voie prospère ; tu ne trouveras que succès et joie. » Hâroûn s'habille, puis se lève debout. Masroûr se prosterne subitement, baise la terre devant son maître et s'écrie : « Je te salue, ô prince des croyants, imâm des serviteurs de la foi, kalife (vicaire) de Dieu sur la terre, défenseur de la loi sainte et de ce qu'elle impose. — Que signifient ces paroles, Masrour ? Il y a un moment tu m'interpellais de mon nom de

Digitized by Google

Hâroûn, et à présent tu m'appelles prince des croyants. J'ai lieu de m'étonner d'un changement si brusque et si imprévu. — Maître, chaque chose a son temps ; que Dieu prolonge tes jours ! Ton frère n'est plus ; il vient d'expirer. » A cette nouvelle, Rachîd se hâte de partir ; il n'a plus ni souci, ni crainte.

Il entre chez sa mère. « Joie et bonheur ! s'écrie-t-elle en voyant son fils ! bonheur au noble kalife ! » Et elle lui passa le bourdah ou manteau kalifal, lui remit le sceptre et le sceau suprême. Hâroûn el-Rachîd revêtit les insignes et la pelisse du kalifat ; et au matin il s'assit sur le siége de l'empire. Rachîd était au comble de la joie. Les grands de la cour arrivent, pensant venir rendre hommage à El-Hâdy ; ils apprennent qu'il a cessé de vivre. Immédiatement ils proclament le kalifat de Hâroûn el-Rachîd et jurent obéissance et fidélité au nouveau souverain.

Au milieu de la cérémonie et de l'enthousiasme de cette ovation, se présente un courtisan qui va droit au kalife et lui dit : « Prince, kalife glorieux, reçois une nouvelle de bonheur : un fils vient de te naître d'une esclave chérie, Marâhil. » Hâroûn laissa se manifester sa joie, et il donna à son fils le nom d'Abd Allah, avec le surnom de Mâmoûn.

La mort d'El-Hâdy et l'avénement de Rachîd furent connus de la population de Bagdad avant que le jour ne fût déjà avancé. Le kalife, au milieu de l'appareil de la souveraineté, reçut les serments d'obéissance du peuple assemblé, et éleva ensuite au vizirat Djafar et Fadl, tous deux fils de Yahia le barmécide.

Toutes les provinces et contrées de l'empire, toutes les populations islamiques, Arabes, non Arabes, Turks, Deylamides, reconnurent l'autorité du kalife et lui promirent obéissance. Ses jours se passèrent dans la prospérité et la magnificence ; son règne s'embellit d'un vif éclat ; son trône s'af-

Digitized by Google

fermit ; roi brillant, il s'assit dans sa gloire, sa grandeur et sa puissance.

Dès le lendemain de son intronisation, il voulut visiter le jardin et la coupole où El-Hâdy aimait à se réjouir et se reposer. Les serviteurs du palais se mirent à l'œuvre, et décorèrent le jardin de riches tentures de soie aux mille couleurs. Rachîd pensait à la belle Râder. Tous ses regards furent pour elle. « Je désire, dit-il à cette esclave, que toi et moi nous visitions, ensemble, le jardin et la coupole. Sache, du reste, que les Abbâcides sont les étoiles du ciel ; une disparaît, une autre paraît. » Râder se retira. Elle quitta les vêtements de tristesse et de deuil, et les remplaça par les parures de triomphe et de fête.

Ensuite, accompagnée de serviteurs, elle retourne à la coupole. Elle entre et s'assied ; Rachîd s'approche d'elle, et aussitôt elle baise la terre devant lui. Rachîd restait les yeux attachés sur cette magnifique esclave, en admirait les charmes et la grâce. Il se sent pénétré de joie, d'amour ; sa poitrine respire largement ; son cœur s'épanouit. Rachîd et Râder mangèrent quelque peu ; on servit du vin. Le kalife aimait le vin généreux et fort. Il en offrit à Râder ; elle refusa de boire. « Pourquoi refuses-tu ? dit Rachîd. — Je serais bien aise, reprit-elle, que tu appelasses auprès de nous Ishak, le commensal du kalifat. » Rachîd envoie Masroûr chercher Ishâk. Celui-ci arrive, baise la terre devant le kalife, rend hommage à son souverain, et se place auprès des deux convives. Dès lors les coupes passèrent de main en main, on but nombre de rasades ; on continua la fête jusqu'à nuit noire... Tout par un coup, Ishâk s'écrie : « O ! gloire éternelle à Celui qui change à son gré les choses du monde, qui en conduit la succession et les vicissitudes, qui a décrété la mort pour ses créatures ! — Fils d'Ibrahîm, dit le kalife, à quoi penses-tu donc qui te conduise à cette exclamation ? — Hier, Seigneur,

Digitized by Google

à pareille heure que celle-ci, ton frère demandait ta tête, demandait ton sang. Il venait de se pencher par cette fenêtre; il était à contempler la lune qui versait ses flots de lumière sur le monde, qui épanchait ses riches rayons sur les feuillages des arbres ; lumière presque comme en plein jour. Les parfums des fleurs embaumaient l'air. La lune semblait être un beau disque d'argent pur et éclatant. El-Hâdy regardait aussi les eaux murmurantes s'enfuir en soupirant comme de douces et légères voix de chanteuses. Il suivait des yeux les balancements des arbres qu'agitaient faiblement les zéphirs de la nuit qui portent le calme dans nos âmes, comme s'ils eussent été créés pour le bien-être de nos corps. Il voyait ce spectacle de félicités ; et il se prit à s'épouvanter des caprices de la destinée ; il te voulut verser le breuvage de l'humiliation. Mais n'avient jamais que ce que veut la volonté du Dieu des bontés et des grâces, du Dieu que rien ne distrait de rien. — Fils d'Ibrahîm, dit alors Rachîd, était-il donc permis à mon frère de me ravir cette vie de bonheur et de jouissances? Mais hélas! elle n'a qu'un temps, elle n'a qu'une durée éphémère. » A ces réflexions, Râder saisit la mandole, préluda, et d'une voix profondément émue chanta ces vers :

« Oui! le temps a deux sortes de jours : jours de sécurité et jours de dangers. La vie a deux vies : l'une limpide, l'autre troublée.

« Va dire à qui me reproche les malheurs dont je fus frappé : « Est-ce que la fortune ne sévit que contre les grands courages!

« Vois les vagues de la mer; les cadavres des nautonniers flottent à sa surface, et les perles sont cachées dans ses abîmes.

« Combien d'hommes sur la terre tombent sous l'effort de l'adversité; on ne jette la pierre qu'à l'arbre qui porte des fruits.

Digitized by Google

« Lorsque souffle le vent furieux des orages, il n'y a que les hautes cîmes des arbres qui en reçoivent les coups.

« Aux voûtes du ciel, les étoiles sont innombrables ; mais le soleil et la lune seuls ont des éclipses.

« Ne te fie ni au monde ni à ses splendeurs ; aux jours les plus limpides surgissent les sombres jours. »

En achevant ces vers, l'esclave défaillit, tomba, frappa de la tête contre le sol ; elle était évanouie, sans connaissance ni mouvement. Rachîd troublé et inquiet contemplait cette pauvre fille. Après une assez longue attente, elle parut reprendre ses esprits. Elle revint enfin à elle-même ; elle vit près de sa tête, le kalife accroupi, l'œil fixé sur elle. Elle fut saisie d'une pudique honte. « Comment te trouves-tu ? dit Rachîd à la triste esclave. — Prince des croyants, répondit-elle, veuille m'écouter avec bienveillance. Lorsque tout-à-l'heure j'ai pris la mandole et que, toute anxieuse et tremblante, je me suis mise à chanter, j'espérais que la confiance me rappellerait le calme dans la voix et dans l'âme. J'ai été déçue : mon trouble a augmenté ; puis la mandole a glissé de mes mains ; mes yeux se sont obscurcis ; j'étais défaillante, je n'avais plus conscience de moi-même ; j'étais sous le poids d'un lourd sommeil ; et voilà que j'aperçois alors mon maître, El-Hâdy, ton frère ; il entrait par cette porte de la coupole, et d'une voix réprobatrice il m'a dit ces vers :

« Déjà donc tu as oublié mes serments, depuis si peu que je suis mêlé aux habitants des tombeaux !

« Toi aussi tu m'avais promis ta fidélité ! Tu ne m'as donc juré que serments mensongers, que paroles de honte !

« Le moins que veuille l'amour, est d'aller jusqu'au moment où le fossoyeur a fini le tombeau.

« Tu n'ignores pas que je suis frère de Rachîd ; déjà il se prépare à t'enlacer de ses bras !

Digitized by Google

« Qu'un nouvel amant par ses caresses ne remplace pas pour toi celui que l'on vient d'enfouir sous la tombe.

« Rappelle-toi ce qu'a décidé et accompli la volonté du Seigneur, le Tout-Puissant de la création.

« Garde-toi de te laisser leurrer par les douceurs de la vie ; songes-y, la destinée ne patiente jamais.

« En quelques instants l'opulence finit ; car l'écrasante machine du temps tourne toujours.

« Certes ! dans la foule des hommes tu en trouveras de pareils à moi ; mais il faudra bien enfin que tu descendes sous la tombe.

« Vois ! j'ai avalé la coupe que je faisais avaler aux autres ; Dieu l'a voulu.

« Tu me trahis après ma mort ! Il a donc eu raison celui qui t'a donné le nom de Râder (traîtresse, infidèle) ! »

Après ce dernier vers, l'esclave tira un long et pénible soupir et retomba évanouie. On la secourut, on l'agita ; elle avait quitté le monde, elle n'existait plus, elle s'était réfugiée au sein du Seigneur.

Rachid attristé exprima ses regrets et sa douleur. Il ordonna de laver le cadavre, et de le déposer dans le tombeau même d'El-Hâdy... Que Dieu répande ses miséricordes sur El-Hâdy et sur cette esclave et sur tous les musulmans !

Digitized by Google

## XXIV

**Des zendik. — Des parasites ou tofailiens; Tofail leur chef et patron; quelques anecdotes. — Dix zendik mis à mort; à ce propos, recit d'un mariage d'Ibrahîm oncle du kalife Mâmoûn.— Fête.**

Les amours passionnés et prompts n'étaient pas seulement, comme on le pense bien, pour des esclaves jolies et spirituelles, pour des artistes cantatrices. Bien entendu, on s'exaltait aussi vite pour une fille de condition libre. Une main, un beau bras, aperçus par une fenêtre ont été cause... Mais je vais laisser parler le récit arabe. Il s'agit d'un mariage d'Ibrahîm fils du kalife El-Mahdy, et par conséquent frère d'El-Hâdy et de Hâroûn el-Rachîd. Dans les chroniques ce mariage est raconté à propos d'anecdotes de parasites et de la prise de dix zendik ou impies. Le nom de zendik (au pluriel, on dit zenâdekah) est une appellation d'abomination appliquée par les orthodoxes de l'islamisme aux musulmans et aux mécréants ou non musulmans qui ont adopté les idées dogmatiques du célèbre réformateur Mazdak et aussi de Manès ou Manich. Ce sont donc des Mazdakites et des Manichéens. Les musulmans orthodoxes les englobent, les maudissent, les anathématisent et les damnent sous le titre commun de zendik. Ce terme comprend encore ce que l'on appelle les sadducéens. Le nombre des zendik s'était accru extraordinairement ; ils semblaient se constituer en une force imposante sous le kalifat d'El-Hâdy. Pendant les quinze mois que régna ce prince, il les poursuivit à outrance et les extermina. C'étaient les Huguenots, les Albigeois de ce temps-là, persécutés, traqués, chassés, massacrés. Déjà sous le kalifat d'El-Mansoûr (Almanzor) le grand-père d'El-Hâdy, il

Digitized by Google

avait fallu la violence des armes pour les disperser. Un point remarquable de la doctrine des zendik, est qu'ils soutenaient le dogme de la métempsycose ou transmigration des âmes. La loi musulmane condamne tout simplement à mort le zendik ; elle lui accorde trois jours de réflexion, et si, le troisième jour accompli, l'impie n'abjure pas ses erreurs et n'entre pas dans le cercle orthodoxe de l'islamisme, cet impie est publiquement décapité par le sabre.

J'ai nommé aussi le nom de parasite. En quelques lignes, et par manière de digression ou d'épisode, j'esquisserai ce que c'était que le parasitisme, disons même le gastronomisme arabe. Cela date d'avant l'inauguration de l'islâm. Mais ce ne fut qu'après Mahomet que le parasitisme ou le gastronomisme s'institua en société. Les chroniques ont conservé les idées du fondateur de cette singulière conception, les anecdotes, les hardiesses, les ruses, les réparties, ou, en deux mots, les malices et les ressources de bon nombre d'adeptes. Nous avons eu, en France, des sociétés de gastronomes, de francs buveurs, des caveaux de viveurs, des enfants de Momus, et que sais-je encore? Il y a en Angleterre, aux États-Unis, des sociétés antigastronomiques ou sociétés de tempérance. Chez les Arabes il y eut la société des tofailiens ; c'était le nom des parasites, buveurs ou mangeurs, citadins ou hobereaux, et le mot tofaili, c'est-à-dire tofailien est resté comme dénomination caractéristique dans le dictionnaire du monde arabe. La raison étymologique du mot est que le premier qui réduisit le parasitisme en principe et en pratique, en spéculation, en conspiration permanente contre les *nopces et festins*, fut un appelé Tofaïl ; de là on créa le qualificatif tofaili, c'est-à-dire tofailien, sectateur de Tofail. Par le développement de cette sorte de religion du ventre, par suite de sa durée et du caractère qu'elle garda, le qualificatif est devenu substantif.

Un livre, l'Ikd el-férid ou le Collier unique, en trois gros



Digitized by Google

volumes arabes pleins de renseignements curieux de toute nature, m'assure positivement, dans sa section intitulée : « Aventures de tofailiens, » que le susdit Tofaïl, patron et origine de la société gastronomique, fut dit Tofaïl aux noces, Tofaïl aux festins, et que la doctrine philogastrique qu'il insinuait à ses adeptes et acolytes, il la condensait en quelques données apophtegmatiques, règles rationnelles et pratiques en même temps. Il est entendu qu'en pareille matière il ne peut guère y avoir de questions métaphysiques. Or donc, Tofaïl a posé, et il le répétait à ses disciples, le compendium suivant :

« Que celui de vous qui se présente à un repas de noces, évite avec soin de regarder çà et là d'un air incertain. Choisissez les meilleures places. Si les convives et invités sont nombreux, passez d'un pas assuré, sans fixer personne, afin que les gens de la mariée pensent que vous êtes des connaissances du mari et que les gens du mari pensent que vous êtes des connaissances de la mariée. Si le portier de la maison est revêche et difficile, commencez par lui imposer, commandez-lui, ordonnez-lui sans lui permettre aucune observation, objection ou résistance ; semoncez-le, et tenez-le bas à sa place. »

Tofaïl, ce roi des mangeurs et des buveurs de l'islamisme, cet ami si empressé et si affectueux de toute table servie et de tout fumet de bon plat, était de la ville de Koûfah. Koûfah, comme on le sait, fut fondée, l'an dix-sept ou dix-huit de l'hégire (638 ou 639 de J. C.), sur la rive droite de l'Euphrate, à l'endroit où, selon les musulmans, Noé s'était embarqué dans l'arche et où avait été exilé le coupable serpent qui avait trompé notre première mère.

Tofaïl fils de Dellâl, de la tribu des Ratafânides ou Béni Ratafân, allait à tout repas sans y être présenté, sans y être appelé ou invité. C'était un droit dont il se gratifiait. Tofaïl fut le premier parasite et gastronome en grand, dans une

Digitized by Google

ville. Au désert les Arabes antéislamiques des tentes appelaient le parasite un dâris, c'est-à-dire un broyeur, un brouteur, un grugeur. Tofaîl a été la cause et le motif du proverbe : « Convive plus inattendu que Tofaîl. » Un poète a dit :

« Plus importun en tofaîlisme que les mouches,
« Il se jette sur le manger et sur le boire;
« S'il apercevait deux galettes de pain dans un nuage,
« Il prendrait son vol en l'air sans hésiter. »

Et encore ces vers :

« Parasite plus dévorant qu'un individu épuisé;
« Plus attaché au rôti que la broche;
« Il vous travaille dans le rôti et même la viande séchée,
« Avec des doigts plus coupants que de l'acier. »

A Bagdad, dans la rue de Nakha, un tofaîlî passa devant une maison où l'on allait festoyer; il y avait grand repas. Le tofaîlî se presse, entre résolument et prend place avec les convives. Le maître du logis témoigne son mécontentement. « Au moins, dit-on à l'intrus, si tu avais attendu que l'on t'invitât à entrer, ou si tu étais resté là afin que l'on t'envoyât prier de venir !... — Et pourquoi ? Les maisons sont faites pour qu'on y entre; les tables sont dressées et servies pour qu'on y vienne manger. » Et notre homme resta ferme à fonctionner.

Un tofaîlî apprit qu'en telle maison l'on était en festin. Le parasite y court; mais porte close; aucun moyen de pénétrer. Il s'avise d'aller s'informer si le patron de la maison n'a pas un fils absent, ou un associé de commerce en voyage. Le flaireur avide apprend que ce patron a un fils dans tel pays et de suite il se procure une petite feuille de parchemin blanc, le plie en forme de lettre qu'il cachète, comme d'habitude, avec un peu de terre argileuse. Il se grime un air accablé, fatigué, frappe vivement et fort à la porte et demande qu'on

Digitized by Google

lui ouvre. Il s'annonce comme venant de la part du fils de la maison. On ouvre la porte ; le patron accourt d'nn air content à la rencontre du messager et : « Comment se porte mon fils ? dit le père ; comment se trouvait-il quand tu l'as quitté? — On ne peut mieux répond le prétendu voyageur avec une mine de souffrance ; mais... je n'ai pas la force de... te parler,... tant j'ai besoin de manger. » On s'empresse de servir le pauvre homme harassé et il se met à précipiter les bouchées ; il s'administre une généreuse réfection. On l'admirait ; le cher homme avait l'air d'un affamé. Son repas accompli, il se félicite. « Est-ce que mon fils, dit le père à cet inconnu, ne t'a pas remis une lettre pour moi ? — Si, répond le goulu bien repu, si, certainement. » Et il donne la lettre. Le père voit que le cachet est frais, et : « Mais le cachet est encore humide. — Oui, oui, reprend le mystificateur ; j'ajouterai même que la nécessité de se presser n'a pas permis de rien écrire dans la lettre. — Comment... ? est-ce que tu serais un tofaîlî? — Mais certainement. — Mange donc ; va ! que le diable te trouble la digestion ! » Le parasite se retira parfaitement calme.

Plusieurs individus faisaient honneur à un repas succulent et bien fourni. Ils aperçoivent un tofaîlî s'acheminant de leur côté. Vite on lui ferme la porte au nez. Mais l'impertubable limier grimpe sur le mur, et de là : « Mes très chers, dit-il, vous avez intercepté le chemin par terre ; eh bien ! je vous viens par voie aérienne. » Et il descendit. On se mit à rire, et on le laissa s'ingurgiter son repas.

Un tofaîlî vit plusieurs zendik condamnés à mort. Ils étaient richement vêtus, parés comme pour une fête. Le gourmand s'imagina qu'ils allaient à un festin. Il s'approcha d'un air benoît, manœuvra si bien et avec tant de souplesse qu'il se mêla avec eux et parut être un des leurs. On conduisit la troupe au chef de la haute police. Alors notre homme peu satisfait dit à cet officier de la justice : « Moi je ne suis pas de

Digitized by Google

ces gens-là, je te le jure ; que Dieu te rende heureux ! je suis tout uniment un tofaïlî ; je croyais que ces drôles-là allaient à quelque bonne fête, et je me suis glissé parmi eux. — Cette excuse-là ne te sauvera pas de mes mains, répond le chef de la police. Coupez-moi le cou à cet homme. — Que Dieu te conserve ! reprend vivement le parasite fourvoyé; si tu es irrévocablement résolu à me tuer, eh bien, commande au bourreau de me fendre le ventre avec son sabre ; car c'est mon scélérat de ventre qui m'a fourré dans ce guet-apens. » Le chef de la police se mit à rire ; il fit prendre des informations sur l'individu et reconnut qu'en effet on n'avait sous la main qu'un tofaïlî, d'ailleurs assez et même trop connu de beaucoup trop de familles. On le congédia.

J'ai déjà parlé d'un Achab el-tâmi' ; c'était aussi, lui, un parasite des plus distingués, un mangeur des plus actifs... Mais je passe au récit du mariage que j'ai annoncé tout à l'heure.

Le kalife Mâmoûn ordonna qu'on lui amenât dix zendik qu'il nomma par leurs noms et qui étaient à Basrah. On s'empara de ces dix impies et on les réunit. Un tofaïlî les voyant s'imagine qu'ils sont rassemblés pour un repas et s'introduit parmi eux. Les sbires les emmènent et arrivent à une barque que l'on tenait prête pour les recevoir. On descend dans l'embarcation. « Il s'agit, à ce qu'il paraît, d'une fine partie de plaisir, » se dit le tofaïlî ; et il s'embarque sans hésiter. En un instant on garrotte les zendik, et comme eux et avec eux le tofaïlî est garrotté. On démarre ; on part ; on arrive à Bagdad ; on met pied à terre ; on conduit les coupables au kalife. Mâmoûn les appelle homme par homme, nom par nom ; et au fur et à mesure il ordonne de les décapiter. Un individu reste, le tofaïlî, et cependant les dix impies sont exécutés. « Qu'est-ce donc que cet homme ? demande le kalife aux sbires. — En vérité, prince, répondent-ils, nous n'en savons rien. Tout ce que nous savons, c'est qu'il s'est trouvé

Digitized by Google

avec ces dix impies, et nous l'avons transporté avec eux. — Comment se fait-il que tu sois avec ces gens-là? Qui es-tu? dit le kalife au parasite. — Prince des vrais croyants, que ma femme soit répudiée, si je savais rien de ce qui concernait ces dix hommes, si je connaissais rien de ce qui se traitait et se préparait à leur égard! Je suis simplement un parasite. J'ai vu ces hommes-là réunis, et j'ai cru qu'ils allaient à un bon repas. » Mâmoûn sourit de la gulosité de ce dépisteur toujours affamé et dit : « Corrigez-moi un peu ferme cet extravagant. »

Auprès du kalife était alors Ibrahîm fils d'El-Mahdy et par conséquent oncle de Mâmoûn. « Prince, dit Ibrahîm à son neveu, accorde-moi la grâce de ce pauvre diable; je te vais raconter une assez curieuse aventure où moi-même je figure comme parasite. — Voyons quelle est cette aventure, Ibrahîm .»

Ibrahîm continua ainsi :

Je sortais un jour de chez toi, prince; et je me promenais au hasard dans les rues de Bagdad. Arrivant à un certain endroit, je sentis un fumet de légumes cuisinés, un parfum de mets délicieux qui remplissait l'air d'une odeur des plus appétissantes. Ce me mit en goût, en appétit même; ce me fut un appât par lequel je me laissai allécher. Je m'arrêtai auprès d'un tailleur, et je lui demandai : « A qui donc est cette maison-là? — Elle est à un marchand fabricant de passementeries en soie. — Ah! et comment se nomme-t-il? — Un tel fils d'un tel. » Je me retourne du côté de la maison; j'examine de haut en bas; mes yeux s'arrêtent à une fenêtre en dedans de laquelle était une personne qui regardait; et à la petite ouverture du grillage en bois de cette fenêtre (1), j'aperçois une main qui dépassait, remontée et appuyée près de l'épaule.

(1) L'embrasure des fenêtres est garnie dans toute son étendue d'une sorte de treillage ou grillage serré, ayant une ou plusieurs petites fenêtres secondaires, en treillis aussi, et qui s'ouvrent en manière de volets de la hauteur de l'avant-bras à peu près.

Digitized by Google

Cette jolie main, ce bras si gracieux me troublent l'esprit ; j'étais dans l'admiration ; je ne sentis plus les excellentes odeurs de la cuisine; les mets n'eurent plus de fumet pour mon odorat; j'étais envahi par une bien autre préoccupation ; j'étais ébahi... Je me recueille cependant ; je demande de rechef au tailleur : « A qui est cette maison ? — A un tel, me répète-t-il. — Est-il, que tu saches, un gourmet à l'endroit du vin ? est-il de ceux qui aiment boire ? — Certainement ; et je crois qu'aujourd'hui il y a chez lui grand gala. Seulement, il n'invite que des gens de commerce comme lui, mais de bonne société, et ils se tiennent enfermés, ne donnent aucun scandale. »

J'en étais là, quand je vois déboucher de la rue voisine deux individus de bonne mine, d'extérieur distingué, bien mis, et à cheval. « Tu vois ces deux hommes ? me dit le tailleur ; ce sont deux invités, deux des convives du voisin.— Comment s'appellent-ils tous deux ? — Un tel, et un tel. » Je pousse aussitôt ma monture, et présentant une contenance nette et franche, je vais m'interposer entre les deux convives. « Tout à vous, leur dis-je d'un air sans embarras ; on vous attend depuis déjà un bon moment ; on vous accuse d'être en retard. » Je continue à avancer avec mes deux acolytes inconnus, jusqu'à la porte de la maison. Mes deux compagnons me prient d'entrer ; je suis ainsi comme présenté par eux. Nous marchons ; le maître du logis en me voyant ne doute point que je ne sois des amis ou connaissances de mes deux inconnus, d'une manière ou d'une autre. Je me dirigeai du même côté qu'eux ; ils m'accueillirent avec force politesses et me firent asseoir à la meilleure place.

On servit. Pain magnifique, blanc, superbe ; des mets, à foison, et meilleurs encore que le parfum qui me les avait annoncés. A la fin je me dis à moi-même : « Je me suis régalé là d'un repas succulent. Maintenant, il y a l'affaire de la

Digitized by Google

belle main et du beau bras ; il faut éclaircir cela. » On dessert. On nous apporte de quoi nous laver les mains et la bouche. Cela terminé, nous passons à la grande salle, la salle de réunion, pièce parfaitement décorée. Le maître de la maison vient se placer juste près de moi ; il me comble de gracieusetés, entame et poursuit avec moi maints sujets de conversation. Personne plus ne doute, d'après cette intimité qui nous rapproche, que nous ne soyons, lui et moi, de vieux amis. On verse à boire ; nous sablons quelques bons coups. Et quand l'animation commence, voilà que paraît une jeune et jolie esclave, élancée comme une tige de ben, se balançant souple et gracieuse comme une tige de jonc.

La belle approche, salue, sans se troubler, sans rougir, sans être embarrassée. On lui arrange un double coussin ; elle s'y accroupit, et prenant sa mandoline qu'elle appuie sur elle, elle l'essaye ; elle l'accorde ; elle prélude avec expression un merveilleux prélude ; puis elle s'accompagne en chantant ces vers :

« Mes yeux ont eu le bonheur de la voir ma toute belle ; et sa rose joue a reçu l'empreinte de mon regard.

« Ma main a saisi celle de la beauté que j'aime, et sa main a senti le mal d'amour. Ma main en touchant ses jolis doigts y a laissé une douce blessure. »

A ce chant, ô prince des fidèles, tous mes sens frémirent ; le charme de ces vers et l'esprit dont les anima cette esclave me remplirent de bonheur... Elle préluda de nouveau et nous chanta cette autre cantilène :

« J'ai demandé à ma belle amie : « Sais-tu bien ce que j'ai d'amour pour toi ? » Elle m'a répondu des yeux : « Va ! je te garde mon cœur. »

« Alors j'ai dissimulé et concentré mon amour, par respect pour le secret de ma bien-aimée ; elle aussi a su dissimuler et concentrer son amour. »

Digitized by Google

Je fus pénétré comme de traits qui me percèrent jusqu'à l'âme ; je ne sus plus maîtriser et contenir la joie qui m'inondait. Pour troisième chant, l'admirable esclave nous chanta ces vers :

« N'est-il pas étonnant que cette chambre nous ait tous les deux, moi et toi, et que nous ne puissions ni être seuls ni nous parler !

« Je n'ai que mes yeux pour exprimer par mes paupières l'amour qui me possède et les déchirements de mon cœur que le feu dévore ;

« Je n'ai que les signes de mes lèvres, que le mouvement de mes sourcils, que les clins de mes paupières, que ma main qui salue. »

Alors, prince, je me sentis jaloux de cette spirituelle esclave, de cette fine intelligence qui vivifiait son chant, relevait si bien les paroles et les intentions des vers, et cela sans sortir de la régularité sévère du rythme correct, depuis le commencement jusqu'à la fin. « Jeune fille, dis-je alors, tu dois arriver encore à mieux que cela. » Cette observation blessa la belle esclave, qui d'un mouvement subit jeta à terre sa mandoline et s'écria : « A quoi bon, s'il vous plaît, venir en réunion ici, vous qui avez si peu de bon vouloir et si peu de goût? » Je fus fâché des paroles qui m'étaient échappées ; je vis que tous les visages des assistants exprimaient la surprise et me désapprouvaient. Je repris aussitôt : « Avez-vous ici une autre mandore que celle-là. — Oui, me dit-on. — Veuillez me la faire apporter. » On me donna une autre mandore ; je l'accordai, et je me mis à chanter la cantatille que voici :

« Qu'ont-elles donc ces demeures, qu'elles ne répondent rien à ma tristesse? Sont-elles donc sourdes ? ou bien sont-elles ruinées de vétusté ?

« Mais non ; ceux qui les habitaient sont partis à

Digitized by Google

nuit close, affreux départ! O! s'ils meurent, je meurs; je vivrai, s'ils vivent. »

J'eus à peine terminé que la chanteuse, la jolie esclave, se leva, vint se jeter à mes pieds et les embrassa en me disant : « Excuse-moi, seigneur, excuse-moi de ma folie de tout à l'heure. Je le jure par Dieu, jamais je n'ai entendu personne chanter cette ariette aussi parfaitement que toi. » Le maître du logis et les assistants me firent mêmes démonstrations et mêmes compliments que l'esclave. L'assemblée était dans l'admiration et l'enchantement. On remplit bruyamment les verres, les coupes, on but à pleine gorge et pleine joie. Ensuite de quoi, je repartis d'un nouveau chant, et je chantai :

« Au nom du ciel, pourquoi, ma douce maîtresse, ne penses-tu plus à moi? Moi, à ton souvenir, sans cesse mes yeux s'épuisent en larmes de sang.

« O! répare les malheurs de mon cœur; c'est toi qui l'as tué. Ne le laisse pas éperdu, fou, malade.

« Ma voix plaintive dit à Dieu combien mon amie est avare de ses tendresses, et combien moi j'en suis généreux. De moi elle a savouré les rayons de miel, et elle me verse les sucs amers de la coloquinte.

« A Dieu je me plains qu'elle se tient loin de moi; moi, tant que je vivrai, je lui prodiguerai mon amour. »

Cette cantilène mit tous les assistants hors d'eux-mêmes; ils bondissaient de plaisir. J'avais fini depuis un bon moment; je restais au repos; mais tous me demandent une troisième ariette. Alors je chantai ceci :

« Voilà celui qui t'aime enveloppé et perdu dans sa brûlante anxiété; vois, ses larmes lui inondent le corps tout entier.

« Malheureux, d'une main il demande au ciel de le délivrer de tant de souffrances, et de l'autre il appuie sur son cœur. »

Digitized by Google

Là-dessus, l'esclave part d'un éclat d'admiration : « Voilà, s'écrie-t-elle, voilà des chants ! voilà de la musique et des vers ! et non pas ce que nous chantions et disions tout à l'heure. » L'assemblée était enthousiasmée. On se remit à boire ; on s'enivra bel et bien. Toutefois le maître de la maison, quoiqu'il eût grandement sablé, était sain de raison, parfaitement calme... On se leva et l'on se disposa à partir. Le patron recommanda à ses serviteurs d'accompagner ses convives et de les reconduire attentivement à leurs demeures.

Moi, je restai encore. Je fus enfin seul avec le maître de la maison et la chanteuse. Nous bûmes de nouveau quelques verres, causant et devisant de choses et d'autres. Après un moment de pause, mon homme me dit d'un air de contentement : « En vérité, mon cher hôte, tout ce que j'ai vécu de jours jusqu'aujourd'hui est autant de perdu pour moi dans l'inanité, parce que je ne t'ai pas connu. Qui es-tu, brave ami ? » Il répéta, redoubla, renouvella ses instances, si bien que je dus le satisfaire et lui apprendre qui j'étais. Sur le coup il se lève, m'embrasse à la tête, et me dit : « Je m'étonnais, aussi, que tant d'art, de savoir, de connaissances, pût se rencontrer en un homme qui n'eût pas été de ta naissance et de ton rang. J'ai hanté les kalifes ; mais j'ai peu vu de gens comme toi. »

Ensuite il me demanda comment j'étais arrivé du côté de sa demeure, ce que je faisais d'ordinaire. Je satisfis sa curiosité. Naturellement, je vins à lui parler de la main et du bras que j'avais aperçus à une fenêtre. « Va, dit sur-le-champ mon homme à sa chanteuse, va appeler une telle et prie-là de descendre ici. » Il me présenta l'une après l'autre toutes ses esclaves, et je vis successivement les bras et les mains de chacune d'elles. Mais à chaque fois, je dis : « Ce n'est pas elle, ce n'est pas celle-là. » Après cette sorte de revue terminée, mon homme ajouta : « Il n'y a plus maintenant que

Digitized by Google

ma mère et ma sœur; je veux te les faire descendre aussi. » J'admirai cette confiance sans réserve, cette ampleur de bons sentiments à mon endroit, et : « Je suis à toi corps et âme, et pour toujours, m'écriai-je. Veuille appeler ici la sœur avant la mère; c'est probablement de ta sœur que j'ai aperçu la main si jolie. » La sœur de mon hôte paraît; je reconnais de suite la main et le bras dont j'avais été émerveillé. « C'est elle, mon ami, dis-je avec vivacité, c'est elle. »

Sans plus de réflexion et de question, mon homme envoie ses serviteurs convoquer dix des plus respectables cheïkh du voisinage. Ils arrivent ensemble. Mon hôte fait apporter aussitôt deux badrah ou groups de chacun dix mille drachmes; et s'adressant aux cheïkh : « Cette fille, leur dit-il, est ma sœur; je vous prends à témoins que je la donne en mariage au seigneur Ibrahîm fils d'El-Mahdy que voilà; et, à la place et au nom d'Ibrahim, je livre à ma sœur, pour dot nuptiale, ces vingt mille drachmes. »

J'acceptai avec joie ce mariage improvisé. Mon homme remit un badrah à ma jeune épouse et distribua l'autre aux dix cheïkh témoins en les remerciant et les congédiant du ton le plus gracieux du monde. Ensuite il me dit : « Je vais te faire disposer de suite un de mes appartements; tu y passeras la nuit avec ta nouvelle épouse. » Enfin cet homme me combla, m'accabla de politesses, d'attentions, de bontés; je n'ai rencontré nulle part autant de générosité et de bienveillance. « Je préfère, dis-je à mon digne hôte, préparer un transport, un palanquin, et emmener immédiatement ma femme chez moi. — A ton bon plaisir. » J'eus bientôt un palanquin, et nous gagnâmes ma demeure. Cet excellent homme fit suivre sa sœur d'un trousseau incalculable, toutes choses qu'une de nos demeures n'aurait pu contenir.

Je fus heureux avec ma nouvelle épouse. C'est elle qui fut la mère de ce jeune homme qui est à ton côté.

Digitized by Google

Le kalife admira la générosité, les nobles qualités de cet homme, et il accorda liberté pleine et entière au tofaïlî, sans réprimande ni correction. De plus, Mâmoûn s'attacha le beau-père d'Ibrahîm et en fit un de ses favoris.

## XXV

**Des caractères de la beauté chez les Arabes. — Femmes envoyées à l'examen de la fiancée. — Pruderie de notre langue. — Description complète d'une belle Arabe, Oumm Iïas, qui fut mariée à Amr bisaïeul d'Imrou-l-Kaïs. — Içâm. — Conseils maternels.**

Il n'y a nullement à s'étonner de ce mariage auquel conduisit un amour subit, un amour qui s'enflamma au seul aspect d'une belle main et d'un beau bras. D'abord il faut bien convenir que les choses belles, on ne les rencontre pas trop souvent. Ensuite, dans une société comme celle des musulmans, où la femme a toujours la figure derrière le voile ou derrière le grillage à mailles serrées des fenêtres, il y a peu d'heures où se présente l'occasion de voir de beaux visages. De plus, chez les Arabes, la main est un caractère physiognomonique. La loi elle-même a pris de là un renseignement, une voie d'induction, pour l'édification pratique de ceux qui se recherchent en mariage, et surtout l'édification préliminaire du mari ; car le futur, tant qu'il en est au rôle de postulant et de fiancé, n'a pas le droit de voir et ne voit pas la figure de la fille ou femme dont il désire ou a sollicité l'alliance. Selon l'esprit de la loi, il est admissible que le prétendant voie, au moins pour avoir une idée de ce qu'elle est, la figure de celle qu'il recherche ou demande pour épouse. Mais la pratique ne permet point cette sorte de licence et la considère même comme une circonstance cou-

Digitized by Google

pable pour l'aspirant et presque comme une honte pour la femme. Du reste, voici le texte de la loi, commenté :

« Il est de convenance humaine, quand on espère que les propositions de mariage ne seront pas rejetées, que le prétendant voie seulement la figure et les mains de celle qu'il demande pour épouse, et qu'il les voie, non par surprise, mais au su et consentement de la personne demandée et de celui qui la représente et qui a droit de contracter le mariage pour elle. De même, celle qui est demandée pour épouse peut voir la figure et les mains du prétendant. La figure est le siége de la beauté ; et les mains indiquent la santé et la conformation du corps. »

Les traditions du goût relativement à la beauté du corps ont été l'héritage reçu des hommes du passé, de cette époque antéislamique qui avait transmis ses appréciations des formes dont les détails et l'ensemble étaient la plastique vivante qui plaisait aux yeux, souriait à l'esprit, enthousiasmait les sens. Les Arabes, dès les vieux siècles de leur paganisme, avaient distingué la gentillesse et la beauté, la femme jolie et la belle femme. « Ainsi, ils disaient : — *djémîlah*, jolie ou gentille, de loin; gracieuse, de près ; jolie, si à distance elle plaît d'ensemble aux yeux, mais si de près elle n'est plus aussi bien ; — *melîhah*, belle, si à chaque fois que vous reportez sur elle le regard, elle est plus belle encore. » Ils avaient des noms pour les plus menus détails, pour tous les incidents même de la beauté et de la grâce. La petite dépression doucement creusée au-dessous du nez et au milieu de la lèvre supérieure, était dite djirthimah. La petite fossette qui se trouve parfois en dehors et au-delà des lèvres, et que creuse le plus souvent le sourire sur une belle figure, était le rababah. Le creux au-dessous du cou entre les clavicules avait sa dénomination ; c'était le thoghrah ; même le léger creux qui est au-delà du pouce, vers le poignet, était

Digitized by Google

le koult ; et le joli petit enfoncement du milieu du menton s'appelait le noûnah. Ainsi, le kalife Othmân voyant un jour un bel enfant dont le menton avait cette petite fossette, dit aux gens qui conduisaient l'enfant : « Noircissez, noircissez-lui son noûnah, afin que l'on ne jette pas le mauvais œil à cet enfant. »

Les Arabes, comme on le pressent déjà d'après le peu que nous avons indiqué, ont eu leur physiognomonie. Chacun a son instinct au moins, dans cette science d'observation ; et des gens qui, comme les Bédouins de l'Arabie, n'avaient guère à faire le plus souvent qu'à se regarder le blanc et le noir des yeux, ont nécessairement abouti à reconnaître des données pour s'expliquer le caractère dominant des individus, femmes et hommes, sur les traits, la composition et les détails des figures.

Ainsi, il se sont posé des apophtegmes que j'appellerais, si j'osais, lavatériques, tels que ceux-ci :

Grande barbe, bêtise ; large barbe, étroitesse d'esprit ; petite barbe, vivacité. Sourcil tombant sur l'œil, jalousie ; œil de volume moyen et bien proportionné, sagacité, qualités honorables, noblesse de caractère ; œil à angles allongés, extravagance et emportement ; œil rétréci, légèreté et irréflexion.

Les poils à l'entrée de l'oreille annoncent l'excellence de l'ouïe. Grandes oreilles dressées décèlent déraison et violence radicale.

Le nez grand ou épais était un point de raillerie, un relief peu estimé, une *charge* grotesque. Un homme à gros et long nez demanda une femme en mariage. Le postulant faisant valoir ses mérites, même ses mérites sociaux, dit à la dame : « Tu n'ignores pas d'ailleurs que je suis un homme généreux, de société agréable et bienveillante, que j'ai le courage qu'il faut pour supporter les désagréments de la vie... — Il n'y a aucun doute à avoir, répondit la belle, que tu saches suppor-

Digitized by Google

ter les désagrements de la vie, toi qui supportes un pareil nez depuis quarante ans. »

Un laid personnage partit pour son commerce, et passa dans l'Yémen. Traversant cette contrée il ne trouva personne qui fût mieux de visage que lui et il s'écria, se parlant à soi-même :

« Ma foi ! je ne vois pas une figure agréable, depuis que je suis dans l'Yémen.

« Triste et infortuné pays que celui où, moi, je suis le plus beau ! »

Une fois, le kalife Abd el-Mélik fils de Merwân dit à un Arabe de la tribu des Ratafânides ou Béni Ratafân : « Décris-moi les beautés à rechercher dans une femme. — Prince des croyants, reprit l'Arabe, prends la femme aux pieds bien unis, aux talons légers et délicats, aux jambes fines et lisses, aux genoux dégagés et dessinés, aux cuisses pleines et arrondies, aux bras potelés, aux mains déliées et fines, à la gorge relevée et ferme, aux joues rosées, aux yeux noirs et vifs, aux sourcils effilés, aux lèvres légèrement brunies, au front beau et ouvert, au nez aquilin et fier, à la bouche et aux dents fraîches et douces, à la chevelure d'un noir foncé, au cou souple et moelleux, au ventre effacé et gracieusement ondulé. — Mais où pouvoir rencontrer une pareille femme ? — Tu en trouveras chez les Arabes purs et chez les Persans de pure race. »

La chevelure était estimée une des richesses physiques qui distinguent ou rehaussent la beauté. De là ces préceptes arabes : « Que celui qui prend une femme dont il veut faire son épouse, ou qui prend une esclave pour ses plaisirs, recherche en elle une belle chevelure ; car la chevelure est une seconde figure. Le poète Bekr fils d'El-Nattâh a dit d'une femme :

« Elle est blanche, éclatante ; elle enchante par sa

Digitized by Google

splendide chevelure, ou disparaît dans ses cheveux, et c'est alors comme une seconde figure au teint noir ;

« Beauté superbe, elle est ou un fleuve limpide qui court, ou une nuit qu'enveloppent de noires ténèbres. »

Le sourire fin et léger qui sépare à peine les lèvres et les maintient gracieuses et agaçantes, était senti et étudié par les femmes, aimé et savouré par les hommes. On demanda à une jolie Arabe : « Pourquoi tes lèvres sont-elles ainsi doucement entrouvertes ? — Eh ! quand la figue est mûre et donne son miel, elle s'entrouvre ; la rose aussi s'entrouvre lorsque la rosée vient la baiser. »

Les vêtements avaient leurs couleurs de choix et de goût, couleurs vives, isolées, ou combinées dans l'ensemble de l'habillement. « Mange ce que tu veux, disaient les Arabes, et t'habille comme il plaît aux autres... Ne mets pas de vêtement qui attire sur toi le regard du souverain. En fait de vêtements, le jaune a de l'éclat et de la convenance ; le rouge a de la vivacité et de la beauté ; le vert a de l'attrait et de l'entraînement ; le noir a de la tristesse et du répugnant ; le blanc a de la grandeur et de la noblesse. » Les Arabes prétendent que Platon a dit : « La teinture couleur d'anémone et le parfum du safran apaisent la colère ; la couleur rouge de rubis et le parfum de la rose éveillent et animent la joie. Le rouge et le jaune que l'on en approche, éveillent et animent la force amoureuse. Le rouge et le jaune combinés et mélangés avivent la force intime et spéciale de l'individu ; mais le vert-pomme et le rouge mélangés mettent en mouvement tous les penchants, toutes les natures. »

Des récits anciens décrivent ce qui composait ou devait composer une belle femme ; et les descriptions vont jusqu'à l'inventaire le plus complet, jusqu'aux indiscrétions les plus indiscrètes. La dame ou matrone, la mère, la sœur, la parente quelconque, toujours personne choisie, connue par



Digitized by Google

son savoir et son goût en fait de beauté et de beautés, que l'on chargeait d'aller explorer et juger les mérites féminins de la fiancée projetée, apportait, si elle était sincère, le tableau complet de l'épouse que l'on avait désir de posséder. Voici un de ces tableaux. Que le jugent ceux-là qui sont poètes, ou qui se sentent de la poésie, qui sont curieux de toutes les poésies. Je dois prévenir qu'il me faut modérer, modifier, gazer la technique de quelques termes. Chez nous on aime assez le décolleté en sculpture, en peinture, en dessins, celui que l'on voit de l'œil ; mais on ne pardonne pas à celui qui est écrit seulement et que l'on ne voit que par l'esprit. C'est bizarre, mais c'est ainsi. La statuaire, la peinture et le dessin nous présentent le cru, le nu ; ces trois arts, frères de fraternité si vraie, ont eu le bonheur d'obtenir qu'on les laisse se poser et se présenter en société comme bon leur semble, de se déshabiller autant qu'il leur plaît. Mais l'écriture, le récit, la parole parlée, doivent toujours être en robe montante et en jupe longue, en ruche ou en fraise au cou ; ils n'osent même pas, dans la rue, relever un peu le pan de la robe, de peur de donner à gronder parmi les censeurs, qui la plupart ne sont si rigides, malheureusement ! que quand on les voit ou les entend. Pruderie affectée ! Pudeur d'extérieur !... En arabe, ce qui se voit, ce que l'on a besoin de voir, ce qui se fait, se dit, se parle et s'écrit.

Ce que je vais traduire est d'avant l'islamisme, dès avant l'époque d'Imrou-l-Kaïs, ce poète pétulant dont nous avons parlé; il s'agit de son bisaïeul, appelé Amr fils de Hodjr.

Digitized by Google

## TABLEAU. — LEÇON DE MORALE.

Amr fils de Hodjr, roi de la tribu des Kindides ou Béni Kindah, voulut se marier avec un jeune Arabe dont il avait entendu vanter les charmes et l'intelligence, et cette Arabe était la fille d'un puissant chef du désert, d'un nommé Aûf fils de Mouhallam, de la tribu des Chaïbânides. C'est ce Aûf dont on disait partout : « Il n'y a pas un seul homme libre dans la vallée de Aûf, » tant il poussait à l'excès la sévérité et la fierté du pouvoir. Cette fille de Aûf s'appelait Oumm Iïâs, était la perfection de la beauté.

Or donc, Amr appela une dame kindide, nommée Içâm, femme de pénétration et de finesse, de langage élégant et riche, d'instruction exquise, et l'envoya en exploration et en enquête. « Va, lui dit-il, et sache me décrire cette fille de Aûf. » Içâm se rendit chez les parents de la jeune fille, et, s'adressant directement à la mère, appelée Oumâmah et qui était fille de Hârith, elle annonça le motif qui l'amenait. Sur-le-champ, la mère envoya dire à sa fille : « Ma chère enfant, voici ta tante maternelle qui arrive pour te voir, pour t'examiner de face et de dos. Réponds-lui, parle-lui, sur tout ce qu'elle désirera savoir. « Un moment après Içâm entra auprès de la jeune fille. Içâm vit ce que jamais elle n'avait rencontré en grâces, en beauté, en perfection, une superbe fille, riche d'intelligence, brillante de langage. La visite terminée, Içâm se retira, et ravie de ce qu'elle avait vu et entendu, elle disait : « Il n'y a pas de ruse là où il n'y a pas de voile. » Ce mot devint proverbe.

Elle entra auprès de Hârith, qui, aussitôt qu'il l'aperçut, lui dit : « Eh bien ! Içâm, qu'as-tu en poche ? » Cette forme

Digitized by Google

de question resta en locution proverbiale. « Le petit lait a été parfaitement séparé du beurre frais, » reprit la messagère. Cette réponse encore passa en proverbe (pour dire : l'ivraie a été entièrement séparée du bon grain, c'est parfait, c'est irréprochable). « Voyons, continua Hârith, conte-moi ce qui en est ; apprends-moi le résultat de ta mission. — Je te dirai ce que j'ai vu, en toute sincérité et vérité. J'ai vu un visage ravissant, miroir pur et du poli le plus admirable, visage délicieux que pare et relève encore une chevelure luxuriante riche comme la queue brillante des chevaux du plus noble sang et de la plus illustre origine. Opulente chevelure, abandonnée à elle-même elle semble flotter en longues chaînes miroitantes ; peignée et rangée, tu dirais de belles grappes de raisin qu'une petite pluie vient de lisser. Après cela, deux sourcils à la douce courbure, qui semblent deux lignes tracées avec le bec délié d'un calam ou noircies par une noire et fine trace de charbon, deux arcs superbes qui semblent couronner de leur noble courbure les grands yeux d'une antilope que le chasseur n'a pas effrayée, que le lion des solitudes n'a pas épouvantée. Du milieu des deux arcs des sourcils, s'abaisse et descend un nez fin et à peine courbé en saillie comme est courbé vers la pointe un riche sabre bien fourbi ; rien de trop court qui le *camuse*, rien de trop long qui l'exagère. Et sur chaque côté, des joues doucement arrondies, avivées d'une pourpre légère sur un champ d'un tendre blanc de perle ; puis au-dessous, une bouche que la grâce a ouverte comme un bel anneau et où sourit un suave sourire ; et là encore, des dents de blancheur éclatante, aux stries imperceptibles, de véritables perles pures et limpides ; au centre de ce trésor, se meut une langue aux paroles élégantes, correctes et faciles, dirigée par une admirable intelligence toujours prête à satisfaire à toute question ; et se meuvent aussi deux lèvres de rose, deux lèvres qu'humecte une salive lé-

Digitized by Google

gère, douce comme le rayon de miel. Au-dessous de tout cela, un cou blanc comme l'argent, monté sur une poitrine blanche comme les poitrines de magnifiques doumiah (1); et de là, deux bras pleins d'une chair ferme, charmants d'embonpoint; ensuite, deux avant-bras où l'on ne sent pas d'os, où l'on ne touche pas de veines ; et des mains à articulations délicates et légères, aux tendons lisses et invisibles qui meuvent, quand elle le veut, des phalanges terminées par des pulpes fines et gracieuses. Sur la poitrine sont assis deux seins arrondis, fermes comme des grenades, et, de leur double saillie, perçant le vêtement qui les abrite. Et plus bas, le ventre ondulé, aux plis délicats et rapprochés, comme le papier plié en gradins minces et compassés ; et ils sont rangés autour d'un nombril qui semble être une gentille petite boîte d'ivoire où l'on garde les parfums. Le dos ! un gracieux sillon se conduit et aboutit à une taille svelte et déliée ; oh oui ! il faut la puissante bonté de Dieu pour y avoir pu maintenir et attacher cette croupe si riche, ces hanches si opulentes. Fille magnifique, elle se lève, et ses hanches luxuriantes s'abaissent et se reposent; elle s'assied, et ses hanches rebondissent et se lèvent; deux monticules charmants comme ceux dont la pluie, au désert, accumule les sommets et affermit le sable. Tout cela est porté sur deux cuisses bien dressées, bien arrondies, deux véritables tiges en perle, que suivent deux jambes de glorieux embonpoint et comme deux belles tiges de papyrus finement duvetées d'un brun duvet... Deux pieds pour soutenir et porter tout cela, deux pieds merveilleux, effilés et fins comme de jolis fers de lances; oh ! gloire à Dieu, au Tout-Puissant ! comment deux bases si délicates ont-elles la force de supporter tout cet ensemble d'en haut ! »

Voilà une description exprimée par une Arabe des vieux temps païens. La nouvelle nation, je veux dire la nation isla-

(1) Statuettes d'ivoire. Nous en avons parlé, page 201 et 203.

Digitized by Google

misée n'a rien tracé de mieux ; elle a copié dans ses vers et dans sa prose ces modèles qu'ont dessinés les traditions antiques.

A la suite du tableau vient la leçon de morale pratique que la mère donna à sa fille, morale sans prétentions spéculatives, sans mysticisme religieux et terroriste, mais grave, sérieuse, expérimentale, déduite de la science de la vie, morale d'une doctrine enseignant l'harmonie simple du mariage, l'harmonie des époux, leur égalité possible, pour leur bien-être commun. C'est la pratique rationelle et raisonnée et nécessaire de l'existence conjugale, sans enfer ni paradis au bout. Le récit arabe poursuit donc ainsi :

Lorsque Içâm eut informé des résultats de sa démarche le roi des Kindides, il envoya de suite demander en mariage Oumm Iiàs. La demande fut agréée ; le mariage fut conclu. Amr expédia aussitôt le douaire ou dot nuptiale. On fit les préparatifs de la fiancée, on disposa son trousseau, et le départ fut fixé.

Le jour où l'on devait conduire la jeune fille à son mari, la mère la prit à part et lui dit : « Ma chère enfant, s'il était inutile de rien recommander à qui a les avantages et le mérite d'une éducation et d'une instruction éclairées, certes c'est à toi qu'il serait inutile de rien recommander. Les conseils rappellent l'esprit léger à la réflexion ; mais ils sont aussi un secours, un appui pour l'esprit intelligent et sérieux. Si la femme, mon enfant, n'avait pas besoin de se marier, parce que son père et sa mère sont dans la richesse et l'abondance, parce qu'ils voudraient de tout leur cœur la garder à leur amour, certes toi, plus que personne au monde, tu pourrais t'abstenir de te marier. Mais les femmes sont faites pour les hommes, et les hommes sont faits pour les femmes. Ma fille, tu vas abandonner pour toujours la famille dont tu es un rejeton ; tu vas quitter le nid de bonheur et de paix où

Digitized by Google

tu as essayé tes premiers pas dans la vie, pour une demeure que tu ne connais pas, pour un compagnon que tu n'as pu encore aimer. Respecte et reconnais toujours son autorité sur toi; sois sa servante, il sera ton serviteur empressé. Impose-toi, crois-en mon expérience, impose-toi dix sortes de devoirs qui sont des vertus de famille à pratiquer, des réserves de bien-être, des conditions d'estime et de considération au milieu du monde :

1° Mets-toi en harmonie de contentement et de calme avec ton mari.

2° Aie cette heureuse condescendance qui sait se soumettre et obéir.

3° Sois attentive à ce que rencontrera le regard de ton mari, à ce qui touchera son odorat. Que jamais son œil ne rencontre en toi rien de répugnant ou de laid ; que son odorat n'aspire jamais de toi qu'une odeur réjouissante. Du reste, tu le sais, le cohel est la plus jolie parure, et l'eau est le plus excellent parfum.

4° Les soins et l'attention pour le moment des repas ; le silence et le calme autour de ton mari, lorsqu'il dort. Car l'impatience de la faim est un feu qui enflamme, et l'interruption du sommeil provoque à la colère.

5° Soigner et surveiller la demeure et les biens de ton mari. Être prévenante et complaisante pour lui, pour ceux qui l'entourent, pour sa famille. Car la conservation des biens maintient le relief de l'autorité et du pouvoir ; la bienveillance pour la famille et l'entourage est la source de l'ordre et de la bonne intelligence.

6° Ne divulgue jamais un seul de ses secrets ; et garde-toi de toute résistance ou lutte en quelque chose que ce soit. Car, si tu dévoiles ses secrets, tu t'exposes à ce qu'il te trompe et trahisse aussi ; et si tu résistes à sa volonté, tu lui mets le feu dans l'esprit.

Digitized by Google

7° Dans les capricieux et multiples détails de la vie, évite, ma fille, évite bien d'être joyeuse lorsque ton mari est triste, de paraître attristée lorsqu'il est joyeux, car alors ta joie humilie, et ta tristesse amène le trouble.

8° Efforce-toi toujours d'honorer et de grandir ton mari ; et lui s'efforcera à son tour de te traiter avec dignité.

9° Plus tu seras en accord parfait avec lui, plus il aura, lui, de longanimité et de condescendance pour toi.

10° Enfin, ma chère enfant, ne te donne point ce que tu aimes, ce qui te plaît, avant d'avoir amené la volonté de ton mari à être conforme à ton intention, son désir à être conforme à ton désir ; applique ce principe en tout ce qui te peut être agréable, ou te déplaire.

« Et Dieu, après cela, récompense. »

La jeune fille fut conduite à son mari. Elle fut traitée par lui noblement, généreusement. Elle lui donna sept fils, sept rois qui après lui régnèrent dans l'Yémen ; elle lui donna Hârith qui fut l'aïeul du célèbre poète Imrou-l-Kaïs.

## XXVI

**Les belles esclaves sous le règne de Hâroûn el-Rachid. Hâroûn achète Inân, poète ; elle était esclave d'El-Nâtify. — Amour subit d'une esclave de Mâmoûn pour Soûçan le chanteur. — Histoire d'un collier donné au chanteur Hâchem. Esclave reconnaissante ; elle appartint à El-Walid.**

Nous avons à voir en scène, à présent, le kalife galantin, Hâroûn el-Rachid. Son époque, je le répète, fut celle des exploitations les plus ardentes et les plus multipliées de la femme non libre. Ce règne fut le règne des belles esclaves, esclaves achetées des marchands, esclaves prisonnières enlevées dans les guerres, esclaves achetées sur une chanson bien

Digitized by Google

chantée, sur un vers ou des vers bien répondus et bien adaptés à d'autres vers, sur un regard, sur une démarche bien balancée, sur des allures bien ondulées de taille et de hanches. Le prix, on n'y regardait pas ; on ne calculait pas. On voulait, on appelait, on payait ; et on prenait jouissance de l'esclave. C'était marchandise dont on se vendait ou se donnait la propriété irrestrictive, le *jus utendi et abutendi*.

Quelques vers furent le motif final qui appela une spirituelle et vive esclave au lit de Hâroûn el-Rachîd. Elle se nommait Inân ; elle appartenait à El-Nâtify. Quand Hâroûn el-Rachîd voulait une esclave, il la voulait de suite.

Bekr fils de Hammâd le bâhilide ayant, un jour, entendu parler d'Inân et dire qu'à Hâroûn el-Rachîd on l'avait vantée comme poète de premier degré, sortit immédiatement de chez soi afin de chercher à la voir. « Je partis donc, dit le fils de Hammâd. Je cheminais, ne m'attendant à rien, quand je me sentis frappé doucement sur l'épaule ; c'était El-Nâtify lui-même qui me dit aussitôt : « Te plairait-il, mon cher Bekr, de venir manger, boire et t'entretenir avec ma petite Inân, mon poète ? — Au delà du plaisir de me trouver avec Inân, il n'y a rien au monde pour moi. » Et nous poursuivons notre chemin. Nous arrivons chez El-Nâtify. Il descend de sa monture ; il l'attache. Il entre chez lui et il dit : « Voici Bekr, le poète des Bâhilides, qui vient pour s'entretenir avec toi aujourd'hui, — Non ; pas aujourd'hui, réplique Inân ; je ne me sens pas en train. » Et soudain El-Nâtify tombe sur elle à coups de fouet, la corrige,... puis : « Entre maintenant, me dit-il. » J'entrai. La pauvre fille pleurait, les larmes lui roulaient comme des perles sur les joues. Je fus ému et peiné, et je lui improvisai ces vers :

> « Cette pauvre Inân ! voilà ses pleurs qui coulent et tombent comme les perles tombent et coulent du fil qui les tenait en collier. »

Digitized by Google

J'ai, dis-je ensuite à la belle esclave, j'ai quelque chose à te demander. — Voyons, reprit-elle ; car c'est à cause de toi que je suis ici. — J'ai retrouvé un vers sur l'extérieur de mon livre, un vers que je n'ai emprunté nulle part, mais auquel je ne puis pas arriver à donner un complément ou une continuation de sens dans la mesure et la rime. — Récite-moi ce vers. — Voici :

« Il ne cessa de lui répéter ses peines et ses souffrances d'amour, tant et si bien que je lui entendis le cœur soupirer et parler. »

Inân baissa la tête, se recueillit un instant et me dit ;

« Alors je pleurai par pitié pour ses pleurs ; il pleurait des larmes, et moi je pleurai du sang. »

— Parfait ! m'écriai-je. Et ce vers-ci, comment l'accompagnerais-tu et le continuerais-tu ?

« Il était magnifique de beauté, superbe de taille, plein d'élégance ; et je lui laissai ma joue pour refuge à la sienne. »

Après une minute de réflexion, Inân continua par ce vers:

« Et on l'a blâmé, puis on l'a maltraité, puis on l'a menacé ; et, en vérité, pourquoi ! »

Fille à l'esprit vif et prompt, comme on le voit, toujours prête à l'à propos, toujours habile et facile à l'imprévu des provocations en vers ; ce fut, depuis l'islamisme, la femme remarquable par son savoir poétique ; mais elle était esclave et à ce titre, malgré l'orgueil de son maître à la posséder, à la vanter, ce maître, à la façon musulmane, la corrigeait à coups de fouet. La vie des femmes esclaves, à cette époque où cependant l'esclave était presque honorée, se composait d'un mélange variable que les caprices, les boutades, l'autorité, les vanités même du maître assaisonnaient, comme dit le proverbe arabe, de jours blancs et de jours noirs, de miel et de vinaigre, de raisin et de coloquinte.

Digitized by Google

Hâroûn el-Rachîd que toute femme belle, ou spirituelle mais avec un certain degré de beauté, enflammait d'un feu subit, avait aperçu Inân et avait résolu de l'acheter. Il lui avait dit : « Inân, je t'aime, je veux t'avoir. » Mais ensuite il renonça à cet achat ; il ne s'en soucia plus ; le caprice se passa.

Dans une de ses réceptions, de ces soirées kalifales que réjouissaient les vers et le vin, qu'intéressaient les discussions linguistiques ou les traditions anciennes, ou que marquetaient et égayaient les critiques, les satires, les éloges, la musique, et souvent aussi les graveleuses anecdotes et les libidineuses réflexions, dans une de ces réunions un des assistants se mit à chanter, du poète Djérir, un morceau commençant par ce vers :

« Ceux qui se sont emparés de ton âme t'ont laissé verser des larmes dont la source n'a plus pu se tarir un moment. »

Le kalife enthousiasmé admira la grâce et la pensée de ce vers et : « Y a-t-il parmi vous, dit-il aux assistants, quelqu'un qui soit capable de continuer ces vers et de leur en ajouter d'autres dans l'allure, l'élégance, la pensée, la mesure et la rime originelles ? Celui-là, je lui donne ce badrah. » Hâroûn avait près de lui un badrah de dînâr ou pièces d'or (1). Quelques assistants essayèrent de répondre à la provocation du kalife ; mais aucun d'eux ne réussit, aucun ne fit effet. « Moi, dit tout-à-coup un serviteur qui était debout derrière Hâroûn, moi j'accepte le défi, prince ; dans un moment je te donnerai réponse. — A ton gré, » dit le kalife.

Le serviteur sort, emportant le badrah, se rend de suite chez El-Nâtify, entre et dit sans autre préambule : « Veuille annoncer à Inân que je désire la voir. » El-Nâtify satisfait à cette

(1) Le badrah ordinaire est mille drachmes ou pièces d'argent. Ici le kalife propose un badrah d'or ou mille deniers d'or.

Digitized by Google

prière. Inân consent à entendre ce que veut le serviteur du kalife. Le serviteur introduit auprès d'Inân lui conte l'affaire. « Voyons, reprend l'esclave ; quels sont ces vers ? » Il les récite. L'esclave incline la tête, réfléchit un instant, dit au messager : « Ecris. » Et elle lui dicte ces trois vers :

« Tu as réveillé par les paroles que tu viens de me dire, un mal qui restait ènseveli dans mon cœur.

« Mal cruel ! Là, comme en une douce terre il a donné des fruits qu'arrosait la rosée de l'amour, et qui sont tombés et perdus.

« Maître, ils ont menti ceux-là qui m'ont calomnié. Oh ! quand un cœur aime, il aime. »

Voilà. Emporte ces vers et demain récite-les au prince. »

Le serviteur, joyeux, donne le badrah à Inân et retourne immédiatement au palais. L'à propos de ces vers était à point. Ils étaient dans le sens, la mesure et la rime de ceux de Djérîr. De plus, ils rappelaient l'amour assoupi du kalife et l'amour vivant de l'esclave ; ils rappelaient qu'elle avait conservé en elle le souvenir que lui, il avait laissé dissiper ; ils prévoyaient l'influence possible de mauvaises paroles, de calomnies, et ils reprochaient innocemment et tendrement au kalife de n'avoir eu qu'un amour fugitif, un amour sans amour.

Le serviteur arrive et il récite les vers de l'adroite esclave. « Tudieu ! qui a fait ces vers ? demande Hâroûn émerveillé. — Inân, la belle esclave d'El-Nâtify. — Je dépouille les attributs du kalifat, si cette esclave, aujourd'hui même, passe la nuit ailleurs qu'à mes côtés. » Soudain il envoie chez El-Nâtify et lui achète Inân pour trente mille dînâr. Elle passa la nuit avec le kalife.

Comme on le voit, il y avait là, chez ces princes, des bénéfices, des faveurs, des plaisirs, des jouissances d'amour et d'amour-propre, pour ces pauvres femmes esclaves. Elles

Digitized by Google

arrivaient à goûter les joies du luxe, des demeures royales, et souvent elles donnèrent le jour à des successeurs de Mahomet, mais tout cela, ainsi que déjà nous l'avons fait remarquer, en tout bien et tout honneur, en conformité avec la loi qui autorise et règle la condition des femmes esclaves, en laisse le nombre, le choix et l'emploi à la discrétion absolue de l'homme. Ces femmes, ces belles esclaves, c'étaient les sortes de Dubarrys et de Pompadours du kalifat; mais, encore une fois, des Dubarrys légales, des Pompadours légales, non de ces maîtresses scandaleuses que l'on affichait comme une insulte permanente ou un odieux outrage aux reines, aux mœurs acceptées, à la religion. Et puis, conséquence de leur position sociale, les esclaves avaient parfois aussi leurs déboires. Plus d'une s'est éprise d'un amour qui faillit lui coûter la vie, ou qui la conduisit à son malheur. L'acquéreur n'acquérait pas forcément le cœur avec le corps de la femme qu'il achetait. Tel homme, quel qu'il soit, beau ou riche, ou haut placé, ou réunissant toutes ces conditions, n'est pas inévitablement du goût de l'esclave qui lui a été vendue.

Le kalife Mâmoûn, fils de Hâroûn el-Rachîd, eut, comme son père, une troupe de chanteurs qui surtout étaient les délices de ces réunions d'intimes, d'amis, de poètes, de légendaires, de conteurs, d'érudits, de savants. Un de ces chanteurs, magnifique jeune homme, s'appelait Soûçan, c'est à dire fleur de lys. Un jour qu'il chantait en présence du kalife, une des esclaves du prince vint derrière le rideau de la salle, regarda à la dérobée et sans être aperçue. Elle fut frappée de la beauté de Soûçan et se sentit subitement saisie d'amour pour lui. Lorsque le chant fut achevé, elle prit sa mandoline et se mit à chanter les vers que voici :

« Je ne puis passer près du lys si fraîchement épanoui, sans qu'une larme, comme un convive importun, ne vienne humecter ma paupière.

Digitized by Google

« O ! tu es beau ! C'est toi qui est le lys même, c'est de toi que l'on a pris son nom, bien qu'il exhale de sa fleur comme un souffle d'arôme que tu n'as pas. (Il a bien sa fragrance ; mais toi, tu es bien plus beau que lui.) »

Lorsque Soûçan ou Fleur de lys se fut retiré, la chanteuse cessa cette cantilène et en reprit une autre. L'amoureuse esclave continua depuis ce jour-là ce manége calculé, si bien que Mâmoûn le remarqua et soupçonna alors des intentions de trahison, Dès qu'il fut retiré dans ses appartements, il appela sa chanteuse, et en même temps demanda que l'on apportât devant lui le sabre et le cuir des supplices (1). « Avoue-moi la vérité, dit le kalife à l'esclave toute bouleversée. — Prince des croyants, dit la malheureuse fille, j'ai regardé de derrière le rideau où j'étais ; j'ai aperçu Soûçan, et l'amour s'est emparé de mon cœur ; voilà tout mon crime. » Mâmoûn touché de cette franchise si naïve et si simple, fit grâce à la pauvre esclave. Il envoya chercher le chanteur aimé et lui donna en cadeau la jeune fille.

Voilà encore un amour allumé bien vite. Nous appellerions cela, mais dans le sens de réprobation, un caprice. Et pourquoi les femmes n'auraient-elles pas des caprices pareils ? Les hommes en manquent-ils donc? et en surplus n'ont-ils pas leurs tyrannies ou au moins leurs exigences de maîtres? Combien peu d'entre eux veulent ou savent pardonner ou supporter un moment d'humeur ! Et puis, étaient-elles donc si indignes de bienveillance et de condescendance, ces femmes esclaves? Elles avaient leurs défauts, défauts d'esclaves, défauts de tout le monde, défauts souvent engendrés ou exaspérés par les maîtres ; mais souvent elles avaient, de plus, ce qui les rendait dignes d'amour, dignes d'amitié et

(1) On plaçait la personne à décapiter au milieu d'une grande pièce de cuir fort sur lequel on recevait le sang. On faisait agenouiller la victime et on lui abattait la tête d'un coup de sabre.

Digitized by Google

d'estime. Citons un trait de reconnaissance, à propos de l'histoire d'un collier. Ce sera l'exemple d'une chanteuse au moins, d'une au milieu de tant d'autres, qui fut sincèrement regrettée de son kalife et qui en a mérité les regrets. Il y a de bonnes filles partout, même parmi les chanteuses.

Un jour on annonça à Hâroûn el-Rachîd que plusieurs de ses familiers attendaient à l'entrée du palais. Le kalife appela El-Fadl fils de Rabî et lui demanda qui était là. « Il y a nombre de personnes, dit Fadl, parmi lesquelles se trouve Hâchem fils de Soleïmân. » C'était un musicien chanteur que le kalife avait grande envie d'entendre. « Fais-le entrer, continua Rachîd, mais lui seul. » Hâchem fut introduit. Il chanta une cantilène de trois vers.

Le kalife ravi et enthousiasmé : « Tu as été admirable, dit-il au chanteur ; que Dieu ait l'âme de ton père ! » Ce disant, Rachîd passe au cou de Hâchem un magnifique et riche collier. A l'aspect du joyau, Hâchem sentit ses yeux se troubler, se mouiller de larmes. Le kalife surpris lui dit : « Et quoi donc, Hâchem, fait couler tes pleurs ? — O Prince des croyants, ce collier-là a une touchante histoire ; si tu me le permets, je te la raconterai. — Sans doute, je te le permets. — Prince, la voici. J'étais jeune lorsque cela arriva !... Un jour donc, je me trouvai marchant du côté du kalife El-Walîd qui était sur le bord du lac Tibériade. Il avait avec lui deux superbes chanteuses, deux esclaves d'une rare beauté et d'une rare élégance. J'avais la figure cachée jusque près des yeux, couverte du lithâm (1).

Dès que le kalife m'aperçut : « Voilà, dit-il, un Arabe qui arrive du désert ; je le veux appeler ici, que nous nous amusions un peu de lui. » Il m'appelle. J'approche. Il ne me connaissait pas ; il ne m'avait jamais vu.

(1) Etoffe ou extrémité du turban, dont on se couvre en travers la figure comme d'un cache-nez.

Digitized by Google

Il me fait asseoir. Un moment après, une des deux jeunes filles entone et chante une ariette de ma composition. La jeune fille tronqua l'air, manqua en plusieurs points. « Tu t'es trompée, dis-je à la belle, tu t'es trompée, ma fille. » Elle se met à rire de mon observation, et : « Prince des croyants, fit-elle d'un ton de surprise, tu entends ce que nous dit là cet Arabe, ce Bédouin ! Il nous reprend, il nous accuse d'erreur ! » Le kalife me regarde, me fixe d'un œil qui me donnait tort, qui me désapprouvait. « Prince, dis-je alors, je vais te démontrer et te faire sentir que l'on s'est trompé. Que cette fille accorde d'abord telle et telle corde de sa mandole. » L'esclave accorde les deux cordes indiquées, et reprenant le chant elle lui donna une expression et une couleur que jusqu'alors elle n'avait point données.

La chanteuse elle-même fut tellement étonnée qu'elle se leva, vint se jeter sur moi en s'écriant : « Mon professeur ! Hâchem ! tu es Hâchem, je le jure par le Seigneur de la Mekke. — Serais-tu donc en effet Hâchem fils de Soleïman ? me demanda le kalife. — Oui, prince des croyants, » répondis-je et en même temps je me découvris la figure.

Je demeurai avec El-Walid le reste de la journée. Il me fit livrer en cadeau trente mille drachmes. Alors la jeune fille dit au kalife : « Prince des croyants, permets-moi d'honorer mon maître en lui offrant un gage de ma reconnaissance. — Je te le permets avec plaisir. » A ces mots, la jeune esclave dénoua le collier qu'elle portait et me l'attacha à mon cou, en me disant : « Il est à toi. »

Un instant après, on approche une barque du côté du kalife afin de le ramener à l'endroit où il était d'abord. Le kalife passe le premier dans la barque, l'autre esclave passe après lui. Mon élève la suit; elle avance la jambe pour entrer et descendre dans la barque; mais le pied lui manque; la pauvre fille tombe et disparaît dans l'eau en un clin d'œil. On s'em-

Digitized by Google

pressa de la rechercher. Peines inutiles ; on ne la retrouva pas.

La douleur d'El-Walid fut extrême ; les larmes lui baignèrent les yeux. Je pleurai amèrement aussi cette malheureuse fille. Enfin le kalife me dit : « Nous ne voulons point reprendre ce que nous t'avons donné. Cependant nous serions heureux d'avoir entre nos mains ce collier comme souvenir de cette chère enfant. Vends-moi, Hâchem, vends-moi ce collier. » Je cédai au désir du kalife qui en retour me remit trente mille drachmes.

Voilà, prince. Lorsque tout-à-l'heure tu m'as fait don de ce collier, son histoire s'est retracée soudainement en ma mémoire ; et c'est pourquoi tu as vu des larmes tremblotter dans mes yeux. — D'après ton récit, il n'y a rien d'étonnant que ce collier se soit trouvé ici. Car le Dieu puissant en nous transmettant le siége de ces kalifes nous a transmis aussi en héritage leurs richesses. »

La réflexion d'El-Rachid n'a pas une bien haute portée. Il paraît seulement qu'il fut contrarié qu'on lui eût rappelé l'origine du collier, parce que c'était rappeler le souvenir de la dynastie kalifale que les abbâcides avaient remplacée. Aucun roi n'a plaisir à entendre de récit un peu intéressant au compte de rivaux même abattus ; les dynasties bouleversées ont des tronçons que l'on craint toujours de voir se remuer ou se resouder.



Digitized by Google

## XXVII

Mariage de Hâroûn el-Rachîd avec Zobeïdah; dépenses et fêtes. — Caractère fastueux de Rachîd. — Ses fêtes et ses plaisirs.— La femme est un basilic et un démon.

Du vivant de son père El-Mahdy, Hâroûn el-Rachîd avait été marié avec la célèbre Zobeïdah, cette femme qui fut si souvent le conseil et la sagacité fine et pénétrante de son mari. Elle était fille de Djafar fils d'El-Mansoûr Billah deuxième kalife de la dynastie des abbâcides et père d'El-Mahdy qui lui succéda. Nous avons déjà fait remarquer Zobeïdah, la Zobeïde des récits européens.

Le mariage de cette princesse se présente en relief dans l'histoire à cause de la prodigalité de dépenses, de présents, de luxe qui en signala les fêtes nuptiales. Deux noces, disent les chroniques et histoires arabes, furent deux événements sans égaux dans l'islamisme et dans la gentilité arabe. Ce furent les noces de Rachîd lorsqu'il épousa Zobeïdah, et les noces de son fils Mâmoûn lorsque celui-ci épousa Boûrân.

Voici le récit arabe à propos du mariage de Zobeïdah.

« El-Mahdy envoya à Zobeïdah des présents, des cadeaux de noces, comme jamais personne au monde n'en avait donné, des ameublements, des vases, des tapis et divans, des hardes, des vêtements, des parfums, des pierreries, des serviteurs, des domestiques, le tout en nombre et de valeur inimaginables. Il fit faire à la fiancée de son fils un surtout de perles, vêtement des plus admirables, au-delà de toute description, que nul estimateur n'eût été capable d'apprécier. De toutes les contrées de l'empire les invités furent conviés à la solennité nuptiale. Dans cette fête extraordinaire, on distribua et pro-

Digitized by Google

digua des richesses que l'on n'aurait jamais pu soupçonner être dans les trésors et les réserves de l'Etat. C'étaient des vases d'or remplis de pièces d'argent, des vases d'argent comblés de pièces d'or ; et ces vases se distribuaient aux personnages invités. A la suite de cela, des parfums de musc, des fragments d'ambre fin ; et aux gens de la suite encore, on donna à tous des vêtements d'éclatantes et riches couleurs.

Aux femmes de toutes les familles des hâchémides (ou nobles descendants de Hâchem bisaïeul de Mahomet), El-Mahdy fit des présents particuliers. A chacune d'elles il donna un splendide vêtement, une bourse pleine de pièces d'or et de pièces d'argent, un vase de parfums.

Les bois de senteur de Kamâr furent exclus. On ne brûla comme aromates que les bois odorants venus du fond de l'Inde ; ceux que l'on avait d'abord essayés et que l'on avait reconnus comme les plus précieux et les plus suavement parfumés, on les mêla et laissa avec les vêtements.

Les félicitations affluèrent, à propos de ces splendeurs étonnantes ; les poètes rimèrent leurs panégyriques, leurs ovations. De tous les points de l'horizon on adressa des vœux de bonheur, des louanges, à l'occasion de ces noces, de ces fêtes fastueuses, inimitables. Les dépenses s'élevèrent pour le compte du trésor, et en dehors des dépenses particulières et personnelles de Rachîd, à cinquante millions de dînâr ou écus d'or. »

Nous nous retrouverons à une fête plus éblouissante encore, lors du mariage de Mâmoûn. Ce fut le motif d'une profusion bien autrement exagérée, j'entends pour ces temps-là ; cependant ces cinquante millions de dînâr représenteraient environ trois cents millions de francs.

Une fois en possession du souverain pouvoir, Hâroûn el-Rachîd s'installa une vie de jouissances, de luxe et d'éclat.

Digitized by Google

Il savait qu'éblouir et réjouir appellent l'admiration et la louange, et il voulut être admiré et vanté. Flattant et payant bien ses panégyristes, il monopolisa ainsi cette denrée que l'on appelle la gloire. Il établit son palais le rendez-vous de beaux esprits qu'il agaçait, de savants qu'il encensait, de poètes qu'il comblait d'or, de buveurs qu'il enivrait, de viveurs qu'il encourageait. D'eux tous il extrayait des éloges, il les exploitait. Il se garda bien, lui, avec son cœur si friand d'amour, lui, si fou d'entraînement, si chaud d'émotions, de ne pas animer ses convives, ses admirateurs, ses louangeurs, par la présence de ce que le luxe a de plus séduisant, le luxe des femmes, des belles esclaves, des plus belles chanteuses, des plus ravissantes créatures. Ce fut, disons-le encore, le règne des amours, de la beauté, des plaisirs. On eût cru qu'il avait pour politique domestique et pour régime aulique cette pensée d'un poète, Ibn el-Amîd :

« Les séjours des plaisirs sont mes séjours, et la demeure des jeux est aussi ma demeure. »

Il sembla aspirer sans cesse ce joli axiome d'une Arabe : « Les femmes sont les basilics enivrants de la vie. » Un rigoriste morose et grognon qui me parait s'être, bien à regret, sacrifié à la vertu, un de ces prôneurs cacochymes de mœurs qu'ils étalent vaniteusement, un de ces esprits tors qui maudissent ce qu'ils voudraient avoir, qui insultent à la barre publique la belle femme qu'ils voudraient posséder à huis clos, un être chagrin quoique poète, mais un poète très probablement offensé et berné par le destin, passa près de plusieurs femmes dont la beauté le frappa, et il s'avisa de grommeler ce vers :

« Oui, les femmes sont des démons créés pour nous ; que Dieu nous préserve des maléfices des démons ! »

Soudain une des belles riposta d'une charmante voix mêlée d'une nuance de coquetterie et de dédain :

Digitized by Google

« Oui, les femmes sont les suaves basilics créés pour vous ; et chacun de vous aime à flairer les basilics. »

Rachîd entendait ce qu'on appelle la belle vie; c'était, si l'on peut appliquer le mot à cette époque, le viveur par excellence. C'était le Grand Roi ; sous des formes qui la plupart sont autorisées par l'islamisme, c'était le Bien-Aimé. Il eut même, d'après les légendes romanesques de cette époque, il eut pour ainsi dire son abbé Dubois, un certain Okbah, grand kâdi, le type et la quintessence de la corruption, de la rouerie courtisanesque, de l'hypocrisie la plus religieuse et la plus renforcée, du mensonge le plus dévôt et le plus sanctifié.

Rachîd, je le répète, eut le faste du Grand Roi et se fit des amours, et une cour de poètes, de savants, d'artistes. Il eut aussi la chaude nature du Béarnais, et il voulut également que tout paysan eût la poule au pot, fortune qui n'échut ni dans le temps de celui-là, ni dans le temps de celui-ci. Il eut la sensualité du troisième, moins la facilité de conscience dont d'ailleurs le musulman n'avait pas besoin; la religion islamique et les plaisirs érotiques vont parfaitement de pair à compagnon, et ne s'insultent pas.

## XXVIII

**Musiciens artistes ordinaires de Hâroûn el-Rachîd. — Le musicien Ibrahîm; son fils Ishâk appelé et accueilli par Mâmoûn. — Vers tracés sur des bandeaux, sur un croissant en parure, sur des éventails, sur le front, chez des femmes esclaves; sur un beaudrier d'une esclave coiffée d'un casque; sur des étoffes recouvrant un divan; sur la paume de la main; sur la ceinture. — Des maîtresses de Bagdad.**

Dans la composition de la cour kalifale, il y eut un groupe, une pléiade de musiciens. Ils étaient aussi, dans ce temps-là, « les artistes ordinaires du Roi, » comme naguère nous voyions « les comédiens ordinaires du Roi. » Le monde, dans ses

Digitized by Google

manières générales, est à peu près le même partout, sur le Tigre comme sur la Seine. Il y a bien des choses qui se sont répétées et renouvelées, qui encore se répéteront et se renouvelleront :

Multa renascentur quæ jam cecidêre, cadentque.

C'est la perpétuité, la renaissance de la vie dans ses détails, mais sous des couleurs nouvelles, rafraîchies. Il en sera ainsi toujours. Un Arabe nous dirait : « Il en sera ainsi jusqu'aux jours derniers du monde, ces jours de l'agonie générale, de l'agonie de la vie actuelle et de l'agonie de la mort, de ces jours redoutables où le soleil s'approchera si près des hommes que leurs ventres leur crieront et gronderont *rik rik* (1).

Hâroûn el-Rachîd avait donc ses musiciens, les artistes de sa cour. C'étaient Ibrahîm el-maussély, Ibn Djâmi' le sahmide ou des Béni Sahm, Moukhârek ; au second rang, Zoulzoul, Amr el-Ghazâl, Alawyah ; et puis encore un joueur de flûte ou de chalumeau, il s'appelait Barsoûmâ. Zoulzoul était le plus habile citharédiste que l'on eût vu et que l'on puisse jamais voir. D'ordinaire il accompagnait et dirigeait le chant d'Ibn Djâmi'. Ibrahîm était le coryphée de la troupe, était l'artiste à l'art puissant et fort. Ibn Djâmi' avait en partage la douceur et la grâce vocales. Un jour le kalife demanda à Barsoûmâ : « Que dis-tu d'Ibn Djâmi' ? — Prince des croyants, répondit l'artiste, que dire d'un miel qui, toutes les fois que j'en goûte, est toujours pour moi un délice. — Et Ibrahîm ? — C'est un riche jardin où vivent tous les fruits, toutes les fleurs, et toutes les senteurs les plus généreuses. — Et Amr el-Ghazâl ? — Prince des croyants, Amr a une magnifique physionomie.

Ibrahîm est le premier qui, avec la baguette à la main, marqua et fit observer la cadence et la mesure musicales. « Un jour, a dit un appelé Yahia fils de Mohammed, nous nous

(1) Prononcez rik, en grasseyant.

Digitized by Google

étions présentés au palais, et nous attendions que le kalife nous fit savoir si nous pouvions entrer. L'introducteur vint à nous et nous dit : « Le prince des croyants vous envoie son salut. » C'était la forme de politesse par laquelle le souverain indiquait qu'il ne pouvait ou ne voulait pas recevoir. Nous partîmes. Alors Ibrahîm nous dit : « Eh bien ! mes amis, venez chez moi. » Nous suivons Ibrahîm. Nous arrivons, nous entrons dans une maison magnifique, vaste ; je n'en ai ai jamais vu de plus élégante, de plus spacieuse. La salle était ornée de riches garnitures en soie à longs flots de bordures. Nous nous asseyons sur ces divans luxueux. Soudain notre hôte appelle ; il commande que l'on apporte des verres. On les remplit de vin, et Ibrahîm nous dit d'une voix brillante et animée :

« Verse, verse-moi de grands verres, parce que (dans ce que je fais) je suis grand ; il n'y a que les petites gens qui boivent dans les petits verres.

« Verse-moi le vin dans de grands verres, dis-je ; laisse l'eau, laisse-la toute dans les grandes cruches. »

Et il sable une longue rasade ; il s'en fait verser une autre. Nous buvons en chœur. Puis il ajoute : « Ce sont les avares qui boivent à petits coups. »

Ensuite il appelle des jeunes filles, esclaves. Elles arrivent, se rangent par groupes dans la salle ; et un concert admirable s'ouvre. Leurs chants nous pénètrent de joie et d'étonnement. leurs voix harmonieuses étaient, je le jure, les voix suaves et brillantes des oiseaux qui se répondent leurs mélodies dans les bocages. Ce fut un enthousiasme, un bonheur qui nous transporta hors de nous-mêmes. »

Ishâk fils d'Ibrahîm hérita des talents et de la position de son père. Cependant, lorsque le kalifat fut remis aux mains de Mâmoûn, Ishâk resta éloigné de la cour. « Du reste, ainsi que l'a raconté lui-même le fils d'Ibrahîm, le nouveau kalife,

Digitized by Google

pendant les vingt premiers mois de son règne, n'entendit pas une *lettre,* c'est-à-dire une note de musique, ni une parole d'un chant. Le premier artiste qui fut admis à chanter auprès du prince fut un appelé Abou Yça; et depuis ce jour, le kalife continua à rechercher et aimer la musique et les chants. Une fois il parla de moi, demanda ce que j'étais devenu. Mais un jaloux me desservit : « Cet homme-là, dit mon critique, a une fierté qui l'éloigne même des kalifes. — Certes! répondit le prince, c'est pousser la fierté jusqu'à la dernière limite. » De ce moment-là, Mâmoûn ne parla plus de moi. Après le jugement défavorable du kalife à mon endroit, ceux qui fréquentaient ma maison renoncèrent à me voir. Ce fut pour moi une disgrâce complète, un abandon complet; je fus laissé de côté.

Mais un jour Alawyah vint me rendre visite, et : « Veux-tu, me dit-il, que je parle de toi à la cour? Aujourd'hui, je vais chez le kalife. — Non, répliquai-je; mais plutôt, trouve le moment de lui dire les deux vers que je te vais réciter. Cela l'amènera à demander quel en est l'auteur et t'ouvrira la voie pour arriver forcément à ce que tu me proposes. Tu n'auras qu'une réponse très naturelle à donner, ce qui te sera beaucoup plus aisé que d'attaquer directement l'affaire. » Je prononçai les deux vers. Alawyah comprit la justesse et l'à propos de ce projet. Il se rendit chez le kalife; et lorsque l'on fut assis et disposé à entendre, Alawyah récita les deux vers dont voici les termes :

« O source limpide dont les abords sont interdits, n'y a-t-il donc pour arriver jusqu'à toi aucun sentier ouvert

« A un amant égaré, éperdu, n'apercevant plus sa folie, ne sachant plus où est la voie que suivent tes eaux, écarté, loin de toi? »

Mâmoûm charmé de ces paroles s'écrie : « Dis-moi, Alawyah,

Digitized by Google

de qui sont ces vers ! — Seigneur, ils sont d'un esclave d'entre tes esclaves que tu as écarté, éloigné de toi. — D'Ishâk ? — Oui, prince. — Que l'on aille le chercher ; que l'on me l'amène, à présent.

L'envoyé arrive chez moi ; je pars avec lui ;... j'entre au palais. Dès que Mâmoûn m'aperçoit : « Viens, me dit-il d'une voix pleine de bienveillance, viens tout près de moi. » J'obéis ; j'étais ému. Le kalife me tend les deux mains ; ce témoignage extraordinaire de bonté me troubla un peu ; je m'appuyai doucement, en me penchant, sur les mains du kalife et je me trouvai en un moment presque entre ses bras ; ils m'entouraient presque. Et ce furent des félicitations, des témoignages de considération et de bienveillance. Un simple ami m'eut donné ces marques de bonté que j'en eusse été ravi de joie. De ce jour, j'eus toutes les bonnes grâces du kalife. »

A ces époques anciennes, comme nous l'avons déjà dit et répété, les femmes étaient encore parfois les parures des sociétés particulières. Et ces honneurs, si toutefois on peut parler ainsi, ces honneurs n'appartenaient plus qu'aux femmes esclaves. L'épouse légitime et de condition libre était désormais incarcérée au harem, sa vie n'avait plus rien de public, de visible au monde ; l'épouse ne se paraît plus que pour son mari et pour décorer les murs de son cloître. Plus tard, et elle l'est encore aujourd'hui, la femme esclave fut également refoulée au secret des prisons matrimoniales ; c'est devenu un devoir, une vertu, un bien, que de cacher toutes les femmes ; on les a dressées à croire que celle dont un étranger voit la face, est presque outragée.

Un certain Abou l-Haçan raconte ceci :

J'entrai un jour chez Hâroûn el-Rachîd. Derrière lui étaient plusieurs jeunes filles esclaves ; on eût dit de magnifiques statues. Une d'elles portait au front un bandeau tout semé

Digitized by Google

de perles et de rubis et orné de lamelles d'or retraçant les paroles de ce vers :

« Cruel, tu as dédaigné mon amour ; oh ! Dieu jugera entre nous. »

Sur le bandeau d'une autre esclave était écrit cet autre vers :

« Que me sert de te lancer les traits de mon regard? ils ne t'ont pas atteint. Toi, tu m'as lancé les tiens et ils m'ont frappé, cruel que tu es ! »

Sur un autre encore étaient ces mots :

« Soumettre sa joue au contact de l'amour, c'est se grandir. »

Une autre des esclaves avait sur la poitrine un croissant splendide sur lequel on lisait ce vers :

« Je suis une transfuge des houris du ciel; j'ai été créée pour jeter le trouble au cœur de qui me voit. »

El-Asmaï rapporte qu'un jour il remarqua les vers suivants tracés sur le bandeau d'une des esclaves qui se tenaient vers la porte de l'appartement de Hâroûn el-Rachîd.

« Nous sommes de jeunes beautés, charmantes, des champs de la Palestine.

« Dieu nous a comblées de ses dons ; en nous rien de reprochable.

« Pour l'amour de Dieu ! beau damoisel, ne me laisse pas languir. »

Un jour que j'entrai auprès du kalife Emîn fils de Zobeidah et de Hâroûn el-Rachîd (Emîn succéda immédiatement à son père), ce prince avait derrière lui de jeunes esclaves vêtues de riches et amples vêtements. L'une d'elle tenait en main un éventail sur lequel était en quatre lignes les quatre vers que voici :

« J'adoucis les jours en été, je donne joie douce et saine.

Digitized by Google

« Qui me tient se garde contre la gêne de la chaleur, lorsque du jour sévit l'ardeur.

« Emîn, en lui la générosité et la munificence sont dans tout leur éclat ;

« Roi, en lui rien d'incomplet ; d'égal, il n'en a pas. »

Et sur un bandeau était cet autre vers, allusion à la belle esclave qu'il couronnait :

« Au nom du ciel, dites, hommes, est-ce un soleil qui brille sous ce bandeau? ou bien es-ce le beau croissant des nuits ? »

Et puis sur un autre :

« Est-elle possible la vie sans les folies de l'amour ? alors, fuyez l'aspect des beaux yeux. »

Et ce n'était pas seulement au palais des kalifes, des grands de la cour et de l'Etat que ces manières de jouissances et de luxe relevaient et animaient la vie, remuaient les esprits et les cœurs, charmaient les yeux et les pensées ; les particuliers aussi avaient ces caprices et ces goûts, ce luxe qui ne parle pas seulement aux regards.

Une esclave d'un appelé Mahâny, elle s'appelait Ward (Rose) et elle était citée comme chanteuse et comme femme de beau langage et de parole élégante, avait écrit deux vers sur le bandeau qui lui paraît le front aux jours des solennités de son maître. C'est Mahâny qui semble dire ces vers et il y fait allusion à sa magnifique esclave :

« Elle est accomplie ; est accomplie la beauté de ses traits ; au-delà d'elle, plus rien de possible au monde.

« Pour les autres mortels il n'y a par mois qu'un croissant ; mais pour moi, sur le front de Ward, tous les jours se lève le croissant de la beauté. »

Elle avait encore tracé sur un bandeau ces deux vers de Haçan fils de Hâny :

« Cruel ! qui lance les traits de ses yeux sans savoir

Digitized by Google

ce qu'il fait ! Tu réponds de mon esprit, car le trait m'a frappée à mort.

« Tu l'as fait pénétrer en moi dans toutes les sources de la vie ; et mon âme est malade, et mon cœur est en feu. »

Une esclave d'El-Tây avait écrit sur le bandeau dont elle se paraît :

« Il ne cessait ses plaintes amoureuses, à tel point qu'il me sembla que ses entrailles gémissaient, parlaient même.

« Et près de lui, je pleurai par pitié pour ses larmes, il pleurait des pleurs, et moi je pleurais du sang. »

El-Nâtify dont nous avons déjà vu le nom avait une esclave qui avait tracé ces deux vers-ci sur son bandeau :

« La séduction et l'agacement jaillissent de mon œil lorsqu'il regarde. Détourne, malheureux, détourne ton œil de mon œil.

« Car le glaive de mon regard, je ne le puis cacher en un fourreau ; glaive l'œuvre de Dieu, non l'œuvre d'un forgeron. »

Un éventail portait tracés ces quatre petits hémistiches :

« Gloire au Dieu unique ;
Puis après, au kalife ;
« Puis après, à l'amant lorsque,
A son côté, il a sa bien-aimée ! »

Et sur un bandeau on lisait ce vers :

« On la dérobe bien à mes yeux pendant le jour ; mais on ne peut pas dérober à ma pensée son image pendant la nuit. »

Abou Obeïdah, si renommé pour son érudition, et qui vivait sous Hâroûn el-Rachid, dit avoir vu les vers que voici, sur le front d'une esclave :

« Sur son front beau comme l'astre des nuits, elle a tracé avec un riche parfum,

Digitized by Google

« Sur trois lignes :

Que du ciel
Soit maudit
Qui trahit !

« Et je la pris par la main et lui dis : « Écoute cette maxime :

« Tout, excepté la trahison en amour, sera pardonné. »

D'après ces quelques détails, on se peut figurer une image de ce qu'était alors cette vie, à la cour, à la ville : les chants, les vins, les belles esclaves. Aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, les choses ont bien changé, et le luxe oriental est un mythe, une plaisanterie. Les chants sont presque morts ; il n'y a plus d'artistes de la cour ; les artistes sont dans les rues et ne valent guère la peine qu'on les mette ailleurs ; les chanteuses, et c'est un fruit rare, on ne les voit plus, même quand on les entend, dans les noces et les fêtes ; la femme, fût-ce la plus infime esclave, est disparue, exilée des réjouissances en commun. Le vin, on ne le boit plus qu'à huis clos ; on boit pour s'enivrer. Au moins, dans ces siècles passés de l'islamisme, l'esclave était encore posée de manière à représenter quelque chose de la femme dans cette société ; aujourd'hui, la femme esclave même n'est plus qu'une domestique cachée et cloîtrée ; la dernière porte du harem est désormais fermée, verrouillée. Qui donc trace de ces agaceries versifiées, de ces éloges directs ou indirects de la beauté, de ces appels à l'amour, sur les éventails, les parures des femmes qu'un harem a acquises ? et qui laisse voir ces femmes aux amis de la famille, aux intimes du maître ? En ces temps-là, il y avait même des sortes de représentations pittoresques, j'allais presque dire des formes de spectacle. On ornait une jeune esclave d'un costume même quelque peu étrange, car l'étrange surprend, suscite les émotions, les paroles chaudes, les allusions provoquantes et même bizarres.

Digitized by Google

Ainsi, un certain Djeddân fit un jour paraître dans une réunion d'amis une de ses esclaves armée d'un sabre éclatant appendu à un riche baudrier, et coiffée d'un casque ou espèce de toque guerrière. Sur le casque on lisait ces vers :

« Admire la beauté de cette esclave; ton œil ne sait comment se la définir:

« Est-elle donc mâle et femelle ? oui, c'est une femme; oui, c'est un homme. »

Et sur le baudrier brillaient en lettres d'or les quatre vers suivants que le baudrier lui-même est censé prononcer et donner comme exprimant ses réflexions, en indiquant sa position entre le glaive du regard et le sabre que la belle porte au côté :

« Elle n'a pas assez du glaive de ses yeux, glaive qui tue celui qu'il veut, de ses deux tranchants;

« Glaive terrible, abattant les sabres les plus coupants. Comment puis-je rester entre ces deux glaives!

« Que ne vois-tu cette fière beauté revêtue de ses vêtements de guerre marcher au milieu de ce double appareil meurtrier!

« Tu reconnaîtrais alors que le cimeterre de son œil est plus assassin que le cimeterre brandi à deux mains. »

Ailleurs, sur les étoffes éclatantes qui couvraient un divan, se présentaient comme à la place concordant avec le sens des mots et comme devant révéler la réalité à l'imagination et à la pensée, ces mots de trois vers voluptueux :

« Plus ravissant, plus délicieux que le vin et le parfum de la rose, est le groupe de deux amants posés la joue sur la joue,

« Enlacés l'un l'autre de leurs bras, rapprochés comme les tours d'un nœud,

« L'un exprimant ce qu'il sent de soucis, l'autre disant ce que son cœur à d'amour. »

Digitized by Google

En Orient, comme on le sait, les femmes estiment à titre d'ornement la couleur orangée ou bistrée qu'elles communiquent à leurs mains et à leurs ongles par le moyen du henné ou mindi. Une esclave s'était tracé dans la paume de la main, à l'aide de cet ingrédient coloré, le vers que voici :

« Ce n'est point du tout la beauté du henné qui embellit ma main ; c'est la beauté de ma main qui relève la beauté du henné. »

Les femmes épouses, les femmes mariées, recherchaient aussi le luxe des parures et des ornements pour leurs esclaves particulières ; et des inscriptions et devises d'amour, des provocations érotiques, parlaient de plaisirs aux maris eux-mêmes. Ainsi, une épouse avait fait écrire sur la ceinture de son esclave :

« Il suffit d'un clin d'œil, du toucher agaçant de ta main pour qu'elle se détache.

« Mon cœur est si faible qu'il pourrait presque s'échapper de ma poitrine.

« Une partie de ma personne bouleverse l'âme ; dis-moi ! que serait-ce donc de tout ? »

Outre les esclaves, outre ces séductions et ces amours domestiques, amours et séductions permises, il y avait encore les tentations réprouvées, les filles de belle vie, et, si nous pouvons le dire ici, les lorettes de ce temps-là, les filles plaisantes comme l'exprime le mot arabe. Il y avait, ainsi, les maîtresses de Bagdad, comme aujourd'hui les maîtresses de Paris. De même que les maîtresses de Paris vis-à-vis des femmes épouses tiennent et maintiennent le haut luxe, les joyeuses filles de Bagdad imitaient, dépassaient souvent les luxueuses parures des femmes et des concubines légitimes. Comme elles, les joyeuses courtisannes de la Ville du Salut (ainsi était surnommée Bagdad, la capitale de tant de kalifes), se décoraient de leçons d'amour écrites sur leurs parures.

Digitized by Google

Une certaine Mazâdj, une des filles plaisantes de la Ville du Salut, avait sur son bandeau de fêtes ces deux vers :

« On m'a dit : « Cuirasse-toi de patience. — Non, non ; trop resserrée est le sentier de la patience.

« Quand mes yeux voient cette beauté enivrante, ils ne peuvent la quitter que pour retourner plus ardents sur elle. »

Une autre de ces filles de Bagdad, dont le nom est conservé par les chroniques et récits d'amour, Alidj, beauté svelte et dégagée qui semblait être le souple rameau du saule se balançant au milieu du feuillage, était la chanteuse des solennités domestiques. Sous le bord de ses cheveux, au sommet de son front, elle s'était, pour une réunion, tracé avec un parfum du plus grand prix, ces trois vers :

« O beauté, croissant du ciel, qui es sortie brillante des palais, devant toi mes yeux se sont humiliés, se sont prosternés.

« Je ne sais plus si la nuit a été longue, ou non ; comment pourrait s'en apercevoir celui qui est sur des brasiers ?

« Si j'avais su voir la longueur des heures de la nuit et suivre la marche des étoiles, c'est que j'aurais eu le cœur tranquille. »

Digitized by Google

## XXIX

**Mariage de Hâroûn el-Rachîd avec une esclave. — Graves difficultés légales levées par le kâdi Yacoub. Le mariage décidé et terminé de suite. — Cadeau au kâdi Yakoûb; passion de ce kâdi pour l'argent. — Fin du règne de Rachîd.**

Finissons en avec Hâroûn el-Rachîd, en racontant son mariage avec une esclave. Il voulait avoir cette esclave ; le propriétaire, en raison d'un grand serment, ne la pouvait pas aliéner. Pour trancher de suite la question et arriver au but, le kalife pensait tout simplement à faire couper le cou à ce propriétaire trop consciencieusement récalcitrant. Par occasion, nous rencontrerons sur notre chemin une bonne femme pauvre et sans ressources qui faillit priver l'islamisme d'un de ses plus grands kâdi, le kâdi Yakoûb fils de cette bonne femme. Voici le récit arabe, extrait des Biographies d'Ibn Khillikân, à l'article qu'il consacre à ce Yakoûb, connu également sous le nom d'Abou Yoûcef (père de Yoûcef). Nous remarquerons encore, là, un caractère vrai et typique de kâdi, même de kâdi suprême, dans la subtilité du légiste et dans les cadeaux honoraires que notre illustre jurisconsulte, le plus célèbre peut-être de l'islamisme, flaire d'abord et ensuite reçoit comme rénumération pour avoir dénoué le nœud d'une difficulté grande dont le kalife voulait absolument le dénouement avant de se coucher ; et il était déjà nuit, et nuit assez avancée.

Le kâdi Yacoûb était originaire de Koûfah. Il a raconté lui-même l'histoire de ses premières années et de ses études.

« Mon père en mourant, a-t-il dit, me laissa très jeune enfant au giron de ma mère. Elle me mit de bonne heure au service domestique d'un foulon, un de ces industriels qui



Digitized by Google

pressent et lavent les draps. Mais bientôt je laissai de côté le foulon, et j'allai me mêler à l'auditoire qui faisait cercle auprès d'Abou Hanîfeh. Je m'asseyais et j'écoutais les leçons de l'illustre docteur (1). Mais ma mère me suivait fréquemment, à distance. Elle venait me prendre, me retirait du cercle des disciples et des auditeurs du maître, m'entraînait par la main et me conduisait, en me gourmandant et me gourmant, chez mon foulon.

Abou Hanîfeh me citait pour mon empressement et mon ardeur à rechercher la science. Et ma mère me poursuivait trop assidûment, me harcelait jusqu'au cercle des leçons, si bien qu'à la fin, ennuyée de mes fuites et escapades pour m'en aller entendre le savant docteur, elle se prit un jour à à dire à Abou Hanîfeh : « C'est toi, toi seul, qui déranges et perds cet enfant, ce pauvre orphelin dénué de tout, sans ressource aucune. Car, pour le nourrir, je n'ai que les profits de mon fuseau ; ce que je veux, ce que je demande, c'est qu'il gagne un dânek (la sixième partie d'une dragme) pour sa subsistance de chaque jour. — Va, bonne femme, répondit Abou Hanîfeh, va, laisse-nous ; ce garçon-là apprend à manger, un jour, du faloûzedj préparé à l'huile de pistache (2). » Ma mère se retira en marmottant cette petite injure à l'adresse de notre docteur de la loi : « Tu es un vieux, tu radotes, et ta tête s'en va. »

Ma passion pour l'étude m'emporta. Je m'attachai à Abou Hânifeh ; Dieu me donna la science et les avantages qui en

(1) Abou Hanîfeh est le chef d'un des quatre rites orthodoxes suivis dans l'islamisme. Le rite hanafite ou rite des hanafites est celui qui domine dans l'empire ottoman proprement dit. En Égypte, on suit le rite de châfi ou rite chaféite. Dans toute la Barbarie et dans tout le Soudan on se régit par le rite mâlekite ou rite de Mâlek Le rite de Hanbal ou rite hanbalite a ses assesseurs dans l'Irâk principalement.

Les professeurs de quelque science que ce soit donnent leurs leçons, dans les mosquées, accroupis sur des nattes ou des tapis et ont devant eux les auditeurs accroupis aussi, et rangés en cercle. A un point de ce cercle est le cheikh professeur, ordinairement appuyé contre une colonne ou contre un mur.

(2) Le faloûzedj est un mets composé principalement de fine fleur de farine, d'eau et de miel. C'est une sorte de gelée, un plat des tables délicates.

Digitized by Google

résultent, en telle sorte que j'arrivai enfin aux fonctions de kâdi. J'étais admis dans l'intimité de Hâroûn el-Rachîd ; je mangeais avec lui à sa table. Un jour que j'étais à dîner avec ce prince des croyants, on servit un plat de faloûzedj ; et voilà que le kalife me dit : « Yakoûb, mange de ce mets, il est excellent ; il n'arrive pas tous les jours que l'on réussisse à le faire aussi bon. — Qu'est-ce que cela ? prince des croyants, demandai-je. — C'est du faloûzedj préparé à l'huile de pistache. » A ces mots je ne pus m'empêcher de sourire. « Qu'est-ce donc qui te fait sourire ? me dit alors le kalife. — Rien que de bien, prince des croyants ; un souvenir qui me passe par l'esprit. — Il faut me raconter cela ; qu'est-ce que c'est ? voyons. » J'hésitais. Le kalife insista, me pressa. Et je lui contai comment ma mère me venait enlever aux leçons d'Abou Hanîfeh, et ce qu'Abou Hanîfeh avait prédit à propos du faloûzedj. La petite histoire charma le kalife et il en exprima cette réflexion : « Oui, certes ! la science a ses avantages dans les choses du monde et dans les choses de la religion. Que Dieu accorde ses miséricordes à Abou Hanîfeh! homme de génie, il voyait des yeux de son esprit ce que ne pouvaient voir les yeux de sa tête. »

Le kâdi Yakoûb fut certainement l'homme le plus savant, le plus érudit, le plus habile en affaires, le jurisconsulte le plus profond et le plus fin de son temps. Et il faut entendre par jurisconsulte, l'homme qui possède au même degré le droit canonique et le droit civil. Ce fut Yakoûb qui le premier écrivit et coordonna en un ensemble scientifique et raisonné la doctrine instaurée par son maître. Cette œuvre revêtit un tel degré de mérite et de supériorité, se répandit tellement dans la musulmanie, qu'un savant arabe a dit : « Sans Abou Yoûcef, Abou Hanîfeh passait inconnu. » Yakoûb fut le premier que l'on ait appelé kâdi des kâdi ou kâdi suprême. Ce fut lui qui institua le costume, encore actuellement conservé,

Digitized by Google

des juges musulmans ou kâdi ; auparavant ils étaient vêtus comme tout le monde.

Zoufar fut le rival et l'ami de Yakoûb. Ils étaient à discuter, un matin, une question de droit, chez Abou Hanîfeh, Chaque raison présentée par Yakoûb était aussitôt réfutée et renversée par Zoufar ; chaque raison alléguée par Zoufar était réfutée et mise à néant par Yakoûb. La controverse dura jusqu'à midi. Alors l'heure de la prière est annoncée ; il faut se lever pour prier. Abou Hanîfeh avance la main et en en frappant doucement sur la cuisse de Zoufar : « Mon cher Zoufar, ne cherche jamais à primer dans un pays où sera Abou Yoûcef ; tu auras toujours le dessous. » Zoufar était après Yakoûb, le plus remarquable des hommes formés aux leçons d'Abou Hanîfeh.

Une fois que Yakoûb était à écrire, un individu qui se trouvait près de lui à sa droite, le suivait des yeux et lisait à mesure que le tracé tombait de la main du kâdi. Yakoûb continue, et lorsqu'il a fini il s'adresse à son indiscret et : « Me suis-je trompé ? lui dit-il ; m'est-il échappé quelque faute ? — Non, non ; pas une seule lettre ne manque. — Je te remercie infiniment ; que Dieu te rétribue de ton attention ! Tu m'as évité la peine de me relire. »

Trois choses ou bases du bien-être, disait Yakoûb. La première chose, l'islamisme ; sans lui, rien de bien. La seconde, la santé ; car point de bonne vie sans la santé. La troisième, la richesse ; sans richesse, nul charme dans l'existence.

Mais passons au but que je me suis proposé ; et rappelons-nous l'amour du célèbre kâdi pour l'argent, la richesse. Le récit a été recueilli de Yakoûb lui-même.

« Hier au soir, a-t-il dit à un appelé Bichr qui a conservé les paroles mêmes du kâdi, j'étais au lit quand tout à coup on est venu frapper à grands coups à ma porte. Je me lève à la hâte ; je me tourne autour des reins mon izâr (ou pièce d'é-

Digitized by Google

toffe en manière de demi-peignoir simple), et je vais ouvrir. C'était Harthamah. Je le salue ; et lui, sans autres paroles, me dit : « Viens chez le prince des croyants ; il veut te parler. — Mais, mon cher Harthamah, répliqué-je, je voudrais bien que tu eusses un peu d'égards pour moi ; tu sais quelle heure il est déjà ; il est tard ; je ne suis pas bien sûr qu'à ce moment le kalife m'appelle pour quelque chose de si important et de si pressé. S'il t'est possible de différer jusqu'à demain, d'ici là le kalife changera peut-être d'avis. — Non, non ; il n'y a pas à retarder. — Et pourquoi m'appelle-t-il ? — Son serviteur Masroûr est venu à moi et m'a ordonné simplement de t'amener au palais, sur l'heure même. — Tu me permettras au moins de me laver, et de me parfumer un peu. S'il s'agit de quelque affaire sérieuse, je serai convenablement arrangé ; si Dieu me fait la grâce de ne trouver qu'une circonstance sans encombre pour moi, ces préparatifs de toilette ne sauraient me nuire. »

Harthamah cède à mon désir. Je rentre ; je mets des habits neufs et je me parfume aussi bien que je puis.... Nous partons. Nous marchons bon pas. Nous arrivons au palais. Masroûr était à nous attendre. « Voici le kâdi lui dit Harthamah. — Masroûr, dis-je à mon tour, tu sais comment je sers le kalife et quelles sont mes fonctions. A mon gré, je mérite quelques égards. Tu n'ignores pas non plus combien j'ai d'amitié pour toi. Venir à pareille heure est désagréable. Mais enfin sais-tu pourquoi le kalife m'appelle ? — Non, pas le moins du monde. — Qui est avec lui ? — Il y a Içа fils de Djafar. — Qui encore ? — Il y a une autre personne... Voyons ! entrons. Quand tu seras dans l'antichambre, tu apercevras le kalife dans la pièce qu'il affectionne... Tiens ! le voilà assis là. De l'antichambre fais entendre le mouvement de ta marche et le bruit de tes pas. Alors le kalife demandera qui tu es. il te dira : « Qui est là ? » Et tu répondras : « Moi. »

Digitized by Google

Je remercie Masroûr. Je marche, me conformant à sa recommandation. « Qui est là? dit le kalife. — Yakoûb, répondis-je. — Entre, » répondit-il aussitôt. Je m'avance. Hâroûn était assis et avait à sa droite Iça. Je salue ; mon salut m'est rendu ; et le kalife me dit : « Nous t'avons probablement effrayé en t'appelant si tard. — Oui, prince ; et moi et ceux que j'ai laissés chez moi, nous avons été bouleversés. — Assieds-toi. » Je m'assieds, et bientôt mon émotion et ma peur se calment.

« Et bien ! Yakoûb, me dit alors le kalife, sais-tu pourquoi je t'ai mandé ici ? — Non, prince. — Je t'appelle pour te prendre à témoin que Iça que voici, a une esclave ; j'ai demandé à Iça de me la donner, il s'en est excusé ; je lui ai demandé de me la vendre, il s'y est refusé. Eh bien ! je le jure par le nom de Dieu, si Iça ne me cède pas l'esclave d'une façon ou de l'autre, je le fais tuer. » Je m'adresse alors à Iça et je lui dis : « Qu'est-ce donc que le ciel a départi de si extraordinaire à cette fille pour la refuser au prince des fidèles, pour te mettre toi-même dans cette situation humiliante, pour te dégrader par un tel refus ? — Tu es un peu trop précipité dans tes observations ; avant tout, il te faudrait savoir ce que j'ai à faire valoir comme raison de conduite. — Que peut-il y avoir à opposer à la demande du kalife ? — Voici. J'ai comme empêchement la force et l'étendue d'un serment ; j'ai juré par la répudiation, par l'affranchissement de ce que j'ai d'esclaves, par la promesse de distribuer mes biens en aumônes, de ne jamais ni vendre, ni donner cette esclave. — Y a-t-il moyen, me dit Râchid, en s'adressant à moi, de sortir de cette difficulté ? — Certainement. — Comment cela ? — Il te donnera en présent la moitié de cette esclave et il te vendra l'autre moitié. Par ce procédé il ne te l'aura réellement ni donnée ni vendue. — Et ce procédé-là est licite ? me dit aussitôt Iça ; il est accep-

Digitized by Google

table par la loi ? — Oui, sans doute, répliquai-je. — Alors je te prends à témoin, maintenant, continue Iça, que je donne au prince des fidèles la moitié de mon esclave et que je lui en vends l'autre moitié pour cent mille drachmes (ou écus d'argent). — J'accepte, s'écrie subitement Rachîd, et j'achète cette moitié pour cent mille dînâr (ou écus d'or). Amenez-moi l'esclave. »

On va de suite chercher la jeune fille et en même temps l'argent.

L'esclave est introduite. « Prends-là, prince des croyants, dit alors Iça ; elle est à toi. Que Dieu te comble près d'elle de bénédictions ! » Et Iça reçoit les cent mille dînâr. » Maintenant, Yakoûb, me dit Rachîd, il reste une autre circonstance, une autre difficulté à lever. — Laquelle ? — Cette fille est esclave et était la propriété de Iça ; à ce titre, elle doit, d'après la loi, subir un nombre de jours d'attente, afin qu'il soit certain qu'elle n'est point mère. Et si, dès cette nuit même, je ne suis point avec elle, je risque de mourir d'impatience, j'en suis sûr. — Prince des croyants, dis-je alors, la solution est simple : affranchis cette fille et marie-toi avec elle. La loi dispense la femme libre des jours d'attente dont tu veux parler. — J'affranchis mon esclave, articule nettement Rachîd. Mais qui va nous marier ? Car c'est à cette heure, tout de suite, que je veux me marier. — Moi, je vous marierai. »

Et le kalife appelle ses serviteurs Masroûr et Huceïn. Ils entrent ; je commence l'allocution pieuse, je prononce les prières et les invocations, je loue le Tout-Puissant, et je prononce l'union conjugale, à la charge par le kalife de payer une dot nuptiale de vingt mille dînâr. Immédiatement cette somme est demandée, apportée, et livrée à la fiancée. A présent, Yakoûb, dit alors le kalife, tu vas te retirer. » Puis levant la tête il regarde Masroûr qui dit aussitôt à Rachîd :

Digitized by Google

« Prince des croyants, je suis à tes ordres. — Porte de suite chez Yakoûb deux cent mille drachmes et vingt habillements complets. » Le tout m'est apporté chez moi, moi accompagnant.

A cet endroit de son récit, dit Bichr, Yacoûb m'adressa cette question-ci : « A ton avis, y a-t-il quelque chose d'irrégulier dans le conseil que j'ai donné et dans la conduite que j'ai tenue ? — Non, je n'y vois rien de contestable. — Eh bien ! prends ce qui te revient. — Et que me peut-il revenir ? — Le dixième de ce qui m'a été envoyé. » Je pris ce dixième, continue Bichr, je remerciai le kâdi et je fis des vœux pour lui. Je me disposais à le quitter, lorsqu'entra une vieille femme. « Abou Yoûcef, dit-elle à Yacoûb, ta fille, cette heureuse esclave que tu as unie au kalife, te présente ses saluts et ses souhaits de bonheur, et voici ce qu'elle me charge de te dire : « La nuit passée, le prince des croyants ne m'a livré que la dot que tu sais ; je t'en envoie la moitié. Le reste sera pour ce dont je pourrai avoir besoin. — Remporte cet argent ; je n'en veux pas. Cette fille que j'ai retirée de la condition d'esclave, que j'ai mariée avec le souverain de l'islamisme, voilà le cadeau qu'elle m'envoie ! »

Nous fûmes surpris, ajoute Bichr, moi et mes oncles qui étaient présents ; nous engageâmes Yakoûb à accepter, mais ce ne fut qu'à force d'instances que nous l'y décidâmes. Il reçut donc les dix mille dînâr et il m'en fit remettre mille. »

Le kâdi Yakoûb, avons-nous déjà dit, avait une dose assez bien mesurée d'amour pour la richesse. Après une consultation juridique sur une question à propos de laquelle Zobeidah, la femme de Hâroûn el-Rachid, désirait une réponse de telle et telle façon, et que le kâdi formula dans le sens que voulait cette princesse, celle-ci envoya en cadeau à notre jurisconsulte et si fin casuiste une cuvette en argent dans laquelle étaient plusieurs petites boîtes en argent ayant leurs cou-

Digitized by Google

vercles parfaitement ajustés. Dans chacune de ces boîtes était une espèce de parfum. Une autre cuvette contenait des drachmes ou écus d'argent au milieu desquels était une coupe pleine de dînâr ou écus d'or. Un ami de Yakoûb était avec lui quand le cadeau fut apporté. On découvre les cuvettes, on ouvre les boîtes, on admire. Et l'ami de dire alors : « Notre Prophète, le saint envoyé de Dieu, a posé et exprimé ce principe : Lorsqu'un fidèle reçoit un cadeau, les amis présents sont ses associés et co-intéressés dans le cadeau. — Oui ; mais c'était dans ce temps-là, où l'on se donnait en cadeau, du lait, des dattes, du fromage sec, des raisins secs. Mais aujourd'hui !... ».

Yakoûb, surnommé le compagnon ou disciple ami d'Abou Hanîfeh, mourut à Bagdad en 182 de l'hégire (798 de J.-C.). Il était né en 113 (731 ère chrét.).

Hâroûn el-Rachîd mourut en 194 de l'hégire (809 de J.-C.). Il était monté sur le trône en 170 (786 de l'ère chrét.). Rachîd eut pour successeur immédiat son fils aîné Emîn, appelé aussi Emîn Allah, et qui fut tué en 198 (813 de notre ère) ; il n'avait que trente ans. Hâroûn el-Rachîd avait déterminé, publié et fait afficher au temple de la Mekke l'ordre dans lequel règneraient ses fils Emîn et Mâmoûn. Emîn succéda directement à son père. Mâmoûn avait le gouvernement du Khorâçân. Emîn, qui voulut déposséder son frère du droit d'arriver au kalifat, envoya une armée contre Mâmoûn ; elle fut battue. Nous n'avons pas à présenter l'histoire d'Emîn, ce kalife indifférent au suprême degré, dissolu par excellence. Il s'est caractérisé lui-même, dès sa jeunesse, par une réponse remarquable. Souffrant avec la plus impatiente répugnance les études que lui imposait son père, un jour il éclata et il traça sur le papier où il devait écrire une leçon, ces deux vers :

« Je suis occupé à mes amours ;
« Cherche un autre que moi pour l'étude. »

Digitized by Google

Les chanteuses, les esclaves choisies absorbèrent tous ses jours. Les affaires de l'empire étaient le moindre de ses soucis. Il n'en a pas moins été loué par les poètes de son temps. Quel prince, quel roi n'a pas été loué surtout en vers? La poésie est une bien belle fille, n'est-ce pas? mais elle n'a pas mal de péchés sur la conscience.

## XXX

**Règne de Mâmoûn; ce fut le beau siècle de l'islamisme. — Mâmoûn remarquable par son instruction, par son goût pour les sciences, par les travaux de son époque dans les sciences et les lettres.— Imprudence qui faillit le perdre. —Des généalogies. Récit à propos de l'origine des deux grandes divisions des Arabes du Hédjaz.—Paysanne mariée à Mâmoûn. Science généalogique de cette paysanne.— La célèbre Boûrân. — Comment Ishâk arrive chez elle. Nuitées artistiques et littéraires de Boûrân. — Péripéties. Mâmoûn conduit incognito chez Boûrân. — Il la demande en mariage. — Haçan père de Boûrân; il acquiert une haute position. — Solennités nuptiales pendant dix-neuf jours.**

Mâmoûn succéda à son frère. Le règne de Mâmoûn est, pour moi, la plus belle époque du kalifat tout entier. Les vingt années qu'elle a duré ont vu naître, se mouvoir et croître le développement intellectuel arabe qui produisit ces grands travaux dans les sciences spéculatives, mathématiques, astronomiques, historiques, dialectiques, philosophiques, médicales, etc., dont l'Europe, par la voie de l'Espagne mauresque et musulmane et par la voie de la vieille Byzance, a reçu les communications et l'héritage et qu'elle a cultivés et fécondés. Savant lui-même, laborieux, Mâmoûn remua le monde scientifique d'alors, depuis la Grèce jusqu'au fond de l'Inde, et voulut le conquérir à la musulmanie presque nulle alors dans le domaine intellectuel que grandissent les études des choses du monde.

Hâroûn el-Rachîd aimait les belles-lettres; Mâmoûn aima les belles-lettres et toutes les sciences, de quelque pays

Digitized by Google

qu'elles fussent. Immense tolérance pour laquelle il fut maudit, anathématisé par les esprits étroits qui alors ne voyaient d'autre science ou savoir utile et même permis, que le savoir ou la science de la religion et de ses dépendances ou pratiques de culte. Il fut taxé d'inorthodoxe, de coupable aux yeux de l'islamisme, pour avoir amené dans les esprits l'amour des découvertes et des livres des infidèles, des livres de la Grèce, de Babylone, de la Perse, des Indes, des Chrétiens et des Juifs de l'Orient, de tous les pays alors opulents en écrits et œuvres, soit du passé, soit du présent. Il appelait à sa cour, à ses largesses, à sa munificence, tous les savants, de quelque religion qu'ils fussent. Il mit à la besogne un nombre considérable de traducteurs, immense chantier d'où sortit une foule de traductions arabes qui s'approprièrent toutes les branches des connaissances et vulgarisèrent les élucubrations positives ou spéculatives de l'esprit humain. Lui-même, littérateur éminent et savant attentif, Mâmoûn cultiva avec passion l'astronomie. Jusqu'à cette époque, les Arabes ne connaissaient, ne voulaient et ne lisaient que leurs livres de littérature et leurs livres de religion ; Mâmoûn lança les Arabes dans l'arène des sciences humaines.

Par une imprudence, suite d'un conseil que lui instilla et lui fit goûter Fadl son favori et son premier ministre, il faillit perdre le kalifat. Mamoûn accueillit l'idée de dépouiller sa propre famille du droit au kalifat pour intrôniser au pouvoir, après lui, un imâm ou chef étranger anx abbâcides et poser ainsi en souveraine de l'islamisme la secte d'Aly ou des chiïtes (dissidents) qui est aujourd'hui celle des Persans. Ce projet souleva tout ce qu'il y avait alors d'abbâcides, au nombre de plus de trente mille. On se révolta ; on déposa Mâmoûn ; on proclama sa déchéance ; Fadl fut assassiné ; et on conféra la souveraineté à Ibrahîm, frère de Hâroûn el-Rachîd et par conséquent oncle de Mâmoûn. C'était en 202 de l'hégire

Digitized by Google

(817 de J. C.). Mâmoûn était alors dans le Khoràçân (Khorassan). Il vint en armes assiéger Bagdad et le nouveau kalife. Ibrahîm abdiqua et se cacha. Il avait eu la puissance kalifale pendant un an, onze mois et onze jours. Mâmoûn recouvra le titre et le pouvoir de souverain et pardonna à Ibrahîm. Pour éteindre de suite les dissensions, il réintégra dans sa famille le droit de succession au kalifat en déclarant son héritier son frère Motaman auquel, plus tard, en 207 de l'hégire, il substitua son autre frère Motacem.

Mais passons à côté de ces affaires de l'Etat ; elles nous éloignent de notre but. Déjà, d'ailleurs, nous avons eu plusieurs occasions de parler de Mâmoûn ; nous ne voulons plus maintenant que traduire les récits de deux de ses mariages. Car, ainsi que ses aïeux les kalifes, il se maria beaucoup. Il rechercha et préféra pour épouses des femmes d'intelligence et de savoir. Il n'ignorait point qu'elles devenaient rares, et celles qu'il rencontra, même au hasard, citadine ou paysanne, il se les attacha par le mariage. Pour lui, science valait noblesse.

Ce prince avait aussi ses chanteuses, ses plaisirs, ses chanteurs, ses poètes. Il avait ses heures de réjouissances, de gaîtés, de festins, et ses jours de travail et d'études. Il savait boire aussi, mais il savait aussi animer, encourager, honorer, enrichir les hommes de sciences et surtout les savants sérieux et laborieux. Il ne négligea rien ; les poètes, les musiciens, les musiciennes, eurent également part à ses bienfaits, à ses félicitations, à ses sourires. Il a dit lui-même ces trois vers à l'éloge d'une chanteuse qui lui appartenait :

« Elle a dans son regard des regards qui font mourir ; oui, elle tue et fait revivre qui elle veut.

« Prend-elle un visage sévère et menaçant, chacun tombe anéanti, mort ; puis, se met-elle à sourire, chacun revient à la vie.

Digitized by Google

« Elle enchaînerait à sa suite, par ses beaux yeux, l'univers entier ; l'univers lui serait esclave. »

Une des femmes de Mâmoûn, indiquions-nous tout-à-l'heure, fut une paysanne... Mais, avant de traduire cette brève histoire, il est bon de faire remarquer que la science des généalogies, ou science héraldique de ces temps-là, était estimée à un haut degré parmi les Arabes avant l'islamisme et qu'elle ne baissa que lentement depuis l'installation de la foi nouvelle. Sur quelques simples indications, la plupart de valeur morale et sociale, on retrouvait les descendances des familles, les filiations qui les liaient à telle souche de tribus, à telle tribu, à telle branche de tribu, à telle famille, à telle branche de famille, à telle illustration. Disons encore, pour l'intelligence d'un passage du récit, que juste au commencement de l'ère chrétienne vivaient les individus frères qui furent les origines des primitives tribus du Hédjâz. Une d'elles eut pour chef ou tige le dix-septième aïeul direct de Mahomet, Moudhar qui fut le père des tribus dites collectivement les Moudharides ou encore les *Moudharides au rouge*. Quelle est la cause et l'origine de cette qualification? Quelques mots suffiront comme explication.

Nizâr eut quatre fils. Lorsqu'il se vit près de sa dernière heure, il leur dit : « La koubbah ou tente en cuir rouge, avec tout ce qui s'en rapproche par la couleur, je la donne à Moudhar. La petite tente noire, avec tout ce qui s'en rapproche par la couleur, je la donne à Rabyah. La vieille esclave à cheveux blancs, avec ce qui se rapproche d'elle en couleur, je la donne à Yâd. L'argent, avec tout ce qui tient à l'endroit où nous siégeons, je le donne à Anmâr. Après que je ne serai plus, si vous avez quelques discussions à propos du partage, vous irez, pour vous mettre d'accord, trouver le devin ou sage des Djourhoumides (ou Béni Djourhoum.) » Ce devin résidait à Nédjrân.

Digitized by Google

Après la mort du père, les quatre fils (que nous venons de nommer) ne purent s'entendre pour la détermination des lots ou légitimes. On alla invoquer la décision explicative du devin ou juge de Nédjrân. Les quatre frères lui citèrent les paroles testamentaires de leur père et exposèrent les discussions qui s'étaient élevées entre eux. Le Djourhoumide prononça ce jugement : « La tente rouge, avec tout ce qui s'en rapproche par la couleur est à Moudhar. Il doit donc avoir l'or et les chameaux (1). » Comme tout cela est plus ou moins rouge ou roux, Moudhar fut, pour cette raison, désigné par Moudhar au rouge, ou Moudhar aux choses rouges. « Quant à la petite tente noire, continua le juge devin, avec elle doivent être le gros et le menu bétail ; c'est le lot de Rabyah. » De cette manière, celui-ci eut tous les chevaux, car ils étaient noirs. De ce jour, il fut surnommé Rabyah aux chevaux. « Ce qui doit aller avec la vieille esclave à cheveux blancs, ce sont tous les objets blancs, ou qui ont beaucoup de blanc ; par conséquent, tout ce qui est de cette couleur, même dans le bétail, est à Yâd. Enfin, Anmâr a en partage l'argent et la terre ou vous étiez. » Les quatre frères souscrivirent aux décisions du Djourhoumide et s'en retournèrent.

Les deux grandes divisions ou souches principales des Arabes du Hédjâz eurent pour pères Moudhar et Rabyah. De là les Moudharides et les Rabyïdes qui les uns et les autres se ramifièrent en un nombre considérable de tribus, sous-tribus, etc.

Après ces indications un peu trop analysées peut-être, nous reprenons nos récits ou pièces justificatives des évolutions qui ont marqué ça et là la vie sociale de la femme arabe. La jeune fille dont je vais donner la petite légende était de la tribu des Béni Kilâb. Il faut se rappeler que le mot kilâb veut dire chiens.

(1) L'or pur est appelé en arabe, *or rouge*.

Digitized by Google

PAYSANNE.

« J'étais, a dit un certain Abou Abd Allah le nomayride, j'étais une fois avec Mâmoûn à Koûfah.

Un jour il monte un cheval des plus fins coureurs et part à la chasse avec une petite escorte de soldats. On chemine ; on avance. Tout à coup on avise une pièce de gibier. Le kalife lance son cheval à pleine course et il arrive à une petite rivière qui se détache de l'Euphrate. Il trouve une jeune Arabe de taille élancée jusqu'à cinq empans, à la gorge magnifique; on eut dit de cette enfant une belle pleine lune en une nuit de pleine lune. La jeune fille tenait alors en mains une outre qu'elle venait de remplir d'eau et de fermer. Elle se chargea l'outre sur l'épaule et remonta la berge du cours d'eau. Au moment où cette Arabe est arrivée sur le bord, la bouche de l'outre se délie, et la jeune fille de crier : « Mon père, mon père, atteins la bouche de l'outre ; la bouche m'a vaincue ; je ne puis pas me maintenir maîtresse de la bouche. » Et ces trois indications furent exprimées avec un choix de mots et une phraséologie des plus élégants et des plus pittoresques, si bien que le kalife en demeura émerveillé et s'arrêta court.

En même temps la fille lâche son outre et la laisse tomber à terre. Le kalife s'avance, et : « Jeune enfant, dit-il, de quelle tribu arabe es-tu ? — Je suis de la tribu des Béni Kilâb. — Quelle idée as-tu eue d'être de la tribu des chiens? — En vérité ? Je ne suis point du tout, apprends-le bien, de tribu de chiens. Ne t'en déplaise, je suis enfant d'une tribu où l'on sait être généreux et sans reproche, où l'on sait donner magnifique hospitalité, et où l'on sait parfaitement aussi frapper les coups de sabre... Mais toi, beau chevalier, d'où es-tu ? de quelle lignée? — Dis-moi,... as-tu quelques con-

Digitized by Google

naissances en généalogies ? — Certainement. — Eh bien ! je suis des Moudharides au rouge. — De quelle tribu des Mouharides ? — De ceux qui sont les plus illustres d'origine, les plus grands dans leurs aïeux, les plus excellents de paternité et de maternité, de ceux que tous les Moudharides respectent. — Il me semble alors que tu es des Kinânides (ou Béni Kinânah). — C'est vrai, je suis de la grande tribu des Kinânides. — Mais de quelle branche des Kinânides es-tu ? — Des plus nobles de sang, des plus glorieux d'origine, de ceux-là qui ont la main la plus prodigue en bienfaits, de ceux-là que tous les Kinânides révèrent et craignent. — Alors tu es des Koreïchides (ou Béni Koreïch). — En effet, je suis Koreïchide. — De quel rameau des Koreïchides ? — Des plus brillants de renom, des plus grands en gloire, de ceux que tous les Koreïchides vénèrent et redoutent. — Par Dieu ! tu es des descendants des Hâchem (le bisaïeul du Prophète). — Tu l'as dit, je suis Hâchémide. — Et de quelle famille des Béni Hâchem ? — De ceux qui sont le plus haut placés, qui sont l'éclat et l'honneur de la tribu, de ceux que tout ce qu'il y a de Hâchémides craint et révère. » A cette dernière réponse, la jeune Arabe se prosterne baise la terre, et s'écrie : « Salut, salut au prince des croyants, au kalife (vicaire) du Seigneur des mondes. »

Ce fut alors que Mâmoûn fut stupéfait, profondément ému, pénétré d'une joie indicible, extraordinaire. « Oui, par le Dieu du ciel ! pensa-t-il, je veux pour épouse cette admirable enfant ; voilà le plus précieux des biens que je puisse rencontrer. » Et il resta en place jusqu'à ce que son escorte se fût réunie auprès de lui. Ensuite il appela le père de la belle Arabe et la demanda en mariage. Le consentement du père ne fut pas difficile à obtenir.

Le mariage fut célébré. Le kalife joyeux reçut sa nouvelle épouse... Elle fut mère d'Abbâs fils de Mâmoûn. Elle est comptée au nombre des femmes éloquentes arabes. »

Digitized by Google

BOURAN.

« Un jour que je me trouvais avec le kalife Mâmoûn, a raconté le célèbre musicien et chanteur Ishâk fils d'Ibrâhim fils de Mâhân, et qu'il était calme et tranquille, qu'il se sentait heureux, il se prit à me dire : « Ishâk, aujourd'hui c'est jour de repos et de plaisir. — Que Dieu, m'écrié-je, remplisse de bonheur les jours du prince des fidèles, et perpétue ses joies et ses félicités! — Allons! ajoute-t-il en s'adressant à ses serviteurs, que l'on défende la porte, que personne ne nous vienne déranger; et apportez-nous à boire. » Ce disant le kalife se lève me prend par la main et me conduit avec lui dans une autre salle. La table y était dressée, fournie et parée de ce qu'il fallait; tout avait été prévu et disposé à l'avance.

Nous nous mettons à manger; nous nous mettons à boire. En même temps se placent çà et là, dans la salle, de jeunes filles esclaves qui presqu'aussitôt entament leurs chants et jouent de leurs mandoles. Cela dura jusqu'à la fin du jour.

Une fois le soleil couché, le kalife me dit : « Mon cher Ishâk, les meilleurs jours de l'homme sont ses jours de plaisir. — C'est bien vrai, prince des croyants; oh oui! — Il me vient une idée; veux-tu en profiter? — Prince, je ne reculerai jamais devant une intention du souverain des vrais croyants; que Dieu prolonge tes jours! — Après ce repas de cette nuit, il nous faudra boire notre coup du matin. Dans ce moment-ci, je veux entrer au harem. Reste dans cette salle; ne t'en vas pas. Je viendrai te retrouver bientôt. — Je suis à tes ordres, à tes volontés. » Il se lève et entre chez ses femmes. Il n'était pas question du retour du kalife que déjà la nuit était très avancée.

Mâmoûn était le plus aimable des hommes auprès des



Digitized by Google

femmes ; pour elles il était tout cœur et tout entraînement. Je compris très bien que le vin l'avait exalté, que ses femmes lui avaient fait oublier ce qu'il m'avait dit, ce qui s'était passé entre nous, la promesse qu'il m'avait faite de venir me retrouver. Maintes fois alors je me répétai : « Il est à ses plaisirs ; et moi je suis ici, à ne rien faire, resté seul... J'avais chez moi une esclave jeune, novice, que j'avais achetée. Ma préoccupation était d'aller la rejoindre.

Je me levai subitement, emporté par cette pensée. « Que vas-tu faire ? me dirent les serviteurs du palais ; où veux-tu aller ? — Je veux partir. — Mais si le kalife te demande ? — Le kalife est à se divertir. Occupé qu'il est à ses plaisirs, à ses amours, il ne songera sans doute point à me demander. Nous nous étions donné rendez-vous ici, c'est vrai ; maintenant le moment est passé ; il n'y a pas de raison pour que j'attende désormais. » J'avais, du reste, une certaine position d'autorité vis-à-vis des gens du palais ; ma parole était respectée ; quoi que j'indiquasse ou que je voulusse, personne ne s'y opposait.

Je sortis d'un pas résolu et dégagé. Les domestiques de la porte et les gardes de service vinrent à moi et me dirent : « Tes serviteurs sont repartis. Ils t'avaient amené une monture. Lorsqu'ils ont vu que tu passais la nuit au palais, ils s'en sont retournés. — N'importe, je m'en irai seul, à pied. — Nous te donnerons une des montures de service. — Non, je n'en ai pas besoin. — Alors on te reconduira, précédé d'un macha'l (ou torche). — Je n'en ai pas besoin non plus. » Et je me mets en marche pour regagner mon logis. En chemin, je suis arrêté par un besoin passager. Je détourne dans une rue afin de n'être pas aperçu des passants... Je me remettais à marcher, quand je remarque dans l'ombre quelque chose de suspendu. J'approche de ce quelque chose. C'était une grande couffe (ou panier en sparte ou en jonc) ayant quatre anses ou

Digitized by Google

poignées, revêtue et garnie de soie, et attachée à quatre très gros cordons en soie. Après avoir examiné et reconnu la chose, je me dis : « Par Dieu ! il faut que l'on ait un motif pour tenir ainsi cet appareil ; il faut une raison quelconque. » Pendant un bon moment mon imagination cherche ce que cela peut indiquer ; je réfléchis ; je me demande quel parti je vais prendre. Enfin je me décide. « Par Dieu ! me dis-je, je m'assieds dans cette couffe ; arrive ce qui arrive ! » Et je me campe dans l'appareil.

Dès que d'en haut on a senti un poids dans la couffe, on la hisse, on l'amène jusque sur le sommet du mur. Et voilà que je me trouve, là, en face de quatre femmes esclaves qui me disent : « Descends ; sois le bienvenu ; salut. A qui avons-nous à faire ? à un ami, une connaissance ? ou bien à un inconnu ? à un nouveau visiteur ? — A un inconnu, répliqué-je. — Allons ! toi, reprennent les esclaves en s'adressant les unes aux autres, va chercher un flambeau. » Une d'elles s'éloigne à la hâte, puis apporte un chandelier à large base et ayant une lumière. La jeune fille me précède et je descends vers une demeure, séjour admirable de propreté et d'élégance, ou respiraient le bien-être, la gaîté et la grâce ; c'était à ravir. Je fus conduit dans des appartements richement tapissés, parés de sophas, disposés sur de magnifiques étoffes. Je n'avais rien vu d'aussi somptueux qu'au palais du kalife.

Je fus m'asseoir sur le degré le plus inférieur de ces divans (1). J'étais à peine installé que j'entendis un bruit de personnes réunies, des paroles mêlées et confondues. Soudain se détourne et se soulève le store ou rideau d'une porte ; en même temps paraissent des filles esclaves qui s'empressant à l'envi, entrent dans la salle. Les unes portent des flambeaux, les autres des cassolettes où brûlent des parfums, du bois d'aloès, du nadd ou aromate composé d'ambre, de musc et

(1) Les divans sont souvent établis en forme de gradins.

Digitized by Google

d'agalloche. Au milieu de ces esclaves est une magnifique jeune fille, superbe comme une superbe statue de l'ivoire le plus pur. Elle s'avance en se balançant avec grâce, une grâce noble et imposante. C'est l'astre des nuits se levant dans son plein. Sa taille svelte et souple eut fait honte aux plus flexibles branches des arbres ; dans toute sa personne éclatait une majesté élégante et sévère. Dès que je l'aperçois je m'empresse de me lever ; et : » Bienvenu soit notre visiteur, me dit-elle, notre nouvel hôte, car certes il n'avait pas l'habitude de nous venir voir. » Elle s'assied ; puis aussitôt me fait asseoir à un degré supérieur à celui où j'étais. « Eh bien ! me dit-elle ensuite, comment donc nous trouvons-nous réunis en ce moment ? Je ne me doutais guère que cela dût arriver. Quelle en peut être la cause ? — Je sortais de chez un de mes amis ; je croyais qu'il était encore de bonne heure ; et il était déjà une heure indue. Je me suis senti obligé de prendre par cette rue ; j'ai aperçu une couffe suspendue ; le vin m'avait un peu échauffé, et je me suis posé dans cette couffe. Si je suis coupable, c'est le vin qui m'a valu ma faute ; si j'ai bien fait, c'est Dieu qui m'a inspiré. — Il n'y a aucun mal, je me plais à le croire ; et j'ai l'espoir que tu te féliciteras des suites de ta résolution. Mais, dis-moi, quel est ton état ou ta profession? — Je suis marchand d'étoffes. — Ah !... et quel est ton pays natal ? — Je suis de Bagdad même. — A quelle classe de la société appartiens-tu ? — Je suis un homme sans position, un inconnu, de la classe moyenne du peuple. — Très bien ! Que Dieu te conserve la vie et tienne ta famille réunie !... Mais aurais-tu, par hazard, appris de mémoire quelques vers, quelques récits ? — Oh ! très peu de chose. — Et bien, dis-moi quelque échantillon de ce que tu as appris. — Noble dame, je te donnerais ma vie ! Tu le sais, commencer donne trop d'émotion ; et je sens que je respire avec gêne. Veuille prendre l'initiative ; et puis, en conver-

Digitized by Google

sant, en parlant, une chose en rappelle et en amène une autre. — Par ma vie ! tu as raison. Aurais-tu appris la kacideh telle de tel poète, où il dit telle et telle chose ? » Et la dame me cite des vers ; puis elle me débite des tirades de poètes anciens, de poètes modernes, toutes poésies de choix, toutes citations des plus exquises.

J'écoutais. Je ne savais ce que je devais admirer le plus ou de la correction si parfaite de son récit, ou du brillant de son langage, ou de la richesse de son érudition, ou de son merveilleux savoir à préciser celles de ses citations dont les sources ou origines étaient inconnues, ou de sa connaissance profonde des lois grammaticales, ou de son habileté à rhythmer et caractériser les cadences et les mesures prosodiques.

Ensuite ma brillante hôtesse me dit : « J'espère que maintenant une bonne partie de ta crainte, de ton émotion et de ton trouble est dissipée. — Grâce à Dieu ! ce me semble ainsi. — Alors, si tu veux me réciter et me raconter quelque chose de ce que tu as appris, voyons ! exécute-toi. »

Sur ce, je me mis à débiter des vers de quelques poètes. Et la dame de me féliciter, de me complimenter de mon débit. Puis elle en vint à me demander de ma poésie, comme voulant ainsi tâter mon savoir. Je répondis en tout à son désir, autant qu'il me fut possible. Ma belle inconnue me prêtait une oreille attentive, me comblait d'éloges, tant et si bien que je lui récitai de tout jusqu'à satiété. « Certes ! reprit-elle, tu n'es en défaut sur rien. Je ne me serais assurément pas doutée qu'un homme comme toi, du commun des marchands, de la foule des gens de bazars, eût autant de connaissances que tu en as. Et en fait d'histoire et d'événements humains, en sais-tu ? — J'ai vu et entendu quelque chose aussi. — Très bien !... Jeune fille, dit-elle alors en appelant une esclave, apporte-nous ce que tu as dans cette chambre. »

Digitized by Google

L'esclave sortit, rentra aussitôt, et approcha de nous une charmante table, bien proprette, bien coquette, sur laquelle étaient rangées les plus appétisantes et les plus recherchées des nourritures d'entre repas, des petites friandises d'intérieur. Ma ravissante hôtesse me dit : « Choses douces que le premier aliment du nouveau-né (c'est-à-dire on commence les relations par des douceurs). Goûte un peu de ces futilités là. » Et moi de m'excuser, de les refuser. Mais elle, elle rompait les morceaux et elle les posait devant moi. Je jouissais, je m'éprenais des grâces de cette femme, de son admirable modestie, de sa noble réserve, de son excellent savoir vivre. Enfin on enleva la table et on apporta le vin. Devant moi furent disposés un plateau, un flacon, un verre, et une coupe à se laver les mains et la bouche. Devant la dame, même arrangement. Au milieu du divan on place différentes sortes de fleurs, des plantes parfumées, les fruits les plus beaux, ensemble délicieux, service exquis, que je n'avais vu nulle part que chez l'héritier du trône ou chez un souverain. Tout était disposé avec l'art le plus parfait, le goût le plus intelligent et le mieux inspiré.

Je parus hésiter, ne pas me décider à boire, afin que la dame commençât. « Eh bien? me dit-elle, je vois que tu restes oisif, que tu ne bois pas. Pourquoi cela? — Que n'ai-je à me sacrifier pour toi! répliqué-je aussitôt; j'attends que tu commences. » A ces mots, elle verse un plein verre et le boit; puis elle en verse un autre, et je le bois. « Il nous faut discourir maintenant, reprend-elle. Il me semble que ce moment est à propos pour nous entretenir, échanger des récits, des histoires, des aventures. — Par ma vie! c'est le moment ou jamais. » Et sur ce, je me mets en verve; je raconte et raconte qu'il y eut telle et telle chose, qu'un individu, un roi appelé un tel fils d'un tel eut dans sa vie telles et telles aventures; et de conte en conte je parle de rois, de princes, de mille circonstances et faits dont on ne parle d'ordinaire

Digitized by Google

qu'aux grands personnages, ou aux kalifes. La dame était au ravissement, à l'enthousiasme. « Tudieu ! dit-elle, tu me donnes là de curieux récits. En vérité je m'étonne de plus en plus qu'un marchand, un simple marchand, comme tu prétends l'être, ait appris ces sortes de choses-là ; ce sont récits que l'on fait aux rois. — Eh !... que ma vie soit le rachat de la tienne ! voici l'explication. J'avais un voisin qui était le commensal, l'intime d'un haut personnage, d'un prince. Ce brave voisin avait un savoir extraordinaire, un esprit des plus richement ornés. Parfois cet homme était empêché de se rendre, selon l'habitude consacrée, auprès de son prince. Des affaires le retenaient, un incident le forçait de rester ou de rentrer chez lui. Alors, moi, j'allais le trouver; je l'invitais à venir chez moi ; je l'emmenais à ma demeure ; c'est à ces jours-là surtout qu'il me racontait ces histoires, ces légendes. Je devins un de ses plus intimes amis, un de ceux dont il ne pouvait plus se séparer. Tout ce que tu viens d'entendre de ma bouche, c'est de lui que je l'ai reçu ; c'est à lui que je dois ces connaissances. — Il faut bien, certes, que la chose soit ainsi. Par ma vie ! tu as merveilleusement appris, supérieurement appris; c'est la preuve d'une intelligence d'élite et d'une nature bien douée. »

Et nous nous remîmes à boire une nouvelle rasade, puis à reprendre nos récits, nos discours. J'entamais une histoire, je racontais; et quand je l'avais terminée, la dame en commençait une autre. Ainsi allâmes-nous, jusque bien avant dans la nuit, au milieu de parfums, de suaves odeurs qui nous inondaient d'une atmosphère embaumée renouvelant à chaque moment de plus enivrantes délices.

J'étais heureux ; par Dieu ! si le kalife Mâmoûn se fut douté de mon bonheur, s'il eut pu me voir, m'apercevoir, il aurait bondi de plaisir et d'enthousiasme. « Mon cher M***, reprit la

Digitized by Google

dame, car je m'étais nommé à elle d'un nom et d'un prénom qui n'étaient pas les miens, tu es à mes yeux un homme supérieur, un homme distingué; tu as de l'éclat dans la physionomie, de l'élégance dans ta personne, tu as une érudition brillante ; il ne te manque qu'une chose. — Laquelle ? noble dame, m'écriai-je subitement. — Si tu savais jouer de quelque instrument, chanter quelques vers... — Eh ! jadis j'ai beaucoup envié ces talents. Bien longtemps j'ai dépensé mes efforts, j'ai appliqué mes facultés à la poursuite de ce but; je n'ai pas eu de succès; je n'ai rien recueilli de ma peine. Frustré, dérouté dans mes espérances, et voyant que plus je me fatiguais à atteindre à mon but, plus il s'éloignait de moi et plus il disparaissait, je laissai tout, j'abandonnai cette voie ingrate. Mais, j'ai au cœur la passion de la musique, des beaux vers chantés; j'aime de toute mon âme, de tout mon entraînement, ces jouissances-là ; et je ne serais point fâché, je le jure, d'entendre ici quelque beau chant qui complèterait le bonheur de cette nuit et embellirait encore ces moments délicieux dont je jouis. — Il me semble que tu me fais-là une provocation indirecte. — Non ; ce n'est point une demande détournée ; c'est une prière très directe, très nette, Tu m'as, la première, comblé d'attentions, de bienveillance; tu dois achever ce que tu as commencé. — Esclave, dit-elle alors à une des filles de son service, la mandole. » L'esclave alla chercher une mandole et elle la donna à sa maîtresse.

La dame prit l'instrument. Elle se mit seulement à l'essayer, à préluder, et il me sembla que la maison s'envolait avec moi ; j'étais en extase. Puis, la dame chanta, mais avec une telle pureté d'exécution, avec une telle magnificence de voix, que je m'écriai ensuite dans l'élan de mon admiration : « Oh oui, Dieu a rassemblé en toi toutes les qualités, tous les mérites, il t'a revêtue des dons les plus parfaits, il t'a dispensé la hauteur de l'intelligence et les goûts les plus enchanteurs, il

Digitized by Google

t'a fait aimer les nobles penchants, les nobles actions... — Sais-tu, dit-elle en m'interrompant, de qui est ce chant que je viens de te faire entendre, de qui est la musique? — Par Dieu! non, répondis-je résolument. — Eh bien ! la musique est d'Ishâk... les vers sont d'un tel, et le motif qui les inspira est tel et tel. — En vérité ce chant est des plus admirables. » La dame continua ses chants; après chacun d'eux elle m'adressait les mêmes questions, et je répondais les mêmes réponses. A travers tout cela elle buvait, et aussi moi je buvais. Cette scène continua jusqu'au poindre de l'aurore. Une vieille entra qui semblait être la gouvernante de la dame. « Ma fille, dit la vieille, il est l'heure. Lève-toi, s'il te plaît, et retire-toi. » A ces paroles, la dame se lève, en me disant: Veux-tu que nous cessions maintenant? — Oui, certainement. — Va donc en bonne garde et santé. Mais ne divulgue point notre rencontre, ni rien de ce qui s'est passé entre nous. En fait de réunion il faut de la discrétion et de la sécurité. — Je te suis dévoué corps et âme. Etait-il besoin de me faire pareille recommandation! » Alors je dis adieu à la dame; elle me rendit mon adieu, puis : « Jeune fille, dit-elle à une esclave, marche en avant et conduis. » L'esclave obéit et me conduisit à une porte d'un côté de la maison. La porte s'ouvrit et je fus sur une rue plus rapprochée de chez moi que celle où j'avais rencontré la couffe qui m'avait enlevé.

Je regagnai rapidement ma demeure. Je fis ma prière du matin; je me posai la tête sur l'oreiller et je m'endormis.

Je n'étais pas éveillé que des envoyés du kalife étaient à ma porte. Je me levai, j'enfourchai une monture et je me rendis au palais. Lorsque je fus en présence du prince : « Ishâk, me dit-il, nous avons manqué à ce que nous t'avions promis. Nous nous sommes laissé distraire loin de toi. — Seigneur, répondis-je, rien ne m'est plus à cœur et à joie que les jouissances du prince de la foi. Quand ses joies sont parfaites

Digitized by Google

quand il goûte les bonheurs de la vie, notre vie aussi est heureuse; nos joies sont attachées à ses joies. — Toi, qu'as-tu fait cette nuit ? — Seigneur, j'avais acheté au marché une jeune esclave; ma pensée était retournée près d'elle. Voyant que ta Majesté ne pouvait revenir me trouver, que j'étais seul, absolument seul, je me suis senti appelé près de ma jolie esclave et je suis parti à la hâte... Rentré chez moi, j'appelle mon esclave ; je me fais apporter du vin ; je la place près de moi ; je lui verse à boire, je bois avec elle ; l'ivresse me prend, m'étourdit, je ne pense plus à ce que je voulais ; le sommeil m'emporte et il me tient jusqu'au matin. — Que de fois pareille chose arrive aux hommes !... Dis-moi, veux-tu que nous reprenions notre petite fête, notre tête à tête d'hier ? — Prince des croyants, est-ce que cela se refuse? — Puisque tu es disposé... » En même temps il se lève; je me lève aussi ; et nous passons à la salle où nous étions la veille. Nous nous y installons de la même manière, mieux encore. Au moment où le kalife m'avait quitté, la nuit précédente, il se lève tout à coup et me dit : « Mon cher Ishâk, ne t'en vas pas d'ici ; je reviendrai te trouver ; je veux que nous buvions ensemble le coup du matin. » Sans plus ample discours, il me laisse. Mon esprit se reporta bientôt aux images qui m'avaient séduit la veille, idées de plaisir auxquelles ne sait résister que l'imbécile, le badaud de la vie.

Je fus debout immédiatement. Mais voilà les serviteurs du palais qui s'écrient : « Dieu de Dieu ! déjà le kalife nous a blâmés de t'avoir laissé partir hier ; il nous en a vivement demandé raison ; « Pourquoi, nous a-t-il répété, pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ? » Nous ne pouvons croire qu'il te soit agréable de nous exposer à quelque mauvaise affaire. — Je ne voudrais certes pas que personne au monde éprouvât jamais le moindre désagrément à cause de moi. Mais je suis pressé, j'ai à faire. Il n'y a ni prison ni arrêts qui me puissent

Digitized by Google

retenir. Le kalife, que Dieu lui prolonge les jours! quand il entre au harem, y reste longtemps. Je serai de retour ici, avec vous, avant qu'il ne soit sorti, je l'espère. » Et je me mis en marche. J'eus à peine le temps de me reconnaître que j'étais déjà dans la rue.

J'arrive à la couffe. Je la trouve comme elle était la veille. Je m'y assieds; on me hisse, et me voilà au même endroit, sur le haut de la maison. Je me rends à la pièce où j'avais été reçu. J'attends à peine un instant de rien et ma noble dame paraît : « Voilà notre hôte? dit-elle subitement. — Oui certes, répondis-je. — Tu es donc revenu. — Comment ne pas revenir! Mais, j'imagine, je te suis importun. — Notre hôte veut faire son éloge. Nous lui offrons notre salut. — Je suis si maladroit! Je t'ai offensée sans doute; veuille me pardonner. — C'est tout fait, tout pardonné; mais ne recommence plus. » Ensuite je m'assieds.

Et nous voilà à renouveler notre soirée de récits, de citations, de vers, et à boire, comme à notre première séance. Même entraînement, même divertissement, et mieux encore que la veille. J'étais heureux; j'étais content. Souvent ma charmante hôtesse me répétait : « Si tu avais persisté dans tes efforts, tu serais arrivé à quelques succès dans cet art, tu te serais élevé au plus haut point, à la perfection. » Moi, j'avais toujours ma même répartie : « J'y ai mis toute ma capacité, toutes mes forces et je n'ai abouti à rien de bon, je n'ai réussi à rien. » J'ajoutai ensuite : « Noble dame à qui je sacrifierais mon sang! ne me prive pas de ces instants charmants dont ta généreuse complaisance m'a fait jouir hier. » La belle dame se remit à chanter. A chaque fois qu'elle avait terminé un chant de quelque mérite, elle me disait : « Sais-tu qui est l'auteur de cette musique? — Non, répondais-je toujours. — C'est Ishâk, redisait-elle toujours. — Et cet Ishâk, ai-je enfin ajouté, a un pareil génie musical? — Gloire à Ishâk! ces vers-

Digitized by Google

là sont magnifiques, et la musique est d'une science inimitable. — Bon Dieu du ciel! cet Ishâk-là a donc reçu du créateur un génie qui jamais n'a été départi à aucun mortel? — Ah! si tu entendais de lui ces morceaux-là, c'est alors que tu l'admirerais jusqu'à la plus haute admiration, que tu lui donnerais tes plus intimes sympathies. »

L'heure de nous séparer arrive. La vieille duègne entre. La dame se lève, je lui dis adieu, et une esclave me reconduit, m'ouvre une porte. Je sors et je regagne de suite ma demeure... Je fais mes ablutions, ma prière du matin; je me couche et je m'endors. Je n'étais pas éveillé que des envoyés du kalife étaient à ma porte.

Je monte ma monture; je suis bientôt au palais et en présence du prince. « Ishâk, me dit-il dès que je l'aborde, tu as voulu absolument prendre ta revanche, tu as voulu nous traiter comme nous t'avions traité. — Non, prince, non, je te le jure; telle n'a point été ma conduite; ce n'a nullement été mon intention. J'ai tout bonnement pensé que le kalife était tout entier à ses plaisirs. Et puis, le diable m'est venu rappeler à l'idée ma jeune esclave; je me suis laissé entraîner; je me suis hâté de partir. — Et qu'en est-il résulté? — Il en est résulté, prince, que j'ai rempli mes désirs et satisfait mon amour. — Alors tu en as fini avec les obsessions qui te harcelaient le cœur à propos de cette esclave. Va, nous sommes quittes; je t'ai manqué de parole, tu m'as manqué de parole, donc partie pour partie. — Non, prince, c'est moi qui suis le coupable, moi qui suis le traître, qui ai violé ma promesse. — C'est bien! c'est bien! sois sans crainte. Veux-tu que nous reprenions notre soirée, comme la première fois? — Certainement. — Allons. » Et nous passons dans la salle où nous étions. Nous nous mettons à notre joyeuse fête, jusqu'à l'heure habituelle.— Alors: « Que penses-tu faire maintenant? me demande le kalife. — Je n'ai pas

Digitized by Google

de projet arrêté, prince. — Moi, mon désir est que tu restes ici jusqu'à ce que je revienne, pour que nous buvions ensemble le coup du matin. Voilà deux jours de suite que tu me manques de parole. — Prince, s'il plaît à Dieu, j'y serai fidèle cette fois. »

Mâmoûn part. Les stores et portières s'abaissent. Il est passé au harem. Il avait à peine disparu que le souci me happe. Je me lève ; je m'assieds ; ma tête travaille ; mille pensées m'assiégent. Je songe à la soirée chez la noble dame ; cette idée me domine, et avec elle l'idée de me soustraire à ces exigences tyranniques du maître, à cette autorité abusive. En pensant à cette femme étonnante, je ne vois plus de difficulté qui ne doive s'aplanir et s'effacer.

Je me lève donc rapidement et je vais pour sortir. Les gardes du palais s'amassent autour de moi ; et tous à l'envi : « Où veux-tu aller? me disent-ils. — Eh Dieu du ciel ! J'ai mes affaires. J'ai l'esprit préoccupé à propos de gens que j'ai chez moi et que j'ai indispensablement besoin de voir pour une chose de première importance. — Il nous est absolument impossible de permettre que tu partes. » Je prie et supplie celui-ci ; j'embrasse le front à celui-là, les mains à un autre. A un jeune garde je donne mon anneau, à un autre mon surtout. Je manœuvrai si bien qu'on me laissa passer. Une fois dégagé de cette troupe hostile, il n'y avait rien au monde qui eût pu me faire retourner. J'allai d'un pas résolu ; j'arrivai à la couffe ; et je fus bientôt hissé sur la terrasse de la maison.

Dès que la dame m'aperçut : « C'est notre hôte? dit-elle. — Oui, noble dame, répondis-je. — Tu considéres ma demeure comme un asile, comme un séjour. — Pour toi je sacrifierais ma vie ! Tu sais qu'un hôte a droit à trois jours d'hospitalité. Si, au delà de ce terme, je reviens sans être appelé ou autorisé, mon sang est à ta merci. — Voilà une raison comme une autre. » Cela dit, nous nous installons

Digitized by Google

comme à notre première entrevue; nous buvons, nous récitons des vers, nous racontons des anecdotes, des histoires. Quand je m'aperçois que l'heure de nous séparer est proche, mon aventure avec tous ses détails vient se peindre à mon esprit, remuer ma pensée. Je vois que la nuit suivante, Mâmoûn ne me laissera pas seul; je ne pourrai me tirer d'embarras qu'en lui contant l'affaire ; et si je la lui conte, il me demandera de lui faire connaître l'endroit, de le conduire à la demeure de ma charmante hôtesse; car son penchant pour les femmes, sa nature tendre et inflammable, le subjuguait et l'entraînait. Je dis donc à ma dame : « Veux-tu me permettre de te communiquer une pensée qui me traverse l'esprit. — Parle, tu es libre. — J'admire ton talent musical, ton savoir si varié et si solide. J'ai un cousin plus beau que moi de visage, plus gracieux que moi de taille et de prestance, plus instruit, plus riche en connaissances que moi. Je ne suis auprès de lui qu'un de ses esclaves, un faible reflet de ses qualités et de ses mérites. Mieux que qui que ce soit au monde il sait les chants et la musique d'Isâk. — C'est bien cela ! Te voilà ! parasite et exploiteur, comme dit le proverbe (1). Tu n'es pas content que je t'aie octroyé trois jours, il faut encore que tu me demandes d'amener un autre que toi. — Que ma vie rachète tes jours ! ne t'offense point de mon audace. Je t'ai présenté cette proposition afin que tu exprimes ta volonté, afin que tu sois juge toi-même. Si tu m'accordes ton assentiment, je serai heureux de t'en rendre grâce ; sinon, qu'il n'en soit plus question. — Eh !... s'il est vrai que ce tien cousin est comme tu viens de me le dépeindre, je ne répugne aucunement à le connaître, à le voir. — Je te jure qu'il est mieux encore que je ne l'ai indiqué. — Si cela te convient si fort, la nuit prochaine amène-le avec toi. »

(1) Il faudrait pouvoir traduire, pour être plus juste : Parasite et de plus, Robert-Macaire.

Digitized by Google

L'heure de nous séparer était arrivée. Je me lève,... et je regagne ma demeure.

Mais voilà que déjà les gens du kalife avaient envahi ma maison et les sbires de la police étaient aux aguets à ma porte. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils m'entraînent, c'était une corde qui me tenait, et en l'état où je me trouvais. On me conduit au palais. J'entre, et je vois Mâmoûn sur un siége au milieu de la salle. Il avait la face irritée, serrée de colère. « Ishâk, me dit-il, tu veux donc te mettre en rébellion contre moi ! — Non, prince des fidèles, non, je te le jure. Permets-moi de t'entretenir quelques instants; mais pour cela j'ai besoin que nous soyons en tête à tête, seuls. » Le kalife par un signe, renvoya l'assistance, et elle se retira. Une fois que nous ne fûmes plus que nous deux, je racontai toute mon aventure, ce qui m'était arrivé, ce que j'avais fait, comment je m'étais comporté, ce que j'avais vu.

A peine avais-je terminé mon récit que le kalife me dit : « Ishâk, pèse avec attention ce que tu me racontes là. — Je te certifie que je n'ai rien dit qui ne soit vrai. — Et le moyen d'arriver à voir ce que tu as vu ? Il faut que par toi j'y arrive. — Prince, ce m'est impossible. — Il faut que tu recoures aux prières, que tu supplies. Il faut que tu m'introduises auprès de cette femme ; c'est un bonheur auquel ne peut renoncer un homme d'intelligence et de cœur. — Eh bien !... prince, j'y ai songé. J'avais prévu ce que demanderaient les exigences de tes volontés. J'ai compris parfaitement que je ne trouverais grâce auprès de toi que par la sincérité et le dévouement, en te dévoilant tout ; j'ai compris que tu imprimerais à tes sollicitations l'accent de l'autorité. Dans ces pensées-là, je me suis enhardi à parler de toi à cette merveilleuse femme ; et elle m'a promis de t'accueillir, de te recevoir avec moi ; elle aura plaisir à te voir et à t'entendre. — Par Dieu ! tu as agi là comme il le fallait. Du

Digitized by Google

reste, je te déclare que s'il n'en eut pas été ainsi, tu en aurais eu plus d'un regret, plus d'un chagrin. — Louange à Dieu qui m'a sauvé de toute disgrâce! »

Sur ce, le kalife se lève ; je l'accompagne et nous nous retirons dans la pièce particulière de nos soirées précédentes. Nous nous divertissons, nous prenons nos ébats. Mais souvent le kalife me disait : » Ishâk, parle-moi de cette femme si admirable ; décris-la moi ; retrace-moi ce qu'elle est. » Le reste du jour se passe ainsi à converser ; le soir se passe ainsi,... puis, à peu près le tiers de la nuit ; et le kalife me répétait : « Le moment n'est pas venu encore ? — Tout à l'heure, répondais-je, tout à l'heure. » Mâmoûn était au tourment de l'impatience. L'heure arriva.

Nous fûmes bientôt debout. Nous sortîmes par une porte particulière, accompagnés d'un serviteur, le kalife monté sur un âne, et moi monté sur un âne. Quand nous fûmes à peu de distance du lieu du rendez-vous, nous descendîmes de nos montures et nous les consignâmes au serviteur en lui disant : » Retourne au palais ; à l'aube, sois ici avec les deux ânes. » Nous continuâmes à pied, incognito. Ce fut alors que je dis à Mâmoûn : « Il convient qu'en présence de cette dame tu affectes pour moi des égards, du respect, de la déférence ; que tu dépouilles la majesté du kalife et la fierté imposante du souverain ; que tu te maintiennes comme un de mes inférieurs. — Sans aucun doute, répondait Mâmoûn ; est-il besoin de pareilles recommandations !... Mais, Ishâk, ajouta-t-il ensuite, si la dame vient à me dire : « Chante-nous quelque chose, » comment ferai-je ? — Je verrai par quelque à propos à détourner le coup s'il t'est porté. «

Nous pénétrons dans la rue vers laquelle nous nous dirigions ; nous arrivons au point voulu ; deux couffes nous attendaient, suspendues par huit gros cordons en soie. Nous

Digitized by Google

nous introduisons et nous asseyons chacun dans une couffe. Les esclaves apostées nous hissent à l'instant, et nous sommes amenés sur la terrasse. Ces esclaves s'empressent de prendre leur marche devant nous et nous conduisent à la salle de nos réunions antérieures. Mâmoûn examine, regarde, admire les tentures, les décors, les étoffes, les tapis, l'ordonnance délicate et brillante de cette demeure ; il était confondu de surprise.

Je m'assieds à ma place, et Mâmoûn s'assied au-dessous de moi sur le matelas-divan étalé par terre. La dame arrive ; elle salue. Et Mâmoûn ne put dissimuler son ébahissement en la voyant aussi belle. « Que Dieu, dit-elle, conserve les jours de notre hôte ! Tu nous as dépeint si favorablement ton cousin, ajouta-t-elle aussitôt en s'adressant à moi, que je dois le mettre à une place plus élevée, plus haute. — Tu es la maîtresse de céans. — Prends place plus haut, je t'en prie par ma vie, dit-elle à Mâmoûn ; tu es nouveau ici, toi ; ton cousin est de la maison. A tout nouveau, bon accueil et joie. » Mâmoûn se lève et va se placer en tête du divan, à la place d'honneur. Puis notre ravissante hôtesse se met à conter de ses histoires au kalife, à lui réciter des vers, à le charmer et l'égayer de saillies spirituelles, de fines observations ; là, il apprenait de cette femme étonnante mille choses nouvelles pour lui sur les diverses branches du savoir humain. Puis il me dit : « Tu as accompli la promesse que tu m'avais faite, et tout ce que tu m'avais annoncé est parfaitement vrai. J'ai donc à te remercier, en vérité, de la complaisance que tu as eue. »

Après cela on apporta le vin et nous bûmes généreusement.

Au milieu de cette vive soirée, la dame se sentit attirée, portée vers le kalife ; Mâmoûn était visiblement ému, entraîné vers notre admirable hôtesse ; elle exhalait une joie



Digitized by Google

empressée ; elle était plus animée, plus agitée que de coutume. Et avec une certaine physionomie de défiance et de doute, elle me dit : » Ton cousin que voilà est-il aussi un marchand ? — Oui, répliquai-je, dame de ma vie. Nous, dans notre famille, nous ne connaissons bien que le commerce ; nous n'avons de savoir réel que le négoce. — Cependant vous m'avez l'air, tous deux, de commerçants un peu novices, passablement étrangers au commerce... Mais voyons, continua-t-elle en changeant de texte ; venons à ta promesse. Ton cousin sait... — Certainement ; il ne manquera pas de répondre à ton désir : il s'exécutera ; mais que d'abord il ait le bonheur d'entendre quelque chose de toi. — Fort bien ! » dit la dame.

Elle prend sa mandole et nous chante une cantilène, après laquelle nous buvons une coupe d'une livre. Ensuite elle entame un prélude, et, la spirituelle sirène ! elle chante une ariette dont Mâmoûn lui-même m'avait imposé le motif. Puis nous buvons, par-dessus, une seconde coupe d'une livre. Après la troisième coupe qu'a sablée Mâmoûn, il s'échauffe, il s'anime de gaîté, il s'épanouit d'entrain ; et tout à coup : « Ishâk ! » me crie-t-il d'une voix résolue ; et je le vois qui me fixe d'un œil de feu, comme l'œil du lion qui fixe sa proie. Je me lève d'un bond : « Commande, prince des croyants, dis-je tout ému ; je suis à tes ordres. — Chante-nous cette ariette, » reprend-il. La dame en me voyant debout devant le kalife et prendre la mandole, reconnaît qu'elle est en présence du souverain ; elle se lève aussitôt et disparaît. « Approche, me dit Mâmoûn voici le chant que je veux entendre. » Et il m'indique la cantatille commençant par ces mots : « Est-ce une parole calculée, etc. » J'entonne ce chant ; quand j'ai terminé, Mâmoûn boit encore une grande coupe. « Ishâk, me dit-il ensuite, il faut que tu ailles immédiatement savoir qui est le maître de cette maison. » Je sors,

Digitized by Google

je vais à la recherche de la vieille gouvernante et je demande à cette vieille à qui appartient la maison. « A Haçan fils de Sehl, me fut-il répondu. — Et cette jeune beauté, qui est-elle? — C'est Boûrân, la fille de Haçan. »

Je rentre auprès du kalife et je lui annonce ma découverte. Sans plus attendre nous nous retirons. Et le kalife me dit : « Ishâk, garde le secret sur toute cette histoire. Que pas un seul mot ne t'en sorte jamais de la bouche. »

Nous retournons au palais kalifal.

Le matin suivant, le grand vizir Haçan fils de Sehl se présente à Mâmoûn, comme d'habitude, et de suite le kalife lui dit: Est-ce que tu as une fille? — Oui, prince des fidèles. — Quel est son nom? — Elle se nomme Boûrân. — Je te la demande en mariage. — Prince, ma fille est ton esclave ; elle est à tes ordres. — Je la prends pour femme ; je me marie avec elle, et je lui donne en dot nuptiale trente mille dînâr, espèces sonnantes, que je vais faire porter chez toi, ce matin même, de suite. » Ainsi furent arrangées les fiançailles.

J'ai gardé consciencieusement le secret de notre histoire, jusqu'à la mort de Mâmoûn.

Je voulus savoir quel but avait cette singulière habitude de réceptions nocturnes en petit comité, presque en tête à tête. Je questionnai là-dessus la domesticité de Boûrân, les vieilles, les duègnes qui formaient l'entourage de la fille de Haçan. On m'apprit que cette fille si extraordinaire en agissait ainsi depuis au moins un an, mais que jamais entre elle et qui que ce fût de ses visiteurs il n'y avait eu le moindre fait blâmable, le moindre mot déplacé ou trop libre. Elle ne recherchait et désirait ces nuitées artistiques que parce qu'elle aimait de passion les jouissances du savoir, les entretiens instructifs, la fréquentation des gens bien élevés.

Jamais Mâmoûn ne resta avec personne en tête à tête aussi

Digitized by Google

longtemps et aussi intimement qu'avec moi pendant les quatre nuits de mes rencontres avec Boûrân, dans ces nuits où je m'échappais du palais pour aller m'entretenir avec cette femme si supérieure à toutes celles que j'ai pu connaître. Je le jure par le Dieu du firmament, je n'ai point vu d'homme, ni de prince, ni de kalife, ni de chérif (ou noble de la descendance directe de Mahomet) plus fidèle à ses promesses, plus sincère en ses paroles que Mâmoûn ; mais aussi, je n'ai point vu de femme comparable à Boûrân en intelligence, en esprit, en érudition, en éducation, et je ne sache personne aû monde qui ait pénétré dans les profondeurs du savoir humain aussi loin que Boûrân... Boûrân devint la femme bien-aimée de Mâmoûn et elle en eut toutes les préférences.

Voilà l'histoire de Boûrân, son histoire telle qu'elle est ; telles sont, je le jure, les circonstances qui ont amené le mariage de cette admirable femme avec Mâmoûn. »

Mais à ce récit d'Ishâk il manque la cérémonie des noces et des fêtes publiques, ainsi que quelques indications sur le père de cette magnifique jeune fille (elle avait alors dix-huit ans) qui faisait ainsi passer ses convives par dessus les murs et les terrasses, *salvâ conscientiâ et salvo honore*, c'est-à-dire en tout bien et tout honneur, pour ces curieuses soirées littéraires et musicales toujours humectées de flacons que l'on vidait à grands traits, toujours assaisonnées de ces petits mets, douceurs et friandises, qui de nos jours encore marquent les entr'actes ou les menues offertes du concert et du bal.

Or donc, Haçan père de Boûrân était fils de Sehl et frère de Fadl ce vizir ou ministre qualifié dans l'histoire sous le titre de vizir *au double pouvoir*, parce qu'il avait dans ses attributions le double maniement des affaires civiles et des affaires de la guerre ; c'était en même temps le ministre de l'intérieur et le ministre de la guerre. Il était aussi le conseiller bienvenu du kalife. Ce fut ce ministre qui avait décidé Mâmoûn

Digitized by Google

à céder le droit kalifal et qui, avons-nous déjà dit, fut assassiné.

Haçan succéda à son frère, eut la confiance et les bonnes grâces de Mâmoûn et reçut le gouvernement de nombreux pays nouvellement conquis. Haçan était une intelligence distinguée, était généreux, surtout envers les poètes, lesquels, en récompense, n'ont pas été pour lui avares de leurs louanges.

Il avait une demeure d'une opulence royale à Fem el-Silh, localité située sur la rive du Tigre et assez près de la ville de Wâcit. Nous pouvons bien dire, en passant, que Silh est le nom d'une forte rivière qui se détache au-dessus de Wâcit cette ville autrefois populeuse. On écrit le plus souvent, mais à tort, Vasseth et Vassit.

## UNE FÊTE NUPTIALE DU KALIFE MAMOUN.

Haçan, après les fiançailles consenties, emmena sa fille à son palais de Fem el-Silh. C'est là que Mâmoun, en grand cortège, alla chercher sa nouvelle épouse; le troisième jour après qu'il fut arrivé, il consomma le mariage. Le kalife demeura à Fem el-Silh pendant dix-neuf jours et ce furent dix-neuf jours de réjouissances, de festins, de fêtes, dont le beau-père fit spontanément les frais avec une prodigalité inouïe que nul siècle d'entre les siècles, dit l'histoire arabe, n'a jamais vue.

Voici les détails, dont plusieurs sont consignés dans la Chronique ou Târikh arabe de l'historien Tabari.

Les dépenses que fit Haçan pour ces nôces kalifales furent immenses. Il alla jusqu'à jeter parmi les Hâchémides ou nobles de la descendance de Hâchem bisaïeul de Mahomet, parmi les secrétaires de l'Etat, parmi les grands person-

Digitized by Google

nages, des avelines de musc au centre de chacune desquelles était un papier portant inscrit ou le nom d'une terre, ou le nom d'une esclave, ou l'indication descriptive de tel animal ou bête de somme ou de service, ou une désignation de tel ou tel objet. Chaque personne entre les mains de laquelle était tombée ou échue une aveline, l'ouvrait, voyait ce que donnait à lire le papier qui y était enfermé. L'individu, après avoir ainsi reconnu ce qui lui était échu, allait se présenter au préposé que l'on avait chargé de la distribution et qui livrait le lot que le hazard avait envoyé au bénéficiaire. Celui-ci prenait possession du cadeau inscrit sur son papier, que ce fut une ferme, une terre, une propriété quelconque, ou un cheval, ou une esclave, ou un mamelouk.

Après cela, on jeta en nombre considérable, à travers la foule, des écus ou deniers d'or, des dragmes ou écus d'argent, des parfums, fragments ou nombrils de musc, et des œufs d'ambre gris.

Pour ce qui avait trait à Mâmoûn et aux officiers de sa suite, pour tous ceux qui l'accompagnaient et qui lui formaient cortége, soldats, gens du palais, domesticité, les dépenses furent extraordinaires ; cette foule était en nombre incalculable. Jusqu'aux chameliers des transports, aux moucres, aux marins et matelots, à tout ce qui tenait aux troupes qu'avait amenées le kalife, il n'y eut personne qui ne fut traité et régalé. Pas un soldat n'eut à penser à rien acheter pour lui ou pour ses montures. Chaque jour, chacun trouvait prêt tout ce qu'il lui fallait pour soi et pour les siens.

Cinquante millions de dragmes furent dépensés pendant ces dix-neuf jours de noces.

Dans l'appartement réservé au kalife, Haçan fit étaler des nattes à tissu tramé d'or. Et lorsque Mâmoûn fut sur ces nattes, il lui fit répandre sur les pieds un flot de perles.

Le jour que le kalife fut introduit auprès de sa femme, il

Digitized by Google

s'assit auprès d'elle dans la chambre nuptiale ; et là, l'aïeule de Boûrân versa sur elle mille perles qui étaient sur un plateau en or. Le prince fit ramasser et recueillir ces perles, et demanda à la grand'mère quel en était le nombre. « Il y en a mille grains, » répondit-elle. Mâmoûn les mit tous sur le giron de Boûrân, en disant à sa belle épouse : « Accepte encore ceci en cadeau nuptial ; ce sont choses légères et délicates qui serviront à ta parure, dont tu t'orneras à ton gré. — Parle donc à ton mari, à ton maître, dit la vieille grand' mère à Boûrân. Il te donne le droit, il te demande de lui parler, même. Parle. » Et Boûrân pria son mari de faire grâce à Ibrahîm, cet oncle de Mâmoûn, qui lui avait été substitué au kalifat. « La grâce d'Ibrahîm, je te l'accorde. » Et on laissa les époux à leur tête à tête.

Cette même nuit, on alluma et laissa brûler dans un taureau d'or un immense flambeau d'ambre pesant quarante mines ou environ quatre-vingt livres de douze onces. » En vérité, dit alors Mâmoûn, c'est aller loin en prodigalité. »

Tout cela se passait en 210 de l'hégire (825 de J.-C.).

Avant de partir, Mâmoûn fit compter dix millions de dragmes à Haçan ; celui-ci rassembla les officiers de la cour, la suite et le cortège entier du kalife et leur distribua ces dix millions de dragmes. A son beau-père, Mâmoûn, outre cela, donna en concession la totalité du territoire de Fem el-Silh, et assigna en présent les impôts d'une année de la Perse et des terres de l'Ihwâz.

Mâmoûn retourna en grande pompe à Bagdad... Il vécut encore huit ans après son mariage. Boûrân ne mourut qu'en 271 de l'hégire (884 de J.-C.), dans sa quatre-vingtième année (lunaire). Elle fut inhumée près de la mosquée dite Mosquée du Sultan.

Tel fut le mariage de Boûrân, de cette femme qui me paraît avoir été la femme la plus étonnante, la plus érudite, la

Digitized by Google

plus ornée d'instruction et de talents qu'aient jamais eue les Arabes avant et depuis l'islamisme. Le simple récit que nous venons de traduire la représente avec des couleurs caractéristiques; il laisse deviner encore bien au-delà de ce qu'il dit et même de ce qu'il ne dit pas. La femme la plus riche en savoir et en éducation devint l'épouse du kalife le plus élevé en intelligence, le plus abondamment fourni de connaissances qu'ait eu l'islamisme.

## XXXI

**Final : récit d'un amour malheureux. — Quelques réflexions.**

C'est ici que j'ai voulu clore et que je clos cette galerie de femmes arabes, où nous avons remarqué les caractères de deux sortes de gynécées, l'un des âges païens, idolâtres, l'autre des époques musulmanes, iconoclastes. Deux existences différentes que j'ai laissé retracer, dépeindre, analyser, scruter par les récits arabes eux-mêmes.

Pour tableau final de cette longue représentation, je vais traduire une brève anecdote. Nous finirons ainsi par quelque chose d'un peu dramatique et pathétique, dans son genre : Un jeune homme enflammé subitement d'amour; une espèce de séduction assez gentille ; un orage; un assassinat; un suicide; et, conséquence nécessaire, un enterrement. Tout cela en peu de lignes et assaisonné de deux vers :

Digitized by Google

## FINAL.

Plusieurs hommes des Béni Hanîfeh allèrent en partie de plaisir à une montagne de leur territoire. En chemin, un jeune homme de la troupe vit une jeune fille, la fixa un moment, et s'écria : « Mes amis, je ne m'en retourne pas, je vous le jure par Dieu, que je n'aie envoyé dire à cette belle enfant que je suis épris d'amour pour elle. » Cette décision si imprévue et si prompte étonna. On s'efforça de ramener l'amoureux à la réflexion, de le calmer. Il ne voulut rien entendre ; rien ne le put arrêter... Il fit parvenir son tendre message à destination... Il avait le cœur saisi d'amour ; il était subjugué.

Les compagnons de l'infortuné s'en retournèrent. L'amoureux resta à la montagne. La nuit venue, il alla chercher où était la belle jeune fille ; il s'était, pour plus de sûreté, armé de son sabre. Il trouve la jeune Arabe ; elle était entre ses deux frères ; ils dormaient. Aux alentours aussi tout dormait. Il approche doucement, et plus doucement encore il éveille la jeune fille. « Éloigne-toi, lui dit-elle à voix basse, que mes deux frères ne s'éveillent pas ; car ils te tueraient. — Oh ! mourir m'est plus doux que souffrir ce que je souffre d'amour. Tu peux bien me donner seulement ta main, que je la pose sur mon cœur,... et je m'éloignerai. » La belle enfant présente sa main, qu'aussitôt il se pose sur son cœur, puis il s'éloigne.

La nuit suivante il revient, et, comme la veille, il trouve la jeune fille endormie entre ses deux frères. Il la touche doucement, l'éveille ; et elle lui répète les mêmes paroles qu'elle avait dites la première fois. « Mon Dieu, répond-il à

Digitized by Google

la jeune Arabe, donne-moi seulement un instant tes douces lèvres, que j'y boive et savoure un baiser, et je m'éloignerai aussitôt. » La belle enfant présenta ses deux lèvres au baiser; l'amant s'enivra vite à ce délicieux baiser et partit. Mais l'amour venait de se glisser, ardent, au cœur de la charmante Arabe, comme l'amour qui était au cœur de son beau chevalier.

L'affaire s'ébruita. On en parla dans toute la tribu. Et la famille de la jeune fille cria : « Qu'il ne reste pas sur la montagne, ce séducteur, ce libertin ; venez avec nous la nuit prochaine ; chassons-le loin de nous. « La belle Arabe envoya prévenir celui qu'elle aimait : « Les gens de la tribu se disposent à aller à ta recherche, sois sur tes gardes. »

A la chute du jour, le jeune homme se poste en vigie, armé de son arc et de ses flèches. Mais à la nuit, une pluie d'orage tombe en torrents, inonde l'espace. Il fallut différer la petite expédition projetée. Vers la fin de la nuit, le ciel était pur, la lune avait apparu brillante. La jeune fille était inquiéte, l'amour l'agitait de soucis et de craintes. Elle part ; elle se hâte d'aller rejoindre celui qu'elle aime ; elle est suivie d'une amie, confidente discrète et sûre.

Le jeune homme était aux aguets. Il aperçoit dans la fausse lumière les deux jeunes filles ; il s'imagine avoir là deux ennemis qui le viennent attaquer; il décoche une flèche ; il la plante juste au cœur de son amante ; la pauvre fille tombe morte sur le coup. Sa compagne pousse les hauts cris et regagne à grande course la tribu.

Le jeune homme se glisse de l'endroit de la montagne où il était en védette; il descend, il approche de la victime ; la jeune fille était étendue, morte. Il la reconnaît et s'écrie :

« Le croassement du corbeau m'avait prédit mon malheur. Rien donc n'arrête la destinée !

« Insensé ! tu pleures; et c'est toi qui l'as tuée. Ou supporte ton malheur, ou donne-toi la mort. »

Digitized by Google

Puis, avec les fers de ses flèches, il se fouille et se déchire les veines du cou, jusqu'à mort... Les parents de la jeune fille accourent, et ils trouvent les deux cadavres couchés dans le sang.

On les enleva, et on les inhuma ensemble dans un seul et même tombeau.

## QUELQUES RÉFLEXIONS.

J'ai dit que je ne voulais pas poursuivre cette revue des femmes arabes, au delà du règne de Mâmoûn. C'est qu'après cette époque nous ne rencontrerions plus guère de portraits ou de faits qui nous donnassent des motifs de quelque déduction intéressante ou nouvelle. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis près de onze siècles, la valeur et l'importance sociales de la femme marchent en décroissant. La femme, je le répète encore cette fois, alla toujours s'effaçant de plus en plus, à tel point qu'elle ne signifie plus rien. Elle a disparu si bien dans le harem, on l'a félicitée et on la félicite encore si bien de ses vertus négatives que l'on ne sait plus si l'on trouverait encore quelques femmes capables de lire.

Le malheur pour la société musulmane est qu'elle croit à la pérennité de la guerre. La guerre, c'est toute sa pensée active, et non pas la guerre savante et intelligente, mais la guerre seulement brutale. Tout est dans ces quelques mots : être musulman et tuer ; ne pas être musulman et être esclave ou tué. Sans ce principe, pas d'islamisme. La guerre est à très peu près l'unique travail social que l'islamie se croit imposé. C'est à cette pensée qu'elle est demeurée le plus fidèle et le plus dévouée ; le reste n'est qu'éphémère. L'idée de guerre dominant ainsi l'esprit, le tient éloigné de toute cul-

Digitized by Google

ture intellectuelle et même industrielle, excite et perpétue les instincts brutaux, le naturel sauvage. Quand il n'y a pas d'études, pas d'instruction humaine, au salon des hommes, comment peut-il y en avoir au harem ! Tout est tellement militaire ou soldat dans l'islamisme que la mosquée elle-même est une citadelle ; elle a toujours de hautes murailles à peine percées de quelques jours étroits et éloignés du sol ; ce sont les créneaux, les meurtrières d'un bastion ordinairement carré. La mosquée crie à la guerre, ne crie qu'à la guerre ; et qui crie à la guerre n'a désormais que peu d'avenir, car la guerre doit mourir ; dès aujourd'hui elle se mine, elle travaille, sans y penser peut-être, à se détruire. Elle tue ; et il faut vivre. Elle deviendra, avec le temps, anti-sociale, anti-religieuse.

Mais nous n'avons pas à jeter nos regards sur ces sortes de considérations. Disons seulement que cette constitution de société militante amène les esprits qui ont besoin de s'occuper, lorsqu'il n'y a pas de guerre, à la méditation religieuse pure, à la contemplation mystique et par suite à l'intolérance la plus exigeante, la plus impatiente ; et, conséquences qui dérivent de là, on se pousse ainsi au dernier terme de l'aberration et de l'inhumanité ; on se constitue soi-même balance et glaive, au nom du ciel.

Je ne me rappelle plus à qui est due cette réflexion-ci, par laquelle je termine : « Des fous religieux croient voir les lumières célestes, en contemplant fixement leur nombril. »

La raison n'est pas près d'avoir raison !

Digitized by Google

# INDEX.

—

EXORDE . . . . . 1

PREMIÈRE PARTIE.

FEMMES ARABES AVANT L'ISLAMISME.

I. La poésie des Arabes. — Chaque poésie commençait par parler de la dame du poète. — Réunion de poètes chez Aïchah fille de Talhah.— Goût des femmes arabes pour la poésie, pour la parure. . 3

II. La reine de Sabâ. . . . . 10

RÉCIT ARABE. . . . . 12

III. Les femmes arabes dans les choses de la vie domestique. — Nourriture; repas. — Gros mangeurs; Yézid fils de Hobaïrah; Hilâl fils d'Açâd; Soleymân le dévorant. — Vins. . . . . 24

IV. Causerie. — Aïchah, femme du Prophète. . . . . 33

CAUSERIE . . . . . 34

V. Education pratique. — Les quatre sages de l'Arabie ancienne: Sohr, Amrah, Djoumah, Hind. — Zarkâ el-Yamâmah. — Questions adressées à Hind. . . . . 39

QUESTIONS. . . . . 43

VI. Ancien style arabe. — Appréciation d'actes moraux de la femme. — Le poète Find; ses deux filles; légende . . . . . 46

ARIETTE . . . . . 48

LÉGENDE DE FIND . . . . . 49

VII. Le droit du Seigneur. — Imlyk. — Hozeïlah et son mari. — Ofayrah-les-Soleils; son frère; révolution; massacre. — Fuite. Arrivée des Tayïdes. — Mort du frère d'Ofayrah.. . . . . 52

ARIETTE. . . . . *Ibid*

OFAYRAH ET SON FRÈRE. . . . . 53

VIII. Diverses existences des femmes; diverses natures. — Oumm Kâridjah, la femme aux mariages. Fâtimah et sa camériste. — Le poète Mourakkich le jeune. . . . . 62

Digitized by Google

IX. Les mères heureuses : Khabyah, Mâwiah, Fâtimah fille de Khourchoub. — Coutumes pour les cérémonies de deuil après la mort d'un homme de guerre, et pour attaquer l'ennemi. . . . . 69
Ariette . . . . . 71
Fatimah fille de Khourchoub. . . . . ibid
X. Rôle inspirateur de la femme.— Ce qu'elle était dans les événements, les vengeances, les guerres, etc. — Exemples. — Rabyah fils de Moukaddam. Son mariage. Sa sœur; sa femme. — Le poète Dorald. 75
XI. Femmes enlevées dans les razias, les rencontres. — Prise de Hind, femme du roi Hodjr. — Vengeance. . . . . 88
XII. Le poète Imrou-l-Kaïs. — Il va à la recherche d'une femme ; questions et réflexions singulières. Trahison d'un esclave du poète. — Récriminations à propos du meurtre de Hodjr son père ; discours. 91
XIII. Autre mariage d'intelligence. Chann trouvant femme qui lui convient. 101
XIV. Les amours faciles. Vers de Samauâl le juif. . . . . 104
XV. Liberté des femmes pour le choix d'un mari. — Mariage de Homrân et de Sadoûk ; leur fils Amr. — Consultation entre mère et fille ; mariage imposé, puis rompu. — Mariage par choix ; beauté et laideur préférées.. . . . . 105
XVI. Certains priviléges et certaines habitudes, à l'avantage de la femme, avant l'islamisme. — Hâtim Tay (lisez Taïe, sans prononcer l'*e*) ; sa mère ; sa femme ; sa fille. — Paroles d'Aly le quatrième Kalife. — Demande en mariage ; trois concurrents — Répudiation par la femme.. . . . . 114
Ariette. . . . . 115
XVII. Influence de la femme dans les guerres, la paix. — Le poète Zohaïr répudie sa femme, puis la regrette. — Le mauvais œil. — Hâreth ou Hârith demande une fille à Aûs ; Bohaïçah lui est donnée. Consommation du mariage différée en vue d'une pacification dans une guerre. — « Broyer le parfum de Manchim. ».. . . . . 134
XVIII. Importance de la femme chez les nations anciennes, même d'après les Arabes. — Quelques mots sur Zabbâ ou Zénobie. — Histoire de la reine Kaïdafâ ; Alexandre en Égypte. . . . . 146
XIX. Le séducteur puni.—Amr Zou-l-Kelb et Oumm Djoulaïhah. — Éloge d'amour. — Éloge par une sœur.. . . . . 150
XX. Caractère de la poésie des femmes. — Vers de la mère et de la sœur du brigand Taabbata Charran. — Vers récités par une fille pâtre, à propos d'un orage. — Les femmes ne savent plus de vers. — Quelques remarques sur la langue arabe. . . . . 156
XXI. Poètes érotiques. — Aûs, fils de Hadjar, et Halîmah. — Khozaïmah et Fâtimah ; meurtre ; émigration. — Industrie féminine portée en Mésopotamie. — Zarkâ fille de Zohaïr. — Les devineresses.. . . . 161
XXII. Coutume d'enterrer ou d'abandonner vivantes les filles, à leur naissance. — Laylah fille de Mouhalhil. — Zaïd fils d'Amr et Saçaah combattirent cette coutume homicide. — Reproche de Mahomet à Kaïs . . . . . 167
XXIII. Principales modifications apportées au mariage de la femme, par l'islamisme . . . . . 170
XXIV. Amants malheureux. — Mouteyémin ou martyrs de l'amour. — Abd Allah fils d'Adjlân, et Hind.— Le poète Mourakkich l'ancien et Asmâ fille de Aûf. — Le poète Orwah et Afrâ ; histoire de leurs amours et du martyre d'Orwah . . . . . 172
Abd Allah fils de Adjlan et sa femme Hind. — Ariette . . . 173
Le poète Mourakkich l'ancien. — Ariette . . . . . 178
Orwah et Afra. . . . . 184
Ariette. . . . . 185

Digitized by Google

CANTILÈNE. . . . . 186
XXV. Quelques réflexions et explications. — Presque égalité de la femme et du mari. — Du terme de famille : *toi qui es à moi*. — Les doumiah ou statuettes d'ivoire. . . . . 202
XXVI. Des amours extra-conjugales. — Le poète Amr fils de Kamiah est provoqué et résiste. — Son oncle Marthad . . . . . 205
XXVII. Suite. — Les rois Mounzir et Nomân ; leur femme Hind ou Mâwiah, surnommée Moutadjarridah. — Comment elle devint reine. Ses amours avec le poète Mounakkhal ; leur légende. — Le poète Nâbirah le zoubiânide. — Alkamah fils de Syr. . . . . 208
LÉGENDE DE MOUTADJARRIDAH OU HIND ET DE MOUNAKKHAL. — ARIETTE. . . . . 210
XXVIII. Amr fils de Hind, roi de Hîrah. — Meurtre de son frère. — La femme de Zorârah à qui avait été confié le frère du roi, est mise à mort ; puis les sept fils du meurtrier. — Prisonniers brûlés, plus un voyageur et une femme. Fierté de cette femme — Amr assassiné après une humiliation envers une femme appelée Laylah. Amr fils de Koulthoûm. . . . . 219
XXIX. Suite. — Les nobles familles. — Kazzoûr demandée en mariage par Lakit. Il évite la consommation du mariage. Il disparaît. Retour. — Leçon paternelle. — Kazzoûr, veuve, revient chez son père. — Secondes noces. Souvenir du premier mari. — Du développement intellectuel dans l'Arabie. . . . . 224
XXX. Des esclaves chanteuses, musiciennes. — Les Grands de Médine demandés par le dernier Tobba dont on a tué le fils. — Ohaïhah ; dévouement de sa chanteuse Molaïkah. — Solma, femme d'Ohaïhah ; condition qu'elle posa pour son mariage. — Comment Solma quitta son mari et sauva sa tribu . . . . . 232
XXXI. De la musique ancienne des Arabes. — Les deux chanteuses appelées Djerrâdah Ad ou les cigales des Ad. — Des chanteuses, comme luxe. — Abd Allah et son père Djoudân ; le poète Oméyah fils d'Abou l-Salt. — Abd Allah lui donne ses deux chanteuses. . . . . 237
CANTILÈNE. . . . . 239
ABD ALLAH ; — SON PÈRE ; — SES DEUX CHANTEUSES. . . . . 240
XXXII. De la femme esclave. — De la qualité de *mère de l'enfant*, avant et après l'islamisme ; de la liberté de l'enfant. — Subalternisation de la femme. — La femme comparée à l'homme. . . . . 245
XXXIII. Relations entre les esprits et les êtres humains. — Les différents esprits, djinn, chaïtan, goûles, etc. — Esclave attrapée par un mazhab. — Goûle du poète Taâbbata Charran. — Une si'lâh mariée à un homme. — Jeune fille reprise à un afrît. — Salomon, roi des esprits. — Djânn le préadamite. — Dives ; péris. — Le grand diable Iblis ; ses cinq fils. — Les hâtef ou voix du ciel. Un jaloux informé par un hâtef. — Jalousie chez les Arabes. — Nouer la branche ou nouer le *ratam*. . . . . 248
XXXIV. Des femmes poètes, d'avant l'islamisme. — Omaïmah. Son éloge poétique des Koreïchides et de son frère Abou Sofiân, tués dans les guerres de Fidjâr . . . . . 261
XXXV. Khansâ, ou la Camarde, poète. — Elle refuse pour mari le vieux poète Doraid. — Franchise du langage. — La mort de deux frères est le motif principal des vers de Khansâ. — Le poète Khoufâf ; de l'esclave hédjin ou quarteron. — Poètes appelés corbeaux. . . . . 264
XXXVI. Légende de Khansâ et de ses frères Sakhr et Moâwyah. — Doraid déclare son amour et va demander la main de Khansâ. Épreuve. Satires. — Okâz ; ses solennités annuelles. — Mort de Moâwyah. — Khoufâf. — Razia. — Présage. — Femme décrivant des cava-

Digitized by Google

liers. — Bataille. Vers de Khoufâf, de Khansâ, de Doraïd. . . . . 268
ARIETTE . . . . . ibid
LÉGENDE DE KHANSA ET DE SES DEUX FRÈRES MOAWYAH ET SAKHR. ibid
XXXVII. Suite. — Sakhr s'occupe de prendre le talion de son frère. — Expédition. Mort de Hâchem fils de Harmalah ; vers de Khansâ à ce sujet. — Mort de Sakhr. — Elégies de sa sœur. — Adjrah mère des deux frères. — Khansâ vit Mahomet. Elle et son fils Abbâs embrassent l'islamisme. — En récitant de leurs vers, Mahomet manqua à la mesure prosodique. . . . . 281
XXXVIII. Valeur poétique de Khansâ.—Cette valeur comparée à celle de Layla, par Cha'by et le kalife Abd el-Mélik. — Arabie dégénérée. . . . . 291
XXXIX. Les légendes arrangées par les musulmans. — Marie et Jésus. — Les dix prérogatives de Jésus. — Il crée une chauve-souris. Il reviendra à la fin des temps ; il se mariera. Miracles qu'il fera et qui se feront ; cité de Salomon; coffre tiré du lac de Tibériade. — Dernier souffle frais . . . . . 293
MARIE ET JÉSUS . . . . . 294
XL. Suite. — Conception et naissance de Jésus. — Le dattier et la source d'eau vive. — A son premier jour, Jésus prêche.—Il grandit. Dieu le reconforte. . . . . 298
XLI. Suite. — Mort de Marie. — Jésus et Marie retirés au Liban. — Jésus s'absente. — L'ange de la mort va à Marie. Retour de Jésus. — Marie a cessé de vivre. — Jésus va chercher secours pour inhumer sa mère. — Elle est ensevelie par des houris et inhumée par des anges. — Elle ressuscite un moment. . . . . 301
MORT DE MARIE. . . . . ibid
XLII. Marie médiatrice entre le ciel et la terre. — Ce qu'étaient les anges pour les anciens Arabes. — Les mères des croyants. — La femme dans l'autre monde. . . . . 308

## DEUXIÈME PARTIE.

## FEMMES ARABES DEPUIS L'ISLAMISME.

I. Nombre de femmes que peut avoir le musulman. — Femmes captives, ou esclaves. — Du mariage entre fidèles et infidèles. — Captivité et ventes des filles de Yezdedjird roi de Perse. Développement du goût pour les concubines et *mères d'enfants*. — Zyn el-Abidin et sa mère. . . . . 311
II. Avantages que donne le Koran à la femme. — Amour et bienveillance de Mahomet pour les femmes. — Conseils quant au mariage. — Attâf. — Mâria concubine du Prophète ; émeute de ménage à cause d'elle ; révélation du ciel ; Hafsâ. — Du harem. — La femme est presque exclue de la mosquée. — Unitarisme trinaire de l'islâm. — Priviléges du Prophète. . . . . 316
III. Récit d'Aïchah : Appréciation de la femme, dialogue entre Aïchah et le Prophète . . . . . 321
RÉCIT D'AÏCHAH . . . . . 322
IV. De la vie privée matrimoniale de la femme.— Légende: dévouement maternel. Sept jours dans la tombe. — Du pardon du mari . . . 325
DÉVOUEMENT MATERNEL . . . . . 326
V. Djâhéliah. — La femme est esclave et prisonnière du mari. — Les deux femmes remarquables de l'islamisme.—La femme regrette tant sa brebis ; El-Mahdy et le Bédouin.— Le mot khillikân. — Omar et la fille de la laitière. — Sévérité d'Omar. — Légende : fille déshonorée, homicide, et innocente. . . . . 33

Digitized by Google

Trois récits . . . . . 332
VI. Quelques mots sur Aïchah. — Femmes dans certaines guerres du Prophète. Hind et ses compagnes à la journée ou bataille d'Ohod ; leurs vengeances. — Une femme défend le Prophète. — La prophétesse Sédjâh et le prophète Mouçaylamah. . . . . 341
VII. Après l'islamisme, peu de femmes font instruire leurs fils. — La femme de Farroûkh et leur fils Rabyah el-Rây, jurisconsulte. — Mâlek fils d'Anas. . . . . 346
VIII. Femmes saintes. — La pieuse Râbéah et sa servante Abdah. . . . 350
IX. Femmes guerrières. — Delhèmeh ou Zât el-Hemmeh. — Yézid ; sa femme Djahizah ; Chébîb fils de Yézid ; Razâlah fille de Chébib. — Guerre contre Haddjâdj. — Défaite et mort de Chébîb . . . . . 352
X. Fiançailles et mariages précoces. — Répudiations et mariages d'une même femme. — La dame Sokaïnah ; son goût pour les vers. — Atikah, quatre fois mariée. — Jalousie, même dans la loi. — Substitution, et répudiation suivie de repentir ; le poète Farazdak. — But de la répudiation. Hind femme de Haddjâdj, répudiée. Elle se venge à propos de son mariage avec le kalife Abd el-Mélik fils de Merwân . . . . . 357
XI. Suite. — Le kalife El-Walid II répudie So'da ; puis il s'en repent. — Achab le cupide et le parasite ; amour d'Achab. Bons mots . . . 371
XII. Du droit de battre sa femme. — Repentance et résignation maritales. — Le kâdi Choraïh ; Ziâd le bâtard. — Abou Othmân ; sa laide femme. 376
XIII. Époux trop parcimonieux ; époux charitables. — Haïtham ; il est hébergé au désert. — Morale . . . . . 381
XIV. Effet de la chûte d'Eve dans la vie pratique. — Réprobations des sages et des prophètes contre les femmes ; paroles de David. — Jésus rencontre le Diable. — Poésie contre la femme et contre l'amour. — Effet du vin sur la femme. La vieille avinée . . . 385
XV. Instruction parmi les femmes. — La cheikhesse Chohdah ; ses leçons. — Zobeïdah (Zobeïde) femme de Hâroûn el-Rachid. Abnégation conjugale. — Omar fils d'Abd el-Aziz oublie sa femme. — Takyah ; de deux kacideh qu'elle fit pour Taky el-din . . . . . 389
XVI. Hâroûn el-Rachid ; réflexions. — Des cinq Kalifes dignes de ce nom. — Révolte contre Aly. Journée ou bataille du chameau, commandée par Aïchah. — Prédiction de Mahomet à propos du Kalifat. — Djafar. Son mariage avec Abbâçah sœur de Hâroûn el Rachid ; conséquences. — Une esclave par semaine à Djafar. — Itâbah mère de Djafar. — Massacre des Barmécides. — Courtisan battu sous cinq règnes . . . . . 395
XVII. Des poésies et martyres d'amour depuis l'islamisme. — Amour ; style et images de style ; subtilités poétiques. — Abou Nouwâs. — Les Ozrides, tribu de la beauté et de l'amour. — Certaines tribus à caractères de beauté. Vers d'Asmaï chez Rachid. — Les poètes d'amour. Zou l-Roummah et Mâïiah. — Djémil et Botheïnah ; Khoteïïr et Azzah . . . . . 407
Zou l-Roummah et Maïiah. . . . . 412
Djémil et Botheïnah. — Kotheïïr et Azzah . . . . . 413
XVIII. Suite. — Une expédition de Khâled ; deux jeunes amants. — La *moutemenntah* ou désireuse ; son amour pour Nasr. Nasr exilé s'éprend de Choumeïlah. — Omar inflexible. — Le pâtre et sa cousine ; histoire du désert. — Le saint Abou Abd Allah renégat par amour ; sa conversion. — Le kalife Yézid II ; la belle chanteuse. Propositions. Tristes fins . . . . . 428
Un saint renégat par amour. . . . . 443
XIX. Les chanteuses et cantatrices depuis l'islamisme, dans les cours et



Digitized by Google

chez les riches. — Vers d'Abou Nouwâs. — Cantatille d'Ohaïhah remise en musique par Ma'bad. — Ishâk retrouve ce chant par le moyen de la chanteuse Wahbah. — Éloge et talent de Wahbah. . 436

XX. Musiciens et compositeurs, hommes ou femmes. — Pas d'écriture musicale. — Notions anciennes perdues. — Ishâk composant; son esclave chanteuse, Dimn. — Ibrahîm et son fils Ishâk, musiciens. — Brouille de Hâroûn el-Rachid et de la belle Mâridah; raccommodement amené par un chant d'Ibrahîm. — Nom ancien des chanteuses. . . . . 461

XXI. Towais, le premier musicien réputé, de l'islamisme. — Morale des chanteuses libres. — Sallâmah el-Zarkâ, chanteuse d'Ibn Râmîn. — Mohammed el-Achath; Maâd. — Sa'dah et Robeïhah, compagnes de Sallâmah. — Ismaïl, amant de Sa'dah. — Cadeau forcé. — Vente de Sallâmah et de Robeïhah. — Un baiser pour deux perles; une mort s'ensuit. . . . . 468

ARIETTE. . . . . 471

XXII. Suite. — Dépréciations de la musique par Abd el-Mélik; Abd Allah. — Bannissement des chanteuses de Médine, révoqué grâce à Ibn Abou Atik et à Sallâmah. — Abd el-Mélik, Abd Allah, et Ibn Abou Atik. Deux belles esclaves. — Vers tracés sur deux éventails . . 482

XXIII. El-Hâdy et Hâroûn el-Rachid désignés à la succession de l'empire. — El-Hâdy envoie à la recherche d'une esclave pour concubine. Abd Allah chargé de cette mission; voyage à ce sujet. Le vizir Rabi'. — Fête kalifale; Ishâk; l'esclave Râder. Rachid en danger; Khaïzarân sa mère. Hâroûn kalife. Fin de Râder. . . . . 489

XXIV. Des zendik. — Des parasites ou tofailiens; Tofail leur chef et patron; quelques anecdotes. — Dix zendik mis à mort; à ce propos, récit d'un mariage d'Ibrahîm oncle du kalife Mâmoûn. — Fête. . . . 512

XXV. Des caractères de la beauté chez les Arabes. — Femmes envoyées à l'examen de la fiancée. — Pruderie de notre langue. — Description complète d'une belle Arabe, Oumm Ilias, qui fut mariée à Amr bisaïeul d'Imrou-l-Kais. — Içâm. — Conseils maternels. . . 525

TABLEAU. — LEÇON DE MORALE . . . . . 531

XXVI. Les belles esclaves sous le règne de Hâroûn el-Rachid. Hâroûn achète Inân, poète; elle était esclave d'El-Nâtify. — Amour subit d'une esclave de Mâmoûn pour Şoûçan le chanteur. — Histoire d'un collier donné au chanteur Hâchem. Esclave reconnaissante; elle appartint à El-Walîd. . . . . 536

XXVII. Mariage de Hâroûn el-Rachid avec Zobeïdah; dépenses et fêtes. — Caractère fastueux de Rachid. — Ses fêtes et ses plaisirs. — La femme est un basilic et un démon . . . . . 546

XXVIII. Musiciens artistes ordinaires de Hâroûn el-Rachid. — Le musicien Ibrahîm; son fils Ishâk appelé et accueilli par Mâmoûn. — Vers tracés sur des bandeaux, sur un croissant en parure, sur des éventails, sur le front, chez des femmes esclaves; sur un beaudrier d'une esclave coiffée d'un casque; sur des étoffes recouvrant un divan; sur la paume de la main; sur la ceinture. — Des maîtresses de Bagdad. . . . . 549

XXIX. Mariage de Hâroûn el Râchid avec une esclave. — Graves difficultés légales levées par le kâdi Yacoûb. Le mariage décidé et terminé de suite. — Cadeau au kâdi Yacoûb; passion de ce kâdi pour l'argent. — Fin du règne de Rachid . . . . . 561

XXX. Règne de Mâmoûn; ce fut le beau siècle de l'islamisme. — Mâmoûn remarquable par son instruction, par son goût pour les sciences, par les travaux de son époque dans les sciences et les lettres. — Imprudence qui faillit le perdre. — Des généalogies. Récit à pro-

Digitized by Google

pos de l'origine des deux grandes divisions des Arabes du Hédjaz. — Paysanne mariée à Mâmoûn. Science généalogique de cette paysanne. — La célèbre Boûrân. — Comment Ishâk arrive chez elle. Nuitées artistiques et littéraires de Boûrân. — Péripéties. Mâmoûn conduit incognito chez Boûrân. — Il la demande en mariage. — Haçan père de Boûrân; il acquiert une haute position. Solennités nuptiales pendant dix-neuf jours. . . . . 570
PAYSANNE . . . . . 575
BOURAN . . . . . 577
UNE FÊTE NUPTIALE DU KALIFE MAMOUN . . . . . 597
XXXI. Final : récit d'un amour malheureux. — Quelques réflexions . . . 600
FINAL . . . . . 601
QUELQUES RÉFLEXIONS. . . . . 602

ALGER. — IMPRIMERIE DE A. BOURGET, RUE SAINTE, N° 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# OUVRAGES DE M. PERRON.

**Précis de Jurisprudence Musulmane,** ou principes de législation musulmane civile et religieuse, selon le rite Mâlékite, par Khalîl Ibn Ish'âk, traduit de l'arabe; 6 forts volumes grand in-8° ; Imprimerie impériale, Paris, 1848 à 1852; avec notes et éclaircissements; chez Victor Masson, place de l'École de Médecine, et chez Langlois et Leclercq. — Bien qu'il se vende séparément, cet ouvrage fait partie de la collection intitulée : *Exploration scientifique de l'Algérie*, publiée par ordre du Gouvernement.

**Voyage au Dârfour** (Soudan oriental), par le cheykh Mohammed Ibn Omar el-Tounsy ; traduit de l'arabe. 1 vol. in-8° accompagné de cartes et de planches, et du portrait, d'après nature, du sultan Abou Madian; publié par M. Jomard, membre de l'Institut, etc. Paris, 1845, chez Benjamin Duprat, 7, rue du Cloître-St-Benoît.

**Voyage au Waday** (Soudan oriental), par le cheykh Mohammed Ibn Omar el-Tounsy; traduit de l'arabe. 1 vol. in-8°, accompagné de cartes et de planches, et du portrait du cheykh Mohammed el-Tounsy; publié par M. Perron et M. Jomard, membre de l'Institut. etc. Cet ouvrage fait suite au voyage au Dârfour. Paris, 1851, chez Benjamin Duprat, libraire de l'Institut, 7, rue du Cloître-St-Benoît.

**Voyage au Darfour**, texte arabe, autographié par M. Perron ; figures dans le texte; 1 vol. in-4°. Paris, 1850, chez Benjamin Duprat.

**Tableau historique des Sciences Philosophiques et Morales depuis leur origine jusqu'à nos jours,** etc.; faisant partie de l'Encyclopédie portative de M. Bailly de Merlieux. Paris, 1829.

**Le Nâcéri: la perfection des deux arts**, ou traité complet d'hippologie et d'hyppiatrie arabe, par Abou Bekr Ibn Bedr, traduit de l'arabe par M. Perron. Ouvrage publié par ordre et sous les auspices du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Paris, 1852, chez Mme Ve Bouchard-Huzard, 5, rue de l'Éperon. L'ouvrage complet aura trois vol. Le premier vol. a paru, le second est sous presse ; le troisième paraîtra prochainement.

**Traité de physique,** en arabe, avec figures; traduit du français, par M. Perron, à l'usage de l'École de Médecine d'Égypte. 1 vol. in-8°. Imprimé à Boulâk (Égypte), 1838.

**Traité de Chimie médicale et d'analyse Chimique** en arabe, avec figures. Traduit du français, par M. Perron. à l'usage de l'École de Médecine d'Égypte. 3 vol. in-8°. imprimés à Boulâk (Égypte), 1842 à 1845

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google